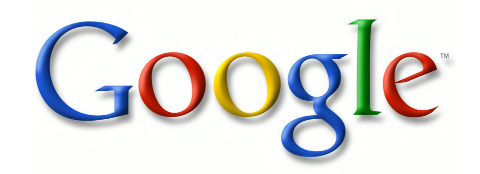
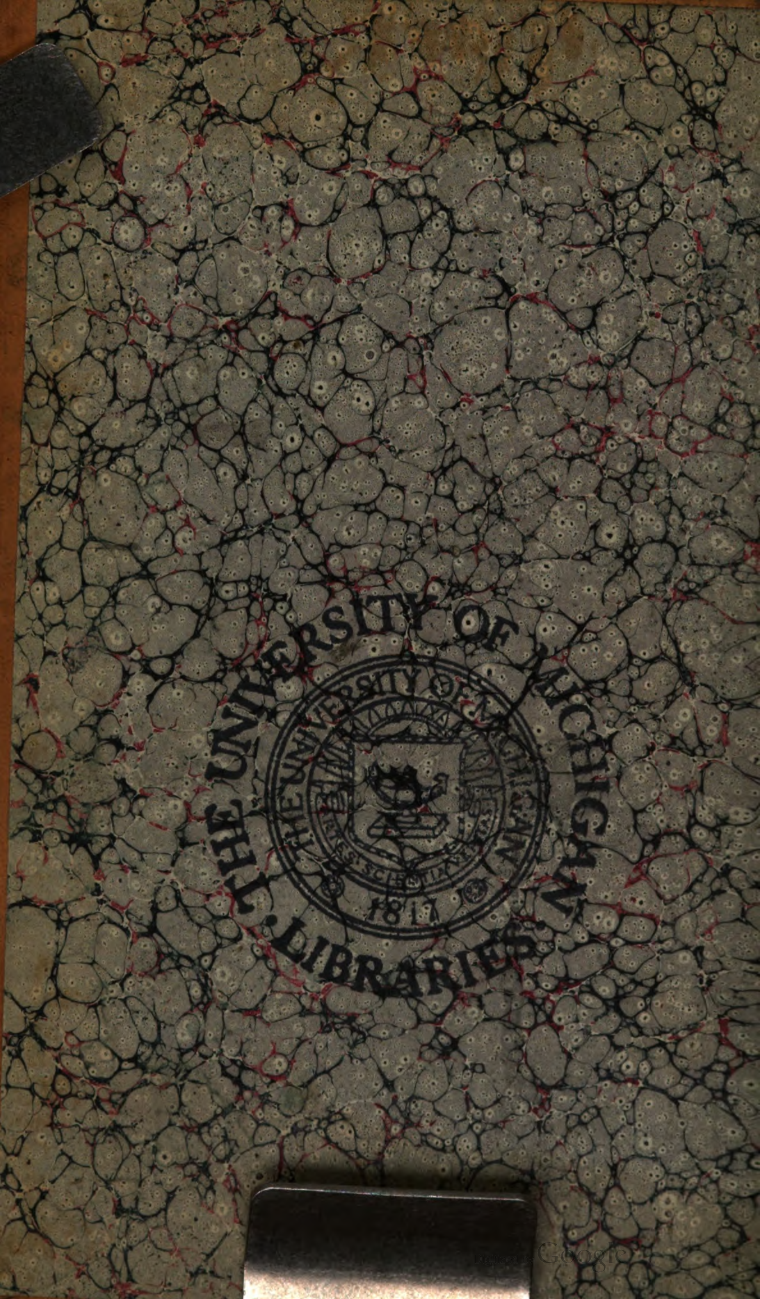
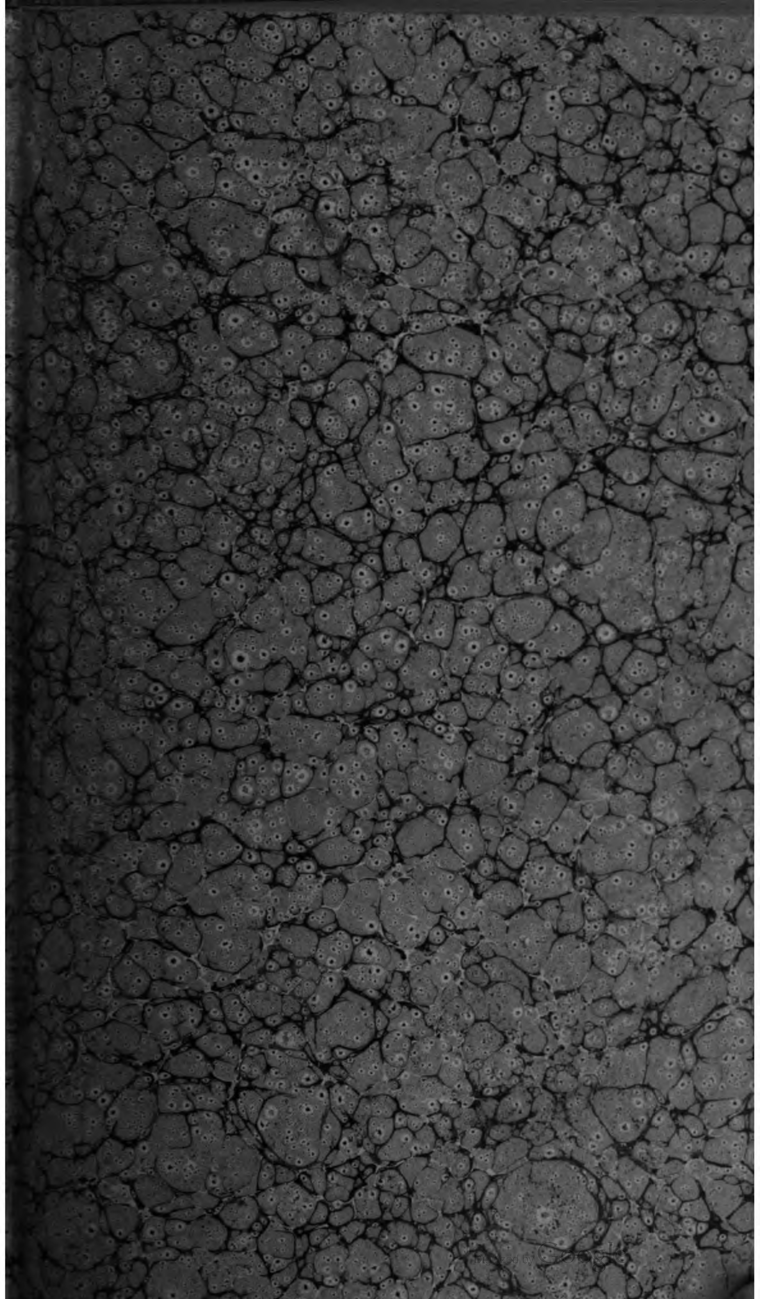



A 699,250
Digitized by Google


THE UNIVERSITY OF MICHIGAN LIBRARIES
THE UNIVERSITY OF MICHIGAN
ARTES SCIENTIA VERITAS
1817



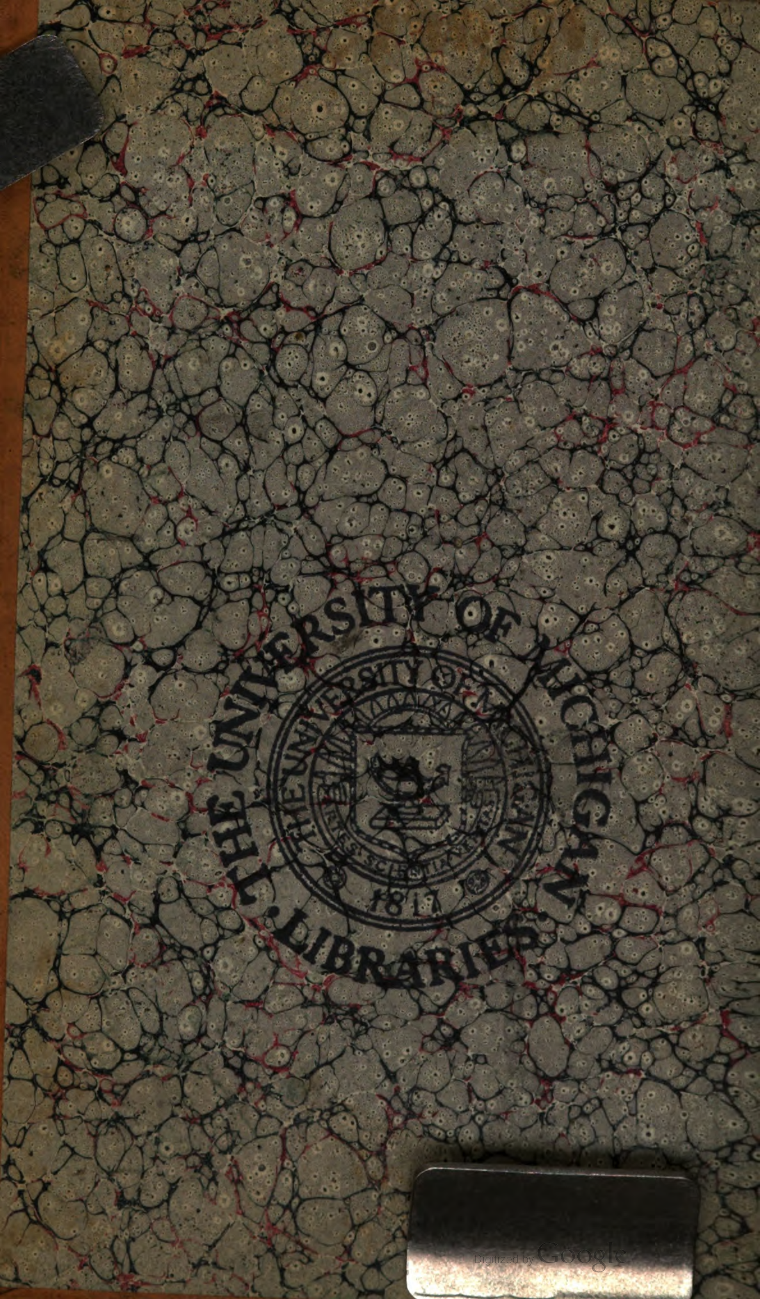
ABRÉGÉ

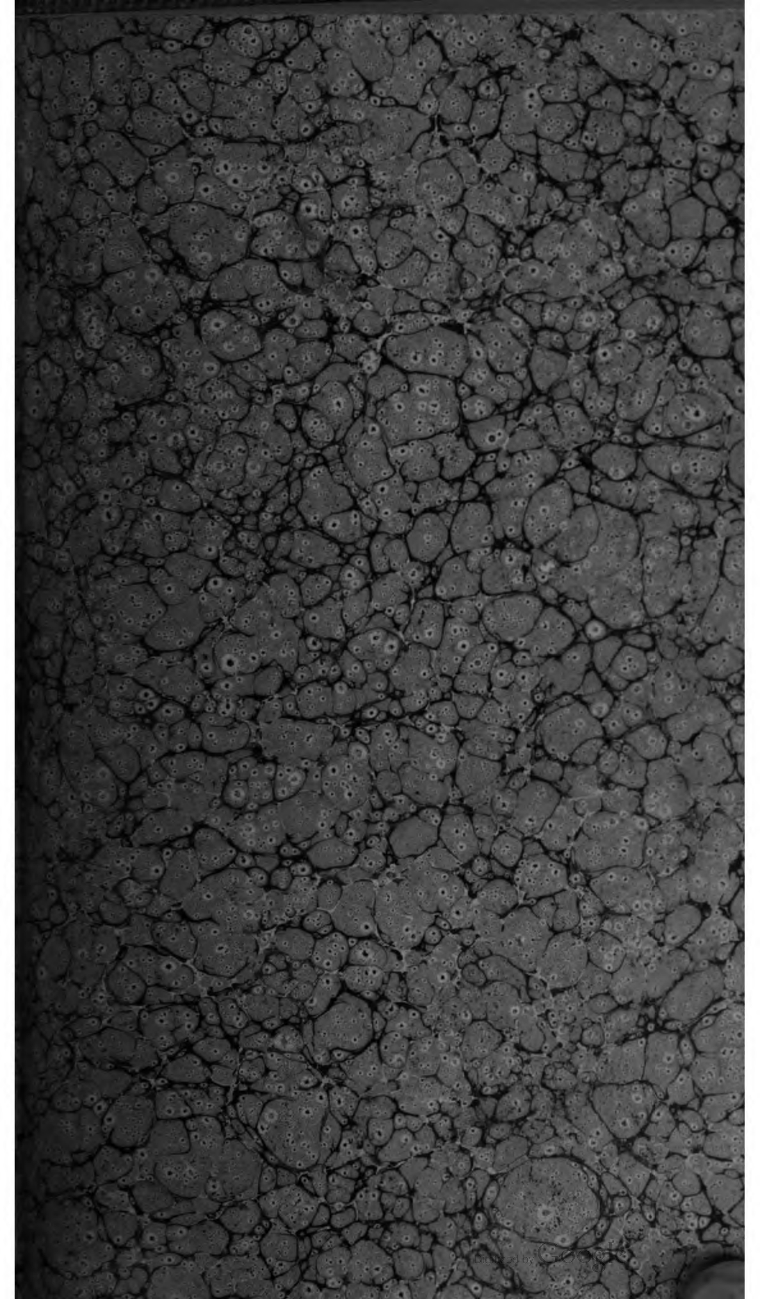
DES

MÉDITATIONS

DU PÈRE LOUIS DU PONT

TOME III


THE UNIVERSITY OF MICHIGAN LIBRARIES
THE UNIVERSITY OF MICHIGAN
ARTES SCIENTIA VERITAS
1817
Digitized by Google



ABRÉGÉ

DES

MÉDITATIONS

DU PÈRE LOUIS DU PONT

TOME III

Puente, Luis de la

ABRÉGÉ

DES

MÉDITATIONS

DU PÈRE LOUIS DU PONT

DE LA COMPAGNIE DE JÉSUS

SUIVI

D'UNE RETRAITE DE HUIT JOURS

PAR LE PÈRE NICOLAS FRIZON

DE LA MÊME COMPAGNIE

NOUVELLE ÉDITION

REVUE ET COMPLÉTÉE

TOME III

COMPRENANT LES MÉDITATIONS

DU IIIe AU XVIIe DIMANCHE APRÈS LA PENTECÔTE

ET DES FÊTES PRINCIPALES DE JUILLET, AOUT ET SEPTEMBRE

PARIS

LIBRAIRIE DE Mme Ve POUSSIELGUE-RUSAND

RUE SAINT-SULPICE, 23

1862

ABRÉGÉ

DES

MÉDITATIONS

DU P. DU PONT

IIIe DIMANCHE APRÈS LA PENTECOTE

De la Brebis égarée.

I. POINT.

Jésus, voyant que les pharisiens murmuraient de ce qu'il recevait les pécheurs, leur proposa cette parabole : Qui est celui d'entre vous qui, ayant cent brebis, s'il en perdait une, ne laissât pas les quatre-vingt-dix-neuf autres dans le désert, afin de courir après celle qui serait perdue, jusqu'à ce qu'il l'eût retrouvée [1].

Considérons qui est ce pasteur, quelles sont ces brebis, qui est celle qui s'égare, et comment le berger la cherche et la trouve. Ce berger, c'est Jésus-Christ, qui a dit de lui-même qu'*il est le bon Pasteur* [2], et qui l'a bien montré par sa charitable conduite. Il connaît toutes ses brebis; et, afin de les distinguer, il les marque du caractère de sa grâce et de son amour. *Il va devant elles* [3], comme leur guide, par l'exemple de sa sainte vie; il les guérit de leurs

[1] Luc. 15. 2, etc.
[2] Joan. 10. 11.
[3] *Ibid.* 4.

maladies, qui sont les péchés ; il les défend contre le loup infernal : il a tant d'amour pour elles, que, non content de les nourrir de sa doctrine, il se fait lui-même leur nourriture. Les brebis fidèles sont les justes, *qui entendent sa voix*[1], et lui obéissent en toutes choses. Celle qui s'égare est le pécheur, qui se soustrait à sa conduite, dégoûté de sa céleste doctrine, rebuté de le suivre dans les rudes chemins de l'humilité et de la mortification, et rebelle enfin à ses commandements. Ce *bon pasteur* en a pitié; et, pour courir après sa brebis vagabonde, il descend du ciel en terre, il essuie mille travaux pendant sa vie, et souffre la mort sur le Calvaire.

O infinie charité de Jésus-Christ! O heureuses brebis, qui ne le quittez jamais, qui vivez sous sa protection, et qui, vous reposant amoureusement sur ses soins, dites tous les jours avec le Prophète royal : *Le Seigneur me conduit, rien ne me manquera*[2]. Mais, brebis insensées et aveugles, qui abandonnez son aimable conduite par un libertinage volontaire, et qui vous exposez à être la proie des loups qui tournent sans cesse autour de vous pour vous dévorer, ô brebis perdues pour toujours, si le divin pasteur ne vient promptement à votre secours.

Vous ne différez pas un moment, divin Sauveur, et dès que j'ai le malheur de vous quitter comme une brebis errante, vous avez la bonté de courir après moi, comme si vous aviez quelque intérêt à ne me pas perdre. Mais non, vous n'avez que faire de moi : s'il vous fallait des brebis, vous en avez bien d'autres sur la terre, qui vous suivent avec fidélité; vous avez au ciel un troupeau meilleur et

[1] Joan. 10. 3, 4. [2] Ps. 22. 1.

plus soumis à vos volontés. Vous ne me poursuivez, aimable pasteur, que par le seul motif de votre amour. Ah! je serais bien insensible si je n'étais touché d'une telle faveur, et je serais bien méconnaissant si je n'étais à l'avenir attaché inviolablement à votre conduite.

Vous me donnez tous vos soins, je vous consacre toutes mes affections, et je veux vous dire avec la sainte épouse : *Mon bien-aimé est à moi, et je suis à mon bien-aimé* [1].

II. POINT.

Le pasteur ayant retrouvé sa brebis, il la met sur ses épaules avec joie; et dès qu'il est revenu chez lui, il assemble ses amis et ses voisins pour leur dire : Réjouissez-vous avec moi, parce que j'ai retrouvé ma brebis qui était perdue [2].

Admirons dans la conduite de ce berger l'ineffable bonté de Dieu envers les pécheurs qui se convertissent. Il ne les oblige pas de le suivre malgré eux comme des esclaves, mais il les attire par une douceur qui leur gagne tout à fait le cœur; il ne les force pas de marcher, parce que d'eux-mêmes ils ne sauraient faire la moindre démarche dans la voie du ciel; il a compassion de leur faiblesse, et les porte en quelque manière sur ses épaules, en les soutenant par sa grâce, et les aidant à supporter le joug de ses commandements; enfin, plein de joie de voir sa brebis revenue, il invite les anges au ciel et les saints qui sont sur la terre à s'en réjouir avec lui. Comparons, ô mon âme, cette admirable conduite de notre Dieu avec la manière fière et implacable dont les hommes en usent ordinairement en-

1 Cant. 6. 2. 2 Luc. 15. 5, 6.

vers ceux qui les ont offensés. Où voit-on un prince mortel courir après un sujet dont il a reçu quelque outrage, aller au-devant de lui, pour lui offrir le pardon de sa faute, le rétablir promptement dans ses bonnes grâces, et ne se souvenir de l'offense que pour en aimer davantage celui qui l'a outragé?

Il n'y a que vous, mon Dieu, capable de ces prodiges de bonté; votre miséricorde est égale à votre grandeur, et l'une et l'autre est infinie. Y a-t-il des pécheurs, après cela, qui puissent désespérer de leur salut, et craindre de se jeter entre les bras d'un Dieu si bon, qui les prévient, qui les recherche, qui les caresse? O bon pasteur, je vous remercie de la patience avec laquelle vous m'avez supporté dans ma rébellion, de l'empressement avec lequel vous m'avez poursuivi dans ma fuite, et de l'admirable charité avec laquelle, m'ayant trouvé, vous m'avez ramené à la bergerie. Vous excitez les anges et les justes à se réjouir de mon heureux retour, et moi je les conjure de vous bénir à jamais de vos miséricordes.

III. POINT.

Ainsi je vous dis, ajoute le Sauveur, *qu'on se réjouira davantage dans le ciel pour un pécheur converti que pour quatre-vingt-dix-neuf justes qui n'ont pas besoin de pénitence* [1].

C'est la conclusion de la parabole du Sauveur. Pour la bien comprendre, imaginons-nous un père qui, parmi parmi plusieurs enfants sains et heureux, en a un malade et réduit à une extrême misère. Il ne peut voir celui-ci guéri qu'il n'en ait une joie plus sensible que de la santé ou de la pros-

[1] Luc. 15. 7.

périté des autres. Ainsi quand quelque pécheur se convertit, sa pénitence est aux esprits bienheureux un sujet de joie tout autre que celle qu'ils ont de voir quantité de justes qui n'ont pas besoin de conversion.

Loin de murmurer, comme les pharisiens, de la charité des hommes apostoliques envers les pécheurs, travaillons avec eux à chercher les brebis errantes, et à les ramener au troupeau de Jésus-Christ. Si nous avons le malheur nous-mêmes d'être du nombre de ces brebis fugitives, retournons incessamment à cet aimable pasteur; nous lui donnerons, et à toute la cour céleste, une nouvelle occasion de joie. Mais gardons-nous bien ensuite de retourner à nos premiers égarements; les démons s'en réjouiraient, et autant que possible les anges en seraient affligés.

O anges de paix, conjurez le souverain Pasteur des âmes de convertir parfaitement la mienne, de lui inspirer des sentiments d'une véritable pénitence, de renouveler en elle sa grâce, de l'embraser de son amour, et de se l'attacher si fortement, que jamais elle ne s'en sépare.

Oui, mon Dieu, c'est de bon cœur que je retourne à vous. J'ai mille raisons qui me portent à changer de vie; mais quand je n'en aurais point d'autre que de savoir que mon changement est capable de vous faire plaisir, je ne balancerais pas un moment, trop heureux, aimable Seigneur, de vous causer de la joie au moins une fois dans ma vie!

LUNDI DE LA IIIe SEMAINE

APRÈS LA PENTECOTE

De la Providence de Dieu dans l'institution du très-saint Sacrement.

I. POINT.

Ce qu'était l'arbre de vie dans le paradis terrestre, l'Eucharistie l'est dans l'Église, avec cette différence, qui doit nous inspirer une vive reconnaissance envers le divin réparateur de notre nature, qu'au lieu que l'arbre de vie n'était planté qu'afin d'entretenir la vie de nos corps, il nous a donné son propre corps pour entretenir la vie de nos âmes. C'est pour cela qu'il est appelé le fruit de vie par excellence, et le *pain qui fait vivre éternellement* 1.

Qu'avons-nous perdu, ô mon âme, par le péché d'Adam, qui ne soit avantageusement réparé par Jésus-Christ? L'Église dont il nous a donné l'entrée ne vaut-elle pas le paradis terrestre? et qu'aurait fait en nous l'arbre de vie que la sainte Eucharistie n'opère d'une manière plus noble? Que m'importe d'être privé des délices de la terre, si je puis mériter par cette privation les plaisirs du ciel? et qu'ai-je à regretter un fruit qui n'aurait fait que prolonger une vie terrestre, une vie temporelle, quand j'en ai un qui me fait vivre d'une vie divine, et qui m'en assure une éternelle?

Je ne puis trop aimer et trop admirer votre providence, ô mon Dieu, de m'avoir fait trouver dans

1 Joan. 6. 59.

mes pertes de si riches ressources. Votre Église, ô mon Rédempteur, est le vrai paradis terrestre, où je goûte les véritables délices dans l'usage de votre adorable sacrement. O la précieuse, ô l'excellente, ô la divine nourriture, qui fortifie mon âme, qui la fait croître en vertus, qui l'unit étroitement avec l'Immortel, et qui est le germe et le gage d'une immortalité bienheureuse!

II. POINT.

La Providence fit pleuvoir autrefois la manne pour nourrir les enfants d'Israël dans le désert. Le corps de Jésus-Christ est une manne, dont elle nourrit aussi les enfants de l'Église pendant le pèlerinage de cette vie; mais une manne incomparablement plus estimable que la première. Celle des Israélites était à la vérité *le pain du ciel*, d'où elle tombait tous les matins; c'était le pain des anges, dont on peut dire qu'elle était l'ouvrage; mais la manne des chrétiens est l'ouvrage du Saint-Esprit même, qui a opéré l'incarnation du Verbe; et c'est du haut des cieux que le Verbe adorable *est descendu comme une douce rosée sur la terre*.

Si l'une fut aux Israélites un remède excellent, personne d'entre eux, tandis qu'ils en mangèrent, ne s'étant trouvé malade; l'autre nous préserve ou nous guérit de nos infirmités spirituelles, et garantit nos âmes de la mort du péché. Si la manne avait pour les justes tel goût qu'ils voulaient, il n'y a point de douceurs spirituelles que les fidèles ne ressentent dans l'usage de la divine Eucharistie. Enfin il n'importait nullement en quelle quantité on recueillît la manne; et c'est en cela même qu'elle était la figure de l'Eucharistie. Ceux qui y parti-

cipent ne reçoivent ni plus ni moins, soit qu'ils communient sous une grande ou sous une petite hostie, parce que sous l'une et sous l'autre est le même Jésus-Christ, qui les rassasie également.

O le vrai pain céleste, ô le puissant antidote à tous nos maux, ô la source des plus pures délices de la grâce, pour une âme qui s'est sevrée généreusement des satisfactions de la nature ! O le Seigneur tout-puissant et magnifique, qui sait préparer à ses amis un mets qui, contenu sous de si petites espèces, est capable de nourrir, de rassasier et de soutenir des millions d'âmes !

O aimable Sauveur, je vous remercie de ce que vous régalez ainsi vos enfants, et de ce que vous leur donnez le pain dont les anges se nourrissent, quoique d'une manière différente : le vrai pain du ciel, le souverain remède de nos âmes, la véritable manne, délicieuse au goût des véritables chrétiens, et dont la manne des Israélites n'était qu'une simple figure. Je sais combien il vous a coûté pour me préparer cette nourriture céleste : aussi suis-je résolu de ne rien épargner pour la recevoir dignement. Faut-il pour cela renoncer aux plaisirs du monde, mortifier mes sens, vivre dans un continuel recueillement? Me voici tout prêt, Seigneur, d'accomplir tous vos désirs et de me conformer à toutes vos volontés.

III. POINT.

La préparation prochaine que Notre-Seigneur exige en ceux qui communient, nous est représentée dans la diligence avec laquelle les Israélites se levaient dès le point du jour pour ramasser la manne, avant qu'elle se fondît aux premiers rayons du soleil. C'est cette ferveur, cet empressement, cette

sainte impatience dont nous devons être animés le jour de la sainte communion. Pleins de l'idée du bonheur dont nous allons jouir, levons-nous de grand matin pour nous y disposer. C'est l'avis que nous donne le Sage, lorsqu'il nous dit qu'*il faut prévenir le lever du soleil, afin d'être prêt de bonne heure à adorer Dieu et à recevoir sa bénédiction* [1].

Que notre première et principale occupation, ô mon âme, soit de méditer le mystère auquel nous devons participer, de considérer la grâce ineffable que Notre-Seigneur veut bien nous faire, d'en concevoir une haute estime; d'exciter nos cœurs à l'amour d'un Dieu qui va s'unir intimement à nous; pour venir ensuite en esprit de solitude recueillir cette précieuse manne qui nous est venue du ciel, et qui doit nous rendre tout célestes. Souvenons-nous aussi que le Seigneur ordonna à Moïse de garder dans l'arche un vase plein de manne, pour être aux Israélites un monument qui les fît ressouvenir d'un si signalé bienfait. Celui que nous recevons dans la sainte Eucharistie étant incomparablement plus grand, nous avons un devoir bien plus pressant d'en conserver la mémoire, quand nous avons communié.

Faut-il s'étonner, ô mon aimable Rédempteur, si j'ai si peu d'ardeur avant que de vous recevoir, et si peu de reconnaissance après vous avoir reçu? C'est que j'ai peu de foi dans mon esprit et peu d'amour dans mon cœur. Animez l'une, allumez l'autre; et puisque vous daignez me nourrir d'une manne toute céleste, qui n'est autre que vous-même, éclai-

1 Sap. 16. 28.

rez-moi de vos lumières, afin que j'en connaisse l'excellence; et embrasez-moi de vos flammes, afin que j'en aie la plus vive et la plus sensible reconnaissance, et que je ne perde jamais le souvenir d'un Dieu qui m'a aimé jusqu'à se faire ma nourriture.

MARDI DE LA IIIe SEMAINE

APRÈS LA PENTECOTE

De la sainte Eucharistie, considérée comme un abrégé et un monument des merveilles que Dieu a opérées en faveur des hommes.

I. POINT.

Considérons que l'Eucharistie nous représente tout ce qu'il y a de plus auguste dans la Divinité, dans les trois personnes divines et dans leurs œuvres les plus merveilleuses, parce qu'elle contient le Verbe divin avec sa sainte humanité, dans laquelle, selon les termes de l'Apôtre, *la plénitude de la divinité réside corporellement* [1]. D'où il s'ensuit que toute la très-sainte Trinité s'y trouve, n'étant pas possible que là où se trouve une des personnes, les deux autres, qui en sont inséparables, ne s'y rencontrent. De là vient aussi que toutes les grandeurs et toutes les perfections de Dieu y sont renfermées.

Entrons, ô mon âme, dans l'intelligence de cet adorable mystère avec le flambeau de la foi. C'est ici véritablement que *le Seigneur, qui est miséri-*

[1] Coloss. 2. 9.

cordieux, a immortalisé la mémoire de ses merveilles, qu'il a donné une nourriture à ceux qui le craignent [1]. Mais quelle nourriture! c'est un Dieu-homme, couvert sous les espèces du pain; un Dieu-homme, en qui sont tous les trésors de la sagesse et de la science de Dieu; un Dieu-homme, qui se donne substantiellement à moi, et qui, pour s'y donner de la manière la plus intime, a trouvé le moyen de se changer en aliment afin de contenter son amour.

O admirable sacrement, où la foi me fait trouver tout ce que Dieu a de plus grand! O divin chef-d'œuvre, où la puissance, la sagesse et la miséricorde ont réuni toutes leurs merveilles! O bonté infinie! ô charité sans mesure! O mon Seigneur et mon bien-aimé, vous renversez toutes les règles de la nature, et vous opérez une infinité de miracles pour entrer dans mon cœur, et pour faire une même chose avec moi. Entrez-y donc, aimable Maître, exercez-y pleinement votre empire, et ne permettez pas qu'aucun objet créé vous en dispute la possession.

II. POINT.

L'Eucharistie nous remet en mémoire toutes les fonctions que le Fils de Dieu, vivant sur la terre, a exercées pour le salut des hommes, et toutes les vertus dont il leur a donné de si rares exemples. Ici, comme autrefois, il fait l'office de charitable médecin, en guérissant par l'attouchement de son corps sacré les maladies de nos âmes. Il y est en qualité de maître et de docteur, pour nous instruire au fond du cœur des vérités de son Évangile; il y

[1] Ps. 110 4.

fait encore les fonctions de rédempteur, de consolateur, de protecteur et de pasteur, en nous appliquant les fruits de sa mort, en nous affranchissant de la tyrannie du démon, en nous consolant dans toutes nos peines, en nous nourrissant comme ses brebis de sa chair et de son sang.

Vit-on jamais un amour semblable à celui de Jésus? Mais aura-t-on jamais vu une créature plus ingrate que moi, si je ne réponds à ses bontés par un amour ardent et par une fidèle imitation de ses vertus? L'humilité qui lui fait cacher toute sa grandeur, l'obéissance qu'il rend à la voix d'un prêtre, la patience qu'il exerce parmi tant d'injures qu'on lui fait dans son Sacrement, la charité dont il y brûle, sont les vertus qu'il a pratiquées pendant sa vie, qu'il fait briller encore au travers des voiles qui le couvrent, et qu'il faut retracer en moi si je l'aime.

Oui, adorable Sauveur, il me semble en vérité que je vous aime, et que je n'ai rien plus à cœur que de vous donner des marques de mon amour, en me rendant semblable à vous par l'exercice des vertus qui vous sont chères. Je les méditerai tous les jours de ma vie; mais c'est à vous de me les faire aimer et de m'en rendre la pratique aisée. Vous le ferez, Seigneur, en vous mettant *comme un cachet sur mon cœur et sur mon bras*[1]*;* vous me communiquerez vos saintes inclinations, l'amour de l'abjection, l'esprit de soumission, une douceur inaltérable, une parfaite charité; car ce sont là les traits qu'on verra reluire dans mes actions, si vous les imprimez dans mon âme.

[1] Cant. 8. 6.

III. POINT.

L'Eucharistie, enfin, nous représente les trois grands avantages que Dieu a procurés aux hommes par l'Incarnation de son Fils, qui sont la rédemption, la justification et la glorification. Elle les représente tous trois d'une manière excellente, non-seulement parce qu'elle contient réellement Jésus-Christ, qui est le créateur et le réparateur de notre nature, l'auteur et le consommateur de notre justice, mais encore parce qu'elle est un abrégé des merveilles que la toute-puissance, la sagesse et la bonté de Dieu ont opérées et opèrent encore tous les jours pour notre salut; un vase tout rempli de grâces, et le gage le plus certain de la gloire immortelle qui nous est promise, si nous combattons généreusement pendant notre vie.

Toutes les fois que nous avons le bonheur de communier, et que l'hostie sainte paraît devant nos yeux, occupons-nous de ces grandes pensées, approfondissons ces consolantes vérités, et, pleins d'admiration des trésors cachés sous les voiles du Sacrement, disons dévotement avec l'Église : *O sacré banquet, où l'on reçoit Jésus-Christ, où la mémoire de sa Passion se renouvelle, où l'âme est remplie de grâces, et où l'on nous donne un gage de la gloire que nous attendons!*

Providence de mon Dieu, que je vous trouve aimable dans l'institution de l'adorable Eucharistie! Vous m'y comblez de biens, et vous m'y donnez en même temps tous les moyens de ne pas être ingrat, en me mettant entre les mains de quoi reconnaître votre infinie bonté. Deux choses m'étaient pour cela nécessaires. Je devais me ressouvenir sans

cesse de vos bienfaits et vous en offrir d'éternelles actions de grâces. J'ai dans l'Eucharistie de quoi satisfaire à ces deux obligations. Comme sacrement, c'est une vive image qui me remet à tout moment devant les yeux les faveurs incomparables que vous m'avez déjà faites, et que vous voulez encore me faire. Comme sacrifice, c'est essentiellement une offrande d'action de grâces; et quand je vous la présente je suis sûr de vous offrir une reconnaissance égale à vos bontés : soyez-en bénie, louée et glorifiée à jamais.

MERCREDI DE LA IIIe SEMAINE

APRÈS LA PENTECOTE

De l'Eucharistie, comme un mémorial de la Passion.

I. POINT.

Considérons premièrement pourquoi le Sauveur a voulu nous représenter sous l'agréable image d'un festin la cruelle Passion qu'il a soufferte. Ç'a été, 1° pour nous montrer combien il nous aimait, en prenant pour lui ce qu'il y a de rude et de pénible, et nous laissant ce qui est doux et facile; 2° pour nous faire voir avec quelle bonté il s'est fait notre victime; 3° pour nous faire sentir les douceurs de la loi de grâce et du joug évangélique qu'il venait nous imposer; 4° pour nous engager avec suavité à l'amour des humiliations et des souffrances, et nous faire regarder comme un jour de joie celui où nous trouverons à souffrir et à être méprisés pour lui.

Quelle admirable invention de la sagesse et de la bonté de Notre-Seigneur pour nous inspirer de l'amour envers lui, et guérir notre faible nature de l'aversion qu'elle a pour la vie humble et mortifiée! Qui n'aimerait un Dieu qui met tout son plaisir à endurer et à mourir pour nous, et qui, ayant choisi le jour le plus solennel de l'année pour le jour de sa mort, qui était celui de son alliance avec l'Église, nous en retrace le souvenir dans un festin pareil à celui qui accompagne ordinairement la joie des noces? Mais qui n'aimerait l'humilité et la mortification, qu'il nous a rendues par là si aimables?

Non, il n'est pas possible, ô très-doux Rédempteur, de vivre sans vous aimer, et sans aimer en même temps ce qui a mérité l'honneur de votre choix. Je me souviendrai de vous avec la plus tendre reconnaissance dont mon cœur est capable; et ce souvenir me fera sécher de douleur, en me représentant les excès où votre amour pour moi vous a porté, et le peu d'ardeur que j'ai pour expier les péchés qui ont été la cause de vos douleurs. Ah! désormais je passerai ma vie entre l'amour et la haine. Je vous aimerai comme la source de mon bonheur, je me haïrai comme la source de vos peines; et le plaisir que j'aurai de vous venger sur moi-même adoucira les rigueurs de cette juste et salutaire vengeance.

II. POINT.

Considérons ensuite pourquoi Notre-Seigneur a voulu demeurer lui-même dans l'Eucharistie, comme un monument perpétuel de sa Passion. C'est pour nous la faire estimer davantage. C'est

pour nous faire entendre qu'il est prêt à tout moment à s'immoler pour nous, comme il le fait effectivement toutes les fois qu'on offre le sacrifice de la messe, l'autel étant comme le Calvaire où il continue toujours de se sacrifier lui-même. C'est enfin pour suppléer au peu de reconnaissance que nous avons envers la divine bonté, qu'il s'est enfermé dans ce sacrement, où il remercie son Père éternel pour nous, comme le Saint-Esprit, selon les termes de l'Apôtre, *prie pour nous avec des gémissements ineffables* [1].

Entrons dans les sentiments du Sauveur, ayons plus d'estime des opprobres de sa Passion que de toutes les grandeurs du siècle. Ne séparons jamais dans notre cœur l'amour de la croix de l'amour de Jésus crucifié. Vivons toujours en esprit de sacrifice, joignons notre offrande à la sienne dans toutes les messes où nous assistons, et consolons-nous de l'impuissance où nous sommes de reconnaître dignement les bienfaits de Dieu, ayant dans l'Eucharistie un supplément dont le Père éternel est parfaitement satisfait.

Ah! que *ma langue sèche dans mon palais, si jamais elle* [2] cesse de vous louer, ô mon Jésus! Que je sèche moi-même mille fois plutôt que d'oublier vos peines et l'excessive charité qui vous les a fait souffrir! Que ne puis-je vous rendre vie pour vie, ô Agneau immolé pour moi! Votre immolation a commencé avec le monde, puisque vous mouriez en figure dans toutes les victimes de l'ancienne loi; et votre sacrifice ne finira qu'avec le monde, puisque vous le renouvelez tous les jours sur nos autels

[1] Rom. 8. 26. [2] Ps. 136. 6.

jusqu'à la consommation des siècles. Je devrais aussi vous avoir sacrifié mon cœur dès l'aurore de ma vie : je vous l'offre au moins aujourd'hui en parfait holocauste, ne désirant plus rien au monde que de vivre et mourir victime de votre amour. Recevez-la, Seigneur, cette indigne victime, en odeur de suavité; offrez-la vous-même à votre Père, il ne saurait la rebuter lorsqu'elle lui sera présentée par vos mains; et mes actions de grâces unies aux vôtres deviendront un sacrifice de louange agréable à sa divine majesté.

III. POINT.

Considérons, enfin, le motif qui a porté le Sauveur à se mettre sous les espèces du pain et du vin, et nous trouverons qu'il a choisi ces symboles dans la vue de nous représenter plus vivement sa Passion. Car, comme le pain se fait de plusieurs grains de froment moulus et pétris ensemble, le vin de plusieurs grains de raisin foulés et écrasés dans le pressoir, ainsi le corps de Jésus a été brisé de coups, foulé aux pieds et pressé de sorte, que le sang en sortît par toutes les ouvertures qu'y firent les fouets, les épines et les clous.

C'est là, ô mon âme, ce que l'amour du Sauveur a prétendu, que les espèces de son sacrement nous fissent ressouvenir des tourments et des opprobres qu'il a endurés pour nous. Il a même espéré de trouver des fidèles assez pénétrés de son amour pour faire de ses souffrances leur nourriture ordinaire, pour être eux-mêmes brisés de douleur au seul souvenir de sa Passion, et pour ne goûter de plaisirs que dans les rigueurs de la pénitence.

Faites, ô mon Jésus, je vous en conjure, que

je sois de ce petit nombre de vrais fidèles sensibles à vos douleurs et tout brûlants de votre amour, qui n'ont l'esprit et le cœur occupés que de vos peines qui ne se nourrissent que du pain de la tribulation, et à qui votre calice, tout amer qu'il est, paraît plus délicieux que les plus doux breuvages. Donnez-moi, comme à ces âmes saintement passionnées pour vous, le goût de votre sacrée Passion, afin que je n'aime que les amertumes, et que je trouve toute ma joie à être méprisé et foulé aux pieds comme vous.

JEUDI DE LA IIIe SEMAINE

APRÈS LA PENTECOTE

De l'Eucharistie, comme principe de la sanctification et de l'union de l'âme avec le Sauveur.

I. POINT.

Notre-Seigneur ayant résolu d'instituer sept sacrements, pour être des signes sensibles de sa grâce et des moyens efficaces de notre sanctification, il désira qu'il y en eût un qui le contînt lui-même, et en qui nous eussions la source de la grâce et l'Auteur même de toute sainteté.

Quelle estime ferions-nous d'un médecin qui se ferait lui-même un remède à nos infirmités? Quel amour aurions-nous pour un prince qui, non-seulement nous ferait manger à sa table, mais qui nous servirait de ses propres mains, et qui nous donnerait sa chair à manger et son sang à boire? C'est ce que fait tous les jours le souverain Mé-

decin de nos âmes et le Roi des vertus. Il nous fait de son corps et de son précieux sang un remède salutaire à nos maux et un délicieux festin, comme à ses favoris. C'est une mère qui met tout son plaisir à nourrir ses enfants de son lait, après les avoir enfantés avec des douleurs extrêmes.

O charitable Médecin, ô Prince plein de bonté, ô le plus tendre de tous les pères ! quel service vous rendrai-je en reconnaissance des prodigieuses faveurs dont vous me comblez? Comment n'aimerai-je pas Celui qui a tant d'amour pour moi? Comment n'estimerai-je pas la grâce de ma sanctification voyant le Maître de l'univers venir lui-même en personne pour me sanctifier? Comment, enfin, ne m'approcherai-je pas avec une faim extrême de cette divine table, où le même Dieu qui m'y convie est la viande que j'y dois manger? Je vous remercie, ô mon Sauveur, d'un bienfait si charmant, et je vous supplie de ne pas permettre que je sois assez ingrat ou pour l'oublier ou pour n'en pas profiter.

II. POINT.

Le Fils de Dieu, dans l'institution de son Sacrement, a eu principalement en vue de s'unir à nous, comme il l'a déclaré lui-même lorsqu'il a dit : *Celui qui mange ma chair et boit mon sang demeure en moi, et moi en lui* [1]. Cette union est si intime et si parfaite, qu'il ne fait point difficulté de la comparer à celle qu'il a toujours eue avec son Père. *De même,* ajoute-t-il, *que je vis par mon Père, ainsi celui qui me mange vivra par moi* [2]. Comme donc le Fils de Dieu par la génération

[1] Joan. 6. 57. [2] *Ibid.* 58.

éternelle reçoit l'essence, la vie et les perfections de son Père, celui qui reçoit dignement Notre-Seigneur dans l'Eucharistie participe en quelque manière à sa nature, à ses opérations, à ses vertus; il n'est qu'un même esprit avec lui, et il peut dire avec l'Apôtre : *Je vis; non, ce n'est pas moi qui vis, c'est Jésus-Christ qui vit en moi*[1].

O sacré banquet où règne l'amour, et où la charité incréée, sous les espèces du pain et du vin, s'unit à moi pour me transformer en elle! d'où vient que l'ouvrage de cette transformation est si peu avancé en moi, après tant de communions où j'ai reçu ce Dieu d'amour, dont les œuvres sont ordinairement parfaites? Comment est-ce que je vis encore de la vie de l'ancien Adam, le nouvel homme étant venu si souvent dans mon cœur pour lui inspirer ses qualités, sa vie, ses inclinations? Quel obstacle a pu trouver en moi la vertu de son corps sacré, dont le seul attouchement a guéri tant de malades?

Il faut que mon cœur ait été plus dur qu'un rocher pour ne pas recevoir, ô mon Jésus, vos divines impressions. Amollissez-en la dureté par le baume salutaire de votre sang précieux, dont une seule goutte est capable d'attendrir les plus insensibles. Quoi, divin Amant de mon âme, vous descendriez du ciel pour vous unir intimement à moi et pour me rendre céleste, et je tiendrais toujours à la terre, je serais toujours infecté de l'ancienne corruption? Étouffez tout à fait en moi, aimable Seigneur, le mauvais levain du vieil Adam; détruisez ce corps du péché, qui a arrêté jusqu'ici les effets

[1] Galat. 2. 20.

du pain vivant que j'ai l'honneur de manger à votre table, afin qu'il opère en moi l'heureuse transformation qui est la fin de l'Eucharistie, et que je puisse dire en vérité : *Je ne vis plus, c'est mon Jésus qui vit en moi.*

III. POINT.

Le Sauveur a choisi pour la matière de son Sacrement le pain et le vin, qui sont la nourriture commune et ordinaire de toute sorte de personnes; pour nous faire entendre le désir ardent qu'il a de nous admettre souvent à son banquet, et de n'en éloigner personne. Les princes de la terre croient qu'il est de leur grandeur de faire des festins somptueux, mais de les faire rarement et d'en exclure tous ceux qui ne sont pas de la première qualité. Le Roi du ciel, au contraire, dont la bonté est égale à la puissance, met sa gloire non-seulement à faire un festin magnifique, mais il veut qu'il soit perpétuel, il y invite les petits aussi bien que les grands; et la passion qu'il a de nous y nourrir est si forte, qu'il nous menace même de son indignation *si nous ne mangeons sa chair, et si nous ne buvons son sang* [1].

N'est-ce pas pour cela que ce divin Maître nous apprenant à prier nous fait demander notre pain de tous les jours, afin que nous comprenions que ce pain spirituel n'est pas moins nécessaire à la vie de nos âmes que le pain matériel l'est à la vie de nos corps; et si nous ne passons aucun jour sans prendre celui-ci, nous devrions encore être plus affamés de l'autre, sans le fréquent usage duquel il n'est pas possible d'entretenir en nous la vie de

[1] Joan. 6. 54.

la grâce? Mais, hélas! peu sensibles à cette précieuse vie de nos âmes, nous négligeons le divin aliment qui la soutient, pour ne songer qu'à ce qui nous fait vivre d'une vie terrestre. Dégoûtés de la manne qui nous tombe tous les jours du ciel, nous n'avons de l'appétit que pour les viandes grossières de l'Égypte.

Ayez pitié de notre peu de foi et de notre insensibilité, ô mon doux Sauveur; rompez le charme qui couvre mes yeux et qui enchante malheureusement mon cœur; inspirez-moi l'estime et l'amour de cette vie spirituelle, mille fois préférable à la vie d'un corps qui doit être la pâture des vers; donnez-moi du dégoût pour les plaisirs de la chair, et une faim insatiable de la divine nourriture que votre infinie bonté m'a préparée; rendez-moi digne de la recevoir tous les jours; afin qu'uni continuellement à vous sous le voile obscur du Sacrement, je mérite de vous être éternellement uni dans les splendeurs de votre gloire.

VENDREDI DE LA IIIe SEMAINE

APRÈS LA PENTECOTE

De l'Eucharistie, comme gage de la vie éternelle.

I. POINT.

Lorsqu'un Dieu promet, peut-on douter de sa parole? Mais quand il ajoute à sa promesse un gage aussi précieux que la chose qu'il a promise, l'assurance qu'on a de l'obtenir n'est-elle pas infaillible? C'est ce que le Seigneur a fait en notre faveur

dans l'institution du très-saint Sacrement. Il nous avait promis la vie éternelle en mille endroits de ses saintes Écritures; et, pour ne nous laisser nulle incertitude sur l'accomplissement de ses promesses, il nous met son très-cher Fils entre les mains : ce Fils adorable se donne lui-même, et avec lui son Saint-Esprit, que saint Paul appelle *le gage de notre héritage* [1].

Timides et défiants que nous sommes, qu'avons-nous à craindre au sujet de notre éternelle béatitude? Ce Dieu de bonté, qui nous a donné son Fils unique pour notre nourriture ordinaire, nous refusera-t-il sa grâce et sa gloire? Le Fils de Dieu nous prodigue ici-bas toutes ses richesses : fera-t-il difficulté de les répandre sur nous dans le séjour de sa magnificence? Peut-on penser qu'il nous communique l'Esprit sanctificateur, et qu'il n'ait pas envie de nous sanctifier et de nous accorder la gloire qui est la récompense de la sainteté?

O Père des miséricordes, je vous rends mes très-humbles actions de grâces pour ce précieux gage de mon salut et de votre amour. C'est vous-même, ô mon Sauveur, qui avez bien voulu vous donner à moi pour dissiper toutes mes frayeurs. Divin Esprit, qui venez avec lui dans mon cœur, vous m'y donnez de si fortes assurances de mon bonheur éternel, que je ne puis manquer de le posséder, si je n'anéantis par ma malice tous les desseins de votre amour. Soyez bénie éternellement, ô adorable Trinité, de ce qu'il vous a plu de me donner de si éclatantes marques de la sincère volonté que vous avez de me rendre éternellement

[1] Ephes. 1. 14.

heureux. O Père de mon Sauveur, après avoir reçu de vos bontés un gage d'un aussi grand prix qu'est votre propre Fils, je ne puis douter de votre fidélité dans l'accomplissement de vos promesses, sans être moi-même un infidèle. Voilà le grand sujet de mon espérance, et je suis sûr qu'elle ne sera jamais confondue.

II. POINT.

Le gage le plus assuré du bien que nous souhaitons est le moyen qui nous y conduit le plus sûrement. Telle est la sainte Eucharistie, qui nous fait croître en grâce, nous confirme le pardon de nos offenses, nous préserve des rechutes, amortit nos convoitises, modère et règle nos passions, nous donne des forces pour résister à nos ennemis, nous aide à vaincre tout ce qui s'oppose à notre éternelle félicité, et qui est dans nos corps mêmes comme un germe d'immortalité.

C'est là le véritable arbre de vie, dont le fruit a la vertu de préserver nos âmes de la mort du péché, et de délivrer nos corps de la corruption du tombeau au jour de la résurrection. C'est ce que le Fils de Dieu lui-même nous a promis par ces paroles : *Celui qui mange ma chair et boit mon sang possède la vie éternelle, et je le ressusciterai au dernier jour*[1].

O mon âme, si tu désires la vie bienheureuse, reçois avec une foi vive et une ferme espérance le pain des anges, qui en est le signe visible. Si tu souhaites à ton corps l'honneur de ressusciter un jour, mange cette chair, qui est le gage de cette glorieuse résurrection et de la vie bienheureuse

[1] Joan. 6. 55.

que Dieu a promise à l'homme entier dans le séjour éternel de sa gloire.

Quelle consolation à une âme fidèle, ô mon Jésus, de manger souvent à votre table, et d'y prendre une nourriture capable d'entretenir constamment en elle la vie de la grâce, de réparer ses pertes, de fortifier ses faiblesses, d'aplanir ses difficultés, d'adoucir ses peines, de lui faire goûter par avance les délices du ciel, et d'imprimer jusque sur son corps les traces d'incorruption, qui sont en lui comme les titres et les semences de sa future résurrection.

Ce sont les biens dont vous nous comblez, divin époux de nos âmes, en vous unissant à nous dans la sainte Eucharistie. Nous y trouvons non-seulement les arrhes de la vie éternelle, que vous nous avez promise, mais encore les moyens infaillibles de la mériter. Je vous remercie de cette inestimable faveur, qui est la source d'un million d'autres, et je vous supplie d'y mettre le comble en m'attachant si fort à vous, que je n'en sois jamais séparé ni dans le temps ni dans l'éternité.

II. POINT.

Remarquons ensuite que la sainte Eucharistie est un gage de la gloire, parce qu'elle nous sert de viatique pour y arriver et pour achever le pèlerinage que nous faisons de la terre au ciel; qu'ainsi nous ne devons jamais recevoir le Sauveur avec plus de confiance que quand nous nous trouvons en danger de mort. Car, comme Élie, dès qu'il eut mangé le pain que l'ange lui apporta, se sentit assez de force pour marcher jusqu'à la sainte montagne d'Oreb; ainsi quiconque mange le pain descendu du

ciel se trouve assez fort pour monter sans peine jusqu'à la céleste Sion.

De tous les exercices de dévotion, un des plus utiles et des plus consolants à un fidèle est de communier souvent comme par forme de viatique, comme si la communion que nous allons faire devait être la dernière de notre vie, et que nous fussions au lit de la mort. Cette sainte pratique nous rendra familiers les actes de foi, d'amour et de confiance qu'il nous faudra former en recevant Notre-Seigneur dans les derniers moments de notre vie.

C'était la veille de votre mort et de votre sacrée passion que vous instituâtes, ô mon Sauveur, ce divin sacrement; afin de nous montrer qu'il n'était pas seulement le soutien et la consolation de notre vie, mais qu'il devait être notre force dans les faiblesses d'une dernière maladie, et nous donner du courage à la fin, pour supporter les agonies de la mort, et pour entrer avec confiance dans la voie terrible de l'éternité. Vous saviez alors, aimable Jésus, quelle serait la furie des démons, quels efforts ils feraient pour effrayer mon âme et la jeter dans le désespoir; vous avez voulu vous-même être mon protecteur, mon asile et ma défense. C'est à moi, aussi bien qu'à vos apôtres, que vous adressiez ces consolantes paroles : *Je reviendrai à vous, et je vous emmènerai avec moi, afin que vous soyez où je serai* [1]. Venez, mon doux Sauveur, venez à mon secours en ces derniers moments, accomplissez cette promesse; ne permettez pas que je tombe entre les mains de mes ennemis, prenez-moi entre les vôtres; et, après avoir été mon guide dans les dé-

1 Joan. 14. 3.

serts de cette vie, faites-moi heureusement entrer dans la vraie terre promise.

SAMEDI DE LA IIIe SEMAINE

APRÈS LA PENTECOTE

Répétition de la méditation précédente, propre à servir de préparation à la communion du lendemain.

IVe DIMANCHE APRÈS LA PENTECOTE

De l'Apparition de Notre-Seigneur aux Apôtres pêchant dans la mer de Tibériade.

Cette pêche a du rapport à celle dont il est fait mention dans l'évangile de ce jour, qui ne se trouve point dans le P. du Pont.

I. POINT.

Simon-Pierre et quelques autres disciples, s'étant accordés ensemble dans le dessein de pêcher, *montèrent dans une barque; mais cette nuit-là ils ne prirent rien* [1].

Ce n'est pas sans mystère que les deux plus malheureuses pêches des apôtres se firent la nuit. C'était pour marquer, premièrement, qu'avant l'Incarnation, le Soleil de justice ne répandant encore que de faibles lumières sur les travaux des pêcheurs des âmes, leur pêche d'ordinaire n'avait guère de

[1] Joan. 21. 3.

succès; 2o qu'on travaille en vain pour le ciel quand on est dans les ténèbres du péché; 3o et qu'enfin les plus habiles hommes ont beau s'unir ensemble pour la conversion des peuples, ils n'y réussiront jamais sans le secours et la bénédiction du Seigneur.

Compter sur ses forces et sur son industrie, soit dans l'acquisition des vertus, soit dans le ministère évangélique, c'est perdre son temps et ses peines. *Celui qui plante n'est rien, non plus que celui qui arrose; Dieu seul peut donner l'accroissement*[1]. De sorte que la meilleure disposition dans un chrétien pour devenir vertueux, et dans un homme apostolique pour gagner des âmes, c'est une grande humilité, fondée sur ces paroles du Sauveur : *Vous ne pouvez rien faire sans moi*[2].

Je le reconnais, Seigneur, et je le confesse à la face du ciel et de la terre, nous ne pouvons rien sans vous. Destitués de vos lumières et de vos grâces, nous pouvons bien jeter les filets en mer, mais nous ne prendrons jamais rien, nous ne ferons jamais la moindre action qui puisse vous être agréable; et, quelques talents que nous ayons, nous ne gagnerons jamais une âme. Nos paroles frapperont les oreilles, mais elles n'iront pas jusqu'au cœur; c'est à vous de le remuer, de le renouveler, et de lui donner l'amour de la justice.

II. POINT.

Le matin Jésus parut sur le rivage, sans être reconnu de ses disciples, et il leur dit : Jetez le filet au côté droit de la barque. Ils le jetèrent, et

[1] I Cor. 3. 7.

[2] Joan. 15. 5.

ils ne pouvaient plus le retirer, tant il était plein de poissons [1].

Admirons la charité de Jésus envers les siens, et son empressement à les secourir dans le besoin; pour nous faire entendre qu'on peut être éprouvé, mais qu'on n'est jamais abandonné dans son service, et qu'au moment où on le croit plus éloigné, il se trouve auprès de ses fidèles serviteurs, pour les récompenser des peines qu'ils ont souffertes dans le temps des sécheresses et des obscurités : mais remarquons aussi qu'il attache l'abondance de ses grâces à l'obéissance, pour vérifier ces paroles du Sage : *Qu'un homme obéissant racontera ses victoires* [2].

Je l'ai expérimenté mille fois, ce pouvoir tout-puissant de l'obéissance, ô mon Sauveur; et, au contraire, je n'ai trouvé que de la faiblesse dans l'attache à ma propre volonté. Je n'ai réussi dans mes entreprises que quand je les ai faites sous vos ordres, et dans la dépendance des personnes qui me gouvernent : partout où je me suis jeté de moi-même, et par mon choix, j'en suis sorti confondu, et je ne compte mes succès que par les actes de ma parfaite soumission. Ah! c'est que vous vous plaisez à glorifier les humbles et à humilier les présomptueux. Étouffez donc, Seigneur, tout ce qu'il y a d'orgueil et de présomption dans mon cœur; anéantissez en moi cet esprit d'indépendance, si contraire à vos maximes, et rendez-moi humble et soumis, comme vous l'avez été pendant que vous viviez sur la terre.

[1] Joan. 21. 4, etc. [2] Prov. 21. 28.

III. POINT.

Le disciple que Jésus aimait dit à Pierre : C'est le Seigneur. Aussitôt Pierre.... se jeta dans la mer [1], pour aller plus vite à lui ; et étant tous descendus à terre, ils trouvèrent des charbons tout allumés et un poisson dessus, avec du pain, dont Jésus leur fit manger.

Voilà ce qui arrive dans la vie spirituelle. L'esprit, figuré par saint Jean, connaît la puissance et la bonté du Sauveur dans la contemplation ; et le cœur, représenté par saint Pierre, se porte incontinent à lui avec ardeur, sans appréhender ni les périls ni les difficultés ; et l'un et l'autre s'unissant incontinent à l'objet de leur amour, ils en reçoivent des suavités saintes, qui sont les avant-goûts du délicieux festin qu'il leur prépare dans son royaume.

C'est ainsi, ô mon Dieu, que vous traitez vos serviteurs appliqués à vous connaître dans l'exercice de l'oraison, et à vous glorifier dans les œuvres que vous leur commandez. Vous les nourrissez d'un pain descendu du ciel, où vous leur apprêtez un magnifique festin, qui n'est autre que vous-même, dont ils seront rassasiés. *Heureux ceux qui mangeront de ce pain* céleste, *et qui seront assis avec Jésus-Christ à sa table, dans le royaume de son Père* [2] *!*

[1] Joan. 21. 7. [2] Luc. 22. 30.

LUNDI DE LA IVe SEMAINE

APRÈS LA PENTECOTE

De la plénitude du Saint-Esprit, qui fut donnée à saint Étienne.

I. POINT.

Admirons la grande libéralité de l'Esprit de Dieu envers saint Étienne, et le bon usage qu'il fit des faveurs du Ciel. L'Écriture nous témoigne qu'il fut rempli du Saint-Esprit; et, pour montrer les richesses de la grâce en ce saint diacre, elle ajoute en lui quatre autres plénitudes, exprimées par ces paroles: *Il fut rempli de grâce, de foi, de sagesse et de force* [1].

Par la plénitude de la grâce, il possédait toutes les vertus qui pouvaient le rendre agréable au Seigneur; par la plénitude de la sagesse, il était pénétré d'une lumière divine, qui lui découvrait toutes les vérités de la religion; par la plénitude de la foi, il était capable d'opérer des prodiges pour la conversion des peuples; par la plénitude de la force, il se faisait craindre de ses plus furieux ennemis. Voilà les dons de Dieu : mais voici le saint usage qu'il en fit. Il se servit de sa sagesse pour prêcher la loi de Jésus-Christ; et pour l'appuyer il employa des raisons si convaincantes, que les docteurs assemblés pour disputer avec lui ne pouvaient résister ni à sa parole, ni à l'esprit qui l'animait. Plein de foi, il faisait des prodiges pour autoriser sa doctrine.

[1] Act. 7. 55. *Ibid.* 6. 8.

Revêtu de la force et de la vertu d'en haut, il souffrit avec une invincible constance les persécutions et les injures. Plein de grâce, il paraissait plutôt un ange qu'un homme mortel; et, la beauté de son visage s'accordant avec celle de son âme, il sortait de l'une et de l'autre un éclat tout divin, qui aurait charmé les Juifs, s'ils n'avaient été plus durs que des rochers et plus insensibles que des bêtes féroces.

Je n'ai pas les dons célestes que j'admire en saint Étienne; mais les ai-je mérités comme lui? C'est peut-être une grâce pour moi de ne pas les avoir; car quel usage en aurais-je fait? Au lieu de m'être comme à lui des sujets de mérite, l'abus que j'en ferais serait un sujet de honte et de condamnation pour moi. Votre main n'est pas raccourcie, Seigneur: si je vous étais fidèle dans les petites choses, vous me rendriez capable d'en pratiquer de plus grandes; vous ne me refuseriez pas l'abondance de vos grâces, si je m'appliquais à y répondre avec fidélité.

II. POINT.

Étienne s'étant écrié : *Je vois les cieux ouverts, et le Fils de l'homme qui est debout à la droite de Dieu... ils se bouchèrent les oreilles, ils se jetèrent sur lui, l'entraînèrent hors de la ville, et commencèrent à le lapider* [1].

Remarquons la conduite admirable de la Providence sur ce premier martyr de l'Église; elle lui fait des grâces extraordinaires, pour le disposer à de grands combats; elle lui ouvre les cieux pour lui faire voir les récompenses qu'elle propose à son courage. Le Fils de Dieu lui paraît debout, pour

[1] Act. 7. 55, 54, 57.

l'animer par cette posture, et pour lui marquer qu'il est tout près de le couronner.

Le serviteur fidèle, entrant dans les desseins de son maître, ne souhaite que de souffrir et de mourir pour lui; il voit sans s'effrayer ses ennemis pleins de rage se jeter avec fureur et avec impétuosité sur lui; il ne fait nulle résistance à ceux qui le mènent au supplice; il est tranquille sous cette grêle de pierres dont on l'accable; et l'on peut dire avec l'Église, que *les pierres du torrent lui sont agréables*. Car tout son plaisir est de sacrifier sa vie pour Jésus, dont la présence le fortifie et charme ses douleurs.

Voilà ce que vous prétendez, Seigneur, par toutes les bontés que vous avez pour moi. Lorsque vous répandez vos douceurs dans mon âme, ce n'est pas pour amollir mon cœur, c'est pour lui faire aimer la mortification. Vous lui faites boire un peu du torrent de vos délices, afin de lui faire trouver douces les eaux du torrent des afflictions où vous le voulez plonger. J'adore vos divines dispositions sur moi; je ne refuse point de prendre part à vos souffrances, je les embrasse avec plaisir, et je veux mettre désormais toute ma gloire à être maltraité pour vous.

III. POINT.

Pendant qu'on lapidait le généreux diacre : *Seigneur Jésus,* disait-il, *recevez mon esprit. Puis, s'étant mis à genoux, il s'écria à haute voix : Pardonnez-leur ce péché; et après cela il s'endormit dans le Seigneur* [1].

Considérons dans la glorieuse mort de saint

[1] Act. 7. 59.

Étienne la copie fidèle de la mort de Jésus et le parfait modèle de la mort des justes. A l'exemple du Sauveur, Étienne recommande son esprit à Dieu, il prie pour ses ennemis, il s'endort doucement dans le Seigneur. Il y a cependant cette différence entre le Maître et le serviteur, qu'Étienne commence par prier pour lui-même, ce que Jésus, étant le Saint des saints, n'avait pas besoin de faire. Lorsqu'il prie pour les autres, il se jette à genoux, ce que Jésus ne pouvait, étant attaché à la croix. L'un et l'autre furent exaucés, comme il le parut dans l'admirable changement de ceux qui retournèrent du Calvaire en frappant leur poitrine, et comme on le voit dans la conversion de saint Paul, qui de persécuteur de l'Église en fut depuis la plus ferme colonne. Ainsi mourut dans l'union avec Jésus-Christ celui qui lui avait été étroitement uni par amour et par imitation.

O le fidèle serviteur de Jésus! ô charité victorieuse! ô amour plus fort que la mort! Amour qui lui fait pousser des soupirs ardents vers le ciel, pour obtenir une vie éternelle à ceux-mêmes qui lui ôtent la vie temporelle! O pierres vraiment précieuses, dont il se forme une si riche couronne! O mort souhaitable, qui produit une vie glorieuse et immortelle!

Faites, Seigneur, que *mon âme meure de la mort* de ce *juste, et que ma fin ressemble à la sienne* [1]. Faites que, marchant sur ses pas, je sois digne de monter avec lui dans le ciel, avec une longue suite de bonnes œuvres et de travaux soufferts constamment pour la justice. Afin de mériter un sort

[1] Num. 23. 10.

si glorieux, il n'est rien, ô mon Jésus, que je ne fasse et que je n'endure volontiers pour votre amour.

MARDI DE LA IVe SEMAINE

APRÈS LA PENTECOTE

De la Conversion de saint Paul.

Dans le premier *prélude* je me représenterai Saul renversé et criant : *Seigneur, que voulez-vous que je fasse?* Dans le second, je prierai le Seigneur d'opérer en moi une parfaite conversion, comme en ce persécuteur de l'Église. Les mêmes préludes serviront aux deux méditations qui suivent.

I. POINT.

Saul menaçait les disciples du Seigneur de les mettre à mort; et, comme il ne respirait que le sang, il alla trouver le prince des prêtres, et lui demanda des lettres pour les synagogues de Damas, afin que, s'il s'y trouvait quelques gens qui fissent profession de cette secte, c'est-à-dire de la foi de Jésus-Christ, *il les amenât prisonniers à Jérusalem* [1].

Ce sont là les dispositions où se trouve Saul avant sa conversion : ennemi mortel de Jésus-Christ et de sa loi, persécuteur de ceux qui en font profession; comme un loup affamé, ne respirant que le carnage, et courant depuis le matin jusqu'au soir après les ouailles du bon Pasteur afin de les mettre en pièces;

[1] Act. 9. 1, etc.

de sorte qu'on peut lui appliquer, comme à un des descendants de Benjamin, ces paroles de Jacob : *Benjamin, ce loup ravissant, dévore sa proie le matin, et le soir partage les dépouilles* [1].

Le croirait-on, ô mon Sauveur, que c'est de ce pécheur que vous avez fait un saint, de ce Juif un parfait chrétien, de ce furieux lion un doux agneau, de ce persécuteur des fidèles l'Apôtre des nations? Il faut bien, ô mon Jésus, que vous ayez eu dessein de faire paraître avec éclat les richesses de votre grâce, et que vous ayez voulu faire comprendre à tout le monde qu'en quelque état de péché qu'on se trouve, on ne doit désespérer ni de son salut ni de sa perfection. C'est ce que votre Apôtre lui-même nous a déclaré, *qu'il n'y a personne sur qui* vous ayez *fait éclater davantage* votre *extrême patience que sur lui, pour le bien de ceux qui devaient croire et gagner la vie éternelle* [2]. Soyez béni, Seigneur, de votre infinie miséricorde; gravez-en les sentiments dans le cœur des pécheurs, animez leur confiance, et renouvelez encore tous les jours en leur faveur, et à votre gloire, ces prodiges de votre grâce.

II. POINT.

Comme Saul était en chemin, et assez près de Damas, il fut environné tout à coup d'une lumière du ciel, et, étant tombé par terre, il ouït une voix qui lui disait : Saul, Saul, pourquoi me persécutez-vous [3]?

Le Sauveur, en cette apparition, fit éclater plus de bonté qu'en toutes les autres qu'il avait faites;

[1] Gen. 49. 17.
[2] I Tim. 1. 16.
[3] Act. 9. 3, etc.

car dans les autres il se montrait à ses amis, à de fidèles serviteurs qui le cherchaient, et qui soupiraient après lui; mais en celle-ci il se fait voir à un ennemi mortel, qui met tout en œuvre pour abolir sa mémoire et pour exterminer ses disciples. D'ailleurs, dans les premières, lorsqu'il paraissait à ses chers disciples, il était encore sur la terre; mais ici, du plus haut des cieux, assis sur son trône, et à la droite de son Père, il daigne se rendre visible à celui qui s'appelle lui-même *un persécuteur, un avorton, et le moindre des apôtres* [1]. Au lieu de lancer sur lui la foudre, il l'environne d'une douce lumière, et lui fait ce reproche plein de tendresse : Saul, Saul, que vous ai-je fait pour me persécuter?

N'en a-t-il pas ainsi usé envers moi, ce Dieu de miséricorde, dans le temps que je lui déclarais une guerre mortelle, et que j'étais plus digne de sa colère que de ses recherches amoureuses? N'a-t-il pas fait briller à mes yeux sa divine lumière, pour me faire connaître mes désordres et pour m'en donner de l'horreur? Ne m'a-t-il pas reproché mes égarements par des remords salutaires? Enfin, que n'a-t-il pas fait pour me rappeler et m'attirer à lui?

Je reconnais en même temps, ô aimable Seigneur, et mon ingratitude et vos bontés. Vous avez recherché un rebelle qui vous fuyait; et lorsqu'il était plongé plus avant dans les ténèbres vous avez fait luire vos lumières à son esprit.

O vraie lumière, qui éclairez tout homme venant au monde [2] *!* je vous rends mille actions de grâces d'avoir fait briller vos rayons à mes yeux, et de

[1] I Cor. 15. 8.   [2] Joan. 1. 9.

m'avoir remis avec bonté sur les voies de la justice, que j'avais malheureusement abandonnées. Je le dirai éternellement en l'honneur de vos miséricordes : *Si le Seigneur ne m'eût secouru, mon âme serait à présent proche de l'enfer* [1], je brûlerais au milieu des feux de votre colère : mais, en reconnaissance de la faveur que vous m'avez faite de m'en délivrer, je veux brûler à jamais du feu de votre amour.

III. POINT.

Saul s'écria : *Qui êtes-vous, Seigneur? Le Seigneur lui répondit : Je suis Jésus de Nazareth, que vous persécutez. Saul, alors tout tremblant, dit : Seigneur, que voulez-vous que je fasse* [2]*?*

Considérons dans la conversion de saint Paul ce que fait la grâce pour convertir parfaitement une âme. 1° Elle lui inspire d'abord un désir ardent de connaître Jésus-Christ, parce que la vie éternelle consiste dans la connaissance du Dieu vivant et de Jésus-Christ, son Fils unique ; 2° elle lui imprime ensuite une vive idée de la bonté du Sauveur, et de sa propre malice, en lui faisant sentir, comme à Saul, que c'est Jésus, son rédempteur et son créateur, qu'elle a l'ingratitude et la cruauté de persécuter ; de là naît en cette âme une salutaire frayeur, qui lui arrache les armes des mains, et qui l'oblige de se rendre à son vainqueur, de recevoir ses lois, et de lui dire avec soumission : *Seigneur, que voulez-vous que je fasse?* O changement prodigieux! ô miracle de la droite du Très-Haut, ô grâce victorieuse de Jésus-Christ qui désarme les pécheurs les plus rebelles, et les réduit à la parfaite obéissance!

1 Ps. 93. 17. 2 Act. 9. 4, etc.

Il n'y avait, Seigneur, que votre toute-puissante bonté qui pût dompter l'orgueil et la fureur obstinée de Saul. Cette victoire, ô mon Jésus, fait honneur à votre grâce et attire des louanges à vos miséricordes. Celui qui répandait partout la terreur est lui-même tremblant d'effroi; celui qui était armé pour détruire votre loi sainte s'y soumet sans réserve; celui qui n'avait que de la haine pour vous, et qui poursuivait à mort vos serviteurs, tout transporté de votre amour, s'offre à tout souffrir pour votre service et à tout entreprendre pour votre gloire. Opérez en moi une semblable merveille, ô divin Sauveur, et d'un prévaricateur de vos commandements, faites-en par votre grâce un serviteur fidèle et tout dévoué à l'accomplissement de votre volonté.

MERCREDI DE LA IVe SEMAINE

APRÈS LA PENTECOTE

Répétition de la méditation précédente.

JEUDI DE LA IVe SEMAINE

APRÈS LA PENTECOTE

Des choses qui suivirent la conversion de saint Paul.

I. POINT.

Saul se leva ayant entendu ces paroles de Notre-Seigneur : *Levez-vous, et entrez dans la ville; on*

vous dira là ce que vous avez à faire; et, ayant les yeux ouverts, il ne voyait rien [1].

Considérons que Saul durant sa vision demeura prosterné par terre, dans le lieu où la lumière céleste l'avait frappé. Aussi ne pouvait-il être en une posture trop humble en présence de Celui qui lui parlait. C'est la disposition où doit être une âme pécheresse pour recevoir la grâce de sa conversion.

Comme elle s'est vainement élevée dans le temps de son péché, il faut qu'elle s'abaisse aussi dans celui de sa pénitence, et qu'elle reconnaisse en s'humiliant profondément qu'il n'y a que la grâce de Jésus-Christ qui puisse la relever de sa chute. C'est ce que je reconnais sensiblement, Seigneur, et je le confesse à la face du ciel et de la terre, que si je ne suis plus aujourd'hui un objet de votre colère, c'est une faveur que je ne dois qu'à vos seules miséricordes.

Il y a encore à remarquer que Saul s'étant relevé, *quoiqu'il eût les yeux ouverts, il ne voyait rien*. Ce qui nous montre qu'un homme vraiment converti ne doit plus avoir des yeux que pour envisager les choses du ciel, et que celles de la terre ne doivent plus rien avoir qui piquent sa curiosité. C'est là l'effet de votre divine lumière, ô Soleil de justice. Dès que vous commencez à la faire briller dans une âme, vous lui ouvrez les yeux de l'esprit, et vous lui fermez ceux du corps, afin que, désoccupée des créatures, elle tourne toutes ses pensées et toutes ses affections vers le Créateur. Accordez-moi, Seigneur, cet heureux aveuglement, qui m'interdise la vue des vanités du siècle, et qui m'attache

1 Act. 9, 7.

uniquement à la contemplation de votre éternelle vérité.

II. POINT.

Ayant été conduit à Damas, il fut là *trois jours* [1], et voici comment il les passa. 1° *Il ne vit rien* durant ce temps-là : car, quand il aurait pu voir, l'application de son esprit à Dieu aurait détourné celle qu'il aurait pu donner aux objets sensibles. 2° *Il ne but ni ne mangea*, parce que la douceur qu'il goûtait au fond de l'âme lui faisait oublier la nourriture du corps. 3° Il pria continuellement, comme le Sauveur le déclare à Ananie, en lui disant : *Vous le trouverez en oraison* [2]. Ce fut par ces exercices qu'il se disposa non-seulement au baptême, mais encore à l'apostolat. Aussi est-ce par le recueillement, le jeûne et l'oraison qu'on se rend capable des plus rares faveurs du Ciel.

Qui pourrait comprendre, ô mon âme, les grâces extraordinaires que Notre-Seigneur prit plaisir de faire à Saul dans l'espace de ces trois jours; les entretiens familiers qu'il eut avec lui, les sublimes instructions qu'il lui donna, et l'abondance des lumières qu'il répandit dans son intérieur, pour le former à l'intelligence des vérités et des mystères qu'il devait bientôt lui-même expliquer aux nations?

O mon Jésus, je vous rends grâces de cette incompréhensible bonté que vous témoignez à un pécheur qui le mérite si peu, et de mesurer, pour ainsi dire, vos caresses à ses persécutions. Que dis-je, de les mesurer? Ah! les grâces que vous lui faites sont sans mesure. Vous avez voulu, pour

[1] Act. 9. 9. [2] *Ibid.* 11.

animer notre confiance, que là où il y a eu beaucoup de péché, il y eût incomparablement plus de miséricorde. Exercez-la sur moi, cette grande miséricorde, ô mon Sauveur; préparez-y mon cœur par le silence, par la prière et par la mortification de mes sens; forcez ma volonté, toute rebelle qu'elle est, à vous obéir, à se renoncer elle-même, à s'attacher pour jamais à vous, afin que je ne vive plus, mais que vous viviez en moi dans tous les siècles.

III. POINT.

Ananie ayant été averti d'aller trouver Saul, et craignant d'y aller, dans l'ignorance où il était de son changement, Notre-Seigneur le rassura par ces paroles : *Allez*, car cet homme dont vous redoutez la fureur n'est plus le même; *c'est un vase d'élection, que j'ai destiné pour porter mon nom devant les nations, devant les rois et devant le peuple d'Israël; et je lui ferai savoir les grands travaux qu'il a à souffrir pour la gloire de mon nom*[1]. Ananie part sur-le-champ, il entre dans la maison de Saul, il lui impose les mains, il lui communique le Saint-Esprit, il lui rend la vue, il le baptise, il a la consolation de voir celui qu'il avait appréhendé comme un persécuteur, devenu tout d'un coup un zélé prédicateur, et commencer à publier dans les synagogues que Jésus est le vrai Fils de Dieu.

Grande leçon pour nous, dans la personne d'Ananie, de ne pas précipiter nos jugements à l'égard de qui que ce soit, quelque mauvais qu'ils nous paraissent, de ne rien craindre des hommes, quand

[1] Act. 9. 15.

Dieu nous charge de leur porter quelque parole de sa part, de ne nous point faire de difficultés imaginaires dans l'exécution de ses ordres, et d'espérer de la bénédiction qu'il donnera à notre ministère que nous aurons l'honneur de coopérer, avec sa grâce, à changer les pécheurs les plus obstinés en de parfaits chrétiens.

Multipliez tous les jours, Seigneur, ces miraculeux effets de votre puissance. De tant de cœurs chargés de péchés, qui sont à vos yeux des vases d'ignominie, faites-en des vases d'honneur, en les purifiant et en les remplissant des richesses de votre grâce. Commencez par le mien, aimable Sauveur; opérez-y cette admirable transformation, à la gloire de votre saint nom. Tous les anges en auront de la joie, tout le ciel vous en glorifiera, et je tâcherai, de ma part, de vous en témoigner ma très-vive reconnaissance, en publiant partout que vous êtes le Fils unique de Dieu, digne du culte, de l'amour et de l'adoration de tout le monde.

VENDREDI DE LA IVe SEMAINE

APRÈS LA PENTECOTE

Des vertus héroïques de saint Paul.

I. POINT.

La pauvreté d'esprit, la chasteté, la mortification étant les premières vertus d'un apôtre, elles furent éminentes dans saint Paul. Il avait tout quitté pour Jésus-Christ comme les autres apôtres; et, à leur exemple, dépouillé de toutes choses, il était

plus content que s'il eût été maître de toute la terre. *Il semble que nous n'ayons rien*, disait-il, *et nous possédons tout* [1]. Abandonnons tout pour Jésus-Christ, et nous posséderons tout en lui, parce que lui-même nous tiendra lieu de toutes choses. Il était chaste comme les anges, et il l'était avec plus de gloire et de mérite qu'ils ne le sont : car sa chasteté fut à des épreuves dont la nature angélique n'est pas capable. Dieu permit qu'il ressentît dans sa chair un aiguillon importun, dont il fut victorieux par la prière. Sans elle, ô mon âme, tu te flattes en vain d'être chaste ; mais avec elle tu n'as rien à craindre des ennemis de la pureté, et, malgré les combats qu'ils te livreront, tu triompheras infailliblement, et tu pourras dire avec l'Apôtre : *Grâces soient rendues à Dieu, qui nous a donné la victoire par Notre-Seigneur Jésus-Christ* [2].

A la force de l'oraison il ajoutait le secours de la mortification, pour assujettir la chair à l'esprit, comme il le témoigne lui-même : *Je maltraite mon corps*, dit-il, *et je le réduis en servitude, de peur que, quand j'aurai prêché les autres, je ne sois du nombre des réprouvés* [3]. Si ce grand apôtre, tout assuré qu'il était de sa prédestination, ne laissait pas de trembler et de prendre en main les armes de la pénitence, comment les abandonnons-nous, nous dont le salut court tant de risques ? et d'où nous vient cette présomptueuse sécurité dans laquelle nous vivons ?

O mon Jésus, qui êtes le principe et la source des vertus, et qui nous en avez donné un si parfait mo-

[1] II Cor. 6. 10.
[2] I Cor. 15. 57.
[3] I Cor. 9. 27.

dèle dans votre apôtre, inspirez-nous le dégagement des choses de la terre, cette pureté de corps et d'esprit, cette sévère mortification dont vous lui apprîtes les avantages et la nécessité, dans la retraite où vous daignâtes vous-même lui servir de maître. Sans l'aide de ces vertus, Seigneur, en vain prétendriez-vous faire de moi un ministre de vos autels et un prédicateur de votre Évangile, vous n'en feriez pas même un vrai chrétien.

II. POINT.

L'humilité de l'Apôtre fut d'autant plus rare, qu'elle fut jointe à une infinité de grâces extraordinaires, et à une sainteté consommée. Les marques qu'il en donna furent : 1° Un très-bas sentiment de lui-même : sentiment que la vue continuelle de ses péchés produisait en lui. Il se regardait comme *le premier des pécheurs et le dernier des apôtres*, il se croyait même *indigne d'en porter le nom, pour avoir persécuté l'Église* [1]. 2° Un sincère aveu de son indignité, ne rougissant point de confesser qu'il a été un blasphémateur, un ennemi de Jésus-Christ, *un persécuteur des fidèles*, dont il a aidé à répandre le sang innocent. S'il est obligé, malgré lui, de parler avantageusement de sa personne, il mêle parmi ses louanges quelque chose pour s'humilier. La condescendance que jai eue en cela pour vous est *une folie*, dit-il aux Corinthiens, *vous m'y avez contraint* [2]. 3° Une extrême défiance de lui-même et une certaine crainte qui lui faisaient dire, malgré le témoignage de sa bonne conscience, qu'il ne comptait rien sur ce qu'il sem-

[1] I Cor. 15. 9. [2] II Cor. 12. 11.

blait avoir de justice : *Je ne sais rien qu'on puisse me reprocher; mais je ne suis pas pour cela justifié aux yeux du Seigneur, c'est à lui de me juger*[1]. 4° Une entière fidélité à rapporter à Dieu toute la gloire de ses actions, sans en tirer la moindre vanité, protestant que tout *ce qu'il était, il l'était par sa grâce*[2]; qu'il avait beau avoir planté la foi en plusieurs endroits, que *celui qui plante n'est rien; qu'il n'appartient qu'à Dieu de donner l'accroissement*[3]. Quelques merveilles qu'il opérât, bien éloigné de recevoir les hommages divins qu'on voulait lui rendre, il s'estimait homme fort méprisable; il n'ambitionnait rien que d'être méprisé pour Jésus-Christ, il mettait toute *sa gloire dans sa croix; et s'il se glorifiait encore de quelque chose, ce n'était que de ses faiblesses*[4].

Comparons notre humilité avec celle de ce grand saint. Nous ne sommes rien, et nous nous estimons beaucoup; nous ne tarissons point sur nos propres louanges, et nous ne méritons que du mépris; nous nous flattons de pouvoir faire de grandes choses, et à peine pouvons-nous venir à bout des plus petites. Quelque peu de bien que nous fassions, nous le corrompons par de vaines complaisances, et nous détournons vers nous la fumée d'un encens qui n'est dû qu'à Dieu seul.

Faut-il s'étonner, Seigneur, que vous preniez plaisir à confondre un néant qui connaît si peu sa bassesse, et qui a l'insolence de vous dérober votre gloire? Je vous rends grâces, ô mon Dieu, de cette salutaire confusion dont vous me couvrez le vi-

[1] I Cor. 4. 4.
[2] I Cor. 15. 10.
[3] I Cor. 3. 7.
[4] Galat. 6. 14. II Cor. 11. 30.

sage; daignez en faire le remède efficace de mon orgueil; et, si l'humiliation produit en moi l'humilité, cette humiliation, quelque désagréable qu'elle me paraisse, me sera plus précieuse que tous les honneurs du monde.

III. POINT.

Jamais amour envers Jésus-Christ ne fut plus tendre, ni plus ardent, ni plus fort que celui de saint Paul. Cet amour l'unissait à Jésus de la manière la plus intime : *Je vis*, s'écriait-il; *mais non, ce n'est pas moi qui vis, c'est Jésus-Christ qui vit en moi* [1]. Jésus était le principe et la règle de ses pensées, de ses affections, de ses paroles et de ses œuvres. Il en était si pénétré, qu'il n'avait à la bouche et dans le cœur que Jésus crucifié. Il lui était si étroitement attaché, qu'il défiait le ciel, la terre et toutes les puissances des enfers, de le séparer de son amour. Il était prêt à tout faire et à tout souffrir, pour le faire connaître et le faire aimer par tout le monde. Enfin, cet amour était toute sa vie, et la mort, qui devait l'unir parfaitement à son bien-aimé, était l'objet de ses désirs.

O heureux apôtre, ô amant passionné, que ne suis-je embrasé comme vous de l'amour de Jésus-Christ! O Jésus, ô amour de mon âme, que ne puis-je toujours penser à vous, agir pour vous, parler de vos grandeurs et de vos bontés infinies, et graver votre amour dans le cœur de tous les hommes! Détruisez en moi tout ce qui s'oppose à votre ardente charité; éteignez en moi tout amour qui ne brûle pas pour vous; vivez vous-même en moi, et

[1] Galat. 2. 20.

faites-moi vivre en vous; afin qu'uni inséparablement à vous, je n'aime et ne respire que vous dans le temps et dans l'éternité.

SAMEDI DE LA IVe SEMAINE

APRÈS LA PENTECOTE

De la vocation de Corneille.

Le premier *prélude* sera de nous représenter l'admirable faveur que le Ciel fait à Corneille; et le second, de regarder la vocation de ce gentil comme le commencement de la nôtre, et de concevoir une extrême reconnaissance envers Dieu pour l'une et pour l'autre.

I. POINT.

Corneille était gentil, et cependant *homme réglé, craignant Dieu, faisant de grandes aumônes, et appliqué continuellement à la prière*[1]. C'est ainsi que le Seigneur le disposait, par sa grâce, à celle du baptême et de la vocation au christianisme. Il y fut appelé d'une manière miraculeuse, par l'apparition *d'un ange* qui lui dit que *ses prières et ses aumônes étaient montées jusqu'à la présence de Dieu*, et qui lui ordonna d'*envoyer chercher Simon surnommé Pierre; que c'était celui par lequel il apprendrait ce qu'il devait faire.*

Admirons la douceur de la providence divine à l'égard du salut et de la perfection des prédestinés. Dieu les prévient par sa grâce, pour les préparer à

[1] Act. 10. 2, etc.

en recevoir de plus grandes. Il leur fait pratiquer le bien, et les aide à mériter de nouveaux secours, afin de leur faire exercer les plus sublimes vertus.

Quelquefois même il emploie pour cela des moyens extraordinaires, comme il le fit en cette rencontre : mais il ne laisse pas de les ramener aux voies communes ; et, quoiqu'il se serve de l'entremise des anges pour leur apprendre les choses qui surpassent la sagesse humaine, il le soumet à la conduite des hommes dans ce qui n'est pas au-dessus de leur portée, ainsi qu'il envoya le centenier à saint Pierre, pour être instruit par son ministère des principes de la religion.

O Dieu de miséricorde, à qui puis-je mieux confier la grande affaire de mon salut et de ma sanctification qu'à votre aimable providence, qui la gouverne avec tant de sagesse et de bonté? Serais-je assez insensible à mes propres intérêts pour négliger les saints mouvements par lesquels vous m'excitez? pour les négliger, dis-je, sous prétexte qu'ils ne me portent qu'à des œuvres de piété qui me paraissent légères? C'est peut-être de là que dépend mon bonheur éternel et toute ma sainteté. Non, mon Dieu, je ne veux rien omettre de tout ce que vous m'inspirez de faire : tout ce qui a du rapport à ma prédestination m'est de la dernière conséquence. Je n'en prétends pas approfondir les secrets ; mais je ferai tous mes efforts pour n'en pas empêcher les effets, et pour ne mettre nul obstacle à l'accomplissement de vos desseins.

II. POINT.

En même temps que Corneille est averti de s'adresser à saint Pierre pour en être instruit, saint

Pierre, dans une vision mystérieuse, reçoit les ordres du Ciel touchant l'instruction de Corneille. Il aperçoit *les cieux ouverts*, il en voit descendre *une nappe pleine de toute sorte de bêtes, d'oiseaux, de reptiles*, et il entend une voix qui lui ordonne *de les tuer et de les manger*. Pierre en ayant fait difficulté, sur ce que *jamais il n'avait rien mangé d'immonde, la voix* céleste *répliqua : N'appellez pas immonde ce que Dieu a purifié* [1].

Reconnaissons dans cette vision la charité infinie de notre Dieu, qui n'exclut personne de son royaume; qui ne ferme les portes de l'Église à nul infidèle, et qui a une volonté sincère de sauver tous les hommes. Rendons-en d'éternelles actions de grâces à ses miséricordes. Mais apprenez aussi, prêtres du Seigneur, à ne point rebuter les pécheurs, quelque coupables que vous les sachiez des plus grands crimes, lorsqu'ils se jettent à vos pieds pour recevoir la guérison de leurs plaies. Gardez-vous bien d'éloigner de vous comme immondes ceux que Dieu a dessein de purifier par votre ministère. Et vous, brebis égarées, n'appréhendez pas de retourner à la bergerie, où le bon Pasteur ordonne qu'on vous reçoive avec douceur.

Je vous remercie, ô mon Jésus, de la bonté avec laquelle vous recherchez ces brebis errantes pour les rapporter sur vos épaules, et de l'ordre exprès que vous donnez à vos ministres de n'en rejeter aucune. Qui pourrait après cela se défier de votre clémence, dont vous nous donnez de si sensibles témoignages? Qui ne se jetterait avec confiance dans le sein du Père céleste, qui est un océan de

[1] Act. 10. 11, etc.

miséricorde, où les plus énormes péchés sont abîmés, et où les plus grands pécheurs trouvent le pardon de leurs offenses et l'assurance de leur réconciliation?

III. POINT.

A peine la vision avait disparu que les gens de Corneille frappent à la porte. On la leur ouvre. Pierre ayant appris d'eux le désir de leur maître, il se rend le lendemain en sa maison, il l'instruit, et le baptise avec plusieurs autres, ayant vu le Saint-Esprit descendre sur eux aussi bien que sur Corneille [1].

Regardons avec admiration la prompte obéissance du saint apôtre, son zèle à publier le mystère de Jésus crucifié, l'efficace de sa prédication et les transports de joie qu'il eut d'offrir à Dieu, dans la personne de Corneille et de ses domestiques, les prémices de la gentilité.

Mon Dieu, quelle merveille de voir des hommes élevés dans le paganisme entrer dans le sein de l'Église, des gentils devenus de parfaits chrétiens, et des cœurs où le malin esprit avait établi son règne remplis tout d'un coup du Saint-Esprit! Quelle consolation à des ministres de votre parole d'être choisis par votre Providence pour être les ouvriers d'un tel prodige! Serait-il possible, ô mon Jésus, que vous voulussiez vous servir d'un sujet aussi peu digne que moi pour en être l'instrument? Oui, Seigneur, c'est en cela que vous faites éclater votre toute-puissance; et c'est de mon indignité même que les siècles à venir tireront des motifs de vous glorifier.

[1] Act. 10. 17, etc.

V° DIMANCHE APRÈS LA PENTECOTE

De la troisième partie du Sermon de Notre-Seigneur sur la montagne, contenant l'explication de la loi évangélique.

I. POINT.

Le Fils de Dieu, avant que de publier la loi évangélique, déclare que, non-seulement il ne méprise pas la loi de Moïse, mais qu'il prétend l'observer ponctuellement lui-même, sans en transgresser le moindre article. *Ne vous imaginez pas,* dit-il, *que je sois venu détruire la loi; je suis venu, au contraire, pour l'accomplir* [1].

La belle parole de ce bon Maître, ô mon âme! parole dont tu dois te souvenir dans toutes les occasions où il faudra te contraindre pour garder exactement les lois de Dieu et de la religion. Je ne suis pas venu au monde, faut-il dire, pour vivre à ma fantaisie, et pour préférer mes inclinations aux ordres de Dieu, en secouant le joug de sa loi : mais j'y suis venu pour en être un observateur fidèle. Je ne suis pas entré en religion pour faire ma volonté, mais pour obéir à celle de Dieu, qui m'est intimée par mes supérieurs, et qui est contenue dans les règles de mon saint institut. Les violer sous prétexte qu'elles sont petites, c'est me mettre en grand danger de rompre les plus considérables. La ruine, hélas! des chrétiens et des religieux vient ordinairement du mépris des petites choses. Ces infractions légères souvent réitérées sont les

[1] Matth. 5. 17.

degrés du précipice où une âme infidèle ne manque guère de tomber. Et puis mérite-t-on vos grandes grâces quand on en use ainsi, divin Législateur? A-t-on sujet d'espérer de vous des secours singuliers pour observer des points de conséquence, quand on refuse de vous obéir dans l'observation de ceux qui semblent moins importants? D'ailleurs ne le sont-ils pas assez, puisque, sans y être obligé, vous daignez vous y soumettre vous-même? *Il n'y aura pas un seul iota*, disiez-vous, *ni un seul point de la loi qui ne s'accomplisse*[1]. A la vue d'une obéissance si parfaite, que je suis confus, Seigneur, des imperfections de la mienne! Redressez-la sur la vôtre, et faites en sorte que je sois, à votre exemple, un véritable obéissant.

II. POINT.

Après cette déclaration en faveur de la loi ancienne, le Sauveur dit deux choses qui préparent l'esprit à ce qu'il doit enseigner de la nouvelle: la première, qu'il suffit d'en violer un point et d'apprendre aux autres à le violer, pour avoir la dernière place dans son royaume; c'est-à-dire pour en être banni; la seconde, que, pour y être grand, il faut faire et enseigner, garder ses lois et les faire observer.

Instruisons-nous, ô mon âme, de ces deux grandes leçons, qui renferment une doctrine admirable. Manquer à un seul commandement, c'est être prévaricateur de toute la loi; parce que c'est en offenser l'Auteur, et éteindre la charité, qui en est la plénitude : c'est être digne par conséquent d'être le

[1] Matth. 5. 18.

dernier dans l'Église militante, et d'être banni de l'Église triomphante. D'où il suit que quiconque, après s'être ainsi révolté contre le souverain Législateur, entraîne les autres à sa révolte, est à double titre indigne d'être reçu dans le royaume de Dieu : mais celui qui est piqué d'une sainte ambition d'y être grand, il lui faut non-seulement observer toute la loi, mais la faire encore observer aux autres. Oui, rien n'est plus grand devant Dieu que d'être saint, et que de contribuer à faire des saints par paroles et par exemples.

C'est à quoi vous avez employé tous les moments de votre vie, adorable Sauveur, à accomplir toutes les volontés de votre Père, et à porter les hommes à les accomplir de même; à vous sanctifier, et à travailler à notre sanctification. Je me sanctifie, disiez-vous, pour répandre la sainteté par tout le monde. Mon Dieu, l'excellent modèle que vous nous tracez dans votre propre personne! C'est un effet bien tendre de votre bonté pour nous, mais qui ne servirait qu'à notre condamnation, s'il ne produisait en nos cœurs un désir ardent de vous imiter.

III. POINT.

Le législateur de la loi nouvelle, voulant nous donner une haute idée de la perfection évangélique, ne se contente pas d'en être lui-même le modèle, ainsi qu'on vient de le dire; mais il en propose encore un autre, auquel on ne peut rien ajouter; et c'est le Père céleste, dont il veut que tout chrétien s'efforce à devenir la copie. *Soyez parfaits,* dit-il, *comme le Père céleste est parfait*[1]. Et comme la

[1] Matth. 5. 48.

sainteté de Dieu consiste à n'avoir nul défaut, à rassembler en soi toutes les perfections, et à les porter toutes au degré le plus éminent, toute la loi de son Fils unique se réduit à ces trois points, qui sont comme les trois traits qui font le caractère de ceux qui désirent être ses frères adoptifs. Toute leur application doit être d'éviter jusqu'aux moindres péchés, d'acquérir toutes les vertus et de les pratiquer de la manière la plus excellente.

O perfection incomparable de la loi évangélique! ô loi digne d'un Dieu infiniment pur et infiniment saint, qui ne souffre pas les plus légères taches, qui porte les âmes à toutes sortes de vertus, et à ce qu'elles ont de plus sublime! Voilà, mon âme, voilà ce qu'est l'Évangile de Jésus-Christ et la loi nouvelle, qu'il est venu nous enseigner. Il ne nous dit pas d'être parfaits comme l'ont été Abraham, Moïse et les autres prophètes; il ne nous dit pas de l'être comme les anges, les chérubins, les séraphins; ces modèles, tout parfaits qu'ils sont, ne le sont pas encore assez pour des religieux, pour des chrétiens, pour des enfants de la loi de grâce; il faut qu'ils soient parfaits comme leur Père; que leur pureté, leur humilité, que leur mortification, *que leur charité*, comme dit saint Paul, *s'augmente toujours dans la vue des choses les plus élevées et les plus parfaites* [1].

Je vous rends mille actions de grâces, ô mon Sauveur, d'être descendu du ciel en terre pour nous apprendre à nous élever de la terre au ciel; de nous en avoir apporté des lois si saintes, et de nous y avoir fait trouver dans votre Père un si parfait mo-

² Phil. 1. 9, etc.

dèle. Apprenez-moi combien est grande, utile et glorieuse la perfection à laquelle vous me faites l'honneur de m'appeler; donnez-moi assez de ferveur pour l'aimer, assez de courage pour la rechercher, et surtout assez de constance pour y parvenir.

LUNDI DE LA Ve SEMAINE

APRÈS LA PENTECOTE

De la réponse que fit le Sauveur aux enfants de Zébédée.

Le premier *prélude* est de se trouver en esprit à l'entretien de Notre-Seigneur avec saint Jean et saint Jacques; le second, de demander au Saint-Esprit la grâce d'écouter avec fruit les salutaires instructions que le Sauveur leur donne sur l'humilité et sur l'amour des croix, dont les apôtres n'avaient encore ni le goût, ni l'intelligence qu'ils eurent depuis l'ascension de leur Maître.

I. POINT.

Jésus ayant entretenu ses apôtres de sa mort et de sa résurrection, *Jacques et Jean fils de Zébédée,* oubliant ce qu'il leur avait dit de ses souffrances, et ne pensant qu'à la gloire de son royaume, *s'approchèrent de lui et lui dirent : Maître, nous voudrions bien que vous nous accordassiez tout ce que nous vous demanderons. Jésus leur dit : Que voulez-vous que je fasse pour vous? La grâce que nous vous demandons, répondirent-ils, c'est que*

[1] Marc. 10. 35.

dans votre gloire vous nous fassiez asseoir l'un à votre droite, l'autre à votre gauche.

Considérons dans la conduite de ces deux disciples encore imparfaits, et que nous verrons dans la suite élevés à une sainteté consommée, le vrai caractère de l'ambition. Quand on en est possédé, on s'aveugle sur son propre mérite, on ose demander les rangs les plus élevés; on se croit capable de les occuper dignement; afin d'y parvenir, on fait jouer tous les ressorts de la politique. Voilà les défauts dans lesquels tombèrent les faibles disciples; ils se crurent plus dignes d'être aux côtés de Jésus-Christ régnant que l'apôtre saint Pierre, sur lequel ils voulurent l'emporter. Ils ne se contentèrent pas d'en concevoir le dessein, ils le firent éclater avec hardiesse, et demandèrent au Sauveur les premières places de son royaume, se flattant d'avoir assez de suffisance et de mérite pour en soutenir la dignité; et, afin de les obtenir plus sûrement, ils mettent en œuvre, selon saint Matthieu, toute l'adresse de leur mère, et l'engagent à en faire pour eux la demande au Fils de Dieu [1]. Ce sont là les traits naturels de l'ambition: elle est aveugle, hardie, présomptueuse, et, comme l'appelle David, *une intrigue qui roule dans les ténèbres* [2].

O mon Jésus, que ce vice est contraire à vos saintes inclinations et aux maximes de votre Évangile! O parfait modèle des humbles, qui, étant le Fils éternel de Dieu selon votre nature divine, et, selon la chair, le fils de David dans le temps, aviez droit d'être préféré à tous, d'être assis sur le trône, et d'occuper la première place de l'univers; et qui

[1] Matth. 20. 20. [2] Ps. 9. 16.

avez cependant toujours choisi la dernière, inspirez-moi cet esprit d'humilité, qui me fasse chercher le lieu le plus bas et les plus vils emplois; faites qu'à votre exemple je n'aie jamais d'autre ambition que d'être traité comme le dernier des hommes.

II. POINT.

Jésus leur dit : Vous ne savez ce que vous demandez. Pouvez-vous boire du calice que je boirai et être baptisés du baptême dont je dois être baptisé? Nous le pouvons, répondirent les apôtres. Vous boirez effectivement mon calice, repartit Jésus, et vous serez baptisés de mon baptême ; mais pour ce qui est d'être assis à ma droite et à ma gauche, ce n'est pas à moi de vous assigner ces places, qui sont pour ceux à qui mon Père les a destinées [1].

Considérons que le Fils de Dieu nous fait une grande grâce de nous redresser, lorsqu'il voit que nous ne lui demandons pas ce qu'il faut et de la manière qu'il le faut, et, au lieu d'écouter notre prière, de nous suggérer celle que nous devons lui faire. Il en use de cette sorte envers saint Jacques et saint Jean. Il corrige leur demande ambitieuse; et sous la figure d'un calice et d'un baptême il leur apprend à ne désirer que les humiliations et les souffrances. Il faut ici remarquer la sagesse et la bonté de Notre-Seigneur envers ses disciples bien-aimés. Il ne veut pas à la vérité leur octroyer la grâce qu'ils sollicitent par un motif trop humain; mais il veut la leur faire mériter. *Il ne m'appartient pas*, leur dit-il, et il n'est pas de la justice de vous pla-

1 Matth. 20. 22, etc

cer à mes côtés par la seule considération de la parenté, ou par condescendance à votre ambition; c'est un rang qui n'est que pour ceux à qui mon Père l'a préparé; et comme ces heureux prédestinés sont ceux qui boivent mon calice, si vous avez le courage de le boire comme eux, vous obtiendrez par mérite ce que vous présumez d'emporter par sollicitation.

O Esprit divin, qui connaissez également et mon ignorance et mes besoins, qui savez ce que je dois demander, et comme il faut que je le demande, apprenez-moi l'un et l'autre, afin que mes prières vous soient toujours agréables et dignes que vous les exauciez. Et vous, ô mon Sauveur, qui avez promis à vos disciples de leur donner tout ce qu'ils demanderont en votre nom, je vous rends grâces de m'avoir enseigné dans la personne de vos deux apôtres que de demander ainsi, ce n'est pas demander des biens temporels par cupidité, mais des grâces spirituelles et surtout l'amour des souffrances et des mépris, par un vrai désir de vous plaire et de vous ressembler. C'est là uniquement ce que je vous demande, ô mon Jésus, de souffrir et d'être méprisé pour vous. Oui, quand il n'y aurait point de place à espérer pour moi, ni à votre droite ni à votre gauche dans le royaume du ciel, je m'estimerais heureux de boire votre calice, parce que le comble de mon bonheur en cette vie est de faire et d'endurer beaucoup pour vous, en reconnaissance de ce qu'il vous a plu de faire et d'endurer toutes choses pour l'amour de moi.

III. POINT.

Les dix autres *ayant entendu ceci, conçurent de l'indignation contre les deux frères. C'est pour-*

quoi Jésus les assembla tous et leur dit : Ceux qui sont princes parmi les nations exercent sur leurs sujets une domination impérieuse ; qu'il n'en soit pas ainsi parmi vous ; mais que celui qui veut être grand se fasse votre serviteur, à l'imitation du Fils de l'homme, qui n'est pas venu pour être servi, mais pour servir, etc. [1].

Il faut premièrement considérer l'étrange faiblesse des hommes, quand ils n'ont pas encore reçu la vertu d'en haut. Les dix apôtres avaient entendu la réponse que Notre-Seigneur venait de faire si à propos, pour confondre l'ambition des enfants de Zébédée ; et cependant, au lieu d'en profiter, ils tombèrent dans la même faute, et ajoutèrent la jalousie à l'ambition. Voilà les deux vices qui excitent les murmures et qui sèment la discorde dans les communautés.

Admirons ensuite la douceur et la modération du Fils de Dieu, qui ne témoigne nulle indignation ni contre les ambitieux ni contre les jaloux, mais qui les réunit tous en esprit d'amour, en leur proposant deux exemples, l'un à éviter, l'autre à suivre. Le premier est celui des grands, dont il leur apprend à éviter les hauteurs ; l'autre est l'exemple d'humilité qu'il leur a donné lui-même, et auquel il les exhorte de se conformer, en mettant comme lui toute leur gloire à être les serviteurs de tous les hommes, et se persuadant bien que, comme l'amour de l'abjection et des souffrances l'a fait descendre du ciel, c'est ce même amour qui peut les y faire monter.

Quoi ! souverain Monarque du monde, vous qui

[1] Matth. 20. 24, etc. Marc. 10. 41, etc.

êtes le maître de tous les hommes, et qui en cette qualité aviez le droit d'être servi de tous, vous n'avez pas dédaigné de les servir, et de vous employer tout entier à leur usage! Et moi, qui ne suis qu'un vil esclave, je voudrais être servi, j'affecte des préférences! En vérité j'en suis confus, mon Seigneur et mon divin Maître, et je vous supplie de tout mon cœur, par tout le zèle dont vous brûlez pour mon salut, d'allumer en mon âme une sainte ardeur qui me porte à l'imitation de vos divins exemples.

MARDI DE LA V[e] SEMAINE

APRÈS LA PENTECOTE

De Lazare et du mauvais riche.

Le premier *prélude* est la représentation de l'état différent de Lazare et du mauvais riche pendant la vie et à la mort. Le second est de demander humblement à Notre-Seignenr la haine des pompes et des plaisirs du monde, qui ont une fin si malheureuse, et l'amour de la pauvreté et des douleurs, que Dieu récompense si glorieusement en l'autre vie [1].

I. POINT.

Je considèrerai l'état pitoyable de Lazare pendant sa vie, son bonheur à la mort, et l'éloge que le Fils de Dieu lui-même a fait de sa vertu. 1° Sa vie fut un exercice continuel de patience. C'était un autre Job, *tout couvert d'ulcères;* il était réduit à une

[1] Luc. 16. 19, etc.

indigence extrême; et, pour comble de misères, il était délaissé de tout le monde, jusqu'à *ne trouver personne qui voulût lui donner les miettes de pain qui tombaient de la table du riche,* dont les gens, à l'exemple de leur maître, étaient moins compatissants que les *chiens,* qui *venaient lécher les plaies* de ce pauvre abandonné. Voilà, ô mon âme, un triste spectacle aux yeux du monde; mais spectacle d'admiration aux yeux des anges, de voir un homme accablé de douleur, rongé par la faim, chargé d'opprobres, réduit à la dernière misère, et cependant tranquille, ne se plaignant ni de la dureté des hommes, ni de l'extrémité de ses maux; se contentant de faire parler pour lui ses ulcères, et d'exposer sa nécessité par ces bouches toujours ouvertes. Pendant qu'il est méprisé sur la terre, tout le ciel applaudit à sa patience; Notre-Seigneur en est lui-même le panégyriste, il publie son nom, et pour éterniser sa mémoire il apprend à tous les siècles à venir que son âme est portée comme en triomphe *par les anges dans le sein d'Abraham.*

Ô Dieu éternel, je vous rends grâces de l'honneur que vous faites, à la mort, à ceux que vous avez éprouvés pendant la vie. *Seigneur, vos amis sont honorés jusqu'à l'excès. Vous relevez le pauvre et le tirez de l'ordure, pour le placer parmi les princes* de votre cour [1]. Et vous, ô mon Jésus, tout percé de plaies, pauvre et abandonné comme le fut Lazare, inspirez-moi de l'amour et de l'estime pour la pauvreté, la douleur et les ignominies, qui ont été les compagnes inséparables de votre vie; faites-moi la grâce d'imiter votre invincible pa-

1 Ps. 138. 17. Ps. 112. 7, 8.

tience et celle de cet heureux pauvre, pour avoir part à votre gloire et à la sienne dans l'éternité.

II. POINT.

Examinons quelle fut la vie *du* mauvais *riche*, et quelles en furent les suites. Il vivait dans l'abondance de toutes choses, il était superbement vêtu, *s'habillant d'écarlate, et n'usant que de* fin *lin; sa table était magnifiquement servie;* et il ajoutait au faste, à la mollesse et à l'intempérance la dureté envers les pauvres, voyant tous les jours couché à sa porte le pauvre Lazare, sans avoir pitié ni de ses douleurs ni de sa faim.

C'est là ce que font pour l'ordinaire les grands du siècle, c'est là ce que le vulgaire appelle bonheur, et ce que le Sauveur regarde avec abomination. Parlant de ce riche superbe et voluptueux, il ne daigne pas seulement le nommer, ni faire paraître qu'il connaisse un homme dont le nom était effacé du livre de vie, et dont la mémoire devait demeurer dans un éternel oubli. Il faut avouer, ô mon âme, que les jugements de Dieu sont bien différents de ceux du monde! Quelle est donc la fin de cet homme de bonne chair, applaudi et honoré pendant sa vie : *le riche mourut,* dit le Fils de Dieu, *et il fut enseveli dans l'enfer,* où il souffre des châtiments propres à punir un riche sensuel et inhumain. Un feu dévorant l'enveloppe de toutes parts, en punition de la mollesse et du luxe qui a paru dans tous ses vêtements. Sa langue, organe de son intempérance, est brûlée d'une soif ardente, et malgré les instances avec lesquelles il demande une goutte d'eau, il ne peut l'obtenir, parce qu'il a été assez inhumain pour refuser une miette de pain à Lazare. O gran-

deurs de la terre! ô richesses! ô plaisirs de cette vie, est-donc là que vous aboutissez?

O Dieu redoutable, que vos jugements sont pleins d'équité! que vos châtiments sont proportionnés à nos offenses! Comment ne craignons-nous pas la rigueur de votre justice? Comment est-ce que les riches du monde ne tremblent point sur leur état, et n'appréhendent pas d'avoir à la mort le déplorable sort de ce malheureux, auquel ils sont si ressemblants pendant leur vie?

Ouvrez leurs yeux, Seigneur, afin qu'ils deviennent sages aux dépens de celui-ci; mais ouvrez en même temps ceux des pauvres, afin qu'ils cessent d'envier la fatale prospérité des riches.

III. POINT.

Il faut enfin comparer la destinée du mauvais riche avec celle de Lazare. Ce parallèle est exprimé dans la réponse que fit Abraham au riche qui l'avait inutilement réclamé. *Mon fils*, lui dit-il, *souvenez-vous que vous avez reçu beaucoup de biens durant votre vie, et que Lazare n'a eu que des maux durant la sienne; c'est pourquoi il est maintenant dans la joie, et vous êtes dans les tourments* [1]. En cette vie le riche a été comblé de biens, et il en a abusé; Lazare a été accablé de maux, et il les a soufferts avec patience : n'est-il pas juste qu'ils reçoivent en l'autre vie, l'un la punition de l'abus criminel qu'il a fait de ses biens, l'autre la récompense du bon usage qu'il a fait de ses maux? Voilà l'ordre et l'équité. Pour jouir des trésors du ciel, il faut se détacher de ceux de la terre; et l'on ne peut

1 Luc. 16. 25.

éviter les supplices de l'éternité qu'en renonçant à l'amour déréglé des plaisirs du temps. Il est impossible d'être en ce monde comme le riche, et en l'autre comme le pauvre; et si l'on souffre à présent comme le pauvre, on a sujet de se consoler par l'espérance de n'être pas éternellement malheureux comme le riche. O mon âme, regarde bien quel parti tu veux prendre en cette vie, puisque de ce choix dépend ton bonheur ou ton malheur en l'autre. Appréhende les prospérités temporelles, crains qu'elles ne soient sur la terre tout le salaire du peu de bien que tu as fait, et qu'elles ne se changent bientôt en des misères éternelles; réjouis-toi plutôt des adversités présentes, puisque c'est Dieu qui te les envoie comme des gages de la félicité future qu'il te prépare.

O providence de mon Dieu, je m'abandonne absolument à votre conduite; j'accepte avec toute la soumission de mon cœur les privations, les abandonnements, les disgrâces de la vie; je les regarderai désormais comme des faveurs et comme les moyens par lesquels vous voulez me rendre éternellement heureux. Mon Dieu, qu'on est aveugle et insensé quand on trouve à redire à vos dispositions! Quand, au contraire, on y entre avec respect, ah! qu'on est éclairé de vives lumières! ah! qu'on y trouve de sagesse et d'équité! Lorsque vous laissez l'homme de bien dans la pauvreté et les souffrances, que vous l'en dédommagez avec magnificence! Et quand vous permettez qu'un méchant homme prospère, que vous le punissez terriblement! *Vous êtes juste, Seigneur, et votre jugement est équitable*[1].

[1] Ps. 118. 137.

MERCREDI DE LA Ve SEMAINE

APRÈS LA PENTECOTE

Répétition de la méditation précédente.

JEUDI DE LA Ve SEMAINE

APRÈS LA PENTECOTE

De la conversion de la Madeleine.

Le premier *prélude* est de voir aux pieds de Jésus-Christ la Madeleine baignée de larmes; le second, de demander au Saint-Esprit une conversion pareille.

I. POINT.

Un pharisien nommé Simon pria Jésus de manger chez lui. Une femme décriée dans la ville pour sa mauvaise conduite, ayant su qu'il était chez ce pharisien, se hâta *de l'y aller trouver* [1].

Le nom de pécheresse que l'Évangile donne à cette femme marque assez que son principal désordre était l'impureté, et un libertinage de conduite qui causait un fort grand scandale dans la ville: mais elle n'eut pas plutôt entendu prêcher Jésus-Christ, que, persuadée par son éloquence, charmée par sa douceur et touchée par sa grâce, elle prend sans balancer la résolution de recourir à lui, et de

[1] Luc. 7. 36.

l'aller trouver sans délai dans une maison étrangère où il mangeait.

Admirons d'une part, ô mon âme, la force de la grâce de Jésus-Christ sur le cœur de Madeleine; de l'autre, la fidélité du cœur de Madeleine à répondre à la grâce de Jésus-Christ, et le merveilleux effet du concours de ces deux choses dans le changement de cette femme, qui, d'une pécheresse publique, livrée à des amours profanes, devient en un instant une pénitente si parfaite, que Jésus-Christ la juge digne d'être proposée à tous les siècles comme un modèle achevé de pénitence.

O Père céleste, qui seul pouvez nous conduire à votre Fils, attirez-nous à lui avec *les liens de la charité*[1]. Et vous, ô mon Jésus, qui vous plaisez à rechercher la brebis égarée, ayez pitié de nos égarements, redressez nos pas, réformez notre conduite, inspirez-nous un regret sensible d'avoir offensé Celui qui mérite d'être infiniment aimé. Aussitôt que vous parlerez à nos cœurs, de rebelles et d'attachés aux créatures qu'ils ont été jusqu'ici, vous en ferez des cœurs fidèles et embrasés du seul amour du Créateur.

II. POINT.

La pécheresse étant entrée dans la salle où Notre-Seigneur mangeait, *elle se mit derrière lui, se prosterna à ses pieds, et commença à les arroser de ses larmes, à les essuyer avec ses cheveux, à les baiser, et à les oindre d'un baume*[2] précieux qu'elle avait dans une boîte d'albâtre.

Il faut ici remarquer la parfaite conversion de

[1] Ose. 11. 4. [2] Luc. 7. 38.

Madeleine, et les vertus qu'elle pratique dans sa pénitence : 1o une grande foi touchant la divinité de Notre-Seigneur, et une égale confiance en sa bonté; 2o un silence éloquent, par lequel, sans parler, elle découvre à son médecin les plaies mortelles de son âme, et lui en demande la guérison; 3o une profonde humilité qui lui fait mépriser tous les égards mondains, et qui l'oblige de se tenir derrière Jésus, prosternée à ses pieds, et remplie de confusion; 4o une contrition vive, qui se fait sentir dans toute sa personne, et qui s'exprime par toutes les actions extérieures de sa pénitence; car elle fait servir à sa pénitence tout ce qui avait auparavant contribué à ses crimes; elle emploie pour cela ses yeux à verser des torrents de larmes sur les pieds du Sauveur; ses cheveux, à les essuyer; ses lèvres, à les baiser; ses parfums, à les embaumer; accomplissant ainsi ce précepte de saint Paul : *Comme vous avez assujetti les membres de votre corps à l'impureté et à l'injustice, pour en faire les instruments du péché, consacrez-les à présent à la piété et à la justice, pour en faire les instruments de votre justification* [1].

Contemplons, ô mon âme, ce rare exemple de conversion, étudions-en tous les traits; comparons notre pénitence avec celle de Madeleine; nos délais, avec sa promptitude; notre peu de foi, avec la grandeur de la sienne; notre insensibilité pour Dieu, avec l'ardeur et la vivacité de son amour pour lui; cet esprit d'orgueil qui règne en nous, avec la profondeur de son humilité; nos lâches ménagements dans les œuvres de la pénitence, avec la fer-

1 Rom. 6. 19. 20.

veur qui l'anime dans ces saints exercices, auxquels elle fait servir les instruments de sa mollesse et de sa vanité. Rougissons de ressembler à Madeleine dans ses désordres, et de lui être si différents dans sa pénitence.

O généreuse pénitente! O force invincible de la grâce! O mon Dieu, qui avez formé nos cœurs, et qui en savez remuer comme il vous plaît tous les ressorts, touchez le mien si vivement, qu'il soit percé de douleur et animé d'une sainte colère contre lui-même, pour venger les outrages qu'il vous a faits. Que tout ce qui est en moi conspire à cette expiation; que toutes mes puissances, avec mes sens, travaillent enfin à satisfaire à votre justice; en sorte que je témoigne beaucoup plus d'ardeur pour retourner à vous que je n'ai montré de passion pour m'en séparer.

III. POINT.

Le pharisien s'étant scandalisé qu'une femme si décriée fût bien reçue du Sauveur, ce charitable Seigneur, lisant dans son cœur les mauvais sentiments qu'il avait d'elle, prit sa défense, fit l'éloge de sa pénitence et la renvoya comblée de grâces. Il faut remarquer ici la bonté du Fils de Dieu envers les plus grands pécheurs quand ils retournent à lui par une parfaite contrition, telle que fut celle de Madeleine, *à laquelle plusieurs péchés sont remis parce qu'elle a beaucoup aimé* [1]. C'est le témoignage que Notre-Seigneur lui-même en rend au superbe pharisien, pour le confondre; après quoi se tournant vers la pénitente, il lui

1 Luc. 7. 47.

dit : *Vos péchés vous sont pardonnés, allez en paix* [1].

Mon Dieu, les paroles consolantes à une pauvre pécheresse comme Madeleine, et devenue, comme elle, une amante de Jésus-Christ! Quelle joie d'entendre, sinon de la bouche de Jésus même, au moins de celle du prêtre qui en a de lui l'autorité, que tous ses péchés lui sont remis; que Dieu ne s'en souviendra jamais qu'afin d'en ratifier l'absolution, et qu'ils ne mettront nul obstacle à ses faveurs, quelque énormes qu'ils soient! Voilà les récompenses d'une fervente pénitence, la protection du Seigneur, sa grâce, sa paix, ses caresses. Heureux, mille fois heureux ceux qui se jettent aux pieds de Jésus avec les sentiments d'une véritable componction et d'une sincère humilité, qui les embrassent avec amour, qui s'y attachent avec constance, puisqu'ils remportent toujours avec eux de si précieux gages de leur réconciliation!

C'est là, ô mon Sauveur, que je veux vivre et mourir. C'est à vos pieds sacrés que je veux m'attacher tout le reste de ma vie; je les arroserai de mes larmes, je les baiserai tendrement, et en les baisant je détesterai mes offenses; je vous en demanderai pardon par le pur motif de votre amour, et je suis sûr, appuyé sur vos miséricordes, que je n'en sortirai qu'avec la rémission de mes péchés, l'heureux retour de votre amitié, et l'assurance de la paix que vous voulez bien faire avec moi.

[1] Luc. 7. 50.

VENDREDI DE LA Ve SEMAINE

APRÈS LA PENTECOTE

De la conversion de la Samaritaine.

I. POINT.

Le Sauveur allait de Judée en Galilée. *Passant par Samarie et se trouvant fatigué du chemin*, il fut contraint de *s'asseoir sur le bord d'un puits. Il était environ midi; et alors il vint une femme* avec une cruche, *pour puiser de l'eau. Jésus lui dit : Donnez-moi à boire* [1].

Remarquons dans toutes ces circonstances le zèle admirable du Fils de Dieu pour la conversion de cette femme. Il se met en chemin dès le matin, il marche à pied au plus fort de la chaleur, il se fatigue pour la chercher, il s'assied sur un puits, moins pour s'y délasser que pour l'attendre; il y reste; c'était sur le midi, l'heure qu'il prévoit devoir être favorable au dessein qu'il a de lui parler du royaume de Dieu. Il est altéré, parce qu'il a longtemps marché : mais le zèle dont il brûle pour le salut de cette âme lui cause une soif encore plus ardente. S'il demande à boire à la Samaritaine, c'est pour engager avec elle l'entretien qui doit opérer sa conversion.

Admirons la charité de Jésus-Christ, et les mouvements de son amour envers les âmes qu'il veut gagner à son service.

[1] Joan. 4. 3, etc.

Ce qu'il a fait une fois en faveur de cette Samaritaine, n'est-ce pas ce qu'il continue tous les jours de faire envers tant de pécheurs, qu'il entreprend de convertir comme elle? Ne l'a-t-il pas fait envers moi-même? Avec quelle bonté, avec quelle application, avec quel empressement ne m'a-t-il pas prévenu, recherché, attendu, sollicité par sa grâce, dans les moments que je pensais le moins à lui, que je m'en éloignais davantage, et que je courais aveuglément à ma perte?

O bonté infinie! ô sagesse incarnée! qui n'admirera votre providence, votre miséricorde et votre douceur? Vous courez après ceux qui vous fuient. *On vous trouve sans qu'on vous cherche, et vous allez même au-devant de ceux qui ne se soucient point de vous, afin de leur dire : Me voici*[1]. Si la Samaritaine vous trouve aujourd'hui, c'est que vous avez eu pitié de ses égarements, c'est que vous avez daigné la prévenir, et faire les premiers pas pour la rechercher. Si vous lui avez demandé de l'eau, c'était pour la faire boire elle-même dans les fontaines du Sauveur, c'était pour étancher la soif extrême que vous aviez de son salut, et pour tempérer l'ardeur dont vous brûliez. O mon Jésus, que n'ai-je une infinité d'âmes à vous présenter, pour avoir le plaisir de vous désaltérer! Recevez la mienne, qui vous a coûté tant de sueurs, et unissez-la si étroitement à vous, que rien ne soit capable de l'en séparer.

II. POINT.

Cette femme, au lieu de donner à boire au Sauveur, lui témoigne la surprise où elle est qu'un

[1] Isa. 65. 1.

Juif demande à boire à une Samaritaine. Jésus, loin de se rebuter de cette incivilité, prend de là occasion de l'instruire du mystère de la grâce, dont elle allait éprouver la force. *Si vous connaissiez,* lui dit-il, *le don de Dieu*[1], et qui est celui qui vous parle, que c'est lui-même qui a été donné aux hommes pour leur communiquer les dons de la grâce! Oh! si vous saviez profiter de l'heureuse occasion qui se présente! si vous connaissiez celui qui vous demande à boire, vous lui en demanderiez à lui-même; et comme il est bon, loin d'en user comme vous, il vous donnerait de l'eau, et une eau vive, qui seule est capable de vous préserver de la mort.

O don de Dieu! ô grâce véritablement grâce! ô digne émanation du cœur, dont la nature est bonté! que vous êtes admirable, quand vous poursuivez la conquête d'une âme! Vous employez mille adresses pour la gagner; vous vous insinuez, vous prenez son temps, vous ménagez sa liberté, vous la prenez par ses penchants, et vous l'amenez insensiblement à la connaissance et à l'amour de la justice. C'est où le Sauveur conduit peu à peu la Samaritaine, en élevant son esprit des choses visibles aux invisibles, allumant dans son cœur le désir des biens éternels, portant doucement la main jusque sur les plaies de son âme, pour les lui faire reconnaître, et lui découvrant enfin qu'il en est lui-même le souverain médecin. *C'est moi-même qui vous parle,* lui dit-il, c'est moi qui suis le Messie, tout prêt à vous guérir et à vous sauver. Cette dernière parole l'éclaire tout à fait, lui inspire

[1] Joan. 4. 10.

un sensible regret de ses fautes, et la gagne parfaitement à Jésus-Christ.

Quel intérêt avez-vous, aimable Sauveur, à la conversion d'une âme pécheresse, pour remuer ainsi tous les ressorts de votre grâce afin d'en venir à bout? Mais pourquoi vous le demander, ô mon Jésus? Peut-on douter que vous n'y soyez sensible, quand on a de la foi, quand on sait que vous n'êtes descendu du ciel en terre que pour la chercher? que pour la trouver vous n'avez épargné ni vos travaux, ni vos sueurs, et que vous avez enfin répandu jusqu'à la dernière goutte de votre sang pour la racheter? Soyez mille et mille fois béni de votre incompréhensible charité.

III. POINT.

La Samaritaine, remplie de cette eau vive dont le Fils de Dieu lui avait parlé, et toute pleine de ce feu sacré que le Saint-Esprit allume dans un cœur bien converti, oubliant qu'elle est venue pour puiser de l'eau, laisse sa cruche, court à la ville, fait part à tout le monde de son bonheur et de sa joie, crie dans les rues qu'elle a trouvé le Messie. Pour en donner des preuves, aux dépens d'elle-même, de sa réputation, elle publie hautement qu'il lui a déclaré les désordres secrets de sa vie; et, de peur qu'on ne la croie pas sur sa parole : *Venez*, dit-elle, *et voyez* [1].

O prodige admirable de la grâce! ô changement digne de la droite du Très-Haut! Quel autre qu'un Dieu d'une bonté et d'une puissance infinies pourrait opérer cette merveille? d'une pécheresse en

[1] Joan. 4. 29.

faire en si peu de temps non-seulement une humble pénitente, mais une parfaite amante de Jésus-Christ, dont elle publie la divinité avec le zèle d'un apôtre?

C'est là votre gloire, ô mon Sauveur, de faire passer une âme, en un moment, des ténèbres du péché à la lumière admirable de votre grâce, de l'amour du monde à l'amour du Créateur, et de la tyrannie des passions à une sainte et parfaite liberté. Il n'appartient qu'à vous d'allumer le zèle où le scandale a régné, et de faire retentir vos louanges dans la bouche d'une créature qui n'était capable auparavant que de vous déshonorer. O mon Dieu, je suis confus, après les grâces dont vous m'avez comblé, de me voir si lâche, pendant qu'une Samaritaine convertie fait éclater tant de ferveur. A la vue d'un tel exemple, je rougis de faire si peu pour vous glorifier; et j'ai bien sujet de craindre que je ne sois un de ces tièdes serviteurs que beaucoup de publicains et de femmes débauchées devanceront dans le royaume du ciel. Seigneur, éclairez mon esprit, échauffez ma volonté, animez-moi d'un saint zèle; et, par la force toute-puissante de votre grâce, rendez-moi, comme la Samaritaine, un digne instrument de votre gloire.

SAMEDI DE LA Ve SEMAINE

APRÈS LA PENTECOTE

Répétition de la méditation précédente.

VIe DIMANCHE APRÈS LA PENTECOTE

Du miracle que fit le Sauveur de nourrir cinq mille personnes avec cinq pains.

Le premier *prélude* est de se représenter cette foule de peuple rangé en troupe sur l'herbe, et nourri par la toute-puissante charité de Jésus-Christ; le second, de lui demander la grâce d'avoir part à ses faveurs, et de les mériter par un attachement plein de confiance à sa personne.

I. POINT.

Le principe de ce miracle est la charité compatissante du Fils de Dieu. Un grand peuple attiré par les merveilles qu'il opérait, et par les charmes de sa divine éloquence, l'avait suivi jusque dans le désert, et, malgré la fatigue et la faim, ne pouvait se séparer de lui. Le Sauveur en eut pitié, comme une autre fois quand il dit : *Je porte compassion à ce peuple, parce qu'il y a déjà trois jours qu'il est avec moi, et qu'il n'a rien à manger; et je vois bien que si je renvoie ces gens-là sans manger, ils tomberont en défaillance sur le chemin, car quelques-uns d'eux sont venus de loin* [1]. Touché de ces mêmes sentiments, il n'est pas de l'avis de ses apôtres qui voulaient qu'on les congédiât, afin qu'ils se dispersassent dans les villages d'alentour pour y trouver de quoi vivre : mais il leur répondit qu'il y avait d'autres voies pour les nourrir, et que

[1] Marc. 8. 2, etc. Matth. 14. 17, etc.

c'était à eux à leur procurer de la nourriture, soit en exerçant le pouvoir miraculeux qu'il leur avait conféré, soit en obtenant de lui-même un miracle par leurs prières et par leur intercession.

Comprenons bien la différence infinie qu'il y a entre la compassion des hommes et celle que Jésus-Christ a de nos misères. Mon Dieu! que l'une est bornée, stérile et inefficace, et qu'il y faut peu compter! Que l'autre, au contraire, est immense dans ses vues, tendre dans ses mouvements, effective dans les moyens de nous soulager! Ne la vois-tu pas, ô mon âme, dépeinte admirablement dans l'Évangile? Le Sauveur est touché des besoins de ce pauvre peuple, il se représente vivement à lui-même les motifs les plus pressants d'y apporter du remède, il met ses apôtres en œuvre pour en faire les instruments de sa miséricorde. C'est ainsi que vous en usez tous les jours en notre faveur, ô Père des miséricordes, ô Dieu de toute consolation! plus attentif sur tout ce qui nous regarde, plus sensible à tous les maux qui nous arrivent, plus empressé à nous secourir dans toutes nos nécessités, que ne le serait le père le plus tendre! Ah! qu'il est doux de se reposer en votre sein, et qu'on est bien assuré de ne manquer de rien quand on s'abandonne à votre conduite! Quoi! aimable Seigneur, croirai-je beaucoup faire de vous suivre et de demeurer quelques jours avec vous, qui avez daigné nous chercher et habiter tant d'années parmi nous? Quelle merveille qu'on vienne de loin pour être à votre suite, après que vous êtes vous-même descendu du plus haut des cieux pour converser avec les hommes et pour vous rendre semblable à eux! Non, mon Sauveur, non, je ne veux jamais me

séparer de vous; je déteste mille fois le péché, qui m'en a éloigné, et j'embrasse avec plaisir la pénitence, qui doit m'en approcher : ne rejetez pas mes faibles efforts, soumettez-les par vos grâces, de peur que je ne vienne à manquer de force au milieu de la carrière.

II. POINT.

Jésus ayant demandé à ses disciples combien ils avaient de pains, ils lui présentèrent aussitôt cinq pains d'orge avec deux poissons; c'était là toute la provision de Jésus-Christ et de ses apôtres. Pour en faire la distribution avec ordre, il ordonna qu'on fît asseoir sur l'herbe ce peuple, et qu'on le divisât par troupes de cinquante ensemble; après quoi il prit les pains et leva les yeux au ciel, rendit grâces à son Père, et les bénissant il les multiplia; de sorte qu'à mesure qu'il les rompait, il s'en trouvait une plus grande abondance entre ses mains [1].

Apprenons, dans les cérémonies qu'observe le Fils de Dieu, la manière sainte et religieuse dont nous devons prendre nos repas. Levons-nous les yeux au ciel pour y reconnaître et pour y adorer le Père céleste, qui nous distribue la nourriture? La recevons-nous de sa main avec actions de grâces? Gardons-nous la sainte coutume de prier avant que de la prendre, pour y attirer la bénédiction du Seigneur? Songeons-nous qu'il est assis sur son trône, témoin de l'usage que nous faisons de ses biens? Cette vue servirait de frein à notre sensualité, elle en réprimerait les saillies, elle nous ferait garder à table la bienséance requise, et d'une action

1 Matth. 14. 17. Luc. 9. 14.

terrestre et sensuelle, elle en ferait une action sainte. Tout ce qu'on mange ainsi, *étant pris*, comme dit saint Paul, *avec actions de grâces*, et dans l'esprit de piété, *sera sanctifié par la parole de Dieu et par l'oraison* [1].

Je vous remercie, mon Sauveur, des saintes instructions que vous me donnez. Toutes vos actions sont des modèles sur lesquels je dois régler les miennes. Si j'avais soin d'y jeter les yeux, j'apprendrais à devenir spirituel; et en même temps que je prendrais la nourriture du corps je ne négligerais pas celle de mon âme. Donnez-moi, ô mon Jésus, cet esprit intérieur dont vous êtes venu m'instruire en descendant du ciel; transformez-moi en un homme tout céleste, et donnez-moi plus de goût de votre divine parole, qui est une véritable manne, que des viandes grossières de l'Égypte, auxquelles jusqu'ici j'ai été trop attaché.

III. POINT.

Cette multiplication des pains dura jusqu'à ce que tous en furent rassasiés. Les petits et les grands le furent à proportion de leurs besoins, et tous trouvèrent une saveur aussi merveilleuse dans ce pain miraculeux que les Israélites en avaient autrefois expérimenté dans la manne qui leur tomba du ciel. Le repas étant fini, les apôtres, selon l'ordre qu'ils reçurent de Notre-Seigneur de ramasser tout le pain qui était resté, en trouvèrent de quoi remplir douze corbeilles [2].

Admirons dans ce miracle du Fils de Dieu la providence admirable du Père, qui donne à manger à

[1] I Tim. 4. 5. [2] Joan. 6. 13.

ses serviteurs avec tant de libéralité et par des moyens si surprenants. Lorsque les voies ordinaires viennent à manquer, ils n'ont rien à craindre dans leurs nécessités, pourvu qu'ils soient fidèles à goûter sa parole, et qu'ils ne perdent rien de la confiance qu'ils doivent avoir en lui. Est-il rien au monde de plus consolant pour eux que ce que le Sauveur leur dit dans la personne des apôtres : *N'ayez nulle inquiétude sur ce qui regarde la nourriture et le vêtement. Laissez aux gentils et aux idolâtres ces sortes de soins; il suffit que votre Père céleste sache de quoi vous avez besoin; cherchez avant toutes choses le royaume de Dieu et sa justice, et tout le reste vous sera donné de surplus* [1].

O Roi du ciel! qui ne s'estimerait heureux de vous servir, vous qui jusque dans les déserts avez de quoi nourrir ceux qui vous suivent? Partout où vous étendez votre main, fût-ce dans le désert le plus affreux et le plus destitué de tout secours, vous y répandez l'abondance; vous faites sortir l'eau des rochers, et vous tirez le miel de la pierre; vous pouvez, quand il vous plaît, remplir l'air d'oiseaux, et faire pleuvoir la manne du ciel pour nourrir vos enfants. O Père également aimable et puissant, je vous rends grâces de cette providence adorable, dont vous donnez de si éclatantes marques à ceux qui vous servent et qui espèrent en vous. Donnez-moi autant d'attachement à votre service, autant de confiance en vos bontés, que doit en avoir un véritable enfant, afin de me rendre digne de vos soins paternels.

1 Marc. 6. 31.

LUNDI DE LA VI[e] SEMAINE

APRÈS LA PENTECOTE

**De la femme adultère,
que Jésus-Christ délivre de ses accusateurs,
et à laquelle il pardonne son péché.**

I. POINT.

Les scribes et les pharisiens, ayant mené à Notre-Seigneur *une femme surprise en adultère, lui dirent* [1] que la loi de Moïse ordonnait qu'elle fût lapidée, et lui demandèrent ce qu'il pensait qu'on en dût faire. La douceur et la mansuétude de Jésus-Christ envers les pécheurs était si connue, que ses ennemis crurent qu'ils pourraient en faire un piége pour le surprendre, prétendant que, s'il faisait grâce à cette femme, ils auraient de quoi l'accuser d'être un destructeur de la loi.

Défions-nous, ô mon âme, du faux zèle des hypocrites, qui sous le spécieux prétexte de maintenir la loi et de la faire observer dans sa rigueur, en violent le point principal, qui est celui de la charité, sans laquelle il n'y a jamais de zèle véritable. Ce sont les ministres du démon, dont le plus ordinaire artifice est de porter les âmes à des extrémités, se servant pour cela de leur penchant et de leur vertu même : de la miséricorde de l'un, pour l'empêcher de rendre la justice; de la fermeté de l'autre, pour lui faire exercer une sévérité outrée. Apprenons à garder le juste milieu, qui nous éloigne également

[1] Joan. 8. 3.

des vices, et qui unisse dans nos cœurs les vertus les plus opposées, à l'exemple du Fils de Dieu, à qui le prophète royal rend ce beau témoignage : *Votre droite vous conduira merveilleusement par la vérité, par la douceur et par la justice*[1].

O Maître infiniment sage, conduisez-moi dans les voies de la vraie charité, afin que je ne m'égare pas en me laissant emporter dans les excès d'un zèle mal réglé ; faites que la justice et la miséricorde soient toujours dans une parfaite intelligence en moi ; que j'exerce la première envers moi-même, et que je n'aie pour les autres que des inclinations de clémence. Ce sont les vôtres, ô mon Jésus ; la douceur est le trait singulier de votre caractère, elle a toujours été le penchant de votre cœur, et c'est ce qui attire à vous les plus grands pécheurs, et qui leur fait espérer le pardon de leurs offenses.

II. POINT.

Le Sauveur, *se baissant* sans leur répondre, *écrivait de son doigt sur la terre;* mais les hypocrites, le pressant de se prononcer, *il se releva et leur dit :* Que *celui de vous qui est sans péché jette à cette femme la première pierre;* et tandis que, baissé une seconde fois, *il continuait d'écrire sur la terre, ils se retirèrent l'un après l'autre*[2].

Il faut ici considérer la sagesse et l'équité du Fils de Dieu, qui, sans contrevenir à la loi, et sans condamner la femme adultère, confond ses accusateurs, en les faisant ressouvenir par ce peu de mots qu'il leur dit d'une infinité de crimes dont ils étaient coupables. Peut-être même les traçait-il sur

[1] Ps. 44. 5. [2] Joan. 8. 6. etc.

la poussière, pour leur apprendre que leur zèle, s'il eût été véritable, aurait dû les armer contre eux-mêmes, avant que de leur faire poursuivre la condamnation de cette femme.

C'est une salutaire instruction, dont nous devons profiter nous-mêmes. Nous avons tant d'attention sur les défauts d'autrui, et nous en avons si peu sur les nôtres. Vifs et sévères envers les autres, nous n'avons que de la mollesse et de l'indulgence pour nous. Apprenons à avoir de la compassion pour les pécheurs, parce que nous sommes pécheurs comme eux. Persuadons-nous bien qu'il n'est pas juste que nous soyons les premiers à les accuser, et à jeter la pierre contre eux, puisque nous ne voudrions pas qu'ils exerçassent envers nous la même rigueur.

O sagesse incréée, ô mon divin Rédempteur! éclairez mon âme, remplissez-la de cet esprit de lumière et d'équité qui lui fasse connaître et condamner ses propres péchés; gravez-en le souvenir dans ma mémoire, et allumez dans mon cœur un zèle ardent pour les exterminer. Détruisez-les vous-même, ô mon Sauveur, qui en savez le nombre et la grandeur; c'est la grâce inestimable que je viens vous demander. Convaincu des dérèglements de ma vie, je n'ai garde de fuir votre présence, comme un enfant insensé, imitateur du premier Adam; tout pécheur que je suis, j'ose me présenter devant mon souverain médecin; et, malgré la honte dont je suis couvert, je vous confesse mes péchés, dans l'espérance que vous m'en accorderez le pardon.

III. POINT.

Le Sauveur, se relevant, dit à la femme : Où sont ceux qui vous ont accusée? Personne ne vous

a-t-il condamnée? Non, Seigneur, répondit-elle. Je ne vous condamnerai pas non plus, repartit Jésus; allez, et gardez-vous de pécher à l'avenir [1].

Quelle surprise à cette femme de se voir délivrée de ses accusateurs et d'entendre de la bouche de son juge cette favorable sentence : *Je ne veux pas vous condamner!* Par cette parole, il sauva cette pécheresse, non-seulement de la mort temporelle, mais même de l'éternelle, en lui accordant une entière rémission de ses péchés; car le Fils de Dieu ne fait rien à demi, et toutes ses œuvres sont parfaites. C'est pourquoi, en lui disant qu'il ne veut point la condamner, il voulait dire qu'il ne la condamnait ni à un supplice temporel ni à un supplice éternel, mais qu'il lui pardonnait le crime pour lequel elle avait mérité l'un et l'autre. Combien de fois, ô mon âme, as-tu entendu cette consolante parole dans le sacrement de pénitence : *Je ne veux point vous condamner?* C'est cet aimable Sauveur qui a porté en ta faveur cette sentence d'absolution, toutes les fois que son ministre t'a dit : *Je vous absous.* Quelle joie! quelle consolation! quelle tranquillité pour toi, d'avoir de si solides assurances du pardon de tes péchés!

O mon aimable Jésus, unique refuge de pécheurs, que puis-je faire en reconnaissance de l'amour que vous me portez? Qui osera me condamner, si vous soutenez ma cause et si vous me renvoyez absous? Comment n'aurais-je pas confiance en votre miséricorde, puisqu'un seul de vos regards peut dissiper toutes mes misères et désarmer les ennemis de

[1] Joan. 8. 10, etc.

mon salut? Je ne cesserai jamais, Seigneur, de louer une si grande bonté, et toute ma vie sera employée à vous servir avec ferveur.

MARDI DE LA VI[e] SEMAINE

APRÈS LA PENTECOTE

De la Conversion de Zachée.

I. POINT.

Zachée, prince des publicains, désirant de voir Jésus, et ne le pouvant à cause de la foule du peuple et de la petitesse de sa taille, monte sur un sycomore, afin de contenter son désir. Jésus l'ayant aperçu, lui dit : Zachée, descendez promptement, car il faut que je loge aujourd'hui chez vous [1].

Considérons quelle est la cause de la conversion de cet homme, chef d'une compagnie de gens que leur profession faisait passer parmi les Juifs pour des pécheurs déclarés. C'est un désir de voir et de connaître Jésus, mais désir efficace, qu'il accomplit avec empressement, en montant sur un arbre, sans se mettre en peine de ce que le monde en pourrait dire, et passant généreusement sur la vaine considération d'une bienséance humaine. Voilà ce qui lui attire les regards et les bontés d'un Dieu qui, non content de se faire voir à lui, s'invite à loger dans sa maison : faveur singulière, qu'il a faite à peine à ses plus intimes amis, et qu'il lui fait dès le jour même.

[1] Luc. 19. 2, etc.

Le principe du salut, ô mon âme, consiste à voir Jésus par les lumières d'une foi vive : car, comme il n'est pas possible de le connaître sans l'aimer, on est bientôt détaché du vice quand on est entré dans sa connaissance, et qu'on a le cœur possédé de son amour. Il n'y a point d'intervalle entre aimer Jésus et être aimé de Jésus; il faut, au moment même, qu'il habite dans un cœur dont il est aimé, et qu'il y répande les richesses de sa grâce.

Oui, mon Dieu, je le confesse, *la vie éternelle consiste à vous connaître, et à connaître votre Fils unique Jésus-Christ, que vous avez envoyé* au monde pour le sauver [1]. Éclairez mon esprit, Père des lumières, et découvrez-moi les grandeurs humiliées de ce cher Fils. Inspirez-moi, ô mon Jésus, un désir ardent de vous voir, afin que je mérite d'entendre de votre bouche cette parole salutaire : *Il faut que je demeure aujourd'hui avec vous.* Oui, mon Sauveur, il le faut, non pas par rapport à vous, car, étant Dieu, vous n'avez nul besoin de la maison d'un pauvre serviteur, mais il le faut par rapport à mes besoins. Si vous ne venez dans mon cœur, il ne peut être sanctifié, et si vous n'y demeurez pour conserver vos grâces, je les perdrai bientôt par ma négligence.

II. POINT.

Aussitôt que Jésus parut dans la maison de Zachée, ce publicain l'y reçut avec joie, et lui dit : *Seigneur, je donne dès à présent la moitié de mon bien aux pauvres; et si j'ai fait tort à quelqu'un en quoi que ce soit, je suis prêt à lui en rendre quatre fois autant* [2]. Voilà les marques les plus assurées

[1] Joan. 17. 3. [2] Luc. 19. 8.

d'une véritable conversion : le détachement des objets qui ont allumé notre passion, la restitution du bien mal acquis, la promptitude à exécuter nos résolutions. Zachée, converti par la grâce de Jésus-Christ, ne distingue point la volonté de l'effet, ni le dessein de l'exécution. Il ne dit pas : Je donnerai, je rendrai, mais, Je donne, je rends quatre fois autant, pour aller au delà de mes devoirs.

Est-ce ainsi qu'on en use dans les prétendues conversions qu'on voit d'ordinaire dans le christianisme? Que de résolutions inefficaces! Que de délais à les accomplir! Et si l'on vient à l'accomplissement, que de restrictions, que de réserves, que de chicanes on fait avec Dieu! et qu'on mérite peu par là d'être parfaitement rétabli dans ses bonnes grâces! Combien de fois ai-je proposé moi-même de me donner à lui! Et sur le point de me livrer à ses bontés, combien de fois ai-je remis ma donation? Si j'ai donné une partie de moi-même, j'en ai retenu l'autre, et je n'en suis pas encore aujourd'hui à mon entière consécration.

En vérité, mon Dieu, je suis confus de vous faire un si chétif sacrifice et de vous le faire de si mauvaise grâce. Soutenez ma faiblesse, fortifiez-moi par votre grâce, donnez-moi le courage de me dévouer dès aujourd'hui absolument et irrévocablement à votre service, et de vous dire avec le prophète royal : *Je l'ai dit, c'en est fait, je commence maintenant* à mener une vie nouvelle, une vie tout intérieure et toute céleste, dégagée de tous les intérêts de la terre et attachée uniquement à vous servir[1].

[1] Ps. 76. 11.

III. POINT.

Jésus, pleinement satisfait de ce que Zachée venait de lui dire, répondit : *Cette maison a été aujourd'hui sanctifiée, parce que cet homme est aussi enfant d'Abraham ; car le Fils de l'homme est venu chercher et sauver ce qui était perdu* [1].

Admirons l'efficace d'une bonne et généreuse volonté, dont l'effet est la sanctification d'une âme, et souvent même d'une famille tout entière, entraînée au bien par le bon exemple d'une seule personne. C'est peut-être pour cela que Jésus dit à Zachée *que sa maison avait reçu le salut;* mais, quelque part qu'ait la coopération de Zachée à ce merveilleux changement, la cause principale en est la toute-puissante bonté du Fils de Dieu, qui sait faire d'une pierre un enfant d'Abraham, et qui est venu au monde pour sauver le pécheurs.

As-tu jamais bien fait réflexion, ô mon âme, à la conduite de cet heureux publicain? Une disposition pareille à la sienne attirerait en toi l'auteur de la grâce, par une simple communion, et avec lui les plus tendres faveurs de son amour. Désires-tu passionnément comme lui de recevoir Jésus? Pour mériter ce bonheur, cherches-tu de le voir par les yeux de la foi? Montes-tu sur l'arbre de la croix, ce sacré sycomore, où la sagesse éternelle a passé pour folie? As-tu soin pour recevoir un si grand hôte de purifier ta maison, et de l'orner des vertus qui sont les plus agréables? Comme il daigne te nourrir de sa chair et te servir le pain des anges, lui prépares-tu de ta part un autre festin, qui consiste en de fer-

1 Luc. 19. 9.

ventes résolutions d'accomplir les œuvres de miséricorde et de justice, en des sentiments d'amour, de reconnaissance et d'admiration? As-tu soin d'exciter en toi une ferme espérance, que l'effet de sa visite sera la sanctification de toutes tes puissances? Suppléez, ô mon Jésus, suppléez par votre infinie bonté à ce qui me manque de dispositions; et quelque indigne que je sois d'avoir part à vos faveurs, pouvez-vous me les refuser, en vous donnant vous-même à moi? Dites-moi, adorable Sauveur, ce que vous dîtes au publicain : *Cette maison a aujourd'hui reçu le salut*. Sanctifiez tellement mon cœur, qui a l'honneur de vous loger, que vous n'y trouviez rien qui déplaise à votre souveraine majesté.

MERCREDI DE LA VI[e] SEMAINE

APRÈS LA PENTECOTE

De la Chananéenne, dont le Sauveur délivra la fille d'un démon qui la tourmentait.

Le premier *prélude* est de voir cette femme humble et fervente aux pieds du Fils de Dieu; et le second, de demander au Saint-Esprit la grâce d'apprendre d'elle à bien prier.

1. POINT.

Jésus, allant un jour *du côté de Tyr et de Sidon, trouva une femme chananéenne,* qui venait au-devant de lui *et criait* à haute voix : *Seigneur, fils de David, ayez pitié de moi; ma fille est horriblement tourmentée par le démon* [1].

[1] Matth. 15. 21, 22.

Remarquons ici les vertus qui accompagnent l'oraison de la Chananéenne, pour essayer de les imiter dans la nôtre. La première est une grande foi et une ferme confiance au Sauveur, dont elle s'est formée une haute idée; qu'elle regarde comme le Seigneur de toutes choses, confessant qu'il a le pouvoir de chasser les démons. La seconde, une tendre charité, qui lui fait ressentir le mal de sa fille comme le sien propre; car elle ne dit pas : Ayez pitié de ma fille, mais, Ayez pitié de moi. La troisième est l'humilité, qui fait qu'elle se prosterne aux pieds de Jésus, et qu'elle l'adore avec une profonde révérence. La quatrième est la ferveur qu'elle fait paraître par ses cris, et par les instances qu'elle fait à Notre-Seigneur, de lui accorder ce qu'elle souhaite.

Faisons, ô mon âme, un peu de réflexion sur nos prières; comparons-les avec celle de cette femme, et nous trouverons de quoi nous confondre du peu de foi que nous apportons à l'oraison, de l'oubli que nous y avons des misères du prochain, de notre indignité, et de la tiédeur enfin avec laquelle nous prions. Avec quel front présumons-nous d'être exaucés d'un Dieu dont nous avons des idées si peu dignes de sa majesté sainte, à qui nous ne rendons que des hommages superficiels, et à qui nous recourons avec si peu d'amour, d'humilité, de ferveur et de confiance? Quelle honte à des chrétiens et à des religieux d'être obligés d'aller à l'école d'une femme païenne pour apprendre à prier!

O Seigneur, fils de David, ayez pitié de moi. Vous voyez le pitoyable état où mon âme est réduite, tyrannisée par ses passions, enchaînée par des habitudes invétérées, tourmentée par des tentations importunes : venez promptement à mon secours et

à celui de tant d'âmes dominées, comme la mienne, du démon de la vaine gloire, de la colère et de l'intempérance; et, comme c'est à la prière que vous attachez vos grâces, communiquez-moi les vertus qui la rendent efficace, et enseignez-moi, comme vous l'avez fait aux apôtres, la manière de bien prier.

II. POINT.

Jésus ne lui répondit pas un seul mot; et, comme elle continuait à crier, *il lui dit : Il n'est pas juste de prendre le pain des enfants et de le jeter aux chiens. Il est vrai, Seigneur, répliqua-t-elle; mais les petits chiens mangent au moins les miettes qui tombent de la table de leurs maîtres* [1]. Il faut bien considérer ici ce que fait Notre-Seigneur, et ce que fait la Chananéenne.

Jésus garde le silence et semble ne faire nul cas de la prière de cette femme; il paraît n'avoir pour elle que du mépris; il la traite même de chienne, et la renvoie comme indigne de la grâce qu'elle lui demande. Ce n'est qu'une dureté apparente en Jésus envers cette Chananéenne, pour augmenter sa ferveur, éprouver sa constance, et la disposer par cette humiliation à obtenir ce qu'elle désire. Aussi ne se rebute-t-elle point; et, sans s'offenser des paroles rudes que le Fils de Dieu lui dit, elle entre dans ses sentiments, elle confesse son indignité, elle a même l'adresse de se prévaloir des paroles du Sauveur, pour l'engager à lui accorder ce qu'elle demande.

On a trouvé la clef du cœur de Dieu, quand on a bien appris à le solliciter avec une humble et constante confiance. Il ne saurait rejeter une âme hu-

[1] Matth. 15. 23, 26.

miliée en sa présence. C'est même une marque certaine qu'il a dessein de lui accorder de grandes grâces, lorsqu'il l'exerce dans l'oraison par des sécheresses et des rebuts apparents. C'est ainsi, dit saint Bernard, qu'il en use envers les forts, qu'il destine à une sublime perfection. Car, pour les faibles et pour les imparfaits, il en use avec eux comme on fait avec des enfants, à qui d'abord on accorde tout : au lieu qu'il éprouve les autres par des longueurs qui paraissent ennuyeuses, et leur fait exercer les hautes vertus que pratiqua la Chananéenne.

Plus indigne d'être écouté qu'elle ne l'était, je me présente à vous, ô Roi du ciel et de la terre! pénétré comme elle des sentiments de ma bassesse, j'en tire, à son exemple, un puissant motif d'espérance en vos bontés; aussi vil et aussi méprisable qu'un chien, je ne crains pas que vous m'abandonniez. Vous êtes infiniment meilleur que ne sont les maîtres ici-bas, qui nourrissent non-seulement leurs enfants des mets de leur table, mais aussi leurs chiens des miettes qui tombent à terre. Vous ne me les refuserez pas, Seigneur, ces grâces qui me sont nécessaires pour l'entretien de ma vie spirituelle. Régalez, à la bonne heure, vos dignes enfants des mets délicieux de votre table; je n'en demande que les restes, et c'est assez pour moi.

III. POINT.

Alors Jésus lui répondit : O femme, votre foi est grande, qu'il vous soit fait selon que vous désirez. A cause de ce que vous venez de dire, allez, le démon est sorti du corps de votre fille [1].

1 Matth. 15. 28. Marc. 7. 29.

Considérons surtout ici combien une âme humble, patiente et qui se confie en Dieu avec persévérance, plaît au Sauveur; quelle louange il lui donne, et avec quelle bonté il lui accorde tout ce qu'elle demande. Le Fils de Dieu appelait autrefois ses apôtres des hommes de peu de foi; et il s'écrie aujourd'hui avec admiration que la foi de cette femme est grande. Il faut bien qu'elle le soit, puisque un Dieu d'une sagesse infinie la juge telle. O heureuse femme d'avoir mérité les éloges de la Vérité même! O toute-puissante humilité, qui a gagné le cœur de Jésus, désarmé ses résistances, et chassé le démon!

O mon Jésus, qui avez voulu que ce grand exemple fût transmis à tous les fidèles, faites-moi la grâce que j'en recueille tout le fruit que vous avez prétendu; inspirez-moi dans la prière cette foi vive, cette confiance à l'épreuve de tous les rebuts, cette ferveur constante, cette basse estime de moi-même, cette sincère humilité, qui vous est si agréable, et à laquelle vous n'avez jamais rien refusé.

JEUDI DE LA VIe SEMAINE

APRÈS LA PENTECOTE

Du Centenier dont Jésus guérit le serviteur.

Les *préludes* de cette méditation sont à peu près les mêmes qu'en la méditation précédente.

I. POINT.

Un centenier qui était à Capharnaüm, n'osant se présenter devant Notre-Seigneur, *lui envoya*

quelques-uns des anciens du peuple pour lui dire de sa part ; Seigneur, j'ai un serviteur chez moi qui est affligé d'une fâcheuse paralysie, et qui souffre de grandes douleurs [1].

Il faut remarquer ici trois choses considérables, et qui se trouvent assez rarement dans le monde : 1° Une tendre charité dans un maître envers un de serviteurs, dont il sollicite la guérison ; 2° une profonde humilité dans un soldat qui, dépouillé de cette audace et de cette fierté si naturelles aux gens de guerre, s'humilie jusqu'à n'oser paraître devant Notre-Seigneur ; 3° une piété singulière et une foi vive dans un gentil qui bâtit des synagogues aux Juifs, et qui croit le Sauveur assez puissant et assez miséricordieux pour guérir, quoique absent, son serviteur, sur un simple exposé de son mal.

Ah ! que de si rares vertus dans un homme de ce caractère sont bien capables de nous confondre ! Pleins de considération pour les grands de la terre, nous rampons devant eux en esclaves, et nous foulons aux pieds les petits, pour qui nous n'avons que de la dureté. Nous portons l'orgueil jusque dans des états qui font profession d'humilité ; et, malgré notre christianisme, à peine avons-nous de la foi ; ou, si nous en avons, c'est une foi morte, qui n'est ni animée par la charité, ni féconde en bonnes œuvres. Rougissons, ô mon âme, à la vue d'un maître si compatissant et si sensible à l'infirmité du dernier de ses serviteurs ; d'un guerrier si humble et si respectueux ; d'un homme élevé dans la gentilité, cependant si obligeant envers les adorateurs du vrai Dieu, et si rempli de confiance envers son Fils.

1 Matth. 8. 7, Luc. 7. 2.

O mon Jésus, qui êtes la douceur et la miséricorde même, inspirez-moi cette tendresse et cette compassion envers les misérables, donnez-moi cette humilité, que vous êtes venu du ciel nous enseigner; pénétrez-moi d'une vive idée de ma bassesse et de mon indignité, qui me fasse appréhender de m'approcher de vous; mais ne permettez pas cependant que je m'en éloigne par une crainte servile, qui m'empêche de recourir à vos bontés avec une véritable confiance.

II. POINT.

Jésus répondit : J'irai et je le guérirai; et au même temps il partit; mais le centenier, ayant appris qu'il venait, envoie encore d'autres personnes au-devant de lui pour lui dire : Seigneur, je ne suis pas digne que vous entriez chez moi, mais dites seulement *une seule parole, et mon serviteur sera guéri* [1].

Considérons jusqu'où va la bonté de Notre-Seigneur; combien il aime les humbles et les petits; combien, au contraire, il hait l'orgueil des puissances de la terre. Un seigneur le pria un jour de venir dans son palais pour guérir son fils, et il ne daigna pas y aller [2]; il lui reprocha même assez vivement son peu de foi; et aujourd'hui qu'un centenier croit ne pas mériter qu'il vienne chez lui, il part incontinent pour s'y rendre afin de guérir un serviteur et non pas un fils. O humilité, que vos charmes sont puissants, puisqu'ils ont la force d'attirer le Fils de Dieu dans une maison où il sait que vous régnez! Que ne régnez-vous dans mon cœur, pour obliger

[1] Matth. 8. 7. Luc. 7. 2. [2] Joan. 4. 48.

cet homme-Dieu d'y venir et d'y demeurer éternellement?

L'humble centenier, loin de s'enorgueillir de l'honneur que le Fils de Dieu voulait lui faire, prend de là sujet de s'en humilier davantage et de redoubler sa foi. L'Église a consacré les paroles qu'il dit en cette rencontre, et les met dans la bouche de ses enfants, lorsqu'ils approchent de la sainte table. Je tâcherai de les dire avec l'humilité, l'amour et la confiance que demande le grand hôte qui veut m'honorer de sa visite.

O Dieu du ciel et de la terre, que suis-je pour mériter de vous recevoir! Je n'ai rien en moi qui me rende digne d'une si rare faveur, et mon cœur est trop petit pour loger un Seigneur aussi grand que vous, et que tout le ciel avec sa vaste étendue ne peut contenir. Il suffit, ô mon Jésus, que vous disiez une parole pour guérir mon âme, et pour faire en elle tous les changements qu'il vous plaira. Vous n'eûtes qu'à dire au commencement du monde : *Que la lumière se fasse, et elle fut faite* [1]. Dites maintenant à mon âme : Je suis votre guérison ; et à l'heure même toutes ses infirmités s'évanouiront.

III. POINT.

Jésus admira la réponse du centenier, et dit à ceux qui le suivaient : Je vous assure que je n'ai point encore trouvé dans Israël une foi pareille. Sachez aussi qu'il viendra d'Orient et d'Occident beaucoup d'étrangers qui auront place dans le royaume du ciel, tandis que ceux qui devaient être les enfants du royaume seront jetés dans les ténèbres extérieures [2].

[1] Genes. 1. 3. [2] Luc. 7. 9. Matth. 8. 10.

Il fallait que cette foi du centenier fût bien héroïque pour mériter l'admiration d'un Dieu, et tirer de sa bouche cet éloge éclatant, que parmi les Juifs, éclairés de tant de lumières, il n'en avait jamais rencontré de pareille. Ce mot dut faire rougir des gens que la vraie religion devait avoir rendus beaucoup plus fidèles.

Mais ne doit-il pas aussi nous confondre, quand nous pensons au peu de soin que nous avons de répondre à la haute vocation de notre christianisme? Mais ce que le Sauveur ajoute de la substitution des grâces ne doit-il pas nous faire trembler? Nous voyons l'oracle du Fils de Dieu vérifié à l'égard des Juifs. C'étaient les enfants du royaume, et leur place a été remplie par les nations pour lesquelles ils avaient un profond mépris. Qui nous a dit que la grâce de l'Évangile, dont nous faisons si peu d'estime et si peu de fruit, ne passera pas à des étrangers, à des barbares, qui en feront un meilleur usage que nous?

Ah! détournez, Seigneur, détournez de moi une disgrâce si funeste. Ne permettez pas qu'ayant été par votre miséricorde appelé à la foi, et choisi par une préférence de bonté et de miséricorde, pour être un de vos enfants, je vienne par ma faute à perdre avec la foi l'héritage éternel, et que je sois condamné par votre justice à être privé pour jamais de votre lumière, et précipité dans cet abîme ténébreux où il n'y a que tristesse, que douleur et que désespoir. Attirez, à la bonne heure, attirez des contrées de l'Orient et de l'Occident une infinité de gentils à la connaissance et à l'amour de votre Fils; mais conservez dans le sein de l'Église vos anciens fidèles, afin de peupler tous ensemble le vaste et éternel royaume du ciel.

VENDREDI DE LA VIe SEMAINE

APRÈS LA PENTECOTE

De l'Hémorroïsse guérie par le Sauveur.

Le premier *prélude* est de me représenter cette femme malade, qui touche avec foi la robe de Jésus-Christ, et qui en reçoit à l'instant même la guérison; le second, de concevoir un ardent désir de toucher et de recevoir le Sauveur dans la sainte communion, avec une aussi vive confiance.

I. POINT.

Une femme qui depuis douze ans était malade d'une perte de sang, ayant inutilement dépensé tout son bien en remèdes, apprit un jour que Notre-Seigneur faisait de grands miracles. Aussitôt *elle dit en elle-même : Si je puis seulement toucher sa robe, je serai guérie. Là-dessus s'étant approchée par derrière, elle toucha le bord de sa robe, et à l'instant le sang s'arrêta* [1].

Considérons la grande foi et la confiance de cette femme qui, nonobstant que son mal fût extrême et sans remède, n'eut pas plutôt ouï parler des miracles du Sauveur, que, persuadée de son pouvoir infini, elle crut qu'il la guérirait, sans même qu'elle l'en priât, pourvu qu'elle touchât le bord de sa robe. A cette foi elle joignit beaucoup d'humilité, de dévotion et de respect; car elle n'osa s'approcher de Notre-Seigneur que secrètement et par derrière,

[1] Matth. 9. 20. Luc. 8. 43.

s'estimant indigne de paraître devant ses yeux. Dans cette disposition, elle toucha la frange de son vêtement, et aussitôt elle fut guérie.

O vertu admirable d'une humble confiance! Lorsqu'on en est une fois animé, il suffit de toucher Jésus en esprit pour en obtenir les plus grandes grâces. O puissance infinie de Jésus, que vous opérez de merveilles en faveur de ceux qui vous touchent et qui vous reçoivent dignement dans la sainte communion! O source inépuisable de miséricorde! O mon Jésus, que vos bontés sont ineffables, de nous permettre un si facile accès auprès de vous! de souffrir non-seulement que nous approchions de vous, et que nous touchions le bord de votre robe, mais que nous recevions réellement et substantiellement votre corps sacré dans les nôtres! A quoi tient-il, Seigneur, qu'en vous touchant de si près nous ne sentions les effets miraculeux de votre présence? Tarissez la source de nos maux, arrêtez le déréglement de nos vices, rétablissez nos âmes dans leur première vigueur, et accordez-leur une parfaite guérison.

II. POINT.

Le Sauveur, après avoir fait ce miracle, dit : *Qui est-ce qui m'a touché? Pierre lui répondit : Maître, tant de gens vous pressent de toutes parts, et vous demandez qui vous a touché? Quelqu'un m'a touché, répliqua Jésus, car je sais bien qu'une vertu est sortie de moi. A cette parole, la femme se voyant ainsi découverte, se jeta aux pieds de Jésus, et déclara devant tout le peuple tout ce qui s'était passé* [1].

[1] Luc. 8. 45, etc.

Considérons pourquoi Notre-Seigneur, qui a caché si souvent ses miracles, fait connaître celui-ci. 1o C'est pour nous faire comprendre la différence qu'il y a entre ceux qui le touchent et qui reçoivent les sacrements avec humilité, avec dévotion, avec respect, et ceux qui s'en approchent avec des dispositions contraires : car les premiers ont le bonheur de plaire à Jésus, et c'est sur eux qu'il répand ses grâces; au lieu qu'il ne peut supporter les autres, qui le pressent, pour ainsi dire, et lui sont à charge. 2o C'est pour désabuser cette femme, qui croyait le pouvoir toucher sans qu'il s'en aperçût, et nous apprendre le discernement qu'il fait encore aujourd'hui de ceux qui le touchent différemment dans la réception de son sacré corps. 3o C'est enfin pour guérir l'hémorroïsse de la honte qu'elle avait de lui découvrir son mal, et nous animer à vaincre celle que nous avons de confesser nos fautes dans le sacrement de pénitence. Rentrons sérieusement en nous-mêmes, et voyons si le peu de fruit que nous retirons de nos communions ne vient pas, ou du peu de courage que nous avons à déclarer nos péchés dans nos confessions, ou du peu de soin que nous prenons à nous éprouver et à nous discerner nous-mêmes avant que d'approcher de la sainte table, ou du peu de foi, de révérence et de piété que nous apportons à la communion, y touchant inconsidérément Jésus-Christ, et y mangeant le pain des anges comme si c'était un pain ordinaire. Prends garde, ô mon âme, de quelle façon tu la reçois, cette nourriture céleste; de peur qu'au lieu de te soutenir et de te communiquer la vie de la grâce, elle ne te rende plus malade et ne te cause la mort.

O mon Jésus, qui êtes la sainteté et la pureté

par essence, purifiez-moi de toutes les souillures qui me rendraient indignes de vous recevoir; éclairez mon esprit de vos lumières, afin que je les connaisse; fortifiez mon cœur et ma langue, afin que je les découvre à celui qui a de vous l'autorité de les laver; et ne souffrez pas que je reçoive les choses saintes sans y apporter le respect et la dévotion que demandent de si tendres et si redoutables mystères. Quand j'ai l'honneur de vous toucher, divin Sauveur, faites que je sente cette vertu qui sort de vous, vertu qui ne se répand jamais dans un cœur qu'elle n'y produise la pureté, la ferveur, la joie spirituelle, et tous les dons du Saint-Esprit.

III. POINT.

Cette femme, saisie de crainte et toute tremblante, s'étant prosternée aux pieds de Jésus, le Sauveur, pour la rassurer, lui dit: *Ma fille, ayez confiance, votre foi vous a guérie, allez en paix* [1].

Admirons la bonté de Notre-Seigneur, qui, voyant cette femme en peine et dans l'incertitude si elle n'a pas mal fait de le toucher, la tire d'inquiétude, lui met l'esprit en repos, et lui marque son affection par ce mot: *Ma fille;* attribuant même à sa foi la guérison qu'elle a reçue, et l'animant à jouir paisiblement de la grâce qu'il lui a faite.

C'est le propre des bonnes âmes de se faire du scrupule sur des choses où il n'y a point de péché, et de craindre d'avoir manqué des dispositions nécessaires à toucher respectueusement le Fils de Dieu dans l'eucharistie. Il permet ces inquiétudes,

[1] Luc. 8. 48.

afin de les éprouver, de les affermir dans l'humilité, et de faire en sorte qu'elles se préparent avec plus de soin à la sainte communion. Il ne les abandonne pas cependant à une crainte immodérée, il les éclaire, il les console, il adoucit leurs peines par les sentiments de confiance qu'il leur inspire, et par les marques qu'il leur donne de son amour.

C'est ainsi que vous traitez vos enfants, aimable Père. Vous voulez qu'ils révèrent votre souveraine Majesté, qu'ils s'approchent de vous avec respect, qu'ils vous touchent avec une espèce de frayeur: mais en même temps que vous les pénétrez de votre crainte, vous la changez en une crainte filiale; vous relevez leurs espérances; vous les remplissez de votre amour, vous leur faites entendre qu'elles sont dans vos bonnes grâces, et qu'elles n'ont qu'à goûter les fruits de paix que vous produisez dans leurs cœurs.

SAMEDI DE LA VIe SEMAINE

APRÈS LA PENTECOTE

Répétition de la méditation précédente.

VIIe DIMANCHE APRÈS LA PENTECOTE

Des faux Prophètes.

I. POINT.

Qui sont les faux prophètes.

Le Fils de Dieu, nous instruisant dans la personne de ses disciples, nous précautionne contre les

dangers où nous sommes de trouver dans le chemin du salut de faux prophètes, qui nous y dressent des piéges. *Donnez-vous de garde*, nous dit-il, *des faux prophètes, qui viennent à vous vêtus au dehors comme des brebis, et qui dans le fond sont des loups ravissants* [1]. Le Sauveur prétendait nous marquer par là singulièrement les hypocrites, qui ne se couvrent d'une fausse apparence de piété qu'afin de perdre les âmes. Son dessein était de mettre au nombre de ces faux prophètes, non-seulement les hérétiques, qui, pour engager les fidèles dans leurs erreurs, les leur font voir sous les spécieuses couleurs de la vérité, mais encore tous ceux qui les attirent au mal et les détournent du bien, en étalant à leurs yeux les faux charmes du vice, et leur exagérant les rigueurs prétendues de la vertu.

Que le nombre en est grand, ô mon âme, et par conséquent qu'il y a de danger d'en être séduit! Il y a de faux dévots, des sépulcres blanchis qui n'ont rien au dehors que de net et de poli, et qui sont au dedans tout remplis de pourriture; des novateurs, d'un air réformé, qu'ils affectent pour mieux répandre le poison d'une pernicieuse doctrine; de faux amis, des libertins couverts, qui ne s'insinuent dans les cœurs que pour y faire glisser leur libertinage. Et puis, que n'as-tu pas à craindre de cette chair, qui semble n'être ta compagne que pour te communiquer sa corruption, en te portant à la mollesse? du démon, qui ne cherche qu'à te tromper par ses promesses séduisantes? du monde enfin qui t'environne, et qui fait briller sa figure à

[1] Matth. 7. 15.

tes yeux, pour les éblouir et leur ôter la vue des biens éternels?

Que de faux prophètes, ô mon Sauveur, dont vous m'avertissez de me défier! C'est un effet de votre bonté et du zèle que vous avez de mon salut. Mais, permettez-moi de vous le dire, cet avertissement, tout salutaire qu'il est, ne suffit pas pour me défendre de tant d'ennemis couverts qui travaillent sourdement à ma perte. J'ai besoin continuellement de vos lumières pour les découvrir, et de vos grâces pour éviter leurs piéges. Je vous les demande humblement les unes et les autres, qui me sont également nécessaires pour profiter de vos saintes instructions.

II. POINT.

Par où l'on peut connaître les faux prophètes.

Le Sauveur nous donne à connaître les faux prophètes par ces paroles qu'il ajoute : *Vous les connaîtrez par leurs œuvres* [1], comme on connaît un méchant arbre par les mauvais fruits qu'il porte. Or quelles sont les œuvres de ces faux prophètes dont on vient de parler? Quoiqu'elles soient différentes, selon leurs divers caractères, elles ont cela de commun qu'elles sont toutes des œuvres de ténèbres. Car *quiconque fait mal,* dit le Fils de Dieu, *hait la lumière.* Il affecte de se cacher, soit parce que les vicieux, surtout les hypocrites, ne réussiraient pas dans leurs mauvais desseins, s'ils ne couvraient leur malice du voile de la vertu. Quels sont plus en particulier les fruits de ces méchants arbres? Ceux de l'hypocrite sont l'orgueil, l'ambi-

1 Matth. 7. 16.

tion, la vaine gloire, l'amour des distinctions; c'est ce que le Sauveur reprochait sans cesse aux pharisiens. Ceux de l'hérétique sont la fourberie, le mensonge, l'indocilité, l'opiniâtreté, la corruption des mœurs, qui suit infailliblement celle de l'esprit. Ceux de la chair, du démon, du monde, sont les actions sales, les passions honteuses, l'amour déréglé des richesses, l'extinction de la piété, le trouble de la conscience, et la perte universelle de tous les dons de la grâce.

Il ne faut donc que réfléchir sur ces effets funestes pour en détester les causes. Dès que le masque est tombé du visage d'un faux dévot, d'un novateur, d'un libertin caché, on n'en a que du mépris, on le regarde avec horreur; et les œuvres qu'il produit ne le démasquent-elles pas assez? D'où vient donc que tant d'âmes s'y laissent tromper? D'où vient que tant de personnes suivent aveuglément les ministres de l'erreur? D'où vient qu'on s'abandonne si aisément aux inclinations corrompues de la chair? que le monde a tant de partisans? que le démon fait tant d'esclaves, quelque tyrannique qu'on éprouve son empire?

Ah, mon Dieu! c'est que le nombre de ces insensés est infini; c'est que nous sommes tous pétris d'un limon qui contracte aisément la corruption. Cela doit bien nous humilier, Seigneur; mais cela doit aussi (je l'ose dire avec la confiance respectueuse que votre bonté me permet d'avoir en vous), cela doit vous exciter à la compassion. C'est le sentiment dont votre Prophète nous est garant, à raison de la connaissance que vous avez de notre faiblesse: *Quoniam ipse cognovit figmentum nostrum* [1].

[1] Ps. 102. 14.

Dissipez donc notre ignorance, corrigez notre malice, réformez nos mauvais penchants, soutenez-nous dans les dangers, armez-nous de votre grâce, et nous rendrons inutiles tous les artifices que les faux prophètes emploient pour nous séduire et nous débaucher de votre service.

III. POINT.

La nécessité de porter de bons fruits.

Pour être reçu dans le royaume des cieux, dit le Fils de Dieu, *ce n'est pas assez de dire : Seigneur, Seigneur; mais quiconque fait la volonté de mon Père, c'est celui-là qui en aura l'entrée* [1]. Il est vrai que la foi est le fondement du salut, que *sans elle,* selon l'oracle du grand Apôtre, *il est impossible de plaire à Dieu;* mais la seule foi ne suffit pas : il faut qu'elle soit animée de la charité, et qu'elle soit féconde en bonnes œuvres, qui sont les fruits de cette racine; sans quoi c'est une foi morte, et le chrétien qui s'en glorifie en vain n'est qu'un cadavre et un fantôme de fidèle.

N'en suis-je pas un moi-même? et si je le suis, de quoi me servira ma foi, sinon pour être le titre de ma condamnation? Quelle indignité, en effet, de croire en chrétien, et de vivre en païen! de faire profession de la doctrine de Jésus-Christ, et de ne la pas pratiquer! d'adorer un Dieu humble, un Dieu mortifié, un Dieu obéissant, sans aimer l'humilité, la mortification, la dépendance! Les démons croient aussi bien que moi, et n'ai-je pas bien sujet de trembler comme eux?

Oui, mon Sauveur, rien n'est plus juste que de

1 Matth. 7. 21.

vivre conformément à ma croyance. Si j'ai la foi, j'en dois faire les œuvres, et tâcher de mériter la récompense des saints par les actions de sainteté que vous m'ordonnez de pratiquer. C'est la volonté de votre Père que je travaille à ma sanctification; et ce n'est qu'en l'accomplissant, cette divine volonté, que je puis espérer d'entrer dans le royaume des cieux. Réveillez donc ma foi, Seigneur; animez-la d'une ardente charité, et rendez-la fertile en toute sorte de vertus; afin qu'ayant cru et vécu en vrai chrétien, je sois trouvé digne de posséder l'héritage éternel que le Père céleste a promis à ses enfants.

LUNDI DE LA VIIe SEMAINE

APRÈS LA PENTECOTE

Du malade que Notre-Seigneur guérit à la piscine Probatique.

Les *préludes* de cette méditation et des quatre suivantes sont de se représenter le miracle du Fils de Dieu, et de lui demander la grâce d'en recueillir le fruit convenable au sujet.

I. POINT.

Il y avait à Jérusalem une piscine où on lavait les brebis [1] et les agneaux qui étaient destinés au sacrifice. *Autour* de ce réservoir *on voyait beaucoup de malades qui attendaient que l'eau*

[1] Jo . 5. 2, etc.

eût été remuée, parce que l'ange du Seigneur avait coutume de venir en un certain temps et de remuer l'eau: et quiconque y descendait le premier était guéri, quelque maladie qu'il eût.

Considérons comme l'eau de cette piscine mystérieuse, teinte du sang des victimes, était la figure des sacrements de baptême et de pénitence, que le Fils de Dieu devait instituer, et où il devait renfermer la vertu et le mérite de son sang précieux. Cette piscine avait trois merveilleuses propriétés, dont la première était de guérir toutes sortes d'infirmités corporelles. La seconde était de faire ces guérisons par une vertu surnaturelle, qu'un ange venait du ciel lui communiquer. La troisième était de rendre la santé au premier qui descendait après le mouvement de l'eau.

Nos sacremens ont ces trois admirables avantages, mais d'une façon beaucoup plus éminente et plus étendue: 1° il n'est point de maladies spirituelles qu'ils ne guérissent, et ils ont même la force de rendre la vie de la grâce à ceux qui l'ont perdue; 2° c'est l'Ange du grand conseil, Jésus-Christ, qui leur communique cette vertu; 3° il ne se contente pas de l'accorder aux premiers, c'est-à-dire aux fervents qui s'en approchent avec une contrition parfaite: ceux-mêmes qui ne l'ont ni si vive ni si pure ne laissent pas d'y recevoir la santé de l'âme et le pardon de leurs péchés.

Soyez éternellement béni, Seigneur, d'avoir institué ces sacrements, qui sont pour nous des sources intarissables de grâces. Vous saviez, ô mon Jésus, quelle était notre faiblesse, et à combien d'infirmités spirituelles nous étions sujets; vous n'avez pas voulu nous laisser sans remèdes; vous

nous avez préparé les plus doux et les plus efficaces, il ne tient qu'à nous de nous en servir avec utilité; ils sont entre les mains de vos ministres, qui sont les anges de la terre, toujours prêts à nous appliquer les mérites de votre précieux sang. Ah! *je puiserai avec joie et avec confiance les eaux* du salut *dans les fontaines du Sauveur*[1].

II. POINT.

Il y avait un malade couché dans un lit depuis trente-huit ans. Jésus, *l'ayant vu, lui dit: Voulez-vous être guéri? Le malade lui répondit: Seigneur, je n'ai personne pour me jeter dans la piscine après que l'eau a été remuée, et, pendant que je me traîne pour y aller, il se trouve toujours quelqu'un qui y descend avant moi* [2].

Considérons la bonté du Sauveur, qui, étant entré dans les galeries qui environnaient la piscine, n'attendit pas que quelque malade implorât son assistance, mais jeta d'abord les yeux sur le plus misérable et le plus abandonné, comme le plus digne de sa miséricorde. C'est par là même, ô mon Jésus, que j'espère vous toucher le cœur. La sagesse du Sauveur n'éclate pas moins ici que sa bonté, en ce qu'il demande au malade s'il veut être guéri. Il ne pouvait douter qu'il n'en eût un grand désir; mais il voulait nous enseigner qu'il y a deux volontés qui doivent concourir à l'affaire de notre salut: celle de Dieu, et celle de l'homme, et que celui qui nous a fait sans nous consulter ne nous sauvera pas sans la coopération de notre volonté, et si, comme ce malade qui faisait tous ses efforts

1 Isa. 12. 3. 2 Joan. 5. 5, etc.

pour se traîner à la piscine, nous ne travaillons de toutes nos forces, prévenues de la grâce, pour avoir les dispositions nécessaires au sacrement de pénitence.

Tu ne peux pas répondre comme lui, ô mon âme, que tu n'as personne qui t'aide à te jeter dans ce bain de la pénitence. Tu peux bien dire, et c'est un aveu que tu dois faire, que tu es trop faible de toi-même pour te procurer la guérison, et que nulle créature n'est capable de te la donner. Mais n'as-tu pas Jésus-Christ, cet Homme par excellence, cet Homme-Dieu, plein d'amour et de bonté pour toi? Il te prévient, il te demande si tu veux être guérie; tu n'as qu'à le vouloir bien sincèrement, et ta guérison est certaine.

Aidez-nous, charitable Seigneur; car nous ne mettons notre espérance qu'en vous seul, qui êtes vrai Dieu et vrai homme, qui n'êtes venu au monde que pour le salut et la guérison de nos âmes. Nous la voulons, cette guérison; et, si nous ne la voulons pas assez, donnez-nous-en une volonté si efficace si sincère, que nous ne mettions nul obstacle à vos bontés.

III. POINT.

Jésus lui dit : Levez-vous, prenez votre lit, et marchez. Au même instant le malade fut guéri, prit son lit, et commença à marcher. Jésus *ensuite l'ayant trouvé au Temple, lui dit : Vous voilà guéri ; gardez-vous bien de retomber dans le péché, de peur qu'il ne vous arrive quelque chose de pis* [1].

Considérons, d'une part, la toute-puissance de

[1] Joan. 5. 8, *Ibid.* 14.

Jésus, qui d'une seule parole guérit une maladie de trente-huit ans; et de l'autre, la prompte et généreuse obéissance du malade, qui, au premier ordre qu'il reçoit du Fils de Dieu de se lever et d'emporter son lit, se lève, le charge sur ses épaules, et le porte avec joie jusqu'à la maison, ne répondant aux gens qui lui criaient de se souvenir que c'était le jour du sabbat, qu'il ne lui était pas permis de porter ce jour-là aucun fardeau; ne répondant, dis-je, autre chose, sinon qu'il obéissait à celui qui l'avait guéri, et que l'auteur d'un tel miracle était trop saint pour lui rien commander qui ne fût bon. Il paraît bien que le Sauveur avait guéri les maladies de son âme aussi bien que celle de son corps, puisque, l'ayant trouvé au Temple rendant grâces à Dieu de sa guérison, il lui recommande de ne plus pécher, de peur qu'une rechute dans ses péchés ne le fît retomber dans une maladie plus fâcheuse.

Cela nous apprend, dans les prières que nous faisons à Dieu pour la santé de notre corps, de demander toujours le salut de notre âme : car si celle-ci est malade, de quel usage nous peut être la vigueur de celui-là, sinon pour perdre éternellement l'un et l'autre? Mais apprenons aussi de ce pauvre, qui court au Temple pour remercier le Seigneur, la reconnaissance que nous devons à Dieu de la grâce qu'il nous a conférée dans le sacrement de pénitence; et comptons que la marque la plus certaine d'une véritable gratitude est de ne plus retomber dans les péchés dont nous avons reçu le pardon.

O souverain médecin des âmes! ô éternelle vérité, dont les instructions ne sont pas moins salutaires que les œuvres sont parfaites! en recevant la

grâce de ma guérison spirituelle, je reçois vos saintes instructions, et me voici tout résolu de les suivre avec fidélité. Imprimez-les bien avant dans mon cœur, et faites-en l'unique règle de ma conduite; préservez-moi des rechutes où mon inconstance et ma fragilité m'exposent; conservez-moi les saintes résolutions que vous m'avez inspirées, afin que je vive désormais dans une grande pureté de cœur, et qu'à l'exemple de ce malade je publie hautement que ce n'est qu'à vous seul que je suis redevable de ma parfaite guérison.

MARDI DE LA VII[e] SEMAINE

APRÈS LA PENTECOTE

D'un lépreux que Notre-Seigneur guérit, et à qui il commanda de s'aller montrer au prêtre.

I. POINT.

Un homme tout couvert de lèpre vint à Jésus, et, s'étant prosterné devant lui le visage contre terre, l'adora et lui dit : Seigneur, si vous voulez, vous pouvez me guérir[1].

Remarquons ici les vertus que pratique ce lépreux. La première est un respect intérieur et extérieur qu'il fait paraître en se prosternant contre terre pour adorer Jésus-Christ comme son Seigneur; la seconde, une vive foi, par laquelle il croit et confesse que Jésus est tout-puissant, et que par un acte simple de sa volonté il peut le nettoyer de sa lèpre. La troisième est une entière résignation à sa volonté,

[1] Matth. 8. 2. Marc. 1. 40. Luc. 5. 12.

se contentant de lui exposer sa maladie avec son désir d'en être guéri, et abandonnant tout le succès de sa guérison à son bon plaisir.

Entrons, ô mon âme, dans les mêmes sentiments; et, pénétrés d'une foi vive et d'un profond respect, jetons-nous aux pieds de Jésus; exposons-lui les différentes sortes de lèpre dont toutes nos puissances sont infectées, c'est-à-dire nos vices, nos mauvaises habitudes, nos passions mal réglées; nous attirerons sa compassion par la grandeur de nos misères, et par l'humble confiance avec laquelle nous lui protesterons que notre guérison dépend absolument de sa volonté.

Oui, Seigneur, si vous voulez, vous pouvez me soulager. Mon Jésus, mon Sauveur, mon unique refuge, il ne tient qu'à vous de me guérir de ma vanité, de mon attache aux plaisirs, de mon intempérance, de ma colère, et, si vous voulez, vous dissiperez par vos lumières l'ignorance et les ténèbres de mon esprit; vous ferez fondre la glace de mon cœur par la chaleur de vos rayons; vous m'embraserez tout à fait de votre amour. Vous pouvez me rendre humble, doux, patient, mortifié, fervent dans votre service; et je suis sûr que vous le voulez, si je ne mets point d'obstacle à vos bontés. Il n'y a que mon indignité qui me fasse craindre, mais je me jette entre vos bras, et je m'abandonne à votre miséricorde.

II. POINT.

Jésus, ayant pitié du lépreux, étendit la main et le toucha en disant : Je le veux, soyez guéri; et sa lèpre disparut au même moment [1].

[1] Matth. 8. 3.

Entre les vertus principales que Notre-Seigneur exerce en cette occasion, la première est la miséricorde exprimée par ces mots, *il en eut pitié.* En effet, à peine a-t-il vu le malade qu'il se sent le cœur attendri de compassion. La seconde est sa bonté jointe à sa puissance, par où il répond admirablement à la foi et à la confiance du lépreux, car il lui dit : *Je le veux, soyez guéri.* Vous me dites : *Si vous voulez,* et je vous réponds : *Je le veux.* Vous me dites : *Vous pouvez,* et je vous réponds : *Soyez guéri.* La troisième est la charité, qui lui fait étendre la main sur un homme infecté de la lèpre, sans être rebuté d'une maladie dont les Juifs avaient horreur.

Quelle consolation pour nous, qui sommes couverts de la lèpre du péché, d'avoir un Sauveur si tendre, si bon, si puissant, si charitable, qui, bien loin de détourner les yeux de nos misères, les regarde avec pitié, ne fait nulle difficulté de toucher nos plaies, et ne les touche que pour les guérir! Approchons-nous de lui, mon âme, avec une tendre confiance, il y répondra par sa toute-puissante bonté; et, étendant sur nous sa main secourable, il nous guérira de nos péchés.

Il n'appartient qu'à une miséricorde comme la vôtre, ô mon Jésus, de ne pas se rebuter de mon iniquité, qui est la plus honteuse de toutes les lèpres, d'en avoir le cœur touché et de vouloir m'en délivrer. O tendresse admirable! ô bonté incompréhensible! ô puissance infinie de Jésus, qui tend la main à tous les abandonnés, qui secourt les plus misérables, et qui remplit avec tant de douceur et tant de force les désirs des pauvres qui se jettent avec confiance entre ses bras! C'est l'état dans lequel

j'ose, mon Seigneur, me présenter devant vous. *Dites à mon âme : Je suis votre salut, soyez guérie* [1], je le veux; car, dire et faire, à votre égard, c'est la même chose, et il ne faut qu'une parole de votre bouche pour me rendre une santé parfaite.

III. POINT.

Jésus lui dit : Allez, montrez-vous au prêtre, et offrez le don prescrit par Moïse [2], pour faire voir que vous êtes parfaitement guéri.

Il faut ici considérer, 1° le zèle de Jésus-Christ à faire garder la loi de Moïse, pendant qu'elle est encore dans sa vigueur; car il commande à cet homme d'observer tous les points qu'elle prescrit aux lépreux; qu'étant guéris, ils s'aillent montrer au prêtre, et qu'ils offrent des sacrifices à Dieu, tant pour lui marquer leur reconnaissance que pour donner au public un témoignage authentique de leur guérison. Que vos ennemis avaient grand tort, ô mon Jésus, de vous accuser de violer la loi, à laquelle votre conduite faisait tant d'honneur, et donnait tant d'autorité!

Jugeons, ô mon âme, par ce procédé du Fils de Dieu, avec quel zèle il exige de ceux qu'il a la bonté de guérir de la lèpre du péché dans la loi nouvelle, de garder ponctuellement ce qu'elle leur ordonne; quand même ils seraient déjà purifiés par un acte de contrition, de se présenter devant le prêtre, pour lui découvrir leurs maladies, pour offrir au Seigneur le sacrifice d'un cœur contrit et humilié, et pour être en état de recevoir avec l'absolution la grâce du sacrement, la confirmation du pardon et une nouvelle abondance de dons spirituels.

1 Ps. 34. 3. 2 Matth. 8. 4.

Ce qu'il y a encore à remarquer, c'est que Jésus défend au lépreux guéri de publier ce miracle, pour nous donner un exemple d'humilité, et nous enseigner à fuir les applaudissements du monde. Il est vrai que ce lépreux, n'écoutant que sa reconnaissance, répand partout le bruit de cette merveille, et fait venir une foule de gens autour de son libérateur. En effet, peut-on se taire, ô mon Seigneur, quand on a reçu de si grandes grâces de vos miséricordes? Votre humilité a beau fermer la bouche à vos serviteurs, la reconnaissance des biens dont vous les avez comblés ne peut manquer de la leur ouvrir pour chanter à jamais vos divines miséricordes. Non, mon Jésus, ce zèle ne saurait vous déplaire, car vous n'aimez pas les ingrats.

MERCREDI DE LA VII[e] SEMAINE

APRÈS LA PENTECOTE

De la guérison de dix autres lépreux.

I. POINT.

Dix lépreux vinrent au-devant de Notre-Seigneur et s'écrièrent de loin : Jésus, notre maître, ayez pitié de nous [1].

Une prière humble, fervente, et faite de concert entre plusieurs qui intercèdent les uns pour les autres, est bien puissante auprès de Dieu. Telle fut celle de ces malades. Elle fut accompagnée d'une humilité respectueuse, animée d'une grande fer-

1 Luc. 17. 12.

veur, qui leur fit élever la voix, et s'écrier : *Jésus, notre maître, ayez pitié de nous.* Ils la firent ensemble et tout d'une voix, pour faire une espèce de violence à la bonté du Sauveur, et l'obliger de les secourir. Une oraison de ce caractère est toujours écoutée favorablement de Dieu ; et le nombre des mendiants qui s'adressent à lui ne fait qu'augmenter ses miséricordes et ses faveurs.

O mon âme, il ne faut pas être à son égard comme sont les pauvres que nous voyons tous les jours demander leur vie. Ils voudraient bien pouvoir demander seuls, parce que la multitude, qui effraie les riches peu charitables, les met en danger de ne rien obtenir. Dieu se plaît, au contraire, à la demande de plusieurs, parce qu'il a le cœur immense, et que ses richesses sont inépuisables et sans bornes, aussi bien que sa bonté.

O Sauveur infiniment bon et infiniment libéral, nous ne faisons tous dans votre Église qu'un même corps ; et, tous animés du même esprit, nous espérons d'avoir part aux trésors de votre grâce. Autant de pécheurs qu'il y a sur la terre, sont autant de lépreux qui vous crient : *Jésus, notre maître, ayez pitié de nous.* Faites-leur miséricorde, et ne méprisez pas leurs prières. Celles que j'ose vous adresser sont bien imparfaites ; vous ne les rejetterez pas cependant, Seigneur, parce qu'elles sortent d'un cœur humilié, et que je les unis à d'autres plus ferventes, qui vous sont offertes en tous les endroits de l'univers, par des serviteurs plus fidèles que je ne suis.

II. POINT.

Jésus voyant les lépreux, leur dit : Allez, montrez-vous aux prêtres. Ils obéirent incontinent, et sur le chemin ils furent guéris [1].

Considérons quelle est la cause mystérieuse de cette action du Sauveur; nous y trouverons presque la même que nous avons observée dans le miracle précédent : car, en donnant cet ordre aux lépreux, et les guérissant avant qu'ils l'eussent exécuté, son dessein n'était pas seulement de faire voir en eux les merveilleux effets de l'obéissance aveugle; mais il voulait encore nous marquer ce que nous devons faire lorsque nos âmes sont infectées de la lèpre du péché. Il est vrai qu'il pourrait seul nous purifier; mais il veut auparavant que nous nous présentions aux prêtres de la loi nouvelle, qui sont les confesseurs, et que nous leur découvrions la lèpre intérieure de notre âme, sans en rien cacher, quelque horrible qu'elle puisse être. *Montrez-vous*, leur dit-il, *aux prêtres*. Comprends-tu bien, ô mon âme, tout le sens de cette parole? C'est comme si le Sauveur te disait : Découvrez votre conscience entièrement et sans déguisement à celui que j'en ai établi le médecin; faites en sorte qu'il vous connaisse au dedans et au dehors, confessez-lui nettement tous vos péchés, apprenez de lui quels en sont les remèdes, recevez ses avis, et ne rougissez pas de lui ouvrir toutes vos plaies, afin qu'il les referme par le baume sacré de mon sang précieux, dont je lui ai confié l'application.

Non, mon Seigneur, je ne rougirai pas d'avouer mon injustice, puisque je n'ai pas rougi de la com-

1 Luc. 17. 14.

mettre. Si j'ai de la honte à l'avouer, je la porterai volontiers en punition de l'audace et de la témérité avec laquelle je vous ai offensé. Je ne veux pas que les hommes m'estiment saint, pendant que vous me jugez pécheur. Vous auriez pu exiger de moi que j'exposasse ma lèpre aux yeux de tout l'univers; mais, puisque vous vous contentez que je la découvre en particulier à un de vos ministres, je souhaite trop d'en être guéri pour craindre une si légère confusion.

III. POINT.

Un des dix lépreux, qui était de Samarie, étant revenu sur ses pas remercier Notre-Seigneur de la grâce qu'il lui avait faite, *Jésus dit alors : Tous les dix n'ont-ils pas été guéris? où sont les neuf autres? Il ne s'est trouvé que cet étranger qui soit revenu rendre gloire à Dieu*[1].

Considérons, 1° dans la plainte que fait Jésus de l'ingratitude des neufs lépreux, combien ce vice lui déplait, et dans l'accueil qu'il fait à ce Samaritain reconnaissant, combien la reconnaissance lui est agréable. Car cet homme s'étant jeté à ses pieds : *Levez-vous*, lui dit-il avec beaucoup de douceur, *allez, votre foi vous a sauvé.* 2° Il faut remarquer dans la personne du lépreux de Samarie que les plus grands pécheurs, quand Dieu leur a fait miséricorde, sont d'ordinaire plus pénétrés de reconnaissance envers lui que ne le sont les justes, qui lui ont cependant de si singulières obligations. 3° Il importe extrêmement d'apprendre ici à ne manquer jamais de rendre grâces à Notre-Seigneur

[1] Luc. 17. 17.

lorsqu'il nous a guéris de la lèpre du péché dans le sacrement de pénitence.

Imitons alors, ô mon âme, ce fidèle Samaritain, et ne souffrons pas qu'il nous vainque en dévotion, en humilité et en reconnaissance, à la sortie du tribunal de la pénitence, où le Sauveur a daigné nous laver de nos taches. Allons nous prosterner devant lui ; et, au pied de ses autels, pleins de la plus vive et de la plus humble gratitude, remercions notre charitable médecin, et nous entendrons de sa bouche cette consolante parole : *Levez-vous, votre foi vous a sauvé.*

O Dieu de mon cœur, par quelle profusion de grâces ne recompensez-vous pas ceux qui reconnaissent vos bontés ! A mesure que je vous remercie d'une grâce, vous m'en faites une plus grande, et vous me donnez à l'heure même un nouveau sujet de reconnaissance et d'amour. O que ne puis-je vous rendre d'éternelles actions de grâces, pour tant de bienfaits dont vous me comblez sans cesse ! Heureux, si je n'avais que cette seule occupation dans toute ma vie, et si j'en consacrais tous les moments à vous louer et à vous glorifier de vos bontés ! Mettez-moi, mon Dieu, dans cette sainte et continuelle disposition, afin que je publie éternellement vos miséricordes avec le Prophète-Roi [1].

[1] Ps. 88. 1.

JEUDI DE LA VII[e] SEMAINE
APRÈS LA PENTECOTE

De l'aveugle que Notre-Seigneur guérit près de Jéricho.

I. POINT.

Jésus étant près de Jéricho, un pauvre aveugle qui était assis le long du chemin, ayant su que Jésus passait, se mit à crier : Jésus, fils de David, ayez pitié de moi ; et, quoique le peuple le reprît et s'efforçât de le faire taire, il criait encore plus haut[1].

Nous avons dans la personne de cet aveugle une image du pécheur aveuglé par l'ignorance et par le péché ; et dans sa prière, un modèle d'oraison tout propre à obtenir la guérison de notre aveuglement spirituel. Les deux yeux de l'âme, dans la pensée de saint Bernard, sont la connaissance et l'amour[2] ; nous les perdons par les ténèbres que l'ignorance des choses de Dieu et la convoitise des biens de la terre répandent dans nos âmes. En cet état nous demeurons oisifs, sans pratiquer les bonnes œuvres, uniquement appliqués à chercher auprès des créatures de vaines et périssables satisfactions. Le remède à un si grand mal est la prière animée d'une vive foi et d'une constante ferveur, qui ne se rebute de rien, toute semblable à celle de cet aveugle, qui continue à crier : *Jésus, fils de David, ayez pitié de moi*, quoique le monde s'efforce à le faire taire.

2 Matth. 20. 29, etc.

1 I. de Dignitate amoris divini. c. 8.

Aveugles comme ce pauvre mendiant, recourons-nous comme lui à Celui qui seul est capable de nous guérir et de remédier à toutes nos misères? Prions-nous avec la même confiance, la même ferveur et la même persévérance? Rien n'est-il capable de nous faire interrompre notre oraison? Apprenons de saint Bernard qu'il y a quatre choses qui nous y font perdre l'attention, si nous n'avons soin de les prévenir, et de nous en défendre[1]: 1° les idées vaines et frivoles qui font évanouir les saintes pensées; 2° les remords de la conscience, qui ne cessent de tourmenter l'esprit; 3° les besoins et les misères du corps, qui affaiblissent la vigueur de l'âme; 4° le soin des choses du monde, qui occupent le cœur et qui empêchent de goûter Dieu. Rentrons en nous-mêmes, et voyons s'il n'y a rien de tout cela qui nous détourne de l'exercice de la prière.

Il n'y en a que trop en moi, Seigneur, de ces obstacles à l'oraison. Je ne l'ai pas plutôt commencée qu'une foule de distractions importunes me fait cesser l'entretien que j'ai l'honneur d'avoir avec vous. Elles m'imposent le silence quand je vous parle et lorsque vous me parlez; elles me mettent dans une espèce d'impuissance d'entendre votre divine parole. J'ai beau rappeler mon esprit, il s'égarera toujours si vous n'en fixez l'inconstance. Le calme de mon cœur ne dépend pas de moi; c'est à vous d'en apaiser le tumulte, et de me donner la tranquillité dont j'ai besoin pour vous louer et vous glorifier dans la prière. Agréez, ô mon Sauveur, celle que j'ose vous adresser, toute distraite qu'elle est; car je ne veux jamais cesser de prier; et, quelque

[1] Serm. 38. in Cant.

effort que fassent le monde et le démon pour m'obliger de me taire, je crierai toujours avec plus de ferveur : *Jésus, Fils de David, ayez pitié de moi.*

II. POINT.

Jésus, étant arrivé au lieu où était l'aveugle, s'arrêta et dit qu'on le lui amenât; puis il lui demanda : Que désirez-vous que je vous fasse? Seigneur, répondit l'aveugle, *faites que je voie.* J'en suis content, répliqua Jésus, *voyez*[1].

Considérons que, bien que Notre-Seigneur eût entendu les cris de cet aveugle, il parut d'abord n'y pas faire attention, pour éprouver sa constance et pour augmenter par ce délai la ferveur de sa prière; mais la charité du Fils de Dieu ne le laissa pas languir longtemps; il se le fit incontinent amener, pour lui ouvrir les yeux. O mon Jésus, ô Soleil de justice, *qui obéissez à la voix d'un homme*[2] seul, et vous arrêtez au milieu de votre route pour lui faire voir la lumière, écoutez mes cris et guérissez mon aveuglement[1].

Remarquons ici comme l'aveugle ayant su que le Sauveur l'appelait, *jeta son manteau, et, sautant de joie, il vint le trouver*[3], dans l'assurance d'en recevoir la vue.

Voilà ce que la grâce de la vocation opère intérieurement dans les âmes attentives et fidèles. Il n'y a rien qu'elles ne quittent pour en suivre l'attrait, persuadées que le Sauveur ne les appelle à lui que pour les rendre parfaites. Sont-ce là tes dispositions, ô mon âme? Es-tu prête à renoncer

[1] Marc. 10. 52.
[2] Josue. 10. 13.
[3] Marc. 10. 50.

à tout, lorsqu'il plaira au Seigneur de te faire entendre sa voix, soit pour te retirer du monde, soit pour t'arracher à toi-même, afin de t'engager dans les voies de la sainteté et de t'y communiquer ses plus pures lumières?

Il ne tient qu'à vous, Seigneur, de me mettre dans ces heureuses dispositions; il ne faut qu'un regard de vos yeux pour me rendre fidèle et me faire obéir efficacement à votre sainte vocation. O Dieu de mon âme, demandez-moi comme à cet aveugle ce que je souhaite que vous fassiez pour moi; je vous répondrai sur l'heure : *Seigneur, faites que je voie,* non quelque objet périssable, mais vous seul; et qu'en vous voyant par les lumières de la foi je vous connaisse et je vous aime, puisque c'est *dans cette connaissance* affectueuse *que consiste la vie éternelle* [1]. Faites que je ferme les yeux à tous les objets créés, et que je n'y voie que les perfections du Créateur; faites enfin qu'après cette vie je voie clairement l'unité de votre essence avec la trinité des personnes, et que n'ayant plus rien à désirer je trouve en vous mon repos et mon bonheur éternels.

III. POINT.

Jésus ajouta : *Votre foi vous a sauvé; et au même instant l'aveugle commença à voir, et il suivit Jésus* [2], rendant gloire à Dieu.

Admirons en même temps et l'honneur que le Sauveur fait à la foi de lui attribuer les effets miraculeux qu'il opérait lui-même par sa toute-puissance, et la perfection des œuvres de Jésus-Christ, qui ne se contente pas d'ouvrir à cet aveugle les

[1] Joan. 17. 3. [2] Marc. 10. 52.

yeux du corps, mais qui lui ouvre aussi ceux de l'âme, afin qu'il se dégage de tout, pour s'attacher uniquement et souverainement à son bienfaiteur. Ce n'était pas assez à l'infinie bonté de Notre-Seigneur de rendre à cet homme la vue corporelle, s'il ne l'avait guéri de l'aveuglement spirituel, qui était son plus grand mal, et si l'ayant éclairé par ses lumières il ne l'avait attiré à lui par les chaînes de son amour.

C'est ainsi que le Sauveur en use envers les âmes dont il a dissipé les ténèbres. Il ne leur ouvre les yeux que pour leur embraser le cœur. La lumière intérieure qu'il leur communique dans l'oraison n'est que pour les engager à le suivre dans la pratique des vertus, dont il leur a donné l'exemple.

O mon Jésus, comment peut-on vous connaître sans vous aimer, et vous aimer sans vous suivre? Il serait bien étonnant de ne pas se rendre à tant de charmes, de n'avoir pas d'attachement à une si grande bonté, et de n'être pas touché du désir d'imiter une sainteté si parfaite. Tous les services que les hommes peuvent vous rendre, ô Roi du ciel et de la terre, ne sont rien en comparaison de l'honneur que vous leur faites en leur permettant de vous suivre. Souffrez, Seigneur, que je vous suive si constamment dans cette vie, que je puisse vous posséder pour jamais en l'autre.

VENDREDI DE LA VII[e] SEMAINE

APRÈS LA PENTECOTE

De l'aveugle-né.

I. POINT.

Jésus en passant vit un homme qui était aveugle dès sa naissance. Il le regarda, et ses disciples lui dirent : Maître, est-ce en punition de son péché ou de celui de son père et de sa mère qu'il est né aveugle? Non, répondit Jésus... Dieu l'a permis ainsi pour faire éclater en lui sa toute-puissance, Il faut que je fasse les œuvres de Celui qui m'a envoyé, tandis qu'il est jour[1].

Considérons que, bien que les afflictions et les maladies du corps soient le plus souvent des punitions du péché, ce ne sont pourtant quelquefois que des effets de la Providence, pour faire exercer aux justes de grandes vertus, que le Sauveur nomme les œuvres de Dieu. En effet, il est seul capable de les produire en des hommes faibles, leur donnant assez de courage pour embrasser la croix avec joie, et baiser avec respect la main qui les frappe. Ce sont ces œuvres qui rendent infiniment de gloire à Dieu, et qui font admirablement éclater sa toute-puissance.

Lorsque le Seigneur t'afflige, ô mon âme, c'est une grâce singulière dont il t'honore ; c'est qu'il a dessein d'opérer en toi l'œuvre de Dieu, et de ré-

[1] Joan. 9. 1, 2, 3, 4.

pandre abondamment sur toi les richesses de sa bonté. Tu ne seras jamais plus en état de le glorifier, et d'attirer les yeux de sa miséricorde, qu'en recevant avec une humble soumission les afflictions de sa main. C'est la main d'un père, d'un ami qui ne t'abaisse que pour te relever, qui ne te frappe que pour te guérir, et qui ne t'envoie des croix que pour en faire les instruments de sa gloire, et les moyens de ton salut et de ta perfection.

Jetez sur moi, ô mon Rédempteur, une œillade favorable, qui ouvre les yeux de mon âme, et qui me fasse voir clairement le prix des misères et des disgrâces de cette vie, afin que je les estime comme elles le méritent. Ce ne sont des maux, je le confesse, qu'à l'égard de ceux qui les regardent avec les yeux de la nature; ce sont des sources de biens à ceux qui les envisagent avec les yeux de la foi. L'humilité, la patience, l'amour qu'on y exerce, sont *les œuvres de Celui qui vous a envoyé,* ô mon Jésus : faites-les, je vous en supplie, *tandis qu'il est jour :* c'est le temps de ma vie. Il est si court, que c'est à peine un jour entier; ne souffrez pas que j'en perde un moment, et accordez-moi la grâce d'en faire un si bon usage, que j'en achète les trésors de l'éternité.

II. POINT.

Jésus cracha à terre et fit de la boue avec sa salive, puis il frotta de cette boue les yeux de l'aveugle, et lui dit : Allez vous laver dans la piscine de Siloé. L'aveugle y alla; et après s'y être lavé il revint voyant fort clair[1].

Considérons les desseins du Fils de Dieu dans

[1] Joan. 9. 6, 7.

la manière dont il guérit l'aveugle-né. Le premier est de montrer sa touté-puissance, en rendant la la vue à cet aveugle par un moyen tout à fait disproportionné et contraire en apparence à la fin qu'il se proposait, puisque de la boue mise sur les yeux d'un homme est plus propre à lui faire perdre la vue qu'à la lui rendre. Le deuxième est de nous faire connaître que pour recouvrer et entretenir en nous la lumière de la grâce, il faut qu'à toute heure nous nous remettions devant les yeux la boue d'où nous tirons notre origine. C'est la disposition surtout qu'il faut avoir lorsqu'on va au sacrement de pénitence, figuré par la piscine de Siloé, rien ne nous rendant plus capable de profiter de ce bain sacré que d'y porter la boue sur nos yeux, c'est-à-dire que de reconnaître nos souillures, d'en faire un grand sujet d'humiliation, et de les exposer avec une humble confiance d'en être purifié.

Mon Dieu, qui l'aurait dit, que la boue pût guérir les yeux d'un aveugle! Qui le dirait encore tous les jours, que la considération de notre néant, du limon dont nous sommes formés, de la poussière où nous devons retourner, pût guérir l'aveuglement de nos âmes! O admirable effet de l'humilité! O orgueil insupportable du cœur humain, d'avoir tant d'opposition à une vertu si précieuse, et si féconde en merveilles!

Mettez-moi sur les yeux, ô mon Sauveur, cette boue salutaire, qui guérisse mon aveuglement spirituel. Mais souvenez-vous qu'elle doit être formée de la poussière et de votre salive mêlées ensemble; car si la sagesse éternelle, figurée par la salive, ne touche mes yèux, ils ne s'ouvriront jamais parfaitement. La poussière toute seule pourrait bien me

faire voir ma bassesse, mais non pas vos grandeurs, dont la connaissance est nécessaire à mon salut. Montrez-moi qui je suis, et qui vous êtes, ô mon Jésus, afin que, vous connaissant et me connaissant moi-même, je n'aie pas moins d'amour pour vous que d'horreur pour moi, et que je demeure ainsi rempli de grâce et de charité.

III. POINT.

Considérons la glorieuse confession de l'aveugle, les persécutions qu'il souffre, les vertus qu'il exerce et les grâces incomparables qu'il reçoit de Notre-Seigneur en récompense de son courage.

L'aveugle, pénétré de reconnaissance envers son bienfaiteur, publie hautement le miracle que le Fils de Dieu a fait en sa faveur. Les pharisiens, irrités de son zèle et de sa confession, le menacent, le chargent d'injures, le retranchent de leur synagogue. Toutes ces persécutions ne peuvent lui fermer la bouche; il consacre sa langue à la gloire de Celui qui lui a ouvert les yeux, et ne cesse de dire : *qu'il était né aveugle, que c'est Jésus qui lui a rendu la vue* [1], et qu'il l'a fait de la manière du monde la plus surprenante. Il confond généreusement ces superbes pharisiens, il se moque de leurs artifices, il les invite à devenir eux-mêmes les disciples du Sauveur.

O pouvoir incompréhensible de la grâce, qui fait en un moment d'un pauvre aveugle sans science et sans étude un prédicateur et un défenseur de la gloire de Jésus-Christ! qui donne à un homme méprisable et naturellement timide une fermeté plus

[1] Joan. 9. 25.

qu'humaine, et qui, par un si faible instrument, opère les plus insignes merveilles! Le Fils de Dieu ne borne pas là ses faveurs envers cet heureux aveugle; car, ayant su que les pharisiens l'avaient chassé comme un excommunié, il alla le chercher pour le consoler; l'ayant trouvé, il s'entretint avec lui, le remplit de lumière, et lui donna une foi si vive, que, lui ayant dit qu'il était le Fils de Dieu, l'aveugle répondit incontinent : *Je crois, Seigneur; et, se jetant à ses pieds, l'adora* [1].

O mon Jésus, qui ne tiendra à honneur d'être persécuté pour votre saint nom, puisque vous prodiguez tant de grâces et de consolations célestes à ceux qui souffrent pour un sujet si glorieux? Que ne puis-je, ô mon Sauveur, annoncer vos grandeurs, publier vos merveilles, confesser votre divinité en présence de ceux qui vous méconnaissent! Que je m'estimerais heureux d'être maltraité pour une si belle cause! Ce serait là la source de mon bonheur.

SAMEDI DE LA VII[e] SEMAINE

APRÈS LA PENTECOTE

Répétition de la méditation précédente.

VIII[e] DIMANCHE APRÈS LA PENTECOTE

De l'économe qui dissipait le bien de son maître.

Pour le premier *prélude*, on se représentera le Sauveur instruisant le peuple. Au second, on lui

1 Joan. 9. 38.

demandera la grâce de profiter de ses saintes instructions.

I. POINT.

Un homme riche avait un économe, qui fut accusé devant lui d'avoir dissipé son bien. Il le fit venir, et lui dit : Qu'est-ce que j'entends dire de vous? Rendez-moi compte de votre administration, car vous n'aurez plus désormais la conduite de mes affaires [1].

Je suis cet économe, Dieu est ce riche, qui m'a mis entre les mains les biens de la nature et de la grâce; qui m'a donné surtout l'administration de son héritage, c'est-à-dire de mon âme, créée à son image et rachetée par le sang de son Fils : il en est le maître, je n'en suis que l'économe, et je lui en dois rapporter tous les fruits.

En vérité, ai-je été un administrateur fidèle? Quel usage ai-je fait des richesses, des talents, des sens intérieurs et extérieurs dont le Seigneur m'a pourvu? Quel soin ai-je eu de mon âme? en ai-je préféré les intérêts à ceux de mon corps? en ai-je appliqué toutes les puissances à l'honneur et à la gloire du Créateur? Depuis que je travaille dans la maison d'un si grand maître, quel profit a-t-il tiré de mes services? Combien de fois m'a-t-il reproché ma négligence par des inspirations secrètes, en me disant au fond du cœur : *Qu'est-ce que j'entends dire de vous?* Quelle est cette vie molle et languissante que vous avez menée? Quelle est cette insensibilité que vous faites paraître dans toute votre conduite pour votre salut et votre perfection? Quelle est cette nonchalance que vous apportez à satisfaire aux exigences

[1] Luc. 16. 1, etc.

de votre état et de votre profession? Rendez-moi compte de tant de créatures que j'ai produites pour vos usages, des biens dont j'ai rempli votre maison, des forces et des talents que je vous ai donnés; rendez-moi compte de tant de pensées qui vous ont roulé dans l'esprit, de tant de paroles que vous avez dites, de tant d'actions et de tant d'entreprises que vous avez faites, de tant de desseins que vous avez formés. Voilà ce que Dieu me fait entendre aujourd'hui pour l'amendement de ma vie; je l'entendrai un jour pour ma condamnation, si je néglige à présent d'écouter sa voix, et si à force de la négliger j'endurcis mon cœur.

Mon Seigneur et mon maître, ne le permettez pas, ce fatal endurcissement, qui serait infailliblement suivi de mon éternelle réprobation. Rendez-moi attentif et docile à votre divine parole; et, si j'ai eu jusqu'ici le malheur de ne vous pas être fidèle, faites au moins que je ne sois pas insensible aux reproches salutaires que vous me faites si souvent de mes infidélités. Imprimez-moi bien avant dans le cœur l'idée du compte terrible que vous me redemanderez un jour, afin que j'emploie tous les moments de ma vie à en dresser les articles. C'est la très-humble prière que je vous fais, ô le meilleur de tous les maîtres.

II. POINT.

L'économe, ne voyant plus de moyens de raccommoder ses affaires, se dit en lui-même: *Que vais-je devenir? Je ne puis bêcher, j'ai honte de mendier: il faut que je me fasse des amis* [1]. Là-

[1] Luc. 16. 3, etc.

dessus *il va trouver ceux qui devaient quelque chose à son maître*, et, leur rendant leurs obligations, leur en fit faire de moindres sommes. *Le maître,* ayant appris cette action, *loua* l'adresse de *son économe.*

Le Fils de Dieu, en nous proposant cette parabole, prétend, non pas approuver l'infidélité de cet intendant, mais nous confondre du peu de soin que nous avons de notre salut, en nous faisant faire réflexion que les enfants du siècle sont plus prudents et plus éclairés dans la conduite de leurs affaires temporelles que ne le sont les enfants de lumière en ce qui regarde l'importante affaire de la sanctification de leur âme et de leur éternelle félicité.

O mon âme, considère d'une part l'industrie et l'avidité de tant de personnes, qui n'oublient rien pour vivre heureusement selon le monde; et de l'autre, le peu de zèle et le peu d'empressement qu'on fait paraître pour acquérir le vrai bonheur. Combien de gens se portent aux vices avec chaleur, et ne s'adonnent à l'exercice des vertus qu'avec négligence! Ils ont l'esprit toujours appliqué à chercher des voies pour faire réussir leurs mauvais desseins, et ils sont dans l'assoupissement lorsqu'il s'agit de mettre en pratique les saintes résolutions que l'esprit de Dieu leur inspire. N'est-ce point là ta conduite?

Remplissez-moi d'une salutaire confusion, Seigneur, à la vue de mon étrange stupidité. Je plains un païen qui cherche les biens présents, parce qu'il n'a pas de connaissance des biens futurs : ne suis-je pas plus à plaindre de croire les biens futurs, qui sont éternels, et de ne chercher que les présents,

qui passent? L'infidèle est plus prudent : il agit conformément à ses lumières, ou plutôt à ses intérêts. Et moi, dont la conduite et la créance s'accordent si peu, ne suis-je pas insensé de croire en chrétien, et de vivre en idolâtre? Je reconnais ma folie, et je m'en accuse en votre présence, ô mon Sauveur, en vous conjurant de vous souvenir que j'ai l'honneur de vous appartenir, qu'il est de votre gloire que ceux qui font profession de vous servir participent aux lumières de votre sagesse, et qu'ils aient au moins autant d'application et de ferveur dans votre service qu'en ont au service du monde ceux qui en sont les partisans. Accordez-moi cette grâce par le zèle que vous avez pour mon salut.

III. POINT.

Cette parabole, que nous venons d'exposer à la lettre, se peut encore entendre en un sens moral, propre à faire remarquer plusieurs pratiques qui, quoique différentes, sont toutes d'une grande utilité pour gagner la vie éternelle. Elles sont renfermées dans les paroles de l'économe : *Je ne saurais travailler à la terre, j'ai honte de mendier; je sais bien ce que je ferai, afin que, quand je serai hors d'ici, je trouve des gens qui me reçoivent chez eux.*

Ceux qui savent travailler à la terre sont ceux qui se sauvent en mortifiant leur chair par de rudes pénitences; d'autres gagnent le ciel en mendiant, c'est-à-dire par l'exercice de l'oraison. Il y en a qui ne sont capables ni des rigueurs de la pénitence, ni du silence et de l'application que demande la prière; leur ressource, et la troisième voie d'arriver à la bienheureuse éternité, est l'aumône. C'est

aussi la conclusion que le Sauveur tire de toute la parabole, en disant : *Employez donc les richesses injustes à vous faire des amis qui, à la mort, vous reçoivent dans les tabernacles éternels*[1].

Voilà la voie du salut que le Fils de Dieu enseigne, comme une espèce de supplément, aux riches qui n'ont assez de courage pour entreprendre des austérités, ni assez de recueillement pour se donner à la contemplation : c'est d'employer leurs richesses à des usages de miséricorde, et, au lieu qu'ils en font souvent des instruments d'iniquité, d'en faire des amis et de puissants intercesseurs auprès de Dieu pour acquérir la justice. C'est là l'effet de l'aumône, qui, *étant mise dans le sein du pauvre,* ainsi que parle le Sage, *prie pour ceux qui l'y ont mise,* et leur obtient les grâces qui leur sont nécessaires pour se sauver.

O Père des miséricordes, ne permettez pas que les riches se perdent par les dons que vous leur avez faits, et par les moyens que vous leur avez mis entre les mains pour se sanctifier; éclairez leur esprit et purifiez leur cœur, afin que, dégagés de l'amour des biens du siècle, ils *deviennent riches en bonnes œuvres,* et que, se faisant des amis des pauvres et des justes de la terre, ils puissent par leur crédit être reçus dans les tabernacles éternels.

[1] Luc. 16. 9. [2] Eccli. 29. 15.

LUNDI DE LA VIIIe SEMAINE

APRÈS LA PENTECOTE

D'un sourd et muet que Notre-Seigneur guérit, en lui appliquant de sa salive.

Les *préludes* de cette méditation et des quatre suivantes sont de se représenter le miracle du Fils de Dieu, et de lui demander la grâce d'en recueillir le fruit.

I. POINT.

Quelques personnes amenèrent à Jésus un homme sourd et muet, et le prièrent de lui imposer les mains[1].

Considérons dans cet homme si affligé l'image des pécheurs que l'endurcissement de leur cœur a rendus sourds et muets tout ensemble. Ils sont devenus sourds aux avertissements des hommes et aux inspirations de Dieu, pour avoir longtemps méprisé les uns, et fermé l'oreille aux autres. Ils sont muets, ne pouvant ni parler de Dieu, ni parler à Dieu, ni s'expliquer de leurs péchés dans la confession, parce qu'ils se sont accoutumés à n'avoir que des entretiens profanes, qu'ils n'ont nul usage de la prière, et qu'ils se sont fait une habitude de s'éloigner du tribunal de la pénitence.

Ne me suis-je jamais mis en danger de tomber dans un état si terrible? Mon peu d'attention aux bonnes pensées, ma négligence à écouter la voix du Saint-Esprit, mon peu d'amour pour Dieu, mon

1 Marc. 7. 32. Luc. 11. 14.

attachement aux choses du siècle, mon peu de goût pour les discours spirituels, mes dégoûts pour l'oraison et pour la parole de Dieu, ces répugnances à me confesser, que j'ai si peu de soin de surmonter, ne sont-ce pas les marques ou au moins les commencements d'un mal si funeste et si répandu parmi les hommes?

Ayez pitié, Seigneur, de cette multitude de sourds et de muets dont tout le monde est plein; excitez les personnes de piété de vous parler pour eux, de solliciter leur guérison, de les amener à vos ministres. Je me prosterne devant vous-même, et je me jette à vos pieds, divin Sauveur, pour vous supplier de prévenir cet endurcissement en moi, d'empêcher que je n'y tombe, de me rendre attentif à vos inspirations, fidèle à la prière, et fervent dans tous les exercices de dévotion.

II. POINT.

Jésus prit le muet par la main, et, l'ayant tiré de la foule, lui mit ses doigts dans les oreilles, et lui appliqua de la salive sur la langue; puis il leva les yeux au ciel, il jeta un soupir, et lui dit: Ouvrez-vous [1].

Examinons tout ce que fait le Fils de Dieu dans cette guérison. 1° Il prend le muet par la main, et le tire de la foule, pour montrer que les sourds et les muets spirituels ne guériront jamais qu'ils ne commencent par se débarrasser des affaires du siècle. 2° Il jette un profond soupir. Hélas! qu'un mal est déplorable, lorsqu'il est capable d'arracher des soupirs à Dieu lui-même. 3° Il lève les yeux au ciel, pour marquer que c'est de là seulement qu'il

1 Marc. 7. 33.

faut espérer la guérison d'une si dangereuse maladie, et en attirer la grâce par une prière fervente. 4o Il met ses doigts dans les oreilles du sourd, afin de nous apprendre que c'est aux dons du Saint-Esprit, figurés par les doigts du Sauveur, d'ouvrir les oreilles du cœur et de guérir la surdité spirituelle. 5o Il applique de la salive sur la langue du muet, parce que c'est la sagesse, dont la salive de Jésus est le symbole, qui délie nos langues, et qui leur apprend la manière de bien prier et de bien parler. 6o Il dit enfin d'un ton de maître : *Ouvrez-vous* [1], parce qu'il n'appartient qu'à Dieu, *dont la parole, vive, efficace et pénétrante* [1], *passe* au travers de tous les obstacles, de se faire entendre aux sourds et de leur rendre l'ouïe.

O mon divin Rédempteur, à qui les plus grands miracles ne coûtent rien, pourquoi faites-vous tant de cérémonies mystérieuses en celui-ci? Êtes-vous moins puissant envers ce malade que vous ne l'avez été envers tant d'autres que vous avez guéris d'une seule de vos paroles? Non, sans doute, votre puissance n'est pas moindre, vous êtes toujours le Fils du Très-Haut, du Tout-puissant, et Tout-puissant comme lui : mais vous avez voulu nous frapper par toutes ces circonstances extraordinaires, et nous faire comprendre quel mal c'est que l'endurcissement qui fait les sourds et les muets spirituels. Soyez éternellement béni de vos bontés; et, afin que j'en recueille tout le fruit que vous prétendez, conservez-moi toujours dans le cœur une horreur extrême d'un mal dont les suites sont si funestes, et dont la guérison est si difficile.

1 Hebr. 4. 22.

III. POINT.

Au même instant les oreilles du sourd furent ouvertes, sa langue se délia, et il commença à parler librement [1].

Admirons ici la toute-puissance de Notre-Seigneur, à qui rien n'est impossible, et qui ôte comme il lui plaît les empêchements les plus insurmontables de notre salut, aussi efficacement qu'il guérit quand il veut les maladies du corps les plus incurables. Qu'il est consolant à des âmes faibles et sujettes à tant d'infirmités spirituelles d'avoir dans la personne du Fils de Dieu un si puissant et si charitable médecin, auquel ils peuvent avoir recours dans tous leurs maux, et qui ferait plutôt un miracle que de rejeter une humble prière !

La guérison de ce malade fit de grandes impressions sur le peuple; toute la Judée retentit des louanges qu'on donnait au Sauveur; on exaltait partout sa puissance; et, parmi les acclamations publiques, rien n'était plus commun que cet éloge : *Il a bien fait toutes choses, il a fait entendre les sourds et parler les muets* [2].

O Sagesse incréée, qui publiez vos grandeurs par la bouche des plus simples, souffrez que je me joigne à eux pour vous louer, et que je vous dise avec toute la joie de mon cœur, *que vos œuvres sont parfaites !* Vous fîtes bien toutes choses, quand vous les tirâtes du néant au commencement du monde, et vous avez fait depuis excellemment tout ce qui était nécessaire pour notre rédemption. Il ne paraît rien que d'accompli dans vos miracles,

[1] Marc. 7. 35.
[2] *Ibid.* 37.
[3] Deut. 32. 4.

dans vos discours, dans vos sacrements, dans l'exercice des vertus dont vous nous avez donné l'exemple. Il ne vous reste plus à mon égard qu'à opérer le grand ouvrage de ma sanctification, et qu'à le couronner par une heureuse persévérance.

MARDI DE LA VIII[e] SEMAINE

APRÈS LA PENTECOTE

Du miracle que fit le Sauveur en délivrant un possédé lunatique sourd et muet.

I. POINT.

Il vint à Jésus *un homme qui, se jetant à ses pieds, s'écria : Seigneur, ayez pitié de mon fils... Il est lunatique, possédé d'un démon muet, qui le jette rudement contre terre, le fait écumer, lui fait grincer les dents, lui cause des pamoisons, et ne le quitte qu'avec peine, après l'avoir brisé : souvent il le jette dans le feu, souvent dans l'eau* [1].

Voilà comme le démon, cet impitoyable ennemi des hommes, les traiterait, si Dieu lui en donnait la permission; et c'est de là qu'on peut juger de la cruauté qu'il exerce envers eux dans les enfers, lorsqu'il les y a entraînés par sa malice et par ses ruses. Ah! qu'il est étrange de se livrer soi-même à un ennemi si cruel!

O qu'une âme est malheureuse qui écoute ses suggestions, qui donne dans les piéges qu'il lui

[1] Matth. 17. 14. Marc. 9. 16. Luc. 9. 38.

tend, et qui s'abandonne à son empire tyrannique! Que ne ne fait pas ce mauvais maître quand il s'est une fois emparé d'un pécheur? Il le rend sourd et muet de la manière que nous avons dit auparavant; il en fait un lunatique, agité de passions différentes, qui lui font à tout moment changer de conduite; il le jette contre terre, par les sentiments bas et terrestres qu'il lui inspire; il le porte à des discours déshonnêtes qui, comme une écume sale, sortent de sa bouche; il lui fait grincer les dents, par les emportements de colère où il le jette; et il est cause qu'il devient stupide et insensible aux choses de Dieu. Tantôt il tâche de le consumer par le feu d'une passion brutale; tantôt il le plonge dans les eaux amères d'une tristesse accablante, et le fait rouler de péché en péché, jusqu'à ce qu'il le précipite enfin avec lui dans les abîmes.

O mon âme, de quels yeux regardes-tu un état si déplorable! N'en as-tu pas de l'horreur? et ne crains-tu pas d'y tomber, ayant aussi peu de soin que tu as de résister aux tentations du démon? Comment ne veilles-tu pas continuellement pour les prévenir et pour t'en défendre? Quoi! peux-tu ne pas haïr celui qui ne flatte que pour être en cette vie et en l'autre le bourreau de ceux-mêmes qui ont pris son parti?

O Dieu tout-puissant, ne m'abandonnez pas à un tyran si furieux; et si, par une providence secrète, vous aviez résolu de lui livrer mon corps comme autrefois celui de Job, ne permettez pas au moins qu'il touche à mon âme; et, puisque votre Fils l'a rachetée par son sang précieux, c'est un bien qui vous doit être trop cher pour ne lui en pas conserver la possession.

II. POINT.

Jésus s'étant fait amener le possédé, *l'esprit commença à l'agiter avec violence* [1], et à lui causer d'horribles convulsions. Le père de ce pauvre enfant le voyant dans cet état, adressa sa prière à Jésus, et lui dit : *Si vous pouvez quelque chose, ayez compassion de nous et assistez nous* [2]. *Si vous pouvez croire,* répondit le Fils de Dieu, *toutes choses sont possibles à celui qui croit.* Le père comprit l'instruction du Sauveur; et, tâchant d'en profiter, répliqua incontinent *avec larmes* : *Seigneur, je crois; aidez-moi à vaincre mon incrédulité* [3] *:* c'est-à-dire, je crois autant qu'il m'est possible, ayez la bonté de suppléer à ce qui me manque.

Cet entretien de Jésus et de ce père affligé nous apprend, ô mon âme, qu'une grande foi est toute-puissante sur le cœur de Dieu; qu'il faut s'y animer autant qu'on peut, et la lui demander instamment, quand on ne la sent pas assez vive. C'est une manière excellente de prier, qui consiste à faire tout ce qui dépend de nous, et à demander au Seigneur tout le reste, en lui disant : O mon Dieu, je crois tout ce que vous avez dit, j'espère ce que vous avez promis, j'aime votre infinie bonté ; mais, après tout, je sens, quelque effort que je fasse, que ces actes sont bien imparfaits en moi : suppléez à mon insuffisance, fortifiez ma foi, affermissez mon espérance, et perfectionnez mon amour. Jésus, ayant vu la fidélité de cet homme à entrer dans les dispositions qu'il désirait en lui pour la guérison

1 Marc. 9. 19.
2 Marc. 9. 21, 22.
3 Marc. 9. 23.

de son fils, dit au démon : *Esprit sourd et muet, je te commande de sortir de ce corps, et de n'y rentrer jamais. Au même instant l'esprit jeta de grands cris, et, après de violentes agitations, sortit, laissant cet enfant comme mort.* Mais *Jésus le prit par la main, l'aida à se relever, et le rendit à son père* [1]. Remarquons : 1° le souverain empire de Jésus sur le démon ; 2° la rage et la fureur de cet esprit malin, quand il est contraint d'abandonner une âme qui a été longtemps son esclave ; 3° la violence que souffre cette âme au moment de sa délivrance ; 4° la douceur enfin et la bonté de Jésus envers elle, pour la consoler de ses peines, relever ses espérances, et la faire marcher dans les voies de son amour.

O Dieu de mon cœur, je ne vois rien ici qui ne me soit un puissant motif de vous servir et de vous aimer ; et quand je compare la tyrannie de l'ancien maître sous les lois duquel je vivais dans le temps de mon esclavage, avec l'aimable règne que vous exercez sur moi depuis que vous avez brisé mes liens, je goûte avec joie les fruits de cet heureux changement, et je vous conjure, par toutes vos miséricordes, de m'attacher si constamment à vous, que je ne m'en sépare jamais pour rentrer dans ma première servitude.

III. POINT.

Jésus étant revenu à la maison, ses disciples lui demandèrent en particulier : D'où vient que nous n'avons pu chasser ce démon? C'est, répondit-il, à cause de votre incrédulité. D'ailleurs *cette*

[1] Marc. 9. 23, etc.

espèce de démon ne cède qu'à la prière et au jeûne [1].

Admirons le sage ménagement du Sauveur à l'égard de ses disciples, et la salutaire instruction qu'il leur fait, n'ayant pas voulu leur reprocher en public leur incrédulité; pour nous apprendre avec quelle circonspection se doit faire la correction fraternelle. Il leur dit en particulier que leur peu de foi a été cause des vains efforts qu'ils ont faits pour la délivrance de ce possédé; et il leur ajoute que la prière et le jeûne sont nécessaires en ces sortes d'occasions.

Employons ces armes spirituelles que Notre-Seigneur nous met entre les mains pour triompher des malins esprits, jaloux du bonheur de nos âmes. Il ne faut qu'avoir une vraie foi pour les mettre en fuite : mais cette foi doit être soutenue de la prière et du jeûne, qui en sont les fruits, parce que la foi, quand elle est parfaite, élève le cœur du fidèle par l'oraison, l'humilie par le jeûne, et la met ainsi en état d'obtenir de Dieu tout ce qu'il veut.

O Dieu tout-puissant, de qui vient le don de la foi, jetez dans mon âme ce grain mystérieux, donnez-moi une foi vive et animée de votre divin amour; une foi féconde en bonnes œuvres, qui me fasse embrasser les exercices de l'oraison et de la pénitence; afin que mon corps étant déchargé par le jeûne de ce qu'il a de terrestre, mon esprit s'élève à vous par la prière comme *la fumée de la myrrhe et de l'encens* [2]: fumée, comme disait l'ange à Tobie, *qui met en fuite toutes sortes de démons* [3].

[1] Matth. 17. 18. Marc. 9. 28.

[2] Cant. 3. 6.

[3] Tob. 6. 8.

MERCREDI DE LA VIIIe SEMAINE

APRÈS LA PENTECOTE

De la fille d'un des chefs de la synagogue ressuscitée par le Sauveur.

I. POINT.

Une jeune fille de douze ans étant morte, son père, qui était chef de la synagogue, vint trouver Jésus, et, après l'avoir adoré, le pria avec grande instance de venir chez lui, pour rendre la vie à sa fille en lui imposant les mains [1].

Considérons les qualités de cette fille. Elle était unique, riche, d'un rang distingué, chérie de son père et de sa mère, qui l'avaient élevée délicatement, et qui n'épargnèrent rien pour lui prolonger la vie : cependant elle ne laisse pas de mourir dans la fleur de ses années. Cela nous montre qu'il n'y a point d'âge ni d'état, quelque florissant qu'il soit, où l'on puisse se promettre une longue vie et se garantir des surprises de la mort. Cette mort inopinée des enfants est quelquefois la punition ou des péchés de leur père et de leur mère, qui les ont trop aimés, ou des péchés mêmes de ces enfants, qui méritent que Dieu abrége le cours de leur vie. Quelquefois c'est une grâce qu'il leur fait de les retirer de ce monde *avant que la corruption se soit glissée dans leur cœur, et que le mensonge leur ait gâté la raison* [2].

[1] Matth. 9. 18. Marc. 5. 35. Luc. 8. 41.
[2] Sap. 4. 11.

Tout ceci, ô mon âme, doit nous faire craindre *le péché, qui a introduit la mort dans le monde* [1], et nous oblige à nous tenir prêts à mourir, quand il plaira au Seigneur de disposer de notre vie. Vous êtes le maître de la mienne, ô mon Dieu, je la remets dès à présent entre vos mains dans un parfait abandon. J'ose seulement vous conjurer, ô Père très-aimable, par les mérites de la mort de votre Fils, qu'il vous plaise de choisir le moment de la nôtre dans les conjonctures les plus favorables à notre salut et à votre gloire.

II. POINT.

Jésus écouta la prière du prince de la synagogue; *et, s'étant levé, il le suivit jusque chez lui. Il trouva dans la maison beaucoup de gens qui pleuraient et qui jetaient de grands cris. Il les fit taire; puis il entra dans la chambre de la fille, accompagné seulement du père et de la mère, et de trois de ses disciples, Pierre, Jacques et Jean* [2].

Considérons, 1° la bonté avec laquelle Notre-Seigneur suivit le prince de la synagogue, sans se rebuter du peu de foi qu'il venait de faire paraître en le priant de venir chez lui pour rendre la vie à sa fille, comme si de loin il n'eût pu faire ce miracle; 2° le choix qu'il fait, pour en être les spectateurs, des trois disciples qui devaient être les témoins de son affliction dans le jardin des Oliviers; et enfin l'humilité du Sauveur, qui veut opérer cette merveille en secret, et qui recommande à ceux qui la voient de n'en parler à personne.

[1] Rom. 5. 12.

[2] Matth. 9. 19. Marc. 5. 37. Luc. 8. 51.

La première de ces considérations nous fait voir que Notre-Seigneur ne laisse pas de faire des grâces aux imparfaits, surtout lorsqu'ils commencent à s'attacher à son service, afin de les attirer par ses caresses à la perfection de son amour. La seconde nous montre la distinction qu'il fait des plus fervents, qui lui sont les plus dévoués, et qui font une singulière profession de le suivre par la participation de ses douleurs. La troisième enseigne aux uns et aux autres à fuir l'éclat et l'ostentation comme les écueils de la vertu.

Quelque peu avancé que je sois, ô mon Sauveur, dans les voies de la perfection, je ne désespère pas d'avoir part à vos faveurs, et je ne vous les demande que pour m'encourager à vous servir et à vous aimer plus parfaitement. C'est pour moi la souveraine de toutes les grâces d'être embrasé d'amour pour vous, et de ne chercher en vous servant que le plaisir de vous suivre dans les humiliations et dans les souffrances.

III. POINT.

Jésus prit la fille par la main, et lui dit tout haut : Levez-vous, ma fille; elle se leva aussitôt, et marcha ; puis il commanda qu'on lui donnât à manger [1]. Après avoir d'abord admiré la toute-puissante parole de Jésus, qui se fait entendre aux morts et qui s'en fait obéir, il faut remarquer les circonstances mystérieuses de cette résurrection, qui sont comme les traits de la résurrection spirituelle de certains pécheurs qui ne tombent que par faiblesse, et que le Sauveur ranime en les aidant à se relever. Ce qu'il y a singulièrement à considé-

[1] Marc. 5. 41, etc. Luc. 8. 55.

rer, c'est qu'en leur donnant la vie il leur demande deux choses : l'une, qu'ils commencent à marcher et à s'avancer dans le chemin de la vertu par l'exercice des bonnes œuvres; l'autre, qu'ils mangent le pain qui fortifie les cœurs, afin d'achever de se rétablir par l'usage de cette céleste nourriture.

Rentrons en nous-mêmes avec une humble confusion, et, pleins de reconnaissance envers le Sauveur, voyons combien de fois, après nos chutes, il nous a prêté la main pour nous relever. Avons-nous eu soin de marcher depuis avec ferveur dans les voies de sa justice après y avoir été remis par sa grâce? Pour nous y maintenir et ne retomber jamais dans nos faiblesses, avons-nous pris le pain des forts avec les saintes dispositions requises pour en profiter?

Je vous l'avoue, couvert de honte, ô mon divin Sauveur, toute ma vie n'a été qu'une malheureuse alternative de mort et de résurrection. Aujourd'hui ressuscité par votre miséricorde, et demain perdant tout de nouveau la vie de la grâce par une funeste inconstance, j'aurais lassé toute autre bonté que la vôtre. Donnez-moi encore la main, aimable Rédempteur, et n'abandonnez jamais la mienne. Regardez-moi comme un enfant qui a un besoin continuel d'être soutenu dans tous ses pas; protégez-moi par une providence toujours attentive à mes besoins, et, quoique j'aie fait jusqu'ici peu de profit du pain de vie, *de ce pain au-dessus de toute substance*[1], qui fortifie les lâches et qui soutient les pusillanimes, ne me le refusez pas, Seigneur, afin que, le mangeant dignement et étant rassasié, je marche

[1] Matth. 6. 11.

tout de bon et avec un courage constant jusqu'à la sainte montagne d'Horeb, où j'espère voir à jamais votre majesté dans sa gloire.

JEUDI DE LA VIIIe SEMAINE

APRÈS LA PENTECOTE

Du fils de la veuve de Naïm, ressuscité par Notre-Seigneur.

I. POINT.

Le Sauveur alla un jour avec ses disciples dans une ville appelée Naïm. Comme il était près d'y entrer, il vit qu'on portait en terre le fils unique d'une veuve, et que beaucoup de personnes accompagnaient, avec cette mère[1] affligée, la pompe funèbre.

Considérons dans ce jeune homme dont le cercueil est porté par quatre personnes les quatre passions qui ont coutume de conduire les âmes à la mort. Ces passions et ces vices sont l'impureté, la colère, l'ambition et l'amour désordonné des richesses. Une grande partie du monde est emportée par ces affections déréglées, et la jeunesse elle-même en est entraînée dans l'abîme de toutes sortes d'iniquités si le Fils de Dieu n'en arrête les saillies.

Ce malheur si général est bien capable, ô mon âme, de nous donner de la compassion : car qu'y a-t-il de plus pitoyable que de voir le monde cou-

[1] Luc. 7. 12.

vert de ces morts? Ne faut-il pas, à la vue d'un tel spectacle, s'écrier avec Jérémie : *Qui donnera de l'eau à ma tête et fera de mes yeux deux sources de larmes, afin que je pleure jour et nuit ceux de mon peuple qu'on a mis à mort* [1]?

O Père des miséricordes, jetez les yeux de toutes parts sur cette multitude de criminels à qui le péché a ôté la vie de la grâce; ayez pitié d'eux, prévenez leur chute, arrêtez leurs pas, avant que la mort achève de les jeter dans le précipice. C'est pour cela que vous êtes descendu du ciel, ô mon Jésus, c'est pour sauver les pécheurs dont toute la terre est remplie. Faites-leur sentir les effets de vos bontés, allez au-devant d'eux, réprimez la violence de leurs passions, et ne permettez pas que l'enfer se remplisse des âmes que vous êtes venu racheter par votre sang précieux.

II. POINT.

Jésus, voyant la veuve pleurer, en eut compassion, et lui dit : Ne pleurez point; et, s'approchant du cercueil, il le toucha, *et aussitôt ceux qui le portaient s'arrêtèrent.* [2].

Considérons le cœur tendre et compatissant du Fils de Dieu, qui fut si touché des pleurs de cette mère, qu'il n'en fallut pas davantage pour le déterminer à ressusciter son fils : par où nous voyons que les larmes qui coulent de nos yeux non-seulement pour nos péchés, mais même pour les péchés d'autrui, sont une espèce d'oraison qui, quoique muette, est toute-puissante auprès de Notre-Seigneur pour attirer sa miséricorde.

[1] Jerem. 9. 1. [2] Luc. 7. 13.

Avons-nous fait jamais à Dieu cette espèce de prière pour le salut de nos frères qui se perdent tous les jours? Cet état déplorable de tant d'âmes a-t-il jamais tiré une seule larme de nos yeux? Hélas! à peine en répandons-nous sur nos propres malheurs! Que deviendrions-nous si l'Église notre mère, touchée de notre insensibilité, n'en versait pour nous, et ne nous méritait les grâces de conversion dont nous nous rendons indignes?

O doux et pitoyable Sauveur, laissez-vous toucher de l'affliction de cette mère commune des fidèles, qui ne cesse de pleurer les désordres de tous ses enfants, et qui les pleure avec autant de tendresse que si chacun d'eux était son fils unique. Otez à cette mère désolée le sujet de sa tristesse; dites-lui pour la consoler : *Ne pleurez point;* car je vous rendrai votre fils. C'est moi, Seigneur, dont elle pleure les maladies spirituelles, qui me conduiront bientôt au dernier malheur si vous n'exaucez sa prière, si vous ne me touchez par vos saintes inspirations, et si vous n'arrêtez l'impétuosité des passions qui m'entraînent à la mort. O main toute-puissante qui avez touché le bois de la croix pour nous rendre la vie, touchez si efficacement mon cœur, qu'il ne vive plus que de la vie de Jésus, et qu'il n'ait plus d'autre mouvement que celui de son divin amour.

III. POINT.

Après cela, *Jésus dit* au mort : *Jeune homme, levez-vous, je vous le commande. En même temps le mort se leva sur son séant, et commença à parler; et Jésus le rendit à sa mère*[1].

[1] Luc. 7. 14, etc.

Voilà ce qui arrive ordinairement aux pécheurs qui se sont laissé emporter à leurs passions, et qui ont passé du temps dans leurs déréglements. Quand il plaît au Seigneur de les toucher et de les convertir, ils ne reviennent que peu à peu à l'heureux état où ils étaient avant qu'ils s'abandonnassent aux mouvements désordonnés de leur cœur. D'abord ils reçoivent la vie de la grâce avec celle d'une parfaite contrition, ils renoncent aux inclinations de la chair, ils rétractent leurs engagements; mais il leur reste encore des vestiges de leurs anciennes habitudes, qui ne s'effacent qu'avec le temps par l'usage des sacrements et par les grâces qu'ils y reçoivent.

Ils confessent leurs péchés, ils bénissent Celui qui les leur a pardonnés et qui, achevant en eux l'œuvre de sa miséricorde, les rétablit dans une vie pure et parfaite.

Quel plaisir à l'Église de voir ce changement miraculeux de ses enfants! Qu'elle les reçoit avec joie des mains de Jésus! Que de louanges elle lui donne d'avoir écouté la voix de ses larmes, et de s'être laissé attendrir à sa douleur! Ah! qu'il ne tient pas à elle que tout le monde ne le glorifie, et ne dise, avec ceux qui furent témoins de la résurrection du jeune homme: En vérité, *un grand Prophète a paru parmi nous, et Dieu a daigné visiter son peuple* [1].

Pour moi, je le dirai, ô mon Sauveur, tous les jours de ma vie; je chanterai à jamais votre toute-puissante miséricorde, je me souviendrai éternellement de vos bontés. Je n'étais pas, et vous m'avez tiré du néant; je m'étais perdu, et vous m'avez re-

1 Luc. 7. 16.

trouvé; j'étais mort, et vous m'avez rendu la vie; et, pour comble de grâces, vous m'avez rétabli si parfaitement en vos bonnes grâces, que je puis comme auparavant m'approcher de vous avec confiance, vous entretenir avec tendresse, et avoir part à vos plus intimes communications.

VENDREDI DE LA VIII[e] SEMAINE

APRÈS LA PENTECOTE

De la résurrection de Lazare.

I. POINT.

Lazare, frère de Marthe et de Marie, *étant tombé malade, ses sœurs envoyèrent dire à Jésus,* qui était ami particulier de cette famille : *Seigneur, celui que vous aimez est malade. Jésus répondit* à ceux qui étaient venus de leur part : *Cette maladie ne va pas à la mort, elle n'est que pour la gloire de Dieu, afin que le Fils de Dieu en soit glorifié* [1].

Apprenons, 1° dans les paroles de Marthe et de Marie une manière d'oraison courte, excellente, et fort efficace, propre aux personnes spirituelles, qui consiste à représenter en peu de mots à Notre-Seigneur les besoins pressants où l'on est, et la charité infinie qu'il a pour nous, sur laquelle nous nous reposons, avec une soumission parfaite aux ordres de sa providence. Cette façon de prier vient d'un grand fonds de foi, et d'une haute estime qu'on a de la divine bonté, auprès de laquelle on croit n'avoir

[1] Joan. 11. 1, etc.

besoin que d'une simple exposition de ses peines pour en être soulagé. Nous avons, ô mon âme, de si fortes preuves de l'amour que le Père des miséricordes a pour nous, que nous pouvons lui faire cette même prière dans nos nécessités : *Seigneur, celui que vous aimez est malade;* il est attaqué de violentes tentations, il est déchiré par de cruelles inquiétudes, il est tombé dans une étrange tiédeur; il est tyrannisé par l'orgueil, la sensualité, etc. Il faut aussi lui exposer avec une tendre confiance ses infirmités spirituelles, comme la sainte Vierge exposa à Jésus que le vin manquait aux noces de Cana.

Remarquons, 2° dans la réponse que fit Jésus aux deux sœurs, le grand motif de consolation qu'ont les justes dans toutes les tribulations qui leur arrivent, de savoir que ces tribulations servent à la gloire du Seigneur et à leur propre sanctification. Quelle douceur pour moi, ô mon Dieu, de contribuer à votre gloire par mes souffrances! S'il est vrai, comme je n'en puis douter, que toutes mes peines sont pour vous des sacrifices de louanges, et pour moi des moyens de vous plaire, ne me les épargnez pas, Seigneur, je les regarde comme les plus rares faveurs que je puisse recevoir de vos bontés.

Considérons enfin, dans l'affliction qu'eurent les deux sœurs à la mort de Lazare, dont les paroles du Fils de Dieu semblaient leur avoir promis la guérison; considérons, dis-je, les dures épreuves auxquelles Dieu se plaît quelquefois de mettre ses meilleurs amis, pour leur faire pratiquer les plus grandes vertus. C'est ainsi qu'il éprouva son fidèle serviteur Abraham, en lui ordonnant d'immoler son fils unique, par lequel il lui avait auparavant promis une nombreuse postérité. Sur quoi saint Paul dit

qu'Abraham *espéra contre l'espérance*[1], persuadé que Dieu avait des voies supérieures à sa connaissance, par lesquelles il accomplirait ses promesses.

Quoique je n'aie pas l'honneur, ô mon Seigneur, d'être de ces amis fidèles, je ne me persuaderai jamais que vous vouliez m'abandonner; en quelque état que vous me réduisiez, j'aurai toujours confiance en vous, et je vous dirai avec le roi-prophète : *Quand je me verrais obligé de marcher parmi les ténèbres de la mort, je ne craindrais pas qu'il m'en arrivât rien de mal, parce que vous êtes avec moi*[2].

II. POINT.

Jésus, étant arrivé à Béthanie, trouva que Lazare était depuis quatre jours dans le tombeau. Dès que Marthe sut que Jésus venait, elle alla au-devant de lui et lui dit : Seigneur, si vous eussiez été ici, mon frère ne serait pas mort; mais je sais que Dieu vous accordera tout ce que vous demanderez[3].

Marthe à la vérité reconnaît le pouvoir qu'a Jésus d'obtenir ce qu'il lui plaît, mais non pas celui qu'il a d'opérer par sa propre vertu toutes sortes de miracles. Le Sauveur l'instruit, en lui disant : *Je suis moi-même la résurrection et la vie; celui qui croit en moi, quand il serait mort, vivra; et quiconque vit et croit en moi, ne mourra jamais; le croyez-vous*[4]*?* Marthe, confuse de son peu de foi, se corrige incontinent, et répond avec ferveur : *Oui, Seigneur, je l'ai cru que vous êtes le Christ, Fils du Dieu vivant, qui êtes venu au*

[1] Rom. 4. 18.
[2] Ps. 22. 4.
[3] Joan. 11. 17, etc.
[4] *Ibid.* 25, etc.

monde. Voilà la docilité d'une âme fidèle, qu'on redresse aisément, et qui tire de sa faiblesse et de ses chutes un motif de se relever avec plus de courage, et d'être plus fervente dans l'exercice de la vertu.

Madeleine, avertie par sa sœur de la venue du Fils de Dieu, ne fait paraître nulle imperfection. Elle se lève aussitôt et quitte tout pour aller à lui. Dès qu'elle l'a joint, *elle se jette à ses pieds* et se contente de lui dire : *Seigneur, si vous eussiez été ici, mon frère ne serait pas mort*[1], sans ajouter rien davantage, se reposant de tout ce qu'elle souhaitait, sur la toute-puissante bonté de Jésus. Aussi son silence fut-il une prière efficace, au mérite de laquelle l'Église attribue le grand miracle de la résurrection de Lazare. Le cœur de Jésus est trop sensible pour résister à une manière de prière que la foi, l'humilité, l'amour, la confiance et la résignation rendent si pressante.

Il ne tiendrait qu'à nous d'obtenir tout de vous, aimable Sauveur ; il ne faudrait que nous présenter à vous, que nous jeter à vos pieds, et que vous expliquer nos désirs par des soupirs et par des larmes. Il ne s'agit pas de faire de longs discours pour vous persuader ; je n'ai qu'à vous exposer mon cœur avec une humble et tendre confiance ; vous en savez la tiédeur, la lâcheté, les infidélités ; il me suffit de les pleurer à vos pieds, pour en recevoir le pardon et un parfait renouvellement de dévotion, de ferveur et de fidélité.

[1] Joan. 11. 32.

III. POINT.

Jésus se rendit au tombeau de Lazare; c'était une grotte, où l'on avait mis une pierre par-dessus. Jésus dit : Otez la pierre. Marthe, qui était sœur du mort, lui dit : *Seigneur, il sent déjà mauvais; car il y a quatre jours qu'il est là.* On exécuta l'ordre; et alors Jésus, qui avait déjà pleuré, et qui avait témoigné deux fois du frémissement et du trouble, fit sa prière à son Père, et cria à haute voix : *Lazare, sortez dehors; et à l'heure même le mort sortit* 1.

Voilà l'image d'un pécheur invétéré, dont la corruption infecte les autres, et répand une odeur de mort; il est accablé sous le poids de ses mavaises habitudes, qui lui ferment la porte de son tombeau, et empêchent qu'il n'en puisse sortir. C'est à la vue d'un homme en cet état que Jésus-Christ verse des larmes, éclate en gémissements, se trouble, et que pour le ressusciter il prie avec une extraordinaire ferveur; il l'appelle à haute voix, il use de toute sa puissance, et fait un miracle capable de faire impression sur les cœurs les plus endurcis, tels qu'étaient ceux des Juifs, dont plusieurs se convertirent à la vue de Lazare ressuscité.

Que cet état est à craindre, ô mon âme, puisque, pour en tirer un pécheur, il en coûte à Jésus des pleurs, de l'émotion, et un des grands miracles de sa miséricorde! Ce qui se fait avec des efforts si extraordinaires ne se fait pas souvent; et tu aurais bien de la présomption d'attendre que Dieu dût faire en ta faveur une si éclatante merveille.

Non, je ne la mérite pas, Seigneur, j'en suis fort

1 Joan. 11. 38, etc.

indigne, et à peine oserais-je vous en prier, s'il n'y allait de votre gloire, et si un pareil chef-d'œuvre de votre miséricordieuse bonté ne devait vous attirer la louange et les applaudissements de tout le ciel, et encourager tous les pécheurs à retourner à vous. Une de vos larmes, ô mon divin Sauveur, en fera couler des torrents de mes yeux; une de vos paroles domptera l'endurcissement de mon cœur; une forte inspiration me fera sortir du tombeau de mes péchés, vous me dégagerez de mes liens; et m'ayant ainsi miraculeusement rendu la vie et la liberté, je consacrerai absolument l'une et l'autre à votre gloire et à votre amour.

SAMEDI DE LA VIIIe SEMAINE

APRÈS LA PENTECOTE

Du conseil tenu par les Pharisiens contre Jésus-Christ à l'occasion de la résurrection de Lazare.

Pour les *préludes,* je me trouverai en esprit dans l'assemblée de ces gens passionnés; et je prierai instamment Notre-Seigneur de ne jamais permettre que je me laisse dominer par une violente passion.

I. POINT.

Les pharisiens, ayant appris ce que Jésus avait fait en faveur de Lazare, *s'assemblèrent aussitôt avec les princes des prêtres, et dirent entre eux : A quoi pensons-nous? Cet homme fait bien des miracles; si nous ne l'empêchons, tout le monde croira en*

lui. Après cela, les Romains viendront, et détruiront notre temple et notre nation [1].

Considérons l'étrange conduite de ces pharisiens et de ces prêtres de la loi. Jésus fait des miracles, ils en tombent d'accord. Ce pouvoir miraculeux devait leur inspirer de l'estime et de l'attachement pour lui ; c'est pour eux au contraire un motif de le haïr et de le persécuter. *Tout le monde croira en lui;* donc il faut s'opposer à lui, et le faire mourir : quelle conséquence ! au lieu de conclure qu'il faut entrer dans des sentiments communs et se mettre à la suite d'un homme pour qui le ciel et la terre se déclarent avec tant d'éclat. *Les Romains viendront et détruiront notre temple et notre nation* : cela est vrai ; mais ce sera parce que les Juifs auront crucifié Jésus, et non pas parce qu'ils auront révéré sa divine puissance.

Voilà, ô mon âme, ce que causent la jalousie, l'intérêt, la passion, lorsqu'on est une fois possédé. On empoisonne les meilleures choses, on conclut le mal du bien, on s'égare dans ses raisonnements, on emploie des moyens tout opposés aux fins qu'on se propose, et l'on tombe dans les malheurs qu'on prétendait éviter. Qu'une affection déréglée est à craindre, et qu'elle est capable de jeter une âme dans de terribles extrémités !

O mon Dieu, préservez-moi d'un mal si funeste ; étouffez mes passions dès qu'elles commencent à naître, et ne souffrez pas qu'elles prennent jamais l'ascendant dans mon cœur. O mon Jésus, ô Ange du grand conseil ! ne permettez pas que j'écoute les suggestions du monde et de la chair ; bouchez mes

[1] Joan. 11. 47, 48.

oreilles à ces fatales sirènes, qui conduisent dans l'abîme ceux qui s'en laissent flatter. Donnez-moi de l'horreur de la fausse prudence du siècle, dont les desseins n'aboutissent qu'à une éternelle confusion. Sagesse incréée, je veux suivre vos lumières et m'abandonner entièrement à votre conduite.

II. POINT.

Caïphe, qui était grand-prêtre cette année-là, leur dit : Vous n'y entendez rien; vous ne songez pas qu'il est expédient qu'un seul homme meure afin de sauver le peuple [1].

Méditons attentivement les paroles de ce pontife; considérons-les, et comme les paroles d'un homme passionné, et comme un oracle du Saint-Esprit, qui parle par cette bouche sacrilége, ainsi que témoigne l'évangéliste. D'une part, Caïphe montre son orgueil, en traitant les autres d'ignorants, et son aveugle fureur, quand il prétend qu'il faut faire mourir Jésus pour garantir tout le peuple de l'invasion des Romains; ne voyant pas que la mort injuste d'un Homme-Dieu doit plutôt causer la ruine de ce peuple, ennemi de l'innocence et de la vertu. D'autre part, il faut admirer la sage conduite du Saint-Esprit, qui se sert de la langue des impies pour révéler ses plus grands mystères, et pour faire connaître aux hommes le décret éternel de Dieu sur la mort de son Fils, par laquelle il voulait les sauver, et les réunir par la profession d'une même religion et par le lien d'une même charité.

Adore, ô mon âme, la sagesse éternelle de Dieu, qui sait se servir de l'organe des hypocrites et des fourbes pour annoncer la vérité, et de la malignité

[1] Joan. 11. 49, etc.

de ses ennemis pour publier les desseins de son amour. C'est ainsi que le Seigneur se joue de la présomption des sages du siècle; tandis qu'il les livre à l'aveuglement de leur cœur, il tire de leurs ténèbres mêmes de vraies lumières pour éclairer les fidèles.

Je reconnais, ô mon Dieu, qu'il nous importe infiniment qu'un homme meure; mais un Homme-Dieu, mais l'homme par excellence qui, sans cesser d'être de même nature que vous, a bien voulu se revêtir de la nôtre pour nous sauver. Je vous rends grâces, ô mon Rédempteur, de cette incompréhensible charité; mais ne permettez pas qu'elle soit inefficace à mon égard; appliquez-moi les fruits de votre mort; appliquez-les à tant de barbares, qui n'ont pas le bonheur de vous connaître; rassemblez tous vos enfants dispersés; peuplez l'Église de justes, toute la terre de vrais chrétiens, et le ciel de prédestinés; afin que tous rassemblés dans la maison du Père céleste, nous le bénissions avec vous dans tous les siècles.

III. POINT.

Toute l'assemblée ayant approuvé l'avis du grand prêtre, *on résolut de faire mourir le Sauveur. C'est pourquoi il ne parut plus en public, mais il se retira avec ses disciples dans une ville qu'on nommait Ephrem*[1].

Ce fut là le résultat de cette assemblée d'hypocrites, d'aveugles et de furieux, jaloux de la gloire et des miracles de Jésus. Ils furent très-contents du succès de leur délibération. On est au comble

[1] Joan. 11. 53, 54.

de l'iniquité quand on s'en applaudit. Craignons, ô mon âme, d'être du nombre de ceux qui se réjouissent lorsqu'ils ont mal fait, et qui triomphent dans les plus grands crimes.

Quelque cachée que fût la résolution de ces impies, Jésus la connaissait parfaitement; il n'ignorait rien de ce qui se tramait contre lui; cependant il n'eut jamais la moindre pensée de s'en venger; il aima mieux céder pour un temps à la violence de ses ennemis, et ne point faire paraître qu'il connaissait leur conspiration contre sa vie. Ce fut alors que commença de s'accomplir en lui ce que disait Jérémie : *Seigneur, vous m'avez fait connaître leurs mauvais desseins, et cependant je me suis tû comme un doux agneau qu'on mène à la boucherie; j'ai dissimulé mon ressentiment comme si j'ignorais la conjuration qu'ils ont formée contre moi* [1].

O doux Jésus! ô Agneau de Dieu! ô divin modèle de patience et de douceur! que vous confondez puissamment les vivacités et les éclats de mon impatience! Au moindre soupçon que j'ai d'une injure, d'un mauvais traitement qu'on me prépare, je me récrie contre l'injustice, j'éclate en plaintes, en ressentiments, et je ne roule dans mon esprit que des pensées de vengeance. Ah! que je suis différent de vous, aimable Sauveur, qui ne doutez nullement qu'on ne veuille vous attacher à la croix, et qui n'en sentez pas le moindre mouvement de colère, qui n'en témoignez pas la moindre indignation! Mon Dieu, imprimez dans mon cœur ce grand exemple, afin qu'il en arrête les saillies et qu'il en étouffe tous les ressentiments.

1 Jerem. 11. 18, etc.

IXe DIMANCHE APRÈS LA PENTECOTE

Des larmes que Jésus verse sur Jérusalem.

I. POINT.

Parmi les acclamations publiques qu'on donne au Sauveur dans la ville de Jérusalem, il est saisi d'une douleur subite et pleure amèrement[1]. Pourquoi répand-il des pleurs en un jour de triomphe? Il faut que la gloire du monde ait peu de charmes pour lui; il faut qu'il y ait quelque objet qui le frappe plus vivement que les applaudissements des hommes. Est-ce donc l'idée de sa passion prochaine qui l'afflige? Non, c'est un sujet de joie pour lui d'aller mourir pour nous sur le Calvaire. Ce n'est pas sur lui qu'il pleure, c'est sur Jérusalem; il n'a pas de regret de souffrir pour cette ville, qui lui est chère, mais il regrette que cette ville ingrate se rende ses souffrances inutiles.

En vérité, un malheur qui attriste le cœur de Jésus, et qui tire des larmes de ses yeux au milieu d'une si grande réjouissance, doit être un malheur extrême. O mon âme, n'appréhendes-tu pas d'être cette ingrate et cette infidèle Jérusalem, dont Jésus pleure la perte? Comblée de grâces comme elle, n'as-tu pas sujet de craindre d'avoir part à sa dureté et à son ingratitude? Le monde est rempli de ces cœurs endurcis au milieu des faveurs que la miséricorde du Seigneur leur fait; il y en a dans l'Église une infinité, il y en a même dans la reli-

[1] Luc. 19. 41.

gion que les grâces du Sauveur n'amolliront jamais. Pleurons-nous sur leur insensibilité? sommes-nous sensibles à leurs disgrâces?

Il faudrait pour cela, aimable Jésus, avoir un peu de cette ardente charité dont vous aviez le cœur enflammé; il faudrait savoir, comme vous, le prix des âmes, et celui du sang précieux dont vous les avez rachetées; il faudrait les aimer, ces âmes, et vous aimer vous-même, pour verser des larmes sur les pécheurs et sur l'énormité de leurs offenses. Donnez-moi au moins un cœur sensible à mes propres misères; donnez-moi des torrents de larmes pour pleurer mes péchés. Ah! que j'ai de regret de vous avoir offensé, Seigneur, et d'avoir été la cause de vos pleurs! Je suis résolu de faire à l'avenir tout mon possible pour les essuyer et pour en tarir la source, en tarissant celle de ma malice et de mes iniquités.

II. POINT.

Les premières paroles du Sauveur baigné de larmes furent celles-ci : *Si tu connaissais en ce jour, qui est pour toi un jour de grâces et de réconciliation, tout ce qui peut t'apporter la paix! Mais ce sont des choses cachées à tes yeux* [1].

Ces paroles pleines d'amour nous montrent que le principe du salut d'une âme, dont Jérusalem est la figure, consiste à bien connaître deux choses : ses propres infirmités, et Celui qui peut y remédier, qui est Jésus-Christ, son unique médecin, des salutaires remèdes duquel elle doit user en croyant ce qu'il lui enseigne, en espérant en ses miséricordes, en l'aimant, en gardant ses commandements. Le

1 Luc. 19. 42.

principe, au contraire, de la damnation d'une âme est l'ignorance et le mépris de ces deux choses, et le peu de soin qu'elle a de bien connaître les voies qu'on lui montre pour se sanctifier.

N'es-tu pas, ô mon âme, du nombre de ces aveugles et de ces infidèles qui ferment les yeux à la venue du Seigneur, qui ignorent le temps de sa visite, et qui négligent tant d'occasions que le Ciel leur offre de travailler à leur salut ou à leur perfection? Se passe-t-il un seul jour auquel Dieu ne te visite dans l'oraison et hors de l'oraison par des mouvements intérieurs qui te portent à le servir avec plus de ferveur? Si tu négliges d'observer le temps de cette visite, cette étonnante prophétie que le Sauveur fait du saccagement de Jérusalem te regarde aussi bien qu'elle : *Tes ennemis t'assiégeront, te resserreront de toutes parts; ils renverseront tes bâtiments, parce que tu n'as pas connu le temps auquel le Seigneur t'a visitée* [1].

O Jésus, ô bonté souverainement aimable! qui pourrait dire avec combien de tendresse vous pleurez la perte de tant de chrétiens beaucoup plus amèrement que celle de ces malheureux enfants de Sion? Il semble que vous les voyiez déjà assiégés, renversés, précipités dans les enfers par les démons. Vous les regardiez en cet état, pleurant inutilement, parce qu'ils n'ont pas voulu profiter de vos larmes et des instructions salutaires que vous leur donniez. Dessillez aujourd'hui les yeux des pécheurs, afin qu'ils préviennent leurs malheurs; dessillez surtout les miens, afin que je connaisse le temps de votre miséricordieuse visite pendant ma

[1] Luc. 19. 43, etc.

vie, de peur que je ne me trouve surpris à la mort par la visite de votre inexorable justice. Non, non, mon Dieu, je n'attendrai pas ces moments terribles pour reconnaître le chemin de la sainteté, que vous me montrez depuis si longtemps. Je le vois marqué par vos commandements et par vos conseils; et dès à présent je vais le prendre et y marcher constamment, quelque difficulté que j'y rencontre.

III. POINT.

Jésus-Christ étant entré à Jérusalem, et s'y étant occupé toute la journée à prêcher et à guérir les malades, il regarda s'il ne se présenterait point quelqu'un qui voulût le loger chez lui; mais personne n'osa le faire, de peur d'irriter les pharisiens, déjà choqués des honneurs qu'on lui faisait. Ainsi le Sauveur sortit de la ville sans avoir mangé tout le jour, et il s'en alla sur le soir avec ses apôtres à Béthanie. Par où l'on peut voir la lâche inconstance de ce peuple, qui, par une crainte humaine, abandonne tout à coup Celui qu'il venait de recevoir avec tant d'honneur et tant de joie.

Quel fond dois-tu faire, ô mon âme, sur l'estime et sur l'applaudissement des hommes, qui passent si aisément du zèle le plus ardent à la plus profonde indifférence, et qui, sans autre raison que celle d'une vaine crainte, font succéder le plus lâche abandon au témoignage du plus vif et du plus tendre attachement? Tu as éprouvé cent fois cette inconstance du monde, et tu comptes encore sur lui!

Vous êtes le seul, ô mon Sauveur, sur lequel je puis m'appuyer avec assurance. Les hommes sont volages, infidèles, bizarres, sujets au changement; dès que nous cessons de leur être utiles, nous com-

mençons à n'en être plus aimés, et nous en sommes bientôt délaissés. Il n'y a que vous, aimable Jésus, qui soyez ami constant et fidèle. Si je ne vous abandonne pas le premier, vous ne m'abandonnerez jamais. Voilà la base sur laquelle est fondée mon espérance; mais, pour la rendre inébranlable, attachez-moi invariablement à vous, Seigneur; faites que je ne vous manque jamais ni de fidélité ni de reconnaissance; faites que mon cœur soit toujours ouvert pour vous recevoir, et je ne crains point que vous me fermiez jamais les portes de votre royaume.

LUNDI DE LA IXe SEMAINE

APRÈS LA PENTECOTE

Comme c'est environ en ce temps-ci qu'arrive la Fête de l'Assomption de la sainte Vierge, on met pour les Méditations de cette semaine celles qui regardent ce mystère. Si cette Fête arrivait plus tard, il faudrait prendre les Méditations des semaines suivantes, et mettre en leur place celles qu'on marque pour celle-ci.

Des exercices de vertu que pratiqua la sainte Vierge depuis la descente du Saint-Esprit jusqu'au jour qu'elle mourut.

Les *préludes* seront de nous trouver en esprit dans la chambre de la bienheureuse Vierge, d'y être témoins de ses excellentes vertus, et de demander à Dieu la grâce de les imiter.

I. POINT.

Je considérerai premièrement qu'il n'y avait nulle vertu qui ne fût dans Marie, et dont elle n'exerçât

les actes dans toutes les occasions qui s'en présentaient.

Quel amas de richesses spirituelles dans le cœur de cette Vierge incomparable, où toutes les vertus dispersées dans les saints étaient réunies comme dans leur centre! La foi, l'amour de la pauvreté, la pureté virginale, l'esprit d'obéissance, l'humilité, la tempérance, la confiance, l'assiduité à la prière, le zèle du salut des âmes, et surtout la charité, comme la reine de toutes les autres, y avait établi son trône, et y régnait avec un parfait empire. Toutes ces vertus étaient comme les traits de cette parfaite beauté, qui charmait le ciel, qui était l'admiration des anges, et qui faisait dire à l'Époux céleste, dans les transports de son amour pour elle : *Vous êtes toute belle, ma bien-aimée, et il n'y a nulle tache en vous* [1].

Je me réjouis, ô Vierge sainte, de vous voir comblée de tant de grâces, brillante de tant de lumière, environnée de tous les rayons du Soleil de justice, couronnée d'autant d'étoiles que vous avez de vertus; vous avez la lune sous les pieds, parce que vous n'êtes sujette ni aux vicissitudes ni à l'inconstance, et que, depuis le moment de votre conception jusqu'au dernier soupir de votre vie, pleine de grâces et parée de tous les charmes, vous n'avez jamais cessé de plaire au Seigneur. Obtenez-nous, aimable Mère, quelques traits de cette ravissante beauté que tous les séraphins admirent. Souvenez-vous que nous avons l'honneur d'être vos enfants, et qu'ainsi nous devons avoir quelques traits de ressemblance avec vous.

1 Cant. 4. 7.

II. POINT.

Ce qu'il y a singulièrement à remarquer dans la bienheureuse Vierge, c'est une vigilance extrême pour conserver les trésors de la grâce dont le Seigneur l'avait enrichie. Elle n'avait rien à craindre ni du côté du monde, auquel elle était inaccessible par une protection spéciale de la Providence; ni du côté de la convoitise, qui, étant éteinte en elle, n'y pouvait exciter nul mouvement déréglé; ni du côté du démon, qui n'osait l'approcher, car elle était *en même temps belle* aux yeux du Ciel comme l'astre du jour, *et redoutable* à l'enfer *comme une armée rangée en bataille*[1]. Cependant elle se précautionnait contre tous ses ennemis avec autant de soin que si elle eût été en danger d'en être vaincue. Elle n'avait nul commerce avec le siècle, elle conversait souvent avec les anges, et elle était toujours renfermée dans sa solitude. Si quelque œuvre de charité l'obligeait d'en sortir, elle appelait à son secours une rare modestie, une réserve infinie, un recueillement profond; et la solitude du cœur, qu'elle ne perdait jamais, suppléait à celle du corps. Elle mortifiait ce corps virginal, plus pur que les plus purs esprits, ne lui accordant ni délices ni repos; sa nourriture, selon saint Ambroise, étant un jeûne presque perpétuel, et son sommeil, d'ailleurs très-court, n'apportant pas même d'interruption à sa prière; de sorte qu'elle pouvait dire avec l'Épouse : *Je dors, mais mon cœur veille*[2].

Pourquoi tant de solitude, tant d'oraison, tant d'éloignement du monde, tant d'horreur des plai-

[1] Cant. 6. 3. [2] *Ibid.* 5. 2.

sirs, ô Vierge sainte? C'était pour m'apprendre, par les précautions dont vous n'aviez nul besoin, celles qui me sont nécessaires, et que j'ai si peu de soin de prendre, pour me maintenir dans la grâce.

O modèle des vrais chrétiens et des parfaits religieux, je vous rends grâces des grands exemples et des salutaires instructions que vous m'avez donnés. J'espère, ô Mère de miséricorde, que vous m'obtiendrez de votre cher Fils la grâce de suivre les uns, et de pratiquer les autres avec fidélité.

III. POINT.

Ce qui a mis le comble au mérite de la Reine des anges, c'est la manière dont elle faisait ses actions : car il est certain qu'elle les faisait d'une manière non-seulement *excellente* [1], suivant le conseil du Sage, mais très-excellente et très-parfaite, portant toutes les vertus, dont elle exerçait continuellement les actes, au degré le plus sublime; et, ne mettant surtout nulle borne à sa charité, dont le feu brûlait sans cesse dans son cœur, elle ne disait jamais : *C'est assez.* Faut-il s'étonner qu'ayant commencé dès le premier instant de sa vie à aimer Dieu très-ardemment, et ayant pendant tant d'années perfectionné toujours davantage son amour, elle soit montée jusqu'au suprême degré de la sainteté?

O fille du Roi des rois, que toutes vos démarches sont glorieuses [2]*!* Partout où vous imprimez vos vestiges, vous laissez des marques de vos vertus; vous marchez avec une ferveur toujours nouvelle, et vous allez *à pas de géant dans la carrière* [3] qui

1 Eccli. 33. 23.
2 Cant. 7. 1.
3 Ps. 18. 7.

vous conduit à la perfection consommée. Regardez favorablement, incomparable Reine, vos pauvres sujets qui souhaitent ardemment de vous suivre, et qui n'en ont ni les forces ni la vertu. Vous voyez notre tiédeur, notre inconstance et nos faibles efforts. Nous avons peu de piété, et nous n'en pratiquons que rarement les œuvres. Si nous faisons quelque action sainte, nous en corrompons la bonté par des intentions profanes; et, à peine commençons-nous à aimer Dieu, qu'incontinent nous nous relâchons dans l'exercice de son amour. Détruisez en nous des dispositions si peu conformes aux vôtres; attirez-nous après vous, sainte Vierge, faites-nous marcher dans les voies de la sainteté avec vitesse et avec confiance; afin qu'aidés par votre secours nous puissions *monter de vertu en vertu, et voir un jour le Dieu des dieux en Sion.*

MARDI DE LA IX[e] SEMAINE

APRÈS LA PENTECOTE

De l'humilité de la sainte Vierge.

Le premier *prélude* sera de nous représenter l'humble anéantissement de la sainte Vierge comme la mesure de son exaltation, ainsi que saint Paul attribue la gloire de Jésus-Christ à la profondeur de ses abaissements, lorsqu'il dit qu'il n'est monté si haut qu'à cause qu'il était descendu du ciel dans les parties les plus basses de la terre [2]; le second,

[1] Ps. 83. 8. [2] Ephes. 4. 9.

de demander au Saint-Esprit la grâce de concevoir et d'imiter l'humilité de sa sainte Épouse.

I. POINT.

Considérons premièrement l'humilité de la sainte Vierge par rapport à Dieu. Le premier acte qu'elle en exerça fut de cacher avec soin les grâces extraordinaires qu'elle recevait du Ciel, ne découvrant pas même à saint Joseph, son fidèle époux, le mystère de l'Incarnation, qui lui faisait tant d'honneur, non plus que l'opération miraculeuse du Saint-Esprit en elle. De cet acte naissait le second, par lequel elle fuyait les louanges que lui devaient naturellement attirer les faveurs dont Dieu la comblait, jusqu'à être troublée des paroles de l'ange, qui l'appela *pleine de grâce* [1]. De là venait que, ne pouvant éviter les éloges qu'on faisait d'elle, toute sa ressource était de les faire remonter vers Celui qu'elle en reconnaissait l'unique auteur. C'est le troisième acte qu'elle pratiqua lorsque, Élisabeth la nommant *la Mère du Seigneur,* elle ne répondit rien autre chose, sinon : *Mon âme glorifie le Seigneur, et mon esprit est ravi de joie en Dieu mon Sauveur, parce qu'il a jeté les yeux sur la bassesse de sa servante* [2].

Voilà, ô mon âme, les dispositions d'un cœur humble. Confus, en présence du Seigneur, des faveurs qu'il en reçoit, il n'a garde de les rendre publiques : *Mon secret est pour moi,* dit-il avec Isaïe, *mon secret est pour moi* [3]*;* marquant par cette répétition le soin extrême qu'il a de cacher les

[1] Luc. 1. 28.
[2] *Ibid.* 46, etc.
[3] Isai. 24. 16.

trésors de la grâce dont Dieu l'enrichit, de peur que la vaine gloire et l'orgueil ne les lui enlèvent : mais, s'il arrive qu'on vienne à les découvrir, il en renvoie tout l'honneur à Celui d'où lui vient son abondance, disant avec le prophète : *Ne nous donnez point de gloire, Seigneur : non, ne nous en donnez point, donnez-en seulement à votre Nom*[1].

O Vierge incomparable, ce n'est pas sans raison que le Saint-Esprit vous appelle *un jardin fermé, et une fontaine scellée*[2], puisque le silence constant que vous avez gardé a toujours été comme un sceau qui vous servait à dérober aux yeux des hommes les richesses spirituelles dont vous étiez comblée. Qu'appréhendiez-vous, ô la plus humble de toutes les créatures? Vous n'aviez nul sujet de craindre pour vous, mais tout pour moi. La vanité m'aurait enlevé tout le mérite de mes bonnes œuvres, si vous ne m'aviez appris par votre exemple à fuir les louanges du monde, et à rapporter fidèlement au Seigneur tout l'honneur des actions qu'il veut bien opérer en moi et avec moi par sa grâce. Qu'il soit seul aimé, loué et glorifié, le Seigneur des vertus !

II. POINT.

L'humilité que la sainte Vierge pratiqua envers les hommes fut d'autant plus rare, qu'elle les surpassait infiniment en dignité et en mérite. Aussitôt qu'elle entendit de la bouche de l'ange que Dieu lui donnait le premier rang dans sa maison après son Fils, elle se mit au-dessous de tous, et se rangea parmi les créatures les plus basses, en disant :

1 Ps. 113. 9. 2 Cant. 4. 12.

Je suis *la servante du Seigneur*. Pénétrée de cet humble sentiment, non-seulement elle obéissait aux lois divines et humaines, mais elle s'abaissait jusqu'à rendre les services les plus bas aux personnes qui lui étaient inférieures; comme elle fit dans la visite qu'elle rendit à sa cousine Élisabeth; s'assujettissant volontiers, selon la parole de saint Pierre, *pour l'amour de Dieu, à toute créature humaine* [1].

Le beau modèle, ô mon âme! et que nous avons peu de soin d'en imiter les traits! Tout nous oblige à nous abaisser au-dessous des autres. Notre néant, nos faiblesses, nos infidélités, tout cela fait un poids qui devrait nous porter toujours en bas : cependant nous ne voudrions souffrir personne sur nos têtes; nous ambitionnons les rangs d'honneur, nous aimons les préférences; et, passionnés pour l'indépendance, à peine avons-nous de la soumission aux ordres de nos supérieurs.

Il faut, ô mon Jésus, que mon orgueil soit bien invincible, pour résister à vos exemples et à ceux de votre très-sainte Mère! Arrachez, arrachez de mon cœur, ô mon Dieu, cette maudite racine, et mettez-y en sa place cette sainte humilité, seule capable de me rendre agréable à vos yeux.

III. POINT.

L'humilité de Marie par rapport à elle-même ne fut pas moins excellente. Occupée de la vue continuelle de son néant, elle ne se croyait digne d'aucune grâce. C'est ce qui la rendait contente dans l'état de pauvreté et d'humiliation où la Provi-

1 1 Petr. 2. 13.

dence l'avait mise, et ce qui la maintenait dans une tranquillité inaltérable au milieu des affronts et des opprobres qu'elle fut obligée d'essuyer pendant toute la Passion de son fils. Elle aurait été plus sensible à certaines paroles, en apparence un peu mortifiantes, que ce cher fils lui dit de temps en temps, pour exercer sa patience, si l'humilité consommée qu'elle avait au fond du cœur ne lui avait persuadé qu'elle ne méritait que les abaissements.

Quoi! celle que le Seigneur a jugée digne de ses regards, de son estime, de sa complaisance et de ses plus hautes faveurs, s'estime indigne de tout honneur, et regarde les humiliations les plus profondes comme son partage; et je trouverais mauvais qu'on n'eût pas d'égard pour moi! Je ne pourrais souffrir les moindres réprimandes! je me plaindrais dans les disgrâces, ou des rigueurs de la Providence, ou de l'injustice des hommes! En vérité, ce serait être bien aveugle sur mon propre mérite, et m'attirer la menace que fait le divin Époux à une âme peu instruite de ses défauts, lorsqu'il lui dit: *Si vous ignorez qui vous êtes, sortez d'ici et vous en allez* [1].

Remplissez-moi de votre divine lumière, ô Soleil de justice, afin que, me connaissant moi-même, je renonce à toute l'estime que j'ai toujours eue de moi-même. C'est ce renoncement que vous attendez, Seigneur, pour verser en moi l'abondance de vos grâces. Celle que j'ose vous demander avec le plus d'ardeur, c'est de me donner un cœur humble, un cœur formé sur le vôtre et sur celui de

[1] Cant. 1. 7.

votre Mère; un cœur passionné pour la sainte abjection, et qui n'ambitionne rien au monde que d'être méprisé pour vous.

MERCREDI DE LA IXe SEMAINE

APRÈS LA PENTECOTE

De l'heureuse mort de la sainte Vierge.

Le premier *prélude* sera d'assister en esprit au bienheureux trépas de la sainte Vierge; et le second, de demander à Dieu la grâce de mourir saintement à son exemple.

I. POINT.

La sainte Vierge, depuis l'ascension de son Fils, avait toujours désiré la mort avec beaucoup d'ardeur; et, lorsqu'elle se vit proche de sa fin, elle en eut encore des désirs bien plus ardents. Ce n'est pas qu'elle se lassât de souffrir sur la terre; mais c'est que, son bien-aimé étant dans le ciel, elle souhaitait d'y aller pour s'y réunir. Elle lui envoyait continuellement ses soupirs, pour lui dire qu'elle était toute languissante d'amour, et qu'elle avait plus de passion de se rejoindre à lui après une si longue absence que *le cerf altéré* par une longue course *n'en a de trouver des sources d'eau pour s'y rafraîchir*. L'ardeur de ses désirs s'accordait cependant parfaitement en elle avec la résignation la plus tranquille.

C'est ainsi qu'on se prépare à bien mourir, en

1 Ps. 41. 1.

snpportant la vie avec patience, et regardant la mort avec joie. Voulons-nous l'envisager sans frayeur quand elle viendra se présenter à nos yeux? accoutumons-nous à la désirer lorsqu'elle est encore éloignée. Mais, pour en concevoir un vrai désir, il faut aimer ardemment Celui dont elle nous donne la jouissance.

Excitez en nous ces fervents désirs, ô aimable Mère! et, comme ils sont les effets d'un fervent amour envers Dieu, faites par votre crédit que nos âmes soient embrasées de ce feu sacré dont vous avez brûlé tous les jours de votre vie. Dès qu'il sera bien allumé dans mon cœur, il y consumera tous les liens qui m'attachent à la terre, et, n'ayant plus rien qui m'y retienne, je n'aurai que du plaisir à la quitter pour aller m'unir dans le ciel à Celui qui doit être le centre de tous les cœurs.

II. POINT.

Quoique le Seigneur eût préservé Marie du péché originel, il ne voulut pas néanmoins la préserver de la mort, pour faire voir que l'arrêt qu'il en avait porté était irrévocable et général. D'ailleurs il était convenable qu'elle subît cette loi, pour être plus conforme à son fils, et pour vaincre, comme lui, la mort en mourant. C'était enfin pour nous donner non-seulement un rare modèle des vertus nécessaires au temps de la mort, mais encore une puissante protection en ces moments redoutables, d'où dépend notre éternité.

O qui pourrait dire quels furent les sentiments de cette admirable Vierge à l'instant que le messager du ciel lui apprit que le jour de son bienheureux trépas était venu? Avec quelle soumission en

reçut-elle la nouvelle? Avec quel hommage fit-elle le sacrifice de sa vie à Celui qu'elle en reconnaissait le Maître? Quelles actions de grâces lui rendit-elle de toutes les faveurs dont il l'avait comblée? Avec quel transport de joie dit-elle avec David : *Je me suis réjouie, parce qu'on m'a dit que j'étais sur le point d'aller en la maison du Seigneur*[1], pour y glorifier ses miséricordes éternelles.

O sainte Vierge, que vous méritez bien d'y être reçue, après avoir été vous-même le sanctuaire vivant et animé du Verbe incarné! Pourrais-je espérer d'être un jour dans ce beau palais, si vous ne m'obteniez les vertus qui vous en ont rendue digne? Faites par votre secours que je vive continuellement dans les sentiments d'obéissance, de résignation, de confiance et d'amour que je dois avoir au moment de ma mort. Daignez surtout alors être mon avocate. C'est dans cette espérance que je vous dis tous les jours avec l'Église : *Sainte Marie, Mère de Dieu, nous sommes pécheurs, priez pour nous maintenant, et à l'heure de notre mort.*

III. POINT.

L'heure de son trépas étant arrivée, le Sauveur se fit voir à elle suivi d'une multitude innombrable d'anges qui venaient honorer le trépas de leur Reine. *Venez*, lui dit alors ce cher Fils, *levez-vous, ma bien-aimée, ma colombe; l'hiver est passé, il n'y a plus de pluie*[2], les travaux sont finis; *venez des montagnes du Liban*[3], qui me représentent vos sublimes vertus. Venez au plus

1 Ps. 121. 1.
2 Cant. 2. 10, 11.
3 Cant. 4. 8.

tôt, et vous recevrez de ma main la couronne de justice que vous avez méritée.

O que la mort de cette Reine des cieux fut précieuse aux yeux du Seigneur, puisqu'il fait tant d'état de celle des saints, qui ne sont que les serviteurs! Elle fut sans doute infiniment honorable dans toutes ses circonstances : car ce ne fut ni la douleur, ni la violence de la maladie, mais l'ardeur de son amour envers Dieu qui consuma ses forces, et qui, lui ayant blessé le cœur d'une plaie mortelle, donna passage à sa belle âme, pour aller s'unir éternellement à son bien-aimé.

O la plus sage de toutes les vierges, dont la lampe se trouva pleine de l'huile excellente de la charité à l'arrivée du divin Époux! votre mort est digne d'envie! Que n'ai-je le bonheur de mourir comme vous! et que ma fin ne peut-elle être semblable à la vôtre! Mais pour avoir part aux avantages de votre mort, faites que je participe à la sainteté de votre vie. Impétrez-moi de votre cher fils la fidèle imitation de vos vertus. Je ne lui demande pas de mourir sans douleur; j'ai mérité par mes péchés de vivre et de mourir dans les souffrances : ce que je lui demande par votre intercession, c'est de vivre et de mourir dans son amour.

JEUDI DE LA IXe SEMAINE

APRÈS LA PENTECOTE

De l'Assomption de la sainte Vierge selon son âme; de sa gloire essentielle, et de son couronnement.

Dans le premier *prélude* je me représenterai la triomphante entrée de Marie dans le ciel; et dans

le second, je concevrai un ardent désir de mériter de la suivre un jour, en imitant ici-bas ses vertus.

I. POINT.

Aussitôt que l'âme de la sainte Vierge fut séparée de son corps, elle fut portée, non pas comme celle de Lazare, dans le sein d'Abraham, par les mains des anges, mais dans le sein du Seigneur par les mains de son fils, qui voulut ainsi reconnaître les services qu'elle lui avait rendus lorsqu'elle le portait entre ses bras durant son enfance. Ce fut ce qui remplit d'étonnement les esprits bienheureux, et qui leur fit se demander les uns aux autres avec admiration, à la vue d'un si glorieux spectacle : *Qui est celle-ci qui s'élève du désert, pleine de délices, et appuyée sur son bien-aimé?*

Qui pourrait concevoir l'excès de la joie dont le cœur de Marie fut pénétré lorsqu'elle se vit portée dans le ciel parmi tous les applaudissements de la cour céleste, reçue par les trois personnes de l'adorable Trinité, et réunie enfin à son cher fils, qui était l'objet de ses tendresses? Avec quel transport d'amour ne dit-elle pas : *J'ai trouvé Celui que mon cœur aime, je le tiens, et je ne le quitterai jamais* [2].

Jouissez, mère incomparable, jouissez éternellement de la gloire de Celui que vous avez embrassé mille fois dans ses humiliations. Entrez dans la participation de son bonheur et de sa félicité, puisque vous avez eu tant de part à ses souffrances. Consommez dans le ciel l'étroite union que vous avez eue avec lui sur la terre; et afin que mon âme, à la sortie de mon corps, n'ait rien qui l'empêche de s'y

1 Cant. 8. 5. 2 Cant. 3. 4.

unir aussi, obtenez-moi la grâce de rompre maintenant tous les liens qui l'attachent à des objets terrestres, et faites qu'elle n'ait ici-bas d'amour que pour Jésus.

II. POINT.

Pour comprendre quelle est la gloire essentielle de la sainte Vierge, il faudrait concevoir la grandeur de ses mérites et l'étendue infinie des libéralités de Dieu envers elle. Comme elle n'a point mis de bornes à l'amour qu'elle lui a porté, non plus qu'aux services qu'elle lui a rendus, il n'en met point de sa part aux récompenses dont il la gratifie. Son entendement jouit de la vision de Dieu d'une manière admirable, et se trouve tout investi des lumières de la sagesse incréée; sa volonté est embrasée de l'amour béatifique le plus pur et le plus élevé, et son âme, rassasiée pleinement par la possession du souverain bien, éprouve la vérité de cette parole de David : *Je n'aurai plus rien à désirer, quand votre gloire paraîtra* [1].

O l'incompréhensible océan de gloire et de plaisir où l'âme de Marie est plongée! Admirons-en la profondeur, ô mon âme, et apprenons que le seul moyen d'y être un jour heureusement abîmés comme elle, c'est d'aimer dans cette vie sans réserve un Dieu plein de charmes, un Dieu fidèle, qui tient un compte exact de tous les mouvements de notre cœur vers lui, qui n'en laisse aucun sans récompense, et qui se plaît à faire couler des fleuves de paix dans les cœurs qui n'ont eu d'action que pour lui seul, et qui n'ont goûté d'autre plaisir au monde que celui de le contenter en toutes choses.

[1] Ps. 16. 15.

C'est l'heureux état après lequel je soupire uniquement, ô mon Dieu. La vie m'est dure et amère, parce que je ne vis pas continuellement pour vous. Je me sens assiégé d'une infinité de créatures, qui m'occupent malgré moi, qui attirent mon attention, et qui dressent des piéges à mon cœur, pour en usurper le domaine et l'amour, qui n'est dû qu'à vous seul. Ne souffrez donc pas cette indigne usurpation, Seigneur; régnez souverainement en mon âme, puisque vous en êtes le souverain maître; possédez-la tout entière dans le temps, afin qu'elle vous possède entièrement dans l'éternité.

III. POINT.

Considérons l'élévation du trône où fut placée la sainte Vierge, et la pompe de son couronnement. Comme on dit que le Fils de Dieu est assis à la droite de son Père, parce qu'il n'est rien dans le ciel qui ne lui soit inférieur en gloire et en majesté, nous dirons, à proportion, que Marie est assise à la droite de son fils, parce qu'elle est auprès de lui dans un rang supérieur à celui des plus hauts séraphins et des saints les plus éminents. C'est là l'accomplissement des paroles de David : *La Reine s'est tenue à votre droite, ayant un habit enrichi d'or, environnée de l'admirable variété* que forment les différentes vertus dont cette incomparable princesse a brillé pendant sa vie.

Quelle joie à vos serviteurs, ô grande Reine, de vous voir ainsi élevée au-dessus de tous les chœurs des anges! Mais quelle gloire peut approcher de celle dont vous éclatâtes au moment de votre cou-

1 Ps. 44. 10.

ronnement, lorsque le Père éternel vous mit sur la tête la couronne de puissance, le Fils celle de sagesse, le Saint-Esprit celle de charité, et que vous parûtes à tout le ciel couronnée d'autant d'étoiles que vous aviez exercé de vertus sur la terre?

Lève-toi donc, ô mon âme, et contemple des yeux de la foi la Mère du vrai Salomon avec le glorieux diadème dont son fils lui a ceint le front au jour de son triomphe. Unis tes applaudissements et tes hommages à ceux qu'elle reçoit de tout le ciel empyrée ; et pendant que tous les bienheureux viennent poser leurs couronnes à ses pieds, mettons-y nos cœurs, et supplions-la de les enchaîner au pied de son trône, afin qu'ils y brûlent avec elle des flammes du plus pur et du plus ardent amour.

VENDREDI DE LA IXe SEMAINE

APRÈS LA PENTECOTE

De l'Assomption de la sainte Vierge selon le corps, et des honneurs qui lui sont rendus dans le ciel.

Les *préludes*, comme à la méditation précédente.

I. POINT.

Le corps de la sainte Vierge demeura quelque temps dans le sépulcre, où il avait été mis par les apôtres ; mais il y fut aussi entier qu'il était avant que l'âme en fût séparée.

Il était convenable que Marie n'ayant point eu de part à la corruption du péché, n'en eût point aussi à la corruption du tombeau, c'est un privilége que méritait sa pureté virginale. C'eût été une espèce de

méséance que les vers touchassent à un corps qui avait été le temple du Verbe incarné; et puis la chair de Marie étant la même que celle de Jésus, l'une et l'autre devaient être incorruptibles pour accomplir parfaitement l'oracle du prophète : *Vous ne permettrez pas, Seigneur, que votre Saint éprouve la corruption* [1].

Je ne dois pas oser vous demander, Seigneur, l'incorruption de mon corps; c'est une prérogative à laquelle un pécheur comme moi n'a pas droit de prétendre; ce que je vous demande, ô mon Dieu, c'est la pureté, l'innocence et l'intégrité de mon âme. Elle a eu l'honneur d'être marquée de votre caractère dans le baptême, elle été tant de fois sanctifiée dans les sacrements, elle a été nourrie de la chair de Jésus, elle a servi de temple à votre Saint-Esprit; il y va de votre gloire qu'elle ne soit jamais profanée.

II. POINT.

A peine le corps de Marie avait-il reposé trois jours dans le tombeau, qu'il en sortit vivant et glorieux, par la toute-puissance de son fils, qui prévint en faveur de sa sainte Mère le temps de la résurrection générale, afin qu'elle eût encore ce trait de ressemblance avec lui. Il se hâta de réunir dans la gloire son corps et son âme, qui n'avaient jamais cessé de travailler de concert à le glorifier. Ce fut aussi pour nos intérêts qu'il voulut qu'elle fût dans le ciel en corps et en âme, afin qu'elle y fût parfaitement notre avocate, et qu'elle pût apaiser sa colère, en lui montrant ses mamelles, comme il adoucit lui-même son Père en lui découvrant ses plaies.

[1] Ps. 15. 10.

O que la sainte Vierge eut de joie d'une faveur si signalée, et qu'elle répéta de bon cœur le beau cantique qu'elle avait autrefois chanté : *Mon âme bénit le Seigneur, et mon esprit est ravi en Dieu mon Sauveur, car il a montré sa toute-puissance*[1] dans l'exaltation de mon corps et de mon âme ! O quelle consolation pour nous d'avoir dans le ciel une si puissante protectrice !

Je vous rends grâces, ô Verbe éternel, de ce glorieux privilége que vous ajoutez à tant d'autres dont vous avez honoré Celle qui vous a porté dans son sein. O Vierge incomparable, toutes les puissances de mon âme vous félicitent de l'éclatante distinction que le Seigneur fait de vous, préférablement à tous les saints. Souvenez-vous, dans le séjour de la gloire, que vous êtes notre mère, et que le Tout-Puissant est votre fils. Soyez notre médiatrice auprès de lui, montrez-lui ces mamelles sacrées dont il a sucé le lait ; et pressez-le de nous soutenir si puissamment par ses grâces en cette vie, que nous participions en l'autre au bonheur dont vous jouissez avec lui.

III. POINT.

Le corps ressuscité de Marie, plus brillant que le soleil, fut porté solennellement dans le ciel sur les ailes des chérubins et des séraphins, qui déposèrent cette arche de la nouvelle alliance dans le sanctuaire, c'est-à-dire au plus haut de la Jérusalem céleste.

O que le ciel fut éclairé ce jour-là d'une nouvelle lumière ! Que les anges furent ravis de voir leur Reine assise sur le trône de l'empyrée ! Que les âmes de tous les saints du ciel conçurent de joie, dans

[1] Luc. 1. 46, 51.

l'espérance alors que les places qui vaquaient dans le ciel seraient infailliblement remplies par une infinité de pécheurs convertis, auxquels cette Mère des miséricordes en ouvrirait les portes par l'efficace de ses prières!

Montrez-en la force et le pouvoir en ma faveur, ô ma très-sainte Mère; attirez-moi après vous, puisque les enfants doivent être où est leur mère. Qui me donnera des ailes pour voler jusqu'au ciel, et pour y contempler la gloire de votre corps? Ces ailes, ô mon Dieu, sont vos grâces, ces grâces victorieuses, par le secours desquelles, quand il vous plaît, vous élevez de la terre les cœurs les plus grossiers. Je vous les demande par l'intercession de votre Mère; et, si je les obtiens, j'irai être éternellement le témoin de son triomphe et de vos immenses libéralités envers elle.

SAMEDI DE LA IXe SEMAINE

APRÈS LA PENTECOTE

De la dévotion envers Notre-Dame.

Au premier *prélude*, nous nous présenterons en esprit au pied du trône de la sainte Vierge, afin d'admirer ses grandeurs. Au second, nous prierons le Saint-Esprit de nous faire concevoir les motifs qui nous portent à l'honorer, à la servir, et à avoir confiance en elle.

I. POINT.

Le plus puissant motif que nous ayons d'honorer et d'aimer la sainte Vierge, c'est que la très-sainte

Trinité a pour elle plus d'estime et plus d'amour que pour tous les anges et pour tous les bienheureux, parce qu'elle a plus de sainteté elle seule que tout ce qu'il y a d'anges et de bienheureux dans le ciel. Toutes les personnes adorables de la Trinité ont des relations toutes particulières avec elle. Le Père éternel la considère singulièrement comme sa fille; le Fils l'honore comme sa mère; et le Saint-Esprit l'aime comme son épouse. Le Père éternel l'a jugée digne de porter le Verbe incarné dans son sein; le Verbe n'a pas dédaigné d'y demeurer pendant neuf mois; et l'Esprit-Saint, la couvrant de son ombre, a opéré en elle ce mystère ineffable.

Mon Dieu, que de mérite et que de sainteté dans la très-sainte Vierge, pour avoir ainsi charmé le cœur du Seigneur, et pour avoir été trouvée digne d'une si étroite alliance avec lui! La voyant si élevée dans l'estime du Créateur, et chérie si tendrement par Celui dont l'amour est la règle de toutes les affections justes et raisonnables, pouvons-nous craindre d'excéder dans les honneurs que nous lui rendons et dans l'amour que nous avons pour elle? Quelle gloire pour nous de pouvoir conformer nos sentiments, nos inclinations et notre zèle envers la Reine du ciel et de la terre, aux sentiments, aux inclinations et au zèle des trois personnes de la très-sainte Trinité!

O digne Fille du Père! ô glorieuse Mère du Fils! ô incomparable Épouse du Saint-Esprit! que peut faire une pauvre créature comme je suis, pour vous honorer, vous à qui le Seigneur de toutes choses a fait tant d'honneur, sinon de vous féliciter de vos grandeurs, de vous louer de vos éclatantes vertus, et de vous supplier très-humblement d'agréer les

hommages que je vous rends avec le plus profond respect et la plus tendre dévotion?

II. POINT.

Ce qui doit nous exciter à servir la sainte Vierge avec le plus parfait dévouement, c'est que nous suivons en cela la conduite de l'Église, à qui le Saint-Esprit a inspiré de lui rendre une espèce de culte, beaucoup moindre à la vérité que celui qu'elle rend à Dieu, mais aussi beaucoup supérieur à celui dont elle révère les saints; ceux-ci n'étant que les serviteurs de Dieu et les courtisans du ciel, au lieu que Marie est la Mère du Créateur, et en cette qualité la souveraine Princesse des anges et des hommes. De là tant de temples augustes consacrés à Dieu sous le nom et l'invocation de Marie, tant de fêtes instituées en son honneur, un jour de chaque semaine qui lui est singulièrement dédié, et une infinité d'autres témoignages de piété, par lesquels l'Église universelle apprend à ses enfants que, de toutes les pures créatures, la bienheureuse Vierge est sans comparaison la plus digne de leur service et de leurs hommages.

Entrons, ô mon âme, dans l'esprit de l'Église; souvenons-nous qu'avec les principes de la religion elle nous a fait sucer la dévotion envers la sainte Vierge, et qu'après les devoirs envers Dieu elle ne nous recommande rien plus instamment que le culte de sa Mère. Faisons une profession particulière d'être ses serviteurs, et suivons en cela l'exemple que nous ont donné tant de saints docteurs, qui ont rempli leurs écrits de ses louanges.

Oui, mon Dieu, je suis à vous comme à mon souverain Seigneur; j'y suis par le titre de la plus essentielle dépendance; et c'est parce que je suis à

vous que je suis obligé d'être à Celle que vous avez choisie pour être la Mère de votre Fils et la Reine de l'univers. Oui, *je suis votre serviteur et le fils de votre servante*[1]. C'est la qualité qu'elle a prise au moment même que vous l'honoriez de la maternité divine, je veux lui appartenir en qualité du plus humble et du plus devoué de ses serviteurs.

III. POINT.

En qui devons-nous avoir une entière confiance, sinon en Celle dont le pouvoir est sans bornes, et la bonté pour nous sans mesure? Telle est la très-sainte Vierge. Elle est toute-puissante, en qualité de Mère du Sauveur, qui ne saurait rien refuser à son intercession; elle est toute pleine de bonté envers nous, en qualité de notre Mère, infiniment sensible à nos besoins. Pourrait-elle nous voir, cette tendre Mère, attaqués par les démons, assiégés d'ennemis visibles et invisibles, exposés à mille périls, marchant sur le bord du précipice, et en danger de tomber dans l'abîme éternel, sans nous prêter la main, si nous avons véritablement recours à elle? Et Jésus, son aimable fils, son fils tout-puissant, ce fils qu'elle a si tendrement aimé, pourrait-il rebuter la prière qu'elle lui adressera en notre faveur, quand elle lui montrera les mamelles qu'il a sucées?

Non, non, très-sainte Mère, nous ne manquerons de rien, si nous ne manquons pas de confiance en vous. Nous trouverions dans votre sein, si nous y portions nos faiblesses, nos peines, nos frayeurs, nous y trouverions la force, la consolation, l'assurance et les secours dont nous avons besoin. Nous

[1] Ps. 115. 16.

nous y mettons donc nous-mêmes dans votre sein maternel, avec l'abandon le plus tendre et le plus absolu, ô *Mère de miséricorde, notre vie*[1], notre espérance après Dieu, notre avocate auprès de lui. Jetez sur nous des regards favorables, exercez en notre faveur votre bonté maternelle; et, après nous avoir honorés de votre protection en cet exil, obtenez-nous de votre cher fils la grâce de le voir éternellement dans la céleste patrie.

Xe DIMANCHE APRÈS LA PENTECOTE

Du Pharisien et du Publicain.

Les *préludes* de cette méditation et des six suivantes, comme au VIII dimanche ci-dessus, *page* 130.

I. POINT.

Deux hommes allèrent au Temple pour prier; l'un était pharisien, et l'autre publicain. Le pharisien, se tenant debout, priait ainsi en lui-même: Mon Dieu, je vous remercie de ce que je ne suis pas comme le reste des hommes, etc.[2].

Observons en combien de manières le pharisien montre son orgueil, et voyons si nous ne sommes pas atteints de la même maladie, afin d'essayer d'en guérir.

1o Il se croit si parfait, que dans sa prière il ne demande quoi que ce soit, comme n'ayant besoin de rien; 2o sous prétexte de reconnaissance pour Dieu, il

[1] In Antiphon. *Salve, Regina.*

[2] Luc. 18. 10.

se loue lui-même, et il étale ses bonnes œuvres avec pompe; 3° plein de l'idée de sa prétendue perfection, il se préfère au reste des hommes, qu'il méprise dans son cœur, et qu'il regarde comme des pécheurs, particulièrement le publicain, dont il porte un jugement très-désavantageux.

Voilà les traits de cette superbe pharisaïque, qui rend un homme abominable devant Dieu. On a beau faire de bonnes œuvres, et être exempt des vices grossiers qui sont si communs dans le monde, dès qu'on a celui-ci, il gâte et corrompt toutes les vertus; et d'un juste en apparence, il en fait un véritable pécheur, dont la misère est d'autant plus déplorable, qu'il se croit heureux et comblé de richesses spirituelles. C'est le pitoyable état d'un évêque de l'Apocalypse, qui dit de lui-même : *Je suis riche, et je n'ai besoin de rien* [1]; et à qui le Fils de Dieu répond : *Sachez que vous êtes misérable, pauvre, aveugle et dénué de tous biens.*

O funeste orgueil! ô détestable superbe! dans le temps même que je pense n'avoir pour toi que de l'horreur, n'es-tu point dans mon cœur, et n'y détruis-tu pas le peu de vertu que j'ai tâché jusqu'ici de pratiquer? Hélas! cette estime secrète de moi-même, et ce mépris des autres qui se glisse imperceptiblement en moi, me fait bien craindre que ce mauvais germe n'ait pris racine en moi. Étouffez cette maudite semence, ô mon Sauveur; ne me donnez des yeux que pour découvrir mes propres défauts, et pour reconnaître les vertus d'autrui; afin que, n'ayant que de l'estime pour les autres, et que du mépris pour moi, je n'aie pas le malheur de ressembler à cet insolent pharisien.

[1] Apoc. 3. 17.

II. POINT.

Le publicain se tient loin du sanctuaire, *et n'osant lever les yeux au ciel, il se frappe la poitrine, et dit : Mon Dieu, ayez pitié de moi, qui suis un pécheur* [1].

Remarquons les divers actes d'humilité qu'il pratique, et apprenons à les pratiquer à son exemple.

1° Il s'estime indigne non-seulement d'approcher de Dieu, mais du pharisien même; 2° il n'ose lever les yeux au ciel; 3° il se frappe la poitrine, pour témoigner la douleur qu'il ressent de ses péchés; 4° il en demande pardon à Dieu, dont il implore la miséricorde pour lui seul, comme s'il n'y avait que lui de pécheur sur la terre; 5° il ne s'offense point du mépris que le pharisien fait de lui, croyant n'être digne que d'être méprisé et confondu.

O humilité! ô vertu incomparable! d'un pécheur, vous êtes capable en un moment d'en faire un saint? O maîtresse de toutes les vertus, c'est vous qui nous apprenez à craindre Dieu, à le respecter, à l'aimer, à nous confier en lui, et qui nous faites rentrer dans ses bonnes grâces. Quand vous êtes dans un cœur, vous en réglez les mouvements, vous en réformez les désordres, vous en purifiez tous les péchés en y introduisant la charité. Mais on ne doit pas se flatter de vous avoir, qu'on ne prenne des sentiments d'estime et de respect pour le prochain, et qu'on ne se croie le dernier de tous. Sont-ce là mes dispositions? au moins en ai-je un désir ardent et sincère? O Dieu des vertus! comme il n'est que vous qui puissiez me les donner, je vous les demande avec instance, ô mon Seigneur,

[1] Luc. 18. 13.

c'est pour cela que je me jette à vos pieds avec l'humble publicain, en vous disant avec lui, le visage contre terre : *Mon Dieu, ayez pitié de moi, qui suis* un grand *pécheur*. Si vous jetez seulement un regard sur moi, vous me transformerez comme lui en un vrai pénitent, en un homme agréable à vos yeux.

III. POINT.

Je vous assure, dit le Sauveur, *que le publicain est sorti du Temple parfaitement justifié*[1], et que *l'autre* est sorti avec sa condamnation.

Les jugements de Dieu sont bien différents de ceux des hommes. A voir le pharisien dans le sanctuaire, qui n'avait nul des vices dont le commun du monde est coupable, qui jeûnait deux fois la semaine, et offrait à Dieu la dîme de ses biens, qui n'aurait jugé que ce fût un homme juste ? A voir, au contraire, le publicain à la porte du temple, engagé dans un emploi que la cupidité rend si dangereux, qui ne l'aurait pris pour un pécheur ? Cependant il est de la foi que celui-ci était juste, et que l'autre ne l'était pas. C'est que les hommes ne jugent que par les dehors, et que Dieu voit le fond des cœurs. Il voyait dans le cœur du pharisien un orgueil insupportable, et il en avait de l'horreur ; dans le cœur du publicain, un humble repentir de ses péchés, et il lui en accordait la rémission.

Veux-tu savoir, ô mon âme, si Dieu te rejette, ou s'il te juge digne de son amour ? examine, non pas tes œuvres extérieures, ce sont des marques

[1] Luc. 18. 14.

équivoques et sujettes à l'erreur, mais tes sentiments intérieurs, tes affections secrètes, tes dispositions sur l'estime et le mépris que tu fais des autres et de toi-même. Si tu t'élèves dans ton esprit, surtout aux dépens de la charité que tu dois à ton prochain, que tu es peu de chose, au jugement de Dieu, dans l'estime duquel l'on n'est grand qu'autant qu'on s'abaisse, selon l'oracle du Fils de Dieu : *Quiconque s'élèvera sera humilié ; et quiconque s'humiliera sera élevé*[1].

Je ne vous demande point, Seigneur, d'élévation en cette vie : peut-être me serait-elle funeste ; elle me mettrait en danger de tomber dans le précipice. J'aime mieux mille fois vivre petit et humilié dans votre maison que de posséder les rangs illustres, les emplois considérables, l'estime et la considération des grands de la terre. Pénétrez-moi de mon néant, remettez-moi toujours mes iniquités devant les yeux, inspirez-moi un vrai mépris de moi-même, faites-moi l'honneur de participer aux abaissements de votre cher Fils ; afin qu'ayant eu part ici-bas à ses humiliations, je reçoive dans le séjour de votre gloire l'effet de ses promesses.

LUNDI DE LA Xe SEMAINE
APRÈS LA PENTECOTE

Du sage qui bâtit sa maison sur la pierre, et de l'insensé qui bâtit la sienne sur le sable.

I. POINT.

Un sage et un insensé ayant bâti chacun leur maison, ces deux maisons se trouvent exposées à

1 Matth. 23. 12.

la violence des vents, à des pluies continuelles, et à l'inondation des rivières [1]. L'exercice de la vie chrétienne est comparé dans l'Écriture à un édifice. Saint Paul l'appelle *notre maison spirituelle* [2]. En quelque lieu et de quelque manière que nous bâtissions cette maison, elle est sujette aux orages. Heureux le sage qui la bâtit solidement! Malheureux l'insensé qui l'établit sur des fondements faibles et ruineux!

La différence de ces édifices, ô mon âme, ne consiste pas en ce que les uns sont à l'abri des vents et des eaux, et non pas les autres; chacun ici-bas a ses passions à réprimer, ses tentations à combattre, ses afflictions à supporter. Le sage est celui dont l'âme, fortement établie sur les principes de la raison et de la foi, n'est nullement ébranlée par les diverses secousses qui lui arrivent : au lieu que l'âme de l'insensé, qui n'est pas fondée sur ces principes, se laisse aisément émouvoir, et ne peut soutenir les moindres attaques.

Je tremble, ô mon Dieu, quand j'apprends dans vos saintes Écritures que le *nombre des fous est infini* [3]. Hélas! puis-je présumer de n'en pas être, quand je réfléchis sur ma conduite? Je fais profession de la doctrine de votre Fils, et je me contente de la croire sans la pratiquer. Ai-je de la raison d'avoir une créance sainte, et de mener une vie profane? Je suis convaincu qu'il y a un enfer pour ceux qui violent votre loi, et je la transgresse aussi librement que si l'enfer était une fable. J'adore un Dieu humble et crucifié, et je suis un su-

[1] Matth. 7. 24.
[2] II Cor. 5. 1.
[1] Eccl. 1. 15.

perbe et un immortifié. Ah! mon Jésus, délivrez-moi d'une si dangereuse folie; et, puisque j'ai l'honneur de vous appartenir, faites-moi la grâce d'aimer et de pratiquer vos saintes maximes.

II. POINT.

La maison de l'insensé tombe par terre, pour n'être *fondée que sur le sable mouvant*[1]. Qu'est-ce que ce sable? C'est une foi vaine, spéculative, qui demeure oisive dans l'esprit, sans aller jusqu'à la pratique des bonnes œuvres. C'est une faible vertu, c'est une résolution légère de faire le bien, une dévotion d'humeur et de tempérament, un mélange de bonnes volontés avec des affections terrestres, une attache à son jugement, à sa propre volonté, une conscience présomptueuse en ses talents naturels, qui ne sont nullement capables, sans la grâce de Jésus-Christ, de soutenir l'édifice de notre perfection. Il en est d'un homme qui s'appuie sur ces fragiles fondements comme de la statue de Nabuchodonosor, qui fut renversée par une petite pierre parce quelle avait des pieds d'argile.

Regarde bien, ô mon âme, sur quel fond tu veux t'établir. Tu ne prétends rien moins que d'élever une maison où le Dieu des vertus veuille habiter. C'est une entreprise digne d'une âme chrétienne et religieuse, qui doit être effectivement le temple du Seigneur. Prends bien garde au fondement sur lequel tu veux bâtir. Ne t'appuie ni sur tes propres lumières, ni sur tes qualités naturelles, ni sur une ferveur passagère, ni sur une foi faible et chancelante; ton ouvrage serait bientôt détruit : tu te lais-

1 Matth. 7. 27.

seras vaincre à la première tentation, tu perdras tout à la fois la grâce de Dieu, les dons du Saint-Esprit, et toutes les vertus qui accompagnent la charité. Vous l'avez prédit, ô mon Sauveur, que la ruine de la maison sera grande, quand elle est ainsi fondée sur le sable. L'expérience ne nous fait que trop voir la vérité de cet oracle. Que de chrétiens peu établis sur les maximes de votre saint Évangile ont perdu le peu de foi qui restait dans leurs cœurs? Combien de religieux ont renoncé à leur sainte vocation? Avec quel fracas sont tombées ces maisons mal soutenues? Quel scandale leur chute a causé dans le monde! Seigneur, qui me donnez de la crainte de ces funestes disgrâces, établissez-moi si fortement en vous et en votre Fils Jésus-Christ, que je demeure inébranlable au milieu des orages que le monde et l'enfer suscitent incessamment pour m'abattre.

III. POINT.

La maison de l'homme sage subsiste toujours, parce qu'*elle est fondée sur le roc* [1], c'est-à-dire sur une foi vive et animée de la charité, qui est le lien de toutes les vertus et le soutien de toute la perfection. Que fait un homme pour avoir le bonheur d'être ainsi fondé? Il creuse sans cesse, par la considération de ses défauts, jusqu'à ce qu'il arrive à la véritable connaissance de son néant, sur lequel il demeure immobile; et, par une mortification continuelle, il vide son cœur de tout ce qu'il y a de sable mouvant, d'inconstance et de légèreté dans ses saintes résolutions; et Dieu prend plaisir alors de le remplir de son amour.

[1] Matth. 7. 25.

Est-ce toute ton occupation, ô mon âme, d'avancer toujours dans la connaissance et dans le mépris de toi-même? C'est par là qu'il faut commencer ton édifice spirituel. A mesure que les fondements en seront plus profonds, il en sera plus solide; et moins tu conserveras d'estime et d'amour pour toi-même, plus tu croîtras dans la contemplation des grandeurs de Dieu et dans l'amour de ses divines perfections. En cet état te défiant de tes propres forces, et n'ayant d'appui qu'en Jésus-Christ, qui est la pierre fondamentale de toute la sainteté, tu diras hardiment avec l'Apôtre : *Qui pourra nous séparer de l'amour de Jésus-Christ? Sera-ce l'affliction, le chagrin, l'épée des persécuteurs? Non, je suis sûr que rien ne sera capable de nous faire perdre l'amour de Dieu, qui est fondé en Jésus-Christ* [1].

O mon Jésus, établissez l'édifice de ma perfection sur vous-même et sur l'imitation de vos vertus; afin que ni les vents des tentations, ni le débordement de mes passions, ni les disgrâces qu'il vous plaira de faire tomber sur moi, ni toute la malignité du monde, ni tous les effors de l'enfer, ne puissent jamais en ébranler la fermeté.

MARDI DE LA X[e] SEMAINE

APRÈS LA PENTECOTE

De la parabole des semences.

I. POINT.

Le Sauveur explique lui-même cette parabole. *Le grain est la parole de Dieu* [2], soit l'extérieure,

[1] Rom. 8. 35. *Ibid.* 39. [2] Luc. 8. 5, 11.

qui est l'instruction; soit l'intérieure, qui est l'inspiration. Celui qui sème le grain est Dieu, qui administre la parole extérieure par les prédicateurs, et l'intérieure par lui-même. La terre où le grain est semé, c'est l'âme chrétienne et religieuse que ce grain céleste rend féconde en toutes sortes de vertus, lorsqu'il n'y trouve nul obstacle à sa fécondité.

Oui, mon âme, c'est toi-même qui es cette terre heureuse sur laquelle Notre-Seigneur répand sans cesse la divine semence de sa parole, qu'il cultive de sa main, qu'il arrose continuellement de son sang précieux. Le fruit qu'il en attend, c'est ta sanctification, c'est ton bonheur en cette vie et en l'autre; toute la culture et toutes les bénédictions viennent de lui, toute la récolte est pour toi. Que tu serais ingrate envers un Dieu si bon, si tu rendais ses soins inutiles! et que tu serais insensible à tes propres intérêts, si tu étouffais une semence si fertile en tous biens!

O adorable Trinité, je vous rends grâces de l'application paternelle avec laquelle vous cultivez une si mauvaise terre. Ne vous rebutez pas de mon ingratitude; mais, au contraire, daignez disposer si favorablement mon cœur, qu'il réponde désormais plus fidèlement à vos bontés. O Père céleste, remplissez toujours ma mémoire de saintes pensées. O Verbe éternel, ne cessez d'éclairer mon entendement de vos lumières. O très-saint *Esprit, qui soufflez où vous voulez* [1], et qui ne refusez jamais vos grâces dans le besoin, touchez fortement ma volonté; faites-y naître de saintes affections, em-

[1] Joan. 3. 8.

brasez-la de votre amour, et par cet amour rendez-la capable de produire en abondance des fruits de grâce et de sainteté.

II. POINT.

La semence que jette le laboureur est très-bonne, il s'en perd néanmoins plus de la moitié, par la mauvaise disposition des terres qui la reçoivent. *Une partie du grain tombe dans le chemin, où il ne germe point, parce que les passants le foulent aux pieds, et qu'il est mangé par les oiseaux du ciel; sur des pierres, où la sécheresse le fait mourir* dès qu'il est levé; *parmi les épines, qui l'étouffent aussitôt qu'il vient à paraître* [1].

Voilà les causes de la stérilité de la divine semence en moi. Mon esprit, comme un grand chemin, est ouvert à toutes sortes de pensées toujours frivoles, et souvent criminelles. Le démon y entretient une perpétuelle dissipation, ennemie de tous les sentiments de Dieu. Mon cœur est sec et indévot; voilà les pierres où le bon grain, ne trouvant ni le suc ni l'onction de la piété, ne peut prendre racine. Mon âme est remplie de soins superflus et de piquantes inquiétudes, que lui donnent les choses d'ici-bas, auxquelles elle est trop attachée; voilà les épines qui étouffent le bon grain.

O mon Dieu, que j'ai fait un mauvais usage de la céleste semence que vous avez jetée si souvent en mon cœur! Que me servira-t-elle, sinon d'un sujet de condamnation, si je ne la fais mieux profiter à l'avenir? C'est la grâce que je vous demande, ô Père des miséricordes; cette grâce qui recueille mon

[1] Luc. 8. 5, 6, 7.

esprit, qui amollisse mon cœur, qui me dégage des soins de la terre, et qui me délivre efficacement de tout ce qui peut en moi mettre obstacle à la fécondité de votre divine parole.

III. POINT.

Enfin *la quatrième partie de la semence étant tombée dans une bonne terre, porta du fruit en abondance, et c'est la figure de celui qui avec un cœur très-bien disposé écoute la parole de Dieu, la retient et fait tellement fructifier ce grain, qu'il rend quelquefois cent pour un, quelquefois soixante, et quelquefois trente* [1].

Nous voyons par ces paroles du Fils de Dieu que, comme il y a trois sortes de personnes qui par leur mauvaise disposition rendent les semences du Ciel infructueuses, il y en a trois aussi qui par une disposition contraire les font profiter. Les premiers, qui commencent à travailler à leur perfection, en font une récolte assez louable. Les seconds, qui avancent dans les voies de Dieu, en font une plus grande; mais les troisièmes, qui sont les parfaits, la font très-abondante, et sont remplis de toutes les faveurs du Ciel, en récompense de leur fidélité.

O mon âme, es-tu de ces heureuses terres? Quel fruit as-tu tiré de tant de pensées salutaires, de tant de saintes inspirations, de tant de mouvements intérieurs qui t'ont porté au bien, à la fuite du monde, à la mortification des sens, à l'amour de l'oraison, et même à la plus haute sainteté? Il n'a pas tenu au Maître du champ ni à la semence que tu ne fusses

[1] Luc. 8. 15. Matth. 13. 23.

du bienheureux nombre des fervents qui font profiter la semence au centuple. Si tu avais eu le courage et la fidélité qu'il attendait de ta reconnaissance, tu serais parvenu à une haute sainteté.

Vous en avez, ô mon Dieu, de ces âmes courageuses et fidèles qui peuvent dire avec l'apôtre saint Paul que votre *grâce n'a pas été vide* en elles. O que j'en ai de joie! ô que je les estime heureuses! Je vous bénis mille et mille fois, Seigneur, de l'infinie libéralité avec laquelle vous les comblez de vos dons. Faites qu'il y en ait beaucoup de cette nature, afin que le grand nombre de ceux qui vous servent et qui vous honorent répare les outrages que vous font tant d'autres ingrats et insensibles à vos bontés.

MERCREDI DE LA Xe SEMAINE

APRÈS LA PENTECOTE

De la parabole de l'ivraie.

I. POINT.

Le royaume des cieux est semblable à un homme qui avait semé de bon grain dans son champ; mais pendant que tout le monde dormait son ennemi vint, qui sema de l'ivraie parmi le blé[1].

Selon l'explication que le Fils de Dieu nous a donnée de cette parabole, c'est lui-même qui sème le bon grain; le champ où il sème est le monde; le bon grain sont les justes, qu'il a engendrés sur

[1] Matth. 13. 24.

la croix, sur lesquels il fait tomber la pluie de son sang précieux, et qu'il a destinés à la possession de son royaume céleste. L'ennemi qui sème l'ivraie est le démon, qui fait un mélange contagieux des méchants et des gens de bien, pour corrompre la vertu de ceux-ci par la malice de ceux-là. Cette ivraie est aussi la figure des suggestions malignes qu'il inspire aux personnes de piété afin de les pervertir; et pour jeter cette mauvaise semence dans leurs cœurs, il prend le temps qu'on est tombé par la paresse dans un profond assoupissement.

Faisons un peu de réflexion sur nous, ô mon âme, et voyons lequel des deux nous voulons être, ou froment ou ivraie, c'est-à-dire quel parti nous aimons mieux embrasser, ou celui de Jésus-Christ, qui est le véritable époux de nos âmes, qui ne demande qu'à les sauver et qu'à les transporter avec lui dans le grenier du Père céleste; ou celui du démon, qui en est le capital ennemi, qui ne cherche qu'à les perdre et qu'à les entraîner dans les enfers, pour les y rendre éternellement malheureuses avec lui.

O mon doux Jésus, peut-on balancer sur un choix si facile à faire? Ah! je veux être uniquement à vous, et ne suivre en toutes choses que vos saintes inspirations. Ne permettez pas que j'écoute ce que le démon me suggère contre les intérêts de votre gloire et de mon salut. Ne vous endormez pas, aimable Seigneur; faites que votre providence veille sans cesse sur moi, de peur que ce funeste ennemi de votre honneur et de mon bien ne gâte celui que vous avez commencé d'opérer en moi. Mais faites aussi que je veille moi-même avec une attention

continuelle sur mon intérieur, afin que je ne sois jamais surpris, et que je sois toujours en état de me défendre.

II. POINT.

Les serviteurs du père de famille lui vinrent dire : Seigneur, n'avez-vous pas semé de bon grain dans votre champ? d'où vient donc qu'il est plein d'ivraie? Il leur répondit : C'est un effet de la malice de mon ennemi[1].

Les hommes apostoliques, représentés par les zélés serviteurs du père de famille, voyant le grand nombre des méchants et les maux presque infinis que l'erreur et le vice causent dans le monde, en ont le cœur pénétré d'une si vive douleur, que, tout affligés, ils disent à Dieu : D'où vient, Seigneur, que, n'ayant semé sur la terre que du bon grain, vous avez permis qu'il s'y mêlât tant d'ivraie? Pourquoi voit-on parmi les justes tant de pécheurs? Comment laissez-vous venir dans votre Église, qui est *un jardin fermé*[2], tant d'épines parmi les lis? Comment souffrez-vous jusque dans les cloîtres, et dans les communautés les plus régulières, parmi une infinité de saints, un si grand nombre de lâches, indignes de leur état et de leur profession?

Admirons la Providence, ô mon âme, qui souffre ce monstrueux mélange, et qui ne le souffrirait pas, si Dieu n'en savait tirer sa gloire et celle des élus; et sans vouloir, par une curiosité criminelle, sonder ses desseins impénétrables, disons-lui avec humilité, comme le prophète : *Vous êtes juste, Seigneur, et vos jugements sont équitables*[3]. Mais ap-

1 Matth. 13. 27, 28.
2 Cant. 4. 12.
3 Ps. 118. 137.

prenons en même temps à craindre les surprises du tentateur et la malice de ceux dont il se sert comme d'instruments pour nous porter au mal. Défions-nous aussi de nous-mêmes et de notre amour-propre. C'est un ennemi d'autant plus dangereux, qu'il est toujours au milieu de nous, épiant toutes les occasions de semer l'ivraie dans notre cœur et d'y étouffer l'amour de Dieu.

O mon Jésus ! c'est là le plus redoutable ennemi de mon âme ; c'est lui qui a gâté tant de fois la divine semence que vous y avez jetée, et qui y a empêché l'effet des bons désirs, et des ferventes résolutions que j'avais conçues de vous servir. Inspirez moi, Seigneur, une sainte haine de moi-même, un courage mâle et constant, pour m'opposer sans relâche aux inclinations de la nature, un soin continuel pour en réprimer les mouvements, et pour ne suivre que ceux de votre grâce, afin que l'homme ennemi ne vienne pas à détruire et à rendre inutiles en moi les desseins de vos bontés.

III. POINT.

Les serviteurs dirent à leur maître : Voulez-vous que nous allions arracher l'ivraie? Non, répondit-il, de peur qu'en voulant arracher l'ivraie vous n'arrachiez aussi le grain ; laissez croître l'un et l'autre jusqu'à la moisson [1].

Considérons dans la demande des serviteurs le zèle indiscret et précipité, que nous devons éviter ; et dans la réponse du père de famille l'infinie bonté de Dieu pour les hommes. Il s'est montré si sévère à l'égard des anges, qu'aussitôt que Lucifer eut semé

[1] Matth. 13. 28, 30.

l'ivraie et la division dans le ciel, il l'en arracha, avec tous les complices de sa désobéissance, en les condamnant au feu éternel; et néanmoins il traite les hommes avec tant de charité, qu'il supporte leur ingratitude, et leur donne tout le temps qu'il faut pour en faire une vraie pénitence. Son intention est de changer l'ivraie en froment et de sauver le pécheur en détruisant le péché.

Quelle patience et quelle miséricorde, ô mon âme! L'as-tu jamais bien conçue, l'ineffable bonté du Seigneur? Il ne tenait qu'à lui de te perdre, dans le temps que tu l'offensais par tes péchés; les démons pressaient qu'on leur permît de t'arracher du champ de l'Église et de te jeter au feu. Il a suspendu sa colère, il a arrêté leur violence, et t'a donné le loisir de devenir, par une salutaire pénitence, digne d'être éternellement associée au froment des élus.

O admirable Père, je vous rends et vous rendrai à jamais mes actions de grâces de m'avoir si miséricordieusement distingué de tant d'autres, à qui vous n'avez pas fait la même faveur. J'ai mérité cent fois d'être abandonné à ces impitoyables moissonneurs, qui voulaient couper le fil de ma vie et me précipiter dans les feux éternels; vous m'avez toujours défendu, vous avez été mon asile et mon protecteur; et d'ivraie que j'ai été par mon iniquité, vous ferez de moi, comme j'espère, un grain qui aura le bonheur un jour d'être mis dans le ciel et d'y être conservé éternellement.

JEUDI DE LA Xe SEMAINE

APRÈS LA PENTECOTE

De la parabole du grain de moutarde.

I. POINT.

Cette parabole nous donne une idée de la grandeur de Jésus-Christ dans ses abaissements. Le grain de moutarde est petit, et il a de grandes vertus [1]. Ainsi Notre-Seigneur dans son incarnation a voulu paraître abject et méprisable; de sorte que, parlant de lui-même selon son humanité : *Je suis,* dit-il, *un ver et non pas un homme, l'opprobre des hommes et le rebut du peuple* [2]. Mais dans son intérieur il a toujours été grand, par les qualités merveilleuses de son âme et par les perfections infinies de sa divinité. C'est en lui que sont renfermés tous les trésors de la sagesse, de la bonté et de la charité de Dieu; et c'est par cette charité qu'il échauffe les plus tièdes, qu'il leur fait trouver du goût aux exercices de dévotion, et qu'il les embrase de son amour: tous effets qui ont du rapport avec ceux du grain de moutarde, et que le Sauveur fit sentir excellemment lorsqu'il fut comme brisé et comme réduit en poudre par les tourments de sa passion.

Voilà la figure, ô mon âme, de ton divin époux; mais ce petit grain l'est aussi des âmes qui ont l'honneur d'être ses épouses. Il faut qu'elles soient petites aux yeux du monde, et que devant Dieu elles soient grandes en vertu, et capables des plus grandes

[1] Matth. 13. 31. [2] Ps. 21. 7.

choses, à cause de leur ferveur, qui éclate particulièrement lorsqu'elles sont foulées aux pieds et maltraitées par les hommes, comme l'a été leur Roi. C'est dans cette pensée que l'Église dit d'elle-même, qu'à l'extérieur *elle est noire comme les pavillons de Cédar, mais qu'au dedans elle est belle comme les tentes de Salomon* [1].

C'est là le caractère de la religion que vous êtes venu établir dans le monde, ô mon Sauveur. Elle n'a rien au dehors que de bas et de simple; mais quand on en approfondit les vérités par la méditation, on en éprouve les vertus secrètes, on sent le feu de votre amour s'allumer, et l'on connaît par expérience ce que votre Apôtre a dit, que *Jésus crucifié est un scandale pour les Juifs, et une folie pour les gentils;* mais qu'à l'égard des fidèles, il est *la puissance et la sagesse divines* [2].

Ah! la sage et la grande petitesse! Je sens plus de passion pour elle que pour toutes les grandeurs de la terre; je veux la chercher et l'embrasser toute ma vie. Rendez-moi, Seigneur, semblable à ce grain auquel vous avez bien voulu vous comparer; afin que, froissé comme lui par les mépris et par les souffrances, je participe ici-bas à vos vertus, pour avoir part à votre gloire dans l'heureux séjour où vous régnez.

II. POINT.

Le grain de moutarde est mis dans la terre, il y meurt, il y prend racine, *et lorsqu'il est crû, c'est la plus grande de toutes les plantes* [3]. Il en est de même du Fils de Dieu. Après s'être anéanti en se

[1] Cant. 1. 4.
[2] I Cor. 1. 23, 24.
[3] Matth. 13. 32.

faisant homme pour nous, il a vécu plus de trente ans sur la terre, il est mort, il a été enseveli dans un jardin, et est descendu dans les limbes. De là il est ressuscité glorieux, et son Père l'a tellement élevé au-dessus des plus nobles créatures, que du dernier des hommes qu'il avait paru, il l'a fait chef des hommes et des anges, en sorte que *tout fléchit le genou devant lui, et que le nom de Jésus, comme le plus grand de tous les noms*[1], est adoré dans le ciel, sur la terre et dans les enfers.

Reconnais-tu, ô mon âme, dans cette exaltation du Sauveur anéanti pour ton amour, l'accomplissement de cette ancienne prophétie qui porte *qu'un jour le germe du Seigneur sera dans la gloire, et que le fruit qui en naitra sera grand et élevé*[2]? Ce germe sacré, obscur et caché si longtemps dans les humiliations, est enfin tout brillant de gloire dans la cour céleste. Tout stérile qu'il paraissait, il est devenu fécond en enfants spirituels, qui sont semblables à leur Père en vertu et en sainteté.

O mon Rédempteur, je me réjouis de vous voir aussi glorieux dans le ciel que vous avez semblé méprisable sur la terre. Que j'aperçois avec plaisir cette multitude infinie de fidèles que vous engendrez en mourant sur le Calvaire! Heureuse mort, sans laquelle, comme vous le disiez vous-même, vous seriez *demeuré seul*[3], et par laquelle vous avez porté du fruit avec une telle abondance, que le ciel et la terre en sont remplis! Je vous conjure, Seigneur, par le mystère adorable de votre croix, de m'attirer si puissamment à l'amour de vos abaissements, que je devienne semblable à vous.

[1] Philip. 2. 10.
[2] Isai. 4. 2.
[3] Joan. 12. 25.

III. POINT.

La tige qui naît du grain de moutarde pousse *des branches sur lesquelles les oiseaux du ciel viennent se reposer*[1]. Jésus-Christ est le vrai arbre de vie, dont les branches ne sont autre chose que la doctrine évangélique qu'il a prêchée, la loi de la perfection qu'il a publiée, les conseils nouveaux qu'il a donnés, les sacrements qu'il a institués, les exemples des plus héroïques vertus qu'il nous a laissés, les miracles qu'il a faits, et tous les mystères de sa vie jusqu'à sa glorieuse ascension et son triomphe dans le ciel.

C'est sur ces branches que viennent se reposer, non pas les aigles, qui sont les figures des superbes, mais les petits oiseaux du ciel, qui représentent les humbles qui s'élèvent par la contemplation à la claire connaissance des mystères du Sauveur, et par lui jusqu'à la parfaite union avec Dieu. Ce sont ces âmes saintes que nous devons imiter, et avec lesquelles il faut que nous fassions notre demeure sur ce grand arbre, pour en goûter les fruits et nous y défendre des ardeurs du soleil brûlant. C'est ainsi qu'en usait la sainte épouse, comme elle nous l'apprend elle-même, lorsqu'elle dit : *qu'elle s'est assise à l'ombre de Celui qui était l'objet de ses désirs, et qu'elle en a trouvé les fruits extrêmement doux*[2].

Qui me donnera des ailes, comme sont celles de cette chaste et fervente colombe, pour voler jusque sur cet arbre, dont les branches me serviront d'asile, et dont les fruits seront ma nourriture? O arbre divin, quelque haut que vous soyez, j'espère

[1] Matth. 13. 32. [2] Cant. 2. 3.

de m'élever jusqu'à vous par les ailes de la contemplation, quand il vous plaira de me les donner, et quand l'Esprit Saint daignera me seconder par son souffle. Soutenez mes faibles efforts, divin Esprit, élevez-moi au-dessus de moi-même, et portez-moi jusque sur cet arbre de vie, afin que j'y repose à la fraîcheur de son ombre, et que, croissant toujours de vertu en vertu, j'arrive enfin à l'heureux séjour où les saints jouissent du repos éternel.

VENDREDI DE LA Xe SEMAINE

APRÈS LA PENTECOTE

De la parabole du marchand qui cherche des perles.

I. POINT.

Le royaume des cieux est semblable à un marchand qui cherche des perles fines [1].

Considérons en premier lieu que l'occupation de ce marchand est celle de tous les hommes. Il n'en est aucun d'eux qui ne cherche ce qui lui paraît bon et précieux; mais il y en a peu qui s'attachent à ce qui l'est véritablement. Les uns sont passionnés pour les biens temporels, qui sont souvent des obstacles à la vraie félicité; d'autres s'appliquent aux sciences humaines, qui les enflent, comme dit l'Apôtre, au lieu de les sanctifier; quelques autres mettent tous leurs soins à acquérir de certaines vertus morales et naturelles, qui les font passer pour des gens sages et de probité, mais qui ne peuvent

[1] Matth. 13. 45.

pas aller jusqu'à les rendre saints. Il n'y a que les vrais chrétiens qui aiment la vérité et qui recherchent les vertus surnaturelles, qui seules méritent d'être appelées bonnes et précieuses, puisqu'il n'y a qu'elles capables de nous rendre bons et agréables au Seigneur.

Travaillons-nous, ô mon âme, à nous faire un trésor de ces véritables perles? Notre esprit est-il occupé continuellement des célestes vérités que le Sauveur nous a découvertes? Avons-nous le cœur embrasé d'amour pour Jésus-Christ? Faisons-nous notre étude de ses vertus? Employons-nous tous nos efforts pour profiter dans la charité, l'obéissance, l'humilité, pour devenir des hommes d'oraison, des personnes mortifiées, ferventes, dégagées des choses de la terre, et désireuses uniquement des biens du ciel? Hélas! quel est l'emploi de notre vie depuis que nous sommes au monde? Nous avons passé l'enfance dans la bagatelle, la jeunesse dans le plaisir; et à quoi passons-nous aujourd'hui un âge plus mûr? A des études vaines, à amasser des biens frivoles, à courir après une fausse gloire, à contrefaire les vraies vertus, sans en avoir aucune. Si la mort nous surprenait en cet état, notre mécompte serait terrible; car, au lieu d'être chargés de mérites, nous nous trouverions pauvres et dénués de tous biens.

C'en est fait, je ne veux plus chercher que vous, ô mon divin Maître; c'est en vous que je trouverai les vraies richesses. Vous êtes vous-même cette perle inestimables qui, comme une goutte de rosée, tombâtes du ciel dans le sein virginal de votre très-pure Mère, pour être l'ornement de notre nature, le prix de notre rédemption, et notre véritable trésor. Donnez-nous du mépris pour toutes les choses

de la terre, afin que nous n'estimions et que nous n'aimions jamais que vous.

II. POINT.

Considérons ensuite de quelle manière le Fils de Dieu veut qu'on s'occupe à chercher les perles évangéliques, et comment on les peut trouver. On les cherche par la méditation, dans laquelle on s'efforce de pénétrer les vérités de la foi, et de concevoir une haute estime des vertus chrétiennes, par des désirs ardents et par une fervente oraison, qui les obtiendra infailliblement, selon la promesse de Jésus-Christ, puisqu'il a dit : *Demandez, et vous recevrez; cherchez, et vous trouverez; heurtez à la porte, et l'on vous ouvrira* [1].

Veux-tu les trouver efficacement, ô mon âme, ces perles évangéliques? Il suffit de les désirer, et de les demander au Seigneur; il ne faut que les chercher avec une bonne et sincère volonté, dans les exercices de piété, dans la lecture des bons livres, dans la fréquentation des sacrements, surtout de celui de l'Eucharistie, où la plus précieuse de toutes les perles est renfermée, comme dans sa nacre.

Mon Dieu, qu'il est aisé de s'enrichir dans votre service! Vous avez plus de passion de nous communiquer vos dons célestes que nous n'en n'avons de les recevoir. C'est assez pour en avoir le cœur rempli, que *d'ouvrir* seulement *la bouche* [2] pour vous dire que nous les souhaitons. Il ne tient qu'à nous, ô mon Sauveur, d'acheter de vous presque pour rien les vraies perles, qui sont les grâces et les vertus; vous êtes tout prêt à nous les prodiguer. Mal-

[1] Luc. 11. 9. [2] Ps. 118. 131.

heur à nous si, pouvant devenir riches à si peu de frais, nous négligeons un si rare avantage. Donnez-moi, Seigneur, au moins autant de diligence et d'empressement pour chercher les trésors de l'éternité, que les hommes de trafic en ont pour acquérir les richesses périssables.

III. POINT.

Le marchand ayant trouvé une perle de grand prix, va vendre tout ce qu'il avait, et l'achète [1].

Considérons que cette perle unique et de grand prix n'est autre chose que la perfection évangélique, qui renferme en soi toutes les vertus, et surtout la charité, que saint Paul appelle *le lien de la perfection* [2]. On ne l'a pas plutôt découverte par la connaissance, qu'on est épris de son amour, charmé de sa beauté, et déterminé à l'acheter, quoi qu'il en coûte, selon le témoignage de la sainte épouse, lorsqu'elle dit que *si un homme avait donné tout son bien pour la charité, il croirait encore n'avoir rien donné* [3]. C'est la disposition où sont les âmes éclairées des lumières du Saint-Esprit. Tout ce que la terre a de plus précieux leur paraît de la boue en comparaison de cette perle évangélique. C'est pour l'acheter que les religieux renoncent à toutes choses, s'estimant trop riches dans leur dépouillement universel, s'ils peuvent une fois la posséder.

O divine perfection, ô charité infiniment précieuse! O perle inestimable! qu'on est heureux, qu'on est riche, qu'on est content, quand on vous trouve! Que n'êtes-vous connue de tout le monde!

[1] Matth. 13. 46.
[2] Coloss. 3. 14.
[3] Cant. 8. 7.

Il n'y aurait personne qui ne vous désirât, qui n'eût de l'amour pour vous, et qui ne sacrifiât toute la la terre à votre conquête. Quel bonheur pour moi d'en avoir eu la connaissance et d'en avoir su la valeur!

O Dieu éternel! ô Dieu de miséricorde! qui avez dit : *Ceux qui ne me cherchaient point m'ont trouvé* [1], parce qu'en les prévenant de vos grâces vous vous êtes présenté volontairement à eux, vous avez fait briller à leurs yeux cette précieuse perle, dont l'éclat est caché à tant d'autres; découvrez si bien les avantages de la vie religieuse à ceux qui y sont propres, qu'ils n'aient nulle peine à l'embrasser; mais faites-les encore beaucoup mieux sentir à ceux qui sont déjà engagés dans ce saint état, afin qu'ils s'estiment heureux de l'avoir choisi; qu'ils en aient pour vous, qui les y avez appelés, une éternelle reconnaissance, et que, pénétrés de la vive idée de leur bonheur, ils n'épargnent rien pour parvenir à la perfection de votre amour, qui est le but de leur sainte vocation.

SAMEDI DE LA Xe SEMAINE

APRÈS LA PENTECOTE

De l'enfant prodigue.

I. POINT.

Un père de famille *avait deux enfants, dont le plus jeune, ayant demandé son partage, sortit de la maison paternelle, s'en alla dans un pays éloi-*

[1] Isai. 65. 1.

gné, et y dissipa tout son bien en folles dépense et en débauches. Cependant une famine étan survenue, ce prodigue se trouva dans une telle né cessité, qu'il fut réduit à garder les pourceaux e à manger du gland avec eux [1].

Le malheur de ce jeune homme vint de l'impa tience qu'il eut de sortir de la maison de son père et de jouir de ses biens pour vivre en liberté e prendre sans frein tous ses plaisirs. C'est par o commencent tous les pécheurs. Cette passion de s mettre en liberté, de n'avoir plus d'autre conduit que celle de leurs sens et de leur propre volonté les porte à s'éloigner de Dieu, à secouer la dépen dance qu'ils ont de lui, et à se plonger en toute sortes de voluptés. De quel excès n'est-on pas ca pable quand on s'est retiré de Dieu, et qu'on n vit plus sous sa protection? mais aussi en quel abîm de misères ne tombe-t-on pas? On se voit rédui dans une disette extrême de tout aliment spirituel on devient l'esclave du démon, on ne se repaît qu d'ordures et de saletés.

Peut-on concevoir un état plus déplorable d'u enfant de Dieu qui, pouvant vivre avec honneur e dans l'abondance auprès de son père, va trouver, e s'éloignant de lui, la perte de tous les biens spiri tuels, la pauvreté, la honte et l'infamie? car ce son là les suites funestes du libertinage. Il traîne aprè lui de quoi punir ses désordres. On ne peut êtr criminel sans être malheureux. Mettons-nous en l place de ce jeune prodigue, dont nous n'avons qu trop imité l'aveuglement, et disons avec les plus vif sentiments de notre cœur :

1 Luc. 15. 11, etc.

O Père céleste, voici un enfant prodigue qui, après avoir reçu de votre libéralité des dons infinis, s'est échappé de votre maison et s'est arraché de vos bras pour vivre selon son caprice et au gré de ses passions. Il s'est malheureusement éloigné de votre présence, et a dissipé tous les biens que vous lui aviez donnés, ne les employant qu'à satisfaire une brutale cupidité. O mon Dieu, comment avez-vous eu la patience de me supporter? Ah! vous n'avez pas borné là vos bontés. Non content de me souffrir dans le temps d'une jeunesse déréglée, vous en avez arrêté les emportements, et vous m'avez insensiblement rappelé à vous lorsque je m'en éloignais le plus. Je chanterai à jamais des cantiques de louanges en l'honneur de vos miséricordes.

II. POINT.

Le jeune homme, *rentrant en lui-même, commença à dire : Combien y a-t-il de serviteurs dans la maison de mon père qui ont du pain en abondance, pendant que je meurs ici de faim? Il faut que j'aille à mon père, et que je lui dise : Mon père, j'ai péché contre vous et contre le Ciel, je ne suis plus digne d'être appelé votre fils, etc.* [1].

Considérons quelles sont les démarches d'un pécheur qui a dessein de se convertir. La première est de revenir à soi et d'ouvrir les yeux sur sa propre misère. La seconde est de la comparer avec l'heureux état des vrais serviteurs de Dieu. La troisième est de concevoir un ardent désir de retourner au Père céleste, et de se jeter dans le sein de ses miséricordes. Voilà les mouvements que Dieu produit

[1] Luc. 15. 17, etc.

dans une âme qu'il veut ramener à ses devoirs; et le moyen dont il se sert ordinairement pour les produire, c'est de lui envoyer des châtiments qui l'obligent à en reconnaître les causes et à recourir à Celui qui peut l'en délivrer.

N'est-ce pas ainsi que ce Père charitable en a usé envers moi? Lorsque j'oubliais les obligations de mon état, que je me retirais de sa conduite, que je me livrais à mes passions, il m'a fait sentir la dureté de ces mauvais maîtres auxquels je m'étais soumis, et m'a contraint de respirer après les douceurs de son service. Si j'avais toujours été heureux, j'aurais toujours été méchant; c'était une fausse prospérité qui m'aurait aveuglé. C'est une favorable adversité qui m'a ouvert les yeux, et qui me les a fait lever vers l'auteur de mon salut.

C'est un pur effet de votre miséricorde, ô Dieu infiniment bon, d'avoir répandu de l'amertume sur mes plaisirs, afin de m'en dégoûter, et de m'avoir fait trouver dans mes péchés mêmes de quoi les détester. Votre providence paternelle, qui ne m'a jamais abandonné dans mes égarements, a su tirer le bien du mal; et, en affligeant le pécheur, elle en a fait un pénitent. Cette incompréhensible bonté, dont je suis si fort indigne, me confond autant que mon péché. Oui, je le confesse avec toute la confusion de mon cœur, *je ne suis pas digne d'être appelé votre fils;* c'est un nom trop illustre et trop tendre pour un misérable qui s'est dégradé jusqu'à devenir l'esclave du démon. *J'ai péché contre le Ciel,* en abusant de sa lumière pour vous offenser; *j'ai péché contre vous-même,* en vous quittant, et en préférant ma propre volonté à votre adorable conduite. Je ne vous demande plus les faveurs que vous faites à vos

enfants; la seule grâce que je vous demande est que vous daigniez me recevoir dans votre maison, et m'y regarder comme le dernier de vos serviteurs.

III. POINT.

Le père ayant aperçu de loin son fils, en fut ému de compassion; il courut à lui aussitôt, se jeta à son cou et le baisa. A peine lui donna-t-il le temps de demander pardon, il l'interrompit, et, s'adressant à ses serviteurs, il leur ordonna de *lui apporter sa première robe, de lui mettre l'anneau au doigt*[1], et de préparer un festin pour le régaler en signe de joie.

Il faut admirer ici la charité de notre Père céleste, vivement représentée dans cette figure. Cet aimable Père jette les yeux sur le pécheur, dans le temps même qu'il est encore éloigné et qu'il n'a pas achevé l'œuvre de sa conversion. Il court au-devant de lui, afin de l'aider par ses inspirations à l'accomplissement de sa pénitence; et, afin de l'y animer par ses bontés, il le joint, il l'embrasse, il lui donne le baiser de paix, et le rétablit parfaitement dans son amitié. Pour lui donner des marques de ce rétablissement sincère, il lui donne sa grâce, il lui rend les dons du Saint-Esprit et les habitudes surnaturelles; il lui met au doigt un anneau, symbole de l'union qu'il renouvelle avec lui; et, afin que rien ne manque à la solennité, il lui fait un grand festin, qui n'est autre chose que le banquet de l'Eucharistie.

Oh! si les pécheurs concevaient la bonté infinie de notre Dieu, s'ils savaient l'inclination qu'il a de

[1] Luc. 15. 20, etc.

les recevoir entre ses bras, y en a-t-il un seul qui ne revînt à lui, et qui ne se jetât avec confiance dans les entrailles de sa miséricorde? Il est juste qu'ils avouent leur indignité, qu'ils la confessent hautement en sa présence. Mais à peine auront-ils ouvert la bouche pour implorer sa clémence, qu'il leur ouvrira son cœur, pour y puiser les trésors de la grâce.

O Père miséricordieux, il paraît bien que vous êtes père, et le meilleur de tous les pères. Vous n'avez égard ni à la multitude ni à la grièveté de nos offenses, il suffit que nous soyons vos enfants. Quelque ingrats, quelque rebelles que nous ayons été, dès que nous confessons notre ingratitude et nos rébellions, vous les oubliez incontinent, pour ne plus vous souvenir que de vos bontés paternelles; vous n'épargnez ni douceur, ni caresses, et vous témoignez tant de joie de notre retour, que les justes mêmes, comme l'aîné de l'enfant prodigue, pourraient en avoir quelque jalousie, si vous ne leur disiez comme à lui : *Vous êtes toujours avec moi, et tout ce que j'ai est à vous* [1]. O aimable Père! peut-on souhaiter une plus grande faveur? Quelle robe, quel festin, quel anneau doit-on préférer au bonheur d'être avec vous, et de n'en être jamais séparé, ni pendant la vie, ni à la mort, ni dans le temps, ni dans toute l'éternité?

[1] Luc. 15. 31.

XI[e] DIMANCHE APRÈS LA PENTECOTE

Du Sourd et du Muet.

Comme au lundi de la VIII semaine après la Pentecôte, page 136.

LUNDI DE LA XI[e] SEMAINE

APRÈS LA PENTECOTE

Du Serviteur qui devait dix mille talents à son Maître.

I. POINT.

Un serviteur était redevable à son maître de dix mille talents; et n'ayant pas de quoi payer, le maître ordonna qu'on le vendît, lui, sa femme et ses enfants. Le serviteur, ainsi pressé, *se jeta aux pieds de son maître. Ayez patience, s'écria-t-il, et je vous paierai tout ce que je vous dois. De quoi le maître fut si touché, qu'il lui remit toute la dette* [1].

Le serviteur qui doit dix mille talents est l'homme chargé d'une infinité de péchés, qui sont des dettes si excessives, que de son fonds il n'est nullement capable de satisfaire, même pour un seul, et qu'il n'en est aucun, s'il est mortel, pour lequel il n'ait mérité d'être jeté dans la prison éternelle de l'enfer. Le seul moyen d'en obtenir la rémission, c'est de

[1] Matth. 18. 23, etc.

s'humilier profondément devant Dieu, d'implorer sa miséricorde, de lui demander un peu de temps pour satisfaire à sa justice, et de lui protester qu'on est résolu d'y travailler sérieusement avec le secours de sa grâce. Le Seigneur ne rebute jamais une âme ainsi disposée; il lui accorde même beaucoup plus qu'elle ne demande; il révoque l'arrêt de condamnation qu'il avait porté contre elle, et lui remet libéralement toutes ses dettes.

O que nous avons affaire à un Dieu plein de bonté! Qu'il est aisé d'apaiser sa colère et de satisfaire à sa justice! Il ne faut qu'une seule larme, qu'un soupir, que le cri d'un cœur contrit et humilié, pour lui faire tomber la foudre des mains et pour l'obliger de rendre son amitié à un pécheur. Les justes ont-ils donc à craindre de s'approcher de lui après les infidélités qui leur échappent? Ils n'ont qu'à recourir à sa miséricorde avec une humble confiance; ils en seront toujours reçus avec les mêmes démonstrations de bonté, le même accueil, la même libéralité, et l'aimable Seigneur, dont ils appréhendent la disgrâce, n'aura pour eux que des caresses.

Que je serais heureux, Seigneur, si je n'avais, ainsi que ces âmes innocentes, que quelques surprises et quelques fragilités à me reprocher! Mais j'ai des iniquités dont le nombre et la pesanteur égalent l'effroyable dette du serviteur redevable de dix mille talents à son maître; j'en suis également pénétré de repentir et de confusion. Toute mon espérance, ô Roi très-libéral et très-miséricordieux, c'est que vous avez encore plus de bonté que je n'ai de malice, et qu'il est digne d'un Dieu qui est la grandeur même comme vous êtes, d'exercer sur un misérable tel que je suis votre infinie miséricorde.

II. POINT.

Le serviteur, oubliant la grâce qu'il venait de recevoir, traita si inhumainement *un de ses conserviteurs qui lui devait cent deniers, qu'il pensa l'étrangler* pour s'en faire payer; *de quoi son maître fut si indigné, qu'il le mit entre les mains de la justice, jusqu'à ce qu'il payât* [1] tout ce qu'il lui devait.

Considérons dans la conduite de ce serviteur ingrat et barbare celle de tant de chrétiens qui, après avoir éprouvé en mille occasions la clémence du Père céleste dans la rémission de leurs péchés, souvent énormes et en grand nombre, se rendent impitoyables envers leurs frères, qui sont les enfants de sa maison; les traitant, pour des fautes assez légères, avec une inexorable sévérité. Mais aussi faisons réflexion sur la justice qu'en fait le père de famille, indigné de cet injuste et cruel procédé. Les gémissements d'un de ses enfants opprimés sont des voix qui percent le ciel, qui allument sa colère et qui lui font prendre les armes en main, pour foudroyer celui qui foule aux pieds son frère.

Tel est, ô mon âme, le cœur de ce bon Père envers ses enfants; il n'a que de la pitié pour eux, quelque offense qu'ils aient commise contre lui Lorsqu'on est tombé dans ce malheur, pour être relevé de sa main, on n'a qu'à lui dire avec David, dans les mêmes sentiments de douleur : *C'est contre vous seul que j'ai péché* [2]. Mais quand, oubliant sa miséricorde, on refuse de la faire à un autre, il ne peut souffrir cette dureté; il ne sort alors de

[1] Matth. 18. 28, etc. [2] Ps. 50. 6.

son cœur que des mouvements d'indignation, et de sa bouche que des arrêts de condamnation.

Que je reconnais de bonté dans cette rigueur, ô mon Dieu ! Vous êtes le protecteur, le défenseur, le vengeur de ceux qui sont dans l'oppression; vous prenez leur intérêt en main, vous les couvrez du bouclier de votre justice. Vous nous voulez tous imitateurs de votre douceur paternelle; et tout porté que vous êtes à nous accorder le pardon de nos péchés, vous ne vous rendez implacable que quand vous nous trouvez sourds et insensibles aux cris des misérables qui implorent notre assistance.

III. POINT.

Examinons la conclusion de la parabole. *Voilà*, dit le Fils de Dieu, *comme mon Père céleste vous traitera, si chacun de vous ne pardonne à son frère de bon cœur* [1]. Le Fils de Dieu nous enseigne par là, non-seulement à donner des marques extérieures de réconciliation à ceux de qui nous avons reçu quelque offense, mais à leur pardonner du fond du cœur. Les motifs qu'il en donne, et qui sont renfermés dans ces paroles, sont : 1° que nous sommes les enfants du même Père céleste, qui devons être par conséquent dans une sincère union; 2° que Dieu en use ainsi lui-même, ne conservant jamais aucune amertume dans son cœur quand il a prononcé notre absolution; 3° enfin qu'il est le Maître, et qu'en cette qualité il nous ordonne d'étouffer tous nos ressentiments; de ne pas nous contenter d'un pardon simulé et apparent, mais de l'accorder sincèrement et de bon cœur à ceux

[1] Matth. 18. 35.

ui nous ont offensés ; sans quoi il nous menace ue nous serons traités sans pitié, comme cet homme ui n'en avait point eu pour celui qui servait avec ui le même maître.

Si nous avons reçu quelque injure, l'avons-nous ubliée ? N'en reste-t-il ni souvenir dans notre esrit, ni sentiment de vengeance dans notre cœur ? 'il en reste, avons-nous au moins la fidélité de le ésavouer, d'y renoncer entièrement ? Voilà ce que emande le Père céleste ; c'est la loi d'amour qu'il portée pour unir tous ses enfants par le lien d'une nême charité. Allons, par respect et par amour our lui, déposer tous les mouvements déréglés de otre cœur au pied de ses autels; nous apaiseons sa colère en réprimant la nôtre, et nous méiterons sa miséricorde en l'exerçant envers les utres.

Oui, Père infiniment adorable, je remets de tout non cœur à ceux qui m'ont fait quelque tort, tout e qu'ils me doivent; et en cela non-seulement je eux obéir à vos ordres, mais j'ai le bonheur d'imier votre clémence, et je trouve, par un excès de otre bonté, dans cette imitation, une source de râces et de la plus solide consolation pour moi. Car e suis sûr que je n'ai rien à craindre de votre jusice, si je fais miséricorde à mon prochain, et que ous mes péchés seront effacés de votre livre, si 'efface de ma mémoire les outrages que m'ont faits nes ennemis et mes persécuteurs.

MARDI DE LA XI[e] SEMAINE

APRÈS LA PENTECOTE

De l'Économe qui disposait du bien de son Maître.

Comme au VIII dimanche après la Pentecôte page 130.

MERCREDI DE LA XI[e] SEMAINE

APRÈS LA PENTECOTE

Des Ouvriers envoyés dans la Vigne.

On se représentera au premier *prélude* le Sauveur instruisant le peuple. Et au second on lui demandera la grâce de profiter de ses saintes instructions.

I. POINT.

Le royaume des cieux est semblable à un père de famille qui sortit de grand matin afin de louer des ouvriers pour travailler à sa vigne [1]. Il sortit encore pour le même dessein en différentes heures ; et en ayant trouvé d'autres, une heure avant le coucher du soleil, qui ne faisaient rien, il leur reprocha leur oisiveté, et les envoya travailler à sa vigne avec les autres.

Le père de famille est Dieu lui-même, à qui le gouvernement de l'univers ne coûte pas plus que la conduite d'une famille. L'Église est la vigne, à la

1 Matth. 20. 1, etc.

culture de laquelle il emploie surtout les ouvriers évangéliques. Chacun de nous cependant a une partie de cette vigne à cultiver : et c'est notre âme, dont nous devons avec un soin singulier retrancher ce qu'il y a de nuisible et de mauvais, afin qu'elle porte des fruits en abondance, et que le maître, au temps de la récolte, y trouve d'excellents raisins, c'est-à-dire des œuvres parfaites et agréables à ses yeux.

Combien y a-t-il de temps que je travaille sérieusement à cette vigne spirituelle, à la sainteté et à la perfection de mon âme? Il n'a pas tenu au Père céleste que je ne m'y appliquasse dès mon bas âge. Il est sorti dès le point du jour pour m'y appeler; il m'a sollicité dans les temps différents de ma vie, tantôt en me promettant des récompenses, tantôt en me reprochant ma négligence.

Non, vous n'avez rien omis, Seigneur, pour m'engager de bonne heure à votre service; si j'avais été fidèle à vos inspirations, je n'aurais pas passé inutilement tant d'années, je ne vous aurais pas aimé si tard. Oh! que j'ai de regret d'avoir fait si longtemps la sourde oreille à la voix intérieure par laquelle vous m'avez si souvent appelé à la perfection de votre amour! Que j'ai d'envie de réparer par une vie plus fervente le précieux temps que j'ai perdu! Que ne puis-je être moi-même du nombre de ces ouvriers infatigables qui vont vous chercher des âmes jusqu'aux extrémités de la terre! de ces hommes pleins de zèle qui travaillent à la sanctification des fidèles, à la réduction des hérétiques, à la conversion des idolâtres, et qui conspirent avec vous à l'accroissement et à la prospérité de votre règne!

II. POINT.

Comme le soir fut venu, le maître de la vigne dit à son intendant : Appelez les ouvriers, et payez-les. Ceux donc qui étaient venus fort tard reçurent chacun un denier, et les autres n'en reçurent pas davantage[1].

Considérons premièrement, que le Père éternel, qui a établi son Fils unique Notre-Seigneur pour nous juger, a voulu que ce fût lui qui payât les ouvriers sur le soir, c'est-à-dire à la fin de leur vie, qu'on peut appeler un jour, parce qu'au regard de l'éternité *les années et les siècles ne sont que comme un jour.*

Ce qu'il faut remarquer ensuite, c'est que tous sont payés, et qu'il n'est point de travail, quelque court qu'il soit, qui n'ait sa récompense. Mais ce qui paraît singulier, c'est que les derniers, qui n'ont travaillé qu'une heure, ne sont pas moins récompensés que ceux qui ont travaillé tout le jour : pour nous faire entendre que Dieu regarde moins la durée du travail que la ferveur avec laquelle on a travaillé.

Qu'on se trompe, hélas! dans un âge avancé, quand on compte à un chrétien les années qu'il a vécu dans l'Église depuis son baptême, à un religieux le temps qu'il a passé dans le cloître! Ce n'est pas pour avoir servi Dieu plus longtemps que les autres qu'on les surpasse ici-bas en sainteté, et qu'on aura dans le ciel une plus éclatante couronne; mais c'est pour avoir pratiqué les exercices de la vie chrétienne et religieuse avec plus d'humilité, de ferveur et de charité.

[1] Matth. 20. 8, 9.

Ah, mon Dieu! si vos saints, que vous couronnez dans l'empyrée, étaient capables de quelque douleur, quel chagrin n'auraient-ils pas d'avoir passé quelques jours de leur vie dans la tiédeur et dans la négligence? Pourraient-ils se consoler, en voyant le degré de gloire qu'ils auraient acquis s'ils avaient eu autant d'ardeur que de constance dans votre service? Il n'est plus temps pour eux de réparer ces pertes; mais il est encore temps pour moi de les prévenir, en remplissant avec fidélité toute la mesure des grâces que vous me faites tous les jours. Soutenez pour cela ma faiblesse, ô mon Dieu, fortifiez mon courage, embrasez mon âme, et, s'il me reste peu d'années, faites au moins que je les emploie à vous aimer de toute l'étendue et de toute la vivacité de mon cœur.

III. POINT.

Les premiers envoyés à la vigne *murmurèrent* de cette égalité; mais le père de famille leur montra l'injustice de ce *murmure, en disant à l'un d'eux : Mon ami, je ne vous fais point de tort. N'êtes-vous pas convenu avec moi d'un denier pour votre journée? Prenez ce qui vous appartient, et vous en allez. Pour moi, je veux donner à ce dernier autant qu'à vous : ne m'est-il pas permis de faire ce que je veux? Ainsi les derniers seront les premiers, et les premiers seront les derniers; car plusieurs sont appelés, et peu d'élus* [1].

C'est ici un grand mystère que le Sauveur nous révèle à la fin de cette parabole. Il nous apprend à ne pas approfondir le secret de la prédestination

[1] Matth. 20. 12, etc.

des saints; que ce n'est pas à nous de raisonner sur la préférence qu'il fait de quelques-uns dans la dispensation de ses grâces; qu'il y en a de générales, qu'il ne refuse à aucun, et de particulières, qu'il ne donne qu'au petit nombre; qu'en cela il ne fait tort à personne; que ce qui est de récompense se donne à qui le mérite; mais que ce qui est de grâce se donne à qui il lui plaît; que s'il y en a peu de parfaits, ce n'est pas qu'il n'appelle plusieurs à la perfection, mais c'est que peu répondent à cette haute vocation; que le nombre des tièdes et des imparfaits est le plus grand; qu'il n'y a que le petit troupeau, le troupeau choisi d'âmes ferventes, qui arrive à l'heureux terme de la sainteté.

Ceux qui paraissent être les premiers dans la maison du Père céleste sont les personnes consacrées à Dieu et dévouées par état à son service. Les derniers sont les personnes du monde, qui n'ont pas comme les autres de pressants engagements à la vertu. Combien de fois, cependant, arrive-t-il que les premiers, pour avoir été infidèles, lâches, amateurs d'eux-mêmes, sont devancés par les derniers, qui étant dans le monde comme s'ils n'étaient pas du monde, y vivent dans le recueillement, la mortification, la pureté de cœur, et dans l'exercice de la plus sublime perfection! Quelle honte à des prêtres et à des religieux de se voir, au jour du jugement, inférieurs à de pauvres et humbles créatures, qui occuperont les premiers rangs dans le ciel, tandis qu'eux-mêmes mériteront à peine d'y arriver!

La vie tiède et imparfaite dans laquelle je languis depuis tant d'années me fait bien craindre, ô mon Sauveur, de me voir rejeté de vous parmi

a foule des imparfaits. Je ne puis m'en prendre qu'à moi-même. Tout me porte, tout m'engage, out m'anime à la sainteté. La vocation dont vous n'avez honoré, les secrets aiguillons dont vous me ressez, les exemples que vous me mettez devant es yeux, les puissants attraits que je sens de tout emps à la pureté de votre amour; votre gloire, nes intérêts, tout me parle de la sainteté, tout n'y pousse, tout m'y attire. Mon Dieu, attirez-y nfin si puissamment mon cœur, qu'il ne résiste lus à vos bontés.

JEUDI DE LA XIe SEMAINE

APRÈS LA PENTECOTE

De la Parabole de la Vigne.

I. POINT.

Un père de famille ayant planté une vigne, 'environna d'une haie, y fit un pressoir, et y âtit une tour. L'ayant ensuite louée à des vigne-ons, il s'en alla en un pays éloigné [1].

La vigne, comme on l'a déjà remarqué dans la récédente parabole, est l'Église de Jésus-Christ. Le soin qu'il en a paraît principalement en trois hoses, dont la haie, le pressoir et la tour sont les igures. La haie signifie la protection des anges et elle de Dieu même, qui sert à son peuple d'une éfense impénétrable, et qui le garantit de mille angers. Le pressoir est le symbole des sacrements,

[1] Matth. 21. 33. Marc. 12. 1. Luc. 20. 9.

qui contiennent le sang du Sauveur, et qui nous donnent, avec le pardon de nos offenses, le vin délicieux de la charité; mais il marque surtout le sacrifice adorable et le sacrement de l'Eucharistie, où le Fils de Dieu nous offre son corps et son sang. La tour désigne la Providence, qui prévoit de loin tout ce qui peut être avantageux à l'Église et à chacun des fidèles, dont les âmes, comme on l'a dit ailleurs, sont autant de parties de cette vigne mystérieuse.

O mon âme, que pouvait faire de plus avantageux pour toi le père de famille? Pouvait-il t'environner d'une haie plus forte que de te couvrir de sa toute-puissante protection et que d'ordonner à ses anges de te garder? Pouvais-tu souhaiter une plus délicieuse boisson que celle du sang précieux de Jésus-Christ? Y a-t-il une tour plus sûre et plus élevée que la Providence elle-même, toujours attentive à ta conservation? Un Dieu si appliqué à te défendre et à te protéger n'a-t-il pas droit d'attendre de ta fidélité des fruits dignes de ses soins?

Rien n'était plus juste, ô mon Dieu, que de répondre à vos bontés par une multitude de bonnes œuvres; mais, terre stérile et ingrate, je n'ai porté que des chardons, je n'ai produit que des pensées frivoles, que des affections purement naturelles, que des actions désagréables à vos yeux. Ah! Seigneur, qui m'avez comblé de tant de grâces, n'en arrêtez pas le cours. Si depuis quelque temps vous vous êtes éloigné de moi pour me punir, rapprochez-vous pour vaincre, par votre divine présence et par vos grâces, mon ingratitude et ma stérilité. Je déteste l'une et l'autre, et j'espère à l'avenir de porter à votre gloire des fruits en abondance.

II. POINT.

Au temps de la vendange, le maître de la vigne ayant envoyé ses serviteurs, et ensuite son fils[1], afin d'en exiger les fruits, ceux qui avaient dû la cultiver au profit de celui auquel elle appartenait, au lieu de faire en cela leur devoir, *maltraitèrent les serviteurs, et n'épargnèrent pas son fils*[1].

Voilà l'injuste et barbare procédé des hommes. Après avoir mis à mort les prophètes, que le Père de famille leur avait envoyés pour les avertir de travailler à leur salut, ils n'ont pas traité plus humainement son propre Fils. Ils ont refusé de l'écouter; ils l'ont chassé de sa propre vigne; ils l'ont livré aux gentils et attaché à la croix.

N'ai-je pas fait moi-même la sourde oreille aux prédicateurs qui sont venus de la part de Dieu m'exhorter à la pénitence? N'ai-je pas étouffé les inspirations par lesquelles il me parlait au cœur? N'ai-je pas même renouvelé la passion et la mort du Fils de Dieu, toutes les fois que j'ai violé ses saints commandements? O dureté inflexible! ô ingratitude opiniâtre!

Mais quand je n'en serais pas venu à cet étrange excès, combien de grâces ai-je rendues inutiles? quel profit ai-je fait des sacrements? quels fruits ai-je recueillis de tant de saints mouvements, de tant de vives exhortations, de tant d'attraits intérieurs, par lesquels vous m'avez si souvent appelé à la plus haute perfection? O Père éternel, que trouviez-vous en moi qui méritât de si favorables distinctions? O Fils unique du Dieu vivant, pourquoi aimez-vous cette vigne ingrate jusqu'à l'arroser de votre sang

[1] Matth. 21. 34, etc.

précieux? Ne permettez pas que je sois assez malheureux pour le fouler aux pieds ce précieux sang : ce serait la plus étrange de toutes les barbaries. Faites plutôt qu'il ne soit pas infructueux en moi, et que mon cœur, en étant pénétré, devienne fécond en toutes sortes de vertus.

III. POINT.

Le Sauveur, ayant achevé la parabole, demanda aux Juifs : *Quand le maître de la vigne sera venu, que fera-t-il de ces vignerons? Il punira ces méchants,* répondirent-ils, *avec la dernière rigueur, et il louera sa vigne à d'autres. C'est ainsi,* reprit Jésus, *que le royaume de Dieu vous sera ôté, et qu'il sera donné aux gentils, qui en sauront mieux profiter* [1].

La réponse des Juifs est leur propre condamnation. Le Fils de Dieu, qui est l'équité et la vérité même, les force à prononcer eux-mêmes l'arrêt de leur réprobation, avant qu'il leur déclare que le royaume de Dieu, dont ils se sont rendus indignes, passera de chez eux aux gentils, qui en feront un meilleur usage. Le Seigneur, en effet, leur a ôté les sacrements, les sacrifices, les lieux saints, le vrai culte, l'exercice de la religion, et a tout transporté aux gentils dont son Église est composée.

Apprends, ô mon âme, par le terrible châtiment de ce peuple réprouvé, à éviter un pareil malheur. Souviens-toi que Dieu abandonne ceux qui se retirent de lui, et qu'il transporte la foi d'un royaume à l'autre, dégradant ceux qui lui sont infidèles, pour en mettre de plus fidèles en leur place. *Con-*

[1] Matth. 21. 40, etc.

serve donc ta couronne, de peur qu'un étranger ne l'emporte [1].

C'est à vous, Seigneur, qui connaissez vos serviteurs dans les desseins et pour les fins de votre miséricorde, de la conserver cette couronne de grâces dont vous les couvrez; c'est de vous que dépend la cité sainte que vous bâtissez dans nos cœurs, et dont vous êtes vous-même le fondement. En vain veillerais-je et le jour et la nuit pour la garder, si vous ne l'environnez du rempart de votre divine protection. Je ferai bien tous mes efforts pour ne perdre ni la foi, ni la charité, ni les désirs de la perfection que vous m'avez donnés; mais, malgré mes faibles efforts, tous ces trésors me seront bientôt enlevés par mes ennemis, si vous ne prenez ma défense en main, et si vous ne conservez vous-même vos propres dons.

VENDREDI DE LA XIe SEMAINE

APRÈS LA PENTECOTE

De dix Vierges.

I. POINT.

Le royaume des cieux est semblable à dix vierges qui prirent leurs lampes pour aller au-devant de l'Époux. Il y en avait cinq folles, qui oublièrent de porter de l'huile avec elles. Les cinq autres, qui étaient sages, après avoir mis de l'huile dans leurs lampes, emplirent encore leurs vases [2].

1 Apoc. 3. 11. 2 Matth. 25. 1, etc.

Le royaume de Jésus-Christ est l'assemblée d fidèles qui attendent l'avénement du Fils de Dieu lorsqu'il descendra du ciel pour juger le monde, pour célébrer ensuite ses noces avec son épouse qui est l'Église triomphante. Ils se disposent tou à le recevoir : avec cette différence, que les sag font en sorte que rien ne leur manque de ce qui e nécessaire pour bien recevoir l'Époux ; au lieu qu les imprudents ne prennent qu'une partie des chose dont ils ont besoin. Ceux-ci sont semblables au vierges folles, qui ont un peu d'huile dans leur lampes, mais qui n'en ont point dans leurs vase Ils ont assez de lumière pour connaître ce qui e vrai ; ils n'ont pas assez d'onction pour pratique ce qui est saint. Leurs lampes luisent par l'éclat d quelques œuvres extérieures ; mais leur cœur n' pas la véritable piété. Ils gardent la virginité ; mais sous des corps chastes, ils cachent des âmes souil lées. L'état dans lequel ils vivent est parfait ; mai ils y vivent avec beaucoup d'imperfection. Qu'il sont insensés de se préparer si mal à recevoir l'É poux ! Les autres, qui ressemblent aux vierge prudentes, ont de la lumière pour connaître l bien, mais ils n'ont pas moins de ferveur pour l pratiquer : ils joignent la charité à la foi, la piét aux bonnes œuvres, la pureté de l'âme à celle du corps, et la sainteté de leurs mœurs répond à celle de leur état.

O sagesse qu'on ne saurait trop admirer ni trop imiter ! sagesse propre des vrais chrétiens, qui fon ce qu'ils croient, et qui travaillent efficacemen pour mériter le bonheur qui leur est promis dans la vie future ! Suis-je de cet heureux nombre, ou plutôt ne suis-je pas de ces imprudents qui, occu-

pés de l'amour des biens périssables, négligent de mériter les immortels ?

O Dieu de mon âme, donnez-moi la véritable sagesse, afin qu'ayant dans mon cœur, comme dans une lampe qui brûle toujours, et la lumière des vérités éternelles, et l'huile sainte des vertus chrétiennes, je ne manque de rien de ce qui m'est nécessaire pour vous recevoir et pour être admis aux noces de l'Agneau.

II. POINT.

L'Époux tardant à venir, les dix vierges se mirent à sommeiller; mais sur le minuit on entendit un grand cri : Voici l'Époux qui vient, allez au-devant de lui. Elles se levèrent; et celles qui avaient leurs lampes prêtes entrèrent avec lui aux noces [1].

L'Époux tarde un peu à venir : c'est le temps de la vie, pendant lequel les bons eux-mêmes s'assoupissent et tombent, par quelque négligence, dans des fautes légères ; et les méchants s'endorment d'un sommeil profond qu'on peut justement appeler une léthargie. Cependant sur le minuit, c'est-à-dire lorsqu'on y songe le moins, un accident, une maladie nous avertit de la venue du Fils de Dieu, époux et juge tout ensemble. Il vient avec la douceur d'un époux à l'égard des bons, et avec la sévérité d'un juge à l'égard des méchants.

O quel bonheur des âmes saintes, figurées par les vierges sages, d'être pourvues de toutes choses en cette vie, et de s'être mises en état d'entrer avec l'Époux dans le brillant et éternel séjour où se fait la fête de ses noces! O quelle joie n'auront-elles pas

[1] Matth. 25. 5, etc.

de s'être préparées de bonne heure à ce grand jour! Quel contentement de se voir avec Celui qu'elles ont tant aimé, de le posséder sans crainte de le perdre, et de jouir pour toujours, avec les anges, de la félicité de Dieu même!

O mon Dieu, que leurs lampes luiront admirablement dans la splendeur de votre gloire! que la flamme en sera pure et constante, par le feu de la charité que vous y entretiendrez pendant toute l'éternité! Que l'huile de vos consolations leur semblera douce! Que l'assurance d'être à jamais en la compagnie de l'Agneau les comblera d'une merveilleuse allégresse! Heureuses les peines qui seront suivies d'un si doux repos! Voilà le sujet de mon admiration, Seigneur; mais c'est aussi le sujet de mon espérance, et ce sera celui de mon éternelle félicité, si vous me faites la grâce d'entretenir continuellement dans mon esprit la lumière de votre divine vérité, et dans mon cœur l'amour de vos ravissantes beautés.

III. POINT.

Les vierges imprudentes n'ayant pas trouvé à leur réveil assez d'huile dans leurs lampes, et n'ayant pu en obtenir des sages, qui en avaient besoin pour elles-mêmes, allèrent en acheter; et étant venues trop tard, lorsque l'Epoux était déjà rentré, elles eurent beau lui dire : *Seigneur, Seigneur, ouvrez-nous! il leur répondit : En vérité, je vous dis que je ne vous connais pas*[1].

Voilà où aboutit la folie de tant d'âmes endormies du sommeil du péché. Au moment de la mort, étonnées de voir leurs lampes s'éteindre pour n'a-

[1] Matth. 11. 12.

oir pas eu soin d'y entretenir l'huile d'une solide évotion, elles ont beau s'adresser aux justes pour s conjurer de partager la leur avec elles ; le méte est personnel, et chacun porte dans sa lampe lumière et le feu de sa charité. Il n'est plus mps alors d'en acheter ; l'heure presse, la mort ent, la porte du ciel se ferme pour toujours.

O mon âme, pour ne pas tomber dans un pareil alheur, dispose-toi de bonne heure à la venue de Époux ; et puisque tu ne sais pas quand il viendra, ens-toi toujours prête ; songe à te pourvoir abonmment de cette huile si nécessaire, et que le eigneur lui-même t'offre presque pour rien, par ne libéralité gratuite. Il te présente sa grâce, il te évient de ses inspirations, il ne tient qu'à toi d'acérir les vertus chrétiennes. Tu ne manques pas à ésent d'intercesseurs par le moyen de qui tu peux tenir la grâce, la charité, les dons du Saint-Esit ; ne laisse pas perdre un temps si cher, et rde-toi bien d'attendre celui de la mort pour te ettre en état d'avoir ces saintes dispositions.

Vous me les avez méritées, ô mon Sauveur, par utes les gouttes de votre sang ; c'est à ce grand ix que vous les avez achetées ; et c'est par les mées de ce précieux sang que je vous les demande, s dispositions d'amour et de pureté que l'Époux ut rencontrer dans les âmes. Je vous ouvre aurd'hui mon cœur, entrez-y, Seigneur, avec toutes s miséricordes, afin que vous daigniez m'ouvrir ciel, où vous régnez dans les siècles des siècles.

SAMEDI DE LA XI[e] SEMAINE

APRÈS LA PENTECOTE

De la Parabole des Talents.

I. POINT.

Un homme étant sur le point de faire un long voyage appela ses serviteurs et leur mit son bien entre les mains. A l'un il donna cinq talents, à l'autre deux, et à l'autre un seul, suivant la capacité de chacun[1].

Le talent est un espèce de fonds nécessaire pour pouvoir négocier avec Dieu, et pour ménager auprès de lui nos intérêts spirituels. Or ce fonds consiste dans les avantages du corps et de l'âme, dans les dons de la nature, dans ce qui s'appelle les biens de la fortune, et surtout dans les trésors de la grâce. Le Seigneur, qui les dispense à chacun par sa bonté, comme des moyens de salut et de perfection, en fait par sa sagesse une inégale distribution. C'est à nous de recevoir avec reconnaissance ce qu'il lui plaît de nous en donner, et d'en faire un saint usage.

Est-ce ainsi que tu en uses, ô mon âme? Tout ce que tu as de bonnes qualités vient de Dieu : as-tu soin de lui en rendre tous les jours tes actions de grâces? Il te les a départies afin que tu les fasses profiter : l'as-tu fait jusqu'ici? A quoi as-tu employé une naissance heureuse, un naturel doux, et

[1] Matth. 25. 14. Luc. 19. 12.

orté au bien, un esprit qui ne manque pas de lu-
nière, de la science, du crédit, du bien, et surtout
ne infinité de grâces surnaturelles dont Dieu t'a
révenue par sa miséricorde? Souviens-toi du
ompte exact qu'il t'en fera rendre un jour.

Remettez-moi à toute heure devant les yeux ce
our terrible, ô mon Seigneur; ce moment décisif,
uquel vous me demanderez compte de l'emploi que
aurai fait de vos talents, afin que cette vue me
enne dans une vigilance perpétuelle, et m'oblige
faire profiter le fonds que vous m'avez mis entre les
ains. Aidez-moi à le faire incessamment; car,
omme je ne pouvais avoir de talents sans vous, je
e puis aussi sans vous les faire fructifier. C'est à moi
e faire tous mes efforts, et de répondre aux miséri-
ordes dont vous me prévenez; mais c'est à vous de
s rendre efficaces, afin que, m'ayant enrichi par
s bénédictions que vous verserez sur mon travail,
ous me trouviez digne d'avoir place parmi les élus
n votre royaume.

II. POINT.

*Celui qui avait reçu cinq talents trafique si bien,
u'il en gagne cinq autres; et celui qui en avait reçu
eux, en gagne de même deux autres*[1]*;* de sorte que
maître étant revenu, ils méritèrent tous deux de re-
evoir cet éloge de sa bouche : *O bons et fidèles ser-
iteurs, parce que vous vous êtes montrés fidèles
n peu de chose, je vous en donnerai beaucoup
'autres, entrez dans la joie de votre Seigneur*[2].

Comme on n'a nul droit de se glorifier de ses ta-
nts, qui sont des dons de Dieu, ce qui fait aussi le
rai mérite et le vrai bonheur d'un homme, ce n'est
i la multitude, ni la grandeur de ses talents, mais

[1] Matth. 25. 16, etc. [2] *Ibid.* 21.

le bon usage qu'il en fait; on est digne des louanges du Seigneur, on entre dans sa joie avec deux talents bien employés, comme avec cinq.

Celui qui n'en avait reçu qu'un seul aurait de même été loué et récompensé selon ses mérites, s'il avait travaillé à proportion de sa capacité.

Imprimons-nous bien cette consolante vérité dans le cœur : pour contenter mon Dieu, je n'ai qu'à mettre à profit les talents qu'il m'a confiés; moins j'en ai, moins j'aurai de compte à rendre. Dieu est content de moi, quand je lui donne ce que je puis. Si je n'ai reçu de lui qu'un talent, pourvu qu'il m'en trouve encore un autre entre les mains, il aura la bonté d'agréer le peu de bien que j'aurai fait, parce que je l'aurai fait selon la mesure de la grâce qu'il m'aura communiquée.

O que vous êtes bon! ô que vous êtes libéral, ô mon Dieu, envers vos serviteurs, d'approuver, de louer, de récompenser les petits services qu'ils vous rendent! Ce n'est ni la pluralité ni la grandeur des œuvres extérieures que vous exigez d'eux pour les combler d'honneur; c'est leur cœur, leur bonne volonté, leur ferveur que vous demandez. Voilà ce qui mérite vos complaisances, ce qui leur attire ce bel éloge : *O bon et fidèle serviteur, parce que vous vous êtes montré fidèle en peu de chose, je vous en donnerai beaucoup d'autres : entrez dans la joie de votre Seigneur.*

Qu'on meurt avec plaisir, ô mon Jésus, quand on entend de vous de si douces paroles! O joie immense! ô délices éternelles! O heureux travaux qui, selon votre promesse, nous acquièrent *une joie que personne ne nous ôtera jamais* [1] *!*

[1] Joan. 16. 22.

III. POINT.

Le serviteur qui n'avait reçu qu'un talent dit à son maître : Je sais que vous êtes un homme rude et sévère ; c'est pourquoi, comme je vous connais, j'ai été cacher votre talent dans la terre. Serviteur méchant et paresseux, répondit le maître, vous savez que je moissonne où je n'ai pas semé, et que je recueille où je n'ai rien mis. Vous deviez donc mettre mon argent entre les mains des banquiers. Qu'on lui ôte le talent qu'il a, et qu'on le donne à celui qui en a dix [1].

Ce serviteur lâche et paresseux est la figure de plusieurs, qui feignent comme lui des difficultés imaginaires, pour couvrir leur véritable nonchalance; car s'ils ont de l'attrait pour l'oraison, cette grâce est un talent qu'ils enterrent, de peur, disent-ils, de tomber dans quelques illusions. S'ils ont du talent pour prêcher et pour convertir les âmes, ils demeurent dans la retraite et dans l'inaction, sous prétexte qu'il y a du danger, en sauvant les autres, de se perdre soi-même. Enfin ils en viennent jusqu'à ne vouloir plus observer les commandements de Dieu, ni suivre les maximes de Jésus-Christ, parce qu'ils les croient trop difficiles.

O aveuglement étrange, de prétendre justifier sa lâcheté en accusant de dureté un Dieu infiniment bon, qui n'exige rien de ses créatures qu'il ne leur mette en main de quoi lui donner, et qui, loin de vouloir moissonner où il n'a rien semé, sème souvent beaucoup dans des terres ingrates, dont il sait qu'il ne recueillera que peu de fruits!

Non, non, vous ne nous ordonnez rien, aimable

[1] Matth. 15. 24, etc.

Sauveur, qui ne nous soit non-seulement possible, mais facile par votre grâce. Votre joug est doux, et votre fardeau est léger ; plus on le porte, moins on en sent la pesanteur ; on sent croître ses forces à mesure qu'on travaille sous vos ordres. Il n'y a rien à craindre dans votre service, que d'en appréhender la peine. Pour peu qu'on emploie les talents qu'on a de vous, on est assuré de les accroître et d'en recevoir d'éternelles récompenses. Je vous demande très-humblement pardon, Dieu de miséricorde, de les avoir tenus ainsi cachés, ces talents qu'il vous a plu de me confier. Aidez-moi désormais à en faire un saint usage ; afin que, les ayant employés selon vos souhaits, je n'aie pas le malheur de les perdre, comme ce méchant serviteur, et d'être jeté avec lui dans une éternelle prison.

XII[e] DIMANCHE APRÈS LA PENTECOTE

De celui qui, ayant été blessé par les voleurs, fut guéri par les soins d'un Samaritain.

I. POINT.

Un homme allant de Jérusalem à Jéricho tomba entre les mains de voleurs, qui le dépouillèrent, et, après l'avoir blessé en plusieurs endroits, le laissèrent à demi mort sur la place[1].

Cet homme représente les enfants d'Adam qui, semblables à leur père, ayant une fois reçu la grâce, et étant amis de Dieu, destinés par conséquent à être un jour les citoyens de la céleste Jéru-

[1] Luc. 10. 30.

salem, par une funeste inconstance, dont Jéricho, qui signifie la lune, est la figure, viennent à décheoir de l'heureux état où ils étaient, tombent entre les mains des voleurs, c'est-à-dire des démons, qui les dépouillent de tous les ornements de la grâce, mettent le désordre dans toutes leurs puissances, les laissent à demi morts et couverts de plaies, ayant l'esprit rempli de ténèbres, la volonté faible, l'appétit déréglé, et n'ayant plus qu'une foi fort imparfaite, et qu'une étincelle de lumière naturelle, qui sont les restes d'une vie à demi éteinte et près de finir par une mort éternelle.

Voilà la triste et trop véritable image de mes malheurs. Pour avoir été peu fidèle à la grâce que j'avais reçue dans le baptême, je suis tombé entre les mains des démons, mes plus mortels ennemis, ou, pour mieux dire, je me suis livré moi-même à eux; car je n'avais qu'à leur résister, ils auraient pris aussitôt la fuite; et pour peu que j'eusse imploré l'assistance de Dieu et des anges, j'en aurais été puissamment protégé. Malheur à moi d'avoir perdu la grâce, et de m'être laissé dépouiller de tous les dons du Ciel! O que mon âme infortunée a reçu de blessures! *Depuis la plante des pieds jusqu'au haut de la tête, il n'y a rien de sain en moi*[1].

O Dieu éternel, Créateur des hommes dans le temps, qui aviez formé de vos mains notre premier père dans tout l'éclat de la justice originelle, et qui, malgré la perte de cette ancienne beauté, m'avez revêtu moi-même de la grâce sanctifiante dans le baptême; depuis que j'ai terni cette robe blanche que j'avais reçue de vos bontés dans le sacrement de

[1] Isai. 1. 6.

régénération, me reconnaissez-vous encore, défiguré que je suis par autant de plaies que j'ai commis de péchés contre votre divine majesté?

Regardez-moi, Seigneur, des yeux de votre miséricorde; ayez pitié de ma disgrâce; conservez-moi, par votre bonté, le reste d'une vie que mes iniquités me feront perdre tout à fait, si vous ne l'augmentez et si vous ne la fortifiez par votre grâce.

II. POINT.

Un prêtre passant par le même chemin vit ce pauvre homme, et sans s'arrêter le laissa là; ensuite vint un lévite, qui, l'ayant considéré, passa outre aussi; enfin un Samaritain ne l'eut pas plutôt aperçu, qu'il en fut touché de compassion [1].

Tout ce qu'il y avait de vertu dans l'ancien sacerdoce n'était pas capable de guérir nos plaies. Cette guérison était réservée au souverain prêtre de la loi nouvelle, Jésus-Christ, qui est le charitable Samaritain. La compassion qu'il a eue de nos misères l'a fait descendre de la Jérusalem céleste sur la terre, et l'a porté jusqu'à vivre familièrement avec les pécheurs, tels que nous sommes; ce qui l'a fait passer lui-même pour un pécheur et pour un Samaritain, c'est-à-dire pour un homme abominable, dans l'opinion des Juifs.

C'est de là seulement, ô mon âme, que pouvait venir le remède de nos péchés. Il fallait un Dieu humilié pour vaincre notre orgueil; et il n'y avait que les anéantissements du Verbe incarné qui pussent nous tirer de l'abîme où la désobéissance d'Adam nous avait précipités. Moïse est passé avec les

1 Luc. 10. 31, etc.

rêtres, les lévites et les prophètes de la loi an-
ienne, et, comme ils étaient eux-mêmes blessés, ils
'ont pu nous guérir.

Cette guérison devait être l'effet de votre toute-
uissante charité, divin Samaritain, le protecteur
le défenseur des affligés. Vous seul étiez capable
e nous arracher des mains de nos ennemis, de fer-
ler les plaies que nous en avions reçues, et de
ous mettre dans un état assez heureux pour, en
uelque manière, ne pas regretter celui que la pré-
aricaton d'Adam nous a fait perdre. Je vous rends
râces de l'amour que vous nous avez témoigné, et
e la bonté que vous avez eue de remédier à nos
aux, qui sans vous auraient été incurables.

III. POINT.

Le Samaritain, s'étant approché du blessé, *versa
e l'huile et du vin dans ses plaies, et les banda;
, l'ayant mis sur son cheval, il le mena dans
hôtellerie, où il eut* grand *soin de lui,* et donna
rdre à son départ que l'hôte n'omît rien de ce qui
ait nécessaire pour son entière guérison [1]. C'est
la figure, voici la réalité.

Le tendre et compatissant Samaritain s'approche
'une âme blessée par les chutes qu'elle a faites.
enserait-elle à vous aller trouver, ô mon Sauveur,
vous ne la préveniez par votre grâce? Il met le
remier appareil à ses plaies : et qui pourrait le
ettre que vous, qui seul pouvez arrêter le débor-
ement de nos vices, et bander nos blessures par la
ertu des liens qui ont serré vos mains innocentes
ans le temps de votre Passion? L'huile et le vin

[1] Luc. 10. 34, etc.

versés sur les plaies du blessé, qu'est-ce autre chose que le baume sacré de votre sang précieux, qui coule des sacrements dans nos âmes pour en adoucir et pour en guérir le mal? Votre charité va encore plus avant: vous vous chargez vous-même de nos iniquités, vous nous tirez du chemin où les voleurs nous ont laissés; vous nous éloignez des occasions de recevoir de nouvelles blessures, et vous nous conduisez dans une maison sûre et commode, c'est-à-dire dans l'Église, où nous trouvons par vos soins tout ce qui peut contribuer à notre parfaite guérison.

O charité infinie de mon Jésus! ô souverain médecin des âmes! comment pourrais-je vous remercier dignement de tant de faveurs dont vous me comblez? Que toutes les créatures vous en louent, et que mon âme ne s'occupe qu'à vous en rendre d'éternelles actions de grâces. Consolé, fortifié, dégagé de mes ennemis, je me trouve, par votre grâce, non-seulement dans l'Église, où je ne manque d'aucun remède, mais encore dans une maison religieuse, où je rencontre les plus sûrs moyens de m'élever à une haute perfection.

LUNDI DE LA XIIe SEMAINE

APRÈS LA PENTECOTE

De l'Existence de Dieu.

Pour le premier *prélude* de cette méditation et des quatre suivantes, nous nous représenterons, avec le prophète Isaïe, le Seigneur assis sur un

trône sublime et élevé, autour duquel les plus hauts séraphins, voilés par respect, s'écrient : *Saint, Saint, Saint, Saint est le Seigneur des armées* [1]. Le second sera de demander à la divine Majesté une vive foi et un ardent amour de ses ineffables perfections.

I. POINT.

Il y a un Dieu, c'est-à-dire un esprit souverain, éternel et invisible, qui est le principe et la fin de toutes les choses créées; qui les a produites par sa puissance, qui les gouverne par sa sagesse, et qui les rapporte toutes à lui, comme au centre d'où elles tirent leur origine, et où elles doivent être référées. Tout l'univers est un grand livre dont toutes les pages nous apprennent cette vérité. Le ciel avec ses étoiles, l'air avec ses oiseaux, la mer avec ses poissons, la terre avec les animaux et les plantes, en un mot toutes les créatures nous font la même leçon, et nous disent toutes d'une voix : *Sachez que le Seigneur est le* vrai *Dieu; c'est lui qui nous a faites, et nous ne nous sommes pas faites nous-mêmes* [2]. L'arrangement, l'ordre, et tout le concert qu'on voit subsister si constamment en nous, ne peut être l'effet du hasard; c'est celui d'une suprême intelligence, seule digne des adorations et des hommages de tous les peuples.

Il y a un Dieu, ô mon âme, qui a créé, qui conserve, qui gouverne toutes les parties de ce grand monde. Voilà la première et la plus importante de toutes les vérités que nous voyons gravées sur le front de toutes les créatures, et que chacune d'elles nous enseigne en son langage. Il ne faut

[1] Isai. 6. 1. *Ibid*. 3. [2] Ps. 99. 3.

qu'ouvrir les yeux pour en être parfaitement instruit, et pour être obligé de dire avec Job : *Qui ne sait que la main du Seigneur a fait toutes ces choses* [1] ?

Non, mon Dieu, personne ne peut ignorer que vous êtes l'auteur de tout ce que nous voyons de bon, de beau, de grand. Je me réjouis de voir vos traits marqués sur tout ce qui se présente à mes yeux ; de ne pouvoir rien estimer ni rien aimer qui ne me doive ramener à vous comme à sa source, et qui ne m'avertisse que vous êtes infiniment plus aimable et plus estimable que tout ce qui me paraît digne de mon estime et de mon amour. Voilà ce que me font entendre tous les êtres créés qui m'environnent. Il n'en est pas un seul qui ne parle de vous, qui ne me prêche vos grandeurs, et qui ne m'annonce votre gloire aussi bien que les cieux. *Bénissez*, créatures du Seigneur, *bénissez-le toutes, louez-le par-dessus toutes choses et dans tous les siècles* [2]. Je ne me veux appliquer à l'avenir qu'à glorifier avec vous ce souverain Être, qui mérite seul mes adorations, mon culte et mes hommages.

II. POINT.

Il y a un Dieu. Quand je serais né aveugle, et que je n'aurais jamais pu lire le témoignage éclatant que la terre et les cieux, le jour et les ténèbres rendent à cette vérité, je n'aurais qu'à rentrer dans moi-même pour en trouver des arguments invincibles. La lumière naturelle que Dieu le créateur a fait briller en moi comme un rayon de sa face, et qui, me découvrant ce qui est bon, me porte en même temps à la connaissance du souverain bien,

[1] Job. 12. 9. [2] Dan. 3. 57.

d'où procède tout autre bien; la structure de mon corps, qu'on peut appeler un monde raccourci, me montre le grand architecte et la souveraine intelligence dont je suis l'ouvrage. L'esprit qui m'anime m'en découvre un autre qui est universel, indépendant et répandu dans tout le monde. Car je ne puis penser à l'excellence de mon âme, à la noblesse de ses puissances, à l'étendue et à l'activité de ses opérations, par lesquelles, quand il lui plaît, elle parcourt en moins de rien toute la terre, et s'élève même jusque dans les cieux, je ne puis, dis-je, penser à ces merveilles que je n'en reconnaisse, que je n'en aime et que je n'en admire l'ouvrier, en qui ces qualités doivent être infiniment plus parfaites.

O la digne occupation d'une âme de se retirer souvent en elle-même, de rentrer dans son intérieur, et d'y contempler en silence les traces du Créateur, et de lui dire avec le prophète Royal : *C'est maintenant que j'ai acquis une connaissance admirable de ce que vous êtes, en connaissant ce que je suis* [1].

Oui, mon Dieu, si dans un corps formé de terre il vous a plu renfermer une âme toute spirituelle, qui lui donne l'être et la vie, et qui fait en lui tant de choses si dignes d'admiration, dois-je m'étonner que vous soyez au milieu du monde, comme l'esprit qui le gouverne, et que nous tenions de vous l'être, la vie et le mouvement? Je reconnais, ô mon Dieu, que c'est par vous que nous sommes et que nous vivons; vous êtes l'âme de nos âmes; toute notre joie est de vous avoir pour notre Dieu,

[1] Ps. 138. 6.

de vous reconnaître, de vous louer, de vous aimer. *Bénissez* donc *le Seigneur, ô mon âme, et que tout ce qui est en mon intérieur glorifie à jamais son saint nom* [1] : qu'il n'y ait pas une seule partie de mon corps qui n'ait le même usage, et que tous mes os vous disent : *O mon Dieu, qui est-ce qui peut être semblable à vous* [2]?

III. POINT.

Il y a un Dieu : c'est une vérité qui m'est sensible, non-seulement par l'ordre que j'admire dans l'univers, et dans l'homme, qui en est comme l'abrégé, mais même par les désordres et les déréglements qui arrivent dans le monde, et par toutes les misères auxquelles l'homme est sujet.

Si les tonnerres grondent sur nos têtes, si la terre tremble sous nos pieds, si nous sommes affligés de quelques disgrâces, atteints de quelques douleurs, menacés de quelque danger, *nous levons incontinent les yeux au ciel* [3], nous appelons à notre secours une puissance supérieure, seule capable de nous en garantir, et nous confessons tous naturellement qu'il y a un Dieu, en qui seul nous mettons notre confiance. Il n'y a pas jusqu'aux péchés, jusqu'aux iniquités dont les pécheurs sont coupables, et aux persécutions que souffrent les justes, qui ne nous confirment qu'il y a dans le ciel un Dieu vengeur des crimes et rémunérateur des vertus, la justice humaine laissant très-souvent ceux-là sans châtiment, et celles-ci sans récompense. La guerre intestine que cause en nous la révolte de l'appétit contre la raison ne nous dit pas moins

1 Ps. 102. 1.
2 Ps. 34. 10.
3 II Par. 20. 12.

ạu'il y a un Dieu, qui peut en ces sortes de combats, nous rendre victorieux, ne pouvant l'être de nous-mêmes et par nos propres forces.

O mon âme, ouvre les yeux et tourne-les de tous côtés; regarde au dedans et au dehors de toi tout ce qu'il y a de biens et de maux; prête l'oreille pour entendre ce qu'ils te disent, et reconnais qu'il y a un Dieu, qui donne les prospérités et qui sauve des adversités.

Reçois une instruction si salutaire, dont le souvenir est la semence de toutes les vertus, et l'oubli la source de tous les vices.

Je souscris, Seigneur, au témoignage universel que tout ce qu'il y a dans le monde de bien et de mal, de créatures sensibles et insensibles, rend à la souveraine vérité de votre existence; je la confesse de bouche et de cœur, et je suis tout prêt à la signer avec toutes les gouttes de mon sang. Gravez-la dans ma mémoire, afin que je n'en perde jamais le souvenir; dans mon entendement, afin qu'il en fasse le continuel objet de ses pensées; pénétrez-en mon cœur, afin qu'il n'ait plus de mouvement, d'amour et d'ardeur que pour vous.

MARDI DE LA XIIe SEMAINE

APRÈS LA PENTECOTE

De l'Être de Dieu.

I. POINT.

Moïse ayant demandé à Dieu son nom : Je m'appelle *Celui qui est* [1], répondit-il. Comme s'il eût

[1] Exod. 3. 14.

dit : Il m'est essentiel d'être toujours, et d'être toujours tel que je suis. Voilà mon essence, voilà le caractère qui me distingue, et c'est ce que mon nom signifie.

O le grand Dieu ! ô le Dieu admirable que nous servons ! Son essence et son existence sont la même chose, de sorte qu'il ne peut non plus cesser d'être que l'homme ne peut cesser d'être raisonnable. Son être est éternel ; et, comme il n'a jamais eu de commencement, il n'aura jamais de fin. De plus, il est immuable dans son éternité, selon qu'il le dit lui-même par Malachie : *Je suis le Seigneur, et je ne change point :* toujours grand, toujours saint, toujours bon, toujours tout-puissant, toujours tel qu'il est, incapable de souffrir la moindre altération ni dans son être ni dans sa grandeur.

O être souverain, subsistant, éternel, invariable, ô mon Dieu, qui avez été, qui êtes et qui serez toujours le même ! Je me réjouis de ce fonds intarissable que vous possédez, et qui ne peut non plus cesser d'être que votre propre essence, qui en est la base inébranlable. *C'est à vous seul qu'il est bon de s'attacher* [1] *;* il n'y a de sûreté qu'en mettant sa confiance en vous. Tous les autres appuis sont vains, et je ne reconnais que trop, par une funeste expérience, qu'on ne peut se reposer sur les créatures sans être sujet à leurs vicissitudes, et sans risquer de périr bientôt avec elles.

II. POINT.

Dieu se nomme *Celui qui est,* non-seulement parce qu'il est toujours, mais encore parce qu'il

1 Ps. 72. 28.

st par lui-même ce qu'il est, n'empruntant de nul utre ni être, ni grandeur, ni bonté, ni puissance, out autre être tirant de lui son origine et tout ce u'il a de bonnes qualités.

Voilà, ô mon âme, le fondement de la vie spiri- uelle : c'est sur cette vérité que doit être établie oute la perfection chrétienne. Dieu seul est de lui- nême ce qu'il est : grand de lui-même, bon de lui- nême, tout-puissant de lui-même ; à lui seul est û tout hommage, toute adoration, tout honneur. a créature n'a rien d'elle-même ; tout ce qu'elle a 'être, de mérite et de bonté, vient de Dieu ; elle etomberait elle-même dans le néant, s'il cessait n moment de la soutenir. Quelle gloire peut-elle attribuer ? En vérité, quel sentiment d'estime uis-je avoir de moi-même ? sur quoi peut être ndée ma vanité ? Je n'ai de moi-même que le éant ; et le limon dont je suis pétri n'est pas ême à moi.

O grand Dieu, qui possédez essentiellement toute perfection de l'être ; de qui toutes les perfections réées sont sorties comme des gouttes d'eau d'un ste océan, recevez seul la gloire que vous méritez ; est le tribut essentiel dont toutes les créatures us sont redevables. Éclairez, Seigneur, les yeux mon âme ; faites que je connaisse ce que vous es et ce que je suis, afin que sur ces deux con- aissances, comme sur deux pôles, roule toute la nduite de ma vie, et que mon occupation conti- uelle soit de vous honorer et de me mépriser moi- ême.

III. POINT.

Dieu enfin est ce qu'il est, parce que son être, finiment simple et indivisible, contient éminem-

ment toutes les perfections non-seulement qui son
répandues dans les êtres créés, mais toutes celle
que l'esprit humain peut imaginer, et encore infi-
niment davantage.

O mon âme, il n'y a rien de grand et d'estimabl
dans l'univers que Dieu seul. Tout ce qui paraî
riche, éclatant et vaste à tes yeux, est à peine u
atome à son égard : *Toutes les nations, comparée
avec lui, ressemblent tout au plus à une goutt
d'eau ou à un grain que l'on met dans la ba-
lance* [1]. Que cette pensée nous doit imprimer d
respect pour la majesté du Créateur, auprès duque
les créatures les plus nobles disparaissent, et son
comme si elles n'avaient jamais été.

Oui, mon Dieu, je le confesse avec joie, vous
êtes Celui qui êtes. Sous ce nom auguste, que vous
renfermez de grandeur! Je suis ravi, Seigneur, que
vous soyez seul digne de le porter; mais je suis con-
fus de conformer si peu mes sentiments à l'idée qu'il
me donne de vos ineffables perfections. Je rougis
d'avoir été assez insensé pour estimer quelque
chose hors de vous, et pour vous préférer des
créatures que je devais regarder comme de purs
néants en comparaison de vous. Ah! mon Dieu,
c'en est fait, je ne veux plus avoir ni d'estime, ni
d'amour, ni de dévouement que pour vous seul.

1 Isai. 40. 15.

MERCREDI DE LA XIIe SEMAINE

APRÈS LA PENTECOTE

Comme Dieu est infini et incompréhensible.

I. POINT.

Dieu est si grand, que je ne puis l'ignorer; mais est sa grandeur même qui fait que je ne le puis mprendre. Il n'est rien de ce qui tombe sous mes ns; il est grand, mais d'une grandeur tout autre ue celle qui frappe mes yeux et qui attire mon spect; il est beau, mais d'une beauté dont les harmes sont bien autres que ceux que j'admire ans les beautés naturelles; il est doux, mais d'une ouceur qui surpasse de beaucoup toutes les douurs créées. C'est une lumière, mais une lumière accessible, qui n'a rien de commun avec celle du leil et des étoiles.

C'est déshonorer cet Être souverainement adoble que de le mettre en parallèle avec des objets atériels, fragiles et périssables. Quelque nobles, uelque brillants, quelque ravissants qu'ils nous araissent, il n'y en a aucun qui ne soit méprisable n comparaison de lui. Combien y en a-t-il cependant, non-seulement que nous lui égalons, mais à ui nous donnons une injuste préférence sur lui? l s'en plaint amèrement chez le prophète. *A qui n'avez-vous comparé,* dit-il; *qui avez-vous égalé moi*[1], qui suis infiniment élevé au-dessus de tout e qui vous paraît grand ?

[1] Isai. 46. 5.

O Saint des saints, que tous mes os se conver-tissent en langues, et qu'ils disent à haute voix : *Seigneur, qui est semblable à vous?* Je le crois, ô mon Dieu, que rien de tout ce qui est sensibl n'est digne d'entrer en comparaison avec vous. Je m'en réjouis, je vous en glorifie; et tout mon con-tentement désormais sera de mettre à vos pieds ce monde visible, en confessant qu'il n'a rien de com-parable à vos divines perfections. Périssent, ô mon Dieu, toutes les vaines idoles qu'adore un siècl profane; soyez seul le Dieu de tous les cœurs.

II. POINT.

Non-seulement Dieu n'est rien de tout ce qui frappe nos sens, mais encore il n'est rien de tout ce qui peut être imaginé ou compris par l'entende-ment, soit des hommes, soit des anges; parce que tout cela est limité, et par conséquent ne peut conve-nir à une grandeur sans bornes. Non, Dieu n'est ni une substance, ni un esprit, ni un être tel que nous nous le figurons; mais quelque chose d'infiniment plus parfait que toute substance, que tout esprit, que tout être; de sorte qu'il nous est plus aisé de dire ce qu'il n'est pas que d'expliquer ce qu'il est, sa sa nature étant à notre égard un mystère infini-ment élevé au-dessus de nos plus vives conceptions.

Entrons avec Moïse dans la nuée sombre où notre Dieu a établi sa demeure; prosternons-nous aux pieds du trône où il est environné de nuages et de ténèbres; et disons-lui, en l'adorant profondément, que tout l'éloge que nous avons à lui donner, c'est l'humble et sincère aveu que nous lui faisons, qu'il

1 Ps. 34. 10.

est au-dessus de tous nos éloges, comme il est au-dessus de toutes nos connaissances. C'est dans cette ignorance si sage, et dans cette lumineuse obscurité, que tu dois trouver ton repos, ô mon âme, en concevant une estime infinie de Dieu, en admirant sa grandeur incompréhensible, en suppléant au défaut de tes lumières par la ferveur de ton amour, et en concevant un ardent désir de le voir un jour à découvert dans sa gloire.

O Dieu caché et invisible, quand vous verrai-je, non plus comme dans un nuage et dans une énigme, mais clairement et face à face? Pour mériter cette incomparable faveur, vous voulez que je marche ici-bas dans les ténèbres de la foi. Vous le voulez, Seigneur, c'est assez. J'y marcherai tous les jours de ma vie, à la lueur de votre divine parole. Toute sombre qu'elle est, elle me découvrira assez de charmes en vous pour allumer dans mon cœur un brasier d'amour.

III. POINT.

Non-seulement l'être de Dieu n'a point de bornes, mais toutes ses perfections n'en ont non plus que son être. *Le Seigneur est grand,* disent les prophètes, *et sa grandeur est immense* [1]. Le Seigneur est bon, et sa sainteté est sans mesure. Le Seigneur est juste, puissant, miséricordieux, beau, aimable; mais sa justice, sa puissance, sa miséricorde, sa beauté, ses charmes sont aussi infinis que lui-même. Enfin, *il est tout à fait incompréhensible* [2], dit Jérémie; et les bienheureux, à qui le voile est tiré, le voient, le connaissent et l'admirent sans le comprendre.

[1] Ps. 144. 3. Baruc. 3. 25. [2] Jerem. 32. 19.

Baissons les yeux, ô mon âme, et confessons notre faiblesse en présence de cette suprême majesté, que les plus hauts séraphins adorent couverts de leurs ailes, pour témoigner qu'ils ne peuvent ni en soutenir l'éclat, ni en concevoir les perfections. Réjouissons-nous d'avoir un maître si grand, que nul entendement n'en peut comprendre la grandeur; et rendons-lui de très-vives actions de grâces de nous avoir envoyé son Fils unique, pour nous servir de guide dans cette mystérieuse obscurité.

Je vous bénis également, ô mon Dieu, et de ce que vous m'avez caché, et de ce que vous m'avez révélé de vos grandeurs. Ce que vous m'en cachez exerce ma foi; ce que vous m'en découvrez anime mes espérances, et tout me porte à vous aimer. Mais rien n'est plus capable de m'y porter avec ardeur que l'incarnation de votre Fils, que vous avez bien voulu nous donner pour maître, et par qui vous nous avez appris les secrets de votre sagesse et les inventions de vos miséricordes. Ah! nous n'en savons que trop, Seigneur, mais nous ne vous aimons pas assez. Si vous ne donnez à nos cœurs autant d'amour que vous donnez de connaissance à nos esprits, que nous serviront vos lumières, sinon pour nous confondre?

JEUDI DE LA XIIe SEMAINE

APRÈS LA PENTECOTE

De l'Unité de Dieu, et de la Trinité des Personnes.

I. POINT.

Il n'y a qu'un Dieu, et il ne peut y en avoir davantage, parce qu'il ne peut y avoir : 1º qu'un être

qui possède par lui-même et qui renferme en lui toutes les perfections, celle par où deux êtres se trouveraient différents ne pouvant être dans l'un et dans l'autre; 2° qu'un souverain Seigneur et qu'un législateur suprême, deux êtres de cette nature ne pouvant subsister sans mettre mutuellement des bornes à leur empire, à leur pouvoir, à leur juridiction; 3° qu'une fin dernière, qui soit l'unique objet de notre félicité. Car, s'il y en avait plusieurs, nul ne remplirait nos désirs; la joie de posséder l'un serait troublée par l'envie de posséder l'autre. Il n'y a donc qu'un Dieu. Voilà la vérité fondamentale sur laquelle est établi ce grand commandement de la loi : *Vous aimerez le Seigneur votre Dieu de tout votre cœur* [1].

Plaignons, ô mon âme, l'aveuglement des infidèles, qui donnent à plusieurs, et par conséquent à de fausses divinités, un encens qui n'est dû qu'au seul vrai Dieu; mais plaignons encore davantage la conduite idolâtre de tant de chrétiens qui, croyant l'unité de Dieu, la détruisent cependant autant qu'ils peuvent, faisant des objets de leurs passions autant d'idoles, dont ils sont les adorateurs. Ne sommes-nous pas nous-mêmes du nombre de ces insensés, qui mettent d'indignes créatures sur l'autel du vrai Dieu? Voyons où vont les pensées de notre esprit, les inclinations et les affections de nos cœurs. Si c'est à l'honneur, au plaisir, à l'amour du siècle, voilà les dieux que nous adorons, au lieu du Maître et du Créateur de l'univers.

O Dieu unique et véritable, qui seul méritez ce culte suprême, détruisez dans nos cœurs les vaines

[1] Deut. 6. 5.

idoles qui en ont jusqu'ici ou usurpé ou au moins partagé les adorations et les amours. Faites que tous les fidèles le soient en effet, aussi bien que de nom, en ne donnant leur estime et leur attachement qu'à vous seul. Vengez l'injure que vous font tant de païens ; bannissez du monde cette multitude de faux dieux, auxquels ils rendent un honneur sacrilége ; soyez connu, adoré, révéré de toutes les nations, afin qu'il n'y ait personne sur la terre qui ne confesse, qui n'aime et ne glorifie un seul Dieu, créateur de l'univers, qui est au-dessus de tous, et en toutes choses.

II. POINT.

Il n'y a qu'un Dieu, c'est une vérité qui peut être connue par les seules lumières de la raison. Mais il y a trois personnes en Dieu, le Père, le Fils, et le Saint-Esprit : c'est une autre vérité que la foi seule peut nous enseigner, et qui demande par conséquent la soumission de nos esprits. Ce qui peut cependant nous en faciliter la créance, c'est de concevoir que, Dieu étant un Être souverainement parfait, il doit avoir toutes les perfections qui sont dans les créatures, sans en avoir les défauts ; ainsi il faut qu'il ait l'unité sans solitude, et la pluralité sans division et sans diversité.

Admirons l'incompréhensible majesté d'un Dieu en trois personnes : le nombre le plus distinct dans la simplicité la plus parfaite, et l'unité la plus parfaite dans la pluralité. Adorons cet ineffable mystère avec le respect le plus profond ; croyons ce que nous ne pouvons comprendre ; écrions-nous avec saint Paul : *O profondeur de la sagesse et de la science de Dieu,* si *vos voies sont impénétrables*[1] !

[1] Rom. 11. 33.

combien votre essence et vos perfections le sont-elles davantage !

O Père éternel, je me réjouis de l'union que vous avez avec votre Fils. O Fils unique, je me réjouis de l'amour que vous avez pour votre Père. O Esprit-Saint, je me réjouis de l'union que vous avez avec le Père et le Fils. Trinité adorable, je me réjouis de cet amour infini que vous conservez éternellement au dedans de vous. Faites, ô mon Dieu, par votre grâce, que je ne sois plus avec vous qu'un même esprit par l'union d'une charité parfaite. O Sauveur du monde, priez votre Père, comme vous le fîtes autrefois la veille de votre Passion; conjurez-le de m'unir étroitement avec vous et avec mes frères, comme vous êtes uni avec lui dans le ciel, où j'espère que vous consommerez un jour l'union de nos cœurs avec le vôtre pendant toute l'éternité.

III. POINT.

Considérons enfin comment ce mystère s'accomplit. Le Père, se contemplant, forme une image substantielle de lui-même, que nous appelons son Fils, que saint Jean appelle son *Verbe*[1], et que saint Paul nomme *la splendeur de la gloire du Père, la figure de sa substance, et son portrait invisible*[2]. Le Fils, ainsi produit par la connaissance de son Père, comme il en est infiniment aimé, l'aime aussi d'un amour infini; et le Saint-Esprit est le terme de cet amour réciproque; de sorte que le Père est le principe du Fils, le Père et le Fils le prince du Saint-Esprit, sans qu'il y ait entre eux aucune inégalité, ni dans la nature, ni dans la durée, ni dans aucune

[1] Joan. 1. 1. [2] Hebr. 1. 3. Coloss. 1. 15.

autre qualité essentielle, les trois personnes ayant la même essence, la même divinité, et les mêmes perfections.

Voilà le fond de toute ma religion, mais aussi c'est le fond de ma solide consolation. Je crois un Dieu en trois personnes, qui ont les mêmes sentiments, les mêmes inclinations. Je ne puis plaire à l'une que je ne plaise aux autres. Dès que j'ai les bonnes grâces du Père, j'ai celles du Fils et du Saint-Esprit. Je n'ai qu'un Créateur, qu'un sanctificateur, qu'un rémunérateur, qu'une fin dernière, et qu'un objet de mon amour dans le temps, et de mon bonheur dans l'éternité.

O Père céleste, *de qui vient toute paternité, soit au ciel, soit sur la terre* [1], puisque le Fils, que vous engendrez, fait votre gloire dans l'éternité, glorifiez-vous dans le temps par la multiplication de vos enfants adoptifs : remplissez-en la terre et le ciel; et comme le Fils unique, dont vous êtes le Père, vous connaît et vous aime sans commencement et sans fin, faites que ceux dont vous êtes le père par la grâce ne cessent jamais de vous connaître et de vous aimer. O Fils du Très-Haut, qui par une éternelle génération procédez de votre Père, qui possédez comme lui tous les trésors de la Divinité, et qui avez la même puissance que lui, communiquez-moi par adoption le titre de fils, que vous avez par nature; afin qu'ayant l'honneur d'être votre frère par l'infusion de votre grâce, je sois aussi votre cohéritier dans la gloire. O Esprit-Saint, qui, par la voie de l'amour, procédez du Père et du Fils comme d'un même principe, et qui êtes vous-même,

[1] Ephes. 3. 15.

aussi bien qu'eux, le principe de toute sainteté, faites sortir de votre sein un torrent de flammes, qui purifie mon cœur de tout ce qu'il a de terrestre, qui l'embrase du feu dont vous brûlez, et qui le sanctifie si parfaitement, qu'il mérite d'être éternellement à vous.

VENDREDI DE LA XII[e] SEMAINE

APRÈS LA PENTECOTE

De la Perfection infinie de Dieu.

I. POINT.

Dieu est très-parfait, parce qu'il a toutes les perfections, et qu'il les a non-seulement sans mélange d'aucun défaut, mais dans le degré le plus excellent qui soit possible, sans bornes et sans mesure. C'est ce que nous apprenons des saintes lettres, qui disent que *la grandeur de Dieu est infinie* [1].

O mon âme, qu'as-tu à chercher hors de Dieu, en qui seul tu trouves admirablement réuni tout ce qui est capable de remplir tous tes souhaits? Si tu désires la perfection, cherche-la dans ton Créateur, en qui elle se rencontre sans aucune imperfection. Si tu es passionnée pour la beauté, regarde ton Dieu, c'est la beauté souveraine et sans tache. Si tu aimes la bonté, aime Celui qui en est la source la plus pure; et si tu es piquée du désir de la grandeur, lui seul en est le centre, et l'on n'est grand qu'à mesure qu'on a l'honneur de l'approcher.

[1] Ps. 144. 3.

O mer immense de toutes sortes de perfections ô mon Dieu, en qui tous les biens imaginables son renfermés! c'est à vous seul que je veux être tou dévoué; car seul vous méritez tout mon amour; er vous seul je trouve toutes mes richesses, tous me plaisirs, toute ma gloire; et hors de vous je ne trouv qu'indigence, que misère, que confusion. C'est tou ce que j'ai trouvé partout où je ne vous ai pas cher ché. Mais, instruit aujourd'hui par mon expérience je renonce à toutes les créatures et à tout ce que j puis prétendre d'elles, pour ne mettre mon espé rance et mon bonheur qu'en vous seul, ô mon Die et mon tout.

II. POINT.

Les perfections qui sont dans les créatures cor porelles et spirituelles sont toutes en Dieu, et elle y sont d'une manière infiniment plus excellent qu'en elles-mêmes; parce qu'étant limitées dar tous les êtres créés, il n'y a que le souverain ouvrie en qui elles soient sans limites et sans bornes. Tou ce qui paraît beau, grand, sage et parfait dans se ouvrages n'est qu'un léger rayon de lui-même, ou pour mieux dire, n'est rien en comparaison de c qu'il est. Devant lui les cieux sont sans éclat, le astres sans lumière, les fleurs sans beauté, les lion sans force, les agneaux sans douceur, les aigles san élévation, les hommes et les anges sans intelligence et tout ce vaste univers est lui-même sans étendu et sans grandeur, si on le compare avec Celui qui e est le créateur.

Admire à la bonne heure, ô mon âme, le cie avec ses étoiles, la terre et les précieux métau qu'elle renferme dans son sein, tout ce grand monde et l'arrangement merveilleux de toutes ses parties

mais qui mérite mieux ton admiration, ou l'ouvrage, ou l'ouvrier? Tu trouves des charmes dans les créatures; il ne faut qu'une étincelle de beauté pour te ravir, et tu n'aimerais pas Celui qui est la beauté même, et auprès de qui toutes les beautés les plus charmantes ne sont que laideur? Tout te paraît surprenant dans un être spirituel; quelque noble qu'il soit, ce n'est qu'un atome en comparaison de cet esprit infini, universel, immense, qui anime tous les esprits, qui remue tous les corps, et sur la toute-puissance duquel est soutenue toute la machine du monde.

O mon Dieu! ô Être souverainement parfait! ô Dieu de mon cœur! qu'y a-t-il dans le ciel et sur la terre capable d'attirer mes regards et de mériter mon amour? Je ne trouve plus rien que de sombre en comparaison de l'éclat dont vous brillez; rien que de petit, de vil, de méprisable, pour peu que je jette les yeux sur vous. Vous êtes l'unique grand, charmant, aimable; à vous seul je consacre toutes les pensées de mon esprit et toutes les affections de ma volonté.

III. POINT.

Quoique les perfections qu'on attribue à Dieu semblent innombrables à qui les considère partagées dans les créatures, elles ne sont néanmoins en Dieu qu'une seule perfection très-simple, qui les comprend toutes. En lui la toute-puissance est la sagesse, la sagesse est la bonté, la bonté, la sagesse, la toute-puissance n'étant réellement que la même chose avec son essence. C'est ce qui a fait dire au Sage que l'Esprit divin est *unique et multiplié, et qu'il renferme en lui seul tous les esprits*[1]. Cette

[1] Sap. 7. 22, 23.

vérité considérée attentivement dans l'oraison est un ample sujet d'admiration et de louange. Elle doit de plus produire en nous un ardent désir d'imiter cette divine simplicité, par une intention très-simple dans toutes nos œuvres, qui ne doivent avoir pour but que de plaire à ce grand Dieu, à cet admirable Seigneur, à cause de ses perfections infinies. C'est de cette sublime intention que le Fils de Dieu nous a parlé lorsqu'il disait : *Si votre œil est simple, tout votre corps sera lumineux* [1].

O Dieu d'une infinie perfection ! éclairez l'œil de mon âme, afin que dans les créatures je contemple le Créateur, et que je l'aime comme Celui à qui elles doivent toute leur bonté. Purifiez mon intention ; de sorte que je vous cherche dans toutes mes voies en esprit de simplicité et de droiture, puisque vous êtes ma dernière fin, et que mes actions doivent toutes se rapporter à la gloire de votre saint nom.

SAMEDI DE LA XIIe SEMAINE

APRÈS LA PENTECOTE

Répétition de la méditation précédente.

XIIIe DIMANCHE APRÈS LA PENTECOTE

De la guérison des dix Lépreux.

I. POINT.

Dix lépreux vinrent au-devant de Notre-Seigneur, et s'écrièrent de loin : Jésus notre maître, ayez pitié de nous [2].

[1] Matth. 6. 22.   [2] Luc. 17. 12.

Une prière humble, fervente, et faite de concert entre plusieurs qui intercèdent les uns pour les autres, est bien puissante auprès de Dieu. Telle fut celle de ces malades. Elle fut accompagnée d'une humilité respectueuse, animée d'une grande ferveur, qui leur fit élever la voix, et s'écrier : *Jésus notre maître, ayez pitié de nous.* Ils la firent ensemble et tout d'une voix pour faire une espèce de violence à la bonté du Seigneur, et l'obliger de les secourir. Une oraison de ce caractère est toujours écoutée favorablement de Dieu ; et le nombre des mendiants qui s'adressent à lui ne fait qu'augmenter ses miséricordes et ses faveurs.

O mon âme, il ne faut pas être à son égard comme sont les pauvres que nous voyons tous les jours demander leur vie. Ils voudraient bien pouvoir demander seuls, parce que la multitude, qui effraie les riches peu charitables, les met en danger de ne rien obtenir. Dieu se plaît, au contraire, à la demande de plusieurs, parce qu'il a le cœur immense, et que ses richesses sont inépuisables et sans bornes aussi bien que sa bonté.

O Sauveur infiniment bon et infiniment libéral, nous ne faisons tous dans votre Église qu'un même corps ; et, tous animés du même esprit, nous espérons d'avoir part aux trésors de votre grâce. Autant de pécheurs qu'il y a sur la terre sont autant de lépreux qui vous crient : *Jésus notre maître, ayez pitié de nous.* Faites-leur miséricorde, et ne méprisez pas leurs prières. Celles que j'ose vous adresser sont bien imparfaites ; vous ne les rejetterez pas cependant, Seigneur, parce qu'elles sortent d'un cœur humilié, et que je les unis à d'autres plus ferventes qui vous sont offertes, en tous les en-

droits de l'univers, par des serviteurs plus fidèle que je ne suis.

II. POINT.

Jésus voyant les lépreux, leur dit : Allez, mon trez-vous aux prêtres. Ils obéirent incontinent et sur le chemin ils furent guéris [1].

Considérons quelle est la cause mystérieuse d cette action du Sauveur ; nous y trouverons presqu la même que nous avons observée dans un sem blable miracle; car, en donnant cet ordre aux lé preux, et les guérissant avant qu'ils l'eussent exé cuté, son dessein n'était pas seulement de faire vo en eux les merveilleux effets de l'obéissance aveu gle; mais il voulait encore nous marquer ce qu nous devons faire lorsque nos âmes sont infectée de la lèpre du péché. Il est vrai qu'il pourrait seu nous purifier; mais il veut auparavant que nou nous présentions aux prêtres de la loi nouvelle, q sont les confesseurs, et que nous leur découvrion la lèpre intérieure de notre âme sans en rien ca cher, quelque horrible qu'elle puisse être. *Montrez vous*, leur dit-il, *aux prêtres*. Comprends-tu bien ô mon âme, tout le sens de cette parole? C'es comme si le Sauveur te disait : Découvrez votr conscience entièrement et sans déguisement à celu que j'en ai établi le médecin; faites en sorte qu'i vous connaisse au dedans et au dehors, confessez lui nettement tous vos péchés, apprenez de lui quel en sont les remèdes, recevez ses avis, et ne rou gissez pas de lui ouvrir toutes vos plaies, afin qu'i les referme par le baume sacré de mon sang pré cieux dont je lui ai confié l'application.

[1] Luc. 17. 14.

Non, mon Seigneur, je ne rougirai pas d'avouer mon injustice, puisque je n'ai pas rougi de la commettre. Si j'ai de la honte à l'avouer, je la porterai volontiers en punition de l'audace et de la témérité avec laquelle je vous ai offensé. Je ne veux pas que les hommes m'estiment saint, pendant que vous me jugez pécheur. Vous auriez pu exiger de moi que j'exposasse ma lèpre aux yeux de tout l'univers; mais, puisque vous vous contentez que je la découvre en particulier à un de vos ministres, je souhaite trop d'en être guéri pour craindre une si légère confusion.

III. POINT.

Un des dix lépreux, qui était de Samarie, étant revenu sur ses pas pour remercier Notre-Seigneur de la grâce qu'il lui avait faite, *Jésus dit alors: Tous les dix n'ont-ils pas été guéris? où sont les neuf autres? Il ne s'est trouvé que cet étranger qui soit revenu rendre gloire à Dieu* [1].

Considérons, 1° dans la plainte que fait Jésus de l'ingratitude des neuf lépreux, combien ce vice lui déplaît; et dans l'accueil qu'il fait à ce Samaritain reconnaissant, combien la reconnaissance lui est agréable. Car cet homme s'étant jeté à ses pieds: *Levez-vous,* lui dit-il avec beaucoup de douceur, *allez, votre foi vous a sauvé.* 2° Il faut remarquer dans la personne du lépreux de Samarie que les plus grands pécheurs, quand Dieu leur a fait miséricorde, sont d'ordinaire plus pénétrés de reconnaissance envers lui que ne le sont les justes, qui lui ont cependant de si singulières obligations. 3° Il importe extrêmement ici à ne manquer jamais de

[1] Luc. 17. 17.

rendre grâces à Notre-Seigneur lorsqu'il nous guéris de la lèpre du péché dans le sacrement d pénitence.

Imitons alors, ô mon âme, ce fidèle Samaritain et ne souffrons pas qu'il nous vainque en dévotion en humilité et en reconnaissance. A la sortie d tribunal de la pénitence, où le Sauveur a daign nous laver de nos taches, allons nous prosterne devant lui; et au pied de ses autels, pleins de l plus vive et de la plus humble gratitude, remer- cions notre charitable médecin; et nous entendron de sa bouche cette consolante parole : *Levez-vous votre foi vous a sauvé.*

O Dieu de mon cœur, par quelle profusion d grâces ne récompensez-vous pas ceux qui recon- naissent vos bontés! A mesure que je vous remerci d'une grâce, vous m'en faites une plus grande, e vous me donnez à l'heure même un nouveau suje de reconnaissance et d'amour. Oh! que ne puis-j vous rendre d'éternelles actions de grâces pou tant de bienfaits dont vous me comblez sans cesse Heureux si je n'avais que cette seule occupation dans toute ma vie, et si j'en consacrais tous les moments à vous louer et à vous glorifier de vos bontés! Mettez-moi, mon Dieu, dans cette sainte et continuelle disposition, afin que je publie éter- nellement vos miséricordes avec le prophète-roi [1].

[1] Ps. 88. 1.

LUNDI DE LA XIII[e] SEMAINE

APRÈS LA PENTECOTE

De la bonté et de la sainteté de Dieu.

Les *préludes* de cette méditation et des quatre suivantes, comme ci-dessus, *page* 248.

I. POINT.

Non-seulement Dieu est bon, de cette bonté qui fait la perfection de l'être, comme on vient de le voir dans les méditations précédentes, mais il l'est surtout de cette bonté qui n'est rien autre chose que la sainteté, infiniment plus parfaite en lui que dans toutes les créatures les plus saintes. C'est en ce sens que nous devons prendre cette parole du Sauveur : *Il n'y a que Dieu qui soit bon* [1]; et cette autre de la mère de Samuël : *Nul n'est saint comme le Seigneur ; il n'y a personne qui soit saint que lui* [2] : c'est-à-dire qu'il n'y a pas de sainteté comparable à celle de Dieu.

Voilà ce qui cause une extrême confusion aux plus grands saints, et qui les entretient dans un continuel anéantissement devant Dieu. Ils se considèrent en sa présence comme des pécheurs, et toute leur justice comparée à la sienne, non-seulement disparaît à leurs yeux, mais n'y porte que l'idée humiliante d'un amas d'imperfections. Ils ne découvrent en eux-mêmes que souillures, qu'impureté dans leur naissance, que misère, que fai-

[1] Matth. 19. 17. [2] I Reg. 2. 2.

blesse, que légèreté et qu'inconstance dans toute leur vie.

O Dieu infiniment saint, qui par excellence vous nommez *le Saint des saints* [1], comme étant la source, le modèle et la fin de toute sainteté, je me réjouis de ce que vous êtes infiniment saint, que vous l'êtes par vous-même, et que vous ne sauriez cesser de l'être. J'avoue, Seigneur, que je ne puis être saint, si vous n'avez la bonté de me sanctifier, et que je ne puis l'être longtemps, si vous ne me donnez la persévérance. J'avoue même que, quelque sainteté que vous me donniez, ce ne sera toujours rien en comparaison de la vôtre, et que seul vous méritez ce bel éloge que vous donneront éternellement les plus hauts séraphins : *Saint, Saint, Saint est le Seigneur Dieu des armées* [2].

II. POINT.

Ce qui élève infiniment la sainteté de Dieu au-dessus de celle de toutes les créatures, c'est qu'il possède avec un avantage infini toutes les vertus des hommes et des anges, et qu'il les possède sans mesure et sans imperfection. Voilà pourquoi il s'appelle, dans les sainte Écritures, *le Dieu et le Seigneur des vertus* [3]. C'est comme un vaste océan d'où sortent, comme de petits ruisseaux, toutes les vertus que nous admirons dans les saints, qui ne sont saints qu'autant qu'ils participent à la sainteté de Dieu, et qu'ils portent les traits de ce divin original.

Mon Dieu, quel honneur à un homme pétri de

1 Dan. 9. 24.
2 Isai. 6. 3.
3 Ps. 23. 10.

boue et de poussière d'avoir quelque part à la sainteté de Dieu ! Quelle élévation d'un homme mortel et d'une faible créature de pouvoir aspirer à la glorieuse ressemblance avec le Saint des saints ! Oui, nous devons avoir cette ambition de devenir des copies du Père céleste. Dès que nous sommes baptisés, en vertu de notre régénération spirituelle nous sommes les enfants de Dieu, non-seulement capables, mais obligés de lui ressembler en sainteté, selon la parole du Fils de Dieu[1] : *Soyez parfaits comme votre Père céleste est parfait.*

O mon Jésus! ô mon Maître divin! ô parfaite image de la sainteté de votre Père, qui, en tant qu'homme, avez eu toute la plénitude des vertus et toute la ressemblance qu'on peut avoir avec l'auteur de toute perfection, faites-moi la grâce d'imiter si fidèlement les vertus humbles et obscures que vous avez pratiquées selon votre humanité, que je tâche aussi d'imiter celles qui éclatent dans votre divinité; je vous bénis, je vous loue, je vous glorifie, *ô Roi des vertus* [2], et j'unis ma voix à celle des anges qui vous répètent sans cesse, aussi bien qu'à votre Père, ce beau cantique : *Saint, Saint, Saint est le Seigneur Dieu des armées* [3].

III. POINT.

La véritable justice consistant en deux points, *à fuir le mal, et à faire le bien;* comme Dieu est infiniment saint par la possession de toutes les vertus, il l'est de même infiniment par l'éloignement essentiel et par l'aversion nécessaire qu'il a pour

1 Matth. 5. 48.
2 Ps. 67. 13.
3 Isai. 6. 3.

toutes sortes de péchés. La haine qu'il a du vice est égale à l'amour qu'il a pour la vertu; et, comme il ne peut voir les justes sans les aimer, il ne peut aussi regarder les impies sans les haïr. *Ses yeux sont si purs,* dit le prophète, *qu'il ne saurait voir l'iniquité*[1] qu'avec indignation et avec horreur.

Voilà les sentiments que la sainteté de Dieu doit produire en nous. Si nous en voulons être les imitateurs, nous ne devons rien estimer ni chercher au monde que la sainteté, qui seule est capable de nous rendre agréables au Saint des saints; rien mépriser ni abhorrer que le péché, qui peut seul rendre nos âmes abominables devant Dieu. La haine et l'amour sont des passions dangereuses en nous; nous les sanctifions si nous ne leur donnons point d'autre objet que le vice et la vertu, de sorte que nous ne haïssions que l'un, et que nous n'aimions que l'autre; nous accomplirons par là la divine volonté qui nous est déclarée par ces paroles : *Vous serez parfaits et sans tache avec le Seigneur votre Dieu*[2].

O Dieu qui, par votre miséricorde, nous *avez prédestinés pour être saints et sans tache devant vos yeux*[3], donnez-nous toutes les grâces qui nous sont nécessaires pour remplir vos desseins. Inspirez-nous une horreur extrême, non-seulement du péché, mais des moindres imperfections. Je vous en conjure, ô mon Dieu, par la pureté de votre être, et par cet amour essentiel que vous avez pour la sainteté. Purifiez mon âme de toutes les souillures, ornez-la de toutes les vertus, embrasez-la des

[1] Habac. 1. 13.
[2] Deut. 18. 13.
[3] Ephes. 1. 4.

flammes de la plus ardente charité, afin qu'elle ait l'honneur de paraître pure et sainte en votre présence.

MARDI DE LA XIII[e] SEMAINE

APRÈS LA PENTECOTE

De l'inclination naturelle que Dieu a de se communiquer à ses créatures et surtout aux hommes.

I. POINT.

Il est de la nature du bien, selon saint Denis, d'aimer à se répandre et à se communiquer au dehors [1], d'où il suit que Dieu étant le souverain bien, il a un penchant infini à cette communication de lui-même. Mais à qui se communique-t-il, ô mon âme? A de viles créatures, à des hommes imparfaits, ingrats, indignes de ses faveurs. Et comment? D'une manière digne de lui; sans obligation, par le pur mouvement de son bon plaisir; sans intérêt, son bonheur infini est indépendant de toutes ses créatures; sans réserve, ne mettant nulles bornes à ses libéralités que celles que nous y mettons nous-mêmes par l'indifférence avec laquelle nous les recevons, et par le peu de fidélité que nous avons à y répondre.

O source infinie de tous les biens, qui ne demandez qu'à répandre vos trésors, je vous remercie de cette profusion pleine de bonté que vous en faites à mon égard, sans l'avoir méritée. Que puis-je vous rendre en reconnaissance de vos libéralités? *Vous*

[1] C. 2, de Div. Nomin.

êtes mon Dieu, vous n'avez que faire de me biens 1. Ce que vous exigez de gratitude est pou moi-même. C'est mon avantage et mon bonheu que je vous loue, que je vous serve et que je vou obéisse, non pas malgré moi et par contrainte mais librement, de bon cœur et par amour; no pas par la vue de mon intérêt, mais pour votr gloire; non avec réserve, mais sans mesure, e qu'ainsi je me donne tout entier à vous, comm vous vous donnez tout entier à moi.

II. POINT.

Tout ce que Dieu a répandu de perfections dan les différentes créatures de l'univers, il a pris plai sir de le rassembler dans l'homme; il lui a donn l'être simple, comme aux cieux et aux éléments la vie végétante comme aux arbres; le sentiment comme aux animaux; et l'intelligence, comme au anges. Ainsi il en a fait l'abrégé du monde, et u abrégé même que le Sauveur appelle *toutes créa tures* 2.

Représentons-nous ici ces quatre degrés de per fection comme quatre fleuves qui sortent du sei de Dieu, semblables à ceux qui avaient leur sourc dans le paradis terrestre; et figurons-nous que ce fleuves, après avoir arrosé le monde entier, viennen se rejoindre dans l'homme, pour le changer en u paradis de délices, fécond en toutes sortes de fleur et de fruits. Tirons de là des sentiments d'admira tion, de joie, de reconnaissance et d'amour, e disons à un Dieu si bienfaisant, avec toute l'affectio de notre cœur :

1 Ps. 15. 2.   2 Marc. 16. 15.

O incompréhensible bonté, quelles actions de grâces vous rendrons-nous d'avoir réuni dans une aussi petite créature qu'est l'homme tout ce que vous avez semé de précieux dans une infinité d'êtres? C'est avec raison que vous lui commandez *de vous aimer de tout son cœur, de toute son âme, de toutes ses forces, de tout son esprit* [1]; car il est juste que tout ce qu'il a reçu de vos bontés conspire à vous payer le tribut de son amour. Oui, mon Dieu, je vous aimerai *de tout mon cœur,* parce que vous m'avez donné l'être; *de toute mon âme,* parce que c'est de vous que je tiens la vie; *de toutes mes forces,* parce que j'ai reçu de vous les sens et toutes les facultés de mon corps; *de tout mon esprit,* parce qu'il est le souffle de votre bouche. Voilà l'usage, ô mon Créateur, qu'avec votre grâce je veux faire désormais de toutes les puissances de mon corps et de mon âme.

III. POINT.

Les communications que Dieu nous fait dans l'ordre surnaturel surpassent infiniment celles qu'il nous fait dans l'ordre de la nature. Il se communique à nous, 1°, par la grâce qui nous fait participants de la nature divine; 2° par la gloire qui nous rend pour toujours semblables à lui; 3° par l'union hypostatique, qui de notre nature et de la sienne a fait un Homme-Dieu; 4° par le sacrement de l'Eucharistie, par lequel le Fils de Dieu s'unit à chacun de nous d'une manière ineffable.

C'est ici que nous devons éclater en remercîments et en louanges, voyant la singulière bonté que Dieu nous a témoignée préférablement aux anges, aux-

[1] Deut. 6. 5.

quels il n'a pas fait la même grâce de s'unir personnellement et substantiellement à eux. Il n'y a que les hommes qu'il a voulu favoriser jusqu'à faire l'un d'entre eux égal à lui, Dieu comme lui, son Fils, et la figure de sa substance.

O charité infinie, ô Dieu de mon cœur! si nous vous sommes infiniment obligés pour les biens naturels que vous nous avez faits, quelle obligation vous avons-nous pour les grâces surnaturelles dont vous nous avez comblés! Quoi! mon Dieu, avoir abaissé votre suprême majesté jusqu'à l'union la plus intime avec la nature humaine! et avoir élevé cette vile nature jusqu'à la participation de la vôtre! c'est bien nous convaincre, Seigneur, de l'inclination que vous avez pour nous, et nous faire voir évidemment que *vos délices sont d'être avec les enfants des hommes*[1]. O que n'avons-nous de notre part une pareille inclination! Que notre unique ardeur n'est-elle de nous donner tout à fait à vous, de converser sans cesse avec vous, et de chercher mille manières de vous témoigner notre amour?

MERCREDI DE LA XIII[e] SEMAINE

APRÈS LA PENTECOTE

Combien Dieu est aimable.

I. POINT.

Dieu est infiniment aimable par lui-même, parce qu'il a tout ce qui est capable d'allumer le plus ar-

[1] Prov. 8. 31.

dent amour. Car, plus une chose est belle et parfaite, plus elle mérite d'être aimée; et par conséquent Dieu ayant une bonté infinie et une égale beauté, il ne peut être aimé autant qu'il le mérite, qu'il ne soit aimé infiniment. Comme il est donc impossible que nous l'aimions autant qu'il est aimable, il s'ensuit au moins que nous devons l'aimer plus que nous-mêmes, plus que tout ce qu'il y a d'aimable au monde, et avec toute l'ardeur dont une créature est capable.

Que n'es-tu assez grand, ô mon cœur, pour aimer sans mesure un Dieu dont les charmes sont sans bornes! Que n'es-tu assez embrasé pour brûler de son amour! Que n'as-tu les saintes ardeurs de la chaste épouse qui, ne pouvant l'aimer autant qu'elle le désirait, ne s'expliquait de ses désirs enflammés qu'en lui disant qu'elle *languissait d'amour*[1]! Consolons-nous de notre impuissance par la pensée qu'il est aimé infiniment par lui-même, et que l'amour qu'il a pour sa bonté remplit toute la mesure de cette perfection infinie.

Oui, mon Dieu, je sais que vous vous aimez vous-même autant que vous êtes aimable, et que tout votre bonheur consiste à vous connaître et à vous aimer infiniment. Je prends part à votre joie, et je suis ravi que le Père, le Fils, et le Saint-Esprit, s'entr'aiment d'un amour infini. O bonté suprême, que nous ne pouvons aimer assez, faites au moins que nous vous aimions de toutes les forces et de toute l'étendue de nos cœurs. Donnez-nous l'amour que tous les anges et que tous les saints ont pour vous dans le ciel. Ne souffrez pas qu'il y ait un seul homme sur la terre qui ne vous aime! anéantissez tous les

1 Cant. 2. 5.

cœurs qui ne vous aiment pas; ou plutôt transfor-
mez-les, ô Dieu tout aimable, et faites-en des cœur
embrasés de votre amour.

II. POINT.

Quand Dieu ne m'aurait fait aucun bien, il ne lai
serait pas de m'être infiniment aimable par sa prop
bonté; mais aussi quand il ne serait pas aussi a
mable qu'il l'est par lui-même, il le serait par l
biens infinis dont il m'a comblé.

Toutes les créatures, qui sont sorties des mai
de Dieu, ont toutes le même langage, par lequ
elles me font entendre l'obligation que j'ai d'aim
Celui qui les a créées pour moi. Tout ce que je voi
tout ce que j'entends, tout ce qui m'environne, m
parle continuellement de sa bonté; mais rien n
m'en convainc plus fortement que les biens de
grâce dont il m'a favorisé, que ceux de la gloi
qu'il me promet, et que le bienfait ineffable de l'i
carnation, où cette bonté s'est en quelque maniè
épuisée pour me témoigner son amour.

O Dieu infiniment bon, aussi aimant que vo
êtes aimable, puis-je penser à vous sans vous aimer
et puis-je vivre sans mourir d'amour, quand je pen
à l'obligation infinie que j'ai de vous aimer et au pe
d'amour que j'ai pour vous! Si je dois vous aimer
vous servir parce que j'ai reçu de vous des bien
naturels et passagers, combien plus le dois-je fai
pour les dons de la grâce que je reçois tous les jou
de vous, et pour les trésors de l'éternité que vo
me destinez? Si je ne puis assez vous aimer pou
les dons que vous m'avez faits hors de vous, qu
amour vous témoignerai-je après que vous vo
êtes donné vous-même tout à moi? O que n'ai-je u

nouveau cœur! que dis-je, que n'ai-je un million de cœurs, et de cœurs aussi enflammés que le sont les séraphins, pour vous aimer avec toute l'ardeur dont tous les hommes et les anges sont capables.

III. POINT.

Dieu est encore infiniment aimable, parce qu'il est la source intarissable de toutes les douceurs. Il en est encore comblé en lui-même par la joie et la complaisance infinies qu'il a dans la possession de toutes les perfections. Il en fait couler des torrents non-seulement dans le cœur des saints qui jouissent de sa vue dans le ciel; mais ce qu'il en distille dans le cœur des fidèles qui l'aiment et qui le servent sur la terre, est si délicieux, qu'ils en oublient toutes les peines de cette vie.

O mon âme, crains-tu de vivre triste et chagrine dans le service d'un si bon maître? Il faut que tu n'en connaisses guère les charmes, et que tu n'en aies guère goûté les délices. Dès qu'on a su l'art de l'aimer, on a trouvé le moyen de vivre heureux. Fais-en l'expérience, approche-toi de lui, converse avec lui, son entretien n'a rien de fâcheux, et l'on ne s'ennuie jamais en sa compagnie; on n'y trouve, au contraire, que de la satisfaction et du plaisir.

Je renonce, ô mon Dieu, de tout mon cœur à toutes les douceurs du siècle; elles sont passagères, elles sont fausses, elles sont empoisonnées. Il n'y a qu'en vous seul qu'on en trouve de saintes, de véritables et d'éternelles. Le seul plaisir qu'on a de vous aimer dédommage abondamment une âme de toutes les joies mondaines qu'elle vous a sacrifiées! une seule heure d'oraison qu'on passe à contempler vos beautés, est si douce, qu'on n'aurait nul regret de vous

avoir immolé toutes les satisfactions de la nature quand il n'y aurait dans votre service nulle autr récompense à prétendre.

JEUDI DE LA XIII° SEMAINE

APRÈS LA PENTECOTE

De la Charité infinie de Dieu.

I. POINT.

Dieu s'aime infiniment lui-même, parce qu'il es infiniment aimable, comme on l'a vu dans la médi tation précédente. Ce même amour qu'il se port lui fait aimer ses créatures, dans lesquelles il voi reluire sa puissance, sa bonté, sa sagesse et se autres perfections. Il n'en est pas de même de l'a mour que nous avons pour nous-mêmes. Il occup tout notre cœur, il en bannit tout notre amour; et au lieu que Dieu nous aime, parce qu'il s'aime lui même, nous n'aimons pas les autres, parce que nou nous aimons trop nous-mêmes.

Réformons notre amour, ô mon âme, sur l'amou de notre Dieu. Son amour est raisonnable, il es saint; et non-seulement il est réglé, mais il est l règle de tous les vrais amours. Quoiqu'il n'y ait qu Dieu qui soit proprement aimable, il ne laisse pa d'aimer ce qui est hors de lui, et de remplir tout l monde de ses bénédictions. Apprenons de ce gran Maître à nous aimer comme il s'aime, l'aimant pou lui-même, et le prochain en lui et pour lui.

Détruisez en moi, Seigneur, cet amour désor-donné que j'ai pour moi-même, et qui est la sourc

de mes déréglements; substituez-y un amour formé sur le modèle du vôtre; soyez-en le principe, le motif et la fin. C'est une grâce, ô mon Dieu, que j'espère d'autant plus de votre bonté, que sans elle toutes les autres seraient bien inutiles en moi; car tandis que l'amour-propre dominera dans mon cœur, votre règne ne peut s'y établir, et je n'accomplirai jamais le grand précepte de la charité, qui demande que je vous aime plus que moi-même et que toutes les créatures imaginables, et que je n'aie d'amour pour elles et pour moi qu'en vous seul et que pour vous seul.

II. POINT.

Il n'est pas de l'amour de Dieu comme du nôtre. Le nôtre suppose dans son objet l'être et les qualités qui peuvent le rendre aimable; au lieu que l'amour de Dieu produit dans son objet tout ce qui le peut faire aimer. De là vient qu'entre les créatures possibles, en ayant aimé quelques-unes d'un amour spécial et efficace, il leur a donné avec l'être toutes les perfections qui leur sont propres. O amour admirablement effectif! amour bien différent du mien, qui est toujours stérile, et qui ne fait jamais rien pour vous, ô mon Dieu!

J'ai cependant des raisons bien particulières et bien pressantes de témoigner efficacement mon amour à ce grand Dieu, qui, tout grand qu'il est, n'a pas dédaigné de m'aimer, et de m'aimer d'un amour d'amitié : amour qu'il n'a pas eu pour les autres créatures; amour parfait qu'il m'a réservé, et dont il m'a donné des marques très-sensibles, en me créant à son image, en me donnant une âme capable de le connaître et de l'aimer, et m'élevant

même, par la grâce de la régénération, jusqu'à m faire participant de sa nature divine. Ah! que cett amoureuse conduite de Dieu doit produire en m d'admiration, de reconnaissance et d'amour! Qu j'ai grand sujet de m'écrier avec le prophète : *Qu'es ce que l'homme,* ô mon Dieu, *pour mériter qu vous vous souveniez de lui? et qu'est-ce que le fi de l'homme pour être honoré de votre visite Vous l'avez couronné de gloire, et vous l'ave établi sur les ouvrages de vos mains : vous ave mis toutes choses sous ses pieds..... O Dieu, qu votre nom est admirable dans toute la terre*[1] ! Ou mon Dieu, il est admirable, et il n'est pas moin digne d'amour que d'admiration; car cette multi tude de merveilles que vous avez opérées en faveu de l'homme sont de tendres et solides effets de votr amour envers lui. Ingrat s'il ne répond à tant d bonté par un dévouement absolu de toutes ses puis sances à la gloire et à l'amour de votre saint nom.

III. POINT.

Approfondissons encore davantage l'inestimabl faveur que Dieu a faite à l'homme en contractan avec lui une véritable amitié. Les propriétés de l parfaite amitié sont, 1o d'être entre deux égaux 2o de rendre les biens communs entre les amis; 3o d ne faire de leurs cœurs qu'une même chose. Si la fo ne nous éclairait de ses lumières, pourrait-on s persuader que Dieu pût aimer de chétives créa tures telles que nous sommes jusqu'à en venir à ces excès?

Oui, mon âme, Dieu nous a aimés jusqu'à s

1 Ps. 8. 5, etc.

rendre semblable à nous dans le mystère de son incarnation, et jusqu'à nous rendre semblables à lui dans le saint baptême, où *il nous rend participants de sa nature divine* [1]*;* où il nous fait ses enfants adoptifs, et où il perfectionne admirablement en nous les traits de sa divine ressemblance. Qu'a-t-il à lui qui ne soit pas à nous? Après nous avoir déployé toutes les richesses de la nature, ne nous a-t-il pas enrichis, comme dit saint Pierre, des grands et précieux dons de sa grâce [2]? Et, afin que rien ne manque à la parfaite union de nos cœurs avec le sien, il est prêt à tous moments de nous transformer tellement en lui, que nous n'ayons plus que le même esprit avec lui.

C'est ici, ô mon Dieu, que je reconnais et que je vois évidemment accomplie la consolante parole de votre Fils, lorsqu'il disait à ses apôtres et à tous les fidèles en leurs personnes : *Je ne vous appelle plus serviteurs, car le serviteur ne sait ce que fait son maître ; mais je vous traite comme mes amis, parce que je ne vous cache rien de ce que j'ai appris de mon Père* [3]. Encore une fois, Seigneur, permettez que dans les transports de l'amour le plus reconnaissant je vous demande qu'est-ce que l'homme, et qu'est-ce que vous voyez en lui qui mérite que vous en fassiez tant d'état? Est-ce un objet digne que vous y attachiez votre cœur? O mon bien-aimé, souffrez que mon cœur entre dans le vôtre, et que des deux, s'il est possible, il ne s'en fasse qu'un seul. Faites-moi sentir, dans cette espèce d'amoureuse unité, l'ardeur excessive de votre amour, afin

[1] II Petr. 1. 4.
[2] *Ibid.*
[3] Joan. 15. 15.

que je vous aime comme vous m'aimez, et q l'amitié soit parfaite en quelque manière de m côté comme elle l'est excellemment du vôtre.

VENDREDI DE LA XIII[e] SEMAINE

APRÈS LA PENTECOTE

De la charité infinie de Dieu envers les hommes, sur ces paroles de saint Paul[1] :

Afin que vous puissiez comprendre quelle en est la longue la largeur, la hauteur et la profondeur.

I. POINT.

La longueur de cette infinie charité de notre Di consiste en ce qu'elle est éternelle. *Je vous ai aim d'un amour éternel*[2], nous dit-il par un de s prophètes : c'est-à-dire, tandis que j'ai été ce que suis, je vous ai aimés ; et l'amour que j'ai pour vo est aussi ancien que moi-même. Aime, ô mon âm un Dieu aimable qui t'a toujours aimée. *Dieu a f voir qu'il nous aimait*, dit saint Jean, en ce qu *n'a pas attendu que nous l'aimassions, mais qu nous a prévenus par son amour*[3]. Et comme amour de Dieu pour nous n'a jamais eu de com mencement, il n'aura jamais de fin, à moins q nous ne nous en rendions indignes par nos péch Et ce qui met le comble à cette bonté, c'est qu'e core que nous soyons assez ingrats pour mépris son amitié, il est tout prêt à nous la rendre et

[1] Ephes. 3. 18.
[2] Jerem. 31. 3.
[3] I Joan. 4. 10.

nous réconcilier avec lui, pourvu que nous lui témoignions du regret de l'avoir abandonné.

Aime donc, ô mon âme, *un amour qui t'a aimée de toute éternité;* ne diffère pas un moment, tu l'aimeras toujours trop tard. Il t'a aimée le premier : réponds au moins à un amour si prévenant, et réponds-y avec une constance qui ait du rapport à la sienne. Et si tu avais jamais le malheur de t'attirer sa colère par un oubli criminel de ses bontés, recours à lui avec confiance ; il apaisera son courroux, il oubliera ton infidélité, et il te rétablira, comme auparavant, dans ses bonnes grâces.

O mon Dieu, je vous rends grâces de votre amour éternel. Que ne vous ai-je au moins aimé dès que j'ai eu le bonheur de vous connaître ! Maudits soient les moments que j'ai passés sans vous aimer ; mais mille fois maudits soient ceux auxquels j'ai eu l'insolence et la brutalité de vous offenser. Ah ! que ne peuvent-ils être retranchés de la durée de ma vie ! Je les pleurerai ces malheureux moments jusqu'au dernier soupir, et je tâcherai d'en réparer l'ingratitude par une inviolable fidélité. C'est aujourd'hui tout de bon que je me consacre tout à fait à votre amour, ô Dieu de mon cœur. J'ose, avec votre grâce, défier toutes les créatures d'ébranler la résolution que j'ai faite de vous être toujours fidèle, en disant avec l'Apôtre : *Qui nous séparera de la charité de Jésus-Christ ? Sera-ce l'affliction ou le fer des persécuteurs ? Non, rien ne sera capable de m'en séparer* [1].

II. POINT.

La largeur de cette charité consiste en la multitude de ceux qu'elle embrasse, qui sont tous les

[1] Rom. 8. 35.

hommes, de quelque état, de quelque condition qu'ils soient, Dieu voulant sincèrement les recevoir dans son amitié, sans en exclure aucun, à moins que d'eux-mêmes ils n'y renoncent. Il est vrai qu'il aime les élus préférablement aux réprouvés; mais il ne laisse pas absolument de les aimer tous; il désire qu'ils soient tous sauvés, et il n'omet rien qui soit nécessaire pour les engager à son amour et pour en faire ses amis. Et ce qui est de singulier dans le cœur de Dieu, c'est qu'étant ouvert à tout le monde, chacun y a sa place et s'y trouve aussi distingué que s'il était seul.

Si le Dieu de la charité habitait dans mon cœur, il en élargirait l'espace, et il le rendrait assez vaste pour contenir tout le monde. J'aimerais comme lui les bons et les mauvais, les amis et les ennemis; et non-seulement je ne ferais mal à personne, mais j'aurais de la joie de rendre à ceux qui me haïssent le bien pour le mal, amassant des charbons ardents sur leurs têtes, afin de vaincre le feu de leur haine par celui de la charité.

C'est ainsi que vous en avez usé mille fois envers moi, ô Dieu d'amour, dans le temps que je vous faisais la guerre; vous m'avez désarmé par vos bontés, et vous m'avez obligé non-seulement à vous rendre les armes, mais à vous jurer une éternelle fidélité. Si votre amour a pu s'étendre jusqu'à moi, qui en étais si peu digne, y a-t-il un homme au monde qui ne doive espérer la même faveur?

O grand Dieu, dont l'amour n'a point de bornes, recevez tous les hommes dans votre sein; fermez les portes de l'enfer, et ouvrez celles du ciel, afin que tous, y étant conduits, y soient éternellement occupés de votre amour et de vos louanges.

III. POINT.

La hauteur et la profondeur de cette immense charité consiste dans les grandes choses qu'elle lui a fait faire, et les profonds abaissements qu'elle lui a fait souffrir pour nous. *Voyez,* dit l'apôtre bien-aimé, *quel excès d'amour le Père nous a témoigné, de vouloir qu'on nous appelle enfants de Dieu, et que nous le soyons en effet* [1]. Il a encore porté cet amour bien plus haut lorsqu'il nous a donné son Fils unique et toutes choses avec lui [2]. Mais quel prodige d'amour pour nous en ce même Fils, égal à son Père, *de s'être anéanti lui-même, en prenant la forme de serviteur, et en se rendant obéissant jusqu'à la mort, et à la mort de la croix,* pour nous sauver [3] !

O charité sublime et profonde, que vos œuvres sont incompréhensibles, et que vos voies sont impénétrables! O abîme sans fond, où se perdent toutes nos pensées! O insensibilité de nos cœurs, qui répondent si mal à de si excessives bontés! En vérité, qu'avons-nous fait pour un Dieu si prodigue en merveilles? En quel anéantissement sommes-nous descendus pour témoigner de la reconnaissance à un Dieu humilié et anéanti pour notre amour?

O divin amour, qui n'avez rien épargné pour donner des marques de la parfaite amitié que vous avez pour nous, que puis-je rendre en actions de grâces de cette ineffable charité, sinon de m'offrir à tout faire et à tout souffrir pour votre service? Je n'excepte rien, Seigneur; je suis entièrement entre

[1] I Joan. 3. 1.
[2] Rom. 8. 32.
[3] Philipp. 2. 7, 8.

vos mains; disposez de mon être, faites servir n corps et mon âme à quel usage il vous plaira; n'ai plus d'autre désir que de vous aimer et vous glorifier; et si je puis vivre et mourir vict de votre gloire et de votre amour, je vivrai e mourrai content.

SAMEDI DE LA XIIIe SEMAINE

APRÈS LA PENTECOTE

Répétition des deux méditations précédente

XIVe DIMANCHE APRÈS LA PENTECOTI

De la providence de Dieu dans les choses nécessaires à la vie.

Les *préludes* de cette méditation et des cinq vantes, comme ci-dessus, *page* 248.

I. POINT.

Jésus dit à ses disciples : *Ne vous mettez point peine des nécessités du corps, et ne songez pa où vous trouverez de quoi vivre et de quoi v couvrir* [1]. Ce n'est pas un soin modéré de ces cho nécessaires à la vie que le Fils de Dieu condam comme injurieux à la Providence, mais l'inqu tude et le trop grand empressement, qui ôte la p du cœur, et qui anéantit la confiance qu'on avoir en Dieu.

[1] Matth. 6. 25.

En effet, n'est-ce pas faire un outrage au Père céleste que de le croire capable de refuser à ses enfants ce qu'il accorde aux animaux et aux fleurs des champs? Lui qui prépare à manger aux oiseaux de l'air, et par qui les lis des campagnes sont mieux vêtus que Salomon dans toute sa pompe, pourrait nous abandonner sans nourriture et sans habit, nous dont il se déclare si souvent le Père dans ses Écritures? Cela se peut-il penser sans faire tort à sa bonté? O mon âme, décharge-toi de tes soins sur le Seigneur, et il te nourrira; il ne permettra pas que tu sois toujours dans le mouvement pour chercher de quoi vivre et de quoi te vêtir. Sa providence, qui te tient lieu de mère, y pourvoira dans le temps, et ne te laissera manquer de rien.

Seigneur, les yeux de toutes vos créatures espèrent en vous, et vous leur donnez, quand il faut, leur nourriture. Vous ne faites qu'ouvrir la main, et vous remplissez tous les animaux de vos bénédictions [1]. Serait-il possible, ô mon Dieu, que vous voulussiez la fermer, cette même main, quand je suis dans la nécessité? Quoi, aimable Père, un vil animal, un brin d'herbe vous serait plus cher que moi? Non, non, vous m'aimez infiniment plus que ces créatures incapables de vous connaître et de vous louer; vous avez beaucoup plus de soin de moi que vous n'en avez d'elles, et je serais un infidèle et un ingrat si j'en doutais.

II. POINT.

Gardez-vous bien de vous inquiéter, en disant: Qui nous donnera de quoi manger, de quoi boire,

[1] Ps. 144. 15, 16.

de quoi nous vêtir? Ce sont les païens qui se tourmentent pour toutes ces choses. Il suffit que votre Père céleste sache le besoin que vous en avez [1]. Ce sont deux puissantes raisons que le Fils de Dieu allègue, pour nous persuader de bannir de notre esprit tous les soins superflus au sujet de notre entretien. La première est que cette recherche empressée n'appartient qu'à des infidèles qui ne croient pas de providence. La seconde est que nous avons pour Père un Dieu qui, sachant nos besoins, ne peut manquer d'y pourvoir.

Voilà le fondement de mon inébranlable confiance. J'ai un Père, un Père céleste, qui sait tous mes besoins; nul n'échappe à sa sagesse. Sa bonté le pousse à y remédier; sa puissance, qui ne cède ni à sa bonté ni à sa sagesse, lui met entre les mains les moyens de le faire efficacement. Si je crois ces vérités, que puis-je craindre? et si je ne les crois pas, ne suis-je pas infidèle?

Grâce à vos divines lumières j'ai la foi. Je crois qu'il n'est aucune de mes nécessités que vous ne voyiez distinctement. Mes besoins, mes maux, mes faiblesses vous sont mieux connus qu'à moi-même: vous avez un cœur de père qui vous y rend sensible, et rien ne peut mettre obstacle à la bonté qui vous porte à me secourir. Ainsi cela me suffit, ô aimable Père, pour vous servir avec tranquillité; et tandis que je ne perdrai ni ma foi ni ma confiance, je suis assuré de ne manquer de rien.

III. POINT.

Cherchez donc avant toutes choses le royaume de Dieu et sa justice, et tout le reste vous sera donné de

[1] Matth. 6. 31.

surplus [1]. Cette conclusion du Fils de Dieu nous apprend de quelle manière il faut régler nos désirs, et quel ordre nous y devons mettre pour être dignes des soins de sa providence. Cherchons *avant toutes choses le royaume de Dieu;* faisons-en le but de nos desseins, n'estimons rien en comparaison du royaume éternel; et, pour mériter d'en avoir un jour la possession, souvenons-nous continuellement de pratiquer la justice, sans laquelle on ne peut l'obtenir. Le soin que nous aurons de faire régner Dieu en nous par la sainteté, et de nous rendre dignes de régner en lui par la gloire, nous attirera de si abondantes bénédictions, que nous ne manquerons d'aucun bien, ni spirituel ni temporel, si ce n'est dans les occasions où le temporel serait un obstacle au spirituel.

Quel fond d'assurance pour une âme juste que cette parole du Fils de Dieu! Quelle consolation à elle de s'entretenir dans cette pensée : Je suis à Dieu, Dieu est à moi; je n'ai qu'à avoir soin de ses intérêts, il aura soin des miens; pourvu que je m'emploie sincèrement à son service, je ne manquerai de rien : je sers un maître qui n'oublie jamais ses serviteurs, et qui ne laisse jamais leurs services sans récompense.

O mon Seigneur et mon Roi, je me consacre entièrement à vous, et je borne désormais tous mes soins à vous être fidèle, à procurer votre gloire, et à établir, s'il m'est possible, votre règne dans tous les cœurs. Disposez de moi comme il vous plaira, ma vie est entre vos mains, je m'en remets absolument à votre aimable providence. Je ne vous de-

[1] Matth. 6. 33.

mande les biens d'ici-bas qu'autant qu'ils me so nécessaires pour me soutenir dans l'acquisition d éternels; et je ne vous demande même les éterne qu'afin que vous soyez à jamais glorifié en moi.

LUNDI DE LA XIVe SEMAINE

APRÈS LA PENTECOTE

De la miséricorde de Dieu.

I. POINT.

Quoique les perfections divines en elles-mêm soient toutes égales, il y a toutefois beaucoup d'in galité dans leurs effets. C'est en ce sens que *la mis ricorde*, comme dit saint Jacques, *l'emporte sur justice* [1]. Dieu même, dans ses saintes Écritures, glorifie plus d'être bon que d'être juste. Il ain naturellement à exercer sa clémence, et ne pun que lorsqu'il y est comme contraint par nos péché Alors même la miséricorde se fait encore sentir; comme elle a prévenu le pécheur en le sollicita de recourir à la pénitence, afin de lui faire éviter châtiment, elle l'accompagne encore pour en ado cir la rigueur et pour le rendre salutaire. C'est qui faisait dire à un prophète : Seigneur, *quan vous serez en colère, vous vous ressouviendrez votre miséricorde* [2].

Mon Dieu, que cela est consolant à des homm comme nous, faibles et sujets à tomber dans le p ché! A la vérité nous avons bien des raisons d'a

[1] Jac. 2. 13. [2] Habac. 3. 2.

préhender la justice d'un Dieu que nous offensons si souvent : mais n'en avons-nous pas davantage d'espérer en la miséricorde d'un Père plein de douceur? Comme en lui la miséricorde l'emporte sur la justice, l'espérance doit l'emporter en nous sur la crainte; et lors même que le Seigneur paraît le plus irrité, nous pouvons en appeler du tribunal de sa justice à celui de sa bonté, et *nous présenter avec confiance,* comme parle saint Paul, *devant le trône de la grâce, pour y trouver miséricorde* [1].

C'est là que je me présente, ô Dieu juste et miséricordieux tout ensemble; c'est avec ce sentiment d'une humble confiance que j'ose paraître à vos yeux, en vous conjurant d'écouter moins la voix de mes péchés que celle de votre infinie clémence. Je me reconnais digne de vos châtiments, et me voici tout prêt à les subir; mais je sais que vous êtes un père tendre et miséricordieux, et je me jette dans votre sein paternel; c'est l'asile où je me retire, pour être à l'abri de votre colère. Vous ne me forcerez pas d'en sortir, Seigneur; vous m'y accorderez le pardon de mes offenses, vous m'y protégerez dans tout le temps de ma vie, et je chanterai vos miséricordes pendant toute l'éternité.

II. POINT.

Considérons la grandeur et l'étendue de la miséricorde divine. David assure que *toute la terre en est pleine* [2], parce qu'il n'y a point de créatures vivantes qui ne soient sujettes à quelque misère, et qui ne soient par conséquent l'objet de sa miséricorde. Mais, comme de toutes les misères le péché

[1] Hebr. 4. 16. [2] Ps. 32. 5.

est la plus grande, la miséricorde de Dieu s'étend principalement sur les pécheurs, sans en excepter aucun, de quelques péchés qu'ils soient chargés. Elle les souffre tous, et les attend avec patience; elle les recherche avec empressement; elle leur pardonne sans peine, et les rétablit dans son amitié sans aucun ressentiment de leurs offenses. L'Écriture nous donne une belle idée de cette amoureuse conduite de Dieu, par ces paroles du Sage : *Vous avez compassion de tous, parce que vous pouvez tout. Vous dissimulez les péchés des hommes, afin qu'ils se convertissent. Vous faites grâce à tout le monde,* parce que tout est à vous, Seigneur, qui *aimez les âmes* [1].

Voilà ce qui doit arrêter les désespoirs, calmer les frayeurs, animer la confiance, et gagner le cœur des pécheurs. Oui, quelque faibles et quelque méchants que nous soyons, Dieu a plus de puissance que nous n'avons de faiblesse, plus de bonté que nous n'avons de malice; sa toute-puissance et sa miséricorde sont également sans bornes; et comme il a le cœur infiniment sensible à tous nos maux, il a un bras infiniment puissant pour y remédier. Souviens-toi, ô mon âme, de cet oracle consolant : *Dieu n'a parlé qu'une seule fois, et il a dit deux choses,* qui sont les bases inébranlables de ton espérance. Il a dit *que la puissance est en lui, et que la miséricorde lui appartient* [2].

O Dieu de mon âme, faites-moi entendre ces deux choses, et gravez-les profondément dans mon cœur; faites-moi sentir l'alliance admirable de votre miséricorde et de votre toute-puissance, afin qu'ap-

1 Sap. 11. 24, 27. 2 Ps. 61. 12.

puyé sur l'une et sur l'autre je ne tombe jamais dans la défiance de vos bontés. O divin Époux des âmes, qui aimez la mienne, quelque indigne qu'elle soit du grand don de votre amour, pardonnez-lui toutes ses offenses, selon la grandeur de vos miséricordes [1]; oubliez ses ingratitudes, et rendez-lui tellement votre amitié, qu'elle ne la perde jamais à l'avenir.

III. POINT.

Si la terre est pleine des miséricordes du Seigneur, le ciel, où règnent les prédestinés, en est le magnifique théâtre. C'est là qu'il leur déploie les richesses de sa gloire, après les avoir délivrés par sa grâce des misères de ce monde, et les avoir rendus victorieux des ennemis de leur salut.

Espérons que nous serons du nombre de ceux dans lesquels il a résolu de toute éternité de se glorifier. Dans cette douce espérance en ses miséricordes, *bénis le Seigneur, ô mon âme, et que tout ce qui est en moi loue son saint nom; car c'est lui qui te pardonne toutes tes offenses, qui te guérit de tes infirmités, qui te préserve de la mort, qui te couronne de miséricorde et de grâce* [2]. Sa miséricorde est véritablement ta couronne, puisqu'elle te fait triompher de tes ennemis, et qu'après t'avoir couvert de sa protection en cette vie elle te couronnera de sa gloire en l'autre. Reconnaissons avec la plus sensible gratitude ce que ce Dieu d'amour nous dit par son prophète : *Je vous ai aimés d'un amour éternel, c'est pourquoi je vous ai attirés à moi, ayant compassion de vous* [3]. Et, pour ré-

[1] Ps. 50. 1, 2.
[2] Ps. 102. 1, etc.
[3] Jerem. 31. 3.

pondre à ses bontés, disons-lui avec David : *Je garderai vos commandements* [1], afin qu'ayant accompli vos volontés, vous accomplissiez en moi la grande œuvre de mon éternelle prédestination.

O source éternelle de tous biens! ô mon Dieu ô toute ma gloire! que puis-je faire autre chose en reconnaissance de vos infinies miséricordes sinon de les publier tous les jours de ma vie, et de dire à tout le monde ce que vous avez fait en faveur de mon âme? Vous l'avez tirée du néant lorsqu'elle n'était pas; dès qu'elle a commencé d'être, vous l'avez protégée; lorsqu'elle a été capable d'agir vous l'avez éclairée de vos lumières, vous lui avez fait faire le bien que vous lui aviez inspiré; et, de peur qu'elle ne s'écartât des sentiers de la justice vous l'avez conduite comme par la main; et vous la conduirez, Seigneur, avec une bonté si constante que vous la ferez arriver au bienheureux terme où vous couronnez vos dons en couronnant les mérites de vos serviteurs.

MARDI DE LA XIVe SEMAINE

APRÈS LA PENTECOTE

De la libéralité infinie de Dieu envers les hommes.

I. POINT.

La libéralité infinie de Dieu éclate dans tous ses dons, soit de nature, soit de grâce, n'y ayant rien de si précieux qu'il ne nous donne, jusqu'à se

[1] Ps. 118. 8.

donner lui-même à nous. Mais ce qui relève admirablement sa libéralité, c'est qu'il répand ses trésors sur tous, sans rien devoir à personne, et sans rien attendre de qui que ce soit, le service qu'il exige de nous étant même un effet de la volonté bienfaisante qu'il a de nous faire de plus grands biens.

Le fruit que nous devons recueillir de cette considération est un généreux désir d'user de retour envers Dieu, en lui accordant de bon cœur tout ce qu'il souhaite de nous, par l'exacte observance non-seulement de ses préceptes, mais encore de ses conseils. Il faut surtout que, pour imiter le plus parfaitement qu'il nous est possible la souveraine libéralité de Dieu, nous lui offrions notre cœur, comme la chose qu'il nous demande singulièrement, et qui lui est plus agréable que tout le reste.

O Dieu infiniment libéral, que demandez-vous de moi, quand vous voulez mon cœur en reconnaissance des biens infinis dont vous me comblez tous les jours? Vous me demandez un cœur qui est essentiellement à vous; un cœur qui vous appartient par autant de titres que vous lui avez fait de grâces; un cœur qui n'est éloigné du néant que d'un degré, et qui y retomberait à tout moment si vous ne le souteniez par votre main toute-puissante. Je vous le consacre et vous l'abandonne avec plaisir: prenez-le, possédez-le dès à présent, et avec lui tous ses désirs, toutes ses affections, et tous les services qu'il est capable de vous rendre par votre grâce.

II. POINT.

Si Dieu est libéral envers tous, il l'est beaucoup davantage envers ceux qui le sont à son égard. 1° Il

est toujours prêt à écouter leurs prières ; 2° il leu inspire même et les presse de demander, jusqu leur envoyer son Esprit, qui *sollicite et gémit pou eux*[1] ; 3° il prévient leurs désirs ; et, sans attend qu'ils les expliquent par des paroles, il les exau avant qu'ils ouvrent la bouche ; 4° il veille sur eu avec une providence paternelle ; 5° il remplit leu âme d'une céleste consolation, et leur donne dé ici-bas un avant-goût des joies de l'autre vie : vér fiant ainsi cette parole du Sauveur : *Donnez, et l'o vous donnera une mesure bonne, pleine, bie pressée et surabondante*[2].

O mon âme, réjouis-toi d'avoir un maître égal ment riche et libéral. S'il était riche sans êt libéral, ses richesss ne seraient utiles qu'à lui ; s était libéral sans être riche, sa libéralité étant sa effet ne servirait de rien. Mais ses richesses et s libéralités étant infinies, quel bien n'en dois-tu p espérer ? Ne sois pas avare envers Celui qui se mont si libéral en ta faveur ; ouvre ta main pour lui pr senter le peu que tu as, et il ouvrira la sienne pou t'enrichir de ses trésors.

Que n'ai-je, ô mon Dieu, des empires à vo abandonner, des sceptres et des couronnes à vo sacrifier ! Je n'ai rien ou presque rien ; mais le pe que j'ai est entièrement à vous ; je vous le rends tout mon cœur ; et si vous m'en laissez l'usage, vous proteste que je le regarderai comme un bie qui n'est entre mes mains que pour l'employer votre service.

III. POINT.

Comparons les cœurs ingrats et resserrés de plupart des hommes envers Dieu, avec le cœu

1 Rom. 8. 26. 2 Luc. 6. 38.

grand et magnifique de Dieu envers eux. Ils lui refusent des bagatelles, comblés qu'ils sont de ses biens; et au lieu de les faire au moins remonter jusqu'à lui par une humble reconnaissance, à peine songent-ils à lui en rendre leurs actions de grâces. Il s'en trouve même qui ont une assez noire malice pour offenser leur bienfaiteur par ses propres bienfaits.

Réfléchissons un peu sur nous-mêmes, et voyons, en présence du Seigneur, si nous ne sommes pas du nombre de ces ingrats? Que donnons-nous, que rendons-nous à ce Dieu si bienfaisant? quel emploi avons-nous fait de ses biens? N'ont-ils pas été souvent comme des armes entre nos mains pour lui faire la guerre? Si par sa grâce nous n'avons pas été jusqu'à cet excès d'insolence et de brutalité, quelle marque encore une fois lui avons-nous donnée de notre reconnaissance? Avec quelle fidélité avons-nous gardé ses commandements, observé ses conseils, accompli ses volontés, obéi à ses inspirations? quelle ferveur avons-nous témoignée dans son service?

Mon Dieu, que ces réflexions sont confondantes! Pourquoi m'étonné-je après cela que vous soyez sourd à mes prières, que vous fermiez l'oreille à mes cris, et que vous laissiez mon cœur dans la sécheresse et sans onction? Ce n'est pas que votre main soit raccourcie, Seigneur; mais c'est que j'en arrête les libéralités par mes ingratitudes, et que je force en quelque manière votre justice à me punir. Je reçois, ô aimable Père, vos châtiments avec une respectueuse soumission, et j'espère de votre miséricorde que vous me les rendrez salutaires, afin que la source de vos bontés, qui ne peut jamais tarir,

recommence à répandre sur moi vos bénédictions ordinaires.

MERCREDI DE LA XIVe SEMAINE

APRÈS LA PENTECOTE

De l'immensité de Dieu.

I. POINT.

Dieu est immense : il est donc partout ; il n'y a ni sur la terre, ni dans les mers, ni au dedans des cieux, ni dans tout l'univers, aucun endroit qu'il n'occupe, qu'il ne remplisse, et au delà duquel il ne soit. *Est-ce donc,* dit-il lui-même chez le prophète, *que je ne remplis pas le ciel et la terre* [1] et les cieux ? Vous êtes si grand, dit Salomon, *que les cieux et le ciel des cieux ne peuvent vous comprendre* [2].

Soyons bien persuadés de cette importante vérité, et regardons cet article de notre foi comme le fondement de la vie intérieure, de l'union avec Dieu, et de la pureté de cœur à laquelle nous devons nous appliquer. Car, s'il est vrai qu'il n'y a point de lieu si caché ou si éloigné où Dieu ne soit présent et où il ne nous voie, ne devons-nous pas le voir partout, rappeler partout sa présence, et veiller partout à ne rien faire qui puisse déplaire aux yeux de sa divine majesté ? Quelle attention dans la prière, quelle confiance dans les besoins, quelle consolation dans les adversités cette pensée doit produire !

O Dieu infini, qui avez le ciel pour trône et la

[1] Jerem. 23. 24. [2] III Reg. 8. 27.

ur marchepied [1], et qui ne pouvez être
dans ce vaste espace, étant plus haut que
cieux et plus profond que les abîmes [2], je
is de votre grandeur immense; je suis ravi
ouver dans l'heureuse nécessité de vous
er en tous lieux. Oui, je le crois ferme-
je monte dans le ciel, vous y êtes; si je
dans l'enfer, vous y êtes pareillement;
ids des ailes pour voler jusqu'aux extré-
la terre, votre main m'y conduira, et
tiendrez avec votre droite [3]. Je n'ai rien
e des ennemis de mon salut et de ma per-
je suis à l'abri de leur fureur dans votre
rnel, qui m'est toujours ouvert, et j'y trouve
nécessités tout le secours et toute la dé-
t j'ai besoin.

II. POINT.

st en tout lieu et en toutes choses par son
par sa présence et par sa puissance. Il y
on essence très-simple et indivisible, avec
es perfections; et partout où je suis j'y
Père, le Fils, et le Saint-Esprit. Il y est
résence, et il voit tout ce qui est de plus
y est par sa puissance; non-seulement il y
in de tout ce qui se fait dans l'univers,
lonne l'être et le mouvement à tout. C'est
Apôtre nous déclare, en disant *qu'il n'est*
de chacun de nous, parce qu'en lui nous
vie, le mouvement et l'être [4].
n âme, si tu avais de la foi, tu aurais bien

66. 1.
11. 8, 9.
3 Ps. 138. 8, 9.
4 Act. 17. 28.

de quoi t'occuper saintement, soit que tu fusses renfermée dans la solitude, ou que les emplois t'obligeassent à en sortir. Quand tu serais dans un désert, tu ne serais pas seule, tu y serais sous les yeux du Père, en la compagnie du Fils, et en la présence du Saint-Esprit. Tu pourrais t'y entretenir avec cette invisible Trinité, et lui parler de la grande affaire de ta perfection. Tout le monde te deviendrait un paradis; et malgré la dissipation que cause ordinairement le commerce avec les créatures, contemplant le Créateur en elles, tu trouverais le moyen d'être aussi recueillie dans les actions publiques que dans le secret de l'oraison.

Je crois fermement, ô mon Dieu, qu'en quelque endroit que je sois, j'y suis aussi pénétré de votre être qu'une éponge est pénétrée d'eau au milieu de l'océan; que je suis toujours présent à vos yeux; que, si je vis, c'est vous qui me donnez la vie, et que je ne puis faire un seul pas que vous ne m'imprimiez le mouvement. Faites donc, Seigneur, que je vous voie par les yeux de la foi, que je vous loue et que je vous aime en tout lieu et en toutes choses, avec toute l'ardeur de mon âme.

III. POINT.

Quoique Dieu soit généralement en tout lieu et en toutes choses, il est d'une manière toute particulière, 1° dans le paradis, où il étale ses magnificences, et où, tirant le rideau qui le dérobe ici-bas à nos yeux, il se fait voir à découvert; 2° sur la terre même, en certains lieux qui lui sont consacrés, et où il fait des grâces extraordinaires à ceux qui y viennent en esprit pour l'adorer; 3° dans les justes, qui vivent en lui, comme il vit en eux par

la grâce, suivant les paroles de saint Jean : *Quiconque demeure dans la charité demeure en Dieu, et Dieu en lui* [1].

Quelle douceur et quelle consolation à des âmes fidèles de monter en esprit jusque dans le ciel, dans ces magnifiques tabernacles où règne le Dieu des vertus ! de l'avoir déjà ici-bas dans les temples sacrés! que dis-je, d'être elles-mêmes les temples vivants où réside sa majesté sainte; de le posséder, de jouir de sa présence, de converser avec lui, de l'entretenir familièrement, de recevoir ses caresses et toutes les marques de sa divine amitié !

C'est là, Seigneur, le privilége de vos favoris, qui, détachés de tous les plaisirs de la terre, n'en cherchent point d'autre que de vous voir et de vous aimer. C'est votre esprit qui les anime, qui les remplit de confiance, de paix et de joie. Vous leur faites goûter par avance les douceurs du paradis, lorsqu'à la faveur d'une céleste lumière ils se voient comme abîmés dans votre immensité, et qu'ils vous voient vous-même, tout immense que vous êtes, renfermé dans leur cœur. J'admire ces faveurs extraordinaires, mais je m'en reconnais fort indigne. Je me contente de vous posséder maintenant par la charité, et de vivre dans l'espérance de vous voir un jour face à face pendant toute l'éternité.

[1] I Joan. 4. 16.

JEUDI DE LA XIV[e] SEMAINE

APRÈS LA PENTECOTE

De la sagesse et de la science infinies de Dieu.

I. POINT.

Considérons premièrement en quoi la sagesse et la science de Dieu surpassent la sagesse et la science de toutes les natures intelligentes. Dieu seul se connaît parfaitement lui-même ; et dans son essence, comme dans un miroir, il voit clairement toutes choses, le passé, le présent, l'avenir. Il y démêle tous les êtres purement possibles d'avec ceux qu'il a produits et qu'il veut produire ; et cette infinie connaissance qu'il a de toutes ses perfections et de toutes les créatures ne lui vient d'aucun autre que de lui-même ; il ne l'emprunte de personne, et c'est de lui que les hommes et les anges ont reçu ce qu'ils ont d'intelligence et de savoir. C'est pour cela que la mère de Samuel le nommait *le Dieu des sciences*[1], parce qu'il en est l'auteur et le principe.

Entrons avec un religieux respect dans cet abîme sans fond et dans cette mer immense de la sagesse de Dieu ; adorons-en la profondeur ; et, regardant non-seulement toutes nos sciences, mais celle des plus hauts séraphins, comme une goutte d'eau en comparaison de ce vaste océan de la science de Dieu, confondons-nous devant lui, et disons avec l'apôtre saint Paul :

O profondeur des trésors de la sagesse de Dieu,

[1] I Reg. 2. 3.

jugements sont incompréhensibles, et que s sont impénétrables[1] ! Votre science, Seiest admirable ; vos connaissances sont si suet tellement au-dessus de moi, que mon e saurait y atteindre. Je les révère humblet je mets toute ma gloire à confesser que, seul vous êtes bon, seul aussi vous êtes sage ; s'il y a en nous quelque science, ce n'est faible rayon dont je vous suis redevable à la source de toutes les lumières.

II. POINT.

dérons, en second lieu, les admirables effets divine sagesse, soit dans les ouvrages de la dont la beauté, la variété, l'ordre, sont le traits marqués par la sagesse éternelle; s les œuvres de la grâce, où elle brille enc plus d'éclat, comme on le voit dans l'inefion du Verbe avec la nature humaine, où n notre faveur un accord si merveilleux de e et de la miséricorde, dans tous les moyens Providence met en usage pour faire réussir l ouvrage de la prédestination des saints; de ie Dieu ne peut rien faire qui ne porte le e de sa sagesse, sans laquelle sa bonté ne communiquer, sa charité ne peut aimer, sa ne peut décerner ni récompenses ni châtiparce que tout ce qu'il fait, ainsi qu'il l'as- le fait essentiellement avec sagesse.

çons-nous, avec le même prophète, sur *tant es* que cette admirable sagesse a *inventées*[2]; plons-les avec admiration ; faisons-en le sujet

. 11. 33.

2 Ps. 76. 13.

continuel de nos louanges; et, beaucoup plus charmés de leur multitude et de leur excellence que la reine de Saba ne le fut du bel ordre que le plus sage des rois avait établi dans sa maison, disons avec elle, dans les transports de notre joie :

O mon Dieu, *j'avoue que tout ce que j'ai ouï dire de votre sagesse est véritable. Les effets qui en paraissent surpassent infiniment ce qu'on m'en a dit. Heureux sont vos serviteurs et les habitants de votre royaume* céleste, *qui ont le bonheur d'être toujours auprès de vous et d'entendre les oracles de votre sagesse*[1]*!* Pour être un jour au nombre de ces bienheureux courtisans qui sont les témoins de votre gloire, et qui ont l'honneur d'y participer, que puis-je faire, ô Dieu infiniment bon et infiniment sage, sinon de vivre reconnaissant de vos bontés, et soumis à tous les ordres de votre sagesse? C'est à quoi je veux, avec les secours de votre grâce, m'exercer tous les jours de ma vie.

III. POINT.

Considérons enfin la manière dont cette divine sagesse gouverne toutes choses dans l'ordre de la nature et dans celui de la grâce. Sa conduite est pleine de force et de douceur tout ensemble; de sorte que, voulant efficacement les fins infiniment justes et raisonnables qu'elle se propose, elle emploie les moyens les plus doux et les plus aisés pour y parvenir. C'est là son propre caractère, tel que Salomon nous le dépeint en ces deux traits : *Elle atteint avec force depuis une extrémité jusqu'à l'autre, et elle dispose de tout avec douceur*[2].

[1] III Reg. 10. 6, etc. [2] Sap. 8. 1.

Mon Dieu, que cette divine sagesse est peu connue dans le monde! Quel aveuglement des hommes de s'opposer à ses desseins! Ils sont infaillibles, et ils réussiront, quelque obstacle qu'on y apporte. Quelle injustice de se plaindre de sa conduite! Elle est douce, elle est aimable, et elle ne peut sembler dure qu'à des rebelles, qui n'en ont jamais voulu goûter les douceurs. Faisons-en l'heureuse expérience en nous abandonnant à elle, et nous ne serons pas longtemps sans être aussi épris de ses charmes que l'était le plus sage des rois, lorsqu'il disait : *Je l'ai aimée, je l'ai recherchée dès ma jeunesse, et j'ai tâché de l'avoir pour épouse, et je suis devenu amateur de sa beauté* [1].

Comment ne vous aimerais-je pas, Sagesse incomparable, et comment ne me reposerais-je pas sur vous de tous les événements de ma vie? Vous êtes remplie de grâce, de bonté, de force et de lumière; rien ne me saurait manquer, si j'ai le bonheur de vivre sous votre toute-puissante protection. Dieu de miséricorde, *envoyez-moi cette sagesse du ciel et du trône de votre grandeur, afin qu'elle soit et qu'elle travaille avec moi, et que je sache ce qui vous est le plus agréable en tout temps* [2]. Faites qu'elle marche devant moi dans toutes mes entreprises, qu'elle m'accompagne en tout ce que je ferai, et qu'elle me conduise jusqu'à l'heureux séjour où vous régnez éternellement avec vos élus.

[1] Sap. 8. 2. [2] Sap. 8. 9, 10.

VENDREDI DE LA XIVe SEMAINE

APRÈS LA PENTECOTE

De la toute-puissance de Dieu.

I. POINT.

La toute-puissance de Dieu est infinie; elle n'a nulles bornes ni dans le nombre, ni dans la grandeur, ni dans l'excellence de ses ouvrages. Tout ce qui n'enferme pas de contradiction est possible à Dieu; et c'est assez qu'il veuille une chose pour la pouvoir. Comme il a fait jusqu'ici tout ce qu'il a voulu, il fera de même à l'avenir tout ce qu'il voudra. Voilà pourquoi le Sage lui disait : Seigneur, *rien ne vous empêchera d'user de votre puissance quand il vous plaira* [1].

C'est une pensée bien consolante à une âme fidèle de se dire à elle-même : Je sers un Maître infiniment grand, et dont la puissance est infiniment grande. Qu'ai-je à craindre si j'ai l'honneur de ses bonnes grâces et de sa protection? Quand toutes les créatures seraient armées contre moi, si j'ai pour moi le Tout-Puissant je demeurerai dans une profonde tranquillité.

Je n'ai pas eu jusqu'ici, ô mon Dieu, assez de fidélité dans votre service pour oser me promettre un appui si solide; mais il n'est rien que je ne fasse à l'avenir pour le mériter, et j'espère que vous soutiendrez mes faibles efforts. Je viens épancher de-

[1] Sap. 11. 18.

vant vous mon âme avec ses affections et ses désirs. Vous connaissez mes infirmités, vous en savez les remèdes. *Vous pouvez me guérir si vous voulez* [1]. Ce m'est une extrême joie de savoir que votre toute-puissance est d'accord avec votre infinie bonté; car m'aimant, Seigneur, autant que vous m'aimez, j'ai une ferme espérance que vous n'emploierez la force de votre bras que pour accomplir efficacement en ma faveur les desseins de votre éternelle miséricorde.

II. POINT.

Dieu seul est tout-puissant par lui-même; mais il n'est pas tellement jaloux de sa puissance qu'il ne veuille bien en communiquer quelque chose à ses créatures, et surtout aux anges et aux hommes, dont il se sert comme d'instruments pour opérer des effets supérieurs à toutes les forces de la nature. Ainsi j'ai tout sujet de me défier de moi-même, sans cependant perdre courage. Je ne suis rien, je ne puis rien; et j'aurais beau faire tous mes efforts pour me rendre parfait, je ne suis pas capable de moi-même de faire un pas dans le chemin de la vertu : voilà ce qui doit m'humilier. Mais ce qui doit me soutenir et m'animer, c'est que je suis aussi fort par la grâce du Tout-Puissant que je suis faible et impuissant par moi-même; c'est que *tout est possible à celui qui croit* [2]; c'est que Dieu se plaît à se servir des instruments les plus faibles, et que rien ne lui fait plus d'honneur que de rendre tout-puissants ceux qui ont de la confiance en lui.

O mon Dieu, soyez béni éternellement de la bonté avec laquelle vous voulez bien accorder vos secours

[1] Matth. 8. 2. [2] Marc. 9. 22.

à ma foi, et me communiquer votre puissance. C'e en elle seule que je mets tout mon appui; et j'e père que tant qu'elle sera avec moi j'accompli sans peine tout ce que vous daignerez me comma der. Oui, Seigneur, je le confesse, je ne puis r de moi-même; mais *je puis tout en Celui qui fortifie* [1].

III. POINT.

La toute-puissance de Dieu, jointe à sa sage et à sa bonté, est continuellement occupée à n faire du bien. Ces trois divines perfections, dont première s'attribue au Père, la seconde au Fils, la troisième au Saint-Esprit, sont comme *les tr doigts* [2] avec lesquels, selon Isaïe, le Seigneur so tient toute la masse de la terre, et donne le mou ment à toutes les créatures de l'univers. Sa sage lui fait voir les moyens infaillibles pour les faire river à leurs fins; sa bonté le détermine à s servir, et sa puissance les met en œuvre,

Qu'est-ce qui peut me manquer, si je m'ab donne à la conduite d'un Dieu si bon, si sage e puissant? Il connaît mes misères, il a trop de bo pour n'en être pas touché; et, son pouvoir étan même chose avec sa bonté, je suis assuré qu'il m sistera dans toutes mes nécessités tant que je meurerai sous sa main.

O Dieu, qui n'avez qu'une même essence en t personnes! Dieu infiniment adorable, dont la sage égale le pouvoir, et dont le pouvoir n'est pas moin que la bonté! dissipez les ténèbres de mon es par les lumières de votre sagesse, enlevez n cœur par les attraits de votre bonté, fortifiez n

[1] Philip. 4. 13. [2] Isai. 40. 12.

âme par la vertu de votre toute-puissance; animez ma foi, mon espéranee et mon amour, afin que je ne songe uniquement qu'à vous servir, et que je mette avec confiance dans vos mains tous mes intérêts du temps et de l'éternité.

SAMEDI DE LA XIV[e] SEMAINE

APRÈS LA PENTECOTE

Répétition de la Méditation précédente.

XV[e] DIMANCHE APRÈS LA PENTECOTE

Du Fils de la veuve de Naïm.

Comme au Jeudi de la VIII[e] Semaine après la Pentecôte, page 149.

LUNDI DE LA XV[e] SEMAINE

APRÈS LA PENTECOTE

De la toute-puissance de Dieu dans la création du monde.

I. POINT.

Dieu ayant résolu d'exercer sa toute-puissance, *il créa au commencement le ciel et la terre* [1], et

[1] Genes. 1. 1.

tous les êtres qui sont dans l'univers, sans en exc
ter aucun, ainsi que nous en assure saint Jean l
que, parlant du Verbe éternel, il dit : *Toutes ch*
ont été faites par lui, et de ce qui a été fait r
n'a été fait sans lui [1].

Tout était donc enseveli dans le néant avan
création du monde, excepté Dieu, qui subsis
seul dans la vaste étendue de son éternité, jouis
d'un bonheur parfait, et n'ayant besoin que de
même pour être parfaitement content. Qu'est
donc qui l'a pu résoudre à me créer, et à me p
férer à tant d'autres qu'il a laissés dans le néa
sinon la singulière bonté qu'il a eue pour moi
le dessein qu'il a pris de manifester en moi les
chesses de sa puissance?

O Dieu éternel, qu'avez-vous trouvé en moi
pût attirer vos regards? Comment vous êtes-v
déterminé à créer un homme aussi misérabl
aussi indigne de vivre que moi, vous qui aviez
vous eussiez voulu, dans le sein de votre tou
puissance, une infinité d'hommes à créer qui e
sent été capables de vous servir et de glorifier v
saint nom? Que vous rendrai-je, ô mon Dieu, p
une volonté si bienfaisante? Puis-je refuser de v
dévouer tout à fait un être qui vient entièremen
vous? L'ayant reçu gratuitement de votre bonté
dois-je pas en employer les facultés à votre ser
sans rechercher d'autre intérêt que celui de v
gloire? et la préférence que vous m'avez donnée
tant d'autres n'exige-t-elle pas que je vous pré
dans mon esprit et dans mon cœur à toutes les c
tures?

[1] Joan. 1. 3.

II. POINT.

Ce qui fait admirablement éclater la toute-puissance de Dieu dans la création du monde, c'est qu'il l'a tiré du néant, et qu'il l'a fait tel qu'il est avec toutes ses parties sans aide et sans peine. C'est là le caractère du Tout-Puissant, d'appeler ce qui n'est point comme ce qui est; de faire entendre sa voix au néant, et d'en faire sortir des créatures capables de le servir et de l'aimer. Il n'appartient qu'à lui de dire : *Je suis le Seigneur qui ai fait tout* cela; *c'est moi seul qui ai étendu les cieux*[1] et affermi la terre. Il n'a eu besoin que d'une seule parole pour accomplir ce grand ouvrage. Il a dit : *Que la lumière se fasse*[2], et aussitôt il a été obéi.

O mon âme, comment peut-on refuser de se soumettre à l'empire d'un Dieu si puissant? Quelle insolence en de faibles créatures de résister à Celui dont le néant même respecte les ordres! Mais quelle ingratitude serait-ce à toi, qui n'as rien, qui ne possèdes rien que tu ne l'aies reçu de la main du Créateur, si, au lieu de lui en rapporter toute la gloire, tu t'en faisais une matière de vanité!

O Dieu tout-puissant, il est juste que mon âme soit toute à vous, puisque vous l'avez créée de rien. Oui, Seigneur, j'ai tout reçu de vous, je veux vous rendre tout sans me glorifier jamais de rien, sinon d'avoir l'honneur d'être l'ouvrage de vos mains. Vous m'avez donné un esprit, je vous en offre toutes les pensées; un cœur, je vous en consacre tout l'amour; une volonté libre, pour vouloir ou ne vouloir pas; je renonce à toute liberté de violer vos lois, et je ne me réserve que celle de les accomplir avec fidélité.

[1] Isai. 45. 21. Job. 9. 8. [2] Genes. 1. 3.

III. POINT.

Il ne fallait à Dieu qu'un moment pour créer tout l'univers, il y a employé six jours : pour nous apprendre à regarder à loisir et en détail toutes les parties de son ouvrage ; pour nous exciter à le louer et à le glorifier de chacune, et pour nous tracer dans la création du monde une image de la conduite qu'il garde dans la sanctification des âmes.

Lui faudrait-il plus d'un moment pour nous sanctifier et pour nous élever à la plus éminente perfection? Non, sans doute. Pourquoi donc n'y élève-t-il nos âmes que par degré? C'est afin de nous faire sentir notre impuissance à tout bien, de nous obliger de recourir à lui, et de nous tenir dans une continuelle dépendance de sa grâce.

O mon Dieu, comment ne sommes-nous pas remplis de l'idée de vos grandeurs? De quelque côté que nous nous tournions, nous ne voyons rien qui ne soit marqué du sceau de votre toute-puissance. Soit que nous étendions notre vue au dehors, soit que nous la recueillions au dedans, nous trouvons partout de quoi vous admirer, vous bénir et vous glorifier. Il n'y a nul être naturel au dehors de moi qui ne m'excite à louer un Dieu créateur. Il n'y a dans mon âme nul mouvement surnaturel qui ne me porte à aimer un Dieu sanctificateur. Étant donc aussi environné et aussi pénétré que je le suis de vos merveilles, comment ne suis-je pas à tout moment appliqué à la contemplation et à l'amour de vos perfections divines?

MARDI DE LA XVe SEMAINE

APRÈS LA PENTECOTE

Des choses que Dieu créa au commencement : sur ces paroles de la Genèse [1] :

Au commencement Dieu créa le ciel et la terre. Or la terre était vide, et les ténèbres étaient répandues sur la surface de l'abîme, et l'esprit de Dieu était porté sur les eaux.

I. POINT.

Au commencement des temps le Père éternel, avec son Fils, qui est le principe de tout être, et avec son Saint-Esprit, créa les cieux, entre lesquels celui qu'il fit le plus vaste et le plus magnifique fut le ciel empyrée, comme celui qui renferme les autres avec tous les éléments dans son enceinte, et comme étant le palais où il devait tenir sa cour. Il créa en même temps la terre, et la plaça au milieu du monde pour en être comme le centre.

D'où vient que Dieu créa en même temps deux choses si différentes : le ciel, orné de tant de beautés; la terre, destituée de tout ornement? Entre, ô mon âme, dans les desseins du Créateur, qui veut que tu aimes le ciel et que tu méprises la terre; que tu regardes l'un comme ta patrie, et l'autre comme ton exil. Le fais-tu? soupires-tu continuellement après ton éternelle demeure? N'as-tu que du dégoût pour tout ce qui se présente ici-bas à tes yeux? Que je vous plains, ô enfants des

[1] Genes. 1. 1.

hommes, qui vivez la plupart dans un profond oubli du ciel, et qui n'êtes occupés que de la terre!

Ne permettez pas, Seigneur, que je sois du nombre de ces insensés; faites que je souffre avec patience les ennuis et les peines de mon exil, et que je lève sans cesse les yeux avec joie vers ma céleste patrie. Détachez mon cœur de la terre; faites que tout ce qui m'y paraît de beau et de grand ne me frappe que pour me faire ressouvenir du ciel, en comparaison de qui la terre n'est qu'un point en grandeur, et un désert affreux sans grâce et sans beauté.

II. POINT.

Ce qui doit nous confirmer dans ces sentiments, c'est la conduite que Dieu garda dans la création du ciel et de la terre. Il créa celle-ci *vide,* sans arbres et sans habitants; au lieu qu'il remplit le ciel empyrée d'une multitude innombrable d'anges, auxquels il donna toutes les perfections, soit de nature, soit de grâce, qu'il jugea leur être convenables, selon l'ordre de sa sagesse éternelle.

O quel ornement ce fut pour le ciel qu'une armée si belle et si nombreuse de purs esprits! O que le Seigneur reçut de gloire de ceux qui demeurèrent fidèles! Il en fut si satisfait, que, parlant depuis à Job : *Où étiez-vous,* disait-il, *lorsque les étoiles du matin me bénissaient* [1], et que les anges, qui venaient de sortir de mes mains brillants comme des astres, me rendaient de concert le tribut de leurs louanges? Que toute la terre était alors un affreux spectacle! et qu'il semblait bien que Dieu n'en voulait faire qu'un lieu de bannissement et qu'*une vallée de larmes* [2]!

1 Job. 38. 7. 2 Ps. 83. 7.

Je ne serai pas toujours, ô mon Dieu, dans cette prison de boue, où je gémis, chargé du poids de mes misères; j'en sortirai par votre grâce pour aller dans l'heureux séjour de la véritable liberté. En attendant que ce bonheur m'arrive, je m'écrierai sans cesse avec David, dans les transports de mon impatience : *Que vos tabernacles sont aimables, ô mon Dieu! mon âme désire ardemment d'être dans la maison du Seigneur*[1]; et l'ardeur de son désir la fait tomber en défaillance. *Heureux ceux qui demeurent dans votre palais!* ils vous loueront dans tous les siècles. Faites, Seigneur, que je sois un jour du nombre de vos illustres courtisans, et que, dans cette vallée de larmes où vous m'avez mis, *je m'avance de vertus en vertus jusqu'à ce que je voie le Dieu des dieux en Sion*[2].

III. POINT.

L'Esprit du Seigneur était porté sur les eaux[3], les échauffant et les rendant fécondes; ce que les saints et l'Église même expliquent par la comparaison de la poule. Car, comme celle-ci, couvant ses œufs, les échauffe, les anime, et en fait éclore ses petits; ainsi l'Esprit créateur, étant sur les eaux, leur communiquait une admirable fécondité, et préparait la matière dont une infinité d'animaux devaient être formés.

La vertu de ce divin Esprit ne se bornait pas à rendre ainsi les eaux fertiles; il commençait dès lors à les préparer, afin qu'un jour elles pussent laver les pécheurs, et leur conférer la grâce dans

[1] Ps. 83. 1.
[2] *Ibid.* 8.
[3] Genes. 1. 2.

les fonts du baptême. N'opère-t-il pas encore to
les jours des merveilles sur les eaux stériles et i
parfaites, lorsqu'il anime et qu'il vivifie nos âm
et lorsqu'il les rend capables de pratiquer les p
excellentes vertus?

O Esprit tout-puissant, qui parmi les omb
d'une nuit obscure alliez sur les eaux! visitez m
âme, qui gémit depuis si longtemps dans les tén
bres; faites-lui sentir l'impression de votre grâ
disposez-la peu à peu à recevoir vos lumières
vos dons. Elle sera toujours froide, si vous
l'échauffez de vos ardeurs; stérile, si vous ne
faites part de votre fécondité; imparfaite, si vo
ne la purifiez et si vous ne lui inspirez efficacem
l'amour de la perfection.

MERCREDI DE LA XVe SEMAINE

APRÈS LA PENTECOTE

De l'ouvrage du premier jour.

I. POINT.

*Dieu dit: Que la lumière se fasse, et elle f
faite* [1]. Le sage ouvrier commence par la produ
tion de la lumière, sans laquelle tout l'univer
quelque rempli qu'il soit d'ouvrages merveilleu
ne serait qu'un triste chaos et qu'un amas conf
sans distinction et sans beauté. Aussi Dieu, l'aya
vue, la trouva très-bonne et d'un grand secours
toutes les créatures vivantes.

[1] Genes. 1. 3.

Que serait-ce aussi de nos âmes si le Soleil de justice ne les éclairait de ses rayons? Enveloppées des ténèbres de l'ignorance et du péché, elles seraient sujettes aux erreurs et aux égarements, et feraient horreur à tous les esprits célestes. Mais dès que le Seigneur daigne répandre sur elles les lumières de sa grâce, elles changent incontinent de face, elles marchent sûrement dans les voies du salut, et deviennent des objets agréables à tout le ciel.

O Père des lumières, soyez éternellement béni de ce qu'il vous a plu nous donner ces deux sortes de lumières afin d'éclairer en même temps nos corps et nos âmes. Soyez mille fois béni pour la lumière corporelle, qui me découvre les beautés répandues sur les ouvrages de votre puissance. Mais soyez-le un million de fois pour la lumière spirituelle, qui me fait voir avec les yeux de la foi les richesses de votre grâce et les œuvres admirables de votre bonté. O Verbe divin, splendeur de la gloire du Père! dissipez mes ténèbres; faites que je vive comme un enfant de lumière, et que, par des actions toujours lumineuses, je mérite de briller avec les Saints dans toute l'éternité.

II. POINT.

L'ouvrage du premier jour fut la lumière, parce que sans la lumière il ne peut y avoir de jour; et ce fut le seul ouvrage du premier jour. Car, quoique Dieu pût en même temps produire beaucoup d'autres choses, il crut que la création d'un si noble ouvrage était capable de remplir dignement un jour entier.

Jugeons par là, ô mon âme, de la nécessité, du

prix et de l'excellence de la lumière spirituell
C'est la première perfection de l'homme juste, c'e
le commencement de la vie chrétienne, et sans el
on ne peut faire la moindre démarche dans les voi
de Dieu. C'est pour cela que David disait : *Il*
vous sert de rien de vous lever avant le jour
Apprenons à estimer cette divine lumière, et a
pliquons-nous souvent à la demander à Dieu.

O véritable *lumière, qui éclairez tous les homme*
dès qu'ils ont l'usage de la raison! prévenez-moi
manière que je vous connaisse et que je vous aim
O sagesse incréée qui êtes sortie de la bouche d
Très-Haut, source éternelle de toutes les lumière
pénétrez mon âme de vos rayons, éclairez tout
mes démarches, et conduisez-moi si heureusemen
parmi les ténèbres de cette vie, que j'arrive enfin a
glorieux séjour où tous vos saints brilleront d'un
clarté qui ne s'éteindra jamais.

III. POINT.

Le Créateur ayant séparé la lumière d'avec le
ténèbres, il donna le nom de Jour à la lumière,
le nom de Nuit aux ténèbres. Il voulut que sur l
terre il y eût une vicissitude de lumière et de té
nèbres, de jour et de nuit, afin que les homme
travaillassent durant le jour à la faveur de la lu
mière, et qu'ils se délassassent de leur travail dan
le silence et le repos de la nuit. Remercions l
Créateur de cette douce conduite, et disons avec l
prophète : *Lumière et ténèbres, jours et nuits*
bénissez le Seigneur, et chantez éternellement se
louanges [3].

[1] Ps. 126. 2.
[2] Joan. 1. 9.
[3] Dan. 3. 71.

Cette variété de jour et de nuit se trouve dans l'ordre de la grâce aussi bien que dans celui de la nature. On y voit des justes, qui sont les enfants de lumière, et des méchants, qui sont des enfants de ténèbres. Le même homme, par rapport à divers temps, est sujet à cette alternative. Tantôt il marche dans les lumières de la grâce, tantôt dans les ténèbres du péché. Le même juste est aujourd'hui extraordinairement éclairé, et sera demain dans une pénible obscurité.

O mon Dieu! ô Dieu d'une éternelle clarté! qu'il est fâcheux à des enfants de lumière d'être obligés de vivre avec les enfants de ténèbres! Mais qu'il leur est encore plus triste, quelque prévenus qu'ils soient de votre lumière, d'être tous les jours en danger de la perdre, et d'être exposés à de continuelles vicissitudes! Dieu tout-puissant, qui avez séparé la lumière des ténèbres, ne souffrez jamais que nous tombions dans les ombres de la mort, c'est-à-dire dans le péché; tirez-en ceux qui y sont malheureusement plongés; faites qu'à la faveur de vos lumières nous courions tous dans la voie de vos commandements. Fixez notre inconstance; et, après nous avoir soutenus dans le chemin rude et inégal de cette vie, mettez-nous enfin dans ce palais éternel où le Soleil de justice fait un jour qui n'aura jamais de nuit.

JEUDI DE LA XVe SEMAINE

APRÈS LA PENTECOTE

De l'ouvrage du second jour.

I. POINT.

Dieu dit : Que le firmament soit fait[1]. Le f mament est l'air, dont nous recevons des utili admirables. C'est comme dans son sein que no vivons, que nous respirons et que nous agisso C'est par lui que les espèces des couleurs, des so et des odeurs sont portées à nos sens, et que les fluences du ciel nous sont transmises. Puisque c' comme un organe universel dont Dieu se sert po nous faire une infinité de biens, nos actes de reco naissance à l'égard du Créateur devraient se comp par nos respirations.

Mais d'où vient que le nom de firmament, convenable aux cieux, qui, selon Job, sont *au fermes et aussi solides que le bronze*[2], se don à un élément qui a aussi peu de consistance qu a l'air? C'est que, tout faible qu'il est, il est le l indissoluble qui unit ensemble tous les corps su lunaires.

C'est qu'il est une image, ô mon Dieu, de vo Saint-Esprit, qui unit tous les enfants de l'Égli et qui n'en fait qu'un même corps dont le chef Jésus-Christ, votre Fils unique. Unissez-les in parablement ensemble, Seigneur; et, comme vo

1 Genes. 1. 6. 2 Job. 37. 18.

unissez leurs esprits par les liens d'une même foi, unissez de même leurs cœurs par le nœud sacré de votre divine charité.

II. POINT.

Qu'il divise les eaux d'avec les eaux[1]; c'est-à-dire qu'il ait sa place entre les eaux suspendues dans les nues et celles qui coulent sur la terre. Admirons ici la puissance, la sagesse et la bonté du Créateur, qui partage ainsi les eaux d'une manière si utile et si avantageuse aux hommes. Il en retient une partie sur la terre pour en faire les rivières et les mers; il suspend l'autre sur nos têtes; et, de peur qu'elles ne noient nos campagnes au lieu de les arroser, il les *tient* comme *liées dans les nues*[2], il les empêche de tomber toutes ensemble, et les dispense avec une bonté toute paternelle, qui le fait nommer dans l'Écriture *le Père de la pluie et de la rosée*[3].

O puissance infiniment sage du Créateur! que les nues distillées en pluie et les gouttes de rosée vous bénissent, et comme la dispensation que vous en faites est un bienfait commun aux justes et aux pécheurs, qu'il n'y ait ni juste ni pécheur qui ne vous en rende ses très-humbles actions de grâces, et qui ne s'efforce à l'envi de servir le grand Maître qui pourvoit à leurs besoins avec une attention si charitable.

Mais, mon Dieu, si je vous dois avec tant de justice mes remercîments pour la manière pleine de bonté avec laquelle vous répandez sur la terre les

[1] Genes. 1. 6.
[2] Job. 26. 8.
[3] Job 38. 28.

eaux matérielles, quelle doit être ma reconnaissan
pour la miséricorde avec laquelle vous répandez l
eaux de la grâce dans mon cœur! Que serait-
sans elles, qu'une terre sèche et aride, incapab
de produire ni les fleurs des bons désirs, ni l
fruits d'une solide vertu?

III. POINT.

Il appela le firmament Ciel[1]; comprenant so
ce nom ces corps vastes et solides qu'on nomm
les cieux, et l'air même, qui est élevé et transpare
comme eux.

Voilà l'image d'une âme qui, n'ayant d'ell
même que ténèbres, qu'inconstance, que confu
sion, se trouve tout autre lorsque Dieu l'étab
solidement dans la vertu, et en fait une espèce
ciel où il vient résider; car alors il l'éclaire et
pénètre de ses lumières; il l'affermit dans le bi
par ses dons et par les vertus infuses; il fait en el
une division des eaux, c'est-à-dire des affectio
de la nature et des inclinations de la grâce: au li
que celles-là étaient auparavant dans le désordr
il leur fait garder une subordination qui soumet
chair à l'esprit, et qui tient l'un et l'autre, so
l'empire de la grâce, en une si parfaite intelligenc
que de la partie supérieure où règne l'esprit, tombe
quelquefois des pluies douces qui arrosent la part
terrestre de l'homme, et qui la rendent capable
porter d'excellents fruits.

Quand il vous plaît, Seigneur, de faire en m
âme cette heureuse transformation, j'expérimen
en moi ces merveilleux effets de votre grâce; je n

[1] Genes. 1. 8.

sens tout pénétré de lumière et d'onction, toutes mes ténèbres sont dissipées, mon instabilité est affermie, je deviens inébranlable dans les tentations, mes passions sont dans l'ordre; et les suavités que vous faites goûter à mon âme se répandant jusque sur mon corps, je m'écrie avec David : *Mon cœur et ma chair se sont réjouis dans le Dieu vivant* [1], parce qu'il comble l'un et l'autre de ses abondantes bénédictions.

VENDREDI DE LA XVe SEMAINE

APRÈS LA PENTECOTE

De l'Ouvrage du troisième jour.

I. POINT.

Dieu dit : *Que les eaux qui sont sous le ciel se rassemblent en un même lieu, et que l'élément aride paraisse. Et cela se fit ainsi. Dieu donna à l'élément aride le nom de Terre, et celui de Mer à l'assemblage des eaux* [2].

Aussitôt que Dieu eut donné l'ordre, les eaux qui couvraient la terre, forçant en quelque manière leur inclination, se retirèrent dans les vastes espaces que sa toute-puissance leur ouvrit dans le sein de la terre, laquelle, obéissant même à la voix du Créateur, s'éleva d'une part en montagnes, et se creusa de l'autre en abîmes, pour y recevoir la mer.

Apprenons de ces éléments insensibles à faire

[1] Ps. 83. 3.

[2] Genes. 1. 9, 10.

en toutes choses la volonté du Seigneur. Laiss nous donner, comme la terre, quelle figure il plaira. Soit qu'il nous élève, soit qu'il nous abai soyons contents. N'écoutons ni nos répugnan ni nos inclinations; prenons comme l'eau la p et le rang qu'il nous donnera, demeurons-y c stamment; et ce qu'est à la mer le grain de sa qu'il lui a marqué pour limites, qu'elle n'ose passer, il est bien juste que le bon plaisir de D le soit à notre égard : c'est la barrière que l'im tuosité de nos passions ne doit jamais franchir.

O Dieu tout-puissant, à la voix duquel rien résiste, réglez mes affections et mes pensées, q comme des eaux sans digue et sans rivages, se pandent dans toute la terre. Rassemblez-les en v seul, qui en devez être le centre. Arrêtez la fou de mes passions, et dites-leur avec autant d'effica que vous le dîtes aux eaux de la mer : *Vous viendrez que jusque là; et c'est là que vous b serez l'orgueil de vos flots* [1]. Vous serez obéi, S gneur; vous ferez de moi tout ce que vous voudr vous m'élèverez, s'il vous plaît, dans un p éminent; vous me ferez descendre aux plus emplois; je serai également content, et je tr verai partout mon repos dans l'accomplissement vos saintes volontés.

II. POINT.

Dieu dit encore : *Que la terre produise herbes qui portent de la graine, et des arbres portent du fruit, chacun selon son espèce* [2]..... cela se fit ainsi. Le Créateur ne se contenta pas

[1] Job. 38. 11. [2] Genes. 1. 11.

découvrir la terre et de la dessécher ce jour-là; mais, sans attendre au lendemain, il la revêtit d'une agréable verdure, il l'orna de fleurs, il l'enrichit de fruits; et toutes les plantes parurent en un instant dans leur juste grandeur et dans toute leur beauté.

C'est ainsi qu'il en use envers nos âmes. Dès qu'il les a purifiées du péché, et qu'il a desséché la corruption qui les rendait affreuses devant lui et devant ses anges, il ne tarde pas de les revêtir de sa grâce, qui en fait des objets de complaisance à ses yeux. Mais remarquons bien que, pouvant créer de rien les herbes et les plantes, il a voulu que la terre contribuât à leur production, pour nous montrer que, quoiqu'il soit l'auteur de toute notre sainteté, il veut que nous y travaillions avec lui, et que nous y apportions tous nos soins. Il ne peut même souffrir de notre côté nul retardement; et comme en ce jour, dont nous méditons les merveilles, il donne toute la perfection à son ouvrage, il ne veut pas que nous remettions au lendemain tout ce que nous pouvons exécuter sur-le-champ pour nous perfectionner.

O Dieu infiniment grand et infiniment parfait! que la terre, avec ses herbes, ses fleurs et ses fruits, bénisse votre toute-puissance! Je me réjouis de ce qu'en si peu de temps vous avez opéré tant de merveilles. Celles que vous opèrerez dans mon âme, en la sanctifiant, vous seront encore plus glorieuses. Ne différez pas cette grande œuvre de ma sanctification, et puisque vous voulez que j'y coopère moi-même par tous les efforts dont je suis capable, quelque faibles qu'ils soient, je vous les offre dès aujourd'hui. Bénissez-les, rendez-les effi-

caces, et délivrez-moi de toutes mes imperfections, puisqu'*en un instant il vous est facile d'enrichir un pauvre* [1].

III. POINT.

Pour commencer l'ouvrage de ce jour, Dieu voulant préparer une agréable demeure à l'homme avant que de le créer, lui fit un lieu si charmant, que l'Écriture le nomme un *Paradis*, ou *un jardin de délices* [2]. Il était situé le plus avantageusement du monde, d'une vaste étendue, arrosé par une grande source d'eau très-pure, qui formait ensuite quatre fleuves, pour fertiliser les régions voisines; rempli de toutes sortes d'arbres rangés en bel ordre, entre lesquels on en voyait un d'une rare beauté, qu'on nommait l'Arbre de vie, et qui portait un fruit merveilleux, dont l'usage aurait conservé l'homme dans une parfaite santé, et lui aurait prolongé la vie temporelle, jusqu'à ce qu'il eût plu à Dieu de l'appeler à l'éternelle.

Quel bonheur à Adam, s'il eût été fidèle, de vivre dans un lieu si ravissant, d'y prendre d'innocents plaisirs, d'y jouir d'un calme profond, et de ce paradis terrestre d'être enfin transporté dans le ciel, pour y régner éternellement avec son Dieu! Malheur à lui et à nous qu'il ait mérité par sa désobéissance d'en être chassé!

Je vous remercie, ô mon Dieu, Dieu infiniment bon et infiniment libéral, de nous avoir destiné ce délicieux séjour. Oui, il était à nous aussi bien qu'au premier des hommes. C'était votre dessein de nous donner deux paradis, si la faute d'Adam n'avait mis obstacle à vos bontés; nous serions passés tranquil-

[1] Eccl. 11. 23. [2] Genes. 2. 8.

lement de l'un à l'autre. Ayez pitié, Seigneur, des enfants malheureux de ce père coupable; et si par son ancien péché qu'il nous a communiqué nous avons perdu l'un, ne permettez pas que nous perdions l'autre par de nouvelles iniquités. Conservez-nous purs et sans tache dans votre Église, qui est un vrai paradis, où vous nourrissez vos fidèles du fruit de l'arbre de vie; et après y avoir préservé nos âmes de la mort spirituelle, faites-les passer heureusement dans le paradis des délices éternelles.

SAMEDI DE LA XVe SEMAINE

APRÈS LA PENTECOTE

De l'ouvrage du quatrième jour.

I. POINT.

En ce jour Dieu fit le soleil, que l'Écriture nomme *le plus grand astre* [1]. Sa grandeur, en effet, est prodigieuse, puisqu'il surpasse, dans sou volume, beaucoup plus d'un million de fois le volume de la terre. Sa lumière, qui efface celle des étoiles au moment qu'elle paraît; son activité, qui le porte rapidement, comme dit David, d'une extrémité du ciel à l'autre; sa vertu, qui se fait sentir à toute la nature; la régularité de son cours, qui fait la mesure des temps et la distinction des saisons, sont autant de prodiges qui font dire à l'Ecclésiastique que le soleil est *un vaisseau admirable, et le chef-d'œuvre du Très-Haut* [2].

[1] Genes. 1. 16. [2] Eccli. 43. 2.

Rendons grâces au Seigneur, qui nous donn
bel astre; et toutes les fois qu'il se lève admi
son éclat, sa grandeur, sa magnificence; res
tons en lui les traits du Créateur, et réjouiss
nous de la gloire que le divin Ouvrier tire d'un
vrage si excellent.

O Dieu infini, lumière incréée, Soleil de jus
à la vue duquel disparaissent les étoiles et le s
même, vous êtes la source éternelle et inépuis
des lumières; vous *éclairez tous les hommes*
viennent au monde [1], et particulièrement les
Vous leur communiquez par vos rayons cette
leur qui les vivifie, et vous versez sur eux vos
douces influences. C'est vous qui gouvernez le s
qui réglez les jours, les temps, les années, et l'o
que nous y voyons est l'effet de votre sagesse
votre providence. Que le soleil et le jour, avec t
ses saisons, vous bénissent; que le ciel et la
publient votre gloire, qui éclate avec tant de po
dans la plus belle de vos créatures visibles.

II. POINT.

Avec le soleil, qui est l'astre du jour, fut for
la lune, pour éclairer pendant la nuit. Elle est b
surtout dans sa plénitude; mais ce qu'elle a de
mière et de beauté, elle l'emprunte du soleil,
elle suit tellement le cours, que du côté qu'el
regarde elle est toujours lumineuse. Son empir
grand sur tous les corps qui sont au-dessous d'
elle produit des effets qu'il est plus aisé d'adm
que de comprendre; et, comme c'est au sole
régler les années, c'est à elle, selon la rema
de l'Ecclésiastique, *à distinguer les mois* [2].

[1] Joan. 1. 9. [2] Eccli. 43. 8.

Après avoir considéré avec beaucoup de reconnaissance envers Dieu les propriétés de cet astre, il faut élever plus haut notre esprit, et remarquer que la lune est le symbole des âmes saintes. Le Saint-Esprit les compare avec elle en beauté; et leur perfection consiste en ce qu'elles envisagent toujours la Divinité, qui est la source de leurs lumières et de leurs saintes ardeurs. Sous le regard de ce divin soleil elles croissent en toutes sortes de vertus, jusqu'à ce qu'elles aient acquis la plénitude de la grâce, et qu'elles soient parvenues au comble de la sainteté.

Père des lumières, à qui tout astre doit son éclat et sa beauté, je ne suis sans vous que laideur et que ténèbres; et je ne puis espérer ni grâce ni clarté qu'autant que vous voudrez bien me regarder des yeux de votre miséricorde. Accordez-moi la grâce de vous contempler sans cesse, et de m'attacher si constamment à vous, que j'en sois toujours éclairé et toujours échauffé, sans être sujet à l'inconstance des insensés, qui, selon la parole du Saint-Esprit, sont *semblables à la lune, dont ils imitent les changements* [1], sans en imiter les perfections.

III. POINT.

Ce fut encore en ce jour-là que Dieu créa les étoiles, dont la multitude est innombrable, et l'ordre si merveilleux, que l'Écriture les dépeint comme une armée rangée en bataille [2], et comme des soldats qui ne quittent jamais le poste où Dieu les a placés. Elles ont été faites avec la lune, *pour présider à la nuit* [3], pour nous servir de flambeaux

[1] Eccli. 27. 12.
[2] Eccli. 43. 11.
[3] Ps. 135. 9.

dans nos voyages, pour nous guider dans les navigations les plus périlleuses, pour verser sur tous les corps vivants leurs salutaires influences, et pour être au ciel *un ornement admirable* [1] dans l'obscurité de la nuit. Elles s'acquittent de tous ces devoirs avec une exacte obéissance à la volonté du Créateur [2]. *Aussitôt que le Seigneur les appelle,* dit le prophète, *elles répondent : Nous voici; et leur joie est de luire pour Celui qui les a créées* [2].

O le beau spectacle à des personnes spirituelles ! L'aimable sujet d'une douce méditation que ces brillantes étoiles dans le temps d'une nuit claire et sereine ! Mais que tant de saintes âmes, qui sont comme autant d'étoiles vivantes que Dieu a placées dans le firmament de son Église, font encore un spectacle bien plus beau !

Vous nous avez dit, Seigneur, que *ceux qui apprennent à beaucoup de gens les devoirs de la justice brilleront comme des étoiles dans toute l'éternité* . Que ne puis-je être, ô mon Dieu, un de ces astres vivants que vous avez remplis de vos lumières, qui suivent vos ordres avec exactitude, et dont tout l'exercice est de montrer aux autres le chemin du ciel par l'éclat de leurs exemples et de leur doctrine ! Faites en sorte que je mette toute ma gloire à luire uniquement pour vous, et que je n'aie de lumière que pour attirer tout le monde à votre amour.

[1] Eccli. 43. 1.
[2] Baruc. 3. 35.
[3] Dan. 15. 3.

XVIe DIMANCHE APRÈS LA PENTECOTE

De l'orgueil.

Opposé à l'humilité, que Notre-Seigneur recommande dans l'évangile de ce jour.

Les *préludes* seront de se figurer une âme souillée et défigurée par ce vice, qui paraît pleine de confusion en présence de Notre-Seigneur, à qui l'on demandera humblement la grâce d'en être purifié, pour être à l'avenir agréable à ses yeux.

I. POINT.

L'orgueil est un désir déréglé de l'honneur. On en est coupable, 1° en s'attribuant le bien qui vient de Dieu; 2° le regardant comme un avantage qu'on a mérité; 3° croyant en avoir plus qu'on n'en a; fondant sur cette vaine pensée l'estime de soi-même et le mépris des autres. De cette source empoisonnée sortent principalement sept ruisseaux, qui participent à son poison : 1° la vaine gloire, qui n'est autre qu'une passion immodérée d'être estimé et loué des hommes; 2° la vanterie, qui nous fait parler de nos talents, et publier notre mérite vrai ou apparent, et souvent qui n'a de fondement que dans notre imagination; 3° l'ambition, qui consiste à rechercher des emplois et des dignités que nous sommes peu capables de soutenir; 4° la présomption, qui nous persuade, par une fausse opinion de notre suffisance, d'entreprendre des choses qui sont au-dessus de nos forces; 5° l'hypocrisie, qui se couvre de l'apparence de la vertu; 6° l'opiniâtreté,

qui nous attache démesurément à nos pensées; 7o mépris des autres, qui commence par les homme et qui s'élève insolemment jusqu'à Dieu, sel cette parole du Prophète royal : *Leur orgueil mon toujours* [1].

Que de mauvaises branches d'une maudite racin Serait-il bien possible qu'elle fût dans mon cœu Elle n'y est que trop, ô mon Dieu! j'en reconn tous les jours les malheureux rejetons : je suis to plein de vanité, de présomption, d'estime de m même, etc.

Cendre et poussière, de quoi penses-tu t'enfler Quel titre as-tu pour exiger des distinctions? qu mérite as-tu pour prétendre à des rangs élevé as-tu donc de quoi les remplir? *Ne sais-tu pas q tu es aveugle, pauvre, nu et misérable* [3], vide tout bien et tout rempli de péchés? Ver de terre, s quoi peux-tu fonder ton orgueil? Prends gar qu'étant *pauvre et superbe* [4] tout ensemble, tu deviennes abominable aux yeux de la divine m jesté.

II. POINT.

Les châtiments de l'orgueil sont exprimés ces paroles de Notre-Seigneur: *Quiconque s'él sera humilié* [5]. 1o Les orgueilleux cherchent gloire, et ils ne la trouveront pas. 2o Ils perdr même ce qu'ils en avaient. 3o Et au lieu de ce fa honneur qu'ils ont voulu se procurer contre la lonté du Seigneur, il les couvrira d'une vérita confusion dès cette vie, en ruinant leurs desse

1 Psal. 73. 23.
2 Eccl. 10. 9.
3 Apoc. 3. 17.
4 Eccli. 25. 4.
5 Matth. 23. 12. Luc. 14.

frivoles, en renversant leurs projets ambitieux, en permettant qu'il leur arrive de honteuses disgrâces, souvent même en les abandonnant aux péchés les plus infâmes; mais principalement en l'autre vie, où, après avoir exposé à la face de tout l'univers le ridicule de leur vanité au jour du jugement, il leur imprimera sur le front une honte éternelle, il les livrera pour toujours aux risées des démons, qui se moqueront d'eux, et leur diront, en insultant à leur orgueil confondu : *Vous avez donc été frappés de la foudre aussi bien que nous? vous nous êtes enfin devenus semblables. Voilà votre orgueil rabattu, et humilié jusqu'aux enfers* [1].

Quelle extravagance à un homme qui n'est que poudre, de s'élever vainement! N'étant que faiblesse et n'ayant rien qui le soutienne, il retombe incontinent dans la boue. Dieu se plaît à l'y replonger quand il le voit avide de vains honneurs, et il le charge d'ignominie. Un Lucifer précipité du ciel dans les enfers; un Nabuchodonosor renversé du trône, et réduit à errer dans les forêts parmi les bêtes; une Jézabel mangée des chiens : quels exemples de l'orgueil humilié! Serait-il possible qu'ils ne fissent point d'impression sur nos cœurs!

Ah! mon âme, si nous avons de la passion pour la gloire, cherchons la gloire solide, la véritable et immortelle : toute autre est vaine, fragile, pernicieuse; elle ne fait trouver que du vent dans les mains de celui qui la cherche; elle détruit tout le mérite des bonnes œuvres, elle répand son venin sur les actions les plus saintes, elle tarit la source des grâces, elle attire la colère et la malédiction de

[1] Isa. 14. 10.

Dieu, qui résiste aux superbes et qui prend pl
à les confondre.

O divin Jésus, qui êtes venu au monde
guérir un mal si dangereux et si commun, a
chez de mon cœur jusqu'aux moindres fibre
cette funeste racine; et confondez-moi plutôt n
fois que de souffrir en mon âme un vice si oppo
vos inclinations et si désagréable à vos yeux.

III. POINT.

L'humilité a des récompenses bien opposées
châtiments dont Dieu punit l'orgueil. Elles
aussi marquées dans ces autres paroles du S
veur : *Quiconque s'abaissera sera élevé* [1]. C
élévation qu'il promet aux humbles comprend t
grands avantages, dont le premier est qu'il le
rera de leur misère et de leur abjection ; le seco
qu'il leur conservera les dons qu'il leur a faits
troisième, qu'il leur en fera encore de plus ex
lents. Un publicain n'a qu'à confesser ses péché
cesse d'être pécheur; un juste n'a qu'à s'abais
à mesure qu'il descend plus bas par un humble a
de ses faiblesses, Dieu le fait monter plus haut e
lève à une plus éminente perfection. L'humble
que la sainte Vierge a eue d'elle-même a été le
dement sur lequel le Seigneur a établi toutes
grandeurs. Le Sauveur lui-même, parce qu'il
abaissé au-dessous des anges, en prenant une
ture inférieure à la leur, n'a-t-il pas été élevé
dessus des anges et des hommes, qui lui ont re
les souverains hommages?

Mon Dieu, qu'il m'est aisé d'obtenir le pardo

[1] Matth. 23. 12.

mes péchés ! Je n'ai qu'à vous le demander avec un cœur humble et contrit. Qu'il m'est facile d'être grand devant vous ! Je n'ai qu'à m'humilier ; j'en ai tant de sujet : mon néant, mes péchés, mes imperfections, tout seconde en cela mes devoirs, et conspire à me donner des sentiments d'humilité.

Mais c'est à votre grâce, ô mon Jésus, de m'en inspirer une véritable, telle qu'est celle dont vous nous avez donné de si rares exemples. Vous ne sauriez la refuser à mes prières, puisque c'est pour me l'enseigner que vous êtes venu sur la terre. Donnez-moi le goût de votre sainte abjection, et j'y trouverai plus de solide satisfaction que dans la jouissance des plus grands honneurs.

LUNDI DE LA XVIe SEMAINE

APRÈS LA PENTECOTE

De l'Ouvrage du cinquième jour.

I. POINT.

Dieu dit : *Que les eaux produisent des poissons* [1]. A ce commandement, les mers et les rivières furent peuplées d'une infinité de poissons ; car leur nombre est si grand, selon le Prophète royal, *qu'on ne saurait les compter* [2]. Leur diversité est aussi prodigieuse que leur multitude, et montre également, non-seulement la toute-puissance du Créateur, mais sa magnificence envers les hommes, pour l'usage desquels il les a créés.

[1] Genes. 1. 20. [2] Ps. 103. 25.

Bénissons, ô mon âme, cette puissance infinie de notre Dieu; aimons cette providence paternelle, qui ne se contente pas de nous fournir les choses nécessaires à la vie, mais qui va même jusqu'à nous donner les mets les plus délicieux. En usons-nous ainsi envers un Dieu si libéral? Avares et ingrats que nous sommes, à peine lui offrons-nous ce qu'il exige absolument de notre obéissance, et nous nous en tenons à de pures obligations. Ah! que je suis confus, mon Dieu, de me voir tous les jours comblé de vos biens, et d'avoir si peu de chose à vous rendre en reconnaissance de vos bienfaits. Si je vous donnais au moins de bon cœur ce que j'ai entre les mains, vous êtes si bon, que vous en seriez content. Malheur à moi si je suis ou assez insensible pour vous le refuser, ou assez tiède pour vous le donner sans ardeur et sans tendresse!

II. POINT.

Dieu en ce même jour remplit l'air d'une infinité d'oiseaux différents, qu'il forma de l'eau, aussi bien que les poissons. Ce fut de même en notre faveur qu'il les créa; car les uns servent à nous nourrir de leur chair, les autres à nous récréer par la beauté de leur plumage et par la douceur de leur chant. Il y en a qui nous apprennent beaucoup de secrets, par mille industries qu'ils ont à faire leurs nids, à élever leurs petits, et à se guérir dans leurs maladies. De là vient que Dieu dans l'Écriture nous reproche notre peu d'esprit, en nous remettant devant les yeux *la prévoyance des cigognes et des milans* [1], et qu'il envoie *le paresseux à la fourmi*, pour apprendre d'elle le travail [2].

[1] Jerem. 7. 8. [2] Prov. 6. 6.

Ce serait une étrange ingratitude à nous, qui sommes environnés des bienfaits du Créateur, de ne lui en pas rendre de continuelles actions de grâces. Regardons-nous dans le monde comme dans la maison d'un bon Père qui veille à nos besoins, et qui nous traite comme ses enfants; mais avons-nous aussi pour lui tout le respect et tout l'amour que des enfants bien nés doivent avoir pour un si bon Père ?

O Père très-doux et très-aimable, qui nous faites voir dans cette variété de créatures que vous avez produites à nos usages, une sensible image de votre bonté, de votre miséricorde et de votre amoureuse providence! montrez-nous encore plus efficacement que vous nous aimez, en produisant dans nos cœurs une véritable reconnaissance et un très-ardent amour envers vous. Faites, Seigneur, que nous apprenions des oiseaux à chanter vos louanges dès le matin, à voler partout où vous nous appellerez, à nous détacher de la terre, pour ne plus porter nos pensées et nos affections que vers le ciel.

III. POINT.

Dieu bénit les poissons et les oiseaux, et leur dit: *Croissez, multipliez-vous* [1]. Il y a deux choses ici à considérer : premièrement, la bonté du Père céleste, qui ne pourvoit pas seulement pour un temps à nos besoins, mais pour toujours, en ordonnant à tant d'animaux une multiplication qui en entretient l'espèce, et qui en renouvelle tous les jours la production; secondement, l'efficace de la bénédiction du Seigneur, qui donne et qui soutient constamment sa fécondité.

[1] Genes. 1. 22.

Que nous répondons mal aux bontés de notre Dieu ! Si nous le servons un jour, nous abandonnons le lendemain son service ; si nous avions hier quelque amour pour lui, nous le traitons aujourd'hui avec indifférence. En use-t-il ainsi envers nous ? Y a-t-il un moment de notre vie qui ne soit marqué de quelqu'un de ses bienfaits ? Il nous à créés ; se lasse-t-il de nous conserver ? Il nous a ouvert le trésor de ses grâces : n'est-il pas toujours prêt à les répandre sur nous ?

Cette inviolable fidélité, cette ferveur constante est la plus grande de toutes vos grâces, ô mon Dieu ; et c'est celle que je vous demanderai tous les jours de ma vie. C'est l'effet de votre seule bénédiction ; donnez-la-moi, Seigneur, je vous conjure, et souffrez que je vous dise, comme Jacob disait à l'ange : *Je ne vous quitterai point que vous ne me bénissiez* [1]. Vous ne sauriez me refuser cette faveur, que je vous demande au nom de Jésus-Christ votre cher Fils, par qui vous versez toutes vos *bénédictions célestes* [2].

MARDI DE LA XVIe SEMAINE

APRÈS LA PENTECOTE

De l'ouvrage du sixième jour.

I. POINT.

Dieu voulant peupler la terre d'animaux, comme il avait peuplé la mer de poissons, et l'air d'oiseaux,

[1] Gen. 32. 26. [2] Ephes. 1. 3.



créa, 1o des animaux domestiques, destinés pour le service de l'homme; 2o des serpents, qui rampent sur terre; 3o des bêtes qui vivent dans les forêts. Chaque genre contient plusieurs espèces, et chaque espèce est assortie de tant de rares propriétés, que Dieu même s'en glorifie, en parlant à Job, et lui en exposant un long détail [1].

Apprenons des premiers, qui se laissent former à nos usages, la docilité que nous devons avoir à la conduite des personnes qui nous gouvernent; des seconds, qui vivent de la corruption de la terre, la corruption de notre origine, afin de nous en humilier; des troisièmes, le danger où nous exposent nos passions indomptées, et la nécessité où nous sommes d'en arrêter les saillies; mais reconnaissons partout la main du Créateur, toujours ouverte pour nous combler de ses biens.

O puissance, ô sagesse, ô bonté infinie de mon Dieu, qui n'épargnez rien de tout ce qui m'est nécessaire pour ma subsistance et pour mon instruction, je vous remercie de tout ce que vous daignez faire pour l'une et pour l'autre de ces fins! Je trouve également dans vos créatures, et des bienfaits qui demandent de moi une perpétuelle renconnaissance envers mon libéral bienfaiteur, et des leçons qui m'apprennent à le servir avec une ardeur extrême.

II. POINT.

Considérons comme Dieu, examinant son ouvrage, n'y trouva rien que de bon. Il loua non-seulement les animaux domestiques, mais même les bêtes féroces et les serpents, parce que tout nui-

[1] Job. 38. usque ad 41.

sibles que paraissent à l'homme ces sortes de créatures, elles ont, dans les desseins de la Providence, des usages qui lui sont avantageux. Elles étaient soumises à son empire dans l'état d'innocence, et elles sont, dans l'état du péché, des instruments dont Dieu se sert pour corriger l'homme pécheur, ou pour le punir s'il persiste dans sa rébellion. Elles servent aussi aux justes, pour exercer ou leur patience, quand il plaît à Dieu de les abandonner à leur cruauté, ou leur reconnaissance, quand il lui plaît de les en défendre par sa puissante protection.

C'est la réflexion que nous devons faire pour recueillir du fruit de la considération de tous les ouvrages du Créateur. Il faut les regarder avec les yeux de la foi, et on les trouvera, dans les vues de Dieu, comme des instruments de sa miséricorde ou de sa justice. C'était là la pensée du Sage, qui disait : *La créature, qui vous obéit comme à son Créateur, s'élève contre les méchants pour les tourmenter, et elle s'adoucit, au contraire, pour faire du bien à ceux qui se confient en vous* [1]. Oui, tout est réglé par votre sagesse, ô mon Dieu, et vous avez tout créé pour des fins infiniment saintes. J'entre avec respect dans tous les desseins de votre adorable providence, et je reçois également de votre main paternelle le bien et le mal que les créatures me font par vos ordres.

III. POINT.

Dieu ne bénit pas les animaux de la terre, comme il avait fait les poissons et les oiseaux, en leur di-

[1] Sap. 16. 24.

sant : *Croissez et multipliez-vous* Ce fut parce qu'il devait les bénir en bénissant l'homme, avec lequel ils ont tant de rapport. Ce fut aussi parce que leur bénédiction et leur malédiction dépendaient de la justice ou de l'iniquité de l'homme. En effet, quand il se propose de récompenser les justes, il leur promet de bénir et de multiplier leurs troupeaux. Au contraire, pour se venger des pécheurs, il dit qu'il fera tomber les malédictions sur leur bétail, et qu'il le frappera de stérilité [1].

Qui n'adorera profondément un Dieu si juste? qui n'ambitionnera d'être du nombre de ses fidèles serviteurs, sur lesquels il répand de si abondantes bénédictions? Qui ne craindra le sort malheureux des pécheurs qui l'offensent, et qui attirent sur eux, et sur tout ce qui leur appartient, ses redoutables malédictions?

Que les hommes qui ne vous connaissent pas sont à plaindre, ô mon Dieu! Mais que ceux qui vous connaissent sans vous aimer et sans vous craindre sont insensés! Quel bonheur peuvent-ils prétendre sans vous? Je n'en veux point d'autre ici-bas, aimable Seigneur, que celui qu'on rencontre infailliblement en vous servant avec fidélité. Accordez-moi si vous voulez, comme à Jacob, les bénédictions de la terre; mais si elles devaient m'être, par ma mauvaise disposition, des occasions de vous déplaire, accordez-les à d'autres qui sont mieux disposés, et réservez-moi les bénédictions du ciel.

[1] Deut. 28. 1, etc. *Ibid.* 18, etc.

MERCREDI DE LA XVIe SEMAINE

APRÈS LA PENTECOTE

De la création de l'homme.

I. POINT.

Le chef-d'œuvre de la toute-puissance de Dieu était l'homme; aussi ne le fit-il pas comme les autres, en disant : Que l'homme soit fait; mais, *faisons l'homme* [1], pour nous marquer l'importance de l'ouvrage auquel les trois personnes de la Trinité ne mettent la main qu'après une espèce de délibération. Ce fut le dernier des ouvrages du Créateur, pour montrer que tout le reste avait été fait pour lui, et que tout ce monde visible étant comme son palais, il était convenable qu'il n'y manquât rien lorsqu'il y paraîtrait.

Que l'homme est obligé à Dieu de l'avoir ainsi distingué! d'avoir eu pour lui des soins si singuliers, et de s'être, pour ainsi dire, appliqué à sa création d'une manière si particulière! Il faut bien que la Providence le destinât à de grandes choses, et qu'elle eût sur lui de nobles desseins. Mais, de peur qu'il ne prît de là occasion de s'enorgueillir, elle le créa le même jour qu'elle fit les animaux de la terre, afin qu'il se souvînt qu'il leur ressemblait en quelque chose, et qu'ainsi il eût de quoi s'humilier dans la vue de sa bassesse.

Quel admirable mélange de grandeur et d'humiliation vous faites en nous, ô mon Dieu, pour nous

1 Genes. 1. 26.

inspirer en même temps de généreuses et humbles pensées, qui nous élèvent l'âme à tout ce qui est de plus éminent dans la perfection, sans nous mettre en danger d'en perdre le mérite par quelque vaine complaisance. Je vous rends grâces, ô mon Seigneur, de cette aimable conduite envers nous. La grandeur et la bassesse de notre origine sont également des bienfaits dont nous ne saurions assez vous louer; et puisque vous avez prétendu nous animer, par la considération de l'une, à tout faire et à tout entreprendre pour votre service, retenez-nous, par le souvenir de l'autre, dans une défiance continuelle de nous-mêmes et dans les sentiments d'une profonde humilité.

II. POINT.

Dieu dit : *Faisons l'homme à notre image*[1]. C'est ce qu'il fit, en lui donnant une âme spirituelle, immortelle, libre, capable de connaître et d'aimer souverainement son Créateur; propre à recevoir les dons de sagesse, de science et de vertu : en lui imprimant un caractère d'autorité sur toutes les autres créatures, et lui accordant le privilége de porter non-seulement les traits de la Divinité dans sa substance, mais même quelque léger crayon des trois personnes divines dans ses trois puissances.

O mon âme, toute créée de rien que tu es, tu portes en toi l'image du Créateur. Prends des sentiments conformes à cette haute idée; et, pour ne dégénérer jamais de ta noblesse, entre en compte avec toi-même. Fais-toi souvent la demande que fit autrefois le Sauveur en prenant un denier entre ses mains : *De qui est cette image*[2]? Quelle est

[1] Genes. 1. 26. [2] Matth. 22. 20.

l'image que tu portes gravée sur ton front? Ce n
l'image ni du monde, ni de la chair, ni d'auc
créature. Dieu t'a formée sur un original plus gr
et plus noble; c'est lui-même dont tu as l'honn
de porter le caractère.

Si l'on doit rendre à César ce qui est marqu
coin de César, que je suis donc bien oblig
mon Dieu, d'être à vous, puisque vous m'avez
l'honneur de me créer à votre image! Oui, je
toute ma gloire à vous appartenir, et je reg
comme l'essentiel de mes devoirs de vous offr
tribut de tout moi-même. Recevez celui de ma
moire, de mon entendement, de ma volonté,
le désir ardent que j'ai de me souvenir contin
lement de vous, de ne penser qu'à vous, et de
mer jamais que vous.

III. POINT.

Il y a des copies qui ne ressemblent pas à
original; mais Dieu ne s'est pas contenté de
l'homme à son image par les qualités natur
qu'il lui a données; il a voulu encore le rendre s
blable à lui par les dons surnaturels de la g
et de la justice originelle. C'est pour cela qu
Sage dit qu'il fit l'homme droit, c'est-à-dire
forme au modèle sur lequel il le tirait : por
toutes sortes de biens, réglé dans toutes ses af
tions et maître de ses passions; de sorte que com
en lui l'esprit était soumis à Dieu, le corps étai
même soumis à l'esprit.

Heureux état dont j'aurais joui si Adam ne
l'avait fait perdre! Dans les desseins de Dieu
glorieux avantage me devait être transmis; je
lui en être aussi reconnaissant que si je le posséd

effectivement. Il m'a marqué sa bonté d'une manière bien éclatante, puisqu'au lieu de la grâce originelle, dont le péché d'Adam m'avait privé, il m'a donné la grâce d'adoption, par l'incarnation de son Fils.

O Père des miséricordes, dont les entrailles paternelles ont été émues de nos malheurs, je vous rends mes très-humbles actions de grâces de les avoir si avantageusement réparées. O Verbe divin, image invisible et parfaite du Père éternel; ô l'Homme céleste, qui êtes venu au monde pour nous remettre, par votre obéissance, dans les droits de justice et de gloire que la désobéissance de l'homme terrestre nous avait fait perdre, rétablissez en nous les traits de votre Père, effacés par le péché; et puisqu'il a *prédestiné* les saints *pour être conformes à votre image* [1], rendez-moi tellement semblable à vous en vertu et en sainteté, que je mérite de vous ressembler un jour dans votre gloire.

JEUDI DE LA XVI[e] SEMAINE

APRÈS LA PENTECOTE

Du corps et de l'âme d'Adam.

I. POINT.

Considérons la sagesse et la toute-puissance de Dieu dans la formation du corps de l'homme. Il le fit avant de créer l'âme, de peur qu'on ne crût que l'un et l'autre étaient d'une même matière, comme

[1] Rom. 8. 29.

dans les animaux. Ce fut d'un peu de terre qu forma, et il ne laissa pas de faire de cette vile tière un ouvrage admirable et digne de serv demeure à une âme spirituelle.

Admirons, louons, glorifions la Providence toute sa conduite envers nous. Nos corps, tou rissables qu'ils sont, sont animés d'un esprit q mourra jamais; et, tout animés qu'ils sont d'u prit immortel, ils ne sont faits que de pous Mon Dieu, que cela doit nous donner une idée de la toute-puissance du Créateur! mais cela doit en même temps nous inspirer un pr mépris de nous-mêmes! Pour peu que nous ve à nous élever dans la vue de la noblesse de âme, nous avons bien de quoi nous humili nous confondre par le souvenir de la pous dont nos corps sont formés. Que ne nous di nous souvent : *De quoi peut s'enorgueillir la p sière et la cendre* [1] ?

Oui, je le reconnais, Seigneur, vous êtes Créateur, et nous ne sommes qu'un peu d'ar c'est vous qui nous avez faits, et nous somme ouvrages de vos mains. Je vous rends mille ac de grâces d'avoir enrichi mon âme de l'abond de vos dons, et je me réjouis de ce qu'il vous mettre un trésor si précieux en des vases de t afin que s'il paraît en nous quelque chose de c dérable, on vous en donne la gloire, et non nous. Ayez pitié de ces fragiles vaisseaux, gneur, et souvenez-vous que vous les avez pour vous en servir à la gloire de vos miséricо et non pas pour les briser dans votre colère.

[1] Eccli. 10. 9.

II. POINT.

Considérons comme Dieu créa de rien l'âme du premier homme. C'est ce que le texte sacré exprime en ces termes : *Il lui inspira un souffle de vie* [1], pour marquer que l'âme d'Adam ne venait pas de la terre comme son corps, mais du sein de Dieu, qui s'est servi de sa parole toute-puissante pour lui donner l'être. En quoi notre âme ressemble en quelque manière à la Sagesse incréée, qui, selon l'expression de l'Écriture, *procède de la bouche du Très-Haut* [2].

Tu n'es, ô mon âme, ni faite de terre, ni faite pour la terre; ne perds jamais la mémoire de ta céleste origine. Souviens-toi qu'étant venue de Dieu tu dois retourner à lui; que tu n'es sortie de son cœur que pour y rentrer, et qu'ayant l'honneur d'être un souffle de sa bouche, tu dois songer à lui, l'aimer et le bénir toutes les fois que tu respires.

O mon Dieu, qui m'avez par votre puissance donné une âme, qui est le principe de la vie naturelle, inspirez à cette âme, qui est le chef-d'œuvre de votre amour, l'esprit de grâce et de charité qui est le principe de la vie surnaturelle. Vous êtes l'unique auteur de l'une et de l'autre de ces vies; et que me servirait la première si elle n'était perfectionnée par la seconde? Non, aimable Seigneur, je ne veux vivre que pour vous plaire, vous servir et vous aimer.

III. POINT.

Considérons quels furent les sentiments de joie et de reconnaissance qu'eut Adam dans le paradis

[1] Genes. 2. 7. [2] Eccli. 24. 5.

terrestre, quand il ouvrit les yeux pour en voir les beautés, et qu'en levant les yeux vers le ciel il y vit le soleil et les astres. Imaginons-nous un homme qui, dès sa naissance ayant été enfermé dans une obscure caverne, en sortirait à l'âge de trente ans, et verrait tout ce que l'univers a de plus beau : telle fut la surprise et l'admiration du premier homme à la vue des merveilles que Dieu faisait en sa faveur.

Entrons dans les sentiments qu'il eut alors. Bénissons avec lui le Père des miséricordes de tous les biens dont il nous a comblés. Regardons ce qu'il a fait dans le ciel et sur la terre pour nos usages, et ce qu'il fait encore tous les jours pour nous. Quelque déchus que nous soyons des premiers avantages de notre première origine, admirons comment il nous a heureusement dédommagés de nos pertes par les admirables inventions de sa sagesse et de sa miséricorde, et chantons-lui tous les jours de notre vie de nouveaux cantiques de louanges.

O mon Dieu! ô le Dieu de mon cœur, je vois maintenant pourquoi vous disiez par la bouche d'un de vos prophètes : *Je les attirerai avec les liens d'Adam et avec les chaînes de l'amour* [3]. Les liens d'Adam sont les avantages de la nature et de la grâce, qu'il vous plut de lui faire pour l'attacher fortement à vous, et que vous faites encore tous les jours à ses enfants, pour les engager aussi bien que lui à votre service; mais les chaînes d'amour sont les grâces de notre régénération, les sacrements, les saintes inspirations, les biens inestimables de

1 Ose. 11. 4.

l'autre vie que vous nous promettez. Attachez-moi, ô bonté infinie, si étroitement à vous par ces liens et par ces chaînes, que rien au monde ne soit capable de m'en séparer.

VENDREDI DE LA XVIe SEMAINE

APRÈS LA PENTECOTE

De l'approbation que Dieu donna à ses ouvrages, et du jour du Sabbat.

I. POINT.

Dieu, ayant tout fait, *considéra tous ses ouvrages, et les trouva tous fort bons* [1]. Remarquons qu'il n'appartient qu'à Dieu de dire que tout ce qu'il fait est bon, et qu'il ne s'y trouve nul défaut. Le Sauveur, qui est Dieu et homme, peut aussi se glorifier de la bonté de toutes ses œuvres; et c'est avec justice qu'on disait de lui qu'*il faisait bien toutes choses* [2].

Ce fut un privilége spécial de la sainte Vierge d'être garantie des moindres imperfections. Les autres hommes, quelque sainteté qu'ils aient eue, n'ont pu, avec les secours ordinaires, s'en exempter tout à fait, selon la parole de saint Jacques, qui dit en général que *tous commettent beaucoup de fautes* [3].

Faisons tous nos efforts pour approcher autant qu'il est possible de la souveraine perfection du

[1] Genes. 1. 31.
[2] Marc. 7. 37.
[3] Jac. 3. 2.

Créateur, en tâchant de vivre avec une telle pur
que, quand le Seigneur examinera toutes nos
vres, il puisse dire qu'elles sont très-bonnes.
si nous voulons qu'elles méritent son approbat
faisons de fréquents retours sur nous-mêmes,
les examiner. Dès que nous apercevons en
quelque souillure, ayons soin de l'effacer inc
nent par nos larmes, afin que Dieu, voyant
âme, lui puisse dire, comme à son Épouse :
êtes toute belle, ma bien-aimée, et il n'y a p
de tache en vous [1].

O Dieu infiniment juste et infiniment saint, à
rien ne paraît bon en nous qui ne soit saint,
qui vient toute sainteté, comme de sa source !
rifiez-moi, sanctifiez-moi, rendez-moi dign
votre approbation. Serais-je le seul de vos ouvr
qui serait désagréable à vos yeux ? Il y va de
honneur, mon Dieu, de faire à mon âme,
votre miséricorde, ce que vous avez fait par
toute-puissance dans les œuvres de vos mains
commencement du monde. Donnez-lui de
vous plaire, et faites en sorte, par votre gr
qu'après les six jours de travail de cette vie
soit digne d'être introduite dans le céleste séj
où rien de souillé ne peut entrer.

II. POINT.

Le Seigneur, ayant achevé tout son ouvrage
reposa, et cessa d'agir au septième jour [2] : non
qu'il manquât de puissance pour faire d'autres
vrages, mais parce que ceux qu'il venait de
étaient suffisants pour la perfection de l'univ

[1] Cant. 4. 7. [2] Genes. 2. 2.

Aussi l'Écriture ne dit pas qu'il acheva tout l'ouvrage qu'il pouvait faire, mais tout l'ouvrage qu'il avait fait, parce qu'il le trouva à son gré, sans qu'il fût besoin d'y rien ajouter. Le septième jour étant donc venu, il se reposa, non pas dans les créatures qui venaient de sortir de ses mains, mais en lui-même, comme au centre de son éternelle félicité.

J'ai beau chercher aussi mon repos dans les êtres créés, je n'en trouverai jamais de solide hors de Dieu. Je puis bien me réjouir dans la vue de ses ouvrages, puisqu'il prend lui-même plaisir à les contempler; ils ne doivent pas cependant m'enchanter jusqu'à me faire oublier Celui qui leur a donné toute leur beauté.

Qu'y a-t-il en effet, dans le ciel et sur la terre, ô mon Dieu, qui soit capable de me contenter et de fixer les mouvements de mon cœur? Il n'y a que vous, ô le Dieu de mon cœur, qui puissiez remplir mes désirs, et donner à mon cœur une parfaite tranquillité. Ne permettez donc jamais que je m'attache à aucun autre qu'à vous; soyez l'unique objet de mon amour dans le temps, afin que vous soyez toute ma joie et tout mon bonheur dans l'éternité.

III. POINT.

Dieu bénit et consacra le septième jour, et il ordonna, dans l'ancienne loi, qu'il fût célébré en reconnaissance du bienfait de la création du monde; et le dimanche lui a succédé, dans la loi nouvelle, en mémoire de la résurrection de Notre-Seigneur, qui a donné commencement à ce que saint Paul appelle la *nouvelle créature* [1].

[1] II Cor. 5. 17.

Comment, avec quel esprit, et en quels exerci le passons-nous, ce saint jour? Est-ce en n abstenant non-seulement des œuvres serviles, m surtout de celles qui nous rendent esclaves du ché? Le passons-nous en esprit d'hommage et reconnaissance? le sanctifions-nous par les ex cices de la plus pure piété, par la lecture et la m tation des saintes Écritures? En ce saint jour as tons-nous avec dévotion au saint sacrifice de messe? Et à cet adorable sacrifice de Jésus imn sur nos autels avons-nous soin de joindre le sa fice d'un cœur contrit et humilié?

O mon Dieu! soyez béni éternellement pou faveur que vous nous avez faite de nous assigner jour de repos, afin que, débarrassés de toutes occupations extérieures et de tout le tumulte monde, nous l'employions tout entier à rendre h mage à vos grandeurs, à vous remercier de bienfaits, et à vous en demander toujours de n veaux. Bannissez de nos âmes le vice d'ingratitu qui consume toutes les vertus, et qui, comme vent brûlant, tarit la source de vos divines mis cordes [1]. Recueillez en vous et pour vous toutes pensées et toutes nos affections, en ce jour qui est consacré, et faites-en pour nous un jour grâce, de repos et de délices spirituelles, qui so comme l'avant-goût du délicieux sabbat que préparez dans le ciel à vos amis.

[1] S. Bern. *contra vitium ingrat.*

SAMEDI DE LA XVIe SEMAINE

APRÈS LA PENTECOTE

Du bienfait de la conservation.

I. POINT.

Dieu conserve tout l'univers comme il l'a créé. S'il ne l'avait pas créé, il serait encore dans le néant; et il y retomberait s'il cessait un moment de le conserver. *Il soutient,* dit saint Paul, *avec sa parole toute-puissante* [1] toute la masse du monde, et c'est la base sur laquelle il est fondé.

Quel admirable Ouvrier, de qui seul dépend cette vaste machine avec toutes ses parties! Quelle confiance nous devons avoir en lui! quelle crainte de l'offenser! Quelle folie serait-ce à un homme d'insulter celui qui le tiendrait suspendu au-dessus d'un abîme?

C'est celle de tant de pécheurs insensés, qui osent vous déplaire, ô mon Dieu, jusque sur le bord du précipice, où il ne tient qu'à vous de les laisser tomber. Quelle fureur de leur part! quelle bonté de la vôtre! O Dieu infiniment bon, éclairez ces aveugles; faites-leur voir le terrible danger auquel ils s'exposent, et l'incompréhensible miséricorde qui les a préservés jusqu'ici. Que je vous ai d'obligation, Seigneur, de m'avoir souffert avec tant de patience, dans le temps que je vous offensais avec plus de liberté! Si vous aviez écouté votre jus-

[1] Hebr. 1. 3.

tice, j'étais perdu pour toujours! Mais vous m' soutenu par votre miséricorde, et vous m'avez ritablement empêché de tomber dans deux abîm dans l'abîme de mon néant, et dans celui de éternelle damnation.

II. POINT.

La conservation de l'homme est un bienfai en renferme une infinité d'autres; car c'est, sa faveur que Dieu conserve toutes les autres tures, sans en avoir jamais anéanti une seule d qu'il les a créées; 2o il le préserve de mille pé dans lesquels il tomberait infailliblement, si l vine providence ne veillait sans cesse autour d pour les lui faire éviter.

Considère, ô mon âme, que tu es tout enviro des bienfaits du Créateur, qui, non-seulemen nouvelle en toi tous les jours celui de la créa mais qui l'accompagne encore d'un millio grâces. Que lui rendras-tu pour une bon constante? Que tu es ingrate, si, comme à tout ment il songe à toi, il veille sur toi, il te fait du tu n'emploies aussi tous les moments de ta penser à lui, à le servir, et à lui rendre tes ac de grâces?

C'est là, Seigneur, le désir ardent de mon c Je voudrais n'avoir de pensées, d'actions, de vements que pour vous. Je voudrais que tout créatures que vous avez créées à mon usage, e vous conservez pour moi, que toutes les puiss de mon corps et de mon âme fussent changé langues, afin de louer, de bénir et de glorifier infinie bonté. C'est cette bonté paternelle qu fait trouver de l'assurance au milieu des dan

qui me délivre de mes ennemis, qui m'assiste dans mes nécessités, et qui me conduira comme par la main jusqu'au terme de ma bienheureuse éternité.

III. POINT.

Je dépends essentiellement de Dieu, non-seulement dans mon être, mais dans toutes mes opérations; en sorte qu'il fait avec moi tout ce que je fais, et que, s'il venait à suspendre son concours, je demeurerais immobile au milieu de mon action, sans jamais pouvoir finir ce que j'aurais commencé.

C'est ce qu'Isaïe déclare par ces paroles : *Seigneur, vous avez fait en nous toutes nos œuvres* [1]. Si cela est vrai des œuvres naturelles, cela l'est beaucoup davantage de celles qui sont surnaturelles, où j'ai besoin d'un secours spécial de la grâce, sans laquelle je ne puis rien faire qui plaise aux yeux de la divine Majesté.

Reconnais, ô mon âme, le souverain domaine de Dieu sur toi; c'est de lui que tu tiens l'être, la vie et le mouvement. Abaisse-toi sous sa main toute-puissante, sans le secours de laquelle tu ne pourrais rien faire, et souviens-toi que, comme la scie aurait tort de s'attribuer l'honneur qui est dû à l'ouvrier qui la fait servir, tu ne peux sans injustice te glorifier des actions dont tu n'es que l'instrument.

Ce n'est pas à nous, c'est à vous, *c'est à votre saint Nom qu'est due toute la gloire*, ô glorieuse Trinité! C'est vous qui faites en nous, plus que nous-mêmes, tout le bien que nous faisons. Nous serions bien ingrats si nous ne vous en rapportions tout l'honneur; mais notre ingratitude serait

[1] Isai. 26. 12.

monstrueuse si, abusant du concours que nous offre votre toute-puissance, nous nous en servions pour offenser votre bonté, et si nous faisions de vos bienfaits des armes pour vous faire la guerre. Anéantissez-nous plutôt mille fois, Seigneur, que de permettre en nous une pareille brutalité.

MÉDITATIONS

POUR

LES FÊTES PRINCIPALES

LA VISITATION DE LA SAINTE VIERGE

2 JUILLET.

I. POINT.

Considérons, en premier lieu, de quelle manière la sainte Vierge entra dans la maison d'Élisabeth, et les grands biens qu'elle y apporta. Comme elle était la plus humble, elle prévint sa cousine, et la salua la première; et en même temps le Verbe incarné, qui était dans son sein, se servit de ses paroles comme d'un instrument, pour opérer des merveilles dans l'âme de saint Jean. Il le purifia de la tache originelle; il le sanctifia par l'infusion de sa grâce; il le remplit d'une lumière toute céleste; il lui avança l'usage de la raison; il lui donna le don de prophétie, et le combla d'une joie qui le fit tressaillir dans les entrailles de sa mère.

Quelles grâces on reçoit, ô mon âme, par la médiation de Marie! Quels trésors spirituels ne doit-on pas attendre de la présence de Jésus-Christ, quand il nous fait l'honneur de nous visiter dans la sainte communion! Que de lumières surnaturelles, que de dons célestes, que de ferveur et de joie spirituelle sa visite produirait en nous si nous ne mettions point d'obstacles à ses opérations!

Levez-les, Seigneur, par votre grâce toute-p
sante, ces funestes obstacles que ma malice e
froideur apportent à vos bontés; c'est la gr
grâce que je vous demande par l'intercession
très-sainte Vierge, et que j'espère obtenir d
miséricordes, fondé sur cette parole du Sain
prit : *Ayez confiance, mon fils, car il est a
Dieu d'enrichir tout d'un coup un pauv*
Faites-moi sentir l'effet de cet oracle consola
mon Sauveur; répandez sur moi vos largesse
quelque dépourvu que je sois de tout bien spir
j'en serai rempli en un moment.

II. POINT.

Pendant cette communication muette de Jés
de son précurseur, les deux mères s'entreten
ensemble d'une manière admirablement édifi
Que de grands sentiments dans le discours de
et dans le cantique de l'autre ! Qu'on y appren
choses des grandeurs de Dieu et des effets mi
leux de sa grâce ! Mon Dieu, que de tels entre
sont fructueux, et qu'ils allument de ferveur
les âmes !

Élisabeth et Marie ne perdent pas le te
comme on le fait tous les jours, en complin
frivoles dont le siècle corrompu a introduit l'
dans les visites qu'on se rend mutuellement.
porte deux cœurs tout différents[2], selon l'ex
sion du Prophète; l'un sur ses lèvres, l'aut
l'intérieur, pour y exercer de part et d'autre l'
séduire, en se flattant les uns les autres. Ce
ces entretiens profanes dont le même Dav

[1] Eccl. 11. 23. [2] Ps. 11. 2.

plaignait au Seigneur par ces paroles : *Les impies m'ont fatigué par leurs entretiens fabuleux, qui n'ont rien, dans tout leur agrément, qui approche de la douceur des charmes que je trouve dans votre sainte loi* [1].

Il n'y a qu'elle qui remplisse mon âme d'une vraie consolation, ô mon Dieu; on y trouve des douceurs qui font couler le temps avec rapidité, et l'on en recueille des fruits qui profitent pour l'éternité. Mais pour bien goûter ces fruits si doux il faudrait vous aimer, Seigneur; et pour vous bien aimer il faut que vous daigniez produire votre amour dans nos cœurs.

III. POINT.

Élisabeth, entendant la voix de Marie, fut incontinent remplie du Saint-Esprit, qui l'excita, 1° à louer le Seigneur, et celle qui en était la mère : *Vous êtes bénie*, dit-elle, *entre toutes les femmes, et le fruit de votre ventre est béni* [2] : c'est lui qui est la source féconde de toutes les bénédictions dont vous êtes comblée; 2° à concevoir de bas sentiments d'elle-même, et de hautes idées de celle qui lui faisait l'honneur de la visiter : c'est ce qui lui fit dire avec admiration : *Et d'où me vient cette grâce, que la Mère de mon Seigneur me prévienne par sa visite* [3]*?* 3° à publier les merveilles qu'opérait dans son sein la présence de la Mère et du Fils : *Votre voix*, dit-elle à Marie, *n'a pas plutôt frappé mes oreilles, que mon enfant a tressailli de joie dans mes entrailles* [4]*;* 4° à confirmer la sainte Vierge dans la créance qu'elle avait donnée aux

[1] Ps. 118. 85.
[2] Luc. 1. 42.
[3] *Ibid.* 43.
[4] *Ibid.* 44.

paroles de l'ange; car elle lui ajouta : *Vous êtes bienheureuse d'avoir cru, parce que tout ce qui vous a été dit de la part du Seigneur s'accomplira en vous* [1].

Voilà ce que le Saint-Esprit enseigne aux âmes auxquelles il se communique : à louer le Seigneur, à le glorifier, à exalter ses grandeurs, à s'anéantir en sa présence, à s'occuper de ses bontés avec une vive reconnaissance, à les raconter aux autres, et à les confirmer dans la connaissance et dans l'amour du Créateur.

Profitons, ô mon âme, de l'exemple d'Élisabeth; et quand le Fils de Dieu vient à nous dans la sainte Eucharistie, entrons, avec cette vertueuse femme, dans les sentiments d'une profonde et tendre humilité; disons au Fils ce qu'elle disait à la Mère : Et d'où me vient cette grâce incomparable, que mon Seigneur et mon Dieu daigne m'honorer de sa visite, moi qui suis le dernier de ses serviteurs?

---

* LES PRODIGES DE LA SAINTE VIERGE

9 JUILLET.

Jésus-Christ fait son premier miracle à la demande de sa mère. Joan. 2.

I. POINT.

Considérons la puissance de l'intercession de la sainte Vierge, dans l'exemple touchant et instructif du premier miracle de son divin Fils. Premièrement, l'intercession de Marie est prévenante. Marie

[1] Luc. 1. 45.

nous en donne une preuve touchante aux noces de Cana : elle n'attendit pas que ces pauvres gens, à qui le vin manquait, lui fissent part de leur embarras. Elle les vit dans la peine, cela lui suffit pour intercéder pour eux. Combien de fois cette bonne Mère a-t-elle intercédé pour nous, sans même que nous l'en priassions! Nous avons tout par elle, dit saint Bernard. Elle nous prévient donc souvent, puisque nous recevons souvent des grâces que nous n'avons pas demandées. Remercions cette bonne Mère : n'est-ce pas à son intercession prévenante que nous devons notre conversion?

II. POINT.

L'intercession de Marie est toute-puissante. *Omnipotentia supplex*. L'heure de Jésus-Christ de se montrer au monde par des prodiges n'était pas encore venue, *nondum venit hora mea* [1]. Il paraît même rebuter la demande de sa Mère, comme contraire aux dispositions de son Père, et néanmoins il l'exauce. Invoquons donc Marie avec une confiance entière, et recourons à elle dans tous nos embarras. Rappelons le passé; il nous affermira dans cette confiance sans bornes envers notre Mère.

III. POINT.

L'intercession de Marie est discrète. Marie ne peut pas favoriser notre insouciance et notre paresse. Elle exige que nous agissions de notre côté dans l'affaire de notre salut, en faisant ce que nous dit Jésus-Christ : *Quodcumque dixerit vobis, facite* [2]. Il faut nous montrer ses enfants par notre

[1] Joan. 2. 4. [2] Joan. 2. 5.

amour pour son Fils, et par nos efforts pour lui ressembler, si nous voulons qu'elle se montre notre Mère. Est-ce là le caractère de ma dévotion pour elle? Et quand je lui demande quelque grâce extraordinaire, ai-je soin d'appuyer ma prière par la pratique des vertus que me demande son divin Fils?

---

* NOTRE-DAME DU MONT-CARMEL

FÊTE DU SAINT SCAPULAIRE

16 JUILLET.

Je me réjouirai dans le Seigneur, car il m'a revêtu d'un vêtement de salut. Is. 61. 10.

I. POINT.

Considérez les paroles de la sainte Vierge au bienheureux Simon Stock, général des Carmes : « Reçois ce scapulaire de ton ordre comme le signe distinctif de ma confrérie : celui qui mourra pieusement revêtu du scapulaire sera préservé des feux éternels. C'est un signe de salut, une sauvegarde dans les périls, et le gage d'une paix et d'une protection spéciales jusqu'à la fin des siècles. » Et ces autres qu'elle adressa au pape Jean XXII : « Si parmi les religieux ou confrères il s'en trouve dont les péchés auraient hâté l'entrée dans le purgatoire, je descendrai, comme leur tendre Mère, au milieu d'eux, dans le purgatoire, le samedi après leur mort; je délivrerai ceux que j'y trouverai, et je les ramènerai dans le séjour de la vie éternelle. » Vous verrez dans ces paroles que la sainte Vierge vous fait, à vous qui portez le scapulaire, ces trois pré-

cieuses promesses, 1° de vous secourir dans toutes vos nécessités spirituelles et temporelles ; 2° de vous rendre victorieux dans le dernier combat de la vie; 3° de vous secourir dans les peines du purgatoire. Admirez les biens incomparables renfermés dans chacune de ces promesses; remerciez-en avec effusion de cœur votre divine bienfaitrice; remplissez avec soin toutes les obligations qu'impose ce pieux vêtement; ne vous séparez point de votre scapulaire ni pendant la vie ni à la mort; mais portez-le pieusement pendant votre vie, afin de pouvoir sûrement mourir pieusement avec lui.

II. POINT.

Considérez la nature de ce pieux habit, et les circonstances où il fut donné au bienheureux Simon Stock; vous verrez qu'il est l'emblème de l'humilité, de la pauvreté et de la chasteté. Comprenez bien que les sentiments de votre cœur doivent être en harmonie avec les vertus que représente le scapulaire qui vous couvre. Vous devez donc offrir perpétuellement à votre Mère un cœur qui soit détaché, 1° de l'estime du monde et de ses vanités; 2° qui soit détaché des richesses de ce monde; 3° qui soit pur d'une pureté angélique. Honorez-vous votre saint habit par ces belles vertus de Marie et de Jésus? Ne le déshonoreriez-vous pas, au contraire, par les vices opposés? Rentrez en vous-même, et portez-y une sainte réforme, afin qu'une mort pieuse couronne une vie pieusement sanctifiée sous la protection du saint scapulaire.

* SAINT VINCENT DE PAUL

FONDATEUR DES LAZARISTES ET DES FILLES DE LA CHARITÉ

19 JUILLET.

Il a été aimé de Dieu et des hommes. Eccli. 45. 1.

I. POINT.

Les vertus et les œuvres admirables de saint Vincent l'ont rendu cher à Dieu et aux hommes pendant sa vie et après sa mort. Considérez en particulier trois des vertus qui ont le plus brillé en lui, l'humilité, la charité pour le prochain, et l'amour de Dieu, auxquelles peuvent se rapporter presque toutes les autres. Premièrement, l'humilité du serviteur de Dieu. Il était toujours attentif à cacher ce qui pouvait donner quelque bonne idée de lui, et à découvrir ce qui pouvait l'humilier; partout il prenait la dernière place, et il exerçait de préférence les plus bas et les plus rudes ministères. Dans les missions il faisait le catéchisme aux enfants, et apprenait aux ignorants leurs prières; à la maison il choisissait toujours le pire pour la nourriture, le logement et les offices domestiques. Il s'accusait à genoux de ses plus légères fautes, en présence de sa communauté, et demandait pardon, pour peu qu'il crût avoir fait un accueil moins gracieux, ou avoir dit quelques paroles un peu sévères. Jamais il ne parlait de ses œuvres que pour en rapporter le mérite aux autres. Il ne voulait pas même se justifier lorsqu'on répandait sur son compte d'indignes calomnies, comme il arriva quelquefois. Sa vie

entière était un acte d'oubli de lui-même en toutes choses. Si saint Vincent est aujourd'hui aussi grand dans le ciel et sur la terre, c'est qu'il a su constamment, pendant sa vie, se placer au-dessous de ses frères, et se regarder comme le plus indigne de tous.

II. POINT.

Considérez la charité de saint Vincent pour le prochain. Elle a été telle, dans son cœur et dans ses œuvres, que le nom de notre saint en est devenu comme le symbole. Avoir la charité d'un Vincent, c'est avoir le cœur d'un apôtre et en faire les œuvres. Sa longue vie a été employée sans relâche au soulagement spirituel et corporel du prochain, et par lui-même et par les associations de charité qu'il créait, et par les congrégations religieuses qu'il fondait ou qu'il remplissait de son esprit. Toutes les conditions, tous les âges, toutes les misères étaient l'objet de sa charité; ses soins efficaces s'étendaient au clergé, aux ordres religieux, aussi bien qu'aux laïques. Il pourvoyait à mille besoins à la fois; et il le faisait avec tant de calme et de simplicité, qu'il paraissait à peine occupé d'une seule chose. La France était trop petite pour contenir son zèle; il se répandait au delà en Europe, et jusque dans les contrées les plus lointaines. On peut lui appliquer les paroles de la sainte Écriture : *Il a passé en faisant le bien*[1]; et il l'a fait avec une paix, une douceur, une patience et une humilité incomparables. Rentrez en vous-mêmes : voyez ce que vous avez fait pour le bien spirituel, le bien temporel du prochain; humiliez-vous de votre égoïsme, de vos scandales, de votre insensi-

[1] Act. 10. 38.

bilité de cœur, et demandez à saint Vincent l'am
et le zèle du prochain.

III. POINT.

Considérez l'amour que saint Vincent avait p
Dieu. L'amour de Dieu était le principe de cet es
de mortification et de dévouement qu'on adn
dans notre saint. Il l'animait dans toutes ses en
prises; il le poussait sans cesse à de nouvelles
lui faisait compter pour rien tout ce qu'il avait f
lorsqu'il voyait encore quelque chose à faire. C'é
ce désir de plaire uniquement à Dieu qui le ren
insensible à la louange comme au blâme, supéri
à toute crainte, à toute considération humaine
tout avantage personnel. Il ne souhaitait qu'
chose, de se consumer entièrement à la gloire
Dieu. La prière était son seul repos; son c
avait un tel besoin de Dieu, qu'il n'en perdait pa
pensée; il consacrait à l'oraison le temps de
voyages, de ses courses dans les villes, et les q
ques instants qu'il pouvait avoir de libre. Not
Seigneur sur la croix était l'objet ordinaire de
méditations, et la très-sainte Vierge l'objet de
culte le plus tendre. Quels sont vos sentiments p
Dieu et pour Notre-Seigneur Jésus-Christ? Remp
sez-vous le grand précepte de l'amour de Dieu p
dessus toutes choses? S'il en était ainsi, que ne
raient pas vos œuvres de pénitence et de char
votre zèle pour la gloire de Dieu et la convers
des pécheurs! Prions avec humilité et confian
demandons à Dieu de l'aimer, et de l'aimer tous
jours davantage.

SAINTE MADELEINE

22 JUILLET.

Comme au jeudi de la Ve semaine après la Pentecôte, page 66.

SAINT JACQUES

25 JUILLET.

Comme au lundi de la Ve semaine après la Pentecôte, page 56.

SAINTE ANNE, MÈRE DE LA STE VIERGE

26 JUILLET.

Comme ci-aprés.

* SAINT JOACHIM ET SAINTE ANNE

PARENTS DE LA TRÈS-SAINTE VIERGE

Il sortira une tige de la racine de Jessé, et il naîtra une fleur de sa racine. Isai. 11. 1.

I. POINT.

Considérez l'excellence et le mérite de ces deux époux, la véritable tige de Jessé, d'où sont sortis Marie et son divin Fruit. Il suffit pour cela de voir en eux le père et la mère de la sainte Vierge. Comme la gloire de Marie est d'avoir un Fils qui est Dieu, ainsi la gloire de Joachim et d'Anne est d'avoir une fille qui est mère de Dieu : l'excellence divine de Jésus produit l'excellence de Marie; ainsi l'excel-

lence incomparable de Marie a aussi produit
cellence de ses heureux parents. De plus, co
Marie a un droit naturel sur Jésus, ainsi ils o
droit naturel sur Marie et sur Jésus : leurs pr
ont donc un pouvoir particulièrement efficac
Jésus et sur Marie. Recourons à leur interce
avec un profond respect et une grande confian

II. POINT.

Considérez que l'excellence et le mérite de
Joachim et de sainte Anne résultent des v
qu'ils ont pratiquées pour être dignes d'une
Fille, et par elle d'un tel Fils.

Leur vie ne fut qu'un exercice continu
prières, de jeûnes, d'aumônes, de toutes s
de bonnes œuvres. Ils consacrèrent la sainte V
à Dieu, âgée de trois ans : quelle offrande! ils
naient une fille au Père éternel, une Mère au V
incarné, une Épouse au Saint-Esprit, une I
aux anges et aux saints, une Mère miséricord
à tous les hommes. Après un si riche don, que
peuvent-ils refuser? Implorez leur protection,
tez leurs vertus, vivez dans l'union et la famil
de Jésus et de Marie. Ils vous protégeront et as
ront votre salut.

---

* SAINTE MARTHE

29 JUILLET.

J'étais étranger, et vous m'avez accueilli. Matth. 25

I. POINT.

Considérez, en la personne de sainte Ma
l'amour que Notre-Seigneur porte à ceu

mènent une vie humble et pieuse dans l'exercice des bonnes œuvres. Il l'honorait de ses visites ; il logeait dans sa maison ; il y prenait ses repas ; il lui parlait familièrement ; il reprenait son empressement avec douceur ; il calmait son cœur ; il essuyait ses larmes ; il écoutait favorablement ses prières, comme il parut à la résurrection de Lazare. Le jour même de sa mort le Fils de Dieu la visita, et lui dit en l'invitant au paradis : Venez, je veux vous loger dans le ciel et vous recevoir dans mon sein, comme vous m'avez logé dans votre maison et reçu dans votre cœur.

Quelle faveur c'est de recevoir Jésus-Christ et de le loger dans son cœur ! Faites-le souvent dans la sainte communion ; mais faites-le avec respect, avec amour, avec dévouement ; et servez-le avec ces mêmes sentiments, dans la personne de vos frères, par les œuvres de miséricorde spirituelle et corporelle.

II. POINT.

Considérez, en la personne de sainte Marthe, avec quelle ferveur ceux que Dieu appelle à la vie active doivent servir Jésus-Christ dans les offices les plus bas et les plus pénibles. Son empressement excessif dans les soins qu'elle donnait à Notre-Seigneur lui fit passer un peu les bornes, et pour elle-même et pour sa sœur ; mais le charitable avis du Sauveur modéra son inquiétude, et la remit bientôt dans la paix au milieu de ses travaux. Elle joignit les exercices de la vie active à ceux de la vie contemplative, et la mortification à l'oraison. Elle passait une partie de la nuit en prière, et ne mangeait que des légumes une fois le jour.

Ames religieuses qui logez Jésus-Christ dans la personne des pauvres, qui l'avez pour hôte et pour époux, appliquez-vous à la vie intérieure; gardez de quitter votre époux, pour qu'il ne vous abandonne pas; car ce serait fait de vous pour l'éternité.

SAINT IGNACE DE LOYOLA

FONDATEUR DE LA COMPAGNIE DE JÉSUS

31 JUILLET.

Je l'ai créé pour ma gloire. Is. 43. 7.

I. POINT.

La fin que s'est proposée saint Ignace.

Quelle est la fin que s'est proposée saint Ignace? La gloire de Dieu, la plus grande gloire de Dieu. A la vérité il n'eut pas toujours des vues ni si nobles, ni si saintes. Élevé dans la cour et dans les armes, comme il ne connaissait point d'autre gloire que celle du monde, il n'en cherchait point d'autre. Ce n'était pas pour cette fausse et frivole gloire que vous l'aviez créé, ô mon Dieu! Frappé d'un coup dirigé par votre Providence, et arrêté malgré lui sur un lit pour se faire guérir de sa blessure, il apprit heureusement qu'il y avait une gloire plus véritable et plus solide, qui seule était digne de son ambition. Ce fut en lisant votre Histoire, adorable Sauveur, et celle des saints de votre Église, qu'il comprit qu'il y avait mille fois plus d'honneur à vous suivre, et à marcher sur les traces de ces

héros sacrés, que d'aller sur les pas de ces faux braves que le monde lui avait vantés jusqu'alors. Cette idée fit tout à coup en lui une impression si vive, qu'il n'estima plus, qu'il n'aima plus, qu'il ne respira plus que cette digne gloire; et qu'afin de marquer la détermination où il était de s'y dévouer sans réserve, il prit pour devise ces célèbres paroles : A la plus grande gloire de Dieu : *Ad majorem Dei gloriam*.

Ne sommes-nous pas créés pour la même fin, ô mon âme? La foi nous enseigne que nous n'en avons point d'autre. Nous le savons, nous le croyons; et pourquoi donc oublions-nous, négligeons-nous la grande obligation d'y tendre? Jusques à quand nous laisserons-nous éblouir par l'éclat séduisant d'une vaine gloire? *Filii hominum, usquequo diligitis vanitatem* [1]?

C'en est fait, je reconnais mon erreur, et je la déteste, ô mon Dieu! Je le confesse, rien n'est grand que l'honneur de vous servir et de vous glorifier; et c'est à quoi je consacre toutes les pensées de mon esprit et toutes les affections de mon cœur. Non, la gloire du monde, non, ma propre gloire ne m'est plus rien; je n'ai que du mépris pour l'une et pour l'autre; votre gloire, votre plus grande gloire, Seigneur, sera désormais l'unique objet de mes désirs.

II. POINT.

Les moyens qu'il prit.

Quels furent les moyens que prit saint Ignace pour avancer la gloire de Dieu? Le premier fut de venger sur soi-même les outrages qu'il croyait lui

[1] Ps. 4. 3.

avoir faits. A la seule idée des temps malheureux pendant lesquels il lui avait préféré la gloire du monde, il entrait dans une sainte indignation contre lui-même; il cherchait tout ce qui pouvait l'humilier devant les hommes, pour expier la folle passion qu'il avait eue d'être grand à leurs yeux. Revêtu de la bure d'un mendiant, avec lequel il avait changé ses habits magnifiques; la tête nue, l'extérieur négligé, dans toute la figure d'un pénitent, il alla dans une église de la sainte Vierge, où il fit, pendant une nuit entière, amende honorable à cette divine gloire qu'il avait déshonorée. Le second fut d'apprendre, à l'âge de trente ans, les principes des lettres, dont il n'avait alors nulle teinture, et sans lesquelles il jugea bien qu'il serait un instrument peu propre à la gloire du Seigneur. Quel spectacle, ô mon Dieu, de le voir, lui qui venait de faire l'honneur de la cour de Ferdinand, lui qui avait paru à la tête des armées, de le voir, dis-je, confondu avec des enfants, dans la poussière d'une école! Spectacle digne de l'admiration des hommes et des anges. Le troisième fut de s'employer tout entier à tous les exercices capables de glorifier Dieu; et, pour le faire et toujours et partout, d'instituer une compagnie d'hommes apostoliques qui pussent lui survivre, et faire triompher la gloire de Dieu dans toutes les parties de l'univers.

Que faisons-nous, ô mon âme, pour cette divine gloire? Ne l'avons-nous pas déshonorée autant et peut-être plus que lui? Pourquoi ne faisons-nous rien en réparation des injures que nous lui avons faites? Ce que Dieu nous a donné de talents, de crédit, d'autorité, l'employons-nous fidèlement au service du Créateur? Procurons-nous autant qu'il nous

est possible, et autant que notre état le permet, partout où nous nous trouvons, les intérêts de son amour?

Obtenez-nous, grand saint, quelque étincelle de ce feu sacré dont vous étiez embrasé; animez-nous de la même ardeur dont vous brûliez. Inspirez-la surtout à ceux qui ont l'honneur d'être au nombre de vos enfants; et qui seraient peu dignes de l'être, s'ils manquaient de zèle pour la gloire de Jésus-Christ et pour le salut éternel des âmes, qu'il a rachetées de son précieux sang.

III. POINT.

Les succès que Dieu lui donna.

Quels sont les succès dont Dieu favorisa le zèle qu'eut saint Ignace pour lui procurer de la gloire? C'est les comprendre en peu de mots, de dire en son honneur qu'il est peu de saints, depuis la naissance de l'Église, à qui cette sainte Épouse de Jésus-Christ soit en quelque manière plus redevable de sa splendeur, et qui aient travaillé plus heureusement soit à la maintenir, soit à l'étendre. En effet, le paganisme aboli en mille endroits, l'hérésie arrêtée, réprimée, confondue dans les principales parties de l'Europe, la piété rétablie dans les villes, la semence évangélique jetée dans les campagnes les plus abandonnées, la ferveur rallumée dans les monastères, l'empire de Jésus-Christ poussé, en dépit des démons, jusqu'aux extrémités de la terre; enfin, la gloire du Seigneur portée en triomphe dans l'un et l'autre monde, ce sont en même temps et les fruits du zèle de saint Ignace, et comme les rayons dont il a plu à Dieu de le couronner.

Rendons grâce à Notre-Seigneur du choix a fait de saint Ignace, pour en faire un si c instrument de sa gloire, et des bénédictions a si libéralement répandues sur les travaux de Serviteur. Reconnaissons avec lui que tant de rieux succès sont les effets de la grâce de Jé Christ, à laquelle seule il appartient d'op par le ministère d'un homme, de si étonna merveilles.

Il ne tiendrait qu'à vous, Seigneur, que faible et quelque inutile que je sois de moi-mê de me rendre capable de faire par vous et vous de grandes choses en l'honneur de votre nom. Votre gloire, procurée par un ouvrier si prisable, en serait plus éclatante; et dussé-je l'a cer aux dépens de mon honneur et de ma vie m'estimerais le plus heureux, et je serais le content du monde.

LE PRÉCIEUX SANG DE JÉSUS-CHRIS

PREMIER DIMANCHE DE JUILLET

Application des sens intérieurs au sang du Fils de I répandu pour le salut du monde.

I. POINT.

Appliquons premièrement l'œil de l'âme à re der ce précieux sang, et à voir de quelle man et avec quelle bonté le Fils de Dieu le verse p nous. Pénétrés alors de la plus tendre reconn sance, disons à Notre-Seigneur : Quoi donc! e possible qu'un Dieu d'une majesté infinie répa

ainsi son sang pour une si vile créature? Qui aurait cru que pour guérir un pécheur ingrat, vous eussiez voulu lui faire un remède de votre précieux sang? Que vous rendrai-je, Seigneur, pour un si rare bienfait? Je vous rendrai d'éternelles actions de grâces, et je vous aimerai de tout mon cœur.

II. POINT.

Écoutons ensuite la voix de ce sang, qui crie au Père éternel, non pas en lui demandant justice, ainsi que celui d'Abel, mais en implorant sa miséricorde pour les pécheurs; et concevons en même temps une ferme espérance d'obtenir par son moyen le pardon de nos offenses. Vous ne sauriez rien refuser à votre Fils, ô mon Dieu; il désarmera votre colère, et vous rendra propice à mes vœux.

III. POINT.

Il faut tâcher de sentir la douce odeur du sang de Jésus-Christ, qui monte jusqu'au ciel avec une admirable suavité. Ah! que ce parfum paraît doux au Père des miséricordes, qui voit avec complaisance son Fils, tout brûlant d'amour, se livrer lui-même, ainsi que parle saint Paul, et s'offrir pour nous comme une oblation et une victime d'excellente odeur!

IV. POINT.

Les âmes pures goûtent une douceur infinie dans le sang de leur Époux, et c'est surtout dans l'adorable sacrifice de l'autel qu'elles en expérimentent les délices. Mais le plaisir qu'elles y trouvent ne les empêche pas de goûter les amertumes que cet aimable Sauveur sentit à sa circoncision, et du jardin des Oliviers jusqu'au Calvaire, où il acheva de

répandre les dernières gouttes de ce sang réparateur. Imprimez vivement en mon cœur ces sentiments, ô mon Jésus! L'éternité est assez longue pour me rassasier de vos douceurs; je veux au moins pendant ma vie avoir part à vos peines et goûter l'amertume de votre calice.

V. POINT.

Enfin l'on doit toucher en esprit, comme avec une main invisible, le sang de l'Agneau, le baiser avec respect, s'y plonger même comme dans un bain sacré, pour en sortir parfaitement purifié. O sang adorable! lavez-moi de toutes mes taches. O sang répandu avec un amour infini! échauffez mon âme des ardeurs de la charité. O sang de Jésus, que je reçois dans l'Eucharistie! je vous touche, je vous goûte, je m'unis à vous, et je ne désire autre chose que d'être inséparablement uni à ce Dieu d'amour, qui vous a répandu pour moi.

SAINT DOMINIQUE

4 AOUT.

Il est le père et le modèle des prédicateurs.

I. POINT.

Ce qu'il fit de sa part pour se disposer au ministère.

C'est un principe reçu généralement, que le premier dans chaque ordre est la règle de tous les autres. Saint Dominique étant donc le premier, et l'instituteur d'un ordre dont les religieux ont mérité par leur zèle le titre de prédicateurs, il faut qu'il

en ait eu éminemment les perfections, et qu'il soit le modèle de tous. C'est ce que l'Église reconnaît dans ce grand saint. Destiné de Dieu au ministère de la prédication, il s'y est disposé par les vertus qui en sont les fondements; et 1° par une profonde humilité, qui lui inspira un extrême mépris de lui-même et un sincère désir d'être méprisé des hommes : humilité qui lui faisait rechercher les villes où l'on avait moins d'estime pour lui, et s'éloigner de celles où il était reçu avec honneur; humilité qui lui fit constamment refuser trois évêchés; 2° par l'amour de la pauvreté évangélique, telle qu'il l'enseigna à ses disciples : il la pratiqua dans toute sa perfection; car, après s'être dépouillé de toutes choses, il voulut vivre comme le dernier des pauvres, ne se nourrissant que de quelques morceaux de pain mendiés de porte en porte, et qu'il baisait avec respect avant que de les manger; 3° par une mortification qui lui permettait à peine de prendre les soulagements les plus nécessaires, et qui lui faisait pratiquer sans relâche tout ce qu'une ingénieuse cruauté pouvait inventer de rigueurs pour maltraiter son corps.

Est-ce ainsi qu'on se prépare au grand et important ministère de la parole? Combien y en a-t-il qui y entrent avec de si saintes dispositions? Combien en voit-on aussi dont Dieu se serve pour toucher et convertir les âmes? Il faut bien se convaincre que nul talent n'est efficace sans la sainteté. Ce n'est qu'aux humbles que Dieu confie les intérêts de sa gloire; ce ne sont que des hommes dégagés de tout qui persuadent le détachement des biens de la terre; il faut aimer les croix pour faire aimer les maximes de Jésus crucifié.

Donnez-nous, Seigneur, donnez-nous aujourd'hui des ministres de l'Évangile qui le pratiquent avant que de l'annoncer : ils seront puissants en paroles, quand vous les rendrez puissants en œuvres ; les peuples en seront édifiés, votre Église en triomphera de joie, et vous en serez glorifié.

II. POINT.

Avec quel zèle saint Dominique exerça le ministère.

Saint Dominique était tout brûlant du zèle de la maison du Seigneur. 1° Il eût voulu être partout, pour prêcher partout ; il n'y avait point d'infidèles auxquels il ne désirât d'annoncer la foi ; point d'hérétiques qu'il ne souhaitât de ramener au sein de l'Église ; point de pécheurs dont il n'eût à cœur la conversion. 2° Il alla chez les Maures, dans l'espérance ou d'en faire de vrais chrétiens, ou d'y gagner lui-même la couronne du martyre. 3° Il travailla pendant sept ans à l'extirpation de l'hérésie des Albigeois, allant de ville en ville, de bourgade en bourgade ; instruisant ceux que l'ignorance ou le malheur de la naissance y avait engagés ; désarmant, réfutant, domptant ceux que l'opiniâtreté y retenait ; obligeant les uns et les autres à reconnaître et à détester leurs erreurs ; leur en obtenant la grâce par ses prières et par ses jeûnes ; et ce fut autant par cette sorte d'armes que par la solidité de ses raisons qu'il extermina cette abominable hérésie.

Il n'est pas donné à tous de rendre à l'Église de si éclatants services, et de travailler avec tant de succès au salut des âmes ; mais la charité envers le prochain est une vertu commune à tous les fidèles, et il n'en est aucun qu'elle n'oblige et qu'elle ne

presse, selon la parole de l'Apôtre, à vouloir le bien spirituel à tous ses frères en Jésus-Christ; et, si l'on n'est pas en état de le procurer par ses exhortations et ses discours, il faut au moins y contribuer par ses prières et par ses exemples [1].

Mais, hélas! que cette charité est bien refroidie dans le christianisme! Qui est-ce qui songe au salut de son prochain? Et comment y songerait-on, qu'à peine songe-t-on à son propre salut? Ne permettez pas, Seigneur, que je sois du nombre de ces chrétiens indolents et insensibles; inspirez-moi un saint zèle pour ma propre sanctification; il sera bientôt suivi d'une véritable ardeur pour celle de mon prochain; et dès que je saurai bien, ô mon Jésus, ce que vous a coûté mon âme, je ne négligerai rien ni pour elle, ni pour celles des autres, que vous avez rachetées au même prix que la mienne.

III. POINT.

Quelles sont les sources où saint Dominique a puisé les grâces qui ont rendu son zèle si efficace.

On n'est pas surpris des prodigieux effets du zèle de saint Dominique, quand on sait les sources où il a puisé la vertu de les opérer. La première était l'oraison. C'est là que, s'unissant intimement à Dieu comme un instrument à la cause principale, il en recevait les divines impressions. C'est là que parlant à Dieu il apprenait à parler aux hommes; c'est là que le Saint-Esprit le remplissait de son onction. Elle passait de son cœur sur la langue, et de sa langue dans les cœurs de ceux qui l'entendaient.

[1] II Cor. 5. 14.

La seconde était une ferme confiance en Dieu, qui, jointe à la défiance qu'il avait de lui-même, le rendait capable de tout entreprendre et de tout exécuter. La troisième était un amour tendre et solide envers la sainte Vierge, à laquelle il avait continuellement recours, comme à la dispensatrice des grâces, et comme au canal par lequel Dieu les répand. Le zèle qu'il eut d'avancer son culte par la dévotion du Rosaire, dévotion si sainte, si salutaire, si universellement reçue dans l'Église, et si agréable à cette auguste Reine du ciel et de la terre : cette dévotion, dis-je, lui mérita sa protection.

Quelle force et quelle vertu ne puiserions-nous pas dans ces trois sources, si nous savions y recourir! Peut-on être uni à l'auteur de toutes les grâces, et en être dépourvu? Peut-on se confier au Tout-Puissant, et en être abandonné? Peut-on aimer et servir la meilleure de toutes les Mères, et n'en pas être protégé?

Non, mon Dieu, non, je n'ai rien à craindre de ma faiblesse, si je suis homme d'oraison, si j'ai confiance en vos bontés, si je puis avoir les bonnes grâces de la sainte Vierge. Tout faible que je suis, je serai rempli de force; tout cèdera, non pas à mes talents et à mon industrie, mais à la vertu d'en haut dont je serai revêtu, mais aux puissants secours dont vous me soutiendrez, mais aux bénédictions que m'obtiendra de vous cette digne Mère, à laquelle vous ne sauriez rien refuser.

TRANSFIGURATION DE NOTRE-SEIGNEUR

6 AOUT.

I. POINT.

Considérons premièrement le temps, le lieu et les témoins de la Transfiguration du Fils de Dieu.

Ce fut dans le plus fort de ses prédications qu'il voulut se transfigurer, pour nous animer à porter sa croix, à quoi il avait exhorté tout le monde six jours auparavant, nous faisant comprendre, par ce vif échantillon de sa gloire, quelle est celle qu'il destine à ceux qui se dévouent à son service et qui le suivent dans les pratiques d'une vie mortifiée.

Ce glorieux repos de la béatitude consommée, figuré par le sabbat, est la récompense, ô mon âme, de six jours de travail, qui sont ceux de cette vie. Vous n'attendez pas même, ô mon Dieu, qu'un temps si court soit écoulé, pour dédommager vos serviteurs des plaisirs du siècle dont ils se privent pour votre amour; vous leur en faites goûter dès ce monde de plus délicieux et de plus purs, qui leur font sentir la vérité de ce que vous avez dit vous-même, que votre *joug est doux, et que* votre *fardeau est léger* [1]. Aurions-nous de la peine à nous engager à la suite d'un maître si bon, si libéral et si magnifique?

Le lieu où le Sauveur se transfigura fut une montagne écartée et propre à faire oraison : pour nous faire entendre que ce n'est ni en public ni dans le

[1] Matth. 11. 30.

tumulte et les embarras du monde qu'il se communique, mais dans la retraite et dans les lieux de prière ; et que ces épanchements de gloire sont pour les âmes dégagées de la terre, qui tâchent de s'élever à une sublime perfection, et qui sont comme des montagnes, par la haute contemplation des choses divines.

C'est pour cela, sans doute, que, voulant avoir des spectateurs de sa transfiguration, il ne choisit que trois de ses disciples, qui étaient des plus fervents, parce que les faveurs extraordinaires du Ciel ne se donnent pas à tous, et qu'elles sont communément le partage des âmes qui se distinguent par leur ferveur. Ce n'est pas que Dieu garde toujours cette conduite. Comme il est le maître de ses grâces, il en favorise quelquefois des gens d'une vertu assez commune, plutôt que d'autres qui sont de grands saints, avec lesquels il en use ainsi par une secrète dispensation de sa providence, qui leur réserve dans l'autre vie tout le fruit de leurs bonnes œuvres. Ainsi, quoique saint André ne fût pas avec Jésus-Christ sur le Thabor, il ne s'ensuit pas qu'il eût moins de ferveur que les trois disciples favoris. Je ne vous les demande pas, Seigneur, ces marques éclatantes de vos bontés, votre croix me suffit avec saint André; et j'aime mieux avoir part à vos douleurs et à vos opprobres sur le Calvaire, qu'à vos joies et qu'à votre gloire sur le Thabor.

II. POINT.

Concevons la manière dont le Sauveur se transfigura. Ce fut en permettant que la gloire de son âme, qu'il avait toujours tenue cachée, éclatât et se répandît sur son corps. Elle n'y eut pas plutôt paru,

que son visage devint lumineux comme le soleil, et ses habits blancs comme la neige. Ce fut l'accomplissement de la promesse qu'il avait faite auparavant à ses Apôtres, quand il leur dit : *Je vous assure que quelques-uns de ceux qui sont ici ne mourront point qu'ils n'aient vu le Fils de l'Homme venir* dans l'éclat de sa majesté, et qu'ils n'aient vu le *royaume* de Dieu [1].

O mon âme, regarde ton bien-aimé, beau comme la lune, éclatant comme le soleil, *blanc et vermeil, choisi entre mille* [2]. C'est ici surtout qu'il est le plus beau des enfants des hommes. Réjouis-toi de sa gloire, admire sa beauté, aime ses charmes, et fais-en l'objet de toutes tes complaisances. Rends-lui de très-humbles actions de grâces d'avoir, pour ton amour, privé si longtemps son corps de l'éclat qui lui était dû, et de ne le laisser briller aujourd'hui d'une gloire passagère que pour le livrer peu de temps après aux opprobres de sa Passion.

Dans tous ces changements vous êtes toujours le même, ô mon Sauveur! l'amour extrême que vous avez pour moi est le principe constant de ces alternatives de gloire et d'ignominie, de joie et de tristesse. Vous m'attirez dans l'une et dans l'autre à la vie crucifiée : dans l'une, par le motif des récompenses; dans l'autre, par la force invincible de vos exemples. Toute ma gloire consiste à vous suivre, ô mon Jésus, dans les états humiliants de votre vie mortelle. Lorsque vous m'aurez fait l'honneur de m'y mettre, inconnu au monde, abject et méprisé pour vous, j'y serai aussi content que saint Pierre sur le Thabor; et, me servant de ses paroles, je

[1] Matth. 16. 28. [2] Cant. 5. 10.

vous dirai de tout mon cœur : *Seigneur, je*
bien ici [1].

III. POINT.

Contemplons les merveilles qui suivirent la tr
figuration du Sauveur. 1° A ses côtés parurent M
et Élie, pleins de majesté, s'entretenant avec
et parlant de l'excès qu'il devait accomplir
Jérusalem. Voulons-nous être dignes de parti
comme eux à la gloire du Fils de Dieu? aim
à leur exemple, le jeûne et l'oraison.

Pourquoi parlent-ils de la Passion dans un t
de joie? C'est que les consolations que Dieu d
à ses élus ne leur sont données que pour les s
nir dans les tribulations. On ne doit passer p
Thabor, ô mon âme, que pour monter au Cal
avec plus de force. La vue du Thabor doit t'en
rager quand tu te trouves sur le Calvaire; et q
tu jouis des douceurs du Thabor, il faut te pré
aux souffrances du Calvaire. 2° Pierre, exta
ce ravissant spectacle, s'écrie : *Seigneur, fa*
ici trois tentes : une pour vous, une pour M
et une pour Élie [2]. Quelle sera, ô mon Die
joie des bienheureux dans le ciel, si un seul r
de gloire, aperçu pour un moment par l'apôtr
pu jeter dans des extases? Enivré d'une dou
ineffable, il parlait sans savoir ce qu'il disait. E
ne savoir ce qu'on dit, ô mon Jésus, de dire c
veut demeurer avec vous? Non, ce n'était p
cela qu'était l'erreur de votre disciple; mais
qu'il voulait établir sa demeure sur le Tha
avant que d'avoir passé avec vous par les épre
du Calvaire. 3° A peine les disciples avaient ac

[1] Matth. 17. 4. [2] *Ibid.*

ı'une nuée éclatante les couvrit; et de
sortit une voix qui fit entendre ces pa-
mon Fils bien-aimé, en qui j'ai mis
omplaisances; écoutez-le [1].

ternel, par ces mots, confirme le té-
il avait déjà rendu de Jésus à son bap-
ous apprend que l'adoption des enfants
nence ici par le baptême, et qu'elle a
ation dans la gloire. Je vous rends
ère céleste, de m'avoir donné pour
propre Fils; et, puisque vous me com-
écouter, accordez-moi, Seigneur, l'es-
gence et la docilité nécessaire pour
s leçons.

SAINT LAURENT

10 AOUT.

r ces paroles de l'Évangile :

froment qui tombe sur la terre ne meurt, il
S. Jean. c. 12.

I. POINT.

aurent est ce grain de froment.

que c'est premièrement et principale-
Seigneur Jésus-Christ qui est ce grain
rès-excellent et très-pur, mort sur la
veli dans le sépulcre, dont il est sorti
ndant en toutes les bénédictions cé-
es saints, imitateurs du Fils de Dieu,



peuvent bien être appelés après lui des grain
froment. Saint Laurent, entre les autres, m
singulièrement ce titre. 1° C'est un grain qu
fléau de la persécution a épuré de toute la pa
c'est-à-dire de tout ce qui était en lui de terr
et d'imparfait; 2° qui est mort par la violence
tourments; 3° qui a produit une infinité de chrét
et de martyrs à l'Église, par l'exemple de sa s
vie et de sa glorieuse mort.

Tu ne seras jamais, ô mon âme, un grai
froment digne d'être mis un jour dans les gre
du Père céleste, si tu ne passes par les épreuve
où les saints ont passé; si tu n'es bien aise d
persécutée comme eux, et si, au défaut des pe
cutions, tu ne travailles à te mortifier toi-mê
et à te purifier des affections du monde. Il
mourir au péché et à toutes les inclinations d
nature corrompue, pour être en état de porte
fruits de grâce et de vertu.

Cette leçon de mort que vous nous donne
mon Sauveur, elle est grande, elle est importa
mais elle est difficile à des hommes faibles,
que nous sommes. C'est à vous, c'est à vos grâ
c'est à vos bontés de nous la rendre aisée, et
alors que nous dirons avec la plus tendre re
naissance que votre joug est doux et votre
deau léger.

II. POINT.

Le désir que saint Laurent a de mourir.

Saint Laurent avait parfaitement compris
oracle de Jésus-Christ : *Celui qui aime sa v*

[1] Matth. 11. 30.

perdra, et celui qui la hait la conserve pour la vie éternelle[1]. Mais il le pratiqua aussi parfaitement qu'il l'avait compris. 1° Il commença par renoncer à tout ce qui passe dans le monde pour le soutien de la vie, en se dépouillant de tout ce qu'il possédait, en abandonnant son pays, comme un autre Abraham, et en se privant de toutes les douceurs qu'il y aurait goûtées. 2° Il fit plus, il alla à Rome, il s'y dévoua au service de l'Église; et c'était dans un temps où c'était la même chose que de se dévouer au martyre. 3° Le désir qu'il en avait parut avec éclat lorsque le saint pape Sixte fut conduit au supplice; car, courant à lui la larme à l'œil : « Où allez-vous, mon père, s'écria-t-il, où allez-vous sans votre fils? Le prêtre et le diacre doivent-ils être séparés? » Le saint pontife le consola, en lui prédisant que sa mort n'était différée que de trois jours, et qu'il serait dédommagé de ce court délai par la grandeur et l'atrocité des tourments qui lui étaient préparés. Il en attendit le moment avec impatience; et quand il fut arrivé il y fit voir un courage qui brava le tyran, et qui fut l'admiration de tous les spectateurs de son martyre[2].

Le feu de votre amour, ô mon Dieu, que vous aviez allumé dans son cœur, fut plus ardent que celui qui le consumait au dehors : l'impression intérieure de l'un émoussa la pointe de la douleur que l'autre devait naturellement lui causer, et maintint le saint martyr aussi tranquille sur le gril rouge de feu, que s'il avait été sur un lit couvert de roses.

[1] Joan. 12. 25.

[2] S. Leo, serm. in natal. S. Laurent.

Allumez, Seigneur, allumez dans mon cœur quelque étincelle de ce feu divin ; il y éteindra tout autre feu ; il amortira celui de la concupiscence, il y étouffera celui de mes passions, et je serai heureusement réduit à ne briller ici-bas que du feu sacré de votre amour.

III. POINT.

Ce qu'a produit à saint Laurent sa précieuse mort.

La récompense que saint Laurent a reçue, et le fruit que lui a produit sa précieuse mort, est contenu dans ces paroles de Notre-Seigneur : *Que celui qui me sert me suive, afin qu'il soit où je suis moi-même*. Et dans ces autres : *Mon Père honorera celui qui m'aura servi* [1]. Comme ce généreux lévite a été le fidèle serviteur qui a suivi son divin maître, et qui l'a servi jusqu'à sacrifier sa vie pour la gloire de son nom, aussi est-il élevé dans le ciel au rang des plus insignes martyrs, et assis sur le trône éclatant que lui avait préparé le Père céleste, tandis que sa mémoire est en vénération par toute la terre, où l'on publiera jusqu'à la fin des siècles l'invincible fidélité de saint Laurent.

Mon Dieu, qu'on est bien récompensé par un rémunérateur si magnifique ! Qu'on est bien payé de ses services, à la suite d'un si bon maître ! Pour une vie passagère et sujette à mille peines qu'on lui sacrifie, il en rend une éternelle et comblée de tous biens. Ce qu'on souffre pour lui passe avec le temps ; et ce qu'on reçoit de lui ne passera jamais. Pour un combat d'une heure qu'on soutient pour sa querelle, on est assuré d'une couronne immortelle.

[1] Joan. 12. 25, 26.

qui sera-t-elle cette couronne? Ce
nent pour ces âmes lâches qui suc-
noindres tentations, qui ne sauraient
ndre violence, ni soutenir à peine les
aques ou du monde ou de la chair.
avoir appris du grand Apôtre que
t couronné, qu'il n'ait légitimement
lle n'est pas plus pour ces chrétiens
qui vivent dans la mollesse, dans
continuelle de leurs aises, et que le
appelle *les ennemis de la croix de*
[2]. Il faut, à l'exemple des saints,
ce divin Sauveur, pour être glorifié
n mot, il faut mourir ici-bas à soi-
être dans le ciel le froment des élus.

TION DE LA SAINTE VIERGE

15 AOUT.

jeudi de la IXe semaine après la
ge 179.

SAINT ROCH

16 AOUT.

I. POINT.

culeux dans son enfance.

iraculeux dans le saint dont l'Église
d'hui la mémoire. Dieu ne l'a donné

.   2 Philip. 3. 18.



au monde que pour faire éclater en lui les mi de sa grâce. C'est sa conduite ordinaire de ne naître des enfants d'un sein stérile que pour en des prodiges de sainteté : témoin les Samuel Jean-Baptiste. Cette haute destination est très sible en faveur de saint Roch. Ce fut l'enfant mère hors d'état d'en avoir, selon le cours ordi de la nature. Elle l'obtint du Ciel par ses priè par la protestation qu'elle fit à Dieu de ne le haiter que pour avoir le bonheur et la consol de lui offrir un enfant tout dévoué à son serv à sa gloire. Dès qu'elle l'eut mis au monde, el trouva tout naturellement gravé sur la poitri signe de la croix, comme le cachet que le céleste avait apposé sur son cœur, et la marq l'amour que le saint enfant devait toujours pour la croix. En effet, la mortification se naître avec lui; il la pratiqua dès le berceau prenant le lait maternel qu'une fois le jou mercredis et les vendredis. Il la continua dans son enfance par une rigoureuse abstinence, quelle il ajoutait la prière et une tendre c envers les pauvres. Il en fit un acte héroïqu leur distribuant les grands biens que lui laiss en mourant ses pieux parents, ne se réservant lui-même que le précieux trésor de la pauvre Jésus-Christ.

Heureux enfants que Dieu prévient ainsi d bénédictions ! Doublement heureux d'avoi pères et des mères qui, secondant les dessei la Providence, travaillent, par une éducation tienne, à faire germer les semences de grâc le Ciel a jetées dans leurs cœurs ! Mais heureu rents qui ne désirent des enfants que pour

plier le nombre des enfants de Dieu, et dont le Seigneur daigne se servir comme d'instruments pour opérer la sanctification de ceux auxquels ils ont donné la vie !

Mon Dieu, quelle instruction pour les uns et pour les autres ! Pour les parents, de n'avoir que des vues spirituelles dans les enfants qu'ils mettent au monde; de n'y chercher ni des soutiens de leur ambition, ni des intérêts purement humains, ni le vain éclat de leur famille, mais uniquement votre divine gloire ! Inspirez-leur cette sainte pensée, Seigneur, elle ne manquera pas d'être suivie d'une extrême attention à préserver de la contagion du siècle des enfants qu'ils n'auront désirés que pour vous. Pour les enfants, ils doivent apprendre de saint Roch à conserver, à accroître avec un soin infini la grâce inestimable de leur baptême; à se consacrer de bonne heure à votre service, et à suivre avec fidélité les maximes du saint Évangile de Jésus-Christ, votre Fils. Ce sont là les petits que vous aimez, divin Sauveur, que vous caressez, et à qui votre Père se plaît à révéler ses secrets.

II. POINT.

Miraculeux dans sa vie.

La peste est un terrible fléau, dont la justice de Dieu se sert pour punir les péchés des hommes. C'est aussi celui qui fait plus de ravage; il n'épargne personne, il abat les grands aussi bien que les petits, les monarques aussi bien que leurs sujets; et, dès qu'une contrée en est atteinte, l'alarme, la frayeur, la désolation y est universelle. Quel prodige est-ce donc dans un jeune homme de ne la pas

appréhender, de s'y exposer sans crainte, d'
intrépide parmi les monceaux de morts et les m
rants, d'ensevelir les uns et de secourir les aut
C'est le prodige que l'Italie et la France ont adı
dans saint Roch. Mais le prodige des prodiges
Dieu a fait éclater en lui, c'est de lui avoir don
plus qu'à tout autre saint que l'Église honore
vertu de préserver et de délivrer les peuple
cette étrange maladie. Cette vertu miraculeus
fit sentir d'abord dans une ville du patrimoin
l'Église, d'où il chassa la peste dès qu'il y m
pied; il en fit de même à Césène, dans le Milan
le Piémont, le Mantouan et toute la Lombar
Appelé à Rome, où elle faisait déjà de grands
gâts, il la fit disparaître. Elle ne pouvait souten
présence; et, quelque opiniâtre qu'elle fût dans
ville ou dans une province, elle cédait à son p
voir, et cessait incontinent qu'il y était entré. Ta
que la peste fuyait devant lui, si j'ose ainsi par
la gloire que lui attirait le bruit de tant de merve
le poursuivait partout. L'humble serviteur de D
l'appréhendait plus que la peste; il cherchait
lieux déserts, l'obscurité des bois, les lieux in
nus, pour s'y mettre à l'abri du grand jour qu
réputation faisait dans toutes les provinces.

O mon Dieu, que vous êtes bon, dans les j
mêmes de votre colère, de nous donner un pro
teur qui nous met à couvert de vos vengeances;
Moïse qui arrête votre bras et qui l'empêche
nous exterminer! Que vous êtes admirable dan
saint dont nous célébrons la fête! Vous sem
lui avoir mis votre toute-puissance en main, et
avoir donné les clefs de la vie et de la mort. M
qu'il est aussi admirable ce grand saint, de v

ment renvoyé tout l'honneur de ses
tes, et, pendant que tout le regardait
nme de miracles, de s'être toujours
ous comme un serviteur inutile et
nd pécheur !

III. POINT.

raculeux dans sa mort.

cru que cet homme aussi célèbre par
par ses miracles dût être *un homme*
rassasié d'opprobre avant que de
llait qu'il le fût, ô mon Dieu, pour
dont les prophètes ont fait la pein-
'ils. Providence adorable, vous vou-
miracles ajouter celui de la patience.
é d'une fièvre ardente, sans aucun
n 2; frappé lui-même du mal conta-
vait sauvé tant d'autres; traité indi-
sa patrie, où il est pris pour un es-
é dans un noir cachot par les ordres
, qui était son oncle, et dont il fut
t il était pâle, défait, défiguré. Dans
misères, dont il se croyait digne par
jouissait d'une paix profonde; il
qui le frappait, et il s'estimait heu-
victime de la divine justice.
onné des hommes, il ne le fut pas de
ieu! Vous éprouviez sa vertu et vous
onstance. Vous fîtes même des mi-
eur, pour confondre la dureté de ceux
t de compassion pour lui; vous fîtes

2 Thren. 3. 30.



sortir une source d'eau d'une terre aussi sèche qu'un rocher, pour étancher sa soif et pour le rafraîchir dans les ardeurs de sa fièvre. Mourant de faim dans une cabane, vous pourvûtes à sa nourriture par le moyen d'un chien qui, plus compatissant que les hommes, lui apportait tous les jours exactement du pain; vous le délivrâtes miraculeusement de la peste; vous fîtes briller son cachot d'une lumière céleste. Le prêtre qui lui fut envoyé sur la fin de sa vie pour le confesser fut témoin des rayons de gloire qui sortaient de ses yeux, et des grâces extraordinaires que Dieu faisait à son serviteur. Celle qui a plus de rapport aux merveilles de sa vie fut de l'assurer que son intercession serait toujours puissante pour préserver ou délivrer de la peste ceux qui l'invoqueraient après sa mort.

C'est sur cette assurance, confirmée par des paroles expresses, qui se trouvèrent gravées dans son cachot, près de son sacré corps, et vérifiée par mille expériences, qu'est fondée la dévotion singulière et la confiance universelle des peuples envers ce grand saint. De là tant d'églises bâties, tant d'autels consacrés, tant de fêtes instituées en son honneur, et en reconnaissance des provinces et des royaumes garantis de la peste par son intercession.

On ne saurait trop louer ces marques éclatantes de gratitude envers saint Roch; on ne saurait trop l'invoquer lorsqu'on est ou menacé ou atteint d'un mal si funeste; mais que ne l'invoquons-nous avec autant de ferveur pour nous préserver du péché, dont le saint a eu plus d'horreur que nous n'en avons de la peste! Que ne le prions-nous aussi instamment pour la guérison de nos âmes que nous le prions

pour la santé de nos corps? Conjurons-le, par le crédit qu'il a auprès du Tout-Puissant, de nous garantir des feux éternels, plus redoutables sans comparaison que les pestes les plus allumées.

SAINT BERNARD

20 AOUT.

Sur les paroles de saint Bernard lui-même, dans ses Méditations, où son caractère est exprimé.

I. POINT.

Plane moriar mihi ipsi ut tu solus in me vivas.
Il meurt à lui-même, afin que Jésus-Christ seul vive en lui.

Saint Bernard meurt à lui-même, afin que Jésus-Christ seul vive en lui. Depuis le moment qu'il abandonna le siècle, mort à toutes les choses de la terre, il s'ensevelit si parfaitement avec le Sauveur par la profession religieuse, qu'il ne donna plus aucune marque d'une vie purement naturelle. Il agissait si peu par les mouvements de la nature qu'il semblait n'avoir plus l'usage de ses sens. Le jeûne lui était si ordinaire, qu'il ne prenait presque point de nourriture; la prière et la lecture des saints livres étaient toute son occupation; la mortification était ses délices : ce n'était plus l'ancien Adam, mais le nouvel homme qui vivait en lui; de sorte qu'il pouvait bien dire avec l'apôtre saint Paul : *Ce n'est plus moi qui vis, c'est Jésus-Christ qui vit en moi*[1].

[1] Galat. 2. 20.

Qu'on se trompe, ô mon âme, quand viva
la vie des sens on prétend pouvoir vivre aussi
vie de l'esprit! Ces deux vies s'accordent ma
semble, elles sont incompatibles; il faut néce
rement mourir à l'une, pour exercer les fon
de l'autre. Cette maxime étonne les personn
siècle, parce que la plupart ne sauraient se
suader qu'on puisse se passer des plaisirs des
et des satisfactions de la nature.

Que je les plains, ô mon Dieu, de n'avoir j
goûté les douceurs que vous réservez à ceu
vous aiment! Ah! s'ils en avaient fait l'heu
expérience, ils en seraient si charmés, qu'ils
voudraient plus goûter d'autres. Une seule g
de cette divine douceur que vous feriez distill
eux, Seigneur, les désabuserait de l'erreur
sont qu'on ne puisse vivre heureux et mortifi
ensemble. Pour moi, mon Dieu, à qui vous
tant de fois fait connaître l'inséparable allian
vrai bonheur et de la mortification, je serais
coupable si je voulais les séparer, et si je ne
vaillais tout de bon à mourir à moi-même,
avoir l'inestimable avantage de ne vivre qu'à
seul.

II. POINT.

Silebo ut in me loquaris.

Il garde le silence pour être attentif à la parole étern

Il garde un profond silence, afin d'entend
dedans de lui-même la parole éternelle. Il étai
suadé que Dieu ne se plaît à parler qu'à des
retirées, tranquilles et attentives à sa voix; q
entretiens avec les créatures sont des obstacle

communications du Créateur; que pour converser avec lui il faut être avec lui seul à seul. De là, dans ce saint, un amour extrême de la solitude et du silence. Comme il fuyait le monde, il s'était interdit tout commerce avec lui, pour être uniquement occupé à parler à Dieu, et encore plus à l'entendre parler. L'oratoire était son école; c'est là que, n'ayant point d'autre maître que le Saint-Esprit, il apprenait en silence les plus profonds mystères de la théologie, dans lesquels, ainsi qu'on le voit dans ses ouvrages, il fut aussi versé que les plus habiles docteurs. Qu'on est heureux, ô mon âme, quand on écoute un si grand maître! Qu'on est bientôt instruit de la science des saints! Mais pour l'écouter, il faut se retirer du bruit et du tumulte du monde, se défaire des entretiens inutiles, se renfermer dans son intérieur, et ne prêter l'oreille qu'à la divine parole.

Elle est bien autre, ô mon Dieu, que celle des hommes. Celle-ci me distrait, me trouble et me remplit l'esprit de vaines idées. C'est ce que je n'ai que trop expérimenté, pour vous dire avec le prophète royal : *Les personnes du siècle,* avec lesquelles j'ai conversé, *m'ont raconté mille choses frivoles; je n'y ai trouvé ni le goût ni le plaisir que je sens dans l'intelligence de votre loi sainte* [1]. C'est à quoi je vais désormais m'appliquer, avec saint Bernard; content de n'entendre que vous seul, ô mon Dieu, et de ne savoir que l'éminente science de Jésus crucifié.

[1] Ps. 118. 85.

III. POINT.

Totus quiesco, ut tu solus opereris in me et per

Il demeure dans le repos, afin que Dieu agisse e
et par lui.

Saint Bernard demeure de lui-même dans
tion, afin de n'agir que par les ordres et c
instrument de Dieu. En effet, jamais homme
plus attaché à sa cellule et au repos de sa sol
jamais homme ne se mêla par inclination de
d'affaires; et il est peu de saints que Dieu ait t
leur retraite avec plus d'éclat, et qu'il ait em
à de plus grandes choses que saint Bernard.
sure qu'il se couvrait et s'enveloppait de tén
Dieu le produisait au grand jour : *Sicut te*
ejus, ita et lumen ejus [1]. Les princes de la
le consultaient comme un oracle; les prél
plus distingués se conduisaient par ses av
souverains pontifes se déchargeaient sur lui du
des plus importantes affaires de l'Église. M
milieu de la foule, et parmi les occupation
était obligé de se trouver, il ne perdait ni la
ni l'esprit de sa retraite. Il portait partout la
tude, dit l'historien de sa vie; et il était aussi a
à Dieu que s'il n'y avait eu que Dieu et
monde.

D'où vient que ce grand saint a si peu d'
teurs? C'est qu'il y a peu de personnes assez
bles pour se cacher, pour se défier de leurs
et de leurs vertus, pour s'estimer peu capab
remplir les charges. On se croit capable de to
se jette dehors, on s'ingère aux emplois, au

1 Ps. 138. 12.

faires, partie par l'aversion qu'on a de la retraite, partie par une aveugle présomption.

Ce ne sont pas là les instruments dont vous vous servez, ô mon Dieu! Vous voulez des hommes unis à vous par l'amour de la prière, pénétrés de l'idée de leur néant et de leur impuissance à tout bien. Ce sont ceux-là dont il vous plaît de vous servir pour l'exécution de vos desseins et pour l'avancement de votre gloire, parce que vous les savez fidèles à faire remonter jusqu'à vous tout l'éclat de leurs actions. Soyez éternellement béni, Seigneur, de cette adorable conduite que vous gardez dans le choix des ouvriers évangéliques. Je ne vous demande ni cette distinction ni cet honneur. J'en suis bien indigne; donnez-moi seulement la grâce d'aimer le recueillement et la prière.

---

* SAINTE JEANNE-FRANÇOISE DE CHANTAL

FONDATRICE DE L'ORDRE DE LA VISITATION SAINTE-MARIE

21 AOUT.

Heureux ceux qui meurent dans le Seigneur.
Apoc. 14. 13.

I. POINT.

La mort de sainte Chantal est heureuse, parce qu'elle meurt sans regret du passé. Sincèrement détachée du monde et d'elle-même, depuis longtemps elle n'avait d'attache pour rien; elle avait renoncé à tout et à elle-même : la mort avait été prévenue, et elle n'avait rien à enlever à son cœur. D'un autre côté, ses jours sont pleins : elle a toute sa vie, dans les états si divers de cette vie sainte,

marché à grands pas dans la carrière de perfe
dont elle touche le terme ; ses mérites se com
par chacun de ses jours. Que regretterait-el
côté du temps et de l'emploi qu'elle en a fait
voit la mort comme une douce fin de ses tra
de ses souffrances et de son exil. Qu'elle est
reuse d'avoir si bien pratiqué la pauvreté
gieuse, la mortification chrétienne et toute
vertus de la croix ! Si Dieu m'appelait aujourd
lui, la vue de mon passé me laisserait-elle d
paix, dans la joie où est plongée l'âme de
sainte. O mon Dieu ! je veux me détacher de t
de moi-même, et réparer tant de jours perdu
qu'ici, pour quitter ce monde sans regret e
peine.

II. POINT.

La mort de sainte Chantal est heureuse,
qu'elle meurt sans inquiétude du présent. Le
lége des âmes pures, c'est de conserver tout
paix au moment de la mort. Elle s'était plus
fois laissé inquiéter par la délicatesse de sa
science. Mais à l'arrivée de l'Époux cette âme
fois trop timorée, prend une plus grande et pl
mirable sérénité. A cette demande, si elle cra
jugements de Dieu, elle répond qu'ils sont
craindre, mais qu'elle ne se sent portée qu'à
rer ; elle console ses filles et s'occupe tran
ment des dernières recommandations à faire
Ordre. Voilà les *fruits que produisent en*
temps[1] ces examens sérieux, ces confessions
comme pour une dernière fois, ces retraites
revues annuelles, cette sévérité à ne rien dim
de ses fautes dans l'aveu qu'on en fait. On n'

[1] Ps. 1. 3.

au dernier jour, à s'inquiéter sur sa conscience, à revenir sur ses péchés, à refaire des confessions douteuses, à réparer à la hâte et dans les angoisses de l'agonie une vie d'illusion et peut-être de sacriléges. Vivons donc dans une pureté parfaite, purifions notre cœur par les confessions les plus sincères et les plus humbles, vivons chaque jour comme devant mourir chaque jour; et nous trouverons une paix parfaite à notre dernière heure, comme récompense de notre vigilance et de nos sacrifices.

III. POINT.

La mort de sainte Chantal est heureuse, parce qu'elle est pleine de confiance dans la pensée de l'avenir. A la vue de l'éternité qui allait bientôt commencer, elle sentait dans son cœur la confiance de saint Paul [2], lorsque, après avoir terminé sa course et rempli son ministère, il se promettait une couronne de justice, et l'attendait de la fidélité et de la bonté du Seigneur. Cette douce confiance est le fruit ordinaire d'une vie passée dans l'exercice de la pauvreté, de la chasteté et de l'obéissance religieuse : bonheur qu'eut sainte Chantal, et qu'elle a procuré à tant de milliers d'âmes, dans l'ordre vénérable de la Visitation. Son désir d'aller à Dieu était si grand, qu'elle refusait de recourir à son bienheureux Père pour obtenir sa guérison. « L'Époux approche, le voilà qui vient; allons au-devant de lui; *je m'y en-vais:* » telles furent ses dernières paroles, après lesquelles, pleine de confiance, parce qu'elle était pleine de mérites, elle rendit sa sainte âme à son souverain Maître. Ah! sachons imiter les saints pendant leur vie, et notre mort sera heureuse comme la leur.

[1] II Tim. 4. 8.

SAINT BARTHÉLEMI

24 AOUT.

I. POINT.

Il est l'apôtre du Fils de Dieu pendant sa vie.

Comme apôtre de Jésus-Christ, saint Barth
a employé sa vie à le faire connaître, à le fai
mer, à lui procurer de la gloire. Il a porté son
nom dans la Lycaonie, dans une partie de l'In
enfin dans l'Arménie. Considérons avec quel
quelles fatigues et quel succès il a parcouru
ces contrées, pour faire des conquêtes au Sa
en dépit des démons. Ils avaient beau lui su
des persécutions, animer contre lui les prêtr
idoles, former tous les jours de nouveaux obs
à la propagation de l'Évangile, le saint apô
moquait de leurs efforts, il les chassait des
aussi bien que des âmes; et, malgré leurs op
tions, il faisait triompher la religion de Jésus-C
Mais d'où lui venait cette vertu toute divine? C
de son assiduité à la prière. Au milieu des oc
tions de son apostolat, il trouvait le temps de
à Dieu cent fois le jour et cent fois la nuit, d
rer autant de fois sa divine majesté, et d'attire
ses grâces.

C'est un grand talent dans un apôtre, da
ouvrier évangélique, dans un prédicateur,
voir bien prier; sans celui-là, tous les autre
peu utiles. Il peut bien flatter, frapper les ore
mais il ne fera guère d'impression dans les c

De sa part il peut semer le grain, comme dit saint Paul, qui en avait l'expérience; mais c'est au Seigneur de le faire germer et de lui donner l'accroissement.

Inspirez, Seigneur, à vos ministres, cet esprit d'oraison. Ils ont aujourd'hui assez d'esprit, d'éloquence, de politesse dans leurs discours; mais il faut de l'onction dans leurs paroles; et c'est à votre esprit de la leur donner. Vous ne la leur refuserez pas, s'ils vous la demandent [1]. Et comment vous la demanderont-ils, si vous ne leur accordez la grâce de la prière?

II. POINT.

Il en est la victime à la mort.

Comme victime de Jésus-Christ, il a été immolé à sa gloire. Il n'y a point de martyr, selon saint Grégoire de Nazianze, qui ne soit une victime sacrifiée au Sauveur [2]; mais saint Barthélemi l'est d'une manière si singulière, qu'on peut l'appeler par excellence la victime de Jésus-Christ. C'était la coutume, dans les sacrifices de l'ancienne loi, de dépouiller la victime de sa peau, avant que de la présenter à l'autel [3]. C'est ce qui est arrivé à saint Barthélemi, par le supplice le plus barbare et le plus inouïdont s'avisa le tyran, à l'instigation du démon, pour le réduire dans un état plus pitoyable que ne fut Job, dont il est dit que tout son corps, depuis les pieds jusqu'à la tête, n'était qu'une ulcère : *Percutiens illum ulcere pessimo a planta pedis usque ad verticem* [4]. Le saint apôtre eut

[1] I Cor. 3. 6.
[2] Orat. 22. sub finem.
[3] Levit. 1. 6.
[4] Job. 2. 7.

d'autant plus de joie de se voir ainsi maltraité, était plus semblable au Fils de Dieu, immolé l'amour des hommes, qui, selon la triste pei qu'en fait le Prophète, fut si cruellement déchi coups de fouet, qu'il était tout couvert de sures[1]. Il s'unit alors à l'Agneau sans tach pouillé de sa toison, et il consomma comme l sacrifice par celui de sa vie.

Admirons le courage invincible du saint m et confondons-nous d'en avoir si peu dans le crifices, incomparablement plus aisés, que exige de nous. Non, mon Dieu, vous ne dem ni notre sang ni notre vie; et quand vous l manderiez, ne devrions-nous pas nous faire neur de vous les offrir? Mais vous ne voul nous que le sacrifice d'un attachement, d'une sion, d'une bagatelle, dont nous avons peine à défaire: *Nolumus expoliari*. Ayez donc pitié, gneur, de notre faiblesse, et donnez-nous franche et généreuse volonté de ne vous rien r de tout ce que vous souhaiterez de notre sance.

III. POINT.

Le mystère du sacrifice de saint Barthéle

Saint Barthélemi, dépouillé de sa peau barbarie d'un tyran, et revêtu de gloire par J Christ, le rémunérateur des martyrs, est un et important mystère, qui nous instruit d'une hation essentielle à tout chrétien. Quelle est C'est qu'il doit mettre bas les affections de la corrompue, et se dépouiller du vieil homme,

[1] Isa. 1. 6.

e Jésus-Christ, le nouvel homme, et
saintes inclinations [1]. C'est là ce que
pelait le poids du baptême, c'est-à-
r de tout homme régénéré dans les
Il s'est engagé, à la face de l'Église, de
ancien Adam, pour devenir, ainsi que
il, *une nouvelle créature en Jésus-*

peu de chrétiens, ô mon âme, qui
nstruits d'un engagement si solennel!
encore bien moins qui s'en acquittent
Chrétiens de nom, qui n'en ont ni
s mœurs, et que Dieu ne reconnaîtra,
n jugement, ni pour ses enfants ni pour
Jésus-Christ.

s que je déplore un malheur si com-
connais avec confusion, ô mon Dieu,
que trop particulier. Je sens bien que
ne vit encore en moi : *Vivit adhuc in*
mo, et nondum est crucifixus [3]. Il de-
cifié avec vous, ô mon Sauveur. Souf-
ous le dise, c'est votre ouvrage; ce que
'a pas fait jusqu'ici, votre infinie bonté
me j'espère, par les mérites de votre
on.

3. [3] Lib. Imit. Christi.



SAINT LOUIS, ROI DE FRANCE

25 AOUT.

Saint Louis serviteur de Jésus-Christ.

I. POINT.

Il met toute sa gloire à obéir à ses lo

S'il est vrai, comme on n'en saurait doute
de servir Dieu c'est régner, saint Louis a été
double titre. Il l'a été par le droit de sa naissan
l'a été par la profession ouverte qu'il faisait
serviteur de Jésus-Christ, estimant qu'il n'éta
que pour le faire régner dans sa personne e
celle de ses sujets. Aussi faisait-il plus d'état
qualité de chrétien que de celle de monarqu
quelque pouvoir que lui donnât sa dignité de
ce qu'il voulait, il n'avait de volonté que ce
Dieu, et croyait ne pouvoir que ce que le sou
Maître lui ordonnait ou lui permettait de
d'où vient qu'il aurait plutôt choisi de per
couronne et la vie que la grâce de Dieu par u
ché mortel.

Apprenons de ce saint roi qu'il n'est rien
grand ni de glorieux dans la vie que de servir
que de lui être soumis et de garder ses sainte
En quelque rang que nous soyons, estimons,
exemple, qu'il n'en est point de comparable à
qui nous élève à la qualité d'enfant de Die
frère et de cohéritier de Jésus-Christ. Il serai
indigne à nous de rougir de ses livrées; nou
riterions bien, selon sa divine parole, qu'il

en présence de son Père de nous avoir pour serviteurs.

Grâce à vos bontés, Seigneur, nous sommes bien éloignés d'avoir de si lâches sentiments. Loin de rougir de vous appartenir et d'être à votre service, nous faisons gloire d'être vos très-humbles esclaves, et de porter sur le front le signe adorable de votre croix. La grâce que nous vous demandons, c'est de ne jamais permettre que nous déshonorions par notre conduite un si glorieux esclavage.

II. POINT.

A étudier et à pratiquer ses maximes.

Saint Louis était persuadé qu'on n'est chrétien qu'autant qu'on fait profession de la doctrine de Jésus-Christ. Aussi l'étudia-t-il dès ses plus tendres années, et la pratiqua-t-il tous les jours de sa vie. Disciple également docile et fidèle, il apprit que le principal article de l'art de régner est de s'instruire des maximes de Jésus-Christ et de les suivre. Il comprit, d'abord qu'il monta sur le trône, que l'Évangile était sa règle capitale; et cet Évangile ne recommandant rien tant que l'abnégation de soi-même, il en faisait son continuel exercice, soit qu'il fût dans sa cour, soit qu'il fût en campagne.

Loin de ces grands qui s'imaginent que leur grandeur est un titre légitime pour se dispenser des jeûnes et des rigueurs prescrits par l'Église, il en ajoutait de volontaires. Il jeûnait trois fois la semaine, il portait tous les jours le cilice, et maltraitait son corps par des austérités d'autant plus merveilleuses qu'elles sont plus rares dans les cours, et moins usitées par les personnes du grand monde. Plus il avait de dureté pour lui-même, plus il avait

de compassion des pauvres. Il les aimait tendrement, comme les membres de Jésus-Christ; il les faisait manger à sa table, et il s'estimait plus honoré de les servir de ses mains royales que d'être lui-même servi par les plus qualifiés de sa cour.

Que cet exemple est confondant pour tant de personnes de condition qui regardent les misères avec indifférence et les misérables avec mépris; qui ne sont occupés que d'eux-mêmes, et qui vivent dans une mollesse tout opposée à la loi de Jésus-Christ et aux maximes de son saint Évangile! Que pourront-ils dire quand ils seront un jour confrontés avec ce saint roi?

Et nous, ô mon Dieu, quand vous nous le ferez voir, ce prince humble, mortifié, pénitent, qu'aurons-nous à prétexter pour excuser notre orgueil, notre immortification, notre aversion des plus légers exercices de la pénitence? Un des plus grands rois du monde s'humilie, et la moindre humiliation nous révolte! Un roi élevé dans la délicatesse de la cour porte sur son corps la mortification de Jésus-Christ, et nous cherchons partout nos aises! Un roi innocent, qui a conservé dans tout son lustre la grâce de son baptême, se traite aussi rigoureusement que s'il était un grand pécheur; et nous, qui le sommes effectivement, nous nous dispensons de toutes les œuvres pénibles, comme si elles ne nous étaient pas nécessaires pour l'expiation de nos péchés! Que deviendrons-nous, Seigneur, si vous n'avez la bonté de nous changer par votre grâce? Nous ne la méritons pas, il est vrai; mais serait-elle une grâce si nous la méritions?

III. POINT.

A faire la guerre pour son service.

Le saint monarque a déclaré la guerre à quiconque la faisait à Jésus-Christ : aux blasphémateurs, par la sévérité de ses édits; aux ennemis de l'Église, par le soin qu'il a eu de les réduire; aux infidèles et aux Sarrasins, par la force de ses armes. Jamais zèle n'égala celui de saint Louis, par les expéditions qu'il entreprit contre eux. Il a quitté deux fois son royaume, fait des voyages longs et pénibles, passé les mers à la tête de ses armées. Ce n'était ni pour étendre ses États ni pour acquérir de la gloire. La gloire de Jésus-Christ et la délivrance de la terre sainte, arrosée des sueurs et du sang du Sauveur, était l'unique but de ses périlleuses entreprises, et le seul objet de sa sainte ambition.

Que vos jugements sont incompréhensibles, ô mon Dieu, d'avoir permis que ce grand roi, que la pureté de ses intentions, que la sagesse de ses mesures, que la grandeur de son courage, et, plus que tout le reste, la justice et la sainteté de la cause qui le portait dans les combats, semblaient devoir assurer de la victoire, d'avoir permis, dis-je, que ses armées fussent défaites, qu'il fût d'abord fait prisonnier de guerre, et qu'il mourût enfin de peste dans une terre barbare!

Vous vouliez faire un saint, mon Dieu, et non pas un conquérant; un saint humble et soumis aux ordres de votre Providence; un serviteur fidèle, inébranlable au milieu des adversités, et plus digne d'admiration dans les plus étonnantes disgrâces que dans les plus glorieux succès. C'est ce que vous avez fait, Seigneur, pour le sanctifier, pour vous

glorifier, et pour nous faire comprendre que la
teté vaut incomparablement mieux que tout c
la gloire du monde a de plus éclatant.

SAINT AUGUSTIN

28 AOUT.

Le triomphe de la grâce.

I. POINT.

Il résiste à la grâce.

On ne saurait disconvenir que saint Au
avant sa conversion n'ait été rebelle à la gr
en obscurcit les lumières en donnant dans l
reurs de Manès; il en étouffa les salutaires m
en se livrant à l'amour impudique; il fit long
la sourde oreille à sa voix, n'écoutant que se
sions. Cette divine grâce, pour le rappeler
égarements, lui parlait tantôt par la bouche
sainte mère, qui ne cessait de l'exhorter à ch
de conduite; tantôt par celle de saint Ambrois
s'efforçait de le gagner à Dieu, soit en publi
ses sermons, soit en particulier dans les entr
qu'il avait avec lui. Il fut éclairé par les in
tions qu'il reçut du saint évêque; il fut touc
les exhortations et par les larmes de sa pieuse
Mais, combattu par d'anciennes habitudes, il
et ne voulait pas se convertir; il voulait hier
voulait plus aujourd'hui; au moins demanda
temps; et, ce temps étant venu, il ne pouvait
soudre à rompre ses chaînes.

Voilà le pitoyable état d'une âme qui s'est

malheureusement ou engager dans l'erreur, ou dominer par une violente passion. L'une et l'autre prennent sur elle un ascendant qui en fait un esclave auquel il ne reste presque plus de liberté. C'est un joug qu'il est bien plus aisé de ne pas prendre que de le secouer quand on l'a pris. On gémit sous les fers, et l'on ne saurait se déterminer à les briser. Il faut pour cela un miracle de la grâce.

Je serais bien téméraire d'en attendre, ô mon Dieu ! Et sur quoi pourrais-je fonder cette attente présomptueuse? Est-ce sur mes propres mérites, moi, dont les péchés sans nombre ont mérité mille fois l'enfer? Est-ce sur vos bontés, moi qui m'en suis si souvent rendu indigne? Quoi ! l'abus de vos grâces serait-il un titre qui m'en assurât de plus grandes? Délivrez-moi, Seigneur, d'un si funeste aveuglement. Je suis pécheur, et un grand pécheur; mais quel serait l'objet de vos grandes miséricordes, sinon de grandes misères? Je ne fais que les exposer à vos yeux avec un aveu sincère de mon indignité, et je ne désespère pas qu'à la gloire de votre infinie bonté, vous n'ayez pitié de moi comme vous l'avez eu d'Augustin.

II. POINT.

Il se rend à la grâce.

Augustin rend enfin les armes, et se soumet à la grâce, victorieuse également et de ses résistances et de ses délais. Mais comment s'y soumet-il? Pleinement et sans réserve, constamment et sans retour. Le moment décisif étant venu, une voix du ciel, mais *une de ces voix qui brisent les cèdres* [1],

[1] Ps. 28. 5.

se fit entendre, qui lui ordonna de prendre c
droit des Épîtres de saint Paul : *Non in com*
tionibus, non in cubilibus [1]. Il n'en fallut pa
vantage. L'orgueil de son esprit plia sous l'e
de la vérité, et il abjura toutes ses erreurs.
cœur, épris de l'amour du Créateur, détest
malheureuses attaches qu'il avait eues aux
tures, et il les détesta pour toujours. Il ne
vait alors assez s'étonner qu'il eût été si longt
assez aveugle pour en préférer les vains attr
l'éternelle beauté d'un Dieu si plein de char
et, pénétré du regret le plus tendre et le plus
ne cessait de s'écrier : O beauté si ancienne
nouvelle ! je vous ai aimée trop tard : *Pulchr*
tam antiqua, tam nova, sero te amavi.
dubia, sed certa conscientia amo te, Dom
Je n'ai plus ni doute, ni incertitude sur l'oblig
que j'ai de vous aimer; je suis inébranlable
déterminé à vous aimer.

Il y a bien des pécheurs qui ont offensé
comme Augustin; mais qu'il y en a peu qui s
vertissent comme lui! On trouve assez de
conversions, assez de conversions passagères;
pour des conversions entières et constantes, h
qu'il y en a peu!

Ce sont là des chefs-d'œuvre de votre
toute-puissante, ô mon Dieu. Je vous la dema
ô Père des miséricordes, et pour moi, et
toutes les personnes engagées dans le péch
vous la demande par la toute-puissante médi
de votre cher Fils, qui seul est digne que
l'accordiez à ses mérites infinis.

[1] Rom. 13. 13.

[2] Soliloq. c. 31. Conf
c. 6.

III. POINT.

Il fait triompher la grâce.

Saint Augustin ne s'est pas contenté de se rendre à la grâce; mais, pour la dédommager en quelque manière de ses longues résistances, il a combattu pour elle, et il l'a fait triompher de ses ennemis: 1° des hérétiques, surtout des manichéens et des Pélagiens, qu'il a ou confondus, ou ramenés à la vérité; 2° des mauvais catholiques, dont il a corrigé les mœurs déréglées par ses discours, par ses exemples, par ses écrits, et principalement par les livres de ses Confessions, où l'humble aveu qu'il fait de ses fautes, et le repentir qu'il en témoigne, est si capable de toucher les cœurs les plus durs, et de leur inspirer des sentiments de pénitence. Il n'est rien qu'il n'ait fait pour contribuer au triomphe de la grâce. Il a réformé le clergé, rétabli la discipline ecclésiastique, formé des clercs réguliers dans sa maison épiscopale, institué un ordre religieux, auquel il a dressé des règles, que beaucoup d'autres ordres ont suivies depuis à l'édification de toute l'Église, qui reconnaîtra dans tous les siècles que c'est à ce saint docteur, à son éminente piété, à sa profonde érudition, à son zèle infatigable et à ses admirables ouvrages qu'elle est redevable d'une grande partie de sa gloire.

N'avons-nous pas nous-mêmes résisté peut-être aussi longtemps à la grâce que saint Augustin? Quelle réparation lui avons-nous faite? Comment l'avons-nous vengée de nos délais? Qu'avons-nous fait? qu'avons-nous dit ou écrit à sa gloire? Si nous n'avons le talent ni de parler en public, ni d'écrire des livres pour exhorter les peuples à être fidèles

à la grâce, nous pouvons le faire et dans nos entretiens particuliers et par nos bons exemples. Pourquoi ne le faisons-nous pas? Voulons-nous donc, ô mon Sauveur, mourir ingrats à cette grâce victorieuse qui nous a convertis, et à vous-même, qui nous l'avez méritée par toutes les gouttes de votre précieux sang?

DÉCOLLATION DE SAINT JEAN-BAPTISTE

29 AOUT.

Du glorieux martyre de saint Jean-Baptiste.

I. POINT.

Saint Jean était en grande estime auprès d'Hérode, puisque ce prince, comme dit saint Marc, *sachant que c'était un homme juste et saint, l'honorait et l'écoutait volontiers, et se gouvernait en beaucoup de choses selon ses avis* [1]. D'ailleurs il connaissait l'humeur sanguinaire d'Hérodias, qui ne cherchait qu'à le perdre pour se délivrer d'un censeur incommode. Voilà deux considérations bien capables d'arrêter tout autre zèle que celui de ce nouvel Élie : la crainte de perdre les bonnes grâces du monarque, et d'irriter une femme puissante et emportée. Un homme dont le zèle aurait été moins parfait aurait cherché des tempéraments pour accorder la conscience avec la fortune, pour accommoder ses devoirs à ses intérêts; mais Jean-Baptiste, qui n'est à la cour que pour en corriger les désordres, reprend hardiment le péché public

[1] Marc. 6. 20.

qui en fait le scandale, sans appréhender d'encourir ni l'indignation du prince, ni la fureur d'Hérodias.

Tels sont, ô mon âme, les vrais ministres de Jésus-Christ. Comme ils n'ont point d'autre intérêt que celui de sa gloire, pourvu qu'ils la procurent, ils croient n'avoir rien à perdre; et, à l'exemple de l'apôtre saint Paul, la perte de leur repos, de leur réputation, et même de leur vie, leur paraît un gain, qu'on ne saurait trop estimer dans le service d'un Maître qui sait rendre avec usure ce qu'on a le courage de prodiguer pour lui.

Donnez-moi, ô mon Sauveur, cette vigueur apostolique dans la prédication de votre Évangile, cette fermeté d'âme qui me soutienne dans les conjonctures dangereuses où m'engage l'emploi que vous m'avez confié; cette constance héroïque du saint Précurseur, par laquelle il montra bien qu'il n'était pas un roseau que le moindre vent fait plier, mais une colonne de fer et un mur d'airain à l'épreuve des plus rudes secousses. Souvenez-vous que de moi-même je ne suis que faiblesse; et puisque vous m'obligez de parler, et de m'opposer aux ennemis de votre saint nom, revêtez-moi de la vertu d'en haut, qui me rende capable d'en triompher.

II. POINT.

Malgré la vénération qu'avait Hérode pour la vertu de saint Jean, il ne laisse pas de le faire arrêter, de le jeter en prison et de le faire mourir. Il le fit avec répugnance : l'évangéliste dit qu'*il en fut attristé* [1]; il le fit néanmoins. La chaleur du vin, la passion pour Hérodias, la complaisance

[1] Marc. 6. 26.

pour une danseuse, la légèreté d'un serment, l'
portèrent sur la considération qu'il avait pou
saint homme, et lui firent prononcer malgré
l'arrêt de sa mort.

Voilà l'affreux abîme où le démon précipit
malheureux prince, l'ayant enivré par l'amour
plaisirs. O l'étrange tyrannie d'une sale pass
quand on s'en est laissé dominer! O déplorable s
tude du cœur humain captivé par l'impudicité
quels crimes ne devient-il pas capable quand c
ci s'en est une fois rendu le maître? Mais ce
pas cette seule passion, ô mon âme, dont les s
soient si funestes. Il n'en est aucune, dès qu
est violente, qui ne porte à des excès terribles
que l'amour ne fait pas, la haine, l'injustice
vengeance, l'envie, ne le font que trop souven

Délivrez-moi de ces tyrans, ô mon divin Ma
ne leur permettez jamais l'entrée de mon c
C'est à vous qu'appartient ce cœur, c'est votre
session, c'est là que vous avez daigné vous dre
un trône : n'y souffrez pas d'usurpateur, il y v
votre gloire. Pour moi, ô mon Dieu, qui vous
consacré depuis longtemps, aidé par votre gr
je suis résolu de vous en conserver l'empire,
ne cesser jamais ni de veiller ni de combattre
je n'aie abattu vos ennemis à vos pieds.

III. POINT.

Je considérerai la conduite de la Providence
saint Jean, et la fidélité du précurseur à s'y
former. Tout lui avait heureusement succédé
qu'alors; il n'avait reçu de tous côtés que des r
ques d'estime, que des applaudissements et
honneurs; il était temps qu'il participât aux s

frances que les prophètes avaient éprouvées, qu'il fût purifié aussi bien qu'eux comme l'or dans le feu, et qu'il ajoutât, comme Job, la patience à ses autres vertus. C'est pour cela que Dieu permit son emprisonnement et sa mort. Mais avec quelle soumission accepta-t-il l'un et l'autre? Il y a bien de l'apparence qu'il alla gaiement en prison, qu'il en fit un lieu de prière où il passait des heures dans une haute contemplation, qu'il baisa mille fois ses chaînes, qu'il s'estima, comme saint Paul, très-heureux d'en être chargé, et qu'il eut une joie très-sensible de mourir pour la pureté.

Sont-ce là mes dispositions dans les divers accidents de la vie, dans les disgrâces, et surtout dans les persécutions que je souffre pour la justice? Suis-je bien persuadé que c'est un véritable honneur pour moi d'être ainsi traité? qu'il n'est rien au monde de plus glorieux? que c'est ainsi que Dieu en use envers ses amis, quand surtout il a dessein de les élever à une haute perfection? Réjouis-toi, ô mon âme, dans ces importantes occasions où il s'agit de la gloire du Seigneur, et où les vrais serviteurs montrent leur fidélité. Oublions le vain langage du siècle, qui appelle mal ce qu'on doit compter pour un bien solide, et, à l'exemple de saint Jean, recevons avec plaisir les mauvais traitements du monde; puisque *l'affliction produit la patience, la patience donne lieu à l'épreuve, l'épreuve cause l'espérance, l'espérance enfin ne trompe point tous ceux qui souffrent de cette sorte, ayant dans le cœur la charité que le Saint-Esprit y a répandue* [1], et qui est un gage de la béatitude éternelle.

[1] Rom. 5. 4, etc.

Quel bonheur pour vous, grand saint, d'avoir été précurseur, non-seulement de l'avénement du Fils de Dieu, mais encore de ses peines et de sa passion! Je me réjouis de la gloire que vous avez méritée par la fidélité avec laquelle vous avez fourni une si illustre carrière. Vous y avez été heureux dans votre naissance, plus heureux dans le cours de votre vie, plus heureux encore en votre mort. Heureux les travaux qui vous ont acquis une si riche couronne! Priez Celui dont la bonté vous a élevé à ce comble de bonheur de nous assister tellement de sa grâce, qu'après avoir ici-bas marché sur vos traces nous puissions un jour parvenir à la participation de votre gloire.

SAINT JOACHIM, PÈRE DE LA S[TE] VIERGE

DIMANCHE DANS L'OCTAVE DE L'ASSOMPTION

Comme au 26 *juillet, p.* 373.

---

* LE SAINT CŒUR DE MARIE

DIMANCHE APRÈS L'OCTAVE DE L'ASSOMPTION

Le cœur de Marie sanctuaire de la grâce.

I. POINT.

Les richesses du cœur de Marie. Prosternez-vous devant le saint Cœur de Marie, cette arche vivante de la nouvelle alliance, et dans le silence de l'admiration et de l'amour contemplez, avec tous les saints, la largeur, la longueur, la hauteur et la pro-

fondeur de cet immense abîme de la grâce. La grâce est le don de Dieu par excellence; nous ne devons pas voir seulement en elle la beauté de toutes les vertus, mais encore la beauté de l'esprit et l'âme de notre âme; c'est elle seule qui nous peut rendre agréables à Dieu; et Dieu la donne toujours à chacun des hommes avec mesure. Or elle a été répandue en Marie dans toute sa plénitude; elle a égalé en cette divine Vierge, selon saint Grégoire, dès le premier moment de sa conception la sainteté de tous les anges et de tous les saints. Car Marie a été prédestinée non pas seulement à être la reine du ciel, mais encore à être la mère même de Dieu. C'est Dieu qui s'est préparé et orné un sanctuaire dans son cœur. Quelle beauté! quelle richesse! quelle perfection! que de vertus! que de sainteté! Aussi le cœur de Jésus et le cœur de Marie ne sont qu'un seul cœur : mêmes pensées, mêmes volontés, mêmes actions. Aussi son cœur ravit-il le cœur du Roi des rois, et la cour céleste ne se lasse-t-elle pas de le contempler.

II. POINT.

La fécondité de la grâce dans le cœur de Marie. Les richesses de ce cœur ne sont pas stériles; elle les amasse, elle les garde pour les distribuer. On la nomme la mère de la divine grâce, parce qu'elle a donné au monde l'auteur même de la grâce, et aussi parce que nous devons *tous recevoir de sa* plénitude. Les saints docteurs la comparent à la mer, source et réservoir de toutes les eaux qui fécondent la terre : Marie est le réservoir et le canal des grâces de son divin Fils. Comprenez comment c'est un besoin du cœur de Marie de faire du bien,

et du monde. En comparaison de Dieu, tout paraîtra méprisable. Rien, dirons-nous, rien bon, rien n'est grand, rien n'est comparal Dieu; rien ne pourrait ni remplacer, ni ré la perte que nous en ferions par un péché mo *Quis ut Deus?*

Supplions ce glorieux prince des anges de graver bien avant dans le cœur ces paroles rieuses, et disons-lui avec l'Église : *Saint M archange, défendez-nous dans les combat nous seront livrés, afin que nous ne péris pas au jour du redoutable jugement de Die*

LE SAINT NOM DE MARIE

DIMANCHE DANS L'OCTAVE DE LA NATIVITÉ DE LA SAINTE

Puissance et douceur du nom de Marie.

La glorieuse Vierge, après avoir demeuré mois dans le sein de sa mère, et y avoir aug à tout moment le trésor immense de grâces elle fut enrichie dès l'instant de sa conceptio quit en la maison de ses ancêtres, et fut no *Marie*. Ce nom lui fut donné par l'inspirati Saint-Esprit. Méditons avec attention sur les divers qu'il renferme. Il signifie : 1° *étoile mer,* parce qu'elle apporte le calme et vient ser les orages; 2° *mer amère,* la sainte V étant comme un océan de grâces où les triste tinées du Sauveur feront couler des torrents mertume; 3° *dame élevée,* par la supériorité q

¹ In Offic. Eccles.

a sur les hommes et sur les anges; 4° *illuminée, illuminatrice,* venant, comme une aurore naissante, annoncer le Soleil de justice, et donner commencement au jour du salut. C'est ce qui fait que l'Église chante que *sa naissance a annoncé un sujet de joie à tout l'univers.*

Quel plaisir, en effet, à la très-sainte Trinité de voir naître cette bienheureuse créature, par laquelle elle a dessein d'opérer de si grandes choses; aux anges, dont elle doit être l'auguste Princesse; aux Pères dans les limbes, et aux justes sur la terre, auxquels elle allait donner un libérateur! Ne prends-tu pas la meilleure part, ô mon âme, à cette commune réjouissance? Ce n'est pas seulement la Reine du ciel et de la terre, c'est ta mère, ton avocate, ta grande et souveraine protectrice, qui vient au monde.

Père éternel, c'est votre Fille bien-aimée; c'est votre très-digne Mère, ô mon Sauveur; Saint-Esprit, c'est Celle que vous honorez du titre de votre Épouse. Adorables Personnes, vous la donnez au monde pour en faire la félicité. Ah! que je m'estimerais heureux si elle pouvait naître aujourd'hui dans mon cœur!

Oui, vous le pouvez, incomparable Mère, et c'est là toute ma consolation; vous le pouvez, dis-je, en m'obtenant une vraie dévotion envers vous. Elle ne sera pas plutôt en mon âme, qu'elle y répandra la joie, et qu'elle y fera naître une ferme espérance de posséder le Sauveur.

* LES SEPT DOULEURS DE LA S^TE VIERGE

TROISIÈME DIMANCHE DE SEPTEMBRE

Marie fut la Reine des martyrs, parce qu'elle a souffert le plus long et le plus douloureux des martyres.

I. POINT.

Marie a souffert le plus long des martyres.

Marie est appelée la Reine des martyrs, et elle a mérité ce titre auguste en souffrant le plus grand des martyres qu'on pût endurer, après celui de son divin Fils. On a le nom de martyr quand on subit, pour l'amour de Dieu, une douleur capable de causer la mort, sans que la mort s'ensuive nécessairement : c'est ainsi que saint Jean l'Évangéliste est un des plus glorieux martyrs, quoiqu'il ne soit pas mort dans la chaudière d'huile bouillante où il fut plongé. Quelle martyre fut donc Marie, dont le cœur sacré a été percé, à la mort de Jésus-Christ, son Fils, d'une douleur qui suffisait pour donner non pas une fois, mais mille fois la mort !

Comme Jésus commença sa Passion dès sa naissance, ainsi Marie souffrit son martyre pendant toute sa vie. Plus éclairée du Saint-Esprit que les prophètes, elle comprenait mieux qu'eux les prédictions du Messie contenues dans les livres sacrés. La Vierge, nous dit sainte Brigitte dans ses Révélations, savait combien le Verbe incarné souffrirait pour le salut des hommes ; et elle compatissait déjà, avant d'être la mère du Sauveur, à ses cruelles souffrances. Elle a toujours ainsi rempli la signification

de ce nom de *Marie*, qui signifie *mer amère :* sa vie n'a été qu'une mer toute remplie d'amertume.

Sa douleur s'accrût sans mesure quand elle devint la mère du Sauveur; la triste pensée des peines que devait endurer son cher Fils ne pouvait s'effacer de son esprit, et faisait supporter à son cœur si tendre le plus cruel et le plus continuel des tourments, alors même qu'elle donnait à Jésus les soins maternels les plus doux.

Marie put donc bien dire avec David : J'ai passé ma vie dans la douleur et dans les larmes. Le temps, loin d'adoucir ses chagrins, les voyait s'augmenter sans cesse. A mesure que Jésus croissait, elle l'aimait avec plus de tendresse, et elle le voyait plus près de sa sanglante Passion. Marie croissait ainsi comme la rose au milieu des épines, et ces épines croissaient avec Marie pour la déchirer de plus en plus cruellement. Compatissons à ce long martyre de notre Mère, qui l'a rendue la Reine des martyrs; mêlons nos larmes à ses larmes, et détruisons en nous les restes du péché, qui en fut la première cause.

II. POINT.

Marie a souffert le plus douloureux des martyres.

Qui pourrait apprécier la grandeur du martyre de Marie? Jérémie ne sait *à qui il comparera* [1] cette Mère de douleurs, lorsqu'il considère ce qu'elle souffre à la mort de son Fils. O Vierge bénie, comme l'amertume de la mer surpasse toute autre amertume, ainsi votre douleur surpasse toute autre douleur! Saint Anselme nous dit que si Dieu n'avait pas conservé la vie de Marie par un miracle singu-

[1] Thren. 2. 13.

lier, sa douleur aurait suffi pour lui causer la mort à chaque moment.

C'est dans son âme que Marie a été percée et martyrisée par la Passion de son divin Fils, selon la prophétie de saint Siméon : *Un glaive de douleur percera votre âme* [1]. Autant l'âme est plus noble que le corps, autant cette douleur l'emporta sur les douleurs du corps, nous dit sainte Catherine de Sienne. Et en assistant, sur le Calvaire, au grand sacrifice du Sauveur des hommes, on pouvait voir deux grands autels, l'un sur la croix dans le corps de Jésus, l'autre au pied de la croix dans le cœur de Marie ; pendant que le Fils immolait sa chair par la mort, Marie immolait son âme par la compassion.

Les autres martyrs souffraient en sacrifiant leur vie ; Marie souffrait en sacrifiant celle de son Fils, qu'elle aimait plus que la sienne propre, et d'un amour qui n'eut jamais d'égal : elle souffrait dans son cœur tous les tourments de Jésus ; elle se sentait déchirée par les soufflets, par les coups de fouet, par les épines et par les clous ; et, comme nous le fait remarquer saint Bonaventure, toutes les plaies répandues sur le corps de Jésus se trouvaient réunies dans le cœur de Marie.

Disons plus encore : la Mère de Jésus, en voyant souffrir son Fils bien-aimé, souffrait plus que si elle avait enduré tous ces tourments en sa place ; car tel est fait le cœur d'une vraie mère ; et quelle mère eut jamais pour son fils le cœur de Marie pour Jésus ? Elle aurait donné avec joie mille vies, et souffert mille martyres, pour l'arracher des mains de ses bourreaux.

1 Luc. 2. 35.

s saints souffraient dans leurs tourments, mais amour pour Jésus leur rendait ces douleurs es et aimables. Souvent même l'amour divin ils étaient enivrés ne leur faisait sentir ni leurs nents ni la mort; la pensée de Jésus crucifié mplissait de force et de consolation. Mais il en tout autrement pour Marie : c'est son amour aisait son supplice, et ce qui consolait les s, la crucifiait plus douloureusement. Les rs sont représentés chacun avec l'instrument n supplice; aimons à représenter Marie avec mort dans ses bras. Ah! pour comprendre artyre, il faudrait mesurer l'amour immense n cœur brûlé par deux brasiers ardents, par ur naturel et par l'amour surnaturel de son qui était son Dieu. Écoutons-la nous dire : *s tous qui passez par le chemin de la vie, ez-vous, et voyez s'il est une douleur sem- à ma douleur* [1]. Non, il n'en est point, ô de Jésus, ô Reine des martyrs, et vous seule pu dignement compatir à la mort du Dieu ur. Hélas! faut-il que les hommes doublent e, par leurs péchés et leur impénitence, la on si douloureuse de votre cher Fils et la vôtre! reconnais coupable de ce crime, ô ma Mère, s Jésus et envers vous; mais je veux l'expier, soler un peu votre cœur, en devenant un fidèle le de Jésus crucifié, et en n'oubliant jamais opres douleurs.

ren. 1. 12.

LES SEPT DOULEURS DE LA SAINTE VIERGE.

1 Siméon annonce à Marie qu'un glaive de douleur percera son cœur.
2 Marie fuit en Égypte pour soustraire Jésus à la fureur d'Hérode.
3 Marie perd Jésus pendant trois jours à Jérusalem.
4 Marie rencontre Jésus portant sa croix et montant au Calvaire.
5 Marie voit Jésus cloué et mourant sur la croix.
6 Marie voit le corps de Jésus percé d'une lance, et le reçoit dans ses bras.
7 Marie voit le corps de Jésus déposé dans le sépulcre.

FIN

TABLE

TOME TROISIÈME

MÉDITATIONS

SUR LES FÊTES PRINCIPALES

JUILLET.

AOUT.

SEPTEMBRE.

FIN DE LA TABLE DES MATIÈRES DU IIIe VOLUME.

Tours. — Impr. Mame.

ABRÉGÉ

DES

MÉDITATIONS

DU PÈRE LOUIS DU PONT

TOME IV

ABRÉGÉ

DES

MÉDITATIONS

DU PÈRE LOUIS DU PONT

DE LA COMPAGNIE DE JÉSUS

SUIVI

D'UNE RETRAITE DE HUIT JOURS

PAR LE PÈRE NICOLAS FRIZON

DE LA MÊME COMPAGNIE

NOUVELLE ÉDITION

REVUE ET COMPLÉTÉE

TOME IV

COMPRENANT LES MÉDITATIONS

XVII[e] DIM. APRÈS LA PENTECÔTE AU I[er] DIM. D'AVENT
DES FÊTES PRINCIPALES D'OCTOBRE ET DE NOVEMBRE
ET DE LA RETRAITE

PARIS

LIBRAIRIE DE M[me] V[e] POUSSIELGUE-RUSAND

RUE SAINT-SULPICE, 23

1862

ABRÉGÉ

DES

MÉDITATIONS

DU P. DU PONT

XVII[e] DIMANCHE APRÈS LA PENTECOTE

Combien Dieu désire d'être aimé.

A l'occasion du grand précepte de l'amour de Dieu, contenu dans l'Évangile de ce jour.

I. POINT.

Dieu nous aime, mais il veut être aimé de nous. Il nous fait un commandement exprès de *l'aimer de tout notre cœur, de toute notre âme, de tout notre esprit, de toutes nos forces* [1] : c'est-à-dire avec tout l'attachement et toute l'ardeur possibles : commandement que le Fils de Dieu, qui est la Vérité même, nomme *le premier et le plus grand de tous* [2], comme il l'est effectivement, étant la base et le fondement de tous les autres; l'acte qu'il ordonne étant le plus noble, le plus méritoire, le plus doux et le plus efficace que puisse faire un chrétien, et renfermant en soi la plénitude de toute la loi.

Quelle estime dois-tu faire, ô mon âme, de ce précepte, dont l'accomplissement t'élève à un si

[1] Deut. 6. 5.

[2] Matth. 22. 38.

haut degré de perfection, te fait remplir tous tes devoirs, te comble de tant de biens, et te met en possession de l'amitié de Dieu, qui est le plus précieux de tous! Car Dieu ne veut être aimé de nous qu'afin que nous soyons dignes de son amour; et s'il désire que nous l'aimions sans mesure, c'est qu'il a dessein de nous aimer sans bornes.

O divin amant de nos âmes, qui nous commandez de vous aimer sans réserve, *donnez-nous ce que vous nous commandez, afin que nous accomplissions ce que vous désirez. Faites que vous je aime, ô mon Dieu, comme vous m'aimez*[1]; que je vous aime de tout mon cœur, en détruisant mon amour-propre, pour faire régner en sa place votre seul amour; de toute mon âme, en soumettant toutes mes passions à vos lois saintes; de toutes mes forces, en les consacrant absolument à votre service. Vous voyez mon désir, vous savez ma faiblesse; rendez-moi facile, par votre grâce, ce qui est impossible à ma nature destituée de vos secours.

II. POINT.

Dieu veut tellement que nous l'aimions, qu'il nous donne lui-même l'amour dont il veut être aimé: *car la charité vient de Dieu*[2], comme saint Jean nous en assure. L'amour infini qu'il nous porte ne s'arrête pas là; outre la charité qu'il répand dans nos cœurs, il nous communique l'auteur même de la charité, je veux dire le Saint-Esprit; et comme il est inséparable du Père et du Fils, en le recevant on reçoit en même temps toutes les personnes de l'adorable Trinité, selon cette parole du Fils de Dieu: *Si quelqu'un m'aime, il sera aimé de mon Père: nous*

[1] S. Aug. [2] I Joan. 4. 7.

*drons à lui, et nous ferons en lui notre de-
re* [1].

mon âme, tressaille de joie de ce que ton Dieu t qu'amour, et que tu ne saurais l'aimer sans osséder. Si Dieu est la charité même, qu'est-il lus sublime et de plus grand que la charité? et lui qui demeure dans la charité demeure en , qu'y a-t-il de plus assuré? Si Dieu demeure elui qui l'aime, qu'y a-t-il de plus heureux? peux-tu donc aimer, si tu n'aimes pas la cha-
?

que je vous aime, Seigneur, qui êtes ma force, refuge [2], ma gloire et ma consolation. Unis-moi à vous par les nœuds sacrés de la plus par- charité, comme le Père, le Fils, et le Saint- rit, sont unis ensemble par l'amour essentiel qui est commun. Rompez en moi tout attachement raire à cette heureuse union que je désire d'a- avec vous seul. Rendez-vous maître de toutes uissances de mon âme, et faites-y régner votre ur avec un parfait empire.

III. POINT.

our nous obliger à aimer Dieu, c'était bien assez l nous en fit un ordre exprès : cependant il te à son commandement des promesses capa- de gagner les cœurs les plus intéressés. *Si lqu'un m'aime*, dit-il, *je l'aimerai, et me ouvrirai à lui* [3]: c'est-à-dire, outre les dou- s et les bénédictions dont je le comblerai dans e vie, je lui donnerai la vie éternelle en l'autre; proportion de l'amour qu'il aura eu pour moi,

Joan. 14. 23.
Psal. 17. 2, 3.
[3] Joan. 14. 21.

je le remplirai de joie, et je l'élèverai au-dessus des autres dans mon royaume. Enfin, pour ne rien omettre de ce qui peut m'engager à son amour, il me déclare *coupable de la mort* [1] éternelle, si je ne l'aime.

Qu'importe à ce grand Dieu que tu l'aimes ou que tu ne l'aimes pas, ô mon âme? Quel bien, quel intérêt peut-il retirer de ton amitié, pour la rechercher avec tant d'empressement? Il est infiniment heureux sans toi; et il a cependant autant de passion d'en être aimé que si tout son bonheur dépendait de cet amour. Il emploie, pour se l'attirer, la force de ses charmes, l'éclat de ses récompenses, la terreur de ses menaces; et de ces trois choses il fait une triple chaîne pour entraîner ton cœur. Cœur plus dur qu'un rocher, est-ce donc que tu ne te rendras pas?

O mon Dieu, ô Dieu d'amour, je vous ai résisté trop longtemps. Confus d'avoir tant différé à vous aimer, je veux dédommager vos bontés de mes délais, par la vive ardeur avec laquelle je vais enfin vous aimer. Je ne sais qu'admirer davantage, ou la constance avec laquelle vous avez poursuivi mon amour, ou l'opiniâtre refus que j'ai fait de vous le donner. Avais-je besoin, Seigneur, que vous me commandassiez de vous aimer? et fallait-il que, pour être obéi, vous missiez en usage et les récompenses et les menaces? Pouvais-je être heureux sans vous aimer? et n'était-ce pas déjà pour moi le plus grand de tous les malheurs de ne vous aimer pas?

[1] I Joan. 3. 15.

LUNDI DE LA XVIIe SEMAINE
APRÈS LA PENTECOTE.

Ce que c'est que la Providence.

I. POINT.

La Providence est une disposition et un ordre des moyens que Dieu choisit pour conduire ses créatures à leur fin. Sa sagesse les connaît tous, sa bonté lui fait prendre les plus assurés, et sa puissance surmonte tous les obstacles qui pourraient s'opposer à l'exécution de ses desseins.

Quel bonheur à une âme de vivre dans le sein de cette aimable Providence; d'être portée comme un enfant entre ses bras, et d'en être conduite comme par la main dans la voie du salut! Quelle assurance et quelle consolation de se laisser gouverner par un Dieu qui sait tous nos besoins, qui se porte avec inclination à les soulager; à qui, pour en venir à bout, rien n'est impossible; qui suppléera à mon ignorance par sa sagesse, à ma malice par sa bonté, et à ma faiblesse par sa puissance! Pensons, ô mon âme, pensons sérieusement à lui plaire, et il aura soin que nous ne manquions de rien.

O Dieu de mon âme, en qui dès les premières années de ma vie j'ai mis toute mon espérance, souffrez que je fasse avec vous cet accord, dont dépend tout mon bonheur en cette vie et en l'autre; que vous embrassiez mes intérêts, et que j'embrasse les vôtres. J'aurai pour vous un attachement perpétuel, prenez pour moi tout le soin d'un bon Père.

Si cette heureuse alliance de mon cœur et du vôtre est une fois conclue, je suis tranquille, et je dirai tous les jours de ma vie, ravi de joie : *Mon bien-aimé est à moi, et je suis à mon bien-aimé*[1].

II. POINT.

Représentons-nous les avantages que nous apportent les soins de la Providence, afin de nous exciter par cette considération à l'aimer et à nous confier en elle. Elle est la source de tous les biens que j'ai reçus des créatures. Elle m'a donné l'être avec mes parents, elle m'a instruit avec mes maîtres, elle m'a guéri avec mes médecins ; elle a été avec mes amis toute la douceur de ma vie ; elle m'a conduit dans le chemin de la justice avec les directeurs de mon âme ; elle m'a servi de mère, de nourrice, de guide, de pasteur, et il n'est point d'office de charité qu'elle n'ait exercé envers moi.

Réjouis-toi, mon âme, des biens infinis que tu possèdes sous une si puissante protection. Reconnais l'obligation que tu as d'aimer une Providence si bienfaisante, de l'honorer comme ta mère, et de t'abandonner à sa conduite. Repose-toi sur elle de tous les besoins de la nature et de la grâce ; jette dans son sein tout ce qui te cause de l'inquiétude, parce qu'elle a soin de toi ; et, puisqu'elle te tient lieu de tout, n'attends que d'elle ta subsistance, ton secours, ta consolation, et la bénédiction de toutes tes entreprises.

O Providence également sage, bonne et puissante, qui employez les lumières de la Sagesse éternelle pour nous conduire, et qui ouvrez le cœur et la main

[1] Cant. 2. 16.

du Père des miséricordes pour verser sur nous mille bénédictions, je vous adore et je vous bénis comme ma souveraine protectrice; je vous remercie des soins que vous daignez prendre d'un chétif ver de terre comme moi. Continuez-les, je vous en conjure, tenez-moi toujours sous votre main, vous m'empêcherez de tomber; si je tombe, vous me relèverez; si je suis attaqué, vous me défendrez; et vous ne cesserez de veiller sur moi, que je ne sois arrivé par vos bontés au port de la bienheureuse éternité.

III. POINT.

La Providence de Dieu a cela de propre, qu'elle s'emploie tout entière au bien de ses créatures, sans avoir besoin de songer à elle-même, et qu'elle a tellement soin de toutes en général, qu'elle s'applique à chacune en particulier, sans oublier celles qui paraissaient les moins dignes de son application. C'est ce qu'elle fait singulièrement à l'égard des hommes : car Dieu ayant *fait les grands et les petits,* comme dit le Sage, *il a également soin de tous* [1].

Il n'est pas de notre Dieu comme des princes de la terre, qui n'ont la plupart ni assez de lumière ni assez de condescendance pour apercevoir et pour soulager les besoins de leurs plus vils sujets. Il n'est point d'hommes si méprisables, sur lesquels Dieu ne daigne abaisser ses yeux et son cœur; il ne perd de vue aucune de leurs nécessités; et plus elles sont grandes, plus il a d'empressement d'y remédier.

Mon Dieu, que cela est consolant d'être au ser-

[1] Sap. 6. 8.

vice d'un si bon Maître, qui tient un compte exact de tout à ses serviteurs; qui veille incessamment à leur conservation, et qui se plaît à *les relever de la poussière, pour les faire asseoir avec les princes* du ciel[1]! Oui, mon Dieu; je ne suis qu'un néant, je n'ai rien qui puisse me rendre recommandable à vos yeux; je suis le dernier de vos serviteurs : toute ma bassesse cependant ne vous empêche pas d'avoir soin de moi. Soyez béni mille et mille fois, Seigneur, d'une si incompréhensible bonté; que tout le ciel vous en loue, et qu'il n'y ait rien en moi qui ne vous en glorifie; soyez à jamais le maître de mon sort, je le remets entre vos mains, disposez-en selon votre très-sainte volonté; faites que je sois si fidèle à la suivre pendant ma vie, que vous me trouviez digne, à la mort, de vos éternelles récompenses.

MARDI DE LA XVIIe SEMAINE

APRÈS LA PENTECOTE.

De la Providence de Dieu dans le gouvernement du monde.

I. POINT.

Aussitôt que Dieu eut créé le monde par sa puissance, il commença à le gouverner par sa sagesse. *Quel autre a été établi pour commander sur la terre, et pour gouverner le monde qu'il a créé[2]?* C'est de quoi le Sage loue le Créateur, lorsqu'il lui dit: *Votre providence, ô Père, conduit toutes*

[1] Ps. 112. 6. 7. [2] Job. 34. 13.

choses dès le commencement du monde [1] : avec cette différence, qu'elle porte à leur fin, par une impression nécessaire, les créatures qui sont destituées de raison; au lieu qu'elle n'y conduit celles qui en sont douées qu'avec leur consentement, voulant qu'elles conspirent elles-mêmes à leur bonheur, par un abandon volontaire à sa conduite.

Écoutons de quelle manière Dieu nous invite à cet heureux assujettissement, qui doit faire notre bonheur. *Je suis le Seigneur votre Dieu,* dit-il; *je vous conduirai dans la voie où vous marchez. O que je souhaiterais que vous eussiez bien observé mes lois! Votre paix serait comme un fleuve, et votre justice, comme les abîmes de la mer* [2]. C'est ainsi qu'on parle à des enfants, et non pas à des esclaves.

O souverain Maître du monde, qui gouvernez avec un empire absolu les créatures qui n'ont pas de liberté, et qui exigez de celles qui sont libres une obéissance volontaire à vos ordres et une parfaite résignation de leur cœur à toutes vos volontés! rendez-vous tellement maître du mien, que votre bon plaisir en soit la règle, et qu'il ne s'y élève jamais le moindre mouvement qui s'oppose à vos désirs. Voilà la grande grâce que je vous demande tous les jours, ô mon Dieu, de détruire en moi tout ce qui est capable de mettre obstacle à l'accomplissement des desseins que votre Providence a sur moi de toute éternité.

II. POINT.

Considérons les propriétés admirables du gouvernement de Dieu. C'est un gouvernement de

[1] Sap. 14. 3. [2] Isa. 48. 17, 18.

Père et de Maître, qui n'a rien ni de rude ni de faible, comme le Sage le reconnaît, lorsqu'il dit que la Sagesse incréée *atteint avec force d'une extrémité à l'autre, et qu'elle dispose tout avec douceur*[1] : gouvernement toujours plein d'équité et de bonté, tendant au bonheur éternel de ceux qui y sont soumis.

Voilà le grand modèle sur lequel ceux qui sont dans les charges doivent former leur conduite, en c hant de faire en sorte qu'elle soit paternelle et non pas tyrannique; qu'elle soit ferme et efficace, et non pas molle et timide; qu'elle soit juste sans être sévère; et qu'elle n'ait point d'autre but que l'avantage des personnes dont le soin leur est commis, et la gloire de celui dont ils ont l'honneur d'être les ministres. On est heureux quand on est sous un gouvernement pareil.

Que le sort de vos fidèles serviteurs est donc heureux, Seigneur, d'être entre les mains d'un Dieu, dont la sagesse, la justice, la puissance et la miséricorde travaillent incessamment à leur félicité! Il n'y en a pas un seul qui ne doive dire avec le Prophète royal : *Le Seigneur me gouverne, je ne manquerai de rien*[2]. Oui, je trouverai en vous, Seigneur, la vie, l'honneur, le plaisir, la grâce, les dons spirituels, et tout ce qui m'est nécessaire pour arriver au ciel. Je n'ai rien à craindre au monde, que de me gouverner moi-même; et rien à désirer, que d'être constamment gouverné par votre adorable Providence.

III. POINT.

Ce qui doit encore nous rendre le gouvernement

[1] Sap. 8. 1. [2] Psal. 22. 1.

de la Providence plus aimable, c'est que ses soins *s'étendent d'une extrémité à l'autre* [1], sur toutes les créatures, depuis le premier des séraphins jusqu'au plus vil vermisseau, et que le moindre des hommes lui est aussi cher que le plus grand monarque.

O le grand et aimable Dieu que nous servons, mon âme! Les petits et les grands sont également sujets à son empire; il gouverne aussi aisément toutes les nations de la terre, qu'un homme seul; et il s'applique avec autant d'affection à la conduite d'un homme seul qu'au gouvernement de tous les anges.

O Dieu infiniment bon, infiniment puissant, vous avez soin de chacun de nous, comme s'il n'y avait que nous dans le monde; vous veillez au bien de tous, et à celui de chaque personne. Je suis sûr que vous avez soin de moi, qui ne suis que le dernier des hommes; que le moindre cheveu de ma tête ne tombe pas sans vos ordres; que je suis jour et nuit sous votre protection paternelle. Je vous en rends mes très-humbles actions de grâces; je vous en bénis, je vous en loue; et toute la reconnaissance que je puis vous en témoigner, c'est d'avoir toujours pour vous la confiance et l'amour d'un enfant.

[1] Sap. 8. 1.

MERCREDI DE LA XVII[e] SEMAINE

APRÈS LA PENTECOTE.

De la Providence de Dieu dans les maux.

I. POINT.

Toutes les peines du corps et de l'âme qui nous arrivent en ce monde, sont dans la disposition de la Providence ; elle s'étend même jusqu'aux désordres des impies, qu'elle ne permettrait pas, si elle ne savait en tirer sa gloire et l'avantage des élus. C'est ce qui faisait dire à saint Augustin [1], que Dieu ne souffrirait rien d'imparfait et de mauvais dans ses ouvrages, s'il n'était assez puissant et assez bon pour faire sortir le bien du mal même. Ce bien consiste dans la manifestation de ses divines perfections, qu'il fait éclater, tantôt en prévenant nos maux, tantôt en les guérissant, tantôt en les tournant à notre avantage, et nous donnant lieu d'y exercer les plus héroïques vertus.

C'est par là que nous devons nous soutenir dans toutes les adversités qui nous arrivent; et nous y trouverons toujours de quoi nous consoler, si nous les regardons dans les desseins de Dieu : car alors nous les estimons comme de vrais biens, puisqu'il en fait les moyens de procurer sa gloire et notre propre sanctification. Oui, quelque affligé que je sois, je dois me réjouir dans cette pensée : Mon affliction vient de Dieu, qui veut se glorifier et me sanctifier dans mes disgrâces.

[1] *In Enchirid.* c. 11. t. III.

O Dieu infiniment bon et infiniment puissant, qui tirez l'huile du plus dur rocher, et qui me faites goûter les plus doux plaisirs dans les plus grandes amertumes; je vous remercie de toutes les dispositions de votre Providence sur moi. Soit que vous me frappiez, soit que vous me guérissiez, je vous bénis également; parce que, dans mes plaies aussi bien que dans ma guérison, vous n'avez sur moi que des vues de miséricorde. Je les révère, ces vues adorables, j'y entre avec la plus respectueuse soumission, et je ne crains rien au monde que de me soustraire à votre amoureuse conduite.

II. POINT.

La Providence de Dieu paraît admirablement dans les tentations qu'il permet au démon de nous livrer. Il ne nous abandonne point à la fureur de cet ennemi cruel; il lui prescrit des bornes, qu'il n'oserait passer; il mesure ses attaques à nos forces et à sa grâce; et, quoique Satan de sa part prétende nous perdre par ses malignes suggestions, Dieu de son côté ne s'y propose que notre bien, en nous faisant recourir à la prière, à l'humilité, à la mortification, et nous faisant pratiquer avec ferveur les vertus que le tentateur s'efforce d'étouffer dans nos âmes.

Que craignons-nous, ô mon âme? Nous avons à la vérité contre nous un ennemi redoutable : mais nous avons pour nous un tout-puissant protecteur. Le démon a beau frémir, menacer, conjurer notre perte; il est sous la main de Dieu, qui le tient enchaîné; qui ne lui permettra pas de nous tenter au delà de nos forces, et qui nous fera sortir avec avantage des combats qui nous seront livrés.

Il est vrai, ô mon Seigneur, que je suis faible, que mes ennemis sont puissants, que j'aurais tout à craindre d'eux, si vous m'abandonniez à moi-même : mais vous êtes plus fort pour me soutenir, que je ne suis faible pour succomber; vous avez plus de puissance et de bonté pour me défendre, que tout l'enfer n'a de force et de malice pour me perdre. C'est là sur quoi je m'appuie, c'est le motif de mon inébranlable confiance.

III. POINT.

La Providence de Dieu ne se fait pas moinss entir dans les maux qui nous viennent de la part des hommes. Quoiqu'il ne veuille pas leur malice, il s'en sert cependant, comme d'un instrument, pour nous châtier de nos péchés et pour éprouver notre vertu; de sorte que c'est de la main de Dieu que nous devons recevoir tout le mal qui nous arrive de la part des causes libres, aussi bien que des causes nécessaires. C'est ainsi qu'en usait le saint roi David, lorsque ses gens voulant venger l'injure que lui faisait Séméi, il leur disait : *Le Seigneur lui a ordonné de me dire des injures : et qui serait si hardi que de demander au Seigneur pourquoi il en use ainsi? Peut-être changera-t-il ses malédictions en des sujets de bénédiction* [1].

C'est ainsi que je dois me parler à moi-même, dans les persécutions des hommes, pour m'en adoucir la dureté, et pour m'empêcher d'en former des plaintes. Quel sujet ai-je de murmurer et de me plaindre? C'est Dieu lui-même qui m'a envoyé cet

1 II Reg. 16. 10.

nt dont je suis si piqué, cet outrage que je sens vement, ce mauvais traitement qui me paraît ligne. Est-ce à moi à lui en demander la raison? ois-je pas plutôt accepter ma peine avec résion, la prendre volontiers de sa part, et m'as- qu'il la rendra salutaire à mon âme?

i, mon Dieu, *je suis demeuré muet, et je n'ai ouvert la bouche, parce que c'est vous qui ez causé le mal que je souffre*[1]. Il appartient à un ver de terre de trouver à redire aux disons de son Créateur! Ah! je les trouve toutes bles, quelque rigoureuses qu'elles paraissent nature, et je les reçois avec un profond respersuadé qu'elles sont très-sages, très-justes, s-utiles à mon salut. Je baise avec une tendre ission la main qui me frappe; c'est la main bon Père, qui ne me corrige que pour me e digne d'avoir part un jour à son royaume el.

JEUDI DE LA XVIIe SEMAINE

APRÈS LA PENTECOTE.

a Providence de Dieu dans le soin qu'il donne aux anges de notre conduite.

I. POINT.

a plu à Dieu de députer des esprits célestes nous servir de guides dans la voie du ciel. ne il nous aime, et qu'il sait d'une part notre me faiblesse, et, de l'autre, la puissance des mis invisibles qui nous font continuellement

. 38. 10.

la guerre, il nous donne à chacun, dès le moment de notre naissance, un protecteur pour nous défendre, et nous conduire comme par la main dans le chemin du salut; et ce protecteur est un de ces princes de l'empyrée, qui assistent continuellement autour de son trône. Voilà pourquoi le Sauveur disait: *Gardez-vous bien de mépriser les petits enfants: car je vous assure que leurs anges voient toujours la face de mon Père qui est dans le ciel* [1].

Avons-nous jamais bien fait réflexion sur l'honneur que Dieu nous fait d'attacher à nos côtés un de ces courtisans, de le charger du soin de nos corps et de nos âmes, et d'en faire l'instrument de sa Providence, pour nous diriger dans toutes nos voies? Qui sommes-nous pour mériter une telle faveur, qui en comprend une infinité d'autres? et quelles actions de grâces en rendrons-nous à un Dieu qui nous donne de si éclatantes marques de son estime et de sa bienveillance?

O mon Dieu, qui nous distinguez d'une manière si obligeante, oubliez-vous quelle est notre bassesse, et la dignité de vos anges? Vous nous avez dit, par votre Prophète, que *vous avez mis l'homme un peu au-dessous de l'ange* [2]. N'est-ce pas, au contraire, mettre l'ange beaucoup au-dessous de l'homme, que de l'employer à son service? Je vous remercie, aimable Père, de l'estime et de l'affection que vous avez pour moi, du zèle que vous avez pour mon salut, et du soin que vous prenez de tout ce qui me regarde. O que ne puis-je répondre à tant de bontés par un amour très-ardent et par une fidélité inviolable!

1 Matth. 18. 10. 2 Ps. 8. 6.

II. POINT.

es offices de ces anges tutélaires sont de nous luire dans toutes nos démarches, de veiller cesse sur nous, de nous garantir des dangers, ous défendre des démons, d'éloigner de nous bjets qui peuvent allumer nos convoitises, de s suggérer de saintes pensées, de nous porter pratique des vertus, et surtout aux exercices endent à nous unir avec Dieu. *Ils nous pré-nent*[1], comme dit David, en nous excitant à la re; *ils se tiennent auprès de nous lorsque s prions*[2], afin que notre oraison soit humble, nte et tranquille.

uelle assiduité d'un si noble esprit auprès d'une e créature, d'une créature souvent indocile, ate et insensible! Rien ne rebute mon ange ien; il se trouve aussi content à mes côtés l'est dans la cour du Roi des rois, parce que loire ne consiste ni à conduire le soleil, ni à uer les globes célestes, mais à accomplir la vo- du Seigneur, dont il fait tout son bonheur. Dieu, le grand exémple pour moi! Mais aussi e obligation j'ai de m'abandonner à la conduite gardien fidèle, de suivre ses impressions, et archer sous sa main dans les voies de la plus perfection!

saint ange, qui daignez vous abaisser jusqu'à dre soin d'un homme qui n'est que poussière, onnez-moi mes infidélités, mon ingratitude, indocilités, et mon peu de respect pour votre ence; et agréez la résolution que je fais de me

. 67. 26. [2] Apoc. 8. 3.

rendre désormais moins indigne de la charité que vous avez pour moi. Continuez à cultiver mon âme, purifiez-la de ses péchés, remplissez-la de lumière et de vertu; inspirez-lui du goût pour la prière, communiquez-lui dans l'oraison cette sainte ardeur dont vous brûlez, et ne l'abandonnez pas surtout au moment de la mort; recevez-la pour lors entre vos mains, pour la porter dans le sein du Dieu des miséricordes.

III. POINT.

Notre reconnaissance envers nos bons anges devrait égaler la bonté qu'ils ont pour nous. Nous avons un beau modèle de cette reconnaissance dans la personne du jeune Tobie, qui, charmé des soins que l'ange Raphaël avait pris de le conduire et de le sauver de mille périls dans son voyage, disait à cet aimable conducteur : *Quand je me donnerais à vous pour être votre esclave, je ne pourrai pas reconnaître dignement les obligations que je vous ai* [1].

Ce que le même Tobie disait aussi à son père, dans le désir de marquer sa parfaite gratitude à l'égard de l'ange Raphaël, disons-le à nous-mêmes, pour nous animer à prendre de pareils sentiments envers notre bon ange. *Quelle récompense,* ô mon âme, *pourrons-nous lui donner, qui ait quelque proportion avec les biens dont il nous a comblés? Il m'a mené et ramené dans une parfaite santé* [2]*;* il a éloigné de moi le démon, il m'a délivré du monstre infernal qui m'allait dévorer, il m'a fait voir la lumière du ciel, et c'est par lui que je me trouve rempli de toute sorte de bénédictions. Que

[1] Tob. 9. 2. [2] Tob. 12. 3.

pouvons-nous lui donner qui soit comparable à ce qu'il a fait pour nous?

Je vous en dis de même de tout mon cœur, ô mon saint ange, ô mon guide, ô mon protecteur, ô mon maître, ô mon consolateur! car vous avez rempli tous ces offices à mon égard. Si je ne me suis pas égaré, j'en suis redevable à votre conduite; si j'ai remporté quelque victoire sur le démon, je la dois à vos bontés; si je n'ai pas ignoré mes devoirs, vous me les avez appris; si mon cœur a senti quelque consolation, c'est vous qui l'avez consolé, et qui avez dissipé sa tristesse. Que puis-je donc faire pour vous témoigner ma très-humble reconnaissance, sinon de songer souvent à vous, de recourir à vous dans toutes mes peines, de mettre en vous toute ma confiance, et de vous abandonner ma liberté? C'est à quoi mon cœur est disposé : au moins est-ce la disposition que je demande à Dieu, et que j'espère obtenir par votre intercession.

VENDREDI DE LA XVIIe SEMAINE
APRÈS LA PENTECOTE.

De la Providence de Dieu dans la réparation du monde.

I. POINT.

Considérons premièrement comme Dieu, par une admirable invention de sa Providence, a sauvé le monde, que le péché du premier homme avait perdu. Il était bien aisé à Adam de conserver pour lui et pour toute sa postérité la justice originelle, dans laquelle il avait été créé. Il n'était sujet ni à la

révolte de la chair, ni aux misères de la vie, ni aux persécutions des méchants, qui sont les trois grandes causes de notre inconstance dans le bien. Le démon même ne pouvait l'attaquer autrement, qu'en lui proposant quelque objet agréable, à l'attrait duquel il lui était bien facile de résister.

Quelle faute à ce chef de tous les hommes, de s'être volontairement laissé séduire, et d'avoir, en transgressant l'ordre de Dieu, privé ses enfants des avantages dont ils auraient joui, comme lui, s'il eût demeuré fidèle! Qui n'aurait cru cette faute irréparable? Dieu la répare cependant par sa miséricorde; et l'ineffable moyen dont il se sert pour la réparer, c'est l'Incarnation de son Fils! O *heureuse faute*, pouvons-nous dire avec l'Église, *qui a mérité d'avoir un tel Réparateur* [1]!

Mon Dieu, c'est ici que vous faites voir avec éclat les ressources de votre admirable Providence. O Père céleste, que pouvait faire de plus étonnant votre toute-puissance, que de livrer votre Fils unique à la mort, pour racheter des esclaves? O Fils unique de Dieu, en quoi pouviez-vous donner au monde une marque plus visible de votre sagesse, qu'en vous revêtant d'un corps mortel, pour ranimer par la grâce tout l'homme mort par le péché? O Esprit divin, pouviez-vous faire éclater plus glorieusement votre amour, qu'en répandant vos dons avec abondance sur des pécheurs qui ne méritaient que des châtiments? O Trinité adorable, qui avez réformé en nous votre image, ne permettez pas que le péché la défigure jamais; anéantissez en moi tout ce qui me reste de l'ancien Adam, et faites que je ne vive plus que de la vie du nouvel homme.

[1] Eccl. ex S. Gregor.

II. POINT.

Considérons, en second lieu, que comme le second Adam, qui est Jésus-Christ, surpasse infiniment le premier en toutes sortes de perfections, aussi les biens qui nous viennent par le moyen du second, sont plus précieux et plus avantageux sans comparaison que tous ceux dont nous devions hériter du premier, s'il n'eût point péché.

Qu'ai-je perdu par la désobéissance d'Adam, que je n'aie recouvré avec avantage par l'obéissance de Jésus-Christ. Dans l'état d'innocence, je serais né dans la grâce, je n'aurais pas, comme à présent, senti la révolte des passions; je n'aurais été ni assujetti à la mort, ni aux misères d'une vie mortelle. Mais, régénéré par Jésus-Christ dans le baptême, j'ai reçu dans ma renaissance spirituelle une grâce plus abondante et plus sublime; mes passions sont la matière de mes victoires, mes faiblesses me deviennent glorieuses, depuis que le Fils de Dieu lui-même les a portées; et la mort même, sanctifiée par la sienne, est pour moi une source d'une gloire et d'une vie immortelles. C'est ce qui a fait dire à l'apôtre saint Paul, qu'*il n'est pas de même du don comme du péché* [1].

O mon aimable et libéral Rédempteur, Adam n'a jamais été capable de me faire autant de mal que vous m'avez fait de bien. Que vous m'avez, ô mon Jésus, abondamment dédommagé de mes pertes! Je vous rends grâces des soins charitables que vous avez pris de mon salut et de la perfection de mon âme, en me mettant par vos bontés dans un état qui ne m'est plus pénible que pour me

[1] Rom. 5. 15.

donner le moyen de devenir un plus grand saint. Ce me doit être un plus grand plaisir, de vivre avec vous dans un continuel combat contre mes passions, que de vivre en paix sans vous. Car sans vous la paix n'a pu durer un seul jour; et où vous êtes, la guerre produit toujours une paix durable; et cette paix solide dont on jouit ici-bas par votre grâce, est la semence de cette bienheureuse paix qui doit faire notre bonheur dans l'éternité.

III. POINT.

Considérons enfin les biens infinis que nous trouvons dans la personne du Fils de Dieu, *qui nous a été donné,* comme dit saint Paul, *pour être notre sagesse, notre justice, notre sanctification et notre rédemption* [1]. Il est effectivement notre sagesse, par les lumières dont il nous éclaire, pour nous faire marcher dans les voies non pas de la sagesse mondaine et terrestre, mais de celle qui vient d'en haut. Il est notre justice, par la communication qu'il nous fait de la sienne pour nous purifier de nos péchés. Il est notre sanctification, puisque nous ne pouvons avoir nulle sainteté, que nous ne l'ayons reçue de sa plénitude. Il est enfin notre rédemption, parce qu'il n'appartient qu'à lui de nous affranchir de la servitude et de nous élever à l'adoption des enfants de Dieu.

Regardons souvent le Fils de Dieu comme une riche source où nous devons puiser les eaux salutaires de la grâce; comme le chef adorable des fidèles, d'où découlent sur eux, comme sur les membres de son corps mystique, toutes les bénédictions

[1] I Cor. 1. 30.

tes; comme le principe universel de notre vie uelle. Reconnaissons que c'est en vertu de on que nous avons avec lui, que nous agissons turellement, et que nos actions seraient de valeur aux yeux de son Père, s'il ne les ani- de son esprit.

non Jésus, Sagesse incréée, qui nous instruisez otre doctrine et par votre exemple, inspirez- e la docilité pour apprendre l'une, et de la fi- pour suivre l'autre. O ma justice et ma sanc- ion, communiquez-moi vos divines vertus, fiez-moi en vérité, comme vous vous êtes fié vous-même pour moi, en vous livant à la Appliquez-moi les mérites de cette précieuse par laquelle vous êtes ma rédemption. Ren- noi, Seigneur, vos travaux et vos souffrances ires; afin que renouvelé, et comme ressuscité otre grâce, je me rende digne de vous possé- ternellement dans la gloire.

SAMEDI DE LA XVIIe SEMAINE

APRÈS LA PENTECOTE.

e la Providence de Dieu dans l'établissement de l'Église.

I.. POINT.

Sagesse s'est bâti une maison 1. Cette mai- que la Sagesse éternelle s'est bâtie, c'est la e Église catholique, où le Père céleste ras- le tous ses enfants, qui sont les fidèles; leur art de ses dons, les instruit par les Écritures,

rov. 9. 1.

les nourrit par les sacrements, et leur donne tous les moyens de vivre dans la grâce et de mériter la gloire. Voilà pourquoi le Sage disait que la Sagesse incréée aime tant les justes, *qu'elle emploie pour eux tous les soins de sa providence* [1].

Qu'avons-nous fait à Dieu plus qu'une infinité d'autres pour mériter, préférablement à eux, l'entrée dans cette sainte maison, où l'on trouve tous les biens en abondance? Quelles actions de grâces lui rendons-nous tous les jours de cette heureuse préférence et de cette distinction pleine de bonté? Que nous servira-t-elle, sinon pour nous couvrir d'une éternelle confusion, si nous avons un esprit d'esclave dans la maison des enfants; si nous ne profitons ni des instructions ni de la nourriture que nous y recevons, et si nous négligeons les moyens de nous sanctifier, que Dieu nous y fournit?

Voilà le plus grand malheur qui puisse m'arriver, ô mon Dieu, d'abuser de vos bienfaits, et de rendre inutiles les soins que vous prenez pour la sanctification de mon âme. Détournez de moi, qui ai l'honneur d'être votre enfant, un mal si funeste. Donnez-moi un cœur tout pénétré de reconnaissance envers vous, et tout enflammé du zèle de ma perfection, qu'il m'est si aisé d'acquérir dans votre sainte maison, où tout conspire à me porter à la sainteté.

II. POINT.

Les moyens que la divine Sagesse nous fournit dans son Église pour devenir saints, se réduisent à sept, qui sont comme autant de colonnes qui sou-

[1] Sap. 6. 17.

ent la maison de Dieu. Le 1er est le don de la
ar où l'on connaît le vrai Dieu, et son Fils
e, Jésus-Christ. Le 2e est la loi très-pure de
ngile, où sont contenus les préceptes et les
ils. Le 3e est le culte suprême qu'on rend au
eur, en lui offrant surtout le sacrifice du corps
sang de son Fils. Le 4e comprend tous les
nents, qui sont autant de fontaines de salut
grâce. Le 5e renferme les vertus et les dons
int-Esprit, qui sont les ornements intérieurs
nes. Le 6e contient les promesses que Dieu
x justes de les rendre heureux dans le temps
s l'éternité. Le 7e enfin est le saint livre des
res, où l'on voit tracées toutes ces voies de
tout ce qui est écrit, selon saint Paul, *étant*
nous instruire et pour nous consoler[1].

ès avoir considéré les richesses de cette mai-
inte, rentrons dans nous-mêmes, et voyons
usage nous faisons des moyens de nous sanc-
que nous y trouvons. Des millions d'idolâtres
nt aujourd'hui de grands saints, s'ils avaient
moindre partie des dons et des grâces dont
s comblé. Ils s'élèveront contre moi au jour
gement, et me reprocheront l'abus que j'en ai
Hâtons-nous d'en tirer plus de fruit, et entrons
es desseins de la Providence; ne laissons inu-
ucun des secours qu'elle nous a donnés, et
e nous donne encore tous les jours, pour être
is fidèles.

el honneur pour moi, Seigneur, d'être un de
domestiques! et quel avantage d'avoir part
précieux trésors de votre maison! Que les

m. 15. 4.

Anges vous louent des bontés paternelles que vous avez pour un serviteur aussi peu reconnaissant que je le suis. La reconnaissance de tant de faveurs est une faveur nouvelle, qui mettrait le comble à toutes les autres, et qui m'attacherait, ô mon Dieu, inséparablement à vous. Je vous la demande instamment; et si vous daignez y ajouter celle de faire à l'avenir un saint usage des biens spirituels que vous mettez entre mes mains, je n'aurai plus d'autres désirs que de chanter à jamais vos miséricordes.

III. POINT.

Remarquons enfin que cette maison du Dieu vivant est unique; en sorte que comme il n'y eut, au temps du déluge, qu'une arche où se sauvèrent ceux qui purent y entrer, et hors de laquelle tout fut submergé, aussi n'y a-t-il qu'une seule Église, où l'on puisse faire son salut. Et, comme l'arche de Noé n'avait qu'une porte, l'Église n'en a qu'une aussi, qui est Jésus-Christ, comme il le déclare lui-même aux Juifs, par ces paroles : *Je suis la porte : si quelqu'un entre par moi, il sera sauvé* [1].

Cette considération doit produire dans nos cœurs une très-grande gratitude envers Dieu, qui a daigné nous ouvrir par le saint baptême la porte de cette arche mystérieuse, qui n'a été ouverte ni à une multitude innombrable d'infidèles, qui périssent tous les jours dans l'incrédulité, ni à un grand nombre d'enfants, qui meurent avant que d'être baptisés.

Qu'avez-vous trouvé en moi, ô Dieu plein de miséricorde, qui pût vous exciter à me distinguer

[1] Joan. 10. 9.

d'infortunés? Quand vous m'avez si favo-
ent démêlé de la masse commune, je n'étais
ore; j'étais un enfant de colère, lorsqu'en
on de votre prédestination vous m'avez
inistrer le saint baptême; quand j'y ai reçu
e d'adoption, je n'étais pas encore capable
s appeler mon Père. Ah! Père aimable, à
bonté duquel je suis redevable de cet ines-
bienfait, quelles actions de grâces vous en
-je? Recevez celles que tous les saints vous
dans le ciel; et, afin que j'y puisse joindre
ement les miennes, conservez-moi si pur
lèle dans le sein de votre Église militante,
sois digne de régner avec vous dans l'Église
ante.

DIMANCHE APRÈS LA PENTECOTE

u paralytique guéri par le Fils de Dieu.

I. POINT.

s guérit son âme, avant que de guérir son corps.

aralytique réduit à ne pouvoir marcher fut
ur son lit au Sauveur, qui lui dit tout d'a-
consolantes paroles : *Ayez confiance, mon
s péchés vous sont remis* [1]. Sur quoi consi-
premièrement, la bonté prévenante de
Seigneur, qui, sans en être prié, confère à ce
une pleine absolution de ses péchés, l'a-

1. 9. 2.

nime à la confiance, et lui parle avec les te
plus tendres.

Que cette manière d'agir du Sauveur
capable de consoler ceux qui ont eu le ma
l'offenser! ils n'ont à craindre ni rebut n
de sa part; ils n'ont qu'à s'approcher de
confiance, puisqu'il y exhorte lui-même
vre paralytique. Il aurait eu raison de lu
cher d'avoir plus d'empressement pour o
santé de son corps que la guérison de son
ne lui fait cependant nul reproche; et, san
fuser la grâce dont il le sollicite, il lui
même celle qu'il ne songe pas à demand

Semblable à ce paralytique, accablé qu
du poids de mes péchés sans nombre, j
moins la pesanteur que celle des maladies
légères, et tandis que je fais des vœux pour
lagé de celles-ci, à peine pensé-je à recouri
divin Sauveur, pour être délivré du fardeau
iniquités. Vous ne laissez pas cependant,
Rédempteur, d'avoir pitié de mon peu de
me prévenir par vos grâces, et de m'ins
douce pensée d'avoir recours à vos misér
O ineffable bonté, que j'ai si peu méritée,
je ressens néanmoins des effets si tendres
reconnaissance vous en puis-je témoigne
que vous exigez de moi, c'est de vous en re
tous les jours de ma vie, et d'ajouter à mes
ciments une inviolable fidélité : c'est auss
j'ose vous promettre, avec le secours d
grâce.

II. POINT.

Les Juifs en prennent occasion de mal juger du Sauveur.

Jésus qui voyait au fond des cœurs, ayant vu dans l'esprit des scribes les pensées de blasphème qu'ils y formaient, et les mauvais jugements qu'ils faisaient de lui, comme s'il entreprenait sur l'autorité de Dieu en prétendant avoir la puissance de remettre les péchés : *Cum vidisset Jesus cogitationes eorum, dixit...Quid est facilius, etc.* Jésus, dis-je, leur demanda : *Qu'est-il plus aisé de dire à un paralytique : Vos péchés vous sont remis : ou, Levez-vous, et marchez* [1].

Quelle sagesse du Fils de Dieu dans la façon de reprendre ses ennemis ! Au lieu de les traiter, comme ils le méritaient, de téméraires et de blasphémateurs, il leur épargne cette confusion, et se contente de les convaincre doucement de son divin pouvoir, en leur révélant leurs plus secrètes pensées; d'où ils devaient conclure, s'ils n'avaient plus écouté leur passion que leur raison, que Jésus avait le pouvoir de remettre leurs péchés, puisqu'il avait celui de sonder les cœurs; et que l'un et l'autre n'appartenant qu'à Dieu, ils ne pouvaient douter qu'il ne fût le vrai Messie. Cette question étant incontinent suivie de la guérison du paralytique, rien n'était plus pressant pour les obliger à condamner le mauvais jugement qu'ils avaient fait du Sauveur.

Mais en vain faites-vous briller tant de lumières à leurs yeux, ô mon Sauveur, ce sont des aveugles

[1] Matth. 9. 4, 5.

volontaires, résolus de les fermer, pour ne pas voir la vérité. Ne permettez pas, Seigneur, que je tombe jamais dans un aveuglement si déplorable; il est bientôt suivi de l'endurcissement du cœur; et c'est à un cœur endurci que votre divine justice appose ordinairement le sceau fatal de la réprobation.

III. POINT.

La guérison corporelle du paralytique.

Afin que vous sachiez, ajouta le Seigneur, *que le Fils de l'homme a le pouvoir de remettre les péchés sur la terre : Levez-vous, dit-il alors au paralytique, emportez votre lit, et allez-vous-en chez vous* [1]. Quelle différence de ce pauvre malade, docile à l'instruction de ce bon maître, obéissant à sa parole; et de ces Juifs opiniâtres, que nulle raison, nul miracle ne persuade! S'ils n'étaient venus au comble de l'incrédulité, ils auraient été convaincus de la divinité du Sauveur; et reconnaissant humblement en lui le droit de remettre leurs péchés, ils en auraient obtenu de sa clémence une parfaite rémission.

Pour moi, quelque pécheur que je sois, je crois, sans hésiter, que vous avez le pouvoir de pardonner les plus grands crimes, et j'ai la confiance que vous voudrez l'exercer sur moi, ce divin pouvoir; car votre miséricorde est égale à votre puissance. Me voici donc à vos pieds, dans un désir ardent de recevoir de vos bontés cette précieuse grâce : *Mon fils, vos péchés vous sont remis*. Mais, de peur que je n'y retombe, guérissez la funeste paralysie qui en est la cause. Elle est beaucoup plus dangereuse

[1] Matth. 4. 6.

elle qui vous a fait compassion dans le malade
ous avez guéri. Dites-moi, aussi efficacement
ui, de me lever, de secouer ma langueur, et
rcher dans les sentiers de la justice. Après
pénétré de la plus vive reconnaissance, je
lirai avec le Prophète royal : *J'ai couru dans*
e de vos commandements, lorsque vous avez
mon cœur [1], qui a été si longtemps serré de
e et de tristesse, tandis que j'étais accablé du
insupportable de mes péchés.

LUNDI DE LA XVIIIe SEMAINE
APRÈS LA PENTECOTE

e la vocation à la grâce de la justification dans la vraie Église.

premier *prélude* de cette méditation et des trois
ntes sera de nous représenter le ciel ouvert,
eigneur, sur le trône de sa majesté, qui daigne
er avec bonté les yeux sur nous, et nous
e la main pour nous attirer à lui ; le second, de
voir un amour ardent pour un Dieu si bon,
lui demander la grâce de répondre fidèlement
bontés.

I. POINT.

vocation est une illumination ou une inspira-
l'en haut, par laquelle le Saint-Esprit pré-
une âme, pour acquérir ou recouvrer la grâce
justification. C'est un don de la miséricorde
eu. *Personne ne peut* ni *venir* ni retourner *à*
dit le Sauveur, *si mon Père ne l'attire* [2].

. 118. 32. [2] Joan. 6. 44.

C'est une voix impérieuse qui nous appel
qui nous fait sortir du péché, comme celle
sortir Lazare de son tombeau. C'est par el
nous recevons le don de la foi, sans laquelle
saurait plaire à Dieu [1]*;* l'espérance, qui
porte du salut, et la crainte, qui introduit l
rité.

Toute la nature ensemble, ô mon âme, n
produire une telle voix. Les exhortations le
vives ne font que frapper les oreilles; il n'a
tient qu'à Dieu de faire impression dans nos c
et de leur inspirer des sentiments de péniten
n'est pas même à tous nos efforts qu'il faut att
ces mouvements salutaires qui nous ont excit
vertu. C'est Dieu seul, dit saint Paul, *qui n
appelés par sa vocation sainte, non à ca
nos œuvres, mais selon sa volonté, et par la
qui nous a été donnée en Jésus-Christ* [2].

O Dieu éternel, ô Père de mon Sauveur
Christ, que votre bonté infinie soit louée à ja
d'avoir écouté en ma faveur le sang de votr
Fils, et, en sa considération, de m'avoir hon
la grâce incomparable de votre sainte vocati
vous ne m'aviez appelé, je serais encore en
dans le tombeau de mes péchés; et si vous n
viez prévenu par votre inspiration, réveillé p
grâces, secouru par votre main toute-puissa
serais encore aujourd'hui au nombre des r
qui ne sauraient vous louer. Je n'ai reçu
spirituelle que de vous seul : aussi est-ce pou
seul que je veux vivre : et comme c'est de
grâce que je tiens une faveur si signalée, c'e

[1] Hebr. 11. 6. [2] II Tim. 1. 9.

ue j'espère y répondre par une constante fidé-

II. POINT.

oique les moyens dont Dieu se sert pour ap- les hommes soient différents, il les appelle et il n'y en a aucun qui ne participe en quel- orte au bienfait de la vocation. Il se découvre , tantôt par une lumière générale et com- , qui leur apprend à haïr le vice et à aimer tu ; tantôt par les illustrations spéciales dont prévient, étant lui-même cette divine lu- *qui éclaire tous les hommes qui viennent onde* [1].

grâce de la vocation est destinée à plusieurs, n âme! mais il y a peu de personnes fidèles à vre. De quelque manière qu'il ait plu à Dieu ppeler, c'est une faveur que tu n'as nulle- méritée. Mais s'il t'a distinguée de beaucoup res par une vocation spéciale, à qui en es-tu able qu'à sa pure miséricorde? S'il t'a appelée ie les autres, c'est un bienfait qui, pour être iun, n'est pas moins grand : s'il t'a rendue idèle que le commun des hommes à sa sainte on, cette grâce particulière ne doit-elle pas ger à une plus vive et plus fervente recon- ince ?

agesse éternelle, qui *dans les rues et dans les s publiques* [2] conviez tous les passants au fes- e vous leur avez préparé! je vous rends grâces tte bonté générale avec laquelle vous les ap- : mais quels remercîments vous rendrais-je

an. 1. 9. [2] Prov. 1. 20.

pour cette bonté singulière avec laquelle vous m'avez conduit vous-même, comme par la main, dans la salle du festin? Augmentez tous les jours, Seigneur, le nombre de ces heureux conviés qui sont assis à votre table; et, puisque vous avez bien voulu me faire cet honneur, ne souffrez pas que j'y paraisse sans les ornements de la grâce et sans la robe nuptiale de la charité.

III. POINT.

Entre les motifs qui doivent nous exciter à suivre la vocation divine, les plus pressants sont : 1° *la* grandeur infinie du Maître qui nous appelle à son service, sans autre intérêt que celui de notre bonheur éternel; 2° notre bassesse et notre indignité, qui n'a pas empêché ce grand Dieu de nous faire cet honneur; 3° l'excellence des biens qu'il nous promet; 4° la manière empressée avec laquelle il nous recherche, jusqu'à nous menacer des dernières rigueurs si nous résistons aux attraits de son amour.

On est bien insensible quand on n'est pas touché par de si fortes considérations; et quand on rebute un Dieu si bon, on mérite bien d'en être rejeté. C'est le malheureux sort de ceux qui, n'ayant pas voulu venir au festin, méritèrent d'en être exclus pour toujours. Ne nous exposons point à un si funeste châtiment; soumettons notre volonté au joug du Seigneur: elle ne sera jamais ni plus libre ni plus heureuse que quand elle sera sujette et obéissante à ses ordres.

Je m'y soumets de tout mon cœur, ô mon Dieu, et je ne veux avoir de liberté que pour vous obéir. C'est trop d'honneur à une vile créature telle que je

suis, de dépendre uniquement de vous et d'être tout employée à vous servir. Cet honneur seul me tiendrait lieu de récompense, quand il n'y en aurait pas d'autre à espérer dans votre service. Gravez, Seigneur, ce sentiment dans mon cœur et dans celui de tous les hommes; et, puisque vous nous avez tous créés pour vous connaître et pour vous aimer, donnez-nous une connaissance si vive et si claire de vos divines perfections, que nous soyons tous embrasés de votre amour.

MARDI DE LA XVIII[e] SEMAINE
APRÈS LA PENTECOTE

De la Providence de Dieu dans la vocation des chrétiens à divers états.

I. POINT.

Dieu étant notre Père par excellence, après nous avoir donné la vie de la nature et celle de la grâce, prend encore le soin de nous assigner à tous un état convenable, et de nous porter, par de secrets mouvements, à l'embrasser, pour y faire plus sûrement notre salut. Cette diversité de vocations est un effet de sa providence. Car *de même que dans le corps naturel il se trouve plusieurs membres*[1] qui ont des fonctions toutes différentes; ainsi, dans le corps mystique de l'Église, il y en a qui sont comme la tête, pour gouverner par leur sagesse; les autres, comme les yeux, pour éclairer par leur science; quelques-uns sont comme les

[1] I Cor. 12. 12.

mains, pour travailler aux œuvres de la vie
quelques autres, comme le cœur, pour vaqu
exercices de la vie contemplative. Il y en a,
les pieds, appliqués aux exercices les plus ba
soit qu'ils soient bas ou relevés, pour nous
ployer avec joie, c'est assez qu'ils nous vien
la main du Père céleste, qui sait mieux qu
ce qui nous convient.

C'est donc à lui que doivent s'adresser ce
n'ont pas encore choisi un état de vie. Cett
fiance leur attirera infailliblement les lumi
ciel pour connaître la vocation divine, et les
sûrs pour la suivre. Pour ceux qui l'ont déjà
tout leur bonheur consiste à remplir les dev
l'état qu'ils ont embrassé, et à supporter
les peines qui y sont attachées, demeuran
quillement, selon l'avis de l'Apôtre, *dans l
où la Providence les a placés* [1].

Que je plains, ô mon Dieu, tant d'âmes
sées qui s'engagent, sans vous consulter, da
états qui leur seront peut-être les sources d
chagrins en cette vie, et les occasions d'un m
éternel dans l'autre ! Quel aveuglement d
dans un emploi par intérêt, par passion,
price! Comment ne pas s'égarer avec de si m
guides? On est bien plus sage et plus conten
gneur, quand on s'abandonne à votre aimabl
duite, et quand on se repose de toute sa f
sur vous seul. Que je suis heureux de vous
laissé le maître du choix de mon état! Vou
béni mon abandon; le calme profond dont j
en est le fruit, et je le goûterai tous les jours

[1] I Cor. 7. 20.

vie, en me disant moi-même avec le Prophète royal : *Le Seigneur me gouverne, rien ne me manquera dans ses pâturages, où sa main m'a conduit* [1].

II. POINT.

La douceur de la divine Providence paraît admirablement dans les inclinations particulières avec lesquelles elle fait naître les hommes pour certains états; en sorte qu'il n'y en a aucun, quelque vil et quelque abject qu'il soit, qui ne plaise à quelques-uns, et qui ne leur semble préférable à d'autres qui sont plus élevés et plus honorables.

C'est de quoi nous devons remercier le Seigneur et le bénir, puisque cette diversité d'inclinations est très-utile à l'univers, pour en remplir tous les emplois, pour en lier tous les membres ensemble, et pour y entretenir une mutuelle dépendance entre toutes les parties. C'est à cette sage conduite de Dieu que nous sommes redevables de ce que nous avons des gens qui prennent plaisir à nous défendre dans la guerre, à nous gouverner pendant la paix, à cultiver nos terres, à polir nos esprits, à nous instruire de nos devoirs, à former nos mœurs par les exercices de la vertu. Quel autre que le Tout-Puissant pourrait inspirer de l'amour pour des états qui n'ont rien que d'opposé à la nature, tel qu'est l'état religieux, auquel tant d'illustres personnes ne font point de difficulté de s'engager, et où elles goûtent des douceurs qui surpassent de beaucoup toutes celles que se promettent les enfants du siècle?

Cette variété de tempéraments, de goûts, d'in-

1 Psal. 22. 1.

clinations, qui se voit dans tous les hommes, est l'ouvrage, ô mon Dieu, de votre infinie sagesse, à laquelle seule il appartient de mettre dans les cœurs certains poids, qui les portent naturellement à l'état qui leur est le plus propre. Mais le prodige étonnant de votre grâce est de faire sentir à quelques âmes que vous démêlez de la foule, certains attraits qui les élèvent au-dessus d'elles-mêmes, et qui leur font aimer les croix et les opprobres de votre Fils. Remplissez en elles, ô le Dieu de mon cœur, vos desseins éternels; glorifiez-vous dans ces chefs-d'œuvre de vos miséricordes, multipliez-les toujours davantage, et faites partout triompher votre grâce toute-puissante des faiblesses de notre nature.

III. POINT.

La Providence ne se contente pas de nous appeler à un état, elle nous fournit encore tous les secours nécessaires pour y réussir et pour en remplir les obligations. Elle confère aux gens mariés, par le sacrement du mariage, une grâce pour supporter chrétiennement les peines attachées à leur état; elle fait descendre le Saint-Esprit sur les prêtres, par le sacrement de l'ordre, afin qu'ils s'acquittent dignement de leur ministère; elle donne aux religieux les secours dont ils ont besoin pour observer dans toute la perfection ce qui est de leur institut.

Ce principe, qui console infiniment les âmes fidèles à l'attrait de la vocation, doit bien effrayer celles qui ne l'ont pas suivi : car, comme les premières trouvent dans la route que le Ciel leur a marquée une abondance de grâces proportionnées à

s devoirs, les autres, qui s'en sont écartées, se
vent sans guide et sans assistance, et reconnais-
pour leur malheur la vérité de cette parole de
e-Seigneur : *Toute plante que mon Père cé-
n'aura pas plantée de sa main, sera ar-
ée*[1].

s âmes infidèles ne doivent pourtant pas s'a-
onner au désespoir; le Père des miséricordes a
grâces de réserve et de ressource qui peuvent
ire rentrer dans le bon chemin, par des sen-
qui ne sont connus qu'à lui seul.

i, Père infiniment miséricordieux, vous avez
de nos égarements, et vous vous servez de nos
rdres mêmes pour nous redresser, lorsqu'à
mple de l'enfant prodigue, pénétrés d'un vif
et de nos fautes, nous venons nous jeter dans
ein paternel. Mais s'il est encore ouvert à ces
nts rebelles, il le sera bien davantage à ceux qui
sont jamais éloignés de vos ordres; qui n'ont
is pris ni état ni emploi que celui que vous
avez donné. Ils sont en assurance sous la divine
qui les conduit; et il n'est aucun d'eux qui
uisse vous dire avec confiance : *Éprouvez-moi,
neur, et tentez-moi; brûlez mon cœur et mes
[2];* chargez-moi de quel fardeau il vous plaira,
que votre miséricorde, qui est toujours devant
yeux, augmentera mes forces à mesure que
augmenterez mon travail.

[1] Matth. 15. 13. [2] Psal. 25. 2.

MERCREDI DE LA XVIIIe SEMAIN

APRÈS LA PENTECOTE

De la Providence de Dieu dans l'institutio de l'état religieux.

I. POINT.

La divine Providence a établi dans son Égl ordres religieux, pour être : 1° comme de démies publiques où l'on enseigne la per chrétienne; 2° des écoles où l'on appren former sur le modèle du Fils de Dieu ; 3° de où, loin des dangers du monde, on peut tra tranquillement à son salut; 4° des paradis lices, où le Fils de Dieu se plaît à converser a certain nombre de favoris, à leur communi qu'il y a de plus secret, à les combler des spirituels, et à les transformer en homm célestes.

Si le Seigneur m'a fait la grâce de m'ap cet heureux état, suis-je entré dans ses de me suis-je regardé comme un homme dest plus haute perfection? me suis-je étudié à r bler à Jésus-Christ par l'imitation de ses vert raché des bras du monde, en ai-je étouffé dans mon cœur? n'y ai-je rien souffert qui mettre obstacle à l'entretien que je dois av Dieu? Parmi tant d'anges mortels, avec lesq l'honneur de vivre, ai-je mené une vie ang Ce sont là mes obligations : me suis-je efforc remplir?

Je n'ai manqué pour cela, Seigneur, ni de m

ni d'exemples, ni de grâces : mais j'ai manqué de courage et de fidélité. Je viens m'en confondre en votre présence, et vous témoigner le sincère désir que j'ai dans le cœur, de marcher désormais avec plus de ferveur dans les voies de vos conseils pour arriver à la perfection de mon état. O Père des miséricordes, qui m'y avez appelé avec tant de bonté, ne permettez pas que je m'en rende indigne, en dégradant par des mœurs profanes la sainteté de ma profession; et, puisque c'est par votre inspiration que je l'ai embrassée, faites, par votre grâce, que j'en accomplisse fidèlement tous les devoirs.

II. POINT.

Dieu a voulu qu'il y eût dans l'Église divers ordres religieux; parce qu'un seul, avec les mêmes règles et la même manière de vivre, ne suffisait ni pour exercer toutes les fonctions de la parfaite charité, ni pour retracer toutes les vertus de Jésus-Christ. Les hommes, d'ailleurs, ayant des tempéraments si divers et des inclinations si différentes, n'auraient pu prendre la même voie. Il était donc de la sagesse divine de leur en ouvrir plusieurs, afin que chacun pût prendre celle qui lui serait le plus convenable pour parvenir à sa fin.

Contemplons avec joie, ô mon âme, les inventions admirables de la Providence, pour attirer doucement à la sainteté les enfants de l'Église. Admirons l'Église elle-même, comparée par David à *une reine vêtue d'une robe* magnifique, dont les *diverses couleurs*[1] représentent la diversité des ordres religieux. Respectons ces différents ordres, qui sont

[1] Psal. 44. 10.

l'ornement de cette sainte Épouse de Jésus-Christ, et qui glorifient l'Époux céleste; les uns dans le silence et dans la retraite de la vie contemplative; les autres en public, dans les exercices de la vie active, et d'autres enfin, dans une vie mixte, qui unit les travaux de Marthe avec le repos de Marie.

O Sagesse incompréhensible, qui joignez toujours la force avec la douceur! je vous rends grâces de ce qu'il vous a plu donner à l'Église tant de sociétés religieuses, qui sont comme les colonnes de votre maison, et qui, par la diversité de leurs statuts, ressemblent à une table chargée de beaucoup de mets propres à satisfaire toute sorte de goûts. Vous m'avez établi, Seigneur, sur une de ces colonnes, vous m'avez fait goûter un de ces mets délicieux, vous m'avez attiré dans un de ces lieux saints où l'on n'est occupé que du soin de vous plaire. C'est une grâce singulière que je n'oublierai jamais; j'en conserverai la mémoire et la reconnaissance tous les jours de ma vie.

III. POINT.

C'est Dieu seul qui appelle à l'état religieux. Cet état est si élevé au-dessus de la nature, que nul n'y peut aspirer sans une vocation spéciale. Aussi le Sauveur parlant de la chasteté, qui est un des trois vœux essentiels de la religion, disait qu'il n'appartient pas à tout le monde d'en concevoir l'excellence, mais seulement à ceux qui sont éclairés d'en haut. *Ce n'est pas vous qui m'avez choisi*, disait-il à ses apôtres: *mais c'est moi qui vous ai choisis*[1], et qui vous ai engagés à ma suite par une grâce toute spéciale.

[1] Joan. 15. 16.

aginons-nous que c'est à nous-mêmes que le le Dieu adresse ces tendres paroles; reconnais-en la vérité avec les sentiments de la plus vive ude. Avouons à ce Dieu de bonté que nous ns ni dignes d'être honorés de son choix, ni les de notre part de prendre un parti aussi ageux que celui de nous lier à son service par eux de la religion. Prions tous le ciel de bénir gneur de cet incomparable bienfait, et disons ous-mêmes avec toute la reconnaissance et tion de notre cœur :

le Dieu de mon cœur, par quel endroit ai-je ériter une si rare faveur? Qu'avez-vous trouvé oi qui pût m'attirer cette distinction? Je vous grâces, ô mon divin Maître, de la bonté que avez eue de me choisir pour un de vos disci-préférablement à un million d'autres qui vous ent rendu plus de gloire que je ne vous en . Aurais-je jamais songé à un état dont je suis igne, si vous ne m'en aviez inspiré le désir? s-je osé vous le demander, si vous ne m'aviez ntir l'espérance de l'obtenir? Oui, Seigneur, m'y avez destiné par vos miséricordes, et votre providence qui m'y a heureusement uit.

JEUDI DE LA XVIIIe SEMAINE

APRÈS LA PENTECOTE

Des avantages de l'état religieux.

I. POINT.

premier avantage de l'état religieux, c'est gnement des occasions du péché. D'où vient

qu'on le commet si aisément dans le monde
qu'on y est incessamment dans les occasion
commettre, tout y étant plein d'objets qui e
la convoitise des yeux, la convoitise de la
et l'orgueil de la vie [1]. Il y a à la vérité d
sonnes dans le siècle qui se défendent de c
grands ennemis du salut: mais, outre qu'ils
fort petit nombre, ils sont exposés à de gra
rils, et leur innocence a toujours à craindre,
côté des biens temporels, qui favorisent la c
soit du côté des gens avec lesquels ils viv
dont le mauvais exemple est si souvent con
à la vertu.

Quelle faveur le Seigneur a faite à une p
religieuse de l'avoir tirée du milieu de ce
corrompu! Quel bonheur à une âme d'être
portée de l'Égypte dans un sacré désert où
trouve nulle occasion d'offenser son Créate
que pourrait désirer l'avarice, où l'on fait pr
de pauvreté? Qu'est-ce qui peut flatter la
lité, où l'on renonce aux plaisirs de la chair
ment entretenir l'esprit de domination, où l'
gage à une perpétuelle dépendance? Qu'a
redouter de la compagnie des autres, où
voit que des exemples de vertu?

Oui, mon Dieu, heureuse et mille fois h
l'âme que vous avez arrachée des bras du
pour la faire habiter dans votre sainte mai
vous la tenez sous vos ailes, où votre vérité la
comme un bouclier impénétrable à tous le
du siècle. C'est ainsi que vous avez aimé la r
ô Dieu de miséricorde. Elle vous est re

[1] I Joan. 2. 16.

ant de grâces qu'il y a dans le monde de dés-
s et de dangers, dont vous l'avez préservée.
eureux moment ponr moi, que celui où vous
ez dit, comme à Abraham : *Sortez de votre*
, et du milieu de vos parents : quittez la
on de votre père, et venez vous établir dans le
ue je vous montrerai [1]. Au lieu d'un pays où
la contagion, je vis dans une région pure où
e respire que la sainteté. Au lieu d'une mai-
le boue qui menaçait de m'accabler sous ses
s, je suis dans la maison du Père céleste, dans
ison que le Sage a bâtie, et que nul accident
capable d'ébranler.

II. POINT.

second avantage de la vie religieuse, c'est
rouver une abondance de toute sorte de vrais
. On y rencontre le bien honnête, qui com-
l toutes les vertus qu'on y exerce; l'utile, qui
rme tous les moyens qu'on a de s'y perfec-
er; l'agréable, qui consiste dans la paix de
, que l'entendement humain ne peut compren-
dans la joie que donne le Saint-Esprit, et dans
aisir qu'il y a de converser avec Dieu, de lui
et de posséder son saint amour.

ut cela ne se rencontre-t-il pas, ô mon âme,
manière excellente dans la religion? n'en as-
s la douce et heureuse expérience? N'est-ce
vec vérité que tu peux dire de la vie religieuse
e disait Salomon de la sagesse : *Tous les biens*
ont venus avec elle? C'est une source inépui-
de véritables richesses; et depuis que je l'ai

nes. 12. 1. 2 Sap. 7. 11.

achetée au prix de tous les biens de la terre, il me semble que je possède déjà ceux du ciel.

Je n'ai jamais été plus riche, ô mon Dieu, que lorsque je me suis dépouillé de toutes choses pour votre amour. Je n'ai perdu ni biens, ni plaisirs, ni liberté, je n'ai fait que les changer en des avantages bien plus considérables. Au lieu des biens fragiles, j'en ai de solides; pour des plaisirs grossiers, terrestres et superficiels, j'en retrouve de purs, de spirituels, et dont mon âme est pénétrée. J'avais une liberté volage, sujette à mille vicissitudes, toujours flottante entre le vice et la vertu; j'en ai une aujourd'hui fixée par des vœux qui m'attachent inviolablement à Dieu, et qui m'ont mis dans l'heureuse nécessité de n'aimer que lui seul. Je vous rends grâces, ô le Dieu de mon cœur, de cette affluence de biens dont vous me comblez dans votre maison, où il me paraît que j'ai déjà pris possession de votre royaume, puisqu'il consiste dans la justice, dans la paix, et dans la joie qui nous est communiquée par le Saint-Esprit.

III. POINT.

Tous les autres avantages de la vie religieuse se peuvent reduire à trois, que le Sauveur promit aux religieux dans la personne de saint Pierre, lorsque cet apôtre lui ayant demandé quelle récompense il aurait pour avoir tout quitté et pour l'avoir suivi, Jésus lui répondit que lui, et tous ceux qui imiteraient son exemple, seraient assis sur des trônes au jour du jugement; qu'ils auraient le centuple en ce monde, et la vie éternelle en l'autre [1].

[1] Matth. 19 28.

elle gloire à un religieux, qui a vécu dans
curité, d'être assis sur un riche trône avec les
es, et d'être associé à ces juges du monde,
e jour redoutable, où les grands de la terre
ront de crainte! quelle consolation pour lui
ir des assurances de son salut éternel, et de
voir de la bouche de la Vérité même! quelle
le goûter déjà par avance les délices du ciel
a jouissance du centuple que le Seigneur s'est
gé de lui donner! O mon âme, réjouis-toi de
e Dieu t'a appelée à ce bienheureux état!
ndition avantageuse! ô heureux échange d'un
de poussière avec tous les trésors de l'éter-

serais-je pas assez payé, Seigneur, du peu
ai quitté pour vous, par le plaisir qu'il y a
vailler et de souffrir pour votre amour? Pour-
promettez-vous de si éclatantes récompenses
si vil serviteur, qui ne vous a donné que ce
us appartient par une infinité de titres? Quand
s ai consacré mes biens, mon corps, ma li-
cette consécration est une grâce que j'ai reçue
s bontés, et vous daignez la compter pour un
e auprès de vous. O Dieu infiniment libéral,
est doux de vous servir et de vivre dans votre
maison! *Il est beaucoup plus souhaitable*
asser un jour que d'en passer mille ailleurs;
me mieux y *tenir le dernier rang que de*
oir considéré dans les palais des pécheurs [1].

al. 83. 11.

VENDREDI DE LA XVIIIe SEMAINE
APRÈS LA PENTECOTE

Des moyens que Dieu a donnés à l'homme pour arriver à sa fin.

I. POINT.

Le moyen universel que Dieu a donné à l'homme pour arriver à sa fin est le bon usage des créatures; la fin pour laquelle il les a faites elles-mêmes est de porter l'homme à la sienne; et c'est ce qu'elles font en trois manières, à mon égard comme à l'égard de tout autre.

1° En servant à ma nécessité et à mes usages; ce qui doit m'animer à une vive reconnaissance envers le Créateur, dont elles sont autant de rares bienfaits. 2° En s'acquittant de ce devoir avec une inviolable fidélité, qui m'avertit de celle que je dois avoir à garder ses lois. 3° En me découvrant les perfections du Créateur, dont elles sont comme les traits, et par conséquent des motifs de l'aimer.

Je ne devrais jamais ni faire usage d'aucune créature, qu'en rendant grâces à leur auteur; ni voir l'exactitude avec laquelle elles remplissent leurs obligations, sans rougir de la négligence avec laquelle je m'acquitte de mes devoirs; ni ouvrir les yeux sur leurs beautés, sans m'exciter à l'amour de Celui dont elles me découvrent, quoique imparfaitement, les charmes incomparables.

Est-ce ainsi que tu en uses, ô mon âme? A la vue des richesses qu'étale à tes yeux cet univers, t'élèves-tu vers Celui qui les a faites pour toi, en

ant souvent avec les enfants de la fournaise : *tures, bénissez le Seigneur, dont vous êtes ıvrages* [1] ? Fais-tu de leur fidélité le modèle tienne ? Ce qu'elles ont d'aimable, te retraçant ntés du Créateur à ton égard, en fait-il naître ton cœur l'amour souverain et la juste reconnce que tu lui dois ? Hélas ! quel désordre el abus, ô mon Dieu, dans l'usage que je fais nt de créatures ! Elles sont entre mes mains ne des gages de vos bontés, et je n'y fais pas indre réflexion. Tout insensibles qu'elles sont, exécutent vos ordres ; et tout ce que j'ai de re et de raison ne peut m'engager à faire vos tés. En me servant des créatures je m'y at-, et j'en fais ma fin dernière ; je leur prodigue, ! un amour que je vous dois tout entier.

e je suis confus, Seigneur, d'un déréglement plorable ! je le confesse humblement en votre nce pour en obtenir le pardon de vos miséris ; accordez-moi la grâce de faire à l'avenir neilleur usage des moyens que vous m'avez és pour arriver à vous.

II. POINT.

ur faire un usage de ces moyens, conforme esseins du Créateur, voici quelle doit être la de ma conduite. A l'égard des êtres créés, qu'ils soient, je dois être dans une parfaite érence, regardant de même œil les richesses pauvreté, l'honneur et l'opprobre, la santé et ladie, et ainsi de toutes les autres créatures ; ettant nulle distinction, que par rapport au

n. 3. 57.

service de Dieu et à mon salut; de sorte qu'à l'avenir ces deux seules raisons me les fassent haïr ou aimer; la fin à un homme sage devant être effectivement toute la raison du choix des moyens propres à y conduire.

Est-ce là ta disposition, mon âme? Elle ne l'a pas été jusqu'ici, et c'est la source de tous mes égarements. Mais au moins l'est-elle à présent? Pour en bien juger, entrons dans notre intérieur, examinons-en les affections. N'aimé-je les biens de la terre, les plaisirs, les honneurs, mes proches, mes amis, etc., qu'autant que tout cela est capable de me porter à Dieu et de contribuer à mon salut?

C'est à vous, Seigneur, à sonder mon cœur, à en voir les inclinations les plus secrètes, et à me les faire connaître par votre grâce, pour les régler selon votre bon plaisir. N'épargnez rien de tout ce que vous y trouvez contraire à vos lois; détruisez en moi toutes les attaches qui ne vous ont ni pour objet ni pour motif; brisez mes liens, et celui surtout que mon amour-propre aurait formé pour me retirer de votre amour.

III. POINT.

Il n'y a que le déréglement de mon cœur qui soit capable de me détourner de ma fin; et comme c'est dans ce déréglement que consiste le péché, c'est le péché seul, surtout s'il est mortel, qui peut me faire perdre le souverain bien, pour la possession duquel je suis créé.

Oui, toutes les créatures ont beau conjurer ma perte; si j'évite le péché, je n'ai rien à craindre d'elles. Que cela est consolant à une âme touchée d'un sincère désir d'être à Dieu, et de travailler à

ernité ! les disgrâces de la fortune, la bassesse
xtraction, l'ignorance des secrets de la na-
les douleurs, les maladies, l'abandonnement
nis, toutes les misères de la vie rassemblées,
au fondre sur moi ; elles ne sont pas capables
empêcher d'aller à ma fin, elles ne peuvent
détourner d'un pas. Il n'y a que le péché qui
isse ravir mon Dieu ; seul il est incompatible
non bonheur éternel.

nt Paul m'assure que ce n'est que par les
s du péché qu'on renonce à sa fin. C'est par
ur déréglé des créatures qu'on s'éloigne du
eur. C'est en s'attachant aux richesses, à la
gloire du monde, aux satisfactions de la na-
u'on fait divorce avec vous, ô mon Dieu. Ah !
is bien insensé, Seigneur, si je me livrais à
aines idoles, au préjudice des hommages, du
et du souverain amour que je vous dois.
tissez-moi plutôt mille fois que de souffrir
on cœur de si déraisonnables et si funestes
ements.

SAMEDI DE LA XVIIIe SEMAINE

APRÈS LA PENTECOTE

ché des anges, de celui d'Adam et de quelques autres péchés particuliers.

premier *prélude* sera de me représenter le
eur comme un juge redoutable, et moi comme
iminel au pied de son tribunal ; le second,
plier la divine miséricorde d'exciter en moi
humble frayeur et une douleur efficace de
péchés.

I. POINT.

Du péché des anges rebelles.

Je considèrerai la perfection de l'ange à l de sa création, son ingratitude envers Die châtiment qui suivit incontinent son péché.

1° Son excellence et ses avantages sont ex par ces paroles d'Ézéchiel : *Toi qui portais l de ma ressemblance, qui étais plein de et d'une parfaite beauté, tu as nagé dans lices du paradis, et je t'avais couvert d sorte de pierres précieuses*[1]. Ces pierres s figures des dons de la nature et de la grâc le Créateur avait favorisé cet ange. Une spirituelle et immortelle, un entendemen subtil, une volonté parfaitement libre, une connaissance des secrets de la nature, une dance générale sur les choses d'ici-bas, un nente sainteté, l'honneur d'habiter déjà radis : que de grâces !

2° Mais, mon Dieu, quelle ingratitude ange d'avoir oublié son Bienfaiteur ! de s'ê volté contre ses ordres, et de s'être enorg la vue de sa propre excellence, au lieu d'e remonter tout l'honneur à celui qui en source !

3° Voyons aussi quelle est sa punition. Ce rebelle est en un instant précipité du ciel d enfers, sans avoir un seul moment pour se re Que vous êtes redoutable, Seigneur, et que gements sont terribles !

Tout terrible que vous êtes à l'égard de ce

[1] Ezech. 28. 12, 13.

que vous êtes, ô mon Dieu, miséricordieux envers les hommes, d'avoir voulu les instruire par cet exemple! C'est saint Pierre qui nous apprend ce dessein de vos miséricordes. Nous devons nous dire à nous-mêmes, à la vue de cet effroyable effet de votre justice : *Si Dieu n'a pas épargné des anges coupables, mais leur a fait une chaîne de leurs péchés, pour les jeter ainsi liés au fond de l'abîme, où ils souffriront d'horribles supplices, comment en usera-t-il envers nous? et à combien plus forte raison punira-t-il de misérables pécheurs, obstinés dans leur malice*[1]? Rien n'est plus juste, ô mon Dieu, que d'exercer sur nous les dernières rigueurs, si nous ne profitons de vos miséricordes : mais nous allons en profiter, Seigneur; et nous apprendrons à vous obéir, en voyant les châtiments que vous tirez de l'ange rebelle.

II. POINT.

Du péché d'Adam.

Je considèrerai de même ici : 1° les dons de Dieu dans le premier homme, fait à l'image et à la ressemblance de son Créateur; doué de la justice originelle; exempt de la nécessité de mourir, de la révolte de l'appétit, et de toutes les misères auxquelles nous sommes sujets; placé dans le paradis terrestre, pour en être un jour transféré dans l'éternel séjour où Dieu étale à jamais ses magnificences. 2° De là je jugerai quelle est son ingratitude d'avoir, par une criminelle complaisance pour sa femme, transgressé le commandement d'un Dieu

[1] II Petr. 2. 4.

qui l'avait comblé de tant de biens. 3° M'éton
je, après une si insigne méconnaissance, que
irrité de sa prévarication, le dépouille du d
comparable de l'innocence originelle, le livi
rébellions de la concupiscence, l'assujettiss
mort et à toutes les misères qui en sont le
nages, et le chasse pour toujours du lieu
lices où il l'avait établi! Non, mon Dieu, qu
a bien conçu ce que c'est de vous désobéir,
çoit aisément qu'il n'est point de châtiment
ne mérite en violant vos lois.

Héritiers du crime de ce père coupable,
sommes, hélas! d'une infinité de maux que
sobéissance a fait passer sur toute sa postérité
maudit péché, qui nous fait naître enfants
lère, et qui nous fait vivre parmi tant de pé
nous perdre pour toujours!

Tu le détestes, ô mon âme, ce premier péc
c'est avec justice. Et pourquoi ne détestes-
ceux que tu commets tous les jours? Est-
Dieu n'en tire pas un pareil châtiment? C'es
parce qu'il est miséricordieux que tu l'off
Mon Dieu, que cela est déraisonnable! qu
avoir un mauvais cœur que d'abuser ainsi
bontés! je le reconnais, je le confesse, je m'
pens, et je fais, avec votre grâce, une ferme r
tion de ne vous plus déplaire à l'avenir.

III. POINT.

De quelques autres péchés particulier

Je descendrai en esprit dans les enfers, et j'y
plongés dans les flammes une infinité de m
reux, coupables d'avarice, d'orgueil, d'i

etc. Et j'y remarquerai plusieurs qui n'ont is commis qu'un seul péché.

près quoi, rentrant dans mon intérieur, je me à moi-même : Je l'ai commis ce péché, pour el il y a tant d'infortunés perdus pour toujours : -être même l'ai-je commis plusieurs fois. Qu'ai-onc fait à Dieu, pour m'avoir si miséricordieu-ent distingué ! Ces hommes ne l'ont offensé ne seule fois, ils étaient chrétiens comme moi, -être avaient-ils eu pendant plusieurs an- beaucoup plus de ferveur que je n'en ai; s sont damnés sans ressource ! Pourquoi ne is-je pas avec eux, moi qui l'ai mérité plus ux ?

est uniquement dans votre cœur, ô mon Dieu, je trouve le motif d'une si étonnante distinction na faveur. Voilà le sujet de mon éternelle re-naissance. *Si je ne suis pas perdu, c'est à vos es miséricordes, Seigneur, que j'en suis rede-e. Je vous en louerai, mon Dieu, de tout mon r tous les jours de ma vie; et je glorifierai e saint nom, parce que vous avez délivré mon du plus profond cachot de l'enfer* [1].

n vérité, si Dieu tirait aujourd'hui une âme de bîme, et si, l'ayant réunie à son corps, il lui nait un certain temps pour faire pénitence, en s transports de joie ne serait-elle pas ? quel ur n'aurait-elle pas pour son Libérateur? à les austérités ne se condamnerait-elle pas ? Eh , mon âme, as-tu moins de sujet de te réjouir 'y être pas tombée? as-tu moins d'obligation ner un Dieu qui t'a arrêtée sur le bord du

Thren. 3. 22. Psal. 85. 12.

précipice? en dois-tu entreprendre avec m
ferveur les œuvres de la pénitence?

Puis-je trouver d'ailleurs quelque chose
pour l'expiation de mes péchés, à la vue de
ments que vous avez bien voulu endurer
Sauveur, pour les expier vous-même? Al
m'épargnais en ce saint exercice, que devra
tendre de la justice de votre Père? Car s'il
traité son Fils innocent, comment en usera-
vers un mauvais serviteur? *Si le bois vert e:
coupé, que sera-ce du bois sec* [1]?

XIXe DIMANCHE APRÈS LA PENTE(

De deux paraboles semblables : l'une, de ceux qu
invités à la noce; l'autre, de ceux qui furent
à un grand souper.

I. POINT.

*Le royaume des cieux est semblable à
qui, ayant fait préparer un grand festin p
noces de son fils, y invite beaucoup de ge*

Le Père éternel, souverain Monarque de
monde, a voulu, par sa seule miséricorde,
Fils unique épousât la nature humaine, pré
ment à la nature angélique, qui semblait,
noblesse et par sa beauté, mériter mieux
liance. Il a poussé encore plus loin sa cha
obligeant ce même Fils d'épouser l'Église
s'unir très-étroitement aux âmes justes, c
ses chères épouses. Il a enfin mis le combl
bontés dans la solennité des noces, par l

[1] Luc. 23. 31. [2] Matth. 22. 2. Lu

magnifique qu'il fait aux hommes, où il leur distribue la nourriture de sa divine parole, de ses conseils et de ses sacrements, et où l'Époux céleste lui-même leur sert le mets délicieux de son corps et de son sang.

Ouvre les yeux, mon âme, et contemple les condescendances infinies du Roi des rois envers ses chétives créatures. Comment n'es-tu pas ravie de l'honneur incomparable que cette haute Majesté daigne faire à des vers de terre? Quels doivent être tes sentiments de reconnaissance envers un Dieu qui veut bien, malgré ta bassesse et ton indignité, t'élever à la gloire de son alliance, te faire manger à sa table, et te nourrir de la chair adorable de son propre Fils!

O immense charité de Dieu! ô incompréhensible miséricorde! ô banquet vraiment royal! *Heureux ceux qui sont appelés au souper des noces de l'Agneau*[1]! à ce souper, où l'Agneau de Dieu est celui qui donne à manger, et celui qu'on mange; où l'on est saintement enivré de son précieux sang et du vin mystérieux de sa divine charité! O magnifique Seigneur, éclairez mon entendement des lumières de la foi, pour lui faire comprendre ces étonnantes merveilles, et purifiez mon cœur de toutes les affections de la terre, pour le rendre digne de goûter de si ineffables délices.

II. POINT.

Plusieurs des conviés ne voulurent pas venir aux noces. *Alors le roi dit à ses serviteurs : Le festin des noces est tout prêt, mais ceux que j'y*

[1] Apoc. 19. 9.

avais invités n'en ont pas été dignes : alle
les carrefours, et appelez tous ceux que vo
verez. Les serviteurs le firent... de sorte qu
les tables furent remplies.

Considérons quelles sont les choses qui
chent les âmes d'avoir part au banquet
Elles se réduisent à trois, figurées par les p
dont se servent les conviés. *L'un dit qu'il a*
une terre, et qu'il faut nécessairement qu'i
voir [1]; l'autre dit *qu'il a acheté cinq cou*
bœufs, et qu'il va les éprouver [2]; le troisièm
qu'il a épousé une femme, et qu'il ne peut
c'est-à-dire, que l'orgueil, l'attache aux b
la terre, et l'amour des plaisirs charnels, c
les trois vices qui règnent dans le monde
saint Jean, sont les obstacles les plus ordinai
grâce, et que c'est sur ceux qui en sont les
que tombe cette terrible sentence : *Je vous*
que nul de ceux-là ne goûtera de mon f

Quelles sont donc, ô mon âme, les he
personnes qui leur sont substituées ? *Les p*
les estropiés [5], et tout ce qui se trouve de g
butés du monde : voilà ceux que le Roi c
choisit pour les faire asseoir à sa table. Il
les orgueilleux, les riches et les voluptueu
le cœur est rempli de l'amour du siècle; et
les humbles, les pauvres d'esprit, les cœur
ment mortifiés; c'est là la troupe choisie de
serviteurs, qu'il comble ici-bas de ses douce
qu'il régale éternellement dans le ciel.

Mon Dieu, que les mondains sont à plain

1 Luc. 14, 18. etc.
2 *Ibid.* 19.
3 *Ibid.* 20.
4 *Ibid.* 24.
5 *Ibid.* 21.

que leur sort est déplorable, de préférer une vaine gloire, des richesses périssables, des plaisirs honteux, à l'honneur, à l'abondance et aux délices spirituelles de votre table! Qu'on est heureux quand on a connu de bonne heure les égarements où conduit l'amour du siècle, et qu'on a pris les routes marquées par votre éternelle sagesse! Que les personnes religieuses vous ont d'obligation, Seigneur, de les avoir attirées à vous, et de les avoir fait entrer dans votre maison, où vous les traitez vous-même avec une profusion qu'on ne peut comprendre sans l'avoir éprouvée!

III. POINT.

Le roi entra pour voir ceux qui étaient à table, et en ayant aperçu un qui n'avait point de robe nuptiale, il dit à ses gens: Mettez-lui les fers aux mains et aux pieds, et jetez-le dans les ténèbres extérieures [1].

Pour répondre fidèlement à la vocation de Dieu lorsqu'il nous appelle à son festin, il ne suffit pas d'avoir la seule foi, mais il faut de plus se revêtir de la robe nuptiale; c'est-à-dire, qu'il faut encore avoir la charité et la pureté de cœur, par où l'on mérite de participer à ce banquet d'une manière qui soit selon le cœur de celui qui nous y convie; sans quoi on déshonore sa table, et l'on se rend coupable d'avoir mangé indignement le pain des anges. Si le maître du festin s'est offensé du refus que font quelques-uns de s'y trouver, la témérité de ceux qui y paraissent souillés de péchés lui déplaît encore davantage.

Faisons attention aux termes dont use le roi

[1] Matth. 22. 13, etc.

dans la réprimande qu'il fait à ce téméraire qui avait osé entrer sans la robe nuptiale dans la salle du festin. *Mon ami,* lui dit-il, *comment êtes-vous entré ici*[1]*?* c'est-à-dire : Quoique vous ne soyez qu'un vil sujet, je vous ai traité en ami, et je vous ai fait l'honneur de vous inviter à ma table royale : comment avez-vous eu l'audace de vous en approcher avec indécence, et couvert d'habits sales et déchirés? O qui pourrait dire quelle sera la confusion d'un mauvais chrétien, d'un indigne prêtre, d'un religieux peu pénétré de la grandeur de nos mystères, qui s'en est souvent approché sans les dispositions convenables? Quand le Sauveur, au jour du jugement, lui reprochera l'usage profane qu'il a fait de ce que la religion a de plus sacré, et qu'il lui dira dans son indignation : *Mon ami, comment avez-vous osé vous présenter*[2] à l'autel, à la sainte table, sans être revêtu des ornements de la grâce et de la charité? quel désespoir à cette âme ingrate et peu respectueuse, quand elle se verra livrée par le juge aux ministres de sa colère!

O mon Jésus, n'attendez pas ce moment fatal pour me reprendre; il ne sera plus temps alors de me corriger. Imprimez dans mon esprit une haute idée de votre divin sacrement, et de l'obligation infinie que j'ai de ne m'en approcher jamais qu'après m'y être disposé par une exacte pureté de cœur et par l'exercice d'une ardente charité. Purifiez mon cœur vous-même par votre grâce, embrasez-le de votre amour, ornez-le de toutes les vertus qui vous sont les plus agréables; afin qu'ayant sur la terre participé dignement au festin de votre

[1] Matth. 22. 12. [2] *Ibid.*

s et de votre sang, je mérite de participer dans l à celui de votre gloire.

LUNDI DE LA XIXe SEMAINE

APRÈS LA PENTECOTE

grièveté des péchés par rapport à leur multitude et à leur opposition à la raison.

I. POINT.

ntrerai en oraison avec la disposition du roi nias, en disant à Dieu, en présence de qui je humblement prosterné : *Je repasserai devant , Seigneur, toutes les années de ma vie dans ertume de mon cœur* [1].

ur en avoir au moins une idée confuse, je ai les yeux sur tous les âges par où j'ai passé, es lieux où j'ai été, sur les emplois que j'y ai et partout voyant en quoi j'ai manqué contre ommandements de Dieu et de l'Église, et e les devoirs de chaque état où je me suis é; pénétré d'une vive douleur à la vue de cette d'infidélités que j'ai commises, *je confesserai eigneur,* avec David, *mon injustice, et je la esserai contre moi-même* [2].

uis aux péchés que je connais, si j'ajoute ceux l'erreur, l'ignorance, l'oubli, l'amour-propre on peu d'attention sur moi-même ont dérobés a connaissance, je dois bien avouer, avec le e roi pénitent, *que leur nombre surpasse des cheveux de ma tête* [3], et qu'il a fallu toute

. 38. 15.
sal. 31. 5.
3 *Ibid*. 37. 5.

la patience et toute la miséricorde de Dieu p
supporter.

Ah! mon Dieu! si j'avais offensé autant
un roi de la terre, y aurait-il des supplice
pour me punir? Il ne faudrait qu'oser le fa
fois, pour être livré incontinent entre les m
la justice. Il n'y a que vous aussi qui méritie
vous loue, qu'on vous aime, et qu'on vous
dans toute l'éternité, ô Dieu des miséricorde

II. POINT.

De cette multitude de mes péchés, j'es
d'en concevoir la grièveté, et je me servir
cela de quelques comparaisons, que le Saint
lui-même a tracées dans ses saintes Écriture
me donner une vive idée de l'état où me ré
nombre effroyable de mes iniquités.

Si le péché est comme *une meule de m*
que le démon attache au cou d'un pécheur,
précipiter dans les enfers, comment n'y suis
déjà entraîné par la pesanteur de tous ceux
suis coupable? Si c'est comme *une chaîne d*
composée d'autant d'anneaux que j'ai com
péchés, comment n'en suis-je pas accablé?
fallu à l'ange rebelle qu'un seul péché, pour f
cette chaîne fatale dont le poids l'a précipit
l'abîme; et celle que j'ai formée d'une mul
infinie de péchés, ne m'y a pas encore fait
ber!

Il fallait, Seigneur, votre immense charit
bontés sans mesure et sans bornes, pour so
un misérable pécheur, que ses iniquités sans

[1] Matth. 18. 6. [2] Is. 58. 9.

auraient mille fois porté jusqu'au fond des
rs. Quelles obligations je vous ai, Père des mi-
ordes, d'avoir eu pitié de ma misère! Achevez
ouvrage, vous qui ne faites rien à demi; et,
s avoir supporté si longtemps ma malice ex-
e, détruisez-la si efficacement dans mon cœur,
n'en reste plus aucune trace, et qu'il n'y ait
à l'avenir qu'une sincère volonté de vous être
e.

III. POINT.

péché, de lui-même, est quelque chose de si
eux, qu'il ne faut que le connaître pour en
evoir de l'horreur. C'est dans un homme qui
nmet un déréglement opposé à tous les prin-
d'honneur et de raison; une indigne dégrada-
le sa nature, une flétrissure à la gloire de son
ne, une injure qu'il fait à sa propre noblesse:
e fils adoptif de Dieu, dont il porte l'image em-
te dans son âme, il devient, par le péché, sem-
e aux bêtes, dont il imite la brutalité, et
ave non-seulement des passions, dont il suit
nouvements, mais du démon même, dont il
veuglément les volontés.

est vrai, Seigneur, je ne le sens que trop, ce
ét honteux esclavage, depuis que j'ai rompu
oux et glorieux liens qui m'attachaient à vous.
un bon maître auquel j'obéissais, qui ne me
nandait rien que de conforme à la plus sage
n, et dont le joug était aimable, je suis dominé
es tyrans dont les lois sont iniques, et dont le
est insupportable.

tablissez-moi dans les droits de ma première
é, aimable Sauveur. J'y serai rétabli dès que

vous m'aurez remis par votre grâce sur les voi
l'obéissance et de la soumission que je vous d

MARDI DE LA XIXe SEMAINE

APRÈS LA PENTECOTE

De la grièveté du péché par rapport à la bas de l'homme qui le commet.

I. POINT.

Qu'est-ce que l'homme selon le corps? C' amas de boue, c'est à lui qu'il est dit dans la G *Souviens-toi que tu es poussière, et que tourneras en poussière* [1]. Sa vie n'est qu'un s qu'*une faible vapeur qui se dissipe en mo rien, et qui ne laisse pas, dans le peu de qu'elle subsiste, d'être remplie d'une infin misères* [2].

Voilà l'homme, qui ose se prendre à Dieu, ver contre son Seigneur, et refuser d'obéi lois. *Terre et cendre, d'où vient tant de pr tion et tant d'orgueil* [3]? Vaisseau d'argile, co as-tu la hardiesse de résister à celui qui t'a et qui peut en un instant te réduire en pou

Tu crains, mon âme, un homme mortel, peut rien que sur un corps qui se détruit lui-même, et qui va bientôt se confondre poussière du tombeau, et tu n'appréhendes p fenser un Dieu qui peut te faire sentir à toi les plus terribles effets de sa colère, après e fait comme les essais sur un corps périssab

[1] Gen. 3. 19.
[2] Job. 14. 1.
[3] Eccl. 10. 9.

Seigneur, épargnez un ver de terre, anéanti en votre présence, et résolu, par la considération de sa bassesse, d'apprendre à respecter votre infinie grandeur.

II. POINT.

Qu'est-ce que l'homme considéré selon son âme? C'est un petit être tiré du néant, dans lequel il retomberait à tout moment, s'il n'était soutenu par la main toute-puissante du Créateur; conçu d'ailleurs dans le péché, qui est bien un autre néant, dans lequel il serait encore entraîné continuellement par le poids d'une nature corrompue, et par de violentes tentations, auxquelles il est sujet au dedans et au dehors, s'il n'était secouru par la grâce du Rédempteur : *Car il n'y a point de péché que commette un homme*, comme dit saint Augustin, *que tout autre ne puisse commettre* [1], s'il était destitué des secours de la providence et de la grâce, qui l'en préservent.

Quand on songe souvent à ce double néant et au penchant qu'on a d'y retomber, peut-on si fort oublier, Seigneur, la dépendance qu'on a de vous, qu'on en vienne jusqu'à résister à vos ordres?

Quoi! moi, un néant, et un néant coupable, une source corrompue de toute sorte de péchés, j'ai osé m'élever comme vous, et vous ne m'avez pas abîmé aussitôt que j'ai élevé insolemment la tête? Ah! que dois-je admirer davantage, ou votre infinie bonté ou ma prodigieuse audace? J'admire toutes les deux également : mais je loue, j'aime, je glorifie l'une, et je déteste l'autre. Gravez, ô mon Dieu, ces deux sentiments dans mon cœur,

[1] Solil. 6. 15.

afin qu'il vive dans un continuel exercice de votre amour et du mépris de soi-même.

III. POINT.

Qu'est-ce que je suis en comparaison de tout le monde, de tant d'hommes, qui ont été, qui sont, et qui seront sur la terre? de tant d'anges qui sont dans le ciel? et qu'est-ce que tout cela en comparaison de Dieu? *Toutes les nations*, dit le prophète Isaïe, *sont devant lui comme si elles n'étaient pas* [1].

Hélas! qui suis-je donc devant Dieu? Un million de fois moins qu'un atome; un rien, qui disparaît en présence de ce grand Être. Puis-je compter pour quelque chose de vains talents dont j'ose me flatter? Il n'y a rien de solide, rien de grand, *rien de bon, que Dieu* [2], dit la Vérité même. Ce qu'il a communiqué de perfections à ses créatures est si peu de chose, qu'à peine en mérite-t-il le nom.

Ah! mon âme, quand on a bien compris ce qu'on est, peut-on comprendre qu'on ait eu la hardiesse d'offenser la divine Majesté! Et cependant on vous offense, ô grand Dieu, et c'est moi-même, plus vil et plus méprisable que tout autre, qui vous ai si souvent offensé. En vérité, je ne dois plus me présenter à vous que comme Job, *la cendre sur la tête* [3], et la confusion dans le cœur.

1 Isaï. 40. 17.
2 Luc. 18. 19.
3 Job. 42. 6.

ERCREDI DE LA XIXe SEMAINE

APRÈS LA PENTECOTE

a grièveté du péché par rapport à la grandeur infinie de Dieu.

I. POINT.

péché outrage un Dieu infini en toutes ses tions : mais il y en a trois surtout que le ur attaque plus directement, et dont le mé- end son offense plus grième.

première est l'infinie bonté de Dieu, en vertu quelle, comme il est infiniment aimable, il it être infiniment aimé des hommes, s'ils t capables d'un amour infini. C'est ce Dieu de charmes que j'ai cruellement outragé. Dieu, le mauvais cœur que j'ai eu jusqu'ici, vous avoir pas aimé, et, loin de vous aimer, de avoir offensé tant de fois!

seconde est l'immensité de ce même Dieu, quelle il remplit tout, et dans laquelle j'étais même, dans le temps que je lui déplaisais. toutes les fois que je me suis déterminé à déplaire, j'étais en vous, j'étais exposé à vos ds, j'étais en votre présence, ô mon Dieu! ais à la vue d'un prince mortel, qui n'est que ière, je n'oserais rien faire qui choquât les de cette fragile majesté; et j'ai eu le front, es yeux de votre majesté suprême, de mépri- es lois. Quel oubli! mais quelle insolence!

troisième est la toute-puissance de Dieu, sans lle nulle créature ne peut rien faire. Vous m'a-

vez prêté la main pour agir, et c'est elle-même dont je me suis servi pour vous offenser, ô Dieu tout-puissant; j'ai employé vos armes pour vous faire la guerre. Ah! plutôt que de concourir à ma révolte, que ne m'anéantissiez-vous? que ne réduisiez-vous en poudre ce cœur insolent? Brisez-le au moins, Seigneur, par une vive contrition.

II. POINT.

Le péché offense un Dieu, non-seulement infiniment aimable, mais encore infiniment aimant. C'est là ce que le pécheur rend à son bienfaiteur, au lieu du tribut d'amour qu'il devrait lui rendre.

1° Il m'a créé, ce Dieu plein de bonté, et, en me créant, il m'a pourvu des dons de la nature; il me conserve tous les moments de ma vie, et son amoureuse providence veut bien s'abaisser jusqu'à veiller sur moi. N'a-t-on pas raison de me faire les mêmes reproches que Moïse faisait autrefois au peuple d'Israël : *Insensés, est-ce donc là ce que vous rendez au Seigneur? Ne savez-vous pas qu'il est votre Père? que c'est lui qui vous a possédés, et qui vous a créés? Vous avez abandonné le Dieu qui vous a tirés du néant, et vous avez oublié le Seigneur qui vous a faits* [1].

2° Il m'a racheté. Mon être est l'ouvrage du Père; mais mon salut est le fruit de l'Incarnation et de la Passion de son Fils unique. Quelle monstrueuse ingratitude de répondre si mal à tant d'amour, et de crucifier tout de nouveau par mes péchés ce charitable Rédempteur!

3° Il m'a sanctifié dans le baptême, où le Saint-

[1] Deut. 32. 6, 18.

t a répandu dans mon âme les précieux dons grâce; il m'a renouvelé si souvent, dans la tion des autres sacrements, cette grâce de ification, et il l'augmente tous les jours, pour que je réponde à ses bontés. Ah! quelle inestie faveur! et quelle est ta reconnaissance, ô âme?

and vous ne m'auriez jamais fait de bien, Seir, et quand vous seriez résolu à ne m'en faire is; infiniment aimable comme vous êtes, vous eriez mes services : mais à tant de charmes ant tant d'amour, et un amour si prodigue en aits; en vérité, ne vous aimer pas, et vous ofr même au lieu de vous aimer, c'est un prodige ratitude.

III. POINT.

'est-ce donc qui a été capable de me faire ainsi r mon très-aimable et très-libéral bienfaiteur? -ce quelque chose d'assez considérable pour orter sur les obligations essentielles que j'ad'être à lui? L'oserai-je dire? Hélas! c'était en, un plaisir d'un moment, un point d'hon- un vain respect humain, un attachement à la elle.

ilà les méprisables divinités que je vous ai prés, ô mon Dieu. Et où est ma raison? Un Baas, préféré à votre Fils, est un objet qui m'in- et qui m'emporte avec justice; et quand de froid je préfère un néant à votre majesté sainte, préférence est-elle plus supportable? Cepen- je n'en ai point d'horreur. Ah! que mon inbilité me confond!

ue c'est avec justice que vous commandez *aux*

cieux de pâmer d'étonnement, et aux por ciel de se briser, pour faire éclater leur d et leur ressentiment de deux crimes qu peuple a commis : en vous abandonnant qui êtes la source de l'eau vive, et en faisa citernes mal cimentées, dont l'eau s'éco toutes parts [1].

C'est de quoi je suis aussi coupable, Sei que le peuple ingrat dont se plaignait votr phète. J'ai commis les mêmes désordres : co dez-moi donc aussi efficacement qu'à ces cr insensibles, de pâmer de douleur; et faites, pa grâce, que ma douleur soit assez forte pour la dureté de mon cœur.

JEUDI DE LA XIXe SEMAINE

APRÈS LA PENTECOTE

De la grièveté du péché par rapport aux châti que Dieu en tire.

I. POINT.

Les peines temporelles dont Dieu punit le sont grandes, et elles ne sont rien cepend comparaison du péché. Les pertes, les dis les maladies, les guerres, la famine, la peste les fléaux terribles qu'emploie la divine pour frapper les pécheurs dès cette vie : et dant un seul péché est un mal infinimen grand, parce qu'il est en quelque manière de Dieu; au lieu que tous les autres ne sont maux de la créature.

[1] Jerem. 2. 12, 13.

e l'aveuglement des hommes est déplorable ! aignent tout hormis le péché ; et le péché est ul mal à redouter. Çà, mon âme, un peu de ion sur toi-même. N'est-il pas vrai que tu es mbre de ces aveugles ? Que ne fais-tu pas éviter les douleurs, les humiliations, et les s misères de la vie ? et que fais-tu pour éviter hé, qui les traîne après soi ? En vérité, as-tu raison ?

Dieu éternel ! éclairez-moi de vos lumières, tes-moi connaître le vrai mal que je dois dre, et dont je dois avoir de l'horreur ici-bas. ssez de mon cœur tant d'appréhensions fri- qui m'ont jusqu'ici fait tant de peine, et -moi la grâce de n'appréhender rien au monde malheur de vous déplaire.

II. POINT.

peines de cette vie, quelque affreuses qu'el- uissent être, ne sont, dans le sentiment de Grégoire, que de légers essais de la justice envers les pécheurs : ce n'est véritablement ans l'autre vie qu'elle déploie ses vengeances ; à qu'elle fait sentir ce que c'est que le péché l, en livrant celui qui s'en trouve coupable supplices éternels.

elque effroyable que soit ce châtiment, il est ustement ordonné. Oui, mon âme, l'outrage uit à Dieu une vile créature en l'offensant, est dans sa malice ; il n'y a qu'une peine infinie sa durée, qui en soit la juste punition. Le is que fait un pécheur d'un Être infiniment ble mérite qu'il en soit privé pour toujours. *rrible privation*, dit saint Augustin, *oui, ter-*

rible, ô mon Dieu, à ceux qui vous aiment, et non pas à des endurcis [1], qui n'en sont nullement touchés. Que vous avez bien raison de menacer du feu ces cœurs de pierre, pour les réduire en poudre! Ah! si le mien était de cette nature, amollissez-le, Seigneur, par la crainte de vos jugements; faites-en un cœur de chair, qui soit sensible à votre amour, et qui, de peur de vous perdre dans l'éternité, s'attache inséparablement à vous dans le temps, par une fidélité inviolable à vos commandements.

III. POINT.

Ce qui doit sembler plus étonnant, c'est que le péché est même un plus grand mal que tous les feux et tous les tourments de l'enfer. Cela est si vrai, que si de deux hommes, l'un était coupable d'un péché mortel, et ne souffrait rien, l'autre innocent, et souffrait les peines sensibles d'un damné; le premier serait infiniment plus à plaindre que le second.

Saint Anselme en était si persuadé, qu'il assurait que s'il eût vu d'un côté le péché mortel, et de l'autre le feu de l'enfer, supposé que le choix de l'un des deux fût nécessaire, il se serait jeté, sans balancer, dans le feu, plutôt que de consentir au péché [2].

Grâce à vos miséricordes, ô mon Dieu, je me sens dans cette heureuse disposition, depuis que vous avez éclairé mon esprit et touché mon cœur; et je proteste, en présence de votre divine majesté, qu'il n'est point de mal, ni dans le temps ni dans l'éternité, que je ne souffre plus volontiers que la

[1] Aug. in Psal. 49. 3.   [2] *Lib. de Simil.* c. 190.

perte de votre amitié; que j'aime mieux, avec le fidèle et le généreux Éléazar, *être précipité dans les enfers que d'être prévaricateur de vos lois saintes*[1]. Mais daignez vous souvenir, Seigneur, que mon cœur est volage, et qu'il est capable de changer de résolution, si vous n'en arrêtez l'inconstance par les liens de votre amour.

VENDREDI DE LA XIX[e] SEMAINE
APRÈS LA PENTECOTE.

Des propriétés de la mort.

Le premier *prélude* de cette Méditation et de la suivante est de se figurer qu'on est au lit de la mort et prêt à rendre l'âme; le second, de demander à Dieu la grâce d'apprendre à bien mourir pendant la vie, afin de nous trouver bien disposés quand il en faudra sortir.

I. POINT.

La première propriété de la mort est qu'elle est inévitable. Il faudra un jour en venir là; et le jour est tellement marqué de Dieu, qu'il n'est pas possible de le reculer d'un moment.

En vain, mon âme, cherches-tu à prolonger ta vie par les soins immodérés que tu prends pour sa conservation; les années en sont comptées. Loin de les multiplier par une attache déréglée, c'est souvent le moyen de les abréger. *Les hommes de sang*, dit David, *n'iront pas jusqu'à la moitié de leurs jours*[2]. Mais je veux que la Providence leur

[1] II Machab. 6. 23.   [2] Psal. 54. 24.

laisse fournir toute leur carrière, ils arriveront enfin au terme; et quand ils y seront, que leur servira cette longue vie, qui n'aura pas été employée à aimer et à servir le Créateur? Que deviendront tant de vains projets, tant d'idées de fortune, tant de desseins frivoles? Tout cela, à la fin de la vie, s'en va en fumée; rien ne reste de solide en ce grand moment, qu'une vie passée dans les exercices d'une véritable piété.

Non, mon Dieu, non, ce n'est pas une longue vie, ce n'est pas même une vie heureuse selon le monde, que je vous demande; c'est un ardent amour envers vous; c'est un vrai mépris de moi-même, c'est une exacte observance de vos lois, c'est un constant attachement à mes devoirs. Quand je ne devrais vivre qu'un jour, si je le passe en vrai chrétien, en fervent religieux, en saint, dans la garde de vos commandements et dans la pratique de vos conseils, je suis content.

II. POINT.

La seconde propriété de la mort est qu'elle est incertaine, quant aux circonstances du temps, du lieu, et de la manière dont elle arrivera. Je mourrai, c'est un point de foi, il n'est rien de plus certain. En quel temps, en quel endroit, et comment mourrai-je? Il n'est rien de plus incertain. C'est un mystère que vous avez caché, Seigneur, et dont vous vous êtes réservé la connaissance. Tout ce que nous en savons, c'est que la mort *nous surprendra, et qu'elle viendra lorsque nous y penserons le moins, ainsi qu'un voleur* [1] qui entre la nuit

[1] Matth. 24, 43, 44.

dans un logis, et qui en emporte tout ce qu'il y trouve.

Quelle conclusion dois-je tirer de cette importante vérité, sinon de me tenir toujours prêt, pour ne pas être pris au dépourvu? Voilà la vraie sagesse, de vivre tous les jours comme nous voudrions avoir vécu quand il faudra mourir; de passer toute notre vie dans les bonnes œuvres; d'avoir toujours en main la lampe allumée : on n'a pas alors à craindre une mort subite.

Il ne sera pas temps, ô mon âme, d'aller chercher de l'huile quand l'Époux frappera à la porte par une maladie mortelle; il faut s'en pourvoir abondamment pendant la vie. Cette huile n'est rien autre chose que la charité. C'est à vous seul, ô mon Dieu, de la répandre et de l'entretenir constamment dans mon cœur.

III. POINT.

La troisième propriété de la mort est qu'elle n'arrive qu'une fois. C'est la parole expresse de l'apôtre saint Paul : *Dieu a ordonné que tous les hommes meurent une fois* [1]. Si je meurs dans la grâce, je suis heureux pour toujours; si je meurs dans le péché mortel, je suis perdu sans ressource. *De quelque côté que l'arbre tombe,* dit le Saint-Esprit, *soit au septentrion, soit au midi, il y demeurera à jamais* [2].

Demandons-nous souvent, avec saint Bernard : *Çà, si à ce moment Dieu était prêt à le couper, cet arbre, de quel côté tomberait-il* [3]? Serait-ce du côté du ciel, figuré par le midi? Serait-ce du côté de l'enfer, figuré par le septentrion? Mon Dieu,

[1] Hebr. 9. 27.
[2] Eccl. 11. 3.
[3] Serm. 49. *Parvorum*.

qu'il est important de travailler toute sa
donner sa pente du bon côté, et de faire
une continuelle violence à la nature! Qu
de ne pas appliquer tous mes soins à cet
affaire, d'où dépend mon éternité!

Si je mourais deux fois, peut-être po
risquer l'une de ces deux morts. Mais je
rai qu'une fois; et cette unique mort est
décisif de mon bonheur ou de mon malh
nel. Gravez, Seigneur, mais gravez bien
ment dans mon âme cette vérité, afin qu'e
règle de toutes les actions de ma vie.

SAMEDI DE LA XIXe SEMAIN

APRÈS LA PENTECOTE

Des choses qui ont coutume de donner de l'in à un mourant.

I. POINT.

Le premier sujet d'inquiétude à un
c'est sa vie passée, les péchés qu'il a co
temps qu'il a perdu, les grâces dont il
Quel spectacle à des chrétiens qui ont
qu'une foule d'actions criminelles, qui s
tent à leurs yeux! Si je suis, hélas! du n
ces malheureux, cette parole de David s'a
à mon égard : *Les douleurs de la mort m'*
ronné, les torrents d'iniquités ont mis l
dans mon âme, les douleurs de l'enf
assiégé, et je me trouve enveloppé des fil
mort [1].

[1] Psal. 17. 5.

Le démon, profitant du trouble où je serai, grossissant dans mon esprit l'idée de mes péchés et effaçant celle de la miséricorde du Seigneur, fera tous ses efforts pour me jeter dans le désespoir. Vos plaies sacrées seront alors toute ma ressource, divin Sauveur; c'est l'asile où je me retirerai dans mes frayeurs : mais le moyen que je dois prendre aujourd'hui pour les prévenir, c'est d'éviter les fautes qui en peuvent être un jour les causes; c'est au moins de travailler sérieusement à les diminuer; c'est d'en effacer les traces par mes pleurs; c'est de les expier par ma pénitence.

Ce sont là mes résolutions, Seigneur : mais c'est à vous, qui me les inspirez, de les rendre efficaces. Ah! qu'elles sont aujourd'hui bien plus de saison qu'elles ne seront alors! Ce n'est peut-être qu'une crainte purement servile qui en sera le principe : mais à présent c'est votre amour, c'est le désir sincère de vous plaire, qui me les fait prendre, et c'est votre grâce, comme je l'espère, qui me les fera exécuter.

II. POINT.

Le second sujet d'inquiétude à un mourant est la nécessité d'abandonner les biens présents, *qu'on ne quitte pas sans douleur, quand on les aime avec passion*[1]. 1° Richesses, dignités, grandeurs, plaisirs, je n'emporterai rien de tout cela. 2° Parents, amis, personnes qui m'avez été chères, et pour lesquelles j'ai eu un amour ou naturel ou déréglé, il faudra me séparer de vous. 3° Ce corps, ô mon âme, que tu as si fort ménagé, que tu as traité avec tant de délicatesse, que tu as si fol-

[1] D. Greg. l. I. *Mor.* c. 18.

lement aimé, tu vas être obligée de le quitter et de l'abandonner aux vers.

Quelle violence à un cœur qui tient à tant d'objets, d'en être arraché malgré lui! C'est ce qui a fait dire au Saint-Esprit que *l'idée de la mort est bien amère à un homme qui mène une vie douce et délicieuse*[1]; et c'est ce qui fit sortir cette plainte de la bouche d'un roi, sur le point qu'il était de mourir: *O mort cruelle, est-ce ainsi que tu me sépares*[2]? Voilà ce que sentent une infinité de mondains au moment de la mort.

Qu'on est heureux, ô mon âme, quand par avance on s'est dépouillé pour Jésus-Christ des biens de la terre; quand on a renoncé pour son amour à tout ce qu'on avait de parents et d'amis; quand on a fait la guerre à son corps, et quand on n'y a eu aucune attache pendant la vie! Mon Dieu, qu'on meurt content!

Pour être alors en ces tranquilles dispositions, il faut examiner celles où nous sommes à présent, et, si nous nous sentons attachés à quelque chose, nous mettre dès aujourd'hui en liberté. Supplions instamment Notre-Seigneur de nous aider à ce parfait détachement, de rompre lui-même tous nos liens, et de ne nous conserver que celui qui nous attache à son amour.

III. POINT.

Le troisième sujet de peine à la mort est la crainte de l'avenir, causée, 1° par l'idée d'une éternité prochaine; 2° par l'attente d'un arrêt irrévocable; 3° par l'incertitude où l'on est de l'état de

[1] Eccli. 41. 1. [2] I Reg. 15. 32.

sa conscience. Imaginons-nous les frayeurs d'un homme, un moment avant la décision d'un procès duquel dépend sa fortune, son honneur et sa vie.

Ce n'est qu'une faible image de la situation dans laquelle tu te trouveras, mon âme. Incertaine, au temps de la mort, de ce qui sera décidé dans peu de ton bonheur ou de ton malheur éternel, que ne souffriras-tu pas, si dès maintenant tu ne travailles à te tirer de cette funeste incertitude par les œuvres constantes d'une vie parfaite? Quelle étrange folie de négliger une affaire de cette conséquence, et de vivre dans un état dans lequel on ne voudrait pas mourir!

Voilà pour moi un grand sujet de réflexion. Il faut voir en présence du Seigneur ce que je puis et ce que je dois faire pour assurer mon sort. Ce n'est cependant ni sur mes recherches ni sur mes efforts que je m'appuie, divin Sauveur; c'est uniquement sur vos lumières et sur vos grâces. Celles-là me feront connaître les vrais moyens de vous contenter; celles-ci me donneront le courage de les prendre; et les unes et les autres m'accompagnant jusqu'à la mort, en rendront par vos miséricordes les approches tranquilles.

XXe DIMANCHE APRÈS LA PENTECOTE

Du fils d'un seigneur de Capharnaüm, guéri par Notre-Seigneur.

I. POINT.

De la maladie de ce jeune homme.

Un seigneur ayant appris que Jésus était venu de la Judée en Galilée, alla le trouver, et le sup-

plia de venir guérir son fils, car il se m
Il était jeune, il était noble, l'héritier d'
riche et puissant; et cependant il était à l'ex
C'est donc à dire qu'il n'est point d'âge,
florissant qu'il soit, point de condition,
illustre qu'elle puisse être, point de richess
de puissance, où l'on ne soit sujet à la mor
a tous les jours des exemples devant les y
voit mourir de jeunes gens, aussi bien que
sonnes d'un âge avancé : le noble aussi
l'artisan, le riche comme le pauvre indifféi
sont portés au tombeau; il est ouvert auj
pour les uns, il le sera demain pour d'a
cependant on vit comme si l'on était immo

Ne suis-je pas moi-même dans cet aveu
Combien de fois ai-je vu mourir des pers
tout âge et de toute condition, des granc
petits, mes plus proches, mes plus tendr
Quel profit ai-je fait de ces spectacles si t
et si persuasifs? Ne devrais-je pas entrete
tinuellement dans mon esprit la salutair
de la mort? Et comme il n'est aucun jou
puisse être le dernier de ma vie, en es
cun pendant lequel je ne doive me dispos
mourir?

Faites tomber de mes yeux, Seigneur, c
funeste qui me couvre un objet si digne
plus sérieuses réflexions. Faites, par votre
corde, que je ne perde jamais de vue l'id
mort; que je m'endorme, que je m'éveille
marche, que j'agisse avec elle, et qu'elle
d'un admoniteur continuel, qui m'avertis
nécessité où je suis de vivre de telle sorte,

1 Joan. 4. 47.

d'espérer de vos bontés la grâce incomparable ne bonne mort.

II. POINT.

que dit Jésus-Christ au père, qui le sollicite pour la guérison de son fils.

e Sauveur, sans déclarer d'abord à ce père s'il accorderait ou non la guérison de son fils : *Si ne voyez, vous autres*, lui dit-il, *des miracles les choses extraordinaires, vous ne croyez nt*[1]. Ces paroles du Fils de Dieu, un peu dures pparence, étaient de vraies marques qu'il lui nait de sa bonté. Cet homme ne songeait qu'à er son fils d'une mort passagère, et nullement procurer à lui-même une vie éternelle, en ant en Jésus-Christ. Il est vrai qu'il le croyait ble de rendre la santé à son fils, pourvu qu'il ût se rendre chez lui. C'était une foi fort imaite que d'y apposer cette condition. Son desfut donc de corriger en lui cette imperfection, e le disposer à croire parfaitement que son pouétait absolu et sans exception.

insi paraissez-vous quelquefois, aimable Seiur, nous traiter avec rigueur, lors même que n'avez pour nous que des desseins de misérie. Vous nous reprochez nos infidélités, pour rendre plus fidèles; notre peu de foi, pour en donner une plus parfaite; notre tiédeur et négligences dans votre service, pour nous excia la ferveur, et nous faire mériter le grand don votre amour. Soyez éternellement béni, Seiur, de cette favorable providence avec laquelle

[1] Joan. 4, 48.

vous nous gouvernez. J'en admire les ress adore les dispositions, et je m'y abando réserve, comme un enfant entre les bras sein de la meilleure de toutes les mères..

III. POINT.

Le fils est guéri, et le père avec toute sa croit en Jésus-Christ.

Allez, lui dit Jésus, *votre fils est guér ce que lui dit Jésus, et il s'en alla; et ay son retour l'effet de la parole du Sauveu en lui, avec toute sa maison*[1]. Voilà l merveille que Notre-Seigneur opère en mên la guérison du fils, qu'il délivre de la fi lente qui allait le faire mourir, et celle dont il affermit et perfectionne si puissan foi, qu'elle se communique à toutes les p de sa maison; mais aussi double leçon instruire les directeurs des âmes et les famille. Les premiers doivent apprendre, et charitable conduite du Fils de Dieu, rebuter les personnes qui s'adressent à des dispositions imparfaites, mais à les ai prendre de meilleures, en leur parlant avec et en leur inspirant les motifs les plus cap les porter à une parfaite conversion. Les doivent être persuadés que le bien et le m famille dépendant de leurs exemples, ils obligation particulière de ne leur en donn bons, et que s'ils en donnent de mauvais responsables devant Dieu des âmes que l duite scandaleuse aura perdues.

[1] Joan. 4. 50.

C'est ce qui doit bien faire trembler, ô mon Dieu, toutes les personnes d'autorité. L'obligation du bon exemple leur est essentielle; elle est inséparable de leur dignité et de leur rang : et cependant combien y en a-t-il qui s'en acquittent? O mon Dieu, que le nombre en est petit! et que le compte cependant que vous leur en demanderez sera terrible! Mais quelle gloire ne vous rendraient-ils pas s'ils étaient fidèles à remplir un devoir si important! Ils engageraient à votre service toutes les personnes qui leur sont sujettes; on n'oserait être vicieux, s'ils décriaient le vice par leur conduite; et s'ils étaient eux-mêmes vertueux, on se ferait honneur de la vertu. Les souverains vous feraient régner dans leurs États, les supérieurs vous feraient glorifier dans leurs communautés, les magistrats dans les villes, les pères et les mères dans leurs familles. Vous seriez enfin servi, loué et respecté par toute la terre.

LUNDI DE LA XX[e] SEMAINE
APRÈS LA PENTECOTE

Du jugement particulier.

Dans cette méditation et la suivante, on suppose la réalité de ce jugement, marquée par ces paroles de l'apôtre saint Paul : *Il est arrêté que tous les hommes meurent une fois, et qu'ensuite ils soient jugés* [1]. On voit assez quels en sont les préludes.

[1] Hebr. 9. 27.

I. POINT.

Entre les personnes qui se trouvent à c
ment, la première est l'âme, à qui le procè
faire. Fût-ce l'âme d'un monarque, elle
seule, abandonnée de tout ce qu'il y a de cr
au monde, accompagnée uniquement de s
vres. Elles seules peuvent être alors utiles, e
a cependant qu'elles qu'on néglige. Cette âm
à ses côtés, comme le Saint-Esprit nous le
tendre dans ses Écritures [1], son ange g
d'une part, et le démon, de l'autre : le fidè
dien triomphant de joie, si l'âme est juste
et abattu, si elle ne l'est pas : le démon a
traire, écumant de dépit et de rage, si elle
grâce; fier et insultant, si elle est en péché m
Duquel de ces deux anges, ô mon âme, vo
tu alors avoir suivi les inspirations?

Le juge qui présidera à ce jugement es
même, qui, tout invisible qu'il est, fera se
présence aux bons et aux méchants, imprim
sentiments d'une crainte terrible aux uns, e
très-douce consolation aux autres. Proste
esprit à ses pieds, je m'exciterai, tantôt à un
taire frayeur de ses jugements, tantôt à une
confiance en ses bontés; et, afin de me le
propice, je le supplierai d'accepter pour m
satisfactions de son cher Fils, d'écouter le
cessions de la sainte Vierge, et, en leur con
tion, de prononcer l'arrêt favorable de mo
éternel.

O qu'il est avantageux d'avoir vécu sou

[1] Zach. 3. 1. [2] D. Greg. hom. 39.

ssantes protections! mais qu'il est sage d'essayer es mériter par une vie sainte!

II. POINT.

'examinerai le temps et le lieu de ce jugement iculier.

e temps est celui de la séparation de l'âme d'a- le corps. Moment d'une conséquence infinie, je ne dois jamais effacer de mon esprit, et au cès duquel, si j'ai un grain de foi et une étin- e de raison, je dois travailler tous les moments na vie.

e lieu de ce jugement n'est autre que celui où ne trouverai à l'instant de ma mort; c'est très- pablement dans la maison que j'habite, dans la nbre où je suis, dans le lit où je repose si tran- lement toutes les nuits. Mon Dieu! les grands ts qui sont continuellement devant mes yeux! qu'ils sont bien capables de réveiller ma foi uissante, et de changer ma tiédeur en une vive nstante ferveur!

'est ici, dois-je me dire souvent à moi-même, je serai jugé : suis-je en état de subir ce juge- t? S'il devait se faire aujourd'hui, n'aurais-je à craindre? Vivons, mon âme, vivons à tout nent de telle sorte, qu'en celui auquel nous irons compte de notre vie, le souverain juge ouvre les portes de la bienheureuse éternité.

III. POINT.

ui seront mes accusateurs en ce jugement? Le on, ma propre conscience, mon ange gar- .

e premier est le démon, que saint Jean nomme

l'accusateur de nos frères. Il m'accusera des vrais péchés que j'aurai faits; il en supposera de faux, que je n'aurai pas faits; il grossira les véritables, il donnera aux autres les couleurs de la vérité. Si j'évite avec soin les premiers, je n'ai rien à craindre des seconds auprès d'un juge qu'on ne saurait tromper.

Le second est ma propre conscience, qui déposera contre moi-même. Comme au tribunal de la pénitence, chacun est son accusateur et son témoin, chacun l'est de même au jugement : mais avec cette différence, qu'on vient de soi-même et de plein gré au premier tribunal, pour y être absous; au lieu qu'on est contraint de comparaître au second, pour y être condamné, surtout pour les péchés qu'on n'aura pas voulu soumettre au tribunal de la pénitence. Ah! qu'il est consolant de les y avoir portés tous avec une véritable contrition!

Le troisième enfin est le même ange qui nous était donné pour nous défendre. Si nous fermons à présent l'oreille à ses avertissements charitables, il nous accusera alors des péchés que notre indocilité à ses avis nous aura fait commettre; et d'aimable protecteur qu'il était auparavant, il deviendra notre ennemi.

Ne le permettez pas, Seigneur, qui me l'avez donné pour être, jusqu'au pied de votre trône, le gardien de mon âme; et, de peur que je ne m'attire le malheur funeste d'en être abandonné à la mort, accordez-moi la grâce de lui être parfaitement soumis et obéissant pendant ma vie.

MARDI DE LA XXe SEMAINE
APRÈS LA PENTECOTE

Sur le même sujet du jugement particulier.

I. POINT.

ans l'examen qui se fera de toutes les actions na vie, rien n'échappera à la lumière infinie de juge; il me fera rendre compte des moindres sées, des intentions les plus cachées, et de es *les paroles oiseuses*[1], comme il m'en avertit même dans son saint Évangile.

ette lumière infinie perçant les obscurités de conscience, m'en fera voir évidemment à moi-ne tous les déréglements. J'y verrai et tout le que j'ai fait, et tout le bien que je n'ai pas fait; ans celui que j'ai fait, j'y démêlerai mille dé-s que mon amour-propre y a glissés.

lon Dieu, quel spectacle! quel sujet de honte moi, qu'un amas déplorable de péchés dont 'ai connu dans ma vie que la moindre partie! d'ingratitude envers Dieu! que de négligence mes exercices de piété! que de vanité répan-dans mes actions les plus saintes! que de tié- et d'insensibilité dans l'usage des sacrements! d'abus de vos grâces, ô mon Dieu! que de tes semences infructueuses! Seigneur, hélas! est vrai, comme je n'en puis douter, que *vous ndrez le flambeau à la main pour examiner nd Jérusalem*[2], qui est la figure d'une âme

[1] Matth. 12. 36. [2] Sophon. 1. 12.

juste, et pour lui faire apercevoir de l'im
jusque dans la plus exacte innocence, que
dra Babylone, qui n'est que trop la figure
âme? *Ah! n'entrez pas,* Dieu de clémence
trez pas en jugement avec votre serviteur,
que nul ne pourra se justifier devant vous
autant que cet examen est à craindre aux âr
des, autant est-il souhaitable aux âmes fer
qui auront la consolation de voir à découv
qu'aux actions les plus légères qu'elles ont
faites pour Dieu. C'est un Dieu bon, exact et
qui a tenu compte de leurs pensées, de leurs s
de leurs larmes, de toutes les gouttes d'eau d
pour son amour. Ah! qu'il est doux de serv
stamment un tel Maître!

II. POINT.

Quelle confusion et quel cruel désespoir
âme pécheresse d'entendre l'arrêt de sa co
nation, de se voir dépouillée de tous les do
naturels, et livrée aux impitoyables exécut
la divine justice! Pour nous en former
idée, figurons-nous un mauvais prêtre co
au feu pour quelque crime honteux. On lui
ornements sacerdotaux, on le dégrade, on
donne au bras séculier, pour être puni com
mérite.

Triste image d'un impie, qui s'est rendu
du caractère de chrétien! Il est dégradé d
sublime auquel il avait été élevé dans le sai
tême et confondu dans les enfers avec les
qui augmenteront son supplice par les re
qu'ils lui feront. Ah! lui diront-ils en insulta

[1] Ps. 142. 2.

râce, si nous avions été chrétiens comme toi, s aurions fait un meilleur usage d'une si grande e: nous n'aurions pas déshonoré la sainteté de e profession par une vie profane, et nous n'au- s eu garde de nous perdre parmi tant de moyens ous sauver. A de si justes reproches que pourra une âme chrétienne, et à plus forte raison une religieuse qui se trouverait par sa faute dans i épouvantables circonstances?

e permettez pas, ô mon Dieu, Dieu de misé- rde, que je tombe jamais en un tel malheur; ez-moi plutôt ici-bas à mille supplices et à es les confusions imaginables. Je vous bénirai dant ma vie sous les coups de votre justice, rvu que vous n'en exerciez pas sur moi les nières rigueurs, en me condamnant après ma t.

III. POINT.

uel honneur au contraire, et quelle joie à une fidèle, à qui le Seigneur, content de ses ser- s, dira ces consolantes paroles: *Venez, ô bon dèle serviteur, parce que vous avez été fidèle peu de choses, je vous donnerai de grands s, entrez dans la joie de votre Seigneur* [1]. Le on, à ces mots, prendra la fuite, et le saint e, félicitant cette âme fortunée, la portera, me autrefois le pauvre Lazare fut porté dans ein d'Abraham.

Ion Dieu, quelle différence entre une âme et âme! entre l'âme d'un réprouvé et celle d'un destiné! Quel affreux état pour l'une, et quelle

Matth. 25. 34.

consolation pour l'autre! Cette étrange différence n'est que la suite de celle qui s'est trouvée dans la vie de l'une et de l'autre; elles moissonnent alors ce qu'elles ont semé.

Ah! que les fausses joies du siècle sont suivies de larmes! Ah! que les larmes de la pénitence produisent de joie! Gravez en moi, Seigneur, ces importantes vérités pendant ma vie: gravez-les si profondément dans mon cœur, qu'elles ne s'y effacent jamais, et ne souffrez pas qu'elles y soient infructueuses.

MERCREDI DE LA XXe SEMAINE
APRÈS LA PENTECOTE

De ce qui arrive au corps après la mort, et particulièrement de la sépulture.

Les *préludes* seront de se représenter tel qu'on sera après la mort, et de demander à Notre-Seigneur la grâce de mourir à nous-mêmes et à notre nature corrompue.

I. POINT.

En quel état sera mon corps, quand mon âme en sera séparée? 1° Il n'aura l'usage ni de ses membres ni de ses sens: mort à tous les objets les plus agréables, il n'en recevra plus nulle impression; 2° pâle, défiguré, de mauvaise odeur, il ne sera plus capable que de faire horreur; 3° devenu insupportable aux domestiques, et même aux amis les plus fidèles, on se hâtera de le faire mettre au plus tôt en terre, pour n'en pas être infecté.

Hâtons-nous nous-mêmes de devenir avec mé-

rite ce que nous serons infailliblement, et peut-être bientôt, par nécessité. Mortifions nos sens, soyons insensibles à tous les plaisirs du corps; regardons-nous, non pas tels que nous sommes à présent, mais tels que nous serons un jour. Représentons-nous déjà par avance comme des cadavres; nous n'aurons que du mépris pour nous, nous supporterons sans chagrin l'indifférence, les froideurs et les délaissements de nos amis, et nous dirons tranquillement avec David : *Ceux qui m'approchent de plus près se sont retirés de moi; ils m'ont oublié ainsi qu'un mort qui est effacé du cœur. Je suis rejeté comme un vase brisé, je n'entends autour de moi que des gens qui me blâment et qui me traitent avec indignité* [1].

C'est là ce qu'on appelle être crucifié au monde, et c'est ce que la nature a tant de peine à souffrir. Il faut bien cependant qu'elle y vienne : car cet état est celui d'un vrai fidèle, et je ne vivrai jamais bien à Jésus-Christ que je n'entre tout de bon dans les voies de cette mort spirituelle.

O doux Jésus, qui êtes venu nous apprendre cette loi de mort par vos paroles et par votre exemple, rendez-la aimable à mon cœur; et faites, par votre grâce, qu'en la pratiquant constamment, je puisse dire enfin avec saint Paul : *Je vis; non, ce n'est plus moi, c'est Jésus-Christ qui vit en moi* [2].

II. POINT.

Quel est le vêtement, le lit et le logement d'un corps après la mort? 1° Il sera couvert d'un méchant linceul; et si, par une vaine pompe, on le

[1] Ps. 30. 13, 14. [2] Galat. 2. 20.

couvrait d'un drap précieux, on l'en dépouillerait avant que de le mettre au tombeau; 2° pour lit il n'aura que la terre dure; *il sera couché sur les vers qui le mangeront*[1], dit Isaïe; 3° une fosse de six ou sept pieds fera tout son logement.

Quelle misère, quelle faiblesse, quelle folie, de se faire vanité d'habits pompeux, d'affecter une excessive propreté, de chercher des lits si commodes, de se faire des maisons magnifiques! Qu'il y a peu de sagesse et de solidité dans la plupart des hommes, d'orner, de parer, de flatter un corps qui sera bientôt la pâture des vers!

En vérité, qu'un religieux doit se savoir bon gré de s'être enseveli tout vivant dans la religion, après avoir renoncé généreusement aux richesses et aux délices du siècle! ou plutôt qu'un religieux vous a d'obligation, ô mon Dieu, de l'avoir désabusé de bonne heure de ce qui séduit tant de personnes! de l'avoir arraché des bras du monde, qui entraîne tant d'aveugles, et de lui avoir donné de si sûrs moyens de vivre dans l'exercice d'une mort continuelle!

Mettez le sceau, divin Sauveur, à cette grâce incomparable, en me faisant observer mes vœux dans toute la perfection de mon état. Donnez-moi un amour de la pauvreté qui me détache de tout, et qui me fasse aimer les choses les plus viles; une chasteté qui aille jusqu'à me faire haïr toutes les satisfactions de la nature; et une obéissance, enfin, qui porte le coup mortel à ma propre volonté. C'est la vie que vous avez menée dans le monde, et c'est celle à laquelle je me consacre aujourd'hui de tout mon cœur.

[1] Isa. 14. 11.

III. POINT.

Ion corps enlevé du lit sera porté de la maison église, et de l'église au tombeau, pour y être rri et mangé par les vers. Quelle importante ruction pour moi! Toutes les fois que je me rai le matin, je me souviendrai qu'on me tirera our du lit, pour n'y rentrer jamais. En mar- it dans les rues, en entrant à l'église, en priant les tombes, je songerai à ce qui m'arrivera dans mêmes endroits.

u'on me maltraite ou qu'on me caresse, qu'on onore ou qu'on me méprise, qu'on m'élève ou n m'abaisse, tout cela va m'être indifférent; sevelis tout le vain honneur du monde dans la ssière du tombeau.

oute ma gloire à l'avenir est d'être abject aux des hommes, pour plaire uniquement à Jésus- st. Hélas! mes jours s'écoulent, et me poussent dement vers ma fin. Que me servira, quand j'y i arrivé, d'avoir éternisé mon nom sur la terre, n'est pas écrit dans le livre de vie? Malheur à Aristote, disait sagement un grand serviteur ieu, d'être loué où tu n'es pas, et d'être tour- té où tu es!

nprimez, Seigneur, dans mon âme ces salu- s pensées, et faites qu'elles y entretiennent ours un profond mépris du monde et de ses imes.

JEUDI DE LA XX[e] SEMAINE

APRÈS LA PENTECOTE

Du souvenir de la mort et de la poussière où nous retourner ; sur ces paroles de la Genèse : Souvi homme, que tu es poussière et que tu retourn poussière.

Le premier *prélude* sera de se représen qu'on sera après la mort; et le second, de de à Notre-Seigneur la grâce de mourir à mêmes et à notre nature corrompue.

I. POINT.

Qu'est-ce que j'ai été? De la poussière, du Le Seigneur pouvant tirer mon corps du comme il a fait mon âme, il a mieux aimé le d'une matière vile, abjecte et palpable : 1 me rendre sensible la bassesse de mon c 2º pour m'exciter à l'amour de mon Créateu

J'ai beau me vanter de ma naissance, beauté, du rang que je tiens dans le l'homme le plus abject, le plus difforme, et le du monde, est de la même matière que n fruit le plus précieux que je puisse recueilli considération de cette fange dont je suis sor *de me tenir si petit et si bas dans mon e que je sois content d'être foulé aux pieds la boue des rues* [1]. Cela est bientôt dit, cela e parfait : mais cela n'est pas si aisé à pratiq n'y a que vous, divin Jésus, qui puissiez fa trer dans mon cœur une maxime si éloign

[1] *De Imit. Chr.*, lib. 3. c. 13.

sentiments de la nature, et lui donner le goût si rare et si excellent de la sainte abjection.

La poussière dont je suis pétri ne m'avertit pas seulement de m'humilier, c'est encore un pressant motif que j'ai d'aimer et de louer le grand Ouvrier qui, par une merveille de sa puissance et de sa bonté, a imprimé son image sur un fond si méprisable. Quelles actions de grâces vous en rendrai-je, Seigneur? Je ne puis vous en rendre de plus agréables qu'en élevant les yeux vers vous, toutes les fois que je les jetterai sur moi; qu'en louant incessamment l'auteur, à la vue de l'ouvrage; qu'en vous aimant en moi, et ne m'aimant que pour vous, et qu'en conservant enfin avec un soin extrême cette glorieuse ressemblance dont vous m'avez honoré.

II. POINT.

Que deviendrai-je un jour? Je retournerai en poussière; c'est l'arrêt que Dieu a porté contre Adam et toute sa postérité. Pourquoi l'a-t-il porté? 1° Pour nous faire concevoir la malice du péché, qui a mérité qu'un si parfait ouvrage des mains de Dieu fût si honteusement détruit. *Un seul homme*, dit saint Paul, *a fait entrer le péché dans le monde, et le péché y a introduit la mort* [1]. Si je faisais souvent cette réflexion, le commettrai-je si aisément?

2° Pour entretenir en nous un continuel remède à notre orgueil. C'est à la poussière du tombeau qu'aboutit tout le faste et toute la grandeur humaine; c'est là que se vont briser toutes les fortunes de la terre. Hélas! qu'elles sont fragiles! Il faut me dire souvent : Je marche aujourd'hui sur la pous-

[1] Rom. 5. 12.

sière, et on marchera demain sur moi. Un
condamné à la mort, et qui attend incessamm
cution de sa sentence, a-t-il de quoi s'enor

3° Pour nous inspirer des sentiments
tence. C'est ce que le Saint-Esprit a voulu n
entendre par ces paroles mystérieuses : *C*
vous de poudre dans le lieu de la pou
C'est-à-dire, vous qui vivez dans un corps
que poudre, prenez le sac et la cendre; e
triste appareil de pénitence, présentez-vou
gneur pour fléchir sa colère. C'est la post
laquelle je paraîtrai désormais devant vous
Dieu; et je suis sûr, fondé sur vos parol
vos bontés, que *vous ne mépriserez pas m*
le voyant contrit et humilié en votre prés

III. POINT.

Qu'est-ce que je suis à présent, sinon d
sière? N'est-ce pas pour nous en averti
Seigneur nous dit : Souviens-toi, ô hom
tu es poudre? Remarquons qu'il ne lui dit
lement de se souvenir qu'il est sorti de la
et qu'il y doit retourner, mais qu'actuellem
poussière.

C'est là un grand fond d'humiliation à tou
mais c'en est un autre encore bien plus gr
moi de m'être tellement avili et rabaiss
péché, que je ne suis pas moins terre et
par mes inclinations basses et terrestres q
matière dont je suis formé. Ce n'est pas s
par là que je suis semblable à la poussièr
même la légèreté, m'étant laissé si souven
ter à tous les vents des tentations, surtou

[1] Mich. 1. 10. [2] Psal. 50. 19.

de la vaine gloire. Que de bassesses, que d'instabilités, que de faiblesses! *Sur quoi donc est fondé ton orgueil, poudre et cendre* [1]?

Voilà ce que je dois me demander souvent, pour tirer du fond même de mes misères un remède efficace à mon orgueil. Mais cette efficacité ne peut venir que de votre grâce, ô mon Dieu. Je suis, à la vérité, bien résolu de porter cette salutaire cendre continuellement sur ma tête; mais c'est à vous de la faire passer jusque dans mon cœur. Je ferai attention à cette voix de mort qui sort des sépulcres; mais si vous n'y joignez la vôtre, je ne tirerai nul profit de l'autre. Je me souviendrai bien, comme vous me l'ordonnez, que je ne suis que poudre; mais daignez vous en souvenir vous-même, pour avoir pitié de ma faiblesse; animez cet argile de l'esprit de votre grâce, et rendez-la capable d'en recevoir et d'en conserver les impressions.

VENDREDI DE LA XX[e] SEMAINE

APRÈS LA PENTECOTE

Des maux que cause l'oubli de la mort, sur la parabole du riche avare.

I. POINT.

L'oubli de la mort est cause de trois erreurs dans lesquelles est tombé le mauvais riche : la première, de se promettre une longue vie; la seconde, de s'assurer, sur cette persuasion, d'un long et tranquille usage des biens de la terre; la troisième, de pen-

[1] Eccl. 10. 9.

ser à toute autre chose qu'à l'affaire du salu
était l'illusion de ce riche malheureux.

Hé, mon Dieu! c'est celle de tant de ri
siècle. Vous diriez qu'à force d'oublier la
se croit immortel; et sur cette vaste étendu
qu'on se promet, que de projets, que de d
que de plans chimériques on se trace! On
âme *qu'elle se repose, qu'elle boive, qu'elle*
qu'elle se fasse bonne chair; qu'elle a fait
grand amas de biens pour soutenir lo
cette vie délicieuse [1]. On donne tous ses
l'embonpoint de son corps, et nul au salu
âme. Mais qu'arrive-t-il enfin? Cette âme c
et terrestre est enlevée du sein de cette fatal
dance, pour être réduite en l'autre vie à
vation générale de tous les biens.

Ne te vante point, mon âme, *que tu v*
jour de demain [2]. Celui d'aujourd'hui es
être le dernier pour toi. Préfère le travail a
le jeûne à la bonne chair, et le soin de t
éternel à celui d'un corps dont la vie te
finira plutôt que tu ne penses.

II. POINT.

Quand on meurt sans s'être désabusé de
nestes erreurs, 1° on les reconnaît, mais tr
au grand jour que fait aux yeux d'un mou
ternité prochaine; le charme se dissipe, la
découvre. *Nous avons été des insensés* [3],
et il n'est rien de plus vrai; c'était une folie d
ter sur une vie périssable, d'y établir des esp
et de négliger l'art de bien vivre, dans la

[1] Luc. 12. 19.
[2] Prov. 27. 1.
[3] Sap. 5. 4.

trompeuse qu'on vivrait longtemps. Serait-il bien possible que j'attendisse l'extrémité, pour me défaire d'une illusion si dangereuse, et que je voulusse courir risque d'entendre alors cette terrible parole : *Fou* que tu es, d'avoir songé à la bagatelle, et d'avoir oublié la grande affaire [1] !

2° Un autre malheur qui n'est pas moins à craindre, c'est qu'on est enlevé *pendant la nuit* [2], c'est-à-dire dans les ténèbres du péché, dans le fort d'une habitude, dans la chaleur d'une passion, dans le cours d'une intrigue criminelle ; et de ces ténèbres intérieures du temps on passe malheureusement *aux ténèbres extérieures* de l'éternité [3].

Pour ne pas tomber dans cette horrible surprise, je repasserai souvent dans mon esprit le salutaire avis que vous m'avez donné, divin Sauveur, *de marcher, tandis qu'il fait jour*, dans la voie de vos commandements, *de peur que les ténèbres ne me surprennent* [4].

3° Le dernier effet de l'oubli de la mort est qu'on meurt avec une terrible répugnance, et *qu'on est comme forcé de rendre son âme* [5]. Mon Dieu, quelle étrange mort ! Qu'elle est bien différente de celle des justes, qui portent toujours leur âme entre les mains, toujours prêts à la remettre, au premier ordre, en celles du Seigneur !

Vous êtes uniquement le maître de la mienne, ô mon Dieu ; je la tiens de vos bontés, je la remets à vos miséricordes avec un parfait abandon ; et quand vous me la redemanderez à la mort, je ne ferai, en vous la rendant, que ratifier et que consommer l'of-

[1] Luc. 12. 20.
[2] *Ibid.*
[3] Matth. 22. 13.
[4] Joan. 12. 35.
[5] Luc. 12. 20.

frande que je vous en aurai fait tous les jours de ma vie.

III. POINT.

Je méditerai ces dernières paroles adressées au riche impie qui avait oublié qu'il fût mortel : *Pour qui sera ce que tu auras amassé* [1] ? Pour des héritiers qui se moqueront de toi. C'était pour toi-même que tu avais fait ces provisions, et tu n'en auras pas l'usage. *Le riche n'emporte rien en mourant, et sa gloire ne descend pas avec lui dans le tombeau*[2]. Si tu avais amassé de bonnes œuvres, tu les trouverais ; *il n'y a qu'elles qui suivent l'homme en l'autre vie* [2]. Voilà les vrais trésors qu'il faut tâcher d'acquérir, et dont la mort, qui enlève tout le reste, ne saurait nous dépouiller.

Pendant qu'on demande à un mondain à qui seront les biens qu'il a amassés, ne dois-je pas demander à mon âme de quelle nature sont ceux qu'elle amasse tous les jours? Sont-ce des biens éternels et des actions de vertu? Si cela est, que je me trouverai riche à l'heure de ma mort! Mais au contraire, si ce sont des biens de la nature, des recherches de moi-même, des amusements d'amour-propre, ce n'est amasser que de la paille pour me brûler.

Mais, après avoir examiné les affections de mon âme, il me reste encore à demander pour qui sera mon âme elle-même. Mon corps sera pour la terre ; mon âme sera-t-elle pour le ciel? Sera-t-elle éternellement pour vous, ô mon Dieu? A qui donc pourrait-elle être? Adorable Trinité, elle est à vous par

[1] Ps. 48. 18. [2] Apoc. 14. 13.

une infinité de titres : Père éternel, par celui de la création ; Fils unique du Père, par celui de la Rédemption ; Saint-Esprit, Esprit d'amour, par la possession que vous en avez prise dans mon baptême. Père, Fils, Saint-Esprit, un seul Dieu, *je suis à vous, sauvez-moi* [1], et ne permettez pas que je devienne jamais la proie des démons.

SAMEDI DE LA XX[e] SEMAINE

APRÈS LA PENTECOTE

Du jugement universel, et des raisons pour lesquelles Dieu l'a ordonné.

Le premier *prélude* sera de me représenter le Fils de Dieu sur une nue éclatante, qui lui sert de tribunal, et au bas tous les hommes assemblés pour être jugés.

Le second *prélude* peut être la dévote prière que l'Église lui adresse au nom de ses enfants : *Quand vous viendrez juger, Seigneur, ne me condamnez pas.*

I. POINT.

La première raison pour laquelle il fallait un jugement général, n'est pas seulement pour confirmer la sentence portée au jugement particulier : mais c'est pour suppléer à ce qui manque à celui-ci, et faire un jugement complet. Le premier paraît avoir été le jugement des âmes, les corps n'y ont pas encore participé. Celui d'un impie est souvent honoré par de superbes mausolées, et celui des justes

[1] Ps. 118. 94.

confondu par une simple et pauvre sépulture, sans appareil et sans distinction.

Il était de votre équité, Seigneur, de couronner et de condamner les corps aussi bien que les âmes, dont ils ont été ou les compagnons dans le bien, ou les complices dans le mal. Mais qu'il est juste aussi de faire conspirer nos corps et nos âmes à la grande œuvre de nôtre sanctification ! S'il y va de votre gloire, mon Dieu, il y va de leurs intérêts, puisque leur sort sera commun.

Qu'on se sait bon gré alors d'avoir assujetti et son corps et son âme à l'empire de la grâce; d'avoir soumis son esprit à Dieu par une obéissance exacte à ses lois; d'avoir mortifié sa chair par les rudes exercices de la pénitence! Ah! que l'un et l'autre sont bien récompensés en ce grand jour ! Au contraire, terribles, mais inutiles regrets, de les avoir soufferts, l'un, dans le libertinage, la révolte et l'indépendance; l'autre, dans l'oisiveté, la mollesse et la sensualité!

C'est bien pour lors, ô divin Sauveur, qu'on reconnaît la vérité de votre parole, que celui qui perd son âme en cette vie la conserve pour la vie éternelle, et que c'est la perdre pour l'éternité que de donner trop de soin à sa conservation dans le temps. Mais à quoi sert de la connaître cette importante vérité, quand il n'est plus temps d'en profiter? Faisons-en dès aujourd'hui le sujet de nos méditations : mais ne nous arrêtons pas à une stérile spéculation, pratiquons-la tous les jours de notre vie; et la fidèle pratique que nous en ferons sera la source d'une gloire immortelle pour nos corps et pour nos âmes.

II. POINT.

a seconde raison pour laquelle Dieu a ordonné l y eût un jugement général, est pour justifier onduite à l'égard des bons et des méchants : ôter à ceux-là tout sujet de se plaindre du ris qu'il permet qu'on fasse de leur vertu pen- leur vie; et à ceux-ci, tout sujet de se glorifier pplaudissements qu'on donne à leurs vices.

uelle éclatante apologie de votre adorable Pro- nce, ô mon Dieu! Que les ressorts en paraî- t alors admirables aux yeux de tout le monde! l changement de scène pour les justes déshono- et pour les pécheurs couverts de gloire pen- quelques années! Quelle confusion pour ces its téméraires qui ont eu l'audace de trouver dire à la conduite du Seigneur, et qui ont jugé, t le temps, du mérite et de l'indignité de ceux ils ne connaissent que les dehors.

pprenons de l'apôtre saint Paul à ne point pré- le jugement du Seigneur, à attendre qu'il soit , parce qu'alors il fera paraître en plein jour ui est caché dans les ténèbres, et découvrira ecrets des cœurs. Rendons en cette vie de con- els hommages à la Providence, jetons-nous amour et avec confiance dans son sein, aban- ons-nous à elle sans réserve, et attendons le d jour du jugement, pour l'intelligence de tout ui nous paraît maintenant incompréhensible sa conduite.

III. POINT.

a troisième raison est tirée de la gloire de Jésus- st, qui devait éclater non-seulement aux yeux

des bons dans le paradis, mais encore aux y
méchants sur la terre, où il a souffert, su
leur part, de si étranges humiliations. C'
cela que le jugement universel se fera dans
de Josaphat, près de Jérusalem, afin que les
et les morts le voient assis sur le trône,
de majesté, dans le lieu même où il a été ju
teusement et condamné comme un crimine

Qu'on a de joie à cette seule idée, divin S
quand on est un peu sensible à vos intérêts!
on n'y pas être sensible, quand on vous ai
peut-on ne vous pas aimer, lorsqu'on réflé
les abaissements où vous a réduit l'amour q
avez pour nous?

Quel terrible et affreux spectacle à ceux
sont venus jusqu'à cet excès de fureur que
traiter en coupable! Ils verront sur votre
visage les traits de vertu, qui leur auraien
festé votre innocence, si la passion ne les a
aveuglés. Quelle frayeur et quel désespoir p
d'agneau plein de douceur que vous étiez,
voir changé en lion rugissant!

Mais quel plaisir à des âmes fidèles d'ass
triomphe de leur Époux! de lui voir fouler
nemis aux pieds, et les contraindre d'avou
face du ciel et de la terre, que vous êtes
d'Israël, dont ils ont méconnu le règne, et
les bontés! Mêlons nos félicitations à celles
âmes justes; et, à l'exemple de David, *invi*
créatures à glorifier le Seigneur, et à lui
dir, parce qu'il viendra juger tous les pe
tous les princes de la terre selon l'équité [1]

[1] Psal. 97. 4, etc.

XXIe DIMANCHE APRÈS LA PENTECOTE

Du serviteur qui devait dix mille talents à son maître.

I. POINT.

Un serviteur était redevable à son maître de dix mille talents; et n'ayant pas de quoi payer, le maître ordonna qu'on le vendît, lui, sa femme et ses enfants. Le serviteur, ainsi pressé, *se jeta aux pieds de son maître. Ayez patience, s'écria-t-il, et je vous payerai tout ce que je vous dois. De quoi le maître fut si touché, qu'il lui remit toute la dette* [1].

Le serviteur qui doit dix mille talents est l'homme chargé d'une infinité de péchés, qui sont des dettes si excessives, que de son fonds il n'est nullement capable de satisfaire, même pour un seul, et qu'il n'en est aucun, s'il est mortel, pour lequel il n'ait mérité d'être jeté dans la prison éternelle de l'enfer. Le seul moyen d'en obtenir la rémission, c'est de s'humilier profondément devant Dieu, d'implorer sa miséricorde, de lui demander un peu de temps pour satisfaire à sa justice, et de lui protester qu'on est résolu d'y travailler sérieusement avec le secours de sa grâce. Le Seigneur ne rebute jamais une âme ainsi disposée; il lui accorde même beaucoup plus qu'elle ne demande; il révoque l'arrêt de condamnation qu'il avait porté contre elle, et lui remet libéralement toutes ses dettes.

O que nous avons à faire à un Dieu plein de bonté! Qu'il est aisé d'apaiser sa colère et de satisfaire à

[1] Matth. 18. 23, etc.

sa justice! Il ne faut qu'une seule larme, qu' pir, que le cri d'un cœur contrit et humili lui faire tomber la foudre des mains et pour ger de rendre son amitié à un pécheur. Le ont-ils donc à craindre de s'approcher de l les infidélités qui leur échappent? Ils n'c recourir à sa miséricorde avec une huml fiance; ils en seront toujours reçus avec les démonstrations de bonté, le même accueil, l libéralité, et l'aimable Seigneur, dont ils ap dent la disgrâce, n'aura pour eux que des c

Que je serais heureux, Seigneur, si je ainsi que ces âmes innocentes, que quelqu prises et quelques fragilités à me reproche j'ai des iniquités, dont le nombre et la pe égalent l'effroyable dette du serviteur redev dix mille talents à son maître; j'en suis ég penétré de repentir et de confusion. Tou espérance, ô Roi très-libéral et très-miséric c'est que vous avez encore plus de bonté n'ai de malice, et qu'il est digne d'un Di est la grandeur même comme vous êtes, d sur un misérable tel que je suis votre infini ricorde.

II. POINT.

Le serviteur, oubliant la grâce qu'il venai cevoir, traita si inhumainement *un de ses co teurs qui lui devait cent deniers, qu'il l'étrangler* pour s'en faire payer; *de q maître fut si indigné, qu'il le mit entre le de la justice, jusqu'à ce qu'il payât* [1] tout lui devait.

[1] Matth. 18. 28, etc.

Considérons dans la conduite de ce serviteur ingrat et barbare celle de tant de chrétiens qui, après avoir éprouvé en mille occasions la clémence du Père céleste dans la rémission de leurs péchés, souvent énormes et en grand nombre, se rendent impitoyables envers leurs frères, qui sont les enfants de sa maison; les traitant, pour des fautes assez légères, avec une inexorable sévérité. Mais aussi faisons réflexion sur la justice qu'en fait le père de famille, indigné de cet injuste et cruel procédé. Les gémissements d'un de ses enfants opprimés sont des voix qui percent le ciel, qui allument sa colère et qui lui font prendre les armes en main, pour foudroyer celui qui foule aux pieds son frère.

Tel est, ô mon âme, le cœur de ce bon Père envers ses enfants; il n'a que de la pitié pour eux, quelque offense qu'ils aient commise contre lui. Lorsqu'on est tombé dans ce malheur, pour être relevé de sa main, on n'a qu'à lui dire avec David, dans les mêmes sentiments de douleur: *C'est contre vous seul que j'ai péché* [1]. Mais quand, oubliant sa miséricorde, on refuse de la faire à un autre, il ne peut souffrir cette dureté; il ne sort alors de son cœur que des mouvements d'indignation, et de sa bouche que des arrêts de condamnation.

Que je reconnais de bonté dans cette rigueur, ô mon Dieu! Vous êtes le protecteur, le défenseur, le vengeur de ceux qui sont dans l'oppression; vous prenez leur intérêt en main, vous les couvrez du bouclier de votre justice. Vous nous voulez tous imitateurs de votre douceur paternelle; et tout porté que vous êtes à nous accorder le pardon de nos pé-

1 Ps. 50. 6.

chés, vous ne vous rendez implacable que quand vous nous trouvez sourds et insensibles aux cris des misérables qui implorent notre assistance.

III. POINT.

Examinons la conclusion de la parabole. *Voilà,* dit le Fils de Dieu, *comme mon Père céleste vous traitera, si chacun de vous ne pardonne à son frère de bon cœur*[1]. Le Fils de Dieu nous enseigne par là, non-seulement à donner des marques extérieures de réconciliation à ceux de qui nous avons reçu quelque offense, mais à leur pardonner du fond du cœur. Les motifs qu'il en donne, et qui sont renfermés dans ces paroles, sont : 1° que nous sommes les enfants du même Père céleste, qui devons être par conséquent dans une sincère union ; 2° que Dieu en use ainsi lui-même, ne conservant jamais aucune amertume dans son cœur, quand il a prononcé notre absolution ; 3° enfin qu'il est le Maître, et qu'en cette qualité il nous ordonne d'étouffer tous nos ressentiments ; de ne pas nous contenter d'un pardon simulé et apparent, mais de l'accorder sincèrement et de bon cœur à ceux qui nous ont offensés ; sans quoi il nous menace que nous serons traités sans pitié, comme cet homme qui n'en avait point eu pour celui qui servait avec lui le même maître.

Si nous avons reçu quelque injure, l'avons-nous oubliée ? N'en reste-t-il ni souvenir dans notre esprit, ni sentiment de vengeance dans notre cœur ? S'il en reste, avons-nous au moins la fidélité de le désavouer, d'y renoncer entièrement ? Voilà ce que demande le Père céleste ; c'est la loi d'amour qu'il

[1] Matth. 18. 35.

a portée pour unir tous ses enfants par le lien d'une même charité. Allons, par respect et par amour pour lui, déposer tous les mouvements déréglés de notre cœur au pied de ses autels; nous apaiserons sa colère en réprimant la nôtre, et nous mériterons sa miséricorde en l'exerçant envers les autres.

Oui, Père infiniment adorable, je remets de tout mon cœur à ceux qui m'ont fait quelque tort, tout ce qu'ils me doivent; et en cela non-seulement je veux obéir à vos ordres, mais j'ai le bonheur d'imiter votre clémence, et je trouve, par un excès de votre bonté, dans cette imitation, une source de grâces et de la plus solide consolation pour moi. Car je suis sûr que je n'ai rien à craindre de votre justice, si je fais miséricorde à mon prochain; et que tous mes péchés seront effacés de votre livre, si j'efface de ma mémoire les outrages que m'ont faits mes ennemis et mes persécuteurs.

LUNDI DE LA XXIe SEMAINE

APRÈS LA PENTECOTE

De la résurrection des morts, de la venue du Juge, et de ce qui précèdera la sentence.

I. POINT.

Tous les morts ressusciteront, c'est un article de notre foi[1]. Levez-vous, morts, dira l'Archange d'une voix terrible comme le son d'une trompette, et venez au jugement. La mer, ainsi que saint Jean nous en assure[2], rendra les corps qui auront été ensevelis

[1] Hier. in reg. Monac. c. 30. [2] Apoc. 20. 13.

dans ses eaux; la terre, ceux qu'elle a engl
la mort, ceux qu'elle a réduits en pouss
Tout-Puissant les ranimera et leur rendra l
mière forme.

Tous paraîtront alors : hélas! avec quel
rence! Elle nous est marquée par ces pa
l'Apôtre : *Nous ressusciterons tous : mais*
serons pas tous changés [1] de cet heureux
ment qui nous transforme en hommes céle

Quel éclat et quelle splendeur des cor
quels les âmes prédestinées se réuniront! Q
leur bonheur en cette réunion, et quelle j
voir travaillé de concert pendant la vie à l
de ce grand jour! Quel affreux spectacle,
traire, que celui des corps auxquels se rej
les âmes réprouvées! Quelle confusion, qu
reur pour elles, d'y être confinées comme
prison! et quel regret d'avoir été mutuelle
instruments de leur malheur!

O mon âme, ne vaut-il pas mieux décl
bas la guerre à ton corps, pour avoir avec
paix éternelle, que de mériter, en le flatt
voir avec lui une guerre qui ne finira jama
nez-moi, Seigneur, cette sainte haine de mo
cette mortification des sens, et cet amou
pénitence, qui n'afflige le corps que pour
curer, aussi bien qu'à l'âme, une satisfacti
et éternelle.

II. POINT.

Considérons la venue du Juge, qui desce
ciel pour s'asseoir sur son lit de justice; la
de sa personne; le cortége innombrable d'a

[1] I Cor. 15. 51.

l'accompagnera; le royal étendard de la Croix, qui brillera auprès de lui; à son côté sa glorieuse Mère, digne d'avoir part à sa gloire dans la vallée de Josaphat, pour avoir participé à ses opprobres sur le Calvaire; et ses apôtres enfin assis plus bas sur des tribunaux, selon la promesse de Jésus-Christ, pour juger les douze tribus d'Israël.

O jour triomphant pour vous, adorable Sauveur! C'est dans ce grand jour que s'accomplira ce que le Père éternel vous a promis, lorsqu'il a dit que son Fils unique réduira tout l'univers sous sa puissance, qu'il foulera ses ennemis aux pieds, qu'il forcera les plus rebelles à fléchir le genou devant lui, et à confesser qu'il est dans la gloire de Dieu son Père. Que l'éclat de votre visage, que la vue de votre croix, de vos plaies, de votre Mère, exciteront dans les justes et dans les impies des mouvements bien différents!

Qu'il sera doux alors d'avoir aimé Jésus crucifié, d'avoir porté la croix avec lui, d'avoir eu une tendre et constante dévotion envers la sainte Vierge, d'avoir conformé sa vie à l'Évangile de Jésus-Christ, d'avoir suivi les maximes et les conseils de ce bon Maître, et de s'être dépouillé de tout pour son amour!

Heureux les pauvres volontaires, d'être associés aux apôtres, pour confirmer avec eux la sentence du souverain Juge, et la condamnation des méchants; tandis qu'ils n'auront à attendre pour eux-mêmes que des éloges, des bénédictions et des couronnes!

III. POINT.

Avant que Notre-Seigneur prononce la sentence, les anges, qui sont ses ministres, sépareront les

bons des mauvais, ainsi qu'un berger sépare les brebis d'avec les boucs.

A présent le monde, et l'Église même, sont une grande bergerie, où les brebis, qui sont à Jésus, sont confondues avec les boucs, qui appartiennent au démon; c'est maintenant le mélange des élus et des réprouvés. La séparation s'en fera enfin au jour du jugement: les uns seront à la droite de Jésus-Christ, et les autres à sa gauche. Quel bonheur pour ceux-là! quel épouvantable malheur pour ceux-ci!

Il importe peu, mon âme, tandis qu'on est en cette vie mortelle, d'être à la droite ou à la gauche, élevé ou abaissé, riche ou pauvre, dans la faveur ou dans la disgrâce de la fortune : le point de conséquence est d'être, à la fin des siècles, avantageusement placé au pied du tribunal de Jésus-Christ.

Pour avoir un jour cet incomparable avantage, ô divin Pasteur de nos âmes, je veux dès maintenant être du nombre de vos brebis; comme elles, entendre votre voix, la suivre avec fidélité, m'abandonner à votre conduite, imiter leur patience et leur douceur; et, si j'ai le bonheur de le faire constamment pour votre amour, je n'ai rien à craindre au jour de votre redoutable jugement.

MARDI DE LA XXIe SEMAINE
APRÈS LA PENTECOTE

De la sentence du Juge.

I. POINT.

Le livre des consciences sera ouvert, et tout le monde y verra manifestement ce qu'il a fait de bien

et de mal. Alors le Juge prononcera la sentence, premièrement en faveur des bons : *Venez,* leur dira-t-il avec une bonté charmante, *les bénis de mon Père : possédez le royaume qui vous a été préparé dès le commencement du monde ; car j'ai eu faim, et vous m'avez donné à manger,* etc. [1]. Il faut peser attentivement tous les mots de cette consolante sentence.

Venez *de la montagne du Liban* [2], qui est mon Église, où, arrosés par les eaux du baptême, vous avez crû, comme les cèdres, en toutes sortes de vertus ; venez, *après avoir lavé et blanchi vos robes dans mon sang* [3], recevoir la récompense de vos travaux. Je vous ai appelés autrefois à la croix, aux tribulations, aux fatigues, aux combats ; je vous appelle aujourd'hui à la gloire, aux plaisirs, au repos, au triomphe. Mon Dieu, quelles différentes vocations ! et qu'il est doux d'avoir répondu fidèlement à la première ! Les bénis, non pas d'Abraham, d'Isaac ou de Jacob, mais de mon Père éternel, *qui vous a comblés de toutes sortes de bénédictions spirituelles et célestes* [4]. O les douces et aimables paroles ! *Possédez le royaume qui vous a été préparé, etc.* Ce royaume n'est pas un royaume de la terre, mais le royaume du ciel. Il ne s'agit plus d'en faire la conquête, mais d'en prendre possession. C'est à vous en particulier que je l'ai destiné, par l'amour éternel que je vous ai porté de toute éternité ; venez le partager avec moi. Quelle distinction ! quel sujet d'une éternelle consolation ! *J'ai eu faim, etc.* Possédez-le ce

[1] Dan. 7. 10. Apoc. 20. 12. Matth. 25. 34.
[2] Cant. 4. 8.
[3] Apoc. 7. 14.
[4] Ephes. 1. 3.

royaume, et comme un don de ma miséricorde, et comme le prix de celle que vous avez exercée envers les pauvres; car j'ai pris sur mon compte ce que vous avez fait pour le soulagement de leurs misères. O heureuse charité, qui a Jésus-Christ pour débiteur, et le royaume céleste pour récompense !

II. POINT.

Le Juge, se tournant ensuite vers les pécheurs avec des yeux foudroyants, leur dira dans tout l'éclat de sa juste fureur: *Retirez-vous de moi, maudits, et allez au feu éternel, qui a été préparé pour le diable et pour ses anges; car j'ai eu faim, et vous ne m'avez pas donné à manger, etc.* [1]. Méditons toutes les paroles de cette funeste sentence.

Retirez-vous de moi, dont vous avez méprisé l'amitié, le sang et les grâces, et dont vous ne ressentirez plus que l'inimitié, la colère et les vengeances.

Maudits par votre faute, *au lieu de la bénédiction qui vous était offerte, vous avez aimé la malédiction, et elle est tombée sur vous* [2]. Vous avez beau crier, comme Ésaü: Est-ce donc, mon père, que vous ne m'avez pas réservé de bénédiction? Il n'y a plus de père, ni de bénédiction pour vous. Ah! mon Jésus, *qui vous êtes fait malédiction pour nous* [3], afin de nous préserver de l'éternelle malédiction, rendez efficaces en ma faveur les vues pleines de bonté de votre Incarnation.

Mais où se retireront-ils ces misérables? Séparés

1 Matth. 25. 41.
2 Ps. 108. 18.
3 Gal. 3. 13.

ous, qui êtes la source de tout bien, où iront-
où trouveront-ils un asile? Allez au feu éternel,
a été préparé, etc.; car j'ai eu faim, etc. Je
livre pour jamais à des flammes impitoyables,
ous brûleront sans relâche, comme ces esprits
lles dont vous avez imité la révolte. C'est pour
unir qu'elles étaient préparées; et vous vous
s jetés vous-mêmes par vos péchés, et surtout
a dureté avec laquelle vous avez refusé de me
rir dans la personne des pauvres.
ue cela est terrible! que cela est étonnant! Mais
est-il pas aussi de voir des chrétiens, qui font
ession de croire ces épouvantables vérités, et
n'en vivent pas plus saintement? Et ne suis-je
moi-même du nombre de ces insensés?

III. POINT.

arrêt ne sera pas plutôt prononcé qu'il s'exé-
ra incontinent. La terre, s'ouvrant sous les pieds
coupables, les engloutira dans les abîmes de
où ils seront ensevelis pendant toute l'éternité;
is que les bienheureux accompagneront leur
dans l'empyrée, où, recevant de ses mains des
onnes immortelles, ils chanteront à jamais ses
ricordes. Voilà la conclusion du jugement, ex-
née par ces paroles de Jésus-Christ : *Les ré-
uvés iront dans un éternel supplice; et pour
ons, ils iront dans la vie éternelle* [1].
ourtes paroles, ô mon âme, mais qui renfer-
t un sens capable de fournir de la matière à
es les méditations de ta vie! Être livré à un
plice qui n'aura jamais de fin; entrer dans la
ession d'une vie bienheureuse qui durera au-

Matth. 25. 46.

tant que Dieu, qui en fait la félicité: qu trêmes destinées! C'est à moi d'en mérite et d'en éviter l'autre; et il faut que j'aie pe foi ou la raison pour ne pas y travailler d mes forces.

Mais, hélas! qu'elles sont faibles, si vo soutenez vous-même, ô mon Sauveur! que vous en faites encore l'office, déploy les richesses de vos miséricordes sur un pa viteur qui n'a confiance qu'en vous seul. I plus temps de vous réclamer, quand vous s vêtu de votre terrible qualité de juge : mai d'hui que je ne vois en vous que l'aimabl de Rédempteur, je me jette avec tendres pieds, j'implore votre assistance, et je vou de m'appliquer les fruits de votre rédempt qu'ayant rempli par votre grâce la me sainteté à laquelle vous m'avez destiné, j être digne un jour *d'être appelé de vo avec ses élus*, pour recevoir ses éternelle penses.

MERCREDI DE LA XXI[e] SEMAI

APRÈS LA PENTECOTE

De l'enfer.

Sur ces paroles du mauvais riche : *Q gardent bien de venir aussi dans ce lieu ments* [1].

Les *préludes* de cette méditation et d vante seront de nous représenter cette vast

[1] Luc. 16. 28.

de flammes, et de supplier instamment Notre-Seigneur de nous en faire si vivement concevoir l'horreur, que nous n'épargnions rien en cette vie pour éviter les terribles châtiments de l'autre.

I. POINT.

L'enfer est un lieu sombre et affreux où se trouvent tous les maux, sans mélange d'aucun bien : au lieu que le paradis est un séjour de lumières et de délices, où se trouvent tous les biens sans mélange d'aucun mal.

Quelque grande que soit la colère de Dieu contre un homme ici-bas, il n'accable ni son corps de toutes les maladies, ni son âme de toutes les peines dont elle peut être tourmentée. Il n'y a que l'enfer, où, déployant toute sa justice, il fait fondre en même temps sur un pécheur tous les maux imaginables.

En ce monde, le plus malheureux ne laisse pas d'avoir quelque bien : il n'y en a aucun dans l'enfer pour un damné: ni du côté du lieu; c'est un cachot ténébreux, où rien ne paraît que des bourreaux cruels et des supplices sans nombre; ni du côté de la compagnie, elle n'est composée que de démons et de réprouvés; ni dans son corps, environné et pénétré de flammes; ni dans son âme, tout occupée en toutes ses puissances d'objets désespérants; ni par rapport au passé, où il voit inutilement avec quelle facilité il pouvait éviter l'effroyable malheur dans lequel il est tombé; ni par rapport au présent, qui lui fait sentir de toutes parts d'épouvantables tourments; ni par rapport à l'avenir, qui ne lui fait voir nulle espérance d'en être jamais délivré; ni de la part des créatures, ou

impuissantes pour le soulager, ou armées pour le tourmenter; ni enfin de la part du Créateur, qui appesantit sur lui d'une étrange manière son bras tout-puissant.

Mon Dieu, quelle demeure! C'est celle, ô mon âme, de tous ceux qui n'ont pas aimé Dieu pendant leur vie; qui ne se sont fait nulle violence pour obéir au Seigneur, et qui, ayant vécu dans le péché, sont morts dans l'impénitence. Ah! ce serait assurément la tienne, si Dieu, par sa bonté, ne t'avait arrachée à la corruption du monde, dont le malheureux torrent t'aurait entraînée dans l'abîme. Prends garde à profiter de l'asile où la Providence t'a conduite, en y entretenant une sainte horreur de tout péché, une salutaire frayeur des jugements de Dieu, et une confiance inébranlable en ses miséricordes.

II. POINT.

L'enfer est un lieu épouvantable, où un damné souffre en même temps tous les supplices imaginables et sans discontinuation. Qu'un homme ait les douleurs les plus aiguës de la pierre ou de la goutte, il ne les a pas sans relâche. Quelque longs et quelque cruels qu'aient été les tourments des martyrs, on les laissait au moins de temps en temps respirer, on leur accordait quelques moments de repos. Qu'un criminel soit condamné à mourir sur une roue, on ne le rompra pas continuellement pendant tout un jour. Il n'y a point de mal en cette vie qui n'ait quelque interruption : il n'y a que dans l'enfer où la torture soit continuelle, il n'y a pas un moment de repos pour un damné.

Comprends-tu bien, mon âme, combien cet état

est horrible? Il n'y a point de petite douleur qui ne devienne insupportable, lorsqu'elle continue et le jour et la nuit. Quand ce ne serait qu'une piqûre d'épingle, s'il fallait la souffrir pendant huit jours, sans discontinuer aucun instant, ce serait un furieux supplice. Que sera-ce donc d'être au milieu des flammes, dans la compagnie des démons, entre les mains de mille bourreaux impitoyables, toujours acharnés, toujours pleins de rage, toujours exerçant de nouvelles cruautés, sans cesser un moment, et sans donner la moindre trêve à un malheureux? Le mauvais riche, depuis plus de deux mille áns, crie après une goutte d'eau pour soulager sa soif, au moins pour un instant, et il ne l'obtiendra jamais.

O justice inexorable d'un Dieu tout-puissant! qui ne frémira d'horreur à la seule idée des rigueurs que vous exercez sur vos ennemis? Mais aussi sais-tu bien ce que c'est, mon âme, que d'être ennemi de Dieu, et ce que mérite un homme, comblé des bienfaits du Créateur, qui a assez d'ingratitude pour refuser d'obéir à ses ordres, et assez de brutalité pour mépriser son amitié? Ah! quand on a bien compris ce que c'est que d'abuser des miséricordes infinies d'un Dieu, on ne doit pas avoir de peine à comprendre les terribles effets de sa justice.

Il est vrai, mon Dieu, et il n'est point de réprouvé qui ne soit obligé de le confesser, vous êtes bon et miséricordieux jusqu'à l'excès dans le temps; vous êtes juste, et vos jugements sont équitables dans l'éternité.

III. POINT.

L'enfer est le lieu des tourments, et ces tour-

ments ne finiront jamais. Ils sont universels dans leur étendue, continuels dans leur application, et, pour comble de malheur, ils sont éternels dans leur durée. Voilà ce que la foi nous enseigne, et ce qui étourdit toute la raison humaine.

Quelques peines que souffre un damné, si enfin elles avaient un terme; si après un an, que dis-je? si après mille ans un damné pouvait espérer de sortir de l'enfer; s'il pouvait se dire à lui-même : Je ne suis pas ici pour toujours, sa destinée ne laisserait pas d'être terrible, avec tout cela l'enfer cesserait d'êttre un enfer, et il y aurait, oui, mon Dieu, il y aurait des scélérats assez fous pour s'en moquer, et pour persister dans leurs crimes. Mais avoir incessamment devant les yeux cette effroyable idée: Je suis ici pour toute l'éternité! et quand des millions de siècles seront écoulés, j'y serai encore, je brûlerai tout de nouveau, comme si je n'avais pas encore commencé! Voilà véritablement ce qui fait, et ce qui fera à jamais l'enfer des damnés, d'avoir à tout moment tout le poids d'une malheureuse éternité sur la tête.

Dans cet affreux séjour tout conspire à éterniser le mal d'un réprouvé. Sa prison est le centre de la terre, qui ne peut être ébranlée; le feu qui en fait une fournaise ardente ne peut s'éteindre; c'est le souffle du Seigneur qui, comme un torrent de soufre, l'entretient toujours allumé; les bourreaux qui l'attisent sont les démons, qui sont immortels; le ver qui ronge le cœur de ce malheureux ne meurt point, et il le piquera par l'éternel souvenir de son péché; ce péché sera toujours puni, parce qu'il sera toujours sans pénitence, sans rémission, sans rédemption; car *il n'y en a plus en enfer,* où

le sang de Jésus-Christ ne fait jamais sentir sa vertu.

O que c'est une chose terrible que de tomber entre les mains du Dieu vivant et irrité [1] *!* O que c'est une étrange folie d'attirer sa colère, et de ne pas être tous les jours de sa vie dans la crainte de ses redoutables jugements?

Quoi, mon âme, pour un plaisir d'un moment tu te perdrais pour toujours? tu refuserais de veiller sur toi-même, de te faire un peu de violence, de rompre tes volontés? Tu appréhenderais les courtes et légères rigueurs de la pénitence, et tu ne craindrais pas les éternelles et terribles vengeances de Dieu?

Ayez pitié de notre aveuglement, Seigneur; faites luire incessamment à nos yeux les flammes de l'enfer, afin que leur vue nous remplisse d'une salutaire frayeur qui nous retienne dans le devoir. Dieu des miséricordes, exercez-les sur nous; et fallût-il en cette vie nous faire passer par mille supplices, ne nous les épargnez pas, s'ils sont nécessaires à notre salut. Mon divin Jésus, aimable Rédempteur, ne nous épargnez ni les humiliations ni les souffrances de cette vie, pourvu que vous nous pardonniez en l'autre.

JEUDI DE LA XXI[e] SEMAINE

APRÈS LA PENTECOTE

Des peines en particulier qu'on souffre dans l'enfer.

Deux sortes de peines répondent aux deux déréglements du pécheur : l'une, qui est la peine du

[1] Hebr. 10. 31.

dam, au mal qu'il commet en abandonnant le Seigneur; l'autre, qui est la peine du sens, à celui qu'il fait en s'attachant aux créatures.

I. POINT.

Le corps et l'âme concourent au péché, l'un et l'autre ont part aux châtiments. Les sens extérieurs et intérieurs ont chacun leur supplice, proportionné au péché dont ils ont été les causes ou les complices. Les yeux qui ont jeté tant de regards illicites, n'auront jamais que des objets d'horreur; l'oreille, en punition du plaisir qu'elle a pris à entendre des paroles ou des chansons trop libres, n'entendra que des hurlements et des imprécations; l'odorat, le goût, le toucher, porteront chacun la peine de leurs sensualités.

Courtes et frivoles voluptés, que vous coûtez cher à un malheureux qui s'est laissé séduire par vos charmes trompeurs! Ah! qu'il est sage, qu'il est digne d'un homme raisonnable, mais surtout d'un chrétien, de s'armer de toute la sévérité de l'Évangile contre les attraits funestes de ces dangereux plaisirs; de s'interdire les plus innocents, pour s'accoutumer à fuir ceux qui sont défendus; de mortifier ses sens, pour ne les pas exposer aux cruelles douleurs de l'autre vie!

Mais qui pourrait se figurer les monstrueuses idées que se formera l'imagination d'un damné? la rage dont il aura le cœur déchiré, les perpétuelles alarmes dont il sera effrayé, l'étrange confusion où le jetteront les plus affreuses passions, et enfin le furieux état de toutes ses facultés sensitives? Voilà où se termine l'abus qu'on en fait tous les jours. Ah! qu'il vaut mieux les assujettir toutes à

servir le Seigneur, et les tenir durant quelques années de vie sous le joug doux et léger de ses commandements, qu'en leur permettant de le secourir, les mettre dans le danger évident d'une malheureuse et éternelle servitude.

II. POINT.

Le principal instrument dont la justice de Dieu se servira dans l'enfer pour punir un pécheur de la peine du sens, c'est le feu, auquel il faut nous arrêter pour en contempler les propriétés. La première est de s'attacher tellement à la personne sur laquelle il agit, qu'il ne l'abandonne jamais. Un damné, un démon le porte partout; sa substance en est toute pénétrée. La seconde, de tourmenter le pécheur à proportion de ses péchés. Il distingue les grands pécheurs de ceux qui le sont moins : en chaque pécheur, les différentes espèces de ses crimes, et quelle est en lui la partie la plus criminelle, pour s'y attacher et la brûler avec plus d'activité. La troisième, de brûler sans éclairer et sans consumer, afin de tourmenter avec plus d'horreur, et de tourmenter toujours.

Miracles terribles de la justice toute-puissante d'un Dieu, dans cet instrument de ses vengeances, auquel rien n'échappe ni dans le pécheur, ni dans le péché : mais surtout qui brûle toujours, et qui conserve toujours ce qu'il brûle, pour ne cesser jamais de le brûler. Quel épouvantable supplice d'être brûlé vif dans une fournaise allumée par le souffle terrible de la justice de Dieu; d'y vivre et d'y souffrir sans cesse; d'y mourir en quelque manière, et d'y renaître à tout moment; et, dans cette alternative, de ne cesser jamais de brûler pendant toute l'éternité!

O que le péché est un grand mal, puisc
tout bon qu'il est, peut bien se résoudre
ainsi sans nulle pitié une créature qu'il a
image! Maudit péché, que tes fruits son
que tes suites sont effroyables!

Ah! pécheur, quand tu t'y sens sollici
en toi-même; songe à quoi tu t'exposes.
le doigt du feu; et par cette courte et lég
rience d'un feu qui n'est qu'un feu en pei
comparaison de celui de l'enfer, vois si t
un jour supporter celui que la colère de Di
dans cet abîme. Écoute alors ce que le Se
dit par la bouche de son prophète : *Qu
pourra demeurer dans les flammes dé
qui pourra soutenir l'ardeur d'un fe
s'éteint jamais*[1]?

Mon Dieu, le grand sujet de méditation
sant frein de nos convoitises! le souverai
contre tout péché! l'admirable et effica
de nous maintenir dans l'innocence! O q
de ce feu est capable d'allumer celui du di
dans nos cœurs! Ah! puissions-nous en
brasés, divin Sauveur, de ce beau feu que
venu apporter au monde! C'est celui don
vos amis, et dont par votre miséricorde j'
brûler en cette vie, pour n'être pas brûlé e
avec vos ennemis, par le feu de votre just

III. POINT.

La plus grande de toutes les peines de l
celle du dam. Elle consiste dans la priva
nelle de Dieu. On ne connaît pas ici-bas ce

1 Isa. 33. 14.

que d'être privé de Dieu, parce qu'on ne le connaît pas, parce qu'on ne sait pas ce que c'est qu'un Dieu infiniment bon, infiniment parfait, et plein de charmes. On le concevra dans l'autre vie : notre âme alors dégagée du corps, qui tendait devant ses yeux un voile épais, le rideau étant comme tiré, elle découvrira dans ce grand Être des perfections infinies, qui l'entraîneront vers lui, dont elle sera cependant repoussée, avec ce mot foudroyant qu'elle entendra pendant toute l'éternité : *Retirez-vous de moi.*

Quoi, mon Dieu, je ne vous verrais jamais ! vous me banniriez éternellement de votre présence ! Vous m'avez créé pour jouir de vous et pour vous posséder; et vous me rejetez d'une main, tandis que vous m'attirez de l'autre. Je suis fait pour le ciel; et je serais dans les enfers ! Séparé de vous, éloigné de ma céleste patrie, privé de la compagnie de Jésus-Christ, de sa très-sainte Mère, et de tous les saints du paradis, je vous haïrais, et je serais haï de vous pendant toute l'éternité ! C'est là l'enfer de l'enfer même.

Ah ! mon Dieu, ne permettez pas que je tombe dans un si grand malheur; souvenez-vous que je suis l'ouvrage de vos mains, que vous avez gravé vos traits sur mon visage, que vous m'avez donné un entendement capable de vous connaître, un cœur qui n'est fait que pour vous aimer : ne souffrez pas que je rende inutiles tant de bontés et tant de titres, que j'ai dans le fond de mon âme, d'être à vous et de vous glorifier à jamais. Hélas ! aimable et redoutable Seigneur tout ensemble, *qui est-ce qui vous louera dans les enfers* [1] ? Je veux vous

[1] Ps. 6. 6.

louer, vous bénir, et vous aimer tous les jours de ma vie, pour continuer cet heureux exercice au delà des siècles.

VENDREDI DE LA XXIe SEMAINE

APRÈS LA PENTECOTE

De l'orgueil.

Opposé à l'humilité, que Notre-Seigneur recommande dans l'évangile de ce jour.

Les *préludes* seront de se figurer une âme souillée et défigurée par ce vice; qui paraît pleine de confusion en présence de Notre-Seigneur, à qui l'on demandera humblement la grâce d'en être purifié, pour être à l'avenir agréable à ses yeux.

I. POINT.

L'orgueil est un désir déréglé de l'honneur. On en est coupable; 1° en s'attribuant le bien qui vient de Dieu; 2° le regardant comme un avantage qu'on a mérité; 3° croyant en avoir plus qu'on n'en a; fondant sur cette vaine pensée l'estime de soi-même et le mépris des autres. De cette source empoisonnée sortent principalement sept ruisseaux, qui participent à son poison : 1° la vaine gloire, qui n'est autre qu'une passion immodérée d'être estimé et loué des hommes; 2° la vanterie, qui nous fait parler de nos talents, et publier notre mérite vrai ou apparent, et souvent qui n'a de fondement que dans notre imagination; 3° l'ambition, qui consiste à rechercher des emplois et des dignités, que nous sommes peu capables de soutenir; 4° la présomp-

tion, qui nous persuade, par une fausse opinion de notre suffisance, d'entreprendre des choses qui sont au-dessus de nos forces; 5° l'hypocrisie, qui se couvre de l'apparence de la vertu; 6° l'opiniâtreté, qui nous attache démesurément à nos pensées; 7° le mépris des autres, qui commence par les hommes, et qui s'élève insolemment jusqu'à Dieu, selon cette parole du Prophète royal : *Leur orgueil monte toujours* [1].

Que de mauvaises branches d'une maudite racine! Serait-il bien possible qu'elle fût dans mon cœur? Elle n'y est que trop, ô mon Dieu! j'en reconnais tous les jours les malheureux rejetons : je suis tout plein de vanité, de présomption, d'estime de moi-même, etc.

Cendre et poussière, de quoi penses-tu t'enfler [2]? Quel titre as-tu pour exiger des distinctions? quel mérite as-tu pour prétendre à des rangs élevés? as-tu donc de quoi les remplir? *Ne sais-tu pas que tu es aveugle, pauvre, nu et misérable* [3], vide de tout bien et tout rempli de péchés? Ver de terre, sur quoi peux-tu fonder ton orgueil? Prends garde qu'étant *pauvre et superbe* [4] tout ensemble, tu ne deviennes abominable aux yeux de la divine Majesté.

II. POINT.

Les châtiments de l'orgueil sont exprimés par ces paroles de Notre-Seigneur : *Quiconque s'élève, sera humilié* [5]. 1° Les orgueilleux cherchent la gloire, et ils ne la trouveront pas. 2° Ils perdront

[1] Psal. 73. 23.
[2] Eccl. 10. 9.
[3] Apoc. 3. 17.
[4] Eccli. 25. 4.
[5] Matth. 23. 12. Luc. 14. 11.

même ce qu'ils en avaient. 3° Et au lieu d
honneur qu'ils ont voulu se procurer cont
lonté du Seigneur, il les couvrira d'une
confusion dès cette vie, en ruinant leurs
frivoles, en renversant leurs projets ambit
permettant qu'il leur arrive de honteuses d
souvent même en les abandonnant aux p
plus infâmes; mais principalement en l'a
où, après avoir exposé à la face de tout l'u
ridicule de leur vanité au jour du jugemen
imprimera sur le front une honte éternel
livrera pour toujours aux risées des dém
se mocqueront d'eux, et leur diront, en
à leur orgueil confondu : *Vous avez donc*
pés de la foudre aussi bien que nous : v
êtes enfin devenus semblables. Voilà v
perbe rabattue, et humiliée jusqu'aux en

Quelle extravagance à un homme qui
poudre, de s'élever vainement! N'étant
blesse et n'ayant rien qui le soutienne, il
incontinent dans la boue. Dieu se plaît
plonger, quand il le voit avide de vains h
et il le charge d'ignominie. Un Lucifer pré
ciel dans les enfers, un Nabuchodonosor
du trône, et réduit à errer dans les forêts p
bêtes, une Jézabel mangée des chiens, que
ples de l'orgueil humilié! Serait-il possib
ne fissent point d'impression sur nos cœur

Ah! mon âme, si nous avons de la pas
la gloire, cherchons la gloire solide, la vé
immortelle : toute autre est vaine, fragile
cieuse; elle ne fait trouver que du vent

1 Isa. 14. 20.

mains de celui qui la cherche; elle détruit tout le mérite des bonnes œuvres, elle répand son venin sur les actions les plus saintes, elle tarit la source des grâces, elle attire la colère et la malédiction de Dieu, qui résiste aux superbes et qui prend plaisir à les confondre.

O divin Jésus, qui êtes venu au monde pour guérir un mal si dangereux et si commun, arrachez de mon cœur jusqu'aux moindres fibres de cette funeste racine; et confondez-moi plutôt mille fois, que de souffrir en mon âme un vice si opposé à vos inclinations et si désagréable à vos yeux.

III. POINT.

L'humilité a des récompenses bien opposées aux châtiments dont Dieu punit l'orgueil. Elles sont aussi marquées dans ces autres paroles du Sauveur : *Quiconque s'abaissera, sera élevé* [1]. Cette élévation qu'il promet aux humbles comprend trois grands avantages, dont le premier est qu'il les tirera de leur misère et de leur abjection ; le second, qu'il leur conservera les dons qu'il leur a faits; le troisième, qu'il leur en fera encore de plus excellents. Un publicain n'a qu'à confesser ses péchés, il cesse d'être pécheur; un juste n'a qu'à s'abaisser : à mesure qu'il descend plus bas par un humble aveu de ses faiblesses, Dieu le fait monter plus haut et l'élève à une plus éminente perfection. L'humble idée que la sainte Vierge a eue d'elle-même, a été le fondement sur lequel le Seigneur a établi toutes ses grandeurs. Le Sauveur lui-même, parce qu'il s'est abaissé au-dessous des anges, en prenant une nature inférieure à la leur, n'a-t-il pas été élevé au-

[1] Matth. 23. 12.

dessus des anges et des hommes, qui lui o
les souverains hommages?

Mon Dieu, qu'il m'est aisé d'obtenir le p
mes péchés! Je n'ai qu'à vous le demande
cœur humble et contrit. Qu'il m'est fac
grand devant vous! Je n'ai qu'à m'humilie
tant de sujet : mon néant, mes péchés, me
fections, tout seconde en cela mes devoirs
spire à me donner des sentiments d'humili

Mais c'est à votre grâce, ô mon Jésus,
inspirer une véritable, telle qu'est celle
nous avez donné de si rares exemples.
sauriez la refuser à mes prières, puisque c
me l'enseigner que vous êtes venu sur
Donnez-moi le goût de votre sainte abjecti
trouverai plus de solide satisfaction que
jouissance des plus grands honneurs.

SAMEDI DE LA XXIe SEMAI

APRÈS LA PENTECOTE

Du vice de l'intempérance.

I. POINT.

L'intempérance est une passion déréglé
boire et pour le manger. On y pèche en
nières; 1° en mangeant des viandes d
2° en prenant avec excès celles qui sont
3° en recherchant dans le boire et dans l
des choses trop exquises, ou de trop gr
par le seul désir de satisfaire sa sensuali
buvant et mangeant hors des temps et
convenables; 5° en le faisant avec trop d'

sans décence. Examinons-nous sur tous ces points, en présence de Notre-Seigneur, et nous serons obligés de lui confesser que rarement nous buvons et mangeons sans lui déplaire.

Que notre ingratitude est déplorable, ô mon Dieu! de ne faire presque aucun usage de vos biens sans en abuser! Vous nous donnez le nécessaire, et nous en passons les bornes : nous donnons dans tous les piéges que le plaisir nous tend, et notre sensualité, qui s'y attache, nous jette dans des excès et des déréglements qui vous offensent.

Seigneur, ayez pitié de ma faiblesse, vous qui la connaissez : pardonnez-moi cette multitude de péchés que mon intempérance m'a fait commettre, et fortifiez-moi de votre grâce pour les éviter à l'avenir. Je suis résolu de suivre l'avis que le Saint-Esprit me donne, *de ne pas m'abandonner à mon appétit* [1]; ne permettez pas que j'en sois entraîné malgré moi, car je ne puis le contenter et vous contenter tout ensemble.

II. POINT.

Les premiers châtiments dont Dieu punit l'intempérant sont ceux dont l'intempérance elle-même est l'instrument. Elle affaiblit la santé, elle ruine les forces, elle cause une infinité de maladies, elle appesantit l'âme, elle la rend incapable d'exercer ses fonctions spirituelles, de vaquer à l'oraison et d'en goûter les douceurs célestes.

Ce sont là les punitions ordinaires de ce vice : mais il y en a d'extraordinaires, par lesquelles le Seigneur fait éclater dans tous les siècles combien il le déteste. Adam et Ève, pour avoir mangé du

[1] Eccli. 31. 19.

fruit défendu, furent chassés du paradis t
les Israélites, dégoûtés de la manne, ay
haité passionnément de manger de la chair
encore la viande à la bouche, ainsi que d
lorsqu'ils sentirent la colère de Dieu, q
mourir plusieurs[1]. Un saint prophète, p
seulement dîné dans un lieu où il lui était
de manger, fut tué par un lion. Le mauv
est dans les enfers, pour avoir aimé la bonn
et sa langue, pour avoir été l'organe de so
pérance, souffre depuis plus de deux mille
soif insupportable, à l'adoucissement de la
refuse et on refusera éternellement un
d'eau.

Les imitateurs de ce riche réprouvé n
à attendre dans l'autre vie que son ma
sort; et c'est à leur égard que s'exécute
porté contre la voluptueuse Babylone. *Qu*
tiplie ses tourments, dira-t-on de chacu
à proportion de la vie délicieuse à laquel
abandonné[2]. Hélas! quelle folie d'achete
de si indignes plaisirs! et que le nombr
fous est grand! Qu'il y a d'imprudents É
pour un méchant repas, abandonnent le dr
ont à l'héritage du Père céleste! Rougisso
âme, de nous être souvent laissé vaincre pa
si bas et si indigne d'un homme raisonna
voir été les esclaves d'un appétit dont nou
être les maîtres; d'avoir, en contentant ses
ments, perdu les dons et les précieux trés
grâce, et, au lieu de vivre de la vie des a
nous être ravalés à la condition des bêtes.

[1] Psal. 77. 30, 31. [2] Apoc. 18. 7.

III. POINT.

La vertu contraire à l'intempérance produit aussi des fruits tout opposés, mais des fruits merveilleux. Elle entretient une santé parfaite, une longue vie, un corps dégagé, un esprit libre, propre à l'oraison, et capable de recevoir les plus intimes communications du Saint-Esprit.

Dieu fait dès cette vie des grâces incomparables à ceux qui mortifient leur sensualité par le jeûne et par l'abstinence. Daniel, Moïse, Élie, en sont des exemples mémorables. C'est à ceux qui les suivent, que Dieu fait les mêmes grâces qu'il leur a faites. Il se découvre à eux, il les traite comme ses amis les plus familiers, il leur fait part de ses secrets les plus cachés, il leur révèle ses plus hauts mystères, il leur accorde le don sublime de la contemplation, il les rassasie enfin pleinement dans le ciel, où il les fait asseoir à sa table et les régale des mêmes viandes dont les anges sont nourris.

Les mets de la terre les plus délicieux, ô mon âme, ont-ils rien de comparable à ces suavités célestes? Tu peux mériter les unes en méprisant les autres. Veux-tu une haute sainteté sur la terre et d'ineffables délices dans le ciel? aime le jeûne et l'abstinence. C'est le moyen dont Dieu se sert, comme chante l'Église, *pour dompter les vices, pour élever l'esprit, pour faire acquérir les vertus et mériter les récompenses* [1].

Divin Sauveur, tous ceux qui sont à votre service doivent *crucifier leur chair, avec ses vices et ses passions* [2]. Inspirez-moi donc le courage d'accom-

[1] Préf. du Carême. [2] Gal. 5. 24.

plir un devoir si nécessaire. Donnez-moi, je vous supplie, par le jeûne rigoureux que vous avez observé, et surtout par le fiel et le vinaigre qu'on vous donna sur la croix; donnez-moi du dégoût des viandes terrestres, de l'amour pour l'abstinence, une entière victoire sur mon appétit; afin que l'ayant parfaitement dompté ici-bas, je sois digne de participer au festin que vous faites à vos amis dans votre royaume éternel.

XXII[e] DIMANCHE APRÈS LA PENTECOTE

Sur la monnaie du tribut.

I. POINT.

Les pharisiens cherchent à surprendre Jésus.

Tout le fruit des effrayantes vérités que les pharisiens venaient d'entendre de la bouche de Jésus, fut de conspirer contre lui et de chercher à le surprendre. Ils ne paraissent pas eux-mêmes, mais ils lui envoient sous main leurs disciples, avec des instructions malignes. Ceux-ci, instruits par de si mauvais maîtres, donnent d'abord à Jésus des louanges, le croyant capable de tomber dans un piége si grossier; après quoi ils lui font cette question captieuse : *Dites-nous ce qu'il vous semble de ceci? Est-il permis de payer le tribut à César, ou ne l'est-il pas*[1]*?*

Voilà la conduite des méchants, et surtout des ennemis de l'Église, pour séduire les âmes. Leur caractère est parfaitement exprimé dans notre évan-

[1] Matth. 22. 17.

gile : 1° Ils ne font pas semblant d'agir : mais ils prennent des mesures secrètes pour faire réussir leurs mauvais desseins. 2° Ils ne paraissent pas eux-mêmes, mais ils ont des gens qui leur sont dévoués, et dont ils se servent comme d'instruments pour tromper les fidèles. 3° Ils emploient la flatterie, les louanges, les complaisances, pour s'insinuer dans les esprits et pour y faire couler l'erreur, ayant un grand soin d'assaisonner le breuvage empoisonné d'une mauvaise doctrine, afin de le faire prendre plus aisément.

Mon Dieu, combien d'âmes ces dangereux maîtres ont-ils perdues et combien en perdent-ils encore tous les jours! Inspirez-en à votre peuple une horreur extrême, Seigneur; faites-lui connaître leurs pernicieux desseins, et communiquez-lui cet esprit de sagesse qui lui fasse discerner le vrai ministre de votre Église d'avec le novateur hypocrite. Oserai-je encore vous prier pour la conversion de ces faux pasteurs, qui égarent et qui perdent les brebis de votre troupeau? Et pourquoi craindrai-je de vous faire cette humble prière, à vous qui êtes par excellence le pasteur des âmes? Il y va de l'intérêt de votre bergerie, qu'ils cesseraient de désoler si vous les convertissiez. Leur changement est difficile, il est vrai : ils sont superbes, entêtés, présomptueux; ce sont autant d'obstacles qu'ils apportent à votre grâce; mais la victoire qu'elle remportera sur leur esprit et sur leur cœur en sera plus éclatante; et quand elle les aura soumis, de ministres de l'erreur, devenus des prédicateurs de la vérité, ils vous gagneront, par un vrai zèle, encore plus d'âmes qu'ils ne vous en ont enlevé par leur malice.

II. POINT.

Jésus découvre leur artifice.

Le dessein des pharisiens était ou de fai
le Sauveur pour criminel d'État, ou de l
odieux au peuple juif. Criminel d'État,
qu'on dût payer le tribut à César. C'est
qu'ils avaient joint à leurs disciples *des g*
cour d'Hérode[1], qui en fussent les témo
délateurs. Odieux au peuple juif, s'il p
qu'il fallût payer ce tribut, que cette nati
dait comme injurieux à sa liberté. Mais
qui leurs sinistres intentions étaient par
connues : *Hypocrites*, leur dit-il, *pourq*
chez-vous à me surprendre[2]?

Après avoir eu tant de témoignages de
finie sagesse, ô mon divin Maître, il fal
fussent bien aveugles, pour espérer de vo
per et de vous faire donner dans le nouv
qu'ils vous tendaient. Vous aviez déjà ta
découvert leurs artifices, démasqué leur
ries et rendu tous leurs stratagèmes inut
c'étaient des gens que leur haine opiniât
mait toujours davantage dans leur ave
Vous le permettiez, Seigneur, pour que
siècles suivants nous fussions instruits d
vaise volonté de ceux qui leur ressemble
la manière dont nous devons les traiter
disant comme vous : *Hypocrites, pourq*
chez-vous à me surprendre[3]?

Mais après leur avoir fait ce vif et gén

[1] Matth. 22. 15.
[2] *Ibid.* 18.
[3] *Ibid.*

proche, consacré par la bouche de la Vérité même, prenons le parti de les congédier et de les fuir. Gardons-nous bien d'entrer dans de longs discours avec eux, nous nous jetterions dans un danger évident d'en être séduits ; leur langue, d'où le miel semble couler, ne manquerait pas de faire passer le poison dans nos esprits.

III. POINT.

Jésus confond leur malice.

Jésus ayant découvert leur malignité et la leur ayant reprochée, ainsi que nous venons de le voir, leur dit : *Montrez-moi de la monnaie du tribut. Ils lui présentèrent un denier d'argent. Jésus leur dit : De qui est cette figure, et le nom écrit autour ? De César, répliquèrent-ils. Alors il leur répondit : Rendez donc à César ce qui appartient à César, et rendez à Dieu ce qui appartient à Dieu* [1]. A quoi n'ayant rien à répliquer, ils furent couverts de confusion, et se retirèrent dans l'admiration d'une si sage réponse.

Ils l'admirent : c'est un tribut d'estime qu'ils sont forcés de rendre à la divine sagesse du Fils de Dieu ; mais leur admiration n'opère nul changement en eux ; c'est ce qui les fait encore plus coupables. Pour nous, admirons-la, mais ayons soin d'en profiter, et retenons-la pour en faire la règle de notre conduite. Nous avons des devoirs à rendre aux hommes, nous en avons à rendre à Dieu : ils ne sont point incompatibles : au contraire, nous ne serons jamais plus fidèles et plus exacts à obéir aux personnes de qui nous dépendons, que lorsque

[1] Matth. 22. 18, etc.

nous aurons une parfaite soumission aux lois de Dieu.

C'est par là sans doute que je dois commencer, Seigneur. J'appartiens à vous préférablement à tout autre; je suis à vous par un million de titres: vous êtes mon Créateur, mon premier principe, ma dernière fin; mon âme est créée à votre image, elle porte le glorieux caractère de votre divine ressemblance, elle est à vous, elle est pour vous.

Oui, mon âme, c'est là ta grande gloire, d'être à Dieu; et ton obligation essentielle, de lui obéir, de le servir et de l'aimer. Pour n'oublier jamais ni cet honneur ni ce devoir, fais-toi souvent cette question: De qui est cette image? *Cujus est imago hæc?* La réponse que tu feras à toi-même, t'engagera nécessairement à ne manquer jamais ni de reconnaissance ni d'obéissance envers Dieu; et, comme il te commande de rendre aux hommes les devoirs qui leur sont dus, tu rendras, selon la parole du Sauveur, et à César ce qui appartient à César, et à Dieu ce qui appartient à Dieu.

LUNDI DE LA XXII[e] SEMAINE

APRÈS LA PENTECOTE

De l'impureté.

I. POINT.

Le vice de l'impureté est une passion honteuse et désordonnée qu'on a pour les plaisirs de la chair. En combien de manières n'y pèche-t-on point? En pensées, en paroles, en désirs, en actions de différentes espèces? Combien de crimes sortent de

cette source si étendue et si féconde? Que de monstres, qu'on n'oserait nommer, sont produits par ce seul vice?

Est-il possible qu'une âme créée à l'image de Dieu, qui est la pureté par essence; si semblable aux anges, qui sont de purs esprits; purifiée elle-même par les eaux du baptême; si éloignée de la chair par sa nature et par sa céleste adoption, ait si fort oublié la noblesse de son origine et la sainteté de sa régénération spirituelle, qu'elle se soit plongée dans des ordures auxquelles on ne peut penser sans rougir, et qu'elle n'ait pas empêché la profanation d'un corps, dont le Saint-Esprit a daigné faire son temple?

Quelle confusion d'avoir été capable de ces souillures! Puis-je répandre assez de larmes pour en effacer l'infamie? Non, divin Jésus, non : quand j'en verserais des torrents, elles n'auraient pas la vertu de me laver, si votre sang précieux ne la leur donne. C'est lui qui a blanchi la robe d'innocence dont j'ai été revêtu sur les fonts sacrés, et c'est lui-même qui lui rendra sa première blancheur.

Mon Dieu, qu'on est heureux quand on l'a conservée dans tout son lustre! Qu'on vous a de tendres obligations d'une si rare faveur, et qu'on doit bien la reconnaître, non-seulement par de continuelles actions de grâces, mais principalement par un soin extrême d'éloigner de son esprit et de son cœur jusqu'à l'ombre d'un vice si funeste, et dont on a été si miséricordieusement préservé!

II. POINT.

L'impudicité elle-même est le supplice de l'im-

pudique, par une foule de maux qu'elle entraîne après elle, et dont les plus ordinaires sont les maladies, la perte de la santé, des biens et de la réputation : car il y en a très-souvent d'extraordinaires et de plus terribles, que Dieu envoie pour marquer l'horreur qu'il a de cet infâme péché. Tels ont été, entre les autres, le déluge universel dont il noya toute la terre, corrompue par ce vice honteux, et l'embrasement de cinq villes qui en étaient coupables. Punitions épouvantables, mais qui ne sont rien en comparaison de celles que Dieu réserve à l'impudique dans l'autre vie. C'est là où il sera entièrement plongé dans un étang de feu, dont il lui fera sentir l'activité plus vivement et plus impitoyablement qu'à une infinité d'autres réprouvés.

Ah! que ce feu de l'enfer, à en juger seulement par notre feu ordinaire, est bien capable d'éteindre celui de la concupiscence, quand on y fait de sérieuses réflexions! Ce n'est pas aimer sa chair que de l'exposer, pour des plaisirs si courts et si sales, à de si horribles tourments. Qu'il vaut mieux, selon la parole du Fils de Dieu, la perdre en ce monde, en la mortifiant, qu'en la flattant lâchement, lui mériter en l'autre vie les effroyables peines de l'enfer.

Inspirez-moi, Seigneur, cette salutaire haine de moi-même, que vous m'avez si souvent recommandée dans votre saint Évangile; animez-moi d'un courage ferme et constant, pour exercer sur moi cette sévérité chrétienne, si nécessaire à la conservation de la pureté. Mais si je suis assez lâche pour épargner mon corps, qui en est le plus dangereux ennemi, ah! ne l'épargnez pas vous-

même; accablez-le de maladies, et réduisez-le dans un état de faiblesse qui le mette dans l'impuissance de nuire à mon salut.

III. POINT.

Les avantages des âmes chastes sont admirables. Elles ont une liaison particulière avec les saints anges. Le Roi des anges lui-même, qui se plaît parmi les lis, contracte avec elles une alliance toute céleste : il les met au nombre de ses épouses, et les comble de ses plus tendres faveurs, qui les dédommagent au centuple du renoncement absolu qu'elles ont fait aux plaisirs de la chair, et à tous les avantages que l'état du mariage aurait pu leur procurer. Les actes des plus héroïques vertus qu'elles exercent, la piété éminente dont elles font profession, une infinité de bonnes œuvres qu'elles pratiquent, sont les fruits de cette union sacrée, féconde en toutes sortes de grâces et de bénédictions : mais, par-dessus tous ces rares priviléges, elles ont celui de suivre l'Agneau partout où il va, et d'entrer après lui avec les vierges sages dans la salle de ses noces éternelles, dont la pureté de leur vie les rend dignes.

O que de si précieux avantages méritent bien, mon âme, que tu fasses tous tes efforts pour les mériter par une inviolable pureté de corps et d'esprit ! Mais souviens-toi que c'est un lis qui ne se conserve qu'au milieu des épines. C'est à la retenue, à la modestie, à la mortification des sens, à une vigilance continuelle, d'en entretenir le lustre, la blancheur, et de préserver ce beau lis du souffle empoisonné du serpent infernal, et de la corruption de la chair.

C'est à vous de le défendre efficacem
gneur, Époux des âmes chastes. En va
rions-nous à sa conservation, si vous ne
vous-même à l'abri des dangers, et si vo
providence ne le couvrait de sa toute-
protection. J'implore aussi votre assistanc
des vierges, et j'espère obtenir par vo
cession la grâce de vivre dans une si exac
que je sois trouvé digne après ma mort
voir la couronne que votre cher Fils rés
épouses.

MARDI DE LA XXIIe SEMAIN

APRÈS LA PENTECOTE

De l'avarice.

I. POINT.

L'avarice est un amour désordonné
temporels qui nous fait pécher : 1° en us
désirant le bien d'autrui, ou le retenant
justice; 2° en usant mal du nôtre; 3° en
du bien, ou en le conservant par des voi
ou injustes; 4° si nous avons fait vœu de
le violant, ou par un esprit de prop
par un usage indépendant; 5° en se pro
gain pour la fin principale de ses actio
se faisant de l'or et de l'argent une espèc
nité à laquelle on sacrifie tout; d'ou vient
Paul nomme l'avarice *une servitude et
des idoles*[1].

[1] Colos. 8. 6.

Examinons exactement notre cœur, et voyons si nous n'y trouverons point cette malheureuse idole, afin de la briser au pied du trône du vrai Dieu. Si nous sommes engagés dans le siècle, considérons sérieusement si nous n'avons pas eu jusqu'ici trop d'attache aux biens de la terre; si nous n'avons pas eu de la dureté pour les pauvres; si le sang des orphelins et des veuves n'est pas entré dans nos coffres; et craignons qu'il n'y porte la malédiction, dont nos descendants seront nos héritiers. Si je suis religieux, je dois sonder mon âme, pour découvrir s'il n'y a pas encore quelque reste de *cette convoitise, qui est la racine de tous les maux*[1], afin de l'arracher. Je me demanderai à moi-même si, après avoir rompu des liens de conséquence, je ne tiens pas encore à des bagatelles; si dans la religion je ne cherche pas les superfluités du siècle, et si, me contentant d'avoir fait vœu de pauvreté, je refuse d'en expérimenter les effets?

Si je me reconnais coupable de ces désordres, je les dois détester sincèrement en présence de Jésus-Christ, et lui protester que je veux le suivre à l'avenir dans les voies étroites de la pauvreté, dont il a été un si parfait modèle.

II. POINT.

Ce vice, comme les précédents, porte avec lui son châtiment et son supplice. Premièrement, par lui-même. Les soins, les empressements, les désirs immodérés, les craintes inquiétantes, sont autant d'épines qui déchirent le cœur d'un avaricieux, lequel a d'ailleurs des biens sans en jouir, se refu-

[1] I Tim. 6. 10.

sant tout, et vivant comme un pauvre a
ses richesses. Peut-on dire qu'on soit le
trésor, dont on est ainsi l'esclave?

Dieu de sa part punit cette attache
par des malheurs terribles. Témoin Ach
par ordre de Dieu, pour avoir osé, contre
intimée par Josué, réserver quelque ch
cagement de Jéricho; Nabal, mort dans
sement, pour avoir refusé des vivres à D
bel, jetée par la fenêtre et mangée des c
avoir enlevé la vigne de Nabot; Ananie
punis de mort subite, pour avoir détour
chose du prix d'un fonds de terre qu
vendu, ayant ainsi violé le vœu de pau
avaient fait: mais surtout le traître et
Judas, le chef et le modèle infâme des a
au démon et au dernier désespoir, s'é
tumé à dérober les aumônes qu'on fa
Maître, et par là ayant frayé le chemin
testable de tous les crimes, qui fut de
ses plus cruels ennemis [1].

De quoi n'est pas capable un cœur
l'avarice? et à quels châtiments ne doiv
tendre les avares, après de si funestes
Le plus terrible est la misère et le dé
universel où se trouveront dans l'enfer c
qui ont vécu dans l'abondance, Dieu
sentir plus vivement qu'à tout autre l'e
digence.

Qu'on est bien plus heureux de m
quelque chose en cette vie que de manq

[1] Aug. Ser. 27. *de Verbis Apost.* Joan. 12.
15, etc.

tre ! Dépouillez-moi plutôt de toutes choses, Dieu, que de me souffrir le moindre attachement aux biens périssables. Étouffez dans mon cette malheureuse cupidité, tout amour des temporels, et tout désir d'en posséder; afin détaché des biens périssables, il ne soupire es les éternels.

III. POINT.

étachement des biens de la terre, opposé à e, a des récompenses infinies, comprises s paroles de Notre-Seigneur: *Bienheureux pauvres d'esprit, parce que le royaume ux leur appartient* [1]. Cette promesse ne d pas seulement du royaume éternel en vie; mais en celle-ci même, du royaume de qui consiste, selon saint Paul, *dans la jus- paix et la joie que le Saint-Esprit répand cœur* [2] de ces bienheureux pauvres, dont le nent a deux degrés.

remier et le moins parfait est de ceux qui, nant leurs richesses, n'y ont point d'attache. nd, le plus sublime et celui que les pro- de Jésus-Christ regardent particulièrement, ceux qui, non contents de détacher leur l'affection des biens temporels, y renoncent ment, et se dépouillent de tout droit de r quoi que ce soit au monde. Ce sont là les uvres volontaires que Dieu comble des la grâce et de la gloire, en récompense du avec lequel ils ont tout sacrifié pour son

. 5. 3. [2] Rom. 14. 17.

Que nous avons, ô mon âme, un Dieu libéral! et que ce qu'on abandonne pour lui est bien remplacé! C'est ce que le Fils de Dieu lui-même nous explique par ces paroles consolantes : *Donnez, et on vous donnera; on vous remplira le sein de beaucoup de biens, et la mesure en sera pleine, pressée, entassée, jusqu'à répandre par-dessus*[1]. Nous servons un grand Maître, qui ne se laisse jamais vaincre en libéralité par sa créature. Pour peu qu'elle lui donne, soit en renonçant à ce qu'elle possède, soit en le partageant avec les pauvres, il le lui rend au centuple dès cette vie; il l'établit dans un dégagement qui vaut mieux que la jouissance; il la fait asseoir, au jour du jugement, sur un trône avec les apôtres, pour juger l'univers, et il la comble dans le ciel de richesses immortelles.

Heureuse pauvreté, à qui Dieu prodigue de si inestimables trésors! Que je vous ai d'obligation, divin Sauveur, de m'avoir fait la grâce de l'embrasser! Faites-moi celle de la pratiquer parfaitement, d'en remplir les devoirs, d'en porter volontiers les rigueurs, et de vivre, à votre exemple, dans un dépouillement si absolu des biens du monde, que je puisse mériter la possession de ceux du ciel.

[1] Luc. 6. 38.

MERCREDI DE LA XXIIe SEMAINE

APRÈS LA PENTECOTE

De la colère.

I. POINT.

La colère est une passion violente, un désir déréglé du cœur, qui porte l'homme à tirer raison des injures qu'il pense avoir reçues. On y pèche : 1° par pensées, c'est-à-dire par des mouvements intérieurs de haine, de ressentiment, de désir et de résolution de se venger; de joie maligne du mal que souffre le prochain, de tristesse de ses avantages et de ses talents ; 2° par paroles, telles que sont les menaces, les injures, les imprécations, les termes d'aigreur, de dépit, d'emportement ; 3° par actions, lorsqu'on en vient de son autorité à des voies de fait, pour tirer raison d'une injure, ou même qu'on en demande justice au magistrat, moins par le motif de l'équité que par celui de la vengeance et de la haine qu'on a dans le cœur.

Mon Dieu, que ce vice, ennemi de la charité, est commun, et qu'il cause dans les âmes de terribles désordres.! On en peut juger par ceux que produit l'impatience, qui, pour n'être pas une véritable colère, a cependant beaucoup d'alliance avec elle. Que de murmures contre Dieu, de plaintes de sa providence, de blasphèmes de son saint Nom! Que de chagrins, que de mauvaises humeurs, que de manières dures et fâcheuses contre le prochain! Que de noires mélancolies un impatient souffre en lui-même! Que d'ennuis de la vie! que de cruels

désespoirs! Il n'y a pas jusqu'aux créatur
sibles qui ne soient exposées à ses trans
moin le lierre, contre lequel s'emporta le
Jonas.

On ne va pas toujours à ces excès, qua
sujet à l'impatience: mais on ne laisse pas
ber dans une infinité de fautes qui vous d
ô mon Dieu, qui nous rendent insupport
autres, qui nous déconcertent nous-m
nous empêchent de jouir tranquillement
présence, et de vaquer à la contemplati
grandeurs. Mettez, Seigneur, votre vraie
mon cœur, et étouffez-y ces vices tumult
lui sont si contraires.

II. POINT.

Il ne faut que voir un homme transpo
lère, pour juger que ce vice est un d
tourmente et punit ceux qui s'y abandon
maison composée de personnes emporté
vive image de l'enfer. Un cœur sujet à
lente passion est une mer orageuse d'o
est toujours banni. L'Esprit de Dieu, qui
doux et les humbles, ne s'y repose jam
répand ni ses lumières ni son onction
abandonne la conduite au mauvais esprit
fusque et l'agite en mille manières. Di
part, à qui seul appartient la vengeance
impitoyablement sur les usurpateurs de
Caïn et Lamech en sont d'anciens et
exemples.

Mais il ne faut que lire, ô mon âme,
de Jésus-Christ pour être persuadé de
que Dieu a de la colère, et des terribles

qu'il exerce en enfer sur ceux qui en sont coupables. Il les livre à deux feux. Sa justice allume l'un ; les vindicatifs eux-mêmes entretiennent l'autre ; leur colère, qui ne les quitte jamais, étant en effet une espèce de feu qui les brûle, et les transporte en des rages et des désespoirs continuels.

Qu'on est malheureux quand on est dominé par une si aveugle passion ! et qu'on est sage de faire prendre de bonne heure à la raison l'ascendant sur elle ! Il est tout à fait aisé d'abord d'éteindre une étincelle : mais si l'on néglige de l'étouffer, *il n'en faut pas davantage*, dit le Saint-Esprit, *pour faire un grand incendie*[1].

Étouffez-le vous-même, ô mon Jésus, ce mauvais feu, si opposé à la modération chrétienne, dont vous nous avez inspiré l'amour par vos instructions et par vos exemples. Hélas ! les traitements les plus indignes n'ont pu causer en vous la moindre émotion ; et il ne faut qu'une parole pour me troubler, pour m'aigrir et pour m'emporter. Ayez pitié, Seigneur, d'un cœur si peu mortifié ; arrêtez-en les saillies par votre grâce, et aidez-moi efficacement à devenir doux et humble de cœur.

III. POINT.

La récompense promise à ceux qui domptent leur colère par la patience et par la douceur est la possession de la terre, c'est-à-dire la conquête des cœurs. 1° Ils possèdent leur propre cœur, en assujettissant les passions, qui en sont les tyrans. C'est la parole de Jésus-Christ aux patients et aux humbles. *Vous possèderez*, dit-il, *vos âmes par le moyen*

[1] Eccl. 11. 34.

de votre patience [1]. 2° Ils possèdent le cœur des autres, dont ils ne peuvent manquer d'être aimés, la douceur ayant des charmes auxquels il n'est pas possible de résister. *Un homme doux et modéré*, dit le Sage, *se fait aimer plus que la gloire* [2], dont tout le monde est si fort passionné. 3° Ce qui met le comble à leur bonheur, c'est qu'ils possèdent le cœur de Dieu. Moïse en avait mérité par sa douceur les communications les plus intimes, et Salomon se servait de celle de son père, comme d'un pressant motif pour engager le Seigneur à faire sa demeure dans le Temple qu'il venait de lui bâtir, lorsqu'il lui disait tendrement dans sa prière : *Souvenez-vous, Seigneur, de David et de toute sa douceur* [3].

Quand on a cette vertu dans un degré éminent, on peut bien s'assurer d'avoir une vie tranquille, une paix inaltérable avec les hommes, et une parfaite union avec Dieu, qui se plaît à converser avec les patients et les humbles.

O divin Jésus, ô doux Agneau, qui n'avez jamais fait la moindre plainte, lors même qu'on vous a le plus cruellement outragé; modèle incomparable de patience et de douceur, qui n'avez jamais rendu une injure pour une autre; *qui n'avez même jamais menacé ceux dont vous avez été si inhumainement traité* [4] dans le temps de votre Passion; accordez-moi la grâce d'imiter cette inaltérable douceur, qui vous a accompagné jusqu'à la mort. Ce n'est ni par le pouvoir de faire des miracles, ni par la vertu des guérisons, ni par de pareilles fa-

1 Matth. 5. 4. Luc. 21. 19.
2 Eccl. 3. 19.
3 Ps. 131. 1.
4 I Petr. 2. 23.

veurs, que je désire vous ressembler : toute mon ambition est de porter les traits de votre incomparable douceur, et d'être reconnu par là pour un de vos disciples.

JEUDI DE LA XXII[e] SEMAINE
APRÈS LA PENTECOTE

De l'envie.

I. POINT.

L'envie est une douleur maligne qu'on a de la prospérité du prochain, et des avantages qu'il a sur nous, et une joie injuste des malheurs et des disgrâces qui lui arrivent. La superbe en est ordinairement le principe, et une chagrine impatience en est la compagne; et ainsi les actes de ces deux vices sont les causes ou les effets de cette indigne passion, dont on doit avoir d'autant plus d'horreur, qu'elle est propre du démon; l'Écriture nous apprenant que c'est par elle qu'il fut poussé à tenter l'homme, et qu'il lui fit perdre les avantages de l'état d'innocence et le don d'immortalité. *C'est par l'envie,* dit le Sage, *que la mort est entrée dans le monde* [1]. Elle fut dès le commencement des temps la meurtrière de l'innocent Abel, dont Caïn ne put souffrir que le Seigneur préférât les sacrifices aux siens, et elle n'a pas causé de moindres désordres dans la suite des siècles; la jalousie étant un des ressorts les plus communs dont Satan se sert pour troubler la société chrétienne, pour émouvoir les cœurs et les porter aux crimes les plus noirs.

[1] Sap. 2. 24.

Cela ne suffit-il pas, ô mon âme, pou
donner de l'horreur? Voudrions-nous ê
nés par un vice qui fait le caractère du
Cela serait-il digne d'un chrétien, marqu
de Jésus-Christ et qui en doit prendre l'es
suivre les inclinations?

Que ce vice est bas! qu'il est indigne d
bien fait, d'un cœur où le Dieu de la ch
habiter, où le Saint-Esprit, cet Esprit d'
établi son règne! Qu'il est honteux de
chagrin la prospérité de ses frères et l
dont Dieu les favorise, et de se réjouir
qui leur surviennent et qui les accablent
plutôt part à leurs avantages, par une
chrétienne, et pleurons sur leurs infortu
les enfants du même Dieu, les serviteurs
Père de famille, les membres du même
il arrivera heureusement que les bé
abondantes que le Ciel versera sur les au
deviendront communes.

II. POINT.

Malheur, dit le Saint-Esprit, *à ceux
chent par la voie de Caïn*[1]*!* En imitant
ples, ils participeront à ses châtiments.

Le premier est celui même que port
avec elle cette maligne passion. C'est un
domestique, attaché impitoyablement au
envieux, qui l'inquiète, qui le trouble et l
Il ne lui donne que des pensées affreu
suggère les crimes les plus énormes; é
mal d'autant plus incurable, qu'étant le

[1] S. Jud. 11.

âme basse, on a honte de le découvrir au médecin spirituel. De l'âme qu'il remplit de fiel et d'amertume, il passe au corps, qu'il dessèche, *en portant la corruption jusque dans ses os* [1]; et souvent ce péché fait plutôt le supplice de celui qui s'y abandonne que de la personne qu'il attaque.

Quel plaisir peut donc trouver un homme raisonnable, dans une passion qui trouble la raison, qui ruine la paix, qui détruit la société, et qui le rend malheureux par le bonheur d'autrui? A quelles extrémités n'a-t-elle pas porté Caïn contre Abel? les fils de Jacob contre Joseph? Coré, Dathan et Abiron contre Moïse? Saül contre David? et les perfides Juifs contre la personne adorable de Jésus-Christ? Faut-il s'étonner que la divine justice ait si souvent exercé ses rigueurs dès cette vie sur les envieux, et que dans l'autre ils soient, comme on l'a dit des vindicatifs, dévorés par deux feux, par celui de l'envie même et par celui de l'enfer, qui les brûlent en même temps et les tourmentent sans pitié d'une manière inconcevable?

Mon Dieu, je ne me reconnais que trop coupable de ce malheureux vice devant vous; je n'ai que trop *marché par la voie de Caïn* [2]. J'ai bien sujet de craindre d'être comme lui chassé de votre présence, pour tant de jalousies secrètes que j'ai conçues dans mon cœur. Mais, criminel comme lui, je ne désespérerai pas avec lui de vos miséricordes. Leur multitude surpasse infiniment celle de mes péchés: je vous en demande très-humblement pardon, et je vous proteste, ô Dieu de charité, que j'aimerais mieux la mort que de souffrir en moi un vice qui

[1] Prov. 14. 30. [2] S. Jud. 11.

vous est si contraire, qui est si indigne d'un homme raisonnable, et si horrible dans un chrétien.

III. POINT.

La charité, essentiellement opposée à l'envie, est le premier fruit qu'on retire du soin qu'on a eu de combattre ce mauvais vice; et ce fruit est le germe fécond de la gloire que Dieu prépare dans le ciel à ceux qui n'ont eu nul chagrin des avantages du prochain, nulle joie de ses malheurs, mais, au contraire, qui lui ont désiré tout le bien qu'ils se désiraient à eux-mêmes.

Que ces sentiments, ô mon âme, sont d'un grand mérite devant Dieu ! qu'ils sont agréables à ses yeux ! mais qu'ils sont justes en eux-mêmes ! car enfin n'est-il pas le maître des ses dons? et quel tort te fait-il, s'il en gratifie les autres? S'il lui plaît de se glorifier en eux par ses largesses, as-tu droit de trouver à redire à sa conduite? *Faut-il que ton œil soit mauvais, parce que Dieu est bon* [1]? Ne vaut-il pas mieux adorer sa Providence, te réjouir de sa gloire, par qui que ce soit qu'il veuille se la procurer; et désirer avec Moïse *que les autres prophétisent* [2]? Quand les esprits malins entreprennent d'allumer en nous le feu de la jalousie, à la vue du bonheur de quelqu'un de nos frères, disons-leur ce que saint Jean répondit à ces disciples jaloux du concours du peuple autour de Jésus : *Je suis au comble de ma joie ; il faut qu'il croisse, et que je diminue* [3].

Rien ne relève plus une âme qu'un sentiment si généreux; rien ne lui attire plus de grâces et de

[1] Matth. 20. 15.
[2] Num. 11. 29.
[3] Joan. 3. 19, 20.

dictions du ciel. Elle a part à celles dont elle jouit, elle en mérite de pareilles, et de plus les; *elle goûte les fruits de la charité, qui la paix et la joie du Saint-Esprit*. Elle est une espèce de paradis anticipé, imitant les heureux, qui, tous contents de leur sort, font e leur félicité de celle d'autrui.

donc, mon âme, entrons dans de si saintes es; rendons-nous dignes de ces inestimables npenses. Ne souffrons en nous nulle envie. n'y ait dans nos cœurs qu'une sainte émula- qui nous porte à imiter et même à surpasser ints; non pas pour en être plus honorés, mais être plus capables de glorifier le Seigneur ous les siècles.

VENDREDI DE LA XXII[e] SEMAINE

APRÈS LA PENTECOTE.

De la paresse.

I. POINT.

vice auquel on donne le nom de paresse est attement de cœur, et un dégoût des exercices té et des devoirs de la religion.

là vient : 1° une crainte excessive des diffi- qui se rencontrent dans la vertu; 2° une nimité coupable qui en arrête l'entreprise; e nonchalance criminelle en tout ce qui re- le service de Dieu; 4° une perpétuelle incon- dans le bien, qui fait changer d'exercices éviter l'ennui, et qui fait qu'on n'achève rien;

n. 14. 17.

5° une lâche défiance qui fait désespérer à un
l'ouvrage de sa perfection; 6° un secret éloign
des personnes spirituelles, dont on a peine à
frir les discours et les exemples; 7° enfin l'oi
la perte du temps, la dissipation d'esprit, la
des sens, la recherche des divertissements p
à charmer l'ennui, l'assoupissement dans la
et beaucoup d'autres défauts, sont les fruit
naires de ce mauvais arbre, qu'une person
rituelle ne doit jamais souffrir dans le jar
l'Époux, qui sans cela n'y prendrait jam
délices.

Hélas! dois-je m'étonner qu'il se plaise
dans mon cœur, où j'ai laissé croître cette
maligne? Arrachons-la sans différer, cette
dite racine de mes indévotions, de mes langu
exercices, et de mes innombrables néglige
l'oraison, à la lecture, et à tous mes exerc
piété.

Que je suis confus, Seigneur, de vous avo
jusqu'ici avec tant de lâcheté! Aurais-je eu
de me comporter ainsi au service d'un prin
terre? J'aurais été chassé cent fois de sa m
Comment avez-vous pu me supporter si lon
dans la vôtre? Couronnez vos bontés, ô mon
en changeant parfaitement les dispositions
cœur. Allumez-y une sainte ferveur qui le
de cet assoupissement mortel, qui ranime s
rage et qui le fortifie de la vertu d'en hau
lui faire vaincre à l'avenir toutes les difficul
se rencontrent dans le chemin de la perfect

II. POINT.

Les maux qui viennent de la paresse son

effets qu'elle produit et les châtiments qu'elle attire. Les uns et les autres sont extrêmement à craindre. Elle gâte et corrompt toutes les vertus par une nonchalance qui en ternit tout l'éclat et qui en ôte toute la grâce. Elle ouvre la porte à tous les vices, par l'oisiveté à laquelle elle conduit, et qui donne lieu au tentateur d'entrer dans une âme et de la porter au mal.

Le Saint-Esprit compare cette âme paresseuse *à une vigne ou à un champ* [1] qui, faute d'être cultivé, demeure en friche, qui n'a ni haie ni muraille pour lui servir de défense, qui ne produit que des ronces, et qui est continuellement exposé au dégât qu'y font les démons.

Voilà le malheureux état de mon âme, ô mon Dieu, toute remplie de péchés et ouverte à mille pensées mauvaises qui y entrent sans résistance et qui la livrent en proie aux ennemis de son salut. Je tremble sur les dangers auxquels m'expose une situation si désagréable à vos yeux. Que j'ai sujet de craindre la malédiction prononcée par le Prophète : *Maudit est celui qui ne fait pas de bon cœur et avec soin l'œuvre de Dieu* [2]; mais beaucoup plus encore, ô divin Sauveur, celle dont vous menacez vous-même un évêque tiède, *de le vomir de votre bouche, s'il ne reprend sa ferveur* [3]. Redoutable châtiment pour un cœur dans lequel il y a encore quelque étincelle de votre amour! Exercez, Seigneur, exercez sur moi votre justice de toute autre manière. Pourvu que vous ne me rejetiez pas de votre cœur, tout m'est doux, tout m'est avantageux. Afin d'éviter une telle dis-

[1] Prov. 24. 30.
[2] Jerem. 48. 10.
[3] Apoc. 3. 16.

grâce, je vais faire tous mes efforts pour me tirer de cette fatale tiédeur. La résolution que j'en fais en votre présence est un effet de vos miséricordes : vous y mettrez la dernière main, si vous la rendez efficace.

III. POINT.

La ferveur qui triomphe de la paresse, et qui fait voler une âme à tous les exercices de la vertu, apporte avec elle d'admirables avantages, dont les deux principaux sont : qu'elle répand sur le travail une onction qui en adoucit la peine, et qu'elle en augmente beaucoup le mérite. C'est une erreur de le mesurer toujours à la peine; la ferveur de l'amour, qui rend le joug léger, le rend aussi méritoire, doux et agréable.

Plus j'aurai d'amour pour vous, ô mon Dieu, plus j'aurai de douceur, de courage et de mérite à vous servir. Une heure de travail fervent me gagnera autant, et peut-être davantage, qu'une année tout entière, pendant laquelle j'aurai porté lâchement *tout le poids du jour et de la chaleur* [1].

Mais quand je ne trouverais pas dans une vie fervente cette source de consolation et ce trésor de mérite qui en est inséparable, le grand Dieu que je sers n'est-il pas digne d'être servi avec promptitude et avec ardeur, lui qui *prend plaisir à nous combler de ses bienfaits, qui prévient les inclinations et les désirs de ses serviteurs* [2], et qui, n'ayant nul besoin de leurs services, les agrée cependant, les reçoit avec bonté, et les récompense si magnifiquement? Oui, mon Dieu, vous le méritez infiniment ce tribut de toutes vos créatures, et surtout de celles

1 Matth. 20. 12. 2 Psal. 20. 3, 4.

que vous avez faites capables de vous aimer. Malheur à moi si je le rends avec une tiède nonchalance et comme à regret, ce tribut que je vous dois, et que je désire en vérité de vous rendre avec toute la vivacité et toutes les affections de mon cœur !

SAMEDI DE LA XXII[e] SEMAINE

APRÈS LA PENTECOTE

Répétition des deux méditations précédentes.

XXIII[e] DIMANCHE APRÈS LA PENTECOTE

De l'hémorroïsse guérie par Notre-Seigneur.

Le premier *prélude* est de me représenter cette femme malade, qui touche avec foi la robe de Jésus-Christ et qui en reçoit à l'instant même la guérison; le second, de concevoir un ardent désir de toucher et de recevoir le Sauveur dans la sainte communion, avec une aussi vive confiance.

I. POINT.

Une femme qui depuis douze ans était malade d'une perte de sang, ayant inutilement dépensé tout son bien en remèdes [1], apprit un jour que Notre-Seigneur faisait de grands miracles. Aussitôt *elle dit en elle-même : Si je puis seulement toucher sa robe, je serai guérie. Là-dessus s'étant appro-*

[1] Matth. 9. 20. Luc. 8. 43.

chée par derrière, elle toucha le bord d
et à l'instant le sang s'arrêta.

Considérons la grande foi et la confianc
femme qui, nonobstant que son mal fût e
sans remède, n'eut pas plutôt ouï parle
racles du Sauveur, que, persuadée de so
infini, elle crut qu'il la guérirait, sans mê
l'en priât, pourvu qu'elle touchât le bord d
A cette foi elle joignit beaucoup d'humili
votion et de respect; car elle n'osa s'app
Notre-Seigneur que secrètement et par
s'estimant indigne de paraître devant ses y
cette disposition elle toucha la frange de
ment, et aussitôt elle fut guérie.

O vertu admirable d'une humble confia
qu'on en est une fois animé, il suffit d
Jésus en esprit, pour en obtenir les plu
grâces. O puissance infinie de Jésus, que
rez de merveilles en faveur de ceux qui
chent et qui vous reçoivent dignemen
sainte communion! O source inépuisable
ricorde! ô mon Jésus, que vos bontés
fables, de nous permettre un si facile ac
de vous, de souffrir non-seulement que
prochions de vous et que nous touchions
votre robe, mais que nous recevions rée
substantiellement votre corps sacré dans
A quoi tient-il, Seigneur, qu'en vous to
si près nous ne sentions les effets mira
votre présence? Tarissez la source de n
arrêtez le déréglement de nos vices, réta
âmes dans leur première vigueur, et acco
une parfaite guérison.

II. POINT.

auveur, après avoir fait ce miracle, dit :
-ce qui m'a touché? Pierre lui répondit :
tant de gens vous pressent de toutes parts,
demandez qui vous a touché? Quelqu'un
uché, répliqua Jésus, car je sais bien
vertu est sortie de moi. A cette parole, la
se voyant ainsi découverte, se jeta aux
e Jésus, et déclara devant tout le peuple
qui s'était passé [1].
dérons pourquoi Notre-Seigneur, qui a ca-
ouvent ses miracles, fait connaître celui-ci.
pour nous faire comprendre la différence
entre ceux qui le touchent et qui reçoivent
ements avec humilité, avec dévotion, avec
et ceux qui s'en approchent avec des dis-
s contraires : car les premiers ont le bon-
plaire à Jésus, et c'est sur eux qu'il répand
es; au lieu qu'il ne peut supporter les autres,
essent, pour ainsi dire, et lui sont à charge.
pour désabuser cette femme, qui croyait le
toucher sans qu'il s'en aperçût, et nous
re le discernement qu'il fait encore aujour-
ceux qui le touchent différemment dans la
n de son sacré corps. 3° C'est enfin pour
hémorroïsse de la honte qu'elle avait de lui
ir son mal, et nous animer à vaincre celle
s avons de confesser nos fautes dans le
nt de pénitence. Rentrons sérieusement en
êmes, et voyons si le peu de fruit que nous
de nos communions ne vient pas, ou du
courage que nous avons à déclarer nos pé-

. 9. 45. etc.

chés dans nos confessions; ou du peu de soin que nous prenons à nous éprouver et à nous discerner nous-mêmes avant que d'approcher de la sainte table; ou du peu de foi, de révérence et de piété que nous apportons à la communion, y touchant inconsidérément Jésus-Christ et y mangeant le pain des anges comme si c'était un pain ordinaire. Prends garde, ô mon âme, de quelle façon tu la reçois, cette nourriture céleste; de peur qu'au lieu de te soutenir et de te communiquer la vie de la grâce, elle ne te rende plus malade et ne te cause la mort.

O mon Jésus, qui êtes la sainteté et la pureté par essence, purifiez-moi de toutes les souillures qui me rendaient indigne de vous recevoir; éclairez mon esprit de vos lumières, afin que je les connaisse; fortifiez mon cœur et ma langue, afin que je les découvre à celui qui a de vous l'autorité de les laver; et ne souffrez pas que je reçoive les choses saintes sans y apporter le respect et la dévotion que demandent de si tendres et de si redoutables mystères. Quand j'ai l'honneur de vous toucher, divin Sauveur, faites que je sente cette vertu qui sort de vous : vertu qui ne se répand jamais dans un cœur, qu'elle n'y produise la pureté, la ferveur, la joie spirituelle, et tous les dons du Saint-Esprit.

III. POINT.

Cette femme, saisie de crainte et toute tremblante, s'étant prosternée aux pieds de Jésus, le Sauveur, pour la rassurer, lui dit : *Ma fille, ayez confiance, votre foi vous a guérie, allez en paix* [1].

1 Matth. 9. 48.

Admirons la bonté de Notre-Seigneur, qui, voyant cette femme en peine et dans l'incertitude si elle n'a pas mal fait de le toucher, la tire d'inquiétude, lui met l'esprit en repos, et lui marque son affection par ce mot : *Ma fille*, attribuant même à sa foi la guérison qu'elle a reçue, et l'animant à jouir paisiblement de la grâce qu'il lui a faite.

C'est le propre des bonnes âmes de se faire du scrupule sur des choses où il n'y a point de péché, et de craindre d'avoir manqué des dispositions nécessaires à toucher respectueusement le Fils de Dieu dans l'Eucharistie. Il permet ces inquiétudes, afin de les éprouver, de les affermir dans l'humilité, et de faire en sorte qu'elles se préparent avec plus de soin à la sainte communion. Il ne les abandonne pas cependant à une crainte immodérée; il les éclaire, il les console, il adoucit leurs peines par les sentiments de confiance qu'il leur inspire, et par les marques qu'il leur donne de son amour.

C'est ainsi que vous traitez vos enfants, aimable Père. Vous voulez qu'ils révèrent votre souveraine majesté, qu'ils s'approchent de vous avec respect, qu'ils vous touchent avec une espèce de frayeur : mais en même temps que vous les pénétrez de votre crainte, vous la changez en une crainte filiale; vous relevez leurs espérances, vous les remplissez de votre amour, vous leur faites entendre qu'elles sont dans vos bonnes grâces, et qu'elles n'ont qu'à goûter les fruits de paix que vous produisez dans leurs cœurs.

On peut se servir encore de la méditation sur la guérison de la fille d'un des chefs de la synagogue. Comme au mercredi de la huitième semaine après la Pentecôte, tome III.

LUNDI DE LA XXIIIe SEMA

APRÈS LA PENTECOTE

Sur les commandements de Dieu.

Le premier *prélude* sera de nous r
Moïse tout brillant de gloire et tenant e
deux tables où le Seigneur a écrit ses ord
le second, de demander à Dieu ses lum
entendre parfaitement ses volontés, et
nécessaires pour les accomplir avec fidél

I. POINT.

Je considèrerai en général quelles sont
que Dieu ordonne ou qu'il défend par sa
avec quelle justice il demande cette sou
ses créatures, et quelle est leur insolen
aveuglement de la lui refuser. Dans la pr
tables, où sont contenus les trois précep
regardent, il exige un culte suprême en e
vérité, en paroles et en effets. Dans la se
sont compris en sept préceptes tous n
envers le prochain, il défend de lui fa
tort, ni dans sa personne, ni dans ses
dans son honneur, ni dans aucune cho
appartienne.

Est-il rien de plus juste, ô mon âm
rendre de souverains hommages au Se
toutes choses, et au prochain les offices
que je voudrais qu'on me rendît à moi-

Ne faut-il pas avoir le cœur bien ma
refuser d'obéir à des ordres si raisonnab
gement établis, et à l'accomplissement

tout homme bien né devrait se porter lui-même avec inclination, quand il n'y aurait point de loi expresse qui l'y obligeât?

Que je suis confus, ô mon Dieu, d'y avoir été si peu fidèle! Il a fallu, pour les ignorer, avoir éteint mes propres lumières, et, pour les violer, démentir mon propre cœur. Si je n'avais été un aveugle volontaire, je les aurais connus; et si je n'avais été un ingrat et un dénaturé, je les aurais gardés. Je vous aurais aimé par-dessus toutes choses; j'aurais fait de mon cœur une victime toujours brûlée par le feu de votre amour; j'aurais aimé mon prochain, et je ne l'aurais aimé que pour vous seul.

Quel ordre charmant dans un cœur qui vous est soumis! Quel déréglement, au contraire, dans celui qui secoue le joug de l'obéissance qui vous est due! Quelle confusion de crimes qui font horreur! Mais quand votre miséricorde, Seigneur, m'aurait préservé de cet excès, cette bonté ne ferait que rendre mes ingratitudes envers vous encore plus criminelles. Vous le savez, mon Dieu, que de vaines idoles j'ai adorées au lieu de votre majesté sainte; que de promesses frivoles j'ai faites au pied de vos autels, où je vous ai juré une fidélité que j'ai si mal gardée; que de saints jours j'ai passés dans des occupations profanes; combien de fois j'ai peu respecté ceux qui sont revêtus de votre autorité; que d'infidélités j'ai commises contre vous; que de gloire vous a ravie ma vanité; que de chagrins j'ai causés au prochain par l'indiscrétion de ma langue et de ma conduite; enfin combien de fois j'ai donné atteinte à votre sainte loi par les fausses interprétations que je lui ai données pour autoriser les déréglements de mon cœur.

Tel est l'abîme d'iniquité où je me trouve, d'où je ne sortirai jamais, Seigneur, si vous ne m'en tirez par votre main toute-puissante. Oui, mon Dieu, *je confesserai mon injustice contre moi-même*[1], avec le Prophète pénitent; et, le cœur également pénétré de contrition et de confiance, j'oserai vous dire avec lui, *que vous m'avez pardonné mes péchés.*

II. POINT.

Quand nous n'aurions point d'autre raison de garder cette loi sainte que de savoir qu'elle vient de Dieu, et que c'est le Créateur de toutes choses qui l'a portée, cela ne suffirait-il pas pour nous obliger d'y obéir? Peut-on refuser ce devoir d'obéissance à un Seigneur si grand, à un si bon Maître, à un Père si aimable? D'ailleurs elle a trois qualités, qui sont bien capables de me la faire aimer. *Elle est sainte, et convertit les âmes: elle est fidèle, et donne toujours les récompenses qu'elle promet; elle inspire à ses humbles observateurs la vraie sagesse*[2], et leur attire toutes les bénédictions du ciel : au lieu qu'il n'y a que malédictions à attendre en cette vie et en l'autre, pour ceux qui la méprisent.

Fallait-il me faire, ô mon Dieu, de si riches promesses, pour m'engager à l'observance de vos commandemens, et de si terrible menaces, pour m'éloigner du violement d'une loi que vous avez établie vous-même, d'une loi souverainement raisonnable, et qui ne peut paraître difficile qu'à ceux qui n'en ont jamais expérimenté les douceurs? Pour peu que je l'aie gardée, j'ai trouvé avec

1 Psal. 31. 5, 6. 2 *Ibid.* 18. 8.

David qu'*elle est plus douce que le miel* [1]; et jamais je n'ai senti d'amertume dans mon cœur que lorsque j'ai été peu fidèle à l'observer. Il faut l'avouer aussi, Seigneur, il n'y a que vos serviteurs au monde qui soient contents, qui jouissent d'une véritable paix, et qui aient droit de passer des joies de cette vie dans l'éternelle félicité de l'autre.

Souviens-toi bien, mon âme, de cette parole du Saint-Esprit : *Un homme de bon sens se soumet à la loi de Dieu, et la loi de Dieu lui est fidèle* [2]. Entre elle et lui il y a une fidélité réciproque : il est fidèle à lui obéir; elle est fidèle à le récompenser. Sa fidélité dépend de la tienne; et elle ne manquera à ses promesses que quand tu ne voudras pas les mériter.

Mon Dieu, qu'il est aisé d'être heureux dans votre service! Et s'il est déjà si doux de faire ici-bas vos volontés, que sera-ce de les accomplir dans le ciel, où l'on jouira de vous, sans craindre de vous déplaire ni de jamais vous perdre!

III. POINT.

Pour garder cette loi divine, si féconde en bénédictions, le premier moyen est d'en avoir une grande estime, et de la porter profondément *gravée dans son cœur* [3], selon le conseil du Sage; c'est-à-dire, de l'avoir imprimée dans les trois puissances de notre âme : dans notre mémoire, n'en perdant jamais le souvenir; dans notre esprit, la méditant jour et nuit; dans notre volonté, entretenant une confiante affection pour elle, qui nous porte à l'observer avec fidélité. Le second moyen est de renou-

[1] Psal. 18. 11.
[2] Eccli. 33. 3.
[3] Prov. 3. 3.

veler souvent la résolution de la garder, en disant avec David : *J'ai juré et j'ai résolu* tout de bon, Seigneur, *de garder vos commandements* [1]. Le troisième est de prendre Notre-Seigneur lui-même pour modèle de l'attachement inviolable que nous voulons avoir à la loi de Dieu. Dès le premier moment de son incarnation, il la porta écrite *au milieu de son cœur*. Toute *sa nourriture*, pendant la vie mortelle, *était de faire les volontés de son Père*, auquel il fut *obéissant jusqu'à la mort* [2].

Suivons, mon âme, les divins exemples d'un si bon Maître, qui n'est descendu du ciel en terre que pour nous les donner et nous servir de guide dans les voies de la sainteté. Disons avec lui que nous ne sommes pas venus au monde pour violer, mais pour accomplir parfaitement cette loi sainte; et comme cet accomplissement est un don de sa grâce, le moyen le plusnécessaire est de la lui demander très-souvent avec instance, en lui disant avec saint Augustin : *Accordez-moi, Seigneur, la grâce de faire ce que vous me commandez, et commandez-moi tout ce que vous voudrez.*

Concluons enfin cette méditation, comme l'ecclésiaste conclut son livre : *Craignez Dieu et observez ses commandements, car c'est en cela que consiste tout l'homme* [3]. C'est ce qui lui est aussi essentiel dans l'ordre surnaturel, que d'être raisonnable dans l'ordre de la nature. Non, mon Dieu, j'ai beau me piquer d'esprit, de raison, de bon sens; je ne suis pas un homme selon vous, si je ne vous obéis et si je ne suis fidèle à garder votre sainte loi.

1 Ps. 118. 106.
2 Psal. 39. 9. Joan. 4. 34. Phil. 2. 8.
3 Eccl. 12. 13.

MARDI DE LA XXIIIe SEMAINE
APRÈS LA PENTECÔTE

Sur les cinq sens.

Le premier *prélude* sera de me figurer que je suis à l'extrémité, et que le prêtre qui me donne le dernier sacrement de l'Église m'applique l'onction sainte sur mes sens ; le second, de supplier le Seigneur de me remettre, par sa miséricorde, tous les péchés que j'ai commis par l'abus que j'ai fait de mes sens.

I. POINT.

Je rappellerai confusément en ma mémoire tout le mal que j'ai fait dans ma vie par l'usage de mes sens. Il n'en est pas un seul qui n'ait été l'instrument d'une infinité de péchés. Combien mes yeux en ont-ils commis par la curiosité, par des regards trop libres, etc.! Mon ouïe n'est guère moins coupable, par les plaisirs qu'elle a pris à des discours et à des chansons profanes et souvent peu honnêtes; ma langue indiscrète l'est encore davantage. Si j'ajoute à ces abus les sensualités de mon odorat, les immortifications de ma bouche, les légèretés, les immodesties, et peut-être, hélas! les honteux déréglements d'un corps que je devais respecter comme le temple du Saint-Esprit, quelle confusion et quelle horreur dois-je avoir de moi-même?

Quel étrange renversement, Seigneur, d'avoir employé à vous offenser, les facultés que vous m'aviez données pour vous servir, et d'en avoir fait les instruments de mes désordres! Ah! que ne puis-je

dire véritablement avec David que *mes yeux ne se sont ouverts que pour en faire couler deux fontaines de larmes, parce qu'ils ont été les prévaricateurs de votre loi* [1]. Que n'ai-je assez de courage, ô mon Dieu, et assez d'équité pour contraindre mes sens, qui vous ont déshonoré, à vous faire une continuelle réparation! Et puis-je la leur faire faire plus convenable qu'en leur interdisant les plaisirs permis, en punition de la liberté qu'ils se sont donnée d'en prendre de défendus?

Oui, la mortification des sens est peut-être un exercice de conseil à ceux qui n'en ont jamais abusé; mais à moi, qui en ai fait si souvent un usage illégitime, c'est une pratique nécessaire. Je dois les punir du passé, je dois les précautionner pour l'avenir. Cette loi de mort m'est devenue indispensable; je m'y soumets de tout mon cœur, ô mon Dieu; et si je viens à l'oublier, exercez-la vous-même sur mes sens, et ôtez-m'en plutôt absolument l'usage que de permettre à l'avenir le déplorable abus que j'en ai fait jusqu'ici.

II. POINT.

Je considèrerai les dangers où la liberté des sens nous expose. *Comme une ville ouverte et sans enceinte de murailles* ne peut manquer d'être prise et mise au pillage, une âme ne peut être en sûreté quand la garde des sens est négligée : *ce sont les fenêtres par lesquelles la mort* [2], c'est-à-dire le péché entre dans cette âme où elle éteint la charité et détruit les dons surnaturels. Ce fut un regard trop curieux qui enleva la virginité à Dina, et à Da-

[1] Ps. 118. 136.

[2] Prov. 25. 28. Jerem. 9. 21.

vid la chasteté conjugale et la justice. Il en est de même des autres sens, qu'on ne peut laisser échapper sans courir risque de perdre les trésors de la grâce.

Cette fausse liberté, mon âme, est au moins la ruine du recueillement, de l'esprit d'oraison, des saintes réflexions, en un mot, de la vie intérieure, qui ne subsiste qu'autant qu'on rentre en soi-même et qu'on ne se répand pas au dehors. Ce sont des pertes, ô mon Dieu, dont je n'ai que trop d'expérience. Je puis bien dire, avec le prophète, que *mon œil m'a dérobé mon âme* [1]. Elle s'est échappée par cette porte pour courir après les créatures; et quand elle est retournée au dedans d'elle-même, elle n'y a plus trouvé ni la facilité de se mettre en votre présence, ni le goût de la prière, ni la douceur de vos consolations. Funeste liberté, qui m'a enlevé et mon âme, que je ne possède plus, et mon Dieu, qui s'est retiré de moi, et les trésors de la vie spirituelle que les ennemis de mon salut et de ma perfection m'ont ravis!

Pour ne pas être à l'avenir exposé à un si furieux dégât, j'aurai souvent dans l'esprit cet avis du Sage: *Bouchez vos oreilles, donnez-vous garde d'entendre les discours d'une mauvaise langue, mettez un frein à la vôtre, de crainte que ce ne soit une occasion à vos ennemis de vous insulter, et que votre chute ne soit mortelle* [2].

III. POINT.

Les biens qu'apporte la mortification des sens sont très-précieux et en très-grand nombre. En fermant

[1] Thren. 3. 51.

[2] Eccli. 28. 28, 30.

nos cœurs à tout ce qui est capable d'en altérer la grâce et d'en troubler l'ordre, elle en laisse la pleine possession au Saint-Esprit, qui en fait des temples sacrés où il se plaît à résider, à épandre son onction, et à rétablir son règne. De là vient l'amour de l'oraison, la pureté de l'âme, une abondance de lumières, et souvent une sublime contemplation. L'Époux céleste habite avec plaisir dans ces jardins fermés, et il y produit non-seulement les fleurs des bons désirs, mais encore les fruits des plus solides vertus.

D'ailleurs cette retenue répand au dehors une odeur de sainteté qui édifie le prochain, qui le rappelle à lui-même, et qui lui inspire des sentiments de dévotion. C'est ce qui faisait dire à saint Paul : *Que votre modestie soit connue à tous les hommes*[1], afin de les gagner à Jésus-Christ.

Enfin, outre les dons inestimables que Dieu fait aux personnes qui mortifient leurs sens, il y a dans le ciel une béatitude particulière qu'il réserve à chacun des sens qu'on aura mortifiés pour son amour.

Que cela est ravissant, ô mon Dieu! Que vous payez libéralement les moindres violences qu'on se fait pour vous plaire! Mais quand vous les laisseriez sans récompense, j'aurais toujours un soin singulier de les pratiquer, en reconnaissance de ce que mon divin Sauveur a enduré pour moi. Ah! aimable Jésus! que la vaine liberté de mes sens vous a coûté cher! Pour l'expier, chacun des vôtres a souffert un supplice particulier sur le Calvaire. Que cette pensée me touche, ô mon Dieu! et qu'elle est bien capable de me servir de frein à l'avenir, pour répri-

[1] Phil. 4. 5.

mer les saillies de mes sens et les retenir sous le joug d'une sévère modestie !

MERCREDI DE LA XXIIIe SEMAINE
APRÈS LA PENTECOTE

Sur les puissances intérieures de l'âme.

Le premier *prélude* sera d'éloigner nos pensées de tout ce qui se passe au dehors ; de nous renfermer en notre intérieur, et d'y rendre compte à Notre-Seigneur de l'usage que nous avons fait des puissances de notre âme ; le second, de demander à l'ordinaire des lumières au Saint-Esprit, pour un compte si important, et qui doit prévenir celui qu'il faudra rendre au jour du jugement.

I. POINT.

Je considèrerai quels sont lés défauts auxquels l'entendement est sujet. Les principaux sont : 1° Une ignorance grossière des choses du salut : ignorance funeste, puisque *celui qui les ignore,* suivant les paroles de saint Paul, *sera ignoré de Dieu* [1], qui lui dira un jour ; *Je ne vous connais pas* [2]. 2° L'imprudence et la précipitation, d'où naissent des fautes sans nombre dans la conduite. 3° La témérité dans les jugements, qui flétrissent injustement dans nos esprits l'honneur du prochain. 4° L'inconstance et l'instabilité de nos pensées, d'où vient celle de nos résolutions. 5° L'opiniâtreté, qui nous porte à l'autre extrémité, par une attache excessive à notre

[1] I Cor. 14. 38.   [2] Matth. 7. 23.

propre jugement. 6° La prudence de la chair, ennemie de la vraie sagesse. 7° La curiosité qu'on a de savoir des choses vaines et inutiles, au préjudice des solides et salutaires connaissances auxquelles on devrait s'appliquer.

Voilà, mon âme, les déplorables ténèbres que le péché a répandues sur cette puissance, douée, dès sa création, de tant de lumières, et qui devrait être, dans les desseins du Créateur, un brillant flambeau pour éclairer nos pas et nous conduire dans les voies de la justice; mais guide aveugle aujourd'hui, et qui nous mène au précipice, si le Saint-Esprit par ses dons n'en guérit l'aveuglement.

Je les lui demanderai instamment, et je lui dirai souvent : Divin Esprit, communiquez-moi le don de sagesse, pour dissiper mes ignorances et mes erreurs; le don de conseil, pour corriger mon imprudence; le don d'intelligence, pour découvrir la vérité, et arrêter cette précipitation téméraire qui me fait mal juger; le don de science, pour vaincre mon obstination; le don de force, pour fixer mon inconstance; le don de piété, pour détruire en moi la sagesse mondaine; le don de crainte, pour réprimer ma curiosité; et enfin vos divines lumières, pour substituer à celles que j'ai perdues, et me conduire avec sûreté dans le chemin du salut et de la perfection.

II. POINT.

Je ferai la même chose à l'égard de ma volonté, et je commencerai par concevoir que la propre volonté est celle qui ne cherche qu'à se satisfaire elle-même, sans se mettre en peine de celle de Dieu, ni du service du prochain. De cette propre volonté naît :

1° la désobéissance aux ordres du Seigneur, soit qu'il les déclare par lui-même, ou qu'il les intime par la bouche des supérieurs : désobéissance qui ruine toute la soumission chrétienne et toute la subordination des communautés ecclésiastiques et religieuses; 2° le manquement de droiture dans l'intention, qui corrompt les actions les plus saintes, lesquelles deviennent de mauvais fruits, lorsqu'elles sont produites par la volonté propre, et non pas par le désir de plaire à Dieu et de faire sa sainte volonté; c'est ce que le Saint-Esprit témoigne par ces paroles d'Isaïe : *Voici que votre volonté se trouve dans les jours mêmes où vous jeûnez* [1]; 3° un attachement extrême à ses intérêts, qu'on recherche souvent aux dépens de la justice; 4° une inconstance effroyable dans les meilleures résolutions; 5° enfin un penchant malheureux à ne rechercher que ce qui flatte la nature, et qui porte le cœur au mal et au déréglement.

Ce sont là les vices généraux de la volonté, et comme les sources de toutes sortes de péchés, dont la propre volonté est le principe universel; ce qui a fait dire à saint Bernard : *Détruisez la propre volonté, et il n'y aura plus d'enfer* [2]. On peut ajouter qu'il n'y en aura ni en cette vie ni en l'autre; cette malheureuse volonté étant la cause des peines qu'on souffre dans l'enfer après la mort, et de celles qui font déjà une espèce d'enfer pendant la vie; car on n'y souffre qu'autant qu'on s'oppose à ce qui arrive par la disposition de la Providence, à laquelle il ne faut que se soumettre de bon cœur pour émousser la pointe de nos peines et pour les rendre faciles à supporter.

[1] Isa. 58. 3. [2] Serm. *de Resur.*

Mon Dieu, que j'ai été insensé jusqu'ici de me faire l'esclave de cette aveugle et tyrannique volonté! J'aurais trouvé mille douceurs, une profonde paix, une véritable liberté, un paradis anticipé, dans l'accomplissement de la vôtre; j'y aurais rencontré la vraie vertu, la perfection de mon état, et surtout une glorieuse imitation de votre cher Fils, qui est descendu du ciel, comme il le dit lui-même, *non pas pour faire sa volonté, mais la vôtre* [1].

Je veux suivre toute ma vie, avec une fidélité constante, cet excellent modèle, et n'avoir dans la bouche et au cœur, dans toutes les situations où je me trouverai, que cette parole et ce sentiment de mon divin Maître : *Mon Père, que ce ne soit pas ma volonté que je fasse, mais la vôtre* [2]. Cette adorable volonté réformera la mienne, elle en fixera l'inconstance et la légèreté, elle en sera la règle et le ressort universel de toutes les actions de ma vie.

III, POINT.

Le désordre de l'imagination et de l'appétit sensitif, qui sont deux puissances matérielles de l'âme, n'est ni la plaie la moins profonde, ni la suite la moins dangereuse du péché. L'imagination est une puissance volage et libertine qui, sur le rapport que lui font les sens, peint à l'entendement des idées vaines, profanes, quelquefois même déshonnêtes, auxquelles il est dangereux qu'on ne s'arrête avec une complaisance criminelle. Pour l'appétit sensitif, c'est comme une mer toujours agitée de onze passions violentes qui, s'entre-choquant en-

[1] Joan. 6. 38. [2] Luc. 22. 42.

e, excitent dans le cœur de l'homme de con-
es tempêtes. Ces passions, dans la pensée de
Ambroise [1], sont les armes dont les démons
vent pour combattre et détruire notre inno-
Elles sont elles-mêmes des démons domes-
, qui nous sollicitent sans cesse au mal, selon
ole de saint Jacques : *Chacun est tenté par*
pre concupiscence [2].

seul moyen de s'en défendre, ô mon âme,
e lui faire à elle-même continuellement la
, c'est de mortifier ses appétits, c'est de leur
r ce qu'ils demandent, et de les assujettir aux
la raison et de la grâce. On en devient aisé-
e maître, quand on les y soumet, surtout de
heure; et l'on est fort en danger, si l'on s'en
dominer dans les commencements, d'en être
rs l'esclave.

t ce dur esclavage que je ressens aujour-
Seigneur, en punition des lâches complai-
que j'ai eues pour mes désirs déréglés. Je
rçois trop tard que ce n'est qu'en se faisant
ce qu'on acquiert une véritable liberté. Pour
contenté, j'ai perdu le bonheur solide, la
la tranquillité, la joie, qu'on ne trouve qu'a-
être longtemps mortifié.

malheureux que je suis, qui me tirera de
son de ce corps mortel [3], où je gémis sous la
eur de mes fers? Ce sera votre main toute-
nte, qui seule est capable de les briser. Ce
qu'en vous seul que j'espère, *ô mon Dieu,*
tes ma force, mon refuge et mon libéra-

. 1. *Offi*. c. 14.
ac. 14.
[3] Rom. 7. 24.

teur [1]. Mais comme il vous plaît que je travaille moi-même, avec le secours de votre grâce, à ma propre délivrance, je m'en vais faire tous mes efforts pour me défaire de mes ennemis; je n'aurai point de repos que je ne les aie soumis à vos pieds; et, pour m'animer à cette guerre sainte que j'entreprends par vos ordres, j'aurai toujours devant les yeux ce conseil du Saint-Esprit : *Ne vous laissez point aller à vos convoitises, et gardez-vous bien de suivre votre propre volonté; car si vous vous permettez tout ce que votre cupidité désire, vous deviendrez le jouet de vos ennemis* [2].

JEUDI DE LA XXIII[e] SEMAINE

APRÈS LA PENTECOTE

De l'examen géneral et du particulier.

Le premier, qui doit être commun à tous les chrétiens, est celui par lequel en certain temps, surtout à la fin de la journée, on se rend compte à soi-même de ses pensées, de ses actions et de ses paroles, pour s'humilier, en présence de Notre-Seigneur, de tout ce qui s'y est passé contre son service, et lui en demander pardon. L'autre, qui n'est guère pratiqué que par des personnes spirituelles, est celui dans lequel on entreprend en particulier, ou la victoire d'un vice, faisant une attention singulière à toutes les fautes qu'on y commet, ou la conquête d'une vertu, en tenant un fidèle compte des actes qu'on en aura exercés pendant le jour. C'est un moyen très-excellent de se perfec-

1 Psal. 17. 2, 3.　　2 Eccli. 18. 30.

tionner, dont saint Ignace a tracé des règles très-certaines.

Les *préludes* sont de se présenter devant Dieu comme un criminel, et de lui demander la grâce de connaître et de détruire tout ce qui lui déplaît en nous.

I. POINT.

Je considèrerai les grands avantages qu'on tire des examens de conscience, et de quels biens on se prive quand on les néglige. Pour concevoir ceci, il faut supposer que nous contractons tous les jours envers Dieu deux sortes de dettes. La première vient des grâces infinies que nous recevons de sa main; la seconde, des péchés innombrables que nous commettons contre sa divine majesté. L'une se paie par la reconnaissance, l'autre par la pénitence; et nous nous acquittons de ces deux obligations dans nos examens, en y rendant grâces au Seigneur de ses faveurs, et en lui demandant très-humblement pardon de nos péchés.

Faut-il s'étonner, ô mon Dieu, qu'il y ait dans le monde et tant d'ingrats et tant d'impénitents, y ayant si peu de personnes qui rentrent en elles-mêmes, pour y reconnaître et vos bontés et leur malice? Es-tu fidèle, ô mon âme, à une pratique qui est si utile et si sainte? As-tu tes heures réglées, pour te citer en présence de Notre-Seigneur, et lui rendre un compte exact des grâces que tu as reçues de sa miséricorde, et des fautes qui t'ont rendue redevable à sa justice?

C'était là, Seigneur, l'exercice ordinaire de David [1], ce roi selon votre cœur, dans le temps de la

1 Psal. 76. 7.

nuit, d'entrer dans son intérieur, d'y réunir toutes les puissances de son âme, d'appliquer sa mémoire au ressouvenir des bienfaits dont vous l'aviez comblé, et des infidélités qu'il avait commises contre vous; son entendement, à considérer les obligations qu'il avait de vous louer des uns et de pleurer les autres; sa volonté, à de saintes affections de reconnaissance envers vous, et d'indignation contre lui-même. C'est là qu'il vous confessait ses misères, qu'il implorait vos miséricordes, et que, résolu de vous mieux servir le jour suivant, il vous protestait qu'il allait commencer tout de bon. J'en ferai de même, ô mon Dieu, tous les jours de ma vie; et, plein de la confiance dont il était animé, je vous dirai comme lui ; *C'en est fait, je veux commencer aujourd'hui; et le changement auquel je m'engage sera, Seigneur, l'ouvrage de votre droite* [1].

II. POINT.

Pour faire cet exercice avec fruit, j'apprendrai les cinq points dont saint Ignace compose l'examen général. Le premier est de rappeler dans mon esprit les bienfaits généraux et particuliers que j'ai reçus de Dieu depuis le premier instant de ma vie jusqu'à présent, et de lui en rendre de très-vives actions de grâces, les unissant aux louanges que les saints et les anges lui donneront pendant toute l'éternité.

Le second est de lui demander la grâce de connaître et de détester mes péchés. Dissipez, lui dirai-je, les ténèbres de mon âme par vos divines lumières, et allumez-y en même temps le feu de votre amour, afin qu'ayant connu mes offenses, je les pleure avec les larmes d'une véritable contrition.

1 Psal. 76. 11.

roisième est d'en faire une exacte discussion, contentant pas de passer superficiellement s actions, mais en examinant leurs circon- et surtout l'intention qui en est comme

uatrième est de m'humilier et de m'affliger le Seigneur de lui avoir déplu, en lui disant : Seigneur, comment j'ai reconnu vos bien- e suis confus de mes ingratitudes, je les con- n votre présence ; oui, mon Dieu, *j'ai péché vous*[1], et j'en ai le cœur percé de la plus vive r, etc.

inquième est de faire une résolution ferme ère de me corriger à l'avenir, et d'être plus en me servant, pour exprimer la disposition n cœur, de ces paroles de David : *J'ai juré et de garder désormais vos saints commande-*[2]. Bénissez, Seigneur, le dessein que j'en ai par votre grâce ; je vous en conjure par le e votre cher Fils : c'est par ses mérites que e obtenir de vos miséricordes le pardon de chés et l'amendement de ma vie.

III. POINT.

me les sept nations ennemies du peuple n furent vaincues séparément, et les unes es autres, il en est de même des ennemis de salut et de notre perfection. Quand on les chacun en particulier, la victoire en est ai- est l'art de l'examen particulier qu'enseigne gnace, et qui se pratique de cette manière. ut, dès qu'on se lève, après les hommages

. 50. 6. 2 *Ibid.* 118. 106.

ordinaires rendus au Seigneur, et les protestations générales d'éviter le péché, faire la résolution de fuir singulièrement le vice particulier dont on entreprend la défaite, en prévoir les occasions et demander la grâce de n'y pas tomber.

Sur le midi on examine combien de chutes on a faites; on en rend compte à Dieu, on s'en confond en sa présence, et l'on se propose avec sa grâce d'être plus ferme et de garder avec plus de fidélité les promesses qu'on a faites le matin.

Le soir on fait les mêmes réflexions et les mêmes actes de repentir et de confusion, et l'on reprend un nouveau courage pour le lendemain.

Considérant enfin au bout de la semaine un jour avec l'autre, afin de voir jusqu'où l'on a poussé l'ennemi qu'on s'était proposé de détruire, on ne se désistera point de le combattre qu'on ne l'ait entièrement défait. Il faut pour cela de l'application; disons mieux, ô mon âme, il faut avoir envie de plaire à Dieu : car dès qu'on a ce saint désir bien sincèrement dans le cœur, on n'a garde d'épargner ses soins pour exterminer les ennemis de son amour et de sa gloire. Les personnes du siècle perdent tant d'heures à des amusements frivoles, à parer un corps qui sera mangé des vers, à effacer des taches d'un visage dont elles veulent conserver la beauté; et tout cela pour plaire au monde : et pour vous être agréable, ô mon Dieu, je croirais trop faire de réfléchir deux ou trois fois le jour sur mon intérieur et d'en laver les taches capables d'offenser les yeux de votre divine Majesté! En vérité, que j'aurais peu de foi, peu de respect et peu de zèle, si je ne disais de bon cœur avec le prophète royal : *Le soir, le matin et à midi je représenterai à Dieu mes be-*

soins, je lui remontrerai mes faiblesses, et il exaucera mes désirs [1].

VENDREDI DE LA XXIII[e] SEMAINE

APRÈS LA PENTECOTE

Du sacrement de Pénitence.

Le premier *prélude* sera de me représenter que je suis comme une autre Madeleine au pied de la croix, y recevant comme elle les gouttes du précieux sang de Notre-Seigneur pour laver mon âme; le second, de demander à ce divin Sauveur la grâce d'une véritable contrition de mes péchés, celle d'en avoir une parfaite absolution et une très-vive reconnaissance de l'institution d'un sacrement si utile à nos âmes.

I. POINT.

Considérons l'incomparable faveur que Dieu a faite à son Église dans l'institution du sacrement de pénitence. Sa justice élèvera un jour un redoutable tribunal où son Fils unique en personne *jugera les actions qui auront paru les plus justes* [2]. Pour nous en faire prévenir, et même éviter les rigueurs, sa bonté en dresse un autre où tout respire la clémence et la miséricorde. Ce n'est pas lui qui y préside visiblement, il nous remplirait de frayeur: c'est un homme qu'il a mis en sa place; un homme à la vérité revêtu de sa puissance et de son autorité par son caractère, mais néanmoins un homme faible de sa nature, sujet au péché comme nous; qui

[1] Psal. 54. 18. [2] *Ibid.* 9. 5.

n'a qu'à rentrer dans lui-même et qu'à consulter ses propres faiblesses pour y trouver des motifs d'indulgence.

Quelle admirable invention de votre amour, ô mon Dieu, dans ce favorable jugement où un homme n'a qu'à se présenter à un homme pour être absous de ses péchés, quelque énormes et quelque innombrables qu'ils soient ! Mais ce qui met ici le comble à vos bontés, Seigneur, c'est que ce tribunal de miséricorde subsiste toujours, et que vous y êtes prêt à nous absoudre par le ministère des prêtres toutes les fois que nous avons le malheur de vous avoir offensé. Nous n'en saurions douter, divin Sauveur, après la consolante instruction que vous donnâtes à l'apôtre saint Pierre, en lui disant que votre intention était *qu'il pardonnât à son frère, non-seulement sept fois, mais jusqu'à soixante-dix fois sept fois*[1], c'est-à-dire autant de fois que la nécessité le demanderait.

Voilà, mon âme, cette *source d'eau vive* que le Seigneur a promise par son prophète ; *cette fontaine ouverte à la maison de David et aux habitants de Jérusalem pour laver l'homme pécheur*[2]. Allons-y avec toute la confiance que nous inspire un Dieu si bon ; allons-y puiser les eaux de la grâce, et nous purifier dans le bain sacré du sang de Jésus-Christ. Il ne tient qu'à nous d'y recevoir les gages de l'amitié de Dieu et des assurances même de ne jamais être jugés dans sa colère ; c'est la parole expresse de l'apôtre saint Paul : *Si nous nous jugions nous-mêmes, nous ne serions pas jugés*[3].

[1] Matth. 18. 22.
[2] Zach. 13. 1.
[3] I Cor. 11. 31.

II. POINT.

Non-seulement on reçoit la rémission de ses péchés dans le sacrement de pénitence, mais on y acquiert un grand mérite par les excellentes vertus qu'on y pratique; par la foi qu'on a en son efficacité; par l'espérance d'y recevoir le pardon de ses offenses; par la charité dont on fait l'âme et le motif de sa contrition; par l'humilité avec laquelle on découvre ses faiblesses; par l'obéissance qu'on rend à celui qui tient la place de Jésus-Christ; par le zèle qu'on exerce en s'accusant soi-même, et acceptant d'exécuter sur sa propre personne la sentence portée par celui que le Sauveur a établi son lieutenant sur la terre; enfin par la générosité avec laquelle, malgré l'inclination qu'on a naturellement à couvrir ses fautes, on déclare jusqu'aux plus secrètes et aux plus honteuses.

Il faut l'avouer, Seigneur, à l'honneur de vos miséricordes, c'est quelque chose d'héroïque à un enfant d'Adam, à qui la passion de s'excuser est héréditaire, de s'accuser ainsi lui-même; de confesser à un homme toutes ses iniquités, de se soumettre aveuglément à ses arrêts, et de les exécuter dans toute la rigueur qui lui est ordonnée.

Mais aussi que ce jugement est merveilleux, et qu'il est bien différent de ceux qu'on rend tous les jours dans les tribunaux de la terre! En ceux-ci il suffit de se confesser coupable, pour être condamné: en celui-là, un criminel s'accuse, c'en est assez: eût-il commis les plus grands crimes, il est absous. Aussitôt qu'il a dit au prêtre, comme autrefois David au prophète Nathan: *J'ai péché contre le Sei-*

gneur[1]; il entend de même incontinent ces consolantes paroles : *Et le Seigneur vous a remis votre péché*[2].

Qu'une si tendre et si admirable faveur, ô mon âme, mérite bien que tu t'approches de ce sacrement avec ferveur, et que tu t'y disposes par l'exercice des plus éminentes vertus! Chargée de dettes et de péchés avant que d'y aller, tu en retourneras comblée des trésors de la grâce.

III. POINT.

Les fruits que produit le sacrement de pénitence dans les âmes bien disposées sont ceux dans lesquels saint Paul fait consister le royaume de Dieu, la justice, la paix, la joie du Saint-Esprit. 1o Les vrais pénitents y reçoivent la grâce de la justification, qui les rétablit dans l'amitié de Dieu; et les justes, un accroissement de grâce, une nouvelle beauté, et un droit d'occuper dans le ciel un rang plus sublime. 2o Les uns et les autres, à la sortie du tribunal, ressentent une douce paix qui bannit les frayeurs de leurs âmes. 3o La douceur de cette paix est suivie d'une joie sainte, causée par le Saint-Esprit, qui leur dilate le cœur et qui leur fait déjà goûter le fruit de la violence qu'ils se sont faite en déclarant leurs fautes avec humilité. Oui, Seigneur, lorsque j'aurai reçu la grâce de mon absolution, j'ai cette espérance, aussi bien que David : *Vous me direz des choses capables de me consoler et de me réjouir; et mes os, après avoir été humiliés, tressailliront de joie*[3].

Que de biens, ô mon âme, attachés à une action,

[1] II Reg. 12. 13.
[2] *Ibid.*
[3] Ps. 50. 10.

qui n'est difficile qu'à ceux qui la pratiquent peu souvent! Ah! qu'elle coûte peu aux personnes qui en ont une fréquente expérience! Si, après cela, je faisais difficulté de me laver dans ces eaux sacrées, il faudrait me dire à moi-même ce que les gens de Naaman lui remontrèrent, le voyant sur le point de retourner en son pays sans faire usage du remède qu'Élisée lui avait prescrit : *En vérité, si le Prophète vous ordonnait quelque chose de bien difficile, vous ne devriez pas y manquer : maintenant donc qu'il vous dit : Baignez-vous, et vous serez guéri, ne devez-vous pas à plus forte raison faire ce qu'il vous ordonne*[1].?

Non, mon Dieu, non, il n'y a rien que de doux et aisé dans vos commandements : mais fallût-il, pour les accomplir, essuyer les plus rudes peines, vous les récompensez si abondamment, Seigneur, qu'on les doit compter pour rien. Mon Dieu, pour un peu de sollicitude à rechercher ses péchés, et un peu de honte à les déclarer, quelle source de gloire, de calme et de plaisir!

SAMEDI DE LA XXIII[e] SEMAINE

APRÈS LA PENTECOTE

Répétition de la méditation précédente.

S'il y a eu moins de six semaines entre l'Épiphanie et la Septuagésime, on insère ici, avant la XXIV[e] semaine après la Pentecôte, les méditations des semaines qui auraient été omises.

1 IV Reg. 5. 13.

XXIVe DIMANCHE APRÈS LA PENTECOTE

Des signes qui précèderont le jugement.

I. POINT.

Je me présenterai l'effroyable peinture que Notre-Seigneur nous fait de ces signes dans son Évangile [1]. Le soleil s'obscurcira; la lune paraîtra de couleur de sang; les étoiles tomberont du ciel; les vertus des cieux seront ébranlées; les tremblements de terre se feront sentir; les abîmes s'ouvriront de toutes parts; les vagues de la mer, s'entrechoquant ensemble, feront un fracas terrible; l'air y répondra par les bruits des tonnerres, les bêtes féroces sortiront des forêts et répandront l'horreur partout.

Mon Dieu! faut-il s'étonner, après cela, si les hommes, alarmés par ce trouble général de la nature, sècheront de crainte? *Ce ne sont là cependant*, suivant la parole de la Vérité, *que des commencements et des préludes des maux à venir* [2].

Ce que ces signes signifient, est bien plus horrible. Qu'est-ce que le monde en confusion, comparé avec l'enfer? l'obscurité du soleil, avec les ténèbres éternelles? cette lune sanglante, avec la justice effrayante d'un Dieu en colère? Quelles étoiles tombées du ciel, que tant de célèbres personnages arrachés du ciel de l'Église, pour être précipités dans les abîmes! Ah! que les démons, déchaînés contre les pécheurs, seront bien plus féroces que les bêtes échappées de leurs tanières!

[1] Matth. 24. Marc. 13. Luc. 21.

[2] Matth. 24. 8.

Pourras-tu, mon âme, supporter la vue de cet épouvantable dérangement de l'univers? Mon Dieu! parce que je suis coupable à vos yeux de mille péchés, comment ne serais-je pas saisi d'horreur? Mais si j'étais juste, si j'avais vécu dans l'innocence, si j'avais l'honneur de vous plaire et d'être dans vos bonnes grâces, en vérité je n'aurais rien à m'effrayer, et tout ce fracas du monde renversé ne ferait qu'animer mes espérances, sur la parole consolante de votre cher Fils : *Lorsque ces choses commenceront à éclater, faites-y réflexion, et levez la tête, parce que votre rédemption approche* [1].

II. POINT.

Je m'arrêterai à considérer le feu qui des quatre coins du monde viendra consumer tout ce qui se trouvera sur la terre. C'est alors que se vérifiera la prophétie de Joël : *Dieu fera marcher devant lui un feu dévorant, il se fera suivre par des flammes impitoyables ; et la terre, qui était auparavant comme un jardin délicieux, ne sera plus qu'un affreux désert, parce que tout sera consumé dans cet incendie universel* [2]. Somptueux édifices, palais, trônes, vains monuments de la grandeur humaine, voilà votre destinée, vous serez la proie des flammes.

Ce qu'il y a de plus singulier dans ce feu que la justice divine allumera, c'est qu'il tourmentera déjà les méchants avant leur condamnation, dont l'arrêt ne sera pas plutôt porté que, les enveloppant de flammes comme un torrent, il les entraînera dans

[1] Luc. 21. 28. [2] Joel. 2. 3.

les enfers : au lieu qu'il ne fera que purifier et que rendre plus brillants les corps des justes.

Ah ! qu'il est souhaitable alors de se trouver du nombre de ceux-ci ! Que puis-je faire, ô mon Dieu, pour mériter un sort si heureux? Je ne l'attends, Seigneur, que des mérites de votre cher Fils; et je vous conjure, par tout ce qu'il a souffert pour moi, de me pardonner mes péchés, d'oublier mes ingratitudes, et de m'aider efficacement à l'acquisition des vertus qui me sont nécessaires pour être un jour parmi vos élus.

III. POINT.

Quand arrivera ce jugement, dont les pronostics sont si capables de jeter la frayeur dans les âmes [1]? Tout ce qu'en dit la Vérité même, c'est qu'il viendra comme est venu le déluge, au temps de Noé; et l'incendie de Sodome, quand Loth en sortit. Quelle était avant ces deux événements l'occupation des hommes? Ce n'étaient que jeux, que divertissements, que débauches.

N'est-ce pas, ô mon Dieu, ce qu'on voit tous les jours dans le siècle, où l'on vit dans un oubli de vos jugements aussi profond qu'on y vivait du temps de Noé et de Loth? Ni les pestes, ni les guerres, ni les tremblements de terre, ni tant d'autres avertissemens du Ciel, ne sauraient dissiper l'assoupissement où l'on est : et l'on y sera encore quand le Fils de l'homme viendra juger le monde.

Qu'on est heureux, quand on n'est pas du mauvais monde, quand on n'en suit pas les maximes, quand on ne se laisse pas entraîner au torrent! Que ceux

[1] Luc. 17. 26, etc.

que vous en avez tout à fait separés vous ont de tendres obligations, Seigneur! et qu'ils doivent bien, pour répondre à vos bontés, s'entretenir dans une continuelle vigilance, en attendant le jour de votre dernier avénement! On n'en est jamais surpris, quand on s'y prépare tous les jours par la prière et par les bonnes œuvres.

LUNDI DE LA XXIVe SEMAINE

APRÈS LA PENTECOTE

De la préparation au sacrement de Pénitence.

Il faut supposer avant toutes choses ce qu'on a déjà dit, 1° que le sacrement de pénitence est un jugement, où le prêtre est le lieutenant de Dieu et fait l'office de juge; où le pénitent est lui-même son accusateur, son témoin, et l'exécuteur de la peine qui lui est imposée en punition de ses péchés; 2° que le Fils de Dieu, en instituant ce sacrement, a voulu que certains actes du pénitent y intervinssent, comme la matière. Ces actes sont la contrition, la confession, la satisfaction, qui seront le sujet des trois points de cette méditation.

I. POINT.

Pour le premier de ces actes, qui est un regret d'avoir offensé Dieu, il ne faut pas se contenter d'une douleur imparfaite, qu'on nomme attrition, dont le motif est la crainte de l'enfer, ou l'espérance du paradis; il faut tâcher de concevoir une douleur plus noble, qui soit l'effet de l'amour de Dieu, et qu'on appelle contrition. Il importe même

extrêmement qu'elle soit vive et ardente, pour recevoir une plus grande abondance de grâces; et nous devons nous y animer par la considération des bontés et des perfections infinies de notre Dieu, que nous avons si souvent et si grièvement offensé par notre ingratitude.

Si nous n'étions sensibles à un motif si touchant, en vérité nous aurions le cœur bien dur, nous aurions bien peu d'amour et de reconnaissance envers un Dieu si bon.

Oui, mon Dieu, si j'ai de la foi, si je crois que j'ai déplu à un Père infiniment tendre, que j'ai offensé un Maître souverainement bon, que j'ai outragé un Dieu qui n'a rien que d'aimable, ma douleur doit être extrême, et il faut qu'elle produise en moi les transports d'une mère *qui pleure la mort de son fils unique* [1]. Si je me représente que mes péchés ont été la cause de la Passion de mon Sauveur, répandrai-je moins de larmes sur lui que n'en ont versé les filles de Jérusalem en le voyant monter au Calvaire? Non! Seigneur, il n'est pas possible de résister à des motifs si pressants; et quand j'aurais un cœur de diamant, il devrait s'attendrir. Amollissez-en la dureté vous-même, Père des miséricordes, en y appliquant le sang de votre cher Fils, et faites sortir de ce rocher les eaux salutaires d'une véritable pénitence.

II. POINT.

La seconde chose qu'on doit faire dans le sacrement de pénitence est la confession, qui doit être, 1o entière, sans rien celer; 2o simple et naïve, sans

1 Jerem. 6, 26.

rien excuser; 3° humble et généreuse, sans s'épargner la honte naturellement attachée à l'explication des circonstances humiliantes dont certains péchés sont accompagnés.

Pour m'animer à une confession de cette nature, je dois me souvenir des consolations dont elle est suivie; et, pour m'en aplanir d'abord les difficultés, il faut, selon le sage avis de saint Bonaventure [1], commencer la confession par s'accuser du péché qui fait le plus de peine à découvrir. Le chemin alors sera frayé à la déclaration des autres; et quand on sera venu à bout du plus fort des ennemis, il sera bien facile de se défaire des moindres. C'est ainsi que David, ayant renversé Goliath, mit aisément en déroute toute l'armée des Philistins.

O mon âme, quel fond de paix et de tranquillité pour toi qu'une pareille confession! Quel sujet de joie à tous les anges du ciel, et quel honneur elle rend à Dieu! Imaginons-nous que ces paroles de Josué à Achan nous sont adressées : *Confessez votre péché, et donnez de la gloire à Dieu* [2].

Nous le confesserons, Seigneur, et nous vous glorifierons, mais bien plus heureusement que ne fit ce coupable. Il fut accablé de pierres après sa confession, et vous daignez m'accorder, après la mienne, la grande grâce de mon absolution; vous la ratifiez dans le ciel en même temps qu'elle est prononcée par un de vos lieutenants sur la terre.

C'est ainsi que je dois regarder cet homme aux pieds duquel je dépose le fardeau de mes iniquités : il est revêtu de l'autorité de Jésus-Christ. C'est con-

[1] *De Purit. conscient.* c. 1. [2] Josué. 7. 19.

tre vous que j'ai péché, aimable Sauveur, et c'est à vous que je confesse mes infidélités; c'est vous qui prononcez par la bouche de vos ministres cette consolante parole : *Je vous absous*, et qui me rétablissez dans les bonnes grâces et dans l'amitié de votre Père.

III. POINT.

Il ne reste plus qu'une chose pour la consommation et l'intégrité du sacrement de pénitence: c'est la satisfaction, qui en est la dernière partie. Pour m'en acquitter comme il faut, avant que de me jeter au pieds du confesseur, je dois être résolu de me soumettre à tout ce qu'il ordonnera pour la guérison de mes maladies spirituelles et l'expiation de mes offenses. Il est médecin, il est juge : n'est-il pas raisonnable d'accepter les remèdes et les œuvres satisfactoires qu'il prescrit?

Mettons-nous donc, mon âme, dans la disposition où était David lorsqu'il disait à Dieu : *Me voilà prêt à recevoir le châtiment* [1] salutaire que votre miséricordieuse justice voudra bien m'imposer. Mais, pour m'en adoucir la peine, je n'ai qu'à me souvenir de la pénitence que le Fils de Dieu lui-même a faite pour expier mes péchés.

Quelle rigueur puis-je exercer sur moi, qui soit comparable, divin Jésus, à la cruelle flagellation que vous avez soufferte en punition de mes sensualités; à la couronne d'épines que vous avez portée à cause de mon orgueil, et à la pesante croix sous le fardeau de laquelle vous avez été accablé, en expiation du libertinage avec lequel je me suis déchargé du poids de mes obligations? Vous êtes l'in-

[1] Psal. 37. 18.

nocent par excellence, et vous avez bien voulu mourir pour des coupables : je suis coupable, et je refuserais d'endurer quelque chose pour expier mes propres péchés ? Ah ! je ne le refuserai jamais, aimable Sauveur. Qu'on m'impose quelle pénitence on voudra, je l'accomplirai de bon cœur ; et, dans le désir que j'ai de satisfaire à la justice de votre Père, je l'ose dire, animé par votre exemple, je ne crains rien que d'être traité avec trop d'indulgence.

MARDI DE LA XXIVe SEMAINE
APRÈS LA PENTECOTE

De l'action de grâces après la confession.

I. POINT.

Notre-Seigneur se plaît à nous faire du bien ; mais il en veut de la reconnaissance. Il guérissait autrefois les lépreux : mais il trouva mauvais que de dix qu'il avait guéris, il n'en parût qu'un qui vînt lui en rendre grâces. Imitons ce dixième ; et, après avoir été nettoyés de la lèpre de nos péchés, retournons à l'auteur de notre guérison pour lui en témoigner notre très-humble et très-sensible reconnaissance. Du tribunal où nous venons de recevoir la grâce de la réconciliation, allons sans différer au pied de l'autel, où reside le souverain Médiateur de notre paix. Là, prosternés au moins quelque temps en sa présence, rendons-lui grâces de cet incomparable bienfait, et, pénétrés de la plus vive reconnaissance, chantons-lui, et à son divin Père, ce cantique de louanges, avec David :

O mon âme, bénis le Seigneur; et que tout ce qui est en moi, glorifie son saint nom. O mon âme, bénis le Seigneur, et ne perds jamais le souvenir de ses bontés. C'est lui qui te pardonne tous tes péchés, qui guérit toutes tes infirmités, qui te garantit de la mort, qui te couvre de sa protection et te fait comme une couronne de sa miséricorde; qui te donne libéralement tout ce que tu souhaites, et qui te rend comme à l'aigle ta première jeunesse. Il ne nous a pas punis comme nos crimes le méritaient : il a rejeté nos péchés aussi loin de nous que le levant l'est du couchant. Un père n'a pas plus de compassion de son enfant qu'il en a de ceux qui le craignent : parce qu'il connaît notre faiblesse, et qu'il sait bien de quelle manière il nous a formés[1].

Ce sont là les vrais et tendres sentiments de mon cœur, ô mon Dieu, à la vue des miséricordes que vous exercez envers moi. Quelle bonté, Seigneur, de remplir une âme ingrate comme la mienne des dons de votre grâce? Mais, de peur que le démon ne les enlève, mettez-y le sceau de votre puissante protection; vous rendrez vos libéralités et mes reconnaissances immortelles.

II. POINT.

Après nos actions de grâces, ce qu'il faut faire sans différer, c'est d'accomplir la pénitence qui nous a été ordonnée. Cette prompte fidélité n'est pas la moindre marque de notre reconnaissance; et c'est en avoir bien peu que de négliger le paiement d'une dette que nous venons d'avouer, et dont

[1] Ps. 102. 1, etc.

Notre-Seigneur a daigné nous remettre la plus grande partie, en se contentant d'une peine légère, au lieu des feux éternels que nous avons mérités. Nous serions des ingrats, Seigneur, si nous tardions de porter à votre justice un si petit tribut qu'a taxé votre miséricorde.

Il faut lui donner cette satisfaction en esprit de pénitence, d'humilité, d'obéissance et d'amour; ce sont les dispositions d'une âme touchée d'un vrai regret de ses péchés et d'un sincère désir d'en abolir les restes. Si nous avions ces sentiments gravés bien profondément dans nos cœurs, ils y produiraient une sainte haine de nous-mêmes, qui nous animerait à faire beaucoup plus qu'on ne nous a commandé, pour venger sur nos corps les outrages que nous avons faits au Créateur.

Allumez dans mon cœur, ô mon Dieu, cette colère si raisonnable qui m'arme contre moi-même pour apaiser la vôtre; soutenez ma faible nature dans ces saints exercices; et donnez-moi le courage de les pratiquer constamment pour satisfaire à votre justice et payer les dettes dont je lui suis redevable par mes ingratitudes.

O le meilleur de tous les maîtres! attendez ce mauvais serviteur, résolu de s'acquitter de ses obligations : *Ayez un peu de patience, et je vous rendrai tout* [1].

III. POINT.

Pour le dernier acte de reconnaissance envers Dieu, après la confession, il faut nous figurer que le Fils de Dieu nous dit, comme au malade de la pis-

[1] Matth. 18. 26.

cine : *Eh bien, vous voilà guéri ; gardez-vous bien de retomber dans le péché, de peur qu'il ne vous arrive quelque chose de pis* [1].

En effet, nous éprouvons tous les jours qu'une rechute est plus dangereuse que les premières attaques du mal. Mais de toutes les rechutes la plus à craindre est celle qui arrive incontinent après la confession. Quelle ingratitude à une âme à qui Dieu vient de rendre son amitié, de l'estimer assez peu pour y renoncer presque aussitôt, et lui préférer, peut-être le jour même, le honteux esclavage du démon !

Mon Dieu, y a-t-il au monde des hommes assez méconnaissants et assez dépourvus de raison pour en user ainsi? Hélas ! il n'y en a que trop, Seigneur; et combien de fois ai-je eu moi-même le cœur assez ingrat pour recommencer à vous offenser, presque aussitôt que je venais de recevoir de vos bontés le pardon de mes offenses? Traiterais-je ainsi un ver de terre qui m'aurait obligé? Ah ! mon Dieu ! que je suis confus de mes infidélités ! Il semble qu'il n'y ait que vous au monde envers qui j'en commette. Mais enfin c'en est fait, je vous serai désormais plus fidèle et plus reconnaissant.

Oui, aimable Seigneur, je vous jure une éternelle fidélité; et, pour vous marquer la sincérité de la protestation que je vous fais, je m'en vais vivre dans une continuelle attention sur moi-même, je la redoublerai après mes confessions ; et, plein de reconnaissance de la grâce de réconciliation que vous m'y aurez accordée, j'en conserverai le précieux trésor avec un soin extrême ; je préfèrerai un seul degré

[1] Joan. 5. 14.

de votre amitié à toutes les satisfactions de la nature.

Ce sont là, Seigneur, les dispositions dans lesquelles vous avez daigné mettre mon cœur ; ce sont de saintes semences qu'il n'appartient qu'à vous de faire germer : vous le ferez en l'honneur de vos miséricordes, et vous aurez la satisfaction de me voir produire de dignes fruits de pénitence.

MERCREDI DE LA XXIVe SEMAINE
APRÈS LA PENTECOTE

Des dispositions qu'il faut apporter à la communion.

Le premier *prélude* sera de me figurer que je suis au pied de l'autel, où je dois communier après m'être purifié de mes péchés par la confession. Je me représenterai ce même autel environné d'esprits célestes qui adorent le Fils de Dieu dans l'eucharistie, et je tâcherai d'y joindre mes respectueuses adorations. Le second est de demander à Notre-Seigneur une foi vive et un amour très-ardent envers lui dans l'usage de son sacrement.

I. POINT.

Pour me disposer à la sainte communion, je considérerai premièrement quel est celui qui vient à moi et qui me fait l'honneur de me visiter.

Sais-tu bien, mon âme, que *c'est le Fils unique qui est dans le sein du Père* [1] de toute éternité, et qui, s'étant fait homme dans le temps, a demeuré neuf mois dans celui de la sainte Vierge? Ce Dieu-

[1] Joan. 1. 18.

homme, selon sa nature divine, égal à son Père; selon sa nature humaine, l'ouvrier de tant de prodiges, non content de s'être incarné une fois dans le sein de Marie, s'incarne en quelque manière tous les jours dans le cœur de ceux qui communient.

Mon Dieu, quelle merveille que le Dieu de majesté qui remplit tout l'univers, et que les cieux des cieux ne peuvent renfermer, s'abaisse jusqu'à loger chez une pauvre créature! Que celui-là même que l'amour a fait descendre du ciel en terre, que le même amour a fait passer du sein virginal de Marie dans une crèche, d'une crèche sur le sanglant autel de la circoncision, et de cet autel enfin sur celui du Calvaire; que ce Dieu d'amour veuille bien pousser ses tendres excès jusqu'à devenir ma nourriture! Il n'y a que la foi qui puisse me persuader une si étonnante vérité. Mais quand on en est une fois bien persuadé, il n'y a que des esprits stupides qui n'en soient pas ravis d'admiration, et des cœurs de pierre qni n'en soient pas attendris d'amour.

O grand et aimable Dieu tout ensemble, comment osé-je approcher de celui qui fait trembler les colonnes du ciel? Mais comment ne pas oser en approcher, puisqu'il fait lui-même de si admirables démarches pour venir à moi?

Oui, j'en approcherai, Seigneur, puisque vous me l'ordonnez; mais j'en approcherai avec la plus respectueuse confiance d'être guéri de mes infirmités; car je vais recevoir celui qui a sanctifié Jean-Baptiste dans les entrailles de sa mère; celui dont le seul attouchement a guéri tant de malades, et qui répandait partout où il passait une vertu miraculeuse. Quoi! ce Dieu tout bon et tout-puissant viendrait dans mon cœur; et en y venant il n'y ferait sentir

nul effet de sa toute-puissante bonté? Ah! ce serait un prodige plus étonnant que tous ceux que vous avez opérés, Seigneur. Que dis-je? ce serait le prodige, non pas de votre puissance, mais de ma malice.

Ne le permettez pas, ce prodige monstrueux, qui s'oppose à vos miséricordes; montrez que nul obstacle n'est invincible à votre amour; et d'un pécheur tel que je suis vous ferez un saint qui vous sera redevable à jamais de sa transformation.

II. POINT.

Je considèrerai en second lieu quel est celui qu'un Dieu si bon et si grand veut honorer de sa visite. C'est une vile créature, pétrie de boue et de limon, qui n'a pour le fond de son être que le néant, pour apanage que la faiblesse, et pour toute capacité qu'une impuissance absolue de produire d'elle-même aucune action méritoire de la vie éternelle.

Quoi donc, Seigneur! oubliez-vous ce que vous êtes et ce que je suis, quand vous songez à venir à moi? Oubliez-vous que vous êtes la grandeur même, et que je ne suis que bassesse? que vous êtes le Créateur de toutes choses, et que je ne suis qu'un ver de terre? que vous êtes le Dieu de toute sainteté, et que je ne suis qu'une source de corruption? Vous viendriez dans une maison étroite, sale et mal parée, vous qui habitez le ciel empyrée, ce grand et vaste palais, brillant d'étoiles, et où une infinité de purs esprits vous font la cour! O Dieu des vertus, vous dont il est dit que vous n'avez pas eu d'horreur du chaste sein de Marie, n'en auriez-vous pas d'une âme mille fois souillée? et pourriez-vous re-

poser dans un cœur gâté et corompu par tant d'affections terrestres?

O Roi souverain, c'est à bon droit qu'on vous nomme le Dieu des miséricordes, puisque vous ne dédaignez pas de demeurer au milieu de tant de misères! Si vous êtes résolu de venir dans mon âme, ayez la bonté de la purifier et de l'orner tellement des dons de votre grâce, qu'elle soit digne de vous posséder. *Abaissez les cieux et descendez*[1] dans mon cœur: mais faites-y descendre les vertus qui en sont les ornements: une foi vive, une ferme espérance, une ardente charité, une tendre dévotion, une profonde humilité; afin qu'ainsi paré il devienne un paradis où le Roi de gloire habite avec décence.

O Saint-Esprit, Esprit d'amour et de pureté qui avez purifié et enrichi de vos dons l'âme de la sainte Vierge pour en faire un temple digne du Verbe incarné, purifiez et ornez aussi la mienne, qui doit lui servir aussi de sanctuaire.

III. POINT.

Je ferai enfin attention à l'admirable manière dont se fait cette visite, et aux fins que se propose le Sauveur en la faisant. C'eût été beaucoup de se faire voir à nous, comme il le fit aux hommes dans le temps de sa vie mortelle; de nous laisser approcher de lui, comme il voulait autrefois qu'on en laissât approcher les enfants; de nous permettre de toucher ses vêtements sacrés, ainsi qu'il le permit à l'hémorroïsse de l'Évangile. Oui, c'était trop pour nous, qui n'étions nullement dignes de cet honneur:

1 Ps. 143. 5.

mais ce n'était pas assez pour son amour. Il n'est pas content s'il ne s'unit à nous de la manière la plus intime. Il se fait notre nourriture, il s'incorpore avec nous, pour ainsi dire, et se fait une même chose avec nous.

Mais pour quelle fin se communique-t-il d'une manière si étonnante? C'est pour nous changer en des hommes tout divins, en faisant passer dans nos âmes ses saintes inclinations, comme la viande donne ses qualités à celui qui en est nourri.

Quelle charmante invention, ô mon âme, de ce Dieu de bonté, pour anéantir en toi l'Adam terrestre et charnel, que de te nourrir de la chair du nouvel Homme et du spirituel Adam! Cette ancienne corruption peut-elle tenir contre un remède si puissant et si efficace? Il suffisait aux Israélites mordus par les serpents, pour être guéris, de jeter les yeux sur le serpent d'airain, qui n'était qu'une figure grossière de vous-même élevé sur la croix. Et je vous ai réellement présent, ô mon Sauveur, dans le sacrement de vos autels; j'y reçois, j'y mange véritablement votre corps adorable; je vous possède tout entier, je vous tiens au fond de mon cœur: et je ne serais pas guéri de mes maladies spirituelles?

Ah! je vais les exposer à vos yeux, divin Sauveur, ces plaies funestes que les démons ont faites à mon âme; vous les refermerez par le précieux baume de votre sang adorable. Dites-moi, aimable Seigneur, ce que vous dîtes à cet homme de l'Évangile : *Je viendrai, et je le guérirai*[1]. Venez, et ne tardez pas; vous soulagerez mes misères, vous me rendrez la vie, vous me remplirez de vos consolations, vous

[1] Matth. 8. 7.

me donnerez le baiser de paix, vous me fortifierez dans mes bonnes résolutions, vous rendrez ma fidélité inébranlable, et vous m'attacherez à vous par le lien d'un amour éternel.

JEUDI DE LA XXIVe SEMAINE
APRÈS LA PENTECOTE

De la communion spirituelle.

C'est un exercice intérieur de quelques actes excellents, par lesquels celui qui ne reçoit pas effectivement l'eucharistie peut en recevoir le fruit, qui est l'union actuelle avec le Sauveur, en se joignant d'esprit et de cœur, ou avec ceux qui communient, ou avec le prêtre qui offre le saint sacrifice de la messe.

I. POINT.

Il faut commencer par former des actes de foi touchant cet ineffable mystère, à l'institution duquel ont principalement concouru quatre divines perfections, comme les quatre colonnes sur lesquelles notre croyance est appuyée. 1° La sagesse de Dieu éclate admirablement dans l'invention d'un si prodigieux moyen de nourrir nos âmes; 2° sa bonté, dans le dessein qu'il a pris de l'employer; 3° sa toute-puissance, dans l'exécution de cette merveille; 4° et enfin son infaillible vérité, dans la révélation qu'il en a faite.

Ah! mon âme, que la foi de l'Eucharistie a des fondements inébranlables! Quelle assurance et quelle consolation pour nous de croire un mystère dont on ne peut douter sans fermer les yeux à tant

de lumière, et auquel on ne peut participer sans en retirer des fruits nonpareils!

Oui, je crois sans hésiter que sous le nuage des accidents est caché le vrai Soleil de justice; que celui qui est dans l'hostie est le Fils du Dieu vivant, sage, immense, éternel, infini en toutes ses perfections; que c'est lui qui est né dans une étable, qui a été adoré par les mages, qui a été crucifié pour moi, etc.

C'est vous-même, adorable Sauveur, Dieu et homme tout ensemble, vous qui m'avez racheté par votre sang précieux, qui devez être un jour mon juge et l'arbitre de mon sort éternel. C'est vous que je reconnais, que je révère et que j'adore en ce sacrement. Quoique je n'aie pas le bonheur de vous y voir à découvert, je sais très-certainement que vous y êtes présent, aussi riche en miséricordes sur ce trône de votre amour que sur celui de votre gloire. Quelle joie pour moi d'avoir ce bien inestimable dans mon exil, d'y posséder et d'y pouvoir aimer le même Seigneur que je possèderai et que j'aimerai dans la patrie! Celui dont l'amour et la possession doit faire mon bonheur dans l'éternité, le fait déjà par avance dans le temps, en se donnant et s'unissant à moi de la manière la plus intime.

Si je n'ai pas à ce moment cette union réelle en communiant, je l'ai de cœur, en désirant de communier; et je suis sûr que, par votre grâce et par votre amour, j'en puis goûter les douceurs et recueillir les fruits.

II. POINT.

La foi de l'Eucharistie doit être immédiatement

suivie par l'espérance d'en recevoir les avantages; et l'une et l'autre, ayant les mêmes fondements, doivent être également inébranlables. Ce Dieu sage, bon, tout-puissant, infaillible dans ses promesses, aurait-il, en opérant ce chef-d'œuvre de son amour, épuisé, pour ainsi dire, les trésors de sa sagesse, de sa toute-puissance et de sa bonté, pour ne les pas répandre dans nos âmes? Il s'est expliqué trop clairement des effets qu'il a produits, pour laisser nos espérances flottantes. Disons-lui donc avec la plus ferme et la plus tendre confiance :

Mon Seigneur et mon Dieu, j'espère que *si je mange ce pain vivant, je vivrai éternellement; que je demeurerai en vous, et que vous demeurerez en moi; que comme vous vivez par votre Père, je vivrai aussi par vous; que j'obtiendrai par vos mérites la vie éternelle, et que vous me ressusciterez au dernier jour* [1].

O les grandes et incomparables grâces que j'attends de la participation de votre chair! Elle communiquera à la mienne une pureté angélique; elle remplira mon âme d'une sainte allégresse; elle sanctifiera toutes mes puissances, et elle me fera vivre d'une vie toute divine.

C'est à proportion ce que doivent espérer ceux, non pas qu'une conscience mauvaise et négligente, mais l'obéissance, le respect, ou quelque autre juste raison empêche d'approcher de la table sacrée en certains jours.

C'est faire tort à vos bontés, Seigneur, de croire que vous en borniez la communication à la réception réelle de votre Sacrement. C'est une peine assez

[1] Joan. 6. 52, 57, etc.

grande à vos serviteurs d'être privés de cette divine nourriture, pour exciter votre compassion et pour vous obliger de soulager leur faim. Non, non, vous ne les renvoyez pas à jeun, vous exaucez leurs désirs, vous avez l'oreille attentive à la préparation de leur cœur; et quand ils sont dans l'impuissance de participer à votre festin, vous ne laissez pas de les rassasier et de leur faire part des grâces qui en sont les précieux fruits.

III. POINT.

Enfin il faut allumer le feu de la charité par la considération des prodiges que le Sauveur opère dans ce sacrement pour nous témoigner son amour. Les actes que nous en exercerons, et par lesquels nous nous unirons à lui, sont : 1° de nous réjouir de voir éclater dans ce mystère ses divines perfections; 2° de le louer de ses admirables condescendances; 3° de souhaiter de lui être inséparablement attaché, d'établir partout son règne, de le faire connaître et de le faire aimer de tous les hommes, de changer tous les cœurs en des fournaises d'amour, pour répondre à celui dont il nous donne de si grandes marques dans son Sacrement.

Que vous rendrons-nous, aimable Jésus, pour de si tendres et de si amoureuses profusions! Est-ce trop, mon âme, de nous dévouer sans réserve à un Dieu qui se donne à nous tout entier? N'aimerons-nous pas Celui qui nous aime d'une manière si charmante? Il est aimable partout, mais il l'est ici par excellence : c'est ici comme le centre de ses bontés : n'est-il pas juste qu'il soit aussi le centre de tous nos cœurs?

Plût à votre divine majesté que je vous aimasse

de tout mon cœur, de toute mon âme, de tout mon esprit, de toutes mes forces; que je vous aimasse autant que vous méritez d'être aimé; que mon cœur fût tout rempli de votre amour! Videz, videz mon cœur de l'amour de toutes les créatures, et entrez-y alors, pour en être parfaitement le maître. Jusqu'à l'heureux moment de ce vide si nécessaire, qui fasse place à l'auteur de toutes les grâces, je ne mérite pas celle de le recevoir lui-même.

VENDREDI DE LA XXIVe SEMAINE

APRÈS LA PENTECOTE

De l'action de grâces après la communion.

Après avoir communié, il faut ménager tous les moments que le Sauveur du monde veut bien passer en nous. Il n'est point de temps plus précieux; et c'est ici particulièrement qu'il faut suivre l'avis du Sage. Sachez, nous dit-il, profiter d'une conjoncture si favorable, *et ne laissez pas échapper la moindre partie d'un don si excellent* [1]. Comme on traite les plus petites particules de l'hostie avec un respect extrême, à cause que Jésus-Christ y est tout entier, on doit aussi employer un soin extraordinaire à bien passer tout le temps qu'on le possède; il faut alors élargir nos cœurs, et en faire d'amples vaisseaux capables de contenir l'abondance des dons qu'il y répand. C'est à quoi nous servira cette méditation.

I. POINT.

Aussitôt qu'on a reçu Notre-Seigneur, il faut

[1] Eccli. 14. 14.

entrer dans un profond recueillement, se renfermer dans soi-même, et y voir avec les yeux de la foi le Fils de Dieu réellement présent; rappeler dans son esprit les grandeurs de cet Homme-Dieu; se prosterner en esprit à ses pieds; et surpris des infinies condescendances d'une si haute majesté, lui dire avec saint Pierre, dans le sentiment du plus profond respect : *Retirez-vous de moi, Seigneur, car je suis un misérable pécheur* [1]; ou avec sainte Élisabeth : *D'où me vient ce bonheur que mon Dieu et mon Sauveur me vienne visiter* [2]? ou bien avec David : *Qu'est-ce que l'homme pour mériter votre souvenir? et que voyez-vous de si grand dans le fils de l'homme pour l'honorer de votre visite* [3]?

Il faut ensuite passer aux adorations, aux actions de grâces et aux louanges : tantôt joignant nos hommages avec ceux que lui rendent les séraphins dans le ciel, s'écriant avec eux : Saint, Saint, Saint est le Dieu des armées : tantôt unissant nos voix à celles des enfants qui faisaient retentir les rues de Jérusalem du bruit de leurs éloges, en disant : O roi d'Israël, soyez béni, puisqu'il vous a plu de venir d'en haut. Excitant surtout avec David les puissances de notre âme à glorifier le Seigneur, à la visite duquel elles ont toutes l'honneur de participer.

Il ne faut pas cependant se répandre en beaucoup de paroles : un anéantissement et un silence plein de respect, d'admiration et d'amour aux pieds de Jésus-Christ, est une manière de reconnaissance

1 Luc. 5. 8.
2 *Ibid.* 1. 43.
3 Psal. 8. 5.

et de louange qui ne le glorifie pas moins, et dont une âme tire ordinairement plus de profit.

II. POINT.

Après m'être acquitté de ces devoirs de respect et d'amour envers Notre-Seigneur, je m'appliquerai à recueillir les fruits de sa visite. Je l'embrasserai premièrement avec tendresse en le conjurant de m'unir étroitement à lui. Je lui adresserai pour cela les paroles de la sainte Épouse : *J'ai trouvé celui que mon cœur aime, et je me garderai bien de le laisser jamais échapper* [1]. Je lui demanderai les grâces qui me sont nécessaires pour être éternellement à lui ; je répandrai mon cœur en sa présence, et je lui en exposerai les besoins et les faiblesses, quelquefois en détail, comme s'il les ignorait ; quelquéfois en général, et sans les lui expliquer, me contentant de lui dire avec les sœurs de Lazare : *Voici que celui que vous aimez est malade* [2]. Cela signifie tout autant à un Dieu qui voit tout que si je lui disais : Celui que vous aimez est sujet à la colère, à la vanité, à l'ambition, peu exact à ses règles, négligent dans les exercices de piété, tiède et languissant dans votre amour. Cette manière de prier est toute-puissante sur le cœur de Jésus, trop sensible aux misères de ses amis pour ne les pas soulager. Leur confiance, toute muette qu'elle est, est trop éloquente pour ne le pas persuader.

Je n'en saurais douter, Seigneur, après le témoignage éclatant que vous me donnez de votre amour en venant si charitablement à moi. Vous direz à mon âme ce que vous dîtes autrefois en en-

[1] Cant. 3. 4. [2] Joan. 11. 3.

trant au logis de Zachée : *C'est aujourd'hui que cette maison a reçu le salut* [1]. Oui, vous me bénirez, aimable Hôte; et si vous refusiez de le faire, je vous tiendrais serré sur mon cœur comme Jacob tenait l'ange entre ses bras, et *je ne vous quitterais point que vous ne m'eussiez donné une pleine et abondante bénédiction* [2].

III. POINT.

Il est juste enfin que nous offrions quelque chose à Notre-Seigneur en reconnaissance de la grâce qu'il nous a faite; et, comme il s'est donné lui-même à nous dans son festin, le mets le plus délicieux que nous puissions lui présenter est notre propre cœur. C'est ce qu'il désire préférablement à tout le reste, comme il le dit lui-même dans les Proverbes : *Mon fils, donnez-moi votre cœur* [3].

Il est à vous par une infinité de titres, aimable Sauveur; je vous le consacre sans réserve. Daignez le regarder comme un bien dont vous êtes absolument le maître, et n'y souffrez jamais ni la moindre pensée profane ni la moindre affection terrestre.

Il veut aussi que nous lui offrions notre corps, *comme une hostie vivante, sainte et agréable à ses yeux* [4]. N'est-il pas juste, ayant eu la bonté d'y entrer, qu'il en conserve la possession, et que, pour marquer qu'il est à lui, il y imprime les traits de sa mortification et de sa croix?

Offrons-lui enfin ce que nous savons qu'il exige de notre fidélité : la garde et le renouvellement de nos vœux, si nous sommes religieux, et, qui que nous soyons, un parfait dégagement de tout ce qui

1 Luc. 19. 9.
2 Gen. 32. 26.
3 Prov. 23. 26.
4 Rom. 12. 1.

peut détourner notre cœur de son amour; un vrai désir de le contenter; la victoire de nos passions, et surtout de celle que nous connaissons la plus capable de mettre obstacle aux desseins qu'il a sur nous. Entretenons ces sentiments de reconnaissance pendant tout cet heureux jour, et disons avec l'épouse des Cantiques : *Mon bien-aimé me sera aujourd'hui un bouquet de myrrhe que je porterai sur mon sein* [1]; ou avec l'apôtre saint Paul : *Je vis, ou, pour mieux dire, je ne vis plus, mais c'est Jésus-Christ qui vit en moi* [2].

SAMEDI DE LA XXIV[e] SEMAINE

APRÈS LA PENTECOTE

Des peines du purgatoire.

Le premier *prélude* sera de nous représenter une prison de feu, où sont détenues les âmes de ceux qui n'ont pas encore payé à la justice de Dieu toutes les peines dont ils lui sont redevables pour leurs péchés; le second, de demander à Notre-Seigneur la grâce de concevoir la rigueur de ces peines, afin de les prévenir et de les racheter par la pénitence, et d'aider à soulager les âmes qui les endurent.

I. POINT.

C'est un ordre immuable de la Providence, lorsqu'on meurt sans avoir pleinement satisfait pour ses péchés, d'en achever le paiement dans le purgatoire, avant que d'avoir l'entrée du ciel, où, comme

1 Cant. 1. 12. 2 Gal. 2. 20.

saint Jean nous assure, *il n'entrera rien de souillé*[1]. Sur ce principe, qui est une vérité de foi, je ferai deux réflexions.

La première : Si la justice de Dieu est si exacte et si sévère, pourquoi ai-je tant d'indulgence pour moi? Plutôt que de réserver à ses rigueurs la punition de mes péchés, que n'aimé-je à les punir par les austérités de la pénitence? Elles sont bien plus légères : d'ailleurs elles sont méritoires ; et si je les embrasse volontairement, elles me procurent une plus grande gloire dans le ciel.

O Agneau de Dieu, dans le sang duquel les justes lavent et blanchissent leurs âmes! imprimez-moi une si vive et si amère douleur de mes fautes, que mes larmes mêlées avec votre sang précieux les purifient absolument.

La seconde réflexion que je dois faire est celle-ci : Si la sainteté de Dieu veut tant de pureté dans les âmes, pourquoi n'ai-je pas horreur des moindres souillures? Que n'évité-je avec un soin extrême les péchés les plus légers? Mais en est-il de légers, ô mon Dieu, dès qu'ils déplaisent à votre divine majesté? Et il faut bien qu'ils vous déplaisent, puisque vous ne pouvez les souffrir dans vos amis ; puisque vous les punissez en eux par le délai de leur félicité, et par des peines étonnantes qui vont faire le sujet du second point.

II. POINT.

On souffre pendant quelque temps dans le purgatoire quelque chose de la peine du dam et de la peine du sens, dont on est tourmenté pour toujours dans les enfers.

[1] Apoc. 21. 27.

On y est privé de la vue de Dieu, qu'on désire ardemment voir; de l'amour de qui l'on est transporté; à qui on voudrait s'unir, et dont on est rejeté. Quel supplice à une âme, ô mon Dieu! d'être entraînée vers vous par vos charmes, et d'en être repoussée par votre justice! Voilà ce qu'on s'attire par la négligence qu'on a de vous chercher pendant la vie, et d'expier les fautes qui nous rendent désagréables à vos yeux.

On y est tourmenté d'un feu qui est de même nature que celui de l'enfer, en comparaison duquel le nôtre n'est qu'un feu en peinture; d'un feu que le souffle de Dieu allume, et auquel il donne une vertu miraculeuse pour agir sur les âmes *afin de les épurer*, ainsi que dit le prophète, *comme l'or et l'argent*[1].

S'il est vrai, comme je n'en puis douter, que les peines du purgatoire surpassent toutes celles que tous les martyrs de l'Église ont jamais souffertes, aurais-je de la raison si je fuyais le léger martyre de la pénitence, par lequel je puis les éviter? Serais-je assez insensé pour écouter une nature lâche et délicate, dont les immortifications me coûteraient si cher? Pour des plaisirs frivoles, pour de sottes vanités, pour des satisfactions terrestres, je m'exposerais à brûler dans les flammes! On a beau dire qu'on n'y est pas alors sans quelque adoucissement; qu'on y est soutenu par l'espérance d'un bonheur certain; qu'on y est visité par son ange gardien, qui descend dans ces fournaises pour y consoler les âmes souffrantes; hélas! elles disent alors ce que Tobie répondait à l'ange Raphaël :

[1] Malac. 3. 3.

Quelle joie pouvons-nous avoir, nous qui sommes dans les ténèbres et qui ne saurions voir le ciel[1], étant retenus dans une prison de feu?

O mon Dieu, qui ne redoutera votre justice? qui ne frémira dans la crainte de vos jugements? qui ne s'éloignera des moindres péchés avec un soin extrême? Qui les traitera désormais de peu de chose, ces infidélités qui me privent de mon Dieu, qui l'obligent d'appesantir sa main sur moi et de me couvrir les beautés de son divin visage? Donnez-moi, Seigneur, une vive horreur de tout ce qui peut déplaire à votre souveraine majesté; une salutaire haine de moi-même qui m'anime aux saints exercices de la pénitence, et un amour très-ardent envers vous, qui me purifie si parfaitement en cette vie, que je n'aie pas besoin d'être épuré par le feu du purgatoire dans l'autre.

III. POINT.

Les âmes détenues dans le purgatoire y souffrent à la vérité avec patience et avec soumission aux ordres de Dieu : mais elles ne laissent pas d'endurer d'effroyables supplices dont elles désirent extrêmement la délivrance. Trois motifs très-pressants m'obligent d'y contribuer par mes prières, par mes pénitences et par les suffrages de l'Église.

Je fais plaisir à Dieu de lui arracher, pour ainsi dire, les verges des mains. C'est un bon Père qui ne châtie ses enfants que malgré lui. Ah! mon Dieu! que cette raison est persuasive à un cœur qui vous aime!

Je rends à peu de frais un service infini à des prédestinés, à des amis de Dieu qui souffrent étrange-

[1] Tob. 5. 12.

ment et qui ne peuvent s'aider. Entends-tu leurs cris pitoyables, ô mon âme? Ce sont peut-être ceux de tes plus proches parents et de tes meilleurs amis. *Ayez pitié de moi,* disent-ils, *au moins vous que j'ai comptés pour mes amis, parce que la main de Dieu m'a frappé* [1]. Il faut avoir le cœur bien dur pour fermer l'oreille à leurs clameurs, ou pour n'en pas être tonché.

Il y va de mon intérêt d'être sensible à leurs peines. Si je suis jamais en pareille nécessité, Dieu suscitera des personnes qui seront sensibles aux miennes. *La miséricorde est pour ceux qui l'ont exercée* [2]. Et puis, j'oblige des âmes reconnaissantes. Si j'avance leur entrée dans le ciel, elles m'y feront l'office d'avocat, elles intercèderont pour moi, elles inspireront à d'autres la pensée d'offrir pour moi leurs satisfactions, comme j'aurai offert les miennes en leur faveur. Quand je me dépouillerai, je deviendrai plus riche.

Je vous offre, ô mon Dieu, pour ces saintes âmes mes jeûnes, mes prières et mes larmes : daignez leur en appliquer les fruits, elles les méritent mieux que moi. Je suis trop heureux si je puis seulement avancer leur bonheur éternel d'un moment. Ce que j'offre, Seigneur, est trop peu de chose; je voudrais faire davantage pour le soulagement de vos amis; pour vous marquer mon amour, et la fermeté avec laquelle je crois ce que vous avez révélé dans vos saintes Écritures, que *de prier pour les morts afin que leurs péchés leur soient remis, c'est une sainte et salutaire pensée* [3].

[1] Job. 15. 21.
[2] Matth. 5. 7.
[3] II Mach. 12. 46.

MÉDITATIONS

POUR

LES FÊTES PRINCIPALES

SAINT REMI, APOTRE DE LA FRANCE

1er OCTOBRE.

I. POINT.

Ses dispositions à l'apostolat. Son père Émile, comte de Laon. Sa mère sainte Célinie.

Lorsque saint Denis porta la foi dans les Gaules, ce n'était pas encore une monarchie formée; elle ne le fut que du temps du grand Clovis; et c'est sous son règne que le Ciel fit naître saint Remi, pour en être l'apôtre. La Providence, qui le destinait à cette glorieuse commission, lui donna des parents d'une naissance illustre et d'un mérite extraordinaire, et surtout une mère que l'Église a jugée digne d'être mise au catalogue des saints. Elle était d'un âge à n'avoir plus d'enfants autrement que par miracle. Un saint ermite nommé Montan, qui était aveugle, lui annonça, de la part de Dieu, qu'elle en aurait un, qui serait la lumière de la France, et qui lui rendrait à lui-même la lumière du jour. L'événement vérifia la prédiction. La mère enfanta; et Montan recouvra la vue. Cet enfant miraculeux, qui fut nommé Remi, n'eut pas plutôt l'usage de la raison qu'il fut un prodige

en vertu; et il le fut de même en science, dès qu'il fut appliqué à l'étude. On ne douta point qu'une perfection si avancée ne fût un don extraordinaire de Dieu, et qu'il n'eût de grands desseins sur lui; et c'est ce qui fit qu'on passa sur les règles ordinaires en le faisant archevêque de Reims à l'âge de vingt ans, malgré ses résistances, ses prières et ses larmes, qui ne servirent qu'à augmenter l'estime qu'on avait de lui, et qu'à confirmer l'élection que Dieu lui-même en avait faite.

C'est au Seigneur, en effet, à choisir ses ministres, et non pas aux hommes à s'ingérer au ministère. *Ce n'est pas vous qui m'avez choisi,* disait le Fils de Dieu à ses apôtres; *c'est moi qui ai fait choix de vous* [1]. Cette sublime vocation n'appartient qu'à lui seul; et, comme il est fidèle, il ne manque jamais de pourvoir ceux qu'il en honore, des qualités qui leur sont nécessaires pour s'en acquitter dignement.

C'est bien présumer de soi-même, ô mon Dieu, que de rechercher les dignités de l'Église! et c'est en ignorer étrangement le poids, formidable aux anges mêmes, que d'oser s'en charger sans vos ordres [2]! Cependant parmi les pasteurs, les prélats, les successeurs prétendus de vos apôtres, combien y en a-t-il que vous n'avez pas choisis, et qui n'ont point d'autre vocation que celle que leur a inspirée l'intérêt ou l'ambition, et de qui vous avez droit de dire ce que vous disiez autrefois de ces hommes téméraires qui s'érigeaient d'eux-mêmes en prophètes : *Je ne les envoyais pas, et ils couraient : je ne leur mettais pas ma parole en bouche, et ils*

1 Joan. 15. 16. 2 S. Chrys.

se flattaient de pouvoir l'annoncer [1]. Faut-il s'étonner après cela des erreurs qu'ils répandent parmi le peuple, et des malédictions qu'ils attirent sur eux-mêmes? Frappez-les de vos anathèmes, souverain pasteur des âmes, leur présomption le mérite; mais ayez pitié des brebis infortunées qui sont sous leur conduite. Ou donnez-leur de meilleurs guides, ou conduisez-les vous-même dans les sentiers de la justice et de la vérité.

II. POINT.

Les vertus et les exercices de son apostolat.

Il ne faut que jeter les yeux sur ce portrait que saint Paul a fait d'un parfait évêque, dans les Épîtres à Tite et à Timothée, pour y reconnaître saint Remi, dont l'Apôtre des gentils semble avoir fait la peinture. Il était sobre, chaste, modeste, assidu à l'oraison, charitable envers tous, miséricordieux envers les pauvres, animé d'un saint zèle pour le salut des peuples que la divine providence lui avait confiés; ne cessant jour et nuit de demander au Seigneur la conversion du monarque d'où dépendait celle de tout l'empire des Gaules. Il y avait cinq ans que Clotilde joignait aux prières du saint prélat ses sollicitations et ses larmes. La Providence enfin exauça les vœux de l'une et de l'autre. Clovis, à la bataille de Tolbiac, sur le point qu'il fut de la perdre avec la vie, fit vœu à Jésus-Christ, le Dieu des armées, que s'il en sortait victorieux, il embrasserait le christianisme. Le vœu sur-le-champ fut suivi de la victoire, et la victoire le fut, incontinent après, de l'accomplissement du vœu. Remi,

[1] Jerem. 23. 21.

appelé par Clotilde, se rendit auprès du roi, le disposa au baptême, et le lui conféra parmi les applaudissements du ciel et de la terre. Triomphe admirable de la religion! la cour, qui n'était composée que d'idolâtres, ne compta presque plus que des chrétiens. Les peuples, aussi bien que les grands du royaume, entraînés par l'exemple du souverain, et charmés des instructions de saint Remi, vinrent en foule se soumettre au joug de Jésus-Christ. Quelle fut la joie du saint prélat de le voir règner, ce divin Sauveur, dans une si puissante monarchie! de le voir adoré par un si grand roi, qui dépose à ses pieds sa couronne et ses lauriers, et qui engage lui-même une multitude infinie de ses sujets à lui rendre à son exemple leur obéissance et leurs hommages!

Nous serions peu dignes de vous appartenir, adorable Rédempteur, si nous ne prenions part à ces heureux succès, et si nous n'étions sensibles à la gloire de votre saint Nom. Quelle reconnaissance ne devons-nous pas témoigner en mémoire de ce grand jour où vous portâtes le coup fatal à l'idolâtrie, où nous serions peut-être encore engagés si vous ne l'aviez détruite par le ministère de saint Remi! Soyez-en éternellement béni, Seigneur; et, puisque par votre miséricorde nous avons l'honneur de porter le nom de chrétien, faites-nous la grâce d'en soutenir le caractère par la sainteté de notre vie.

III. POINT.

La gloire de son apostolat.

Dieu, qui se plaît à glorifier ceux qui le glorifient,

comme il le dit lui-même dans l'Écriture [1], prit plaisir à combler de gloire saint Remi, 1° par l'autorité qu'il lui donna dans tout le royaume; 2° par la profonde vénération qu'eut pour lui le grand Clovis; 3° par les miracles éclatants qu'il opéra par son ministère. Tous les prélats le regardaient comme leur modèle; Clovis le respectait comme son père; les peuples l'écoutaient comme leur oracle; toute la nature, les éléments, les créatures les plus insensibles, obéissaient à sa parole. Au moindre signe de sa volonté, les malades guérissaient, les morts sortaient de leurs tombeaux, les démons abandonnaient les corps dont ils avaient pris possession; témoin cette energumène que saint Benoît lui envoya du mont Cassin à Reims, à laquelle il rendit non-seulement la liberté, mais depuis encore la vie, qu'elle avait perdue quelque temps après sa délivrance. L'Église ne cessera de célébrer ses louanges, et publiera dans tous les siècles qu'elle lui est redevable d'avoir pour fils aîné un des plus grands rois du monde. La France l'honorera comme son apôtre, c'est ainsi que l'appelle un grand pape [2]; et de toutes nos différentes provinces, qui le révèrent sous ce titre, il n'en est point qui lui fasse plus d'honneur que la Lorraine, où il y a beaucoup plus d'églises dédiées en son nom que dans toutes les autres. Mais Reims a des droits particuliers de reconnaître ce grand Saint pour son protecteur, par l'avantage qu'elle a de l'avoir eu pour pasteur et d'avoir encore aujourd'hui son sacré corps, qui fut trouvé tout entier et sans corruption

[1] I Reg. 2. 30.

[2] Léon IX, dans la bulle expédiée pour l'institution de la fête de saint Remi.

par Hincmar, un de ses successeurs, plus de trois cents ans après sa mort. On s'y souviendra éternellement que la peste ravageant toute la France, et ayant déjà gagné la campagne de Reims, le suaire dont est couvert le saint corps étant porté en procession autour des murs, ce terrible fléau s'arrêta tout à coup et n'osa passer outre; de sorte que dans l'enceinte de la ville nulle personne n'en fut frappée.

C'est ainsi, ô mon Dieu, que vous honorez vos serviteurs, et que, non content de les couronner de gloire dans le ciel, vous les comblez d'honneurs sur la terre, non-seulement pendant leur vie, mais encore après leur mort, par la vertu miraculeuse que vous leur conservez dans la suite des siècles. Qu'il est donc glorieux de vous servir, de vous adorer, de vous honorer! et qu'on y doit être puissamment animé à la vue des récompenses que vous prodiguez à vos saints! Admirons-les; et, dans les transports de notre admiration, écrions-nous : *Seigneur, qui est semblable à vous? Vous êtes magnifique en faveur de la sainteté, il n'y a que vous qui fassiez pour elle des choses admirables* [1].

LES SAINTS ANGES GARDIENS

2 OCTOBRE.

Comme à la page 15.

[1] Exod. 15. 11.

SAINT FRANÇOIS D'ASSISE

4 OCTOBRE.

I. POINT.

Il est appelé de Dieu pour soutenir l'Église.

La destination que Dieu fit de saint François pour soutenir l'Église, ne fut pas révelée seulement à lui-même, elle le fut encore au souverain pontife Innocent III. Ce pape, qui l'avait d'abord rebuté, ne voulant pas multiplier les ordres religieux, ayant vu dans un songe mystérieux celui-là même qu'il avait rejeté choisi de Dieu pour le soutien de son Église, le rappela dès le lendemain, lui fit un accueil favorable, et lui donna un ample pouvoir pour l'établissement d'un ordre qui devait être d'un si grand secours au monde chrétien. Pour commencer une si grande œuvre, 1° le saint homme, loin d'amasser de l'or et de l'argent, qui sont les fondements ordinaires des États temporels, ne fit provision que de la plus extrême pauvreté, la regardant, selon l'esprit de l'Évangile, comme la base sur laquelle est fondé le royaume de Dieu. En présence de son évêque, il avait déjà renoncé solennellement à l'hérédité paternelle, content de n'avoir plus rien à espérer du père qu'il avait sur la terre, pour être plus en état de dire à l'avenir : *Notre Père, qui êtes dans les cieux,* et de mettre en lui toute sa confiance. 2° Pénétré de l'idée de sa bassesse et de son insuffisance à remplir de lui-même la haute destinée à laquelle Dieu l'appelait,

il comprit la nécessité de recourir à lui, pour en obtenir les grâces dont il avait besoin pour une si importante entreprise. Pour les lui demander tout à loisir et sans distraction, 3° il s'enfonça dans une sombre forêt. Là, vaquant nuit et jour à l'oraison, il n'avait d'entretien qu'avec son Dieu, et, joignant le jeûne à la prière, il le conjurait, ou de mettre en d'autres mains l'exécution de son dessein, ou, s'il voulait la laisser dans les siennes, qu'il opérât, pour l'en rendre capable, un miracle de sa puissance. Le Seigneur, qui se sert volontiers des plus faibles pour confondre les forts, et qui ne rejette jamais la prière des humbles, écouta celle de son serviteur. Il se sentit revêtu d'une force surnaturelle, il sortit de sa retraite, et sans autre ressource que celle de la Providence il travailla à l'institution de son ordre.

Apprenons de saint François qu'on ne fait jamais rien de grand pour Dieu qu'on ne soit dégagé de toutes choses, et surtout de soi-même; que les œuvres de Dieu ne se font que par des humbles; que c'est dans la retraite que Dieu fait entendre ses volontés; et que la grâce de les accomplir ne se refuse jamais à des prières soutenues par le jeûne.

II. POINT.

Quels sont les moyens qu'il emploie.

L'Église, cet édifice spirituel, bâti par la Sagesse incarnée, fondé sur la pierre ferme, et qui par conséquent ne peut jamais être renversé, ne laissait pas de souffrir de rudes secousses par le libertinage qui régnait au temps de saint François. Il consistait dans la licence effrénée des trois con-

voitises, que saint Jean appelle *la concupiscence de la chair, la concupiscence des yeux, et l'orgueil de la vie* [1]. Il fallait un homme puissant en œuvres pour défendre l'Église contre ces trois ennemies, et pour en soutenir comme les trois colonnes, c'est-à-dire les trois vertus sur lesquelles la sainteté de l'Église est appuyée, qui sont : la pauvreté, ou le détachement des biens du monde ; l'humilité, ou la fuite des vains honneurs du siècle ; la mortification, ou l'austérité de la vie, opposée à la mollesse et à l'amour des plaisirs, qui corrompt la plupart des hommes. Ces vertus fondamentales étaient presque tombées par le mépris général qu'on en faisait. Saint François les relève et les rétablit dans leur vigueur. Il en lève hautement l'étendard, sous lequel se rangent un nombre incroyable de personnes, qui font avec lui profession de se dépouiller de tout, de s'humilier en toutes choses et de crucifier leur chair par les plus rigoureux exercices de la pénitence. Jamais homme ne fut ni plus pauvre, ni plus humble, ni plus mortifié. Il avait coutume d'appeler la pauvreté sa reine ; il s'estimait, avec saint Paul, le plus grand des pécheurs ; sa devise était celle du même apôtre : « A Dieu ne plaise que je me glorifie en autre chose qu'en la croix de Notre-Seigneur Jésus-Christ : *Absit mihi gloriari nisi in Cruce Domini nostri Jesu Christi ?* [2] »

C'est par la pratique ouverte et déclarée de ces vertus qu'il les a vengées de l'oubli où elles étaient ; qu'il en a persuadé l'estime et l'amour à une infinité de fidèles ; qu'il a fait refleurir la sainteté de la religion, et qu'il a par conséquent soutenu l'Église.

[1] I Joan. 2. 16. [2] Gal. 6. 14.

J'ai l'honneur d'en être l'enfant par la grâce de mon baptême. Faites, mon Dieu, que j'en aie les sentiments, les inclinations et les mœurs. Anéantissez en moi tout amour déréglé des biens de la terre, des honneurs et des plaisirs que les mondains recherchent avec tant de passion; créez en moi un cœur nouveau qui ait de l'aversion de tout ce que le monde aime, et qui aime, à l'exemple de saint François, les trois vertus pour lesquelles le monde a tant d'aversion.

III. POINT.

Quelle récompense il reçut dès cette vie.

Jésus crucifié, dont il avait mis en honneur les maximes et les vertus, ne laissa pas sans récompense un si important service; et il n'attendit pas même à l'en récompenser dans l'autre vie. Au lieu de la possession des biens d'ici-bas, dont il s'était si solennellement dépouillé, il le combla des biens du ciel; il le remplit de grâces, et il lui donna un pouvoir si absolu sur les créatures, qu'elles semblaient être à ses gages. Entre les actes d'humilité qu'il exerça, l'un des plus insignes fut de refuser constamment le sacerdoce, dont il s'estimait indigne. Au lieu de cet honneur, qui l'aurait fait ressembler à Jésus-Christ comme souverain prêtre de la loi nouvelle, il reçut l'impression de ses plaies, et devint en quelque façon semblable à Jésus comme victime. Celui enfin qui avait été une image vivante de Jésus crucifié par son amour pour la croix, et qui avait eu tant de part à son calice, goûtait nuit et jour dans l'oraison de si charmantes douceurs, qu'en comparaison de ces délices spirituelles tout ce que le monde a de plus doux lui semblait amer,

Qui est-ce qui ne souhaite de pareilles récom-
penses? mais qui est-ce qui pratique les vertus par
esquelles saint François les a méritées? On a hor-
reur de la pauvreté, qu'il a passionnément aimée;
on fuit les humiliations, qu'il a recherchées avec em-
pressement; on a autant d'aversion des croix qu'il
a eu d'amour pour elles. Réformez nos penchants et
nos inclinations, Seigneur; faites que nous aimions
ce que vous avez aimé, et que saint François a pra-
iqué pour vous imiter. Nous ne vous demandons pas
es faveurs insignes dont vous l'avez récompensé.
Toute la récompense que nous ambitionnons des
aibles efforts que nous allons faire pour vaincre nos
répugnances, c'est de les vaincre si efficacement,
que nous mettions à l'avenir notre honneur et notre
plaisir à être humiliés et à souffrir pour vous.

SAINT BRUNO

6 OCTOBRE.

I. POINT.

Il quitte le monde.

Saint Bruno ne manquait de rien pour vivre avec
honneur dans le monde, et pour y avoir toutes les
ommodités de la vie. Il était né de parents nobles,
a famille était fort à son aise, et il était pourvu
'un canonicat, dont les revenus étaient considé-
ables. C'étaient des avantages dont il pouvait jouir
ans blesser sa conscience. Il y renonce cependant,
our obéir à la vocation de Dieu, qui l'appelait à la
ie cachée, pour en faire dans l'obscurité une des
lus brillantes étoiles de l'Église. Mais en fuyant le

monde, où ira-t-il? Dans une horrible solitude, sur une montagne couverte de neiges, hérissée d'épaisses forêts, environnée de toutes parts de rochers escarpés comme d'un rempart inaccessible au monde. Là, séparé du reste de la terre, n'ayant pour nourriture que des herbes insipides qui croissaient à peine dans cet affreux désert, pour compagnie que des bêtes sauvages, il mène une vie plus angélique qu'humaine, n'a de communication qu'avec Dieu seul, qui lui tient lieu de tout. C'est ainsi qu'il vécut plusieurs années. Après quoi, lorsqu'il y songeait le moins, il fut appelé à Rome par le souverain pontife Urbain II, qui avait été son disciple, et qui le nomma à l'archevêché de Régio. Le saint le refusa constamment, et fit agréer son refus au pape, en lui disant qu'il était venu par ses ordres pour rendre service à l'Église, s'il l'en jugeait capable, et non pas pour en avoir les honneurs; que s'étant acquitté de son devoir d'obéissance, il ne lui restait qu'à retourner à son désert, où Dieu le rappelait. Le pontife ne put résister à ses instances, et fut obligé, malgré lui, de le laisser partir pour se rendre à la solitude, qui était son élément.

Heureux qui connaît la vanité du monde, et qui en sait les écueils et les risques qu'on y court de perdre l'innocence et la grâce! Plus heureux encore qui a assez de résolution pour s'en séparer absolument, ainsi que saint Bruno! Ce n'est pas qu'il soit nécessaire, ni qu'il convienne à tous, d'habiter comme lui des lieux inaccessibles; il y en a de plus supportables et dont le monde ne laisse pas d'être exclus. Ce n'est pas même encore à tous de le quitter tout à fait: il faut qu'il y ait des gens de travail dans la campagne; des artisans, des pères de famille, des

magistrats dans les villes : leur état, leurs emplois, leur profession les engagent à vivre dans le monde ; mais leur devoir indispensable est d'en être détachés.

Ce détachement est difficile, ô mon Dieu ! mais rien n'est impossible à votre grâce. Accordez-la, Seigneur, à tant de personnes qui vous la demandent ; et ne leur refusez pas les secours qui leur sont nécessaires pour éviter les pièges dont le siècle est rempli, et la contagion dont il est si malaisé de se défendre.

II. POINT.

Avec quel fruit.

Le fruit que saint Bruno recueillit de sa séparation du monde est exprimé dans ces paroles du prophète royal : *Sterilis peperit plurimos* [1] ? Celui qui semblait s'être borné au soin de travailler à sa propre sanctification, et dont la solitude paraissait devoir être stérile, a engendré une infinité d'enfants spirituels, en fondant un ordre, dont toutes les maisons sont des déserts sacrés, et tous les religieux de saints solitaires. Rien n'est plus merveilleux que de voir ces anges de la terre, ces hommes célestes appliqués jour et nuit à chanter les louanges du Seigneur.

Admirons leur jeûne, leur cilice perpétuel, leur abstinence de chair jusque dans les maladies les plus extrêmes, et l'extraordinaire genre de vie que soutient constamment et sans altération ce saint ordre depuis plus de six cents ans. Mais ne nous contentons pas de l'admirer ; confondons-nous de nous en voir si éloignés. Nous comparant avec ces

[1] I Reg. 2. 5.

saints religieux, disons-nous à nous-mêmes : N'as-tu pas, ô mon âme, le même Dieu à servir, le même ciel à gagner, le même enfer à craindre? Pourquoi donc tant de différence entre ta vie et la leur? Ne nous excusons point sur la faiblesse de la nature; elle nous est commune avec eux, ils sont formés du même limon que nous. Ne nous flattons point : ils ne diffèrent de nous, sinon qu'ils sont pleins de foi, de courage, d'amour de Dieu, et que nous sommes des tièdes, des lâches, peu pénétrés des grandes vérités de la religion.

Humilions-nous en présence du Seigneur, qui voit toutes nos misères, et réparons autant qu'il nous est possible, par notre humilité, ce qui nous manque du côté des autres vertus : nous toucherons par là le cœur de Dieu, et nous en obtiendrons la grâce de devenir des hommes tout nouveaux.

III. POINT.

Des avantages de la retraite.

Après avoir considéré la haute sainteté de saint Bruno et celle de tout son ordre, voyons par quelle voie le père et les enfants y sont parvenus. Nous trouverons que c'est par l'amour de la retraite et du silence; et nous conclurons qu'il nous faut aimer l'une et l'autre, si nous avons un vrai désir nous-mêmes d'être des saints. En effet, c'est par là, 1° qu'on s'éloigne des occasions du péché, qui sont inévitables dans le trop grand commerce du monde; qu'on se garantit de la contagion commune, et qu'on entretient son âme pure en fermant ses sens à tout ce qui en peut corrompre la pureté; 2° c'est par là même qu'on évite la dissipation, les distractions, les

agations de l'esprit, et qu'on garde le recueille-ent si nécessaire à la vie spirituelle; 3° ce qui en t une heureuse suite, c'est par là qu'on s'unit à eu, qu'on a avec lui des communications intimes, 'on lui parle et qu'on l'entend parler. Car, selon int Bernard, ce n'est ni dans les places publiques dans le bruit et le tumulte que le Saint-Esprit fait tendre sa voix : *Hœc vox non sonat in foro, nec ditur in publico* [1].

Mais que cette idée de retraite n'aille pas nous rayer. Il ne s'agit pas d'une retraite telle qu'était le de saint Bruno. Celle à laquelle on nous exhor- comme on vient de le dire, n'est pas aussi diffi-e que nous nous la figurons. David, tout chargé 'il était du gouvernement de son royaume, la pra-uait, ainsi qu'il le dit lui-même : *Ecce elongavi giens, et mansi in solitudine* [2]. Je me suis dérobé na cour, disait le saint roi, et j'ai passé du temps ns la solitude. Qui vous empêche, quelque occupé e vous soyez, d'en faire de même? Avez-vous plus ffaires que ce monarque? en avez-vous de plus portantes?

Non, mon Dieu, je n'en ai qu'une, non plus que : c'est la grande affaire de mon salut, à laquelle dois donner mes principaux soins et le meilleur mon temps. J'ai beau chercher des prétextes pour dispenser d'y vaquer au moins une heure par ır; je le puis, je le dois, je le ferai avec votre ice, et vous ne me la refuserez pas, pour profiter ıne pratique si sainte et si nécessaire.

Epist. 107. [2] Psal. 54. 8.

SAINT DENIS

9 OCTOBRE.

I. POINT.

Sa préparation à la foi.

Quoique la foi soit un don de Dieu, et que le changement d'un enfant de ténèbres en un enfant de lumière soit l'ouvrage de sa grâce, on peut cependant s'y disposer en quelque manière par le bon usage des lumières naturelles qu'on a reçues du Créateur, en appliquant son esprit à l'étude et à la connaissance de la vérité. C'est ce que fit saint Denis dès le temps de sa jeunesse. Au lieu de s'occuper à de vains amusements, comme faisaient la plupart de ceux de son âge, il s'adonna dès lors à l'étude des sciences capables de former son esprit et de régler ses mœurs. Les principales furent l'éloquence, la philosophie, les mathématiques et l'astronomie, dans lesquelles en peu d'années il se rendit si habile, qu'il fut l'admiration d'Athènes, où l'on n'avait coutume d'admirer que des prodiges de science. Aussi fut-il choisi, du consentement unanime de cette ville, pour y présider aux conseils et pour y faire observer les lois. Cet honneur fut bientôt suivi d'un autre, qui n'était pas moins considérable; car on le mit au nombre de ces hommes illustres qui composaient le fameux sénat de l'Aréopage. Ce ne fut pas le seul fruit qu'il recueillit de ses études. Le principal fut, en contemplant la nature des êtres créés, d'en reconnaître en quelque façon le Créateur; et en considérant les diverses parties, l'ordre

et l'arrangement de l'univers, d'en conclure de même qu'il devait y avoir un maître et un modérateur du monde. Aussi est-il rapporté de lui que, voyant la prodigieuse éclipse du soleil au temps de la Passion de Notre-Seigneur, il s'écria : *Ou le Dieu de la nature souffre, ou toute la machine du monde va se détruire.*

C'est ainsi, Seigneur, que la main de votre Providence le conduisait à la véritable religion. Vous lui aviez donné un esprit solide et pénétrant, une vive intelligence, du mépris pour les vaines et inutiles connaissances, du goût pour celles qui aident à la recherche de la vérité; et, comme le désir de la trouver était le motif de ses applications, vous lui fîtes rencontrer par votre grâce ce que la droiture de ses intentions lui faisait chercher.

On la rencontrerait de même, cette divine vérité, si l'on avait autant d'amour pour elle, si l'on étudiait avec des vues aussi pures, et si l'on ne consultait que les livres propres à la découvrir : mais la plupart n'ont entre les mains que des livres frivoles, souvent très-dangereux, dont la lecture n'est capable que de repaître l'esprit de chimères et de corrompre le cœur. On aime mieux se divertir et s'amuser que de s'instruire et de s'édifier. Heureux qui, désabusés du mensonge et de la vanité, ne s'appliquent qu'à des études sérieuses; qui n'y cherchent que de vous connaître, ô mon Dieu, et qui n'y veulent apprendre qu'à vous aimer!

II. POINT.

Sa soumission à la foi.

Saint Paul s'étant rendu à Athènes pour y prêcher

Jésus-Christ, après avoir démontré aux Juifs dans leurs synagogues qu'il est le véritable Messie prédit par les prophètes, et aux philosophes, dans leurs académies, qu'il est le seul vrai Dieu, parut dans l'Aréopage avec joie, persuadé qu'il ne pouvait faire plus d'honneur à son divin Maître que d'annoncer son Évangile à ces hommes que toutes les nations révéraient comme les plus sages de l'univers. Il parla à cette auguste assemblée avec l'éloquence, la hardiesse et la dignité d'un grand apôtre; il fit entendre à ces sages qu'il n'était pas digne de leur sagesse de rendre un culte suprême à de vains simulacres; et prenant occasion d'une inscription gravée sur un autel en ces termes : *Au Dieu inconnu*, il leur apprit que ce Dieu qu'ils ne connaissaient pas, était le Créateur du ciel et de la terre, dont il venait leur donner la connaissance, aussi bien que celle de son Fils unique Jésus-Christ, qu'il avait ressuscité. A ce mot de résurrection, tous furent surpris. Les uns s'en moquèrent; mais entre ceux qui crurent à la parole de l'Apôtre, le plus célèbre fut Denis, sénateur de l'Aréopage, qui reçut la foi aussitôt que l'instruction. Sa docilité fut si prompte et si heureuse, qu'elle lui mérita peu après d'être associé au ministère évangélique, par le même apôtre dont Dieu s'était servi pour opérer sa conversion.

Prodige de la grâce de Jésus-Christ et de la soumission de saint Denis ! prodige de l'un et de l'autre d'autant plus admirable qu'il était rare ! rare de la part de la grâce, qui, dans ces premiers temps de la naissance de l'Église, ne se communiquait guère ni aux grands ni aux sages du siècle. Il y en avait peu de ce caractère dans le nombre des nouveaux fidèles, ainsi que nous l'apprend saint Paul : *Non multi no-*

biles, non multi sapientes. Rare de la part du nouveau disciple qui fut de ce petit nombre, et qui, parmi plusieurs autres qui fermèrent les yeux aux lumières de la foi, y soumit d'abord son esprit, et fit plier ce qu'il avait de sagesse et de grandeur sous l'autorité de la divine parole annoncée par saint Paul.

Non, mon Dieu, non; ce n'est précisément ni la sagesse ni la grandeur qui vous déplaisent dans les sages et dans les grands; mais l'attachement qu'ils ont, les uns à la fausse gloire du monde, les autres à leurs propres lumières. L'orgueil et l'entêtement sont les obstacles qui leur ferment l'entrée de votre royaume : vous leur en ouvrez les portes, et vous les y recevez volontiers dès que vous les voyez humbles et dociles.

III. POINT.

Son zèle pour la foi.

Quand la foi est gravée profondément dans un esprit, le zèle est bientôt allumé dans un cœur. Dès que Denis eut cru en un seul Dieu et en son Fils Jésus-Christ, il se sentit incontinent animé d'une sainte ardeur de leur procurer de la gloire, et par la plume dans ses livres, et de vive voix dans ses prédications, et par son sang dans son martyre. Il y travailla par ses écrits, et surtout par ses traités admirables des Noms divins et de la Céleste Hiérarchie, qu'on ne peut lire sans y concevoir de hautes idées de Dieu, et sans y être enflammé de son amour. Il ne fit pas moins d'honneur à la foi par ses discours, quand il fut consacré par saint Paul évêque d'Athènes. Son éloquence et son érudition, soute-

nues par la sainteté de sa vie, obligeaient les plus incrédules à se défaire de leurs faux préjugés et à embrasser à son exemple la véritable religion. Son zèle ne s'arrêta pas à Athènes; d'Athènes il passa jusqu'à Rome, et de Rome à Paris; et ce fut dans cette dernière ville, comme dans le centre de l'empire des Gaules, qu'il le déploya dans toute son ardeur et dans toute son étendue. Y ayant établi son siége apostolique, il réunit tous ses efforts pour en bannir l'idolâtrie, pour y ruiner le culte des idoles, et pour y faire régner Jésus-Christ. Tout Paris changeait de face; les bourgs et les villes d'alentour se convertissaient, tout le pays allait devenir la conquête de l'apôtre, ou plutôt celle de Jésus-Christ, lorsque Fescennin fit saisir le saint, le chargea de chaînes et le livra aux plus affreux supplices, ne pouvant arrêter le cours et la rapidité de son zèle qu'en lui arrachant la vie. Il put bien le faire mourir, mais non pas l'empêcher de glorifier Jésus-Christ en mourant. Rien ne fut plus glorieux au Sauveur que la constance du saint martyr. On le vit, ce généreux vieillard, âgé de plus de cent ans, inébranlable au milieu des plus horribles tourments, déchiré de coups de fouet, rôti sur un gril ardent, attaché à une croix, prêcher la divinité de Jésus-Christ avec autant de bouches qu'il avait de plaies, et ne cesser d'annoncer sa foi, qu'il n'eût perdu la parole avec la vie.

Mais vous ne tardâtes pas, adorable Sauveur, à faire éclater la gloire du serviteur fidèle qui vous avait procuré tant d'honneur pendant sa vie, et jusque sur l'échafaud de son supplice: car, au moment que le cimeterre eut fait tomber sa tête, vous lui donnâtes la vertu miraculeuse de la reprendre

ntre ses mains et de la porter comme en triomphe deux milles de là, jusqu'à un bourg qui depuis, n mémoire de ce prodige, a eu l'honneur de porter e nom de Saint-Denis [1].

Grâces immortelles vous soient rendues, Seigneur, 'avoir donné ce spectacle admirable à l'univers en aveur de ce grand saint! de l'avoir donné lui-même l'Église comme un modèle de constance à propoer aux fidèles de tous les siècles; et à la France, our être à jamais son protecteur, comme il a été on premier apôtre. C'est en lui après vous que nos ionarques ont mis leur confiance; c'est dans le ameux temple érigé en votre honneur sous son inocation par un petit-fils de Clovis, que les succeseurs de ce grand prince, sur le point de partir pour es expéditions militaires, avaient coutume d'aller rendre l'oriflamme, ce célèbre étendard qui leur a té si souvent un gage assuré de la victoire.

Nous avons tous des combats à soutenir. Les enemis qui nous les livrent sont puissants. Comment es vaincrions-nous, faibles comme nous sommes, i vous ne nous couvriez du bouclier de votre proection? Il y va de la gloire de Jésus-Christ de nous endre victorieux. Ce motif, qui vous a toujours nimé sur la terre, vous anime encore plus dans le iel. Défendez-nous donc, grand saint, fortifiezous; et le fruit de la victoire sera le salut de nos mes, et l'honneur de Celui qui les a rachetées par on sang précieux.

[1] Miracle rapporté par Métaphraste, Méthode, Hilduin, Hug. e Saint-Victor, au Mén. des Grecs, etc.

SAINT FRANÇOIS DE BORGIA

10 OCTOBRE.

I. POINT.

Il renonce au monde.

Saint François de Borgia était d'une haute naissance, et d'une maison alliée aux plus puissants monarques de l'Europe. Il avait reçu de la nature des qualités proportionnées à sa noblesse, la fortune n'avait rien de trop grand pour lui. L'Empereur le comblait de ses bienfaits. Il était distingué par les emplois et par les charges les plus considérables de l'Empire. Duc de Gandie, vice-roi de Catalogne, grand maître de la maison de l'impératrice; en un mot, favori de Charles-Quint : tous ces avantages devaient naturellement l'attacher au monde ; il n'y avait cependant nulle attache. Tout jeune qu'il était, il était dans le monde sans être du monde, sans en avoir les vices, sans en suivre les maximes. Véritablement chrétien dans son enfance, il s'était non-seulement préservé de la contagion du siècle, mais il s'était accoutumé à pratiquer les saints exercices de piété et de mortification, qui sont très-rares dans le monde. C'est là le premier degré de son renoncement, imitable à tous, et même aux personnes de la première condition, obligées, ainsi que tous les autres, par les sacrés engagements de leur baptême, à renoncer aux pompes et aux faux charmes du siècle. Le fait-on? Satisfait-on à une obligation sans laquelle il n'y a point de salut?

Saint François de Borgia ne se borna pas à ce premier degré. Il monta jusqu'au second, par la résolution qu'il prit de quitter tout à fait le monde. Il y fut porté à la vue du cadavre infect et défiguré de l'impératrice Isabelle, qui avait été sans contredit une des plus belles personnes du monde. A l'ouverture de son cercueil, frappé de l'affreux changement où il la vit, il en conçut tant d'horreur, et en même temps un si grand dégoût de tout ce que le monde estime, que dès lors il résolut d'y renoncer absolument, s'il arrivait que Dieu rompît ses liens, en disposant de la vie de son épouse. « Oui, mon Dieu, s'écria-t-il, c'est assez servir un prince mortel; il est temps de donner à l'immortel tous mes services; et c'est ce que je ne ferai jamais parfaitement qu'en me consacrant à la vie religieuse, où, libre de tout embarras, je puisse être tout à vous. » C'est le troisième degré, où il parvint peu d'années après sa résolution.

II. POINT.

Il renonce à soi-même.

Avant que la Providence l'eût mis en état d'entrer en religion, il vécut au milieu de la cour en parfait religieux; il en porta même les vertus jusqu'à leur plus haute perfection. 1° Il crucifiait sa chair par des austérités qu'on peut dire avoir été excessives; il se couvrait le corps d'un cilice très-piquant, dont il s'armait, principalement lorsqu'il était obligé de se trouver parmi les dames de la cour. Son jeûne était presque perpétuel; il passa deux carêmes ne mangeant que des légumes et ne buvant que de l'eau; ce qu'il continuait une grande partie de l'an-

née, quoique sa table fût toujours magnifiquement servie, tandis qu'il eut la vice-royauté de Catalogne. Dès qu'il fut religieux, il se crut obligé d'enchérir sur ces rigueurs, qui n'auraient point eu de bornes, si l'obéissance ne les eût réglées. Quelle confusion pour nous de flatter une chair qu'un seigneur de son rang a si maltraitée, malgré la pureté des mœurs dans laquelle il a toujours vécu!

Détaché de la chair et du sang, quelque tendresse qu'il eût naturellement pour sa famille, dès qu'il en fut séparé, il sembla tout à fait l'oublier, et être devenu insensible à ce qui regardait ses plus proches. Ayant reçu la nouvelle de la mort de la comtesse de Lermes, sa fille, qui lui était très-chère, il continua tranquillement les affaires qu'il avait commencées, sans donner la moindre marque d'émotion; et ce qu'il avait entamé étant fini, il ne dit rien autre chose de la défunte, sinon : Dieu me l'avait prêtée, il la reprend. Dans un différend de conséquence qu'eurent deux de ses fils avec l'Amirante d'Aragon, au lieu d'appuyer les intérêts de ceux-là, il recommanda celui-ci à l'empereur Charles-Quint. Il en fit de même au souverain pontife dans une cause toute pareille; et l'un et l'autre admirèrent ce détachement comme un prodige.

Le mépris de l'honneur n'est pas moins admirable en lui. Rien ne l'affligeait plus sensiblement que le souvenir qu'on lui marquait de ce qu'il avait été dans le monde. Pour en effacer, s'il eût pu, la mémoire, il ne se nommait que François pécheur, c'est ainsi qu'il signait toutes ses lettres. Un jour de jeudi saint, qu'il méditait l'humilité du Sauveur abaissé aux pieds de Judas pour les laver : « Hélas! s'écria-t-il, c'était là ma place; il ne me reste plus

que l'enfer où je puisse être. Comme c'était là le sincère sentiment qu'il avait de lui-même, il souhaitait que ce fût celui de tout le monde et qu'on le traitât conformément à cette idée.

C'était cependant un saint, et un grand saint. Et nous, ô mon Dieu, tout pécheurs, et tout grands pécheurs que nous sommes, au lieu de nous rendre justice et d'être contents que les autres nous la rendent, nous conservons toujours une vaine estime de nous-mêmes; nous voulons qu'on nous estime, et nous ne saurions souffrir le moindre mépris. Guérissez en nous, Seigneur, cet orgueil insupportable qui nous aveugle; ouvrez les yeux de notre âme, pour nous faire apercevoir nos misères et nous apprendre à devenir humbles.

III. POINT.

Il est attaché uniquement à Dieu.

Quand on est détaché du monde, de ses proches et de soi-même, à qui serait-on attaché qu'à Dieu seul? C'est l'heureux et éminent état où était saint François de Borgia. 1° Il n'y avait plus de milieu, plus d'obstacle entre Dieu et lui. Il lui était intimement uni, n'ayant que Dieu en vue dans toutes les affaires, ne parlant que de Dieu, ou pour Dieu; ne s'acquittant de ses emplois qu'en Dieu : de sorte que toute sa vie n'était, pour ainsi dire, qu'une vie d'oraison. 2° Il ne laissait pas d'avoir des heures spécialement consacrées à la prière. Il y vaquait régulièrement depuis minuit jusqu'à cinq heures du matin, sans compter tous les temps qui lui étaient libres, et qu'il ménageait avec soin pour ce saint exercice; et c'était d'ordinaire devant le très-

saint Sacrement, auquel il avait une très-tendre dévotion. 3° Comme il savait que la pureté du cœur est la disposition nécessaire à une âme qui s'approche de celui qui est la source de toute la pureté, il ne souffrait rien qui pût souiller la sienne; il recourait pour cela à de fréquents examens et à l'usage de la confession journalière. 4° Il n'avait pas moins d'estime de l'obéissance, persuadé qu'il faisait la volonté de Dieu en faisant celle du supérieur, qu'il respectait comme Dieu même. Lorsqu'il recevait des lettres de saint Ignace, il ne les lisait jamais qu'à genoux, prenant ce que lui écrivait son saint Général comme des ordres du ciel. En quelque endroit qu'il l'envoyât pour la gloire de Dieu et le salut des âmes, il y volait incontinent : car son zèle était aussi inséparable de son obéissance que l'amour du prochain l'est de l'amour de Dieu, dont il avait le cœur enflammé.

Mon Dieu, quand imiterons-nous ce grand saint? Si nous n'avons pas le bonheur de lui ressembler dans la pratique de ses éminentes vertus, concevons au moins un désir sincère d'en acquérir quelque degré; et, pour marquer à Notre-Seigneur la sincérité de notre désir, commençons surtout à nous vider de nous-mêmes. Tout le vide que nous ferons sera incontinent rempli de grâces; et à mesure que nous en recevrons, elles nous rendront plus capables d'avancer dans l'imitation de saint François de Borgia.

SAINTE THÉRÈSE

15 OCTOBRE

Sur la plaie que lui fit au cœur un séraphin.

I. POINT.

Les dispositions de son cœur à cette blessure.

Notre-Seigneur la disposa lui-même à cette mi-raculeuse blessure, 1° en lui donnant un cœur endre et généreux, susceptible de son amour, ca-pable de tout entreprendre et de tout souffrir pour sa gloire; 2° en l'appelant à la religion, où, à l'abri le la corruption du siècle, elle conserva son cœur exempt des souillures qui l'auraient rendue indigne le la grâce à laquelle il la destinait; 3° en lui inspi-rant une singulière inclination à l'oraison, qu'on peut bien nommer le foyer du divin amour, selon a parole et l'expérience du prophète royal. C'est lans ma méditation, disait-il, que s'allumera ce feu acré : *In meditatione mea exardescet ignis* [1]. Thérèse de sa part se prépara à cette grâce extraor-inaire sans savoir cependant qu'elle en dût être n jour honorée. 1° A peine fut-elle sortie de l'en-ance, qu'elle prit la résolution de passer la mer et 'aller en Afrique chercher le martyre; ce qu'elle urait exécuté si l'on n'eût arrêté son ardeur. 2° Elle e détacha insensiblement de l'amour des créa-ures, comme incompatible avec celui du Créateur, ui seul voulait posséder tout son cœur. 3° Enfin, nalgré les répugnances naturelles et les serre-

[1] Psal. 38. 4.

ments de cœur qu'elle sentit à s'obliger par des vœux, elle les fit avec un courage héroïque, les regardant comme des liens qui l'attacheraient pour toujours à Jésus-Christ.

Ce n'est pas communément à des grâces extraordinaires que vous nous destinez, et que vous nous disposez, ô mon Dieu. Outre que nous en sommes indignes, c'est qu'elles nous seraient peut-être moins utiles, et qu'elles nous seraient des occasions d'enflure, plutôt que des causes d'un véritable amour pour vous. Il nous suffit de savoir que vous n'avez sur nous que des desseins de bonté, et qu'il n'y a que le peu de disposition que nous y apportons qui en empêche l'accomplissement. Si, fidèles à vos premières grâces, nous nous disposions à d'autres plus grandes, vous nous sanctifieriez comme Thérèse.

II. POINT.

Les impressions de cette blessure sur son cœur.

Les impressions de cette blessure furent toutes des impressions du divin amour. 1° Ce fut un séraphin, c'est-à-dire un esprit tout brûlant d'amour qui la lui fit. Ce fut au cœur qu'il la blessa; et l'instrument dont il se servit pour la blesser fut un trait enflammé. Pendant qu'elle en fut extérieurement atteinte, le Seigneur la pénétrait intérieurement de son amour le plus ardent. 2° Il contracta avec elle une intime alliance, par ces tendres paroles qu'il lui dit : Vous serez désormais mon Épouse, et vous brûlerez du zèle de ma gloire : *Tamquam sponsa, meum zelabis honorem.* 3° Mais ce fut une Épouse crucifiée par les maladies, les douleurs, les persé-

cutions, les aridités, et la privation de toutes les consolations sensibles dont son divin Époux l'exerça pendant dix-huit années, par un délaissement semblable à celui qu'il avait souffert sur la croix, lorsqu'il disait amoureusement à son Père : *Mon Dieu, mon Dieu ! pourquoi m'avez-vous délaissé*[1] *?* Ce temps d'épreuves étant passé, il l'éleva dans un état d'oraison extraordinaire et dans une contemplation très-sublime, pendant laquelle il se faisait une union admirable du cœur blessé de Thérèse et du cœur percé de Jésus. 4° Enfin il lui inspira et il lui fit exécuter la résolution héroïque de s'engager par vœu de faire toujours et en toutes choses ce qui serait le plus parfait.

Admirons, ô mon âme, jusqu'où va l'amour d'un Dieu envers une créature qui se donne toute à lui, qui ne lui refuse rien, et qui ne met nul obstacle à ses communications. Si sainte Thérèse n'avait vidé son cœur de l'amour de tout être créé, le Créateur ne l'aurait pas rempli de son divin amour, et si elle avait négligé de répondre à la vocation par laquelle il l'appelait à la plus haute perfection, au lieu d'être parmi les séraphins dans le ciel, elle aurait été parmi les anges réprouvés dans l'enfer. C'est ce que Notre-Seigneur lui-même lui révéla, pour nous apprendre de quelle importance il est d'être fidèles aux grâces, et surtout à celles qui nous portent à une sainteté au-dessus de l'ordinaire.

III. POINT.

Les douleurs et les douceurs de cette blessure.

Le divin amour a ses rigueurs, mais il a de même

[1] Matth. 27. 46.

ses douceurs. S'il fait des blessures douloureuses, il en fait couler une onction qui en adoucit la peine et qui la rend même délicieuse. Telle fut la plaie du cœur de Thérèse. Ce fut une source en même temps et des plus vives souffrances et des plus douces consolations. Depuis qu'elle l'eut reçue, sa vie fut semée de croix, mais de croix qu'elle trouvait si aimables, qu'elle n'aurait pu vivre sans elles. C'est ce qui lui faisait dire à son bien-aimé : Seigneur, ou souffrir, ou mourir : *Aut pati, aut mori*. Cet Époux de sang, pour contenter l'insatiable désir qu'elle avait de lui ressembler dans ses états de souffrance, ne les lui épargnait pas. Lui ayant inspiré le dessein de réformer le Carmel, il permit qu'elle y trouvât des obstacles qui auraient rebuté le courage le plus mâle. Avant qu'elle le fît refleurir, ce fut pour elle un champ hérissé d'épines. Ce fut au dedans et au dehors une opposition universelle, des contradictions et des murmures qui s'excitèrent contre elle. On en vint aux menaces; des menaces on passa à l'emprisonnement; et loin qu'elle s'en affligeât, ou qu'elle abandonnât l'œuvre de Dieu, elle témoigne elle-même qu'elle était ravie de joie dans les tribulations, et que malgré toutes les apparences contraires elle ne doutait nullement du succès de son entreprise, sur la promesse que Notre-Seigneur lui en avait donnée dans l'oraison. C'est là où le céleste Époux la comblait de délices, qu'il l'honorait de ses caresses, et qu'il se faisait souvent voir à elle avec des traits si ravissants, que tout ce qui passe pour beauté sur la terre lui paraissait méprisable et difforme. C'est là enfin qu'il allumait dans son cœur un feu si violent d'amour, que, ne pouvant en supporter l'ardeur, elle y succomba heu-

reusement, et mourut par le même amour qui avait fait sa vie.

Mon Dieu, quelle différence entre deux cœurs blessés, l'un de l'amour des créatures, l'autre de l'amour du Créateur! Que les blessures que font ces deux amours causent des sentiments bien divers et produisent des effets bien opposés! Les premières sont des sources de chagrin, d'inquiétudes, de pensées terrestres, d'affections déréglées, et des vices les plus honteux : mais celles que votre saint amour fait à un cœur, ô mon Dieu, sont des sources d'une paix profonde, de saintes pensées, d'inclinations toutes célestes, et des plus éminentes vertus. Guérissez, aimable Sauveur, les plaies funestes que l'amour du monde a faites à mon âme. Il ne faut qu'une goutte de votre sang précieux pour les refermer : mais blessez-moi en même temps d'un trait charmant de votre divin amour, et ne m'en guérissez jamais. Faites que je n'aime à l'avenir que vous seul, que je ne respire que vous, que je ne vive que pour vous; et si je n'ai pas le privilége extraordinaire de mourir de votre amour, ainsi que sainte Thérèse, accordez-moi la grâce inestimable de mourir comme elle dans votre amour et dans l'exercice actuel de votre amour.

SAINT LUC, ÉVANGÉLISTE

18 OCTOBRE.

I. POINT.

Comment il devint disciple de la sainte Vierge.

Saint Luc, avant que d'être à Jésus-Christ et d'être mis au rang des ministres de son Évangile,

était doué de beaucoup de qualités naturelles, qui en faisaient un homme distingué dans le monde. Outre qu'il était né de parents nobles et avantagés des biens de la fortune, il savait les langues grecque, latine, hébraïque, égyptienne; et par son application il s'était rendu habile dans la peinture et dans la médecine. Mais que lui auraient servi ces avantages s'il n'avait pas eu celui de *connaître le Seigneur, en quoi consiste la consommation de la justice et la racine de l'immortalité* [1], selon l'oracle de la Sagesse? Ce fut l'apôtre saint Paul qui lui donna la connaissance de Jésus-Christ et qui l'engendra spirituellement par le sacrement de la régénération : mais ce fut la sainte Vierge, dont il eut l'honneur d'être le disciple, qui l'instruisit des mystères de son fils. Comme il avait l'âme très-bien faite, il profita si heureusement dans l'école de cette divine Maîtresse, qu'il fut bientôt capable d'être maître lui-même et d'enseigner aux autres la doctrine évangélique.

Quel bonheur à ce saint d'avoir été sous la conduite d'une si bonne et si sage Maîtresse! *Bienheureux est celui que vous daignez instruire vous-même* [2], Vierge incomparable! Que peut-on ignorer dans l'école de celle qui a porté la sagesse éternelle dans son sein? Quelles vertus n'apprend-on pas chez celle qui les a possédées toutes dans le degré le plus éminent, et qui en donnait continuellement des leçons, encore plus efficaces par ses exemples que par ses paroles? Recevez-moi, divine Marie, au nombre de vos disciples. Vous éclairerez mes ténèbres, vous dissiperez mon ignorance, vous

[1] Sap. 15. 3. [2] Psal. 93. 12.

m'apprendrez à connaître et à aimer votre cher Fils. Si je sais ces deux leçons, je serai assez savant, puisqu'elles comprennent toutes les autres.

II. POINT.

Il a été le compagnon de saint Paul dans le ministère apostolique.

Saint Luc, ayant reçu de si saintes instructions, ne pouvait manquer d'avoir d'excellentes dispositions à la vie apostolique. Aussi fut-il choisi par saint Paul pour être le compagnon de ses voyages et de ses travaux, et il montra bien, par la fidélité avec laquelle il suivit ce grand apôtre, et par le courage avec lequel il partagea ses fatigues, qu'il était digne du choix dont il l'avait honoré. Avec lui il parcourut la Macédoine, la Grèce, la Libye, l'Égypte, répandant, à son exemple, dans toutes ces régions la semence de l'Évangile, avec un fruit qui répondait à son zèle. Il employait les talents de la nature et de la grâce qu'il avait reçus de Dieu à lui gagner des âmes. Sa douceur apprivoisait les plus barbares, et les engageait à prendre le joug de Jésus-Christ. Son habileté à la peinture lui servit à peindre des images du Sauveur et de sa sainte Mère, qui les représentaient si aimables, qu'en les exposant aux yeux il en faisait naître l'amour dans les cœurs. L'usage qu'il faisait de la médecine avec succès lui donnait le moyen, en guérissant les corps, de travailler à la guérison des âmes. C'est le témoignage qu'en rend saint Jérôme : *De medico corporum, versus est in medicum animarum* [1].

C'est ainsi que nous devrions employer à la gloire

[1] *Hieron. in comment. in Epist. ad Philem.*

de Dieu et à l'utilité spirituelle du prochain les qualités naturelles et surnaturelles que nous tenons de la divine libéralité; nous ne serions pas en risque d'encourir le reproche et le châtiment du serviteur inutile qui avait enfoui le talent que son maître lui avait confié. Mais si, au lieu de le faire profiter, nous en faisions un abus criminel en nous servant des dons de Dieu pour pervertir les cœurs et les débaucher de son service, quelle horrible punition ne mériterions-nous pas? Ah! mon Dieu! éclipsez tout ce que j'ai de lumière et d'intelligence; effacez de ma mémoire tout ce que j'ai de connaissances, reprenez tous les talents que j'ai reçus de vos bontés, plutôt que de permettre que j'en fasse un usage préjudiciable à votre gloire ou au salut de qui que ce soit.

III. POINT.

Il a été évangéliste de Jésus-Christ.

Saint Luc ne s'est pas contenté de prêcher l'Évangile pendant sa vie, il le prêche encore tous les jours après sa mort. C'est ce que saint Jean Chrysostome dit de saint Paul, et que je puis bien appliquer à saint Luc : *Lucas post mortem prædicat.* Il a trouvé le moyen de perpétuer son zèle au delà du trépas, en écrivant son Évangile, qui maintiendra dans tous les siècles le souvenir de la vie, de la passion, de la mort et des miracles de Notre-Seigneur Jésus-Christ. C'est de lui surtout que nous avons, dans un ample détail, l'enfance de ce divin Sauveur, sa naissance dans une étable, la pauvreté de sa crèche, son admirable silence dans la cour et en présence d'Hérode, et les paraboles également instructives et touchantes de l'enfant prodigue ten-

drement embrassé par son père ; de l'économe qui avait mal administré les biens de son maître ; de la différente destinée du mauvais riche enseveli dans les enfers, et du pauvre Lazare porté dans le sein d'Abraham. Ce qu'il nous a transmis dans son Évangile, il l'avait appris, au rapport de saint Jérôme [1], de la sainte Vierge, des apôtres, et surtout de saint Paul; et ce qu'il a écrit dans les Actes, qui regardent particulièrement ce grand Apôtre, il en avait été le témoin oculaire. Enfin, plein de l'esprit et de la doctrine de l'Évangile, il a porté, ainsi que dit l'Église dans l'oraison de sa fête [2], la mortification de la croix sur son corps, en l'honneur du Sauveur crucifié, pour lequel il sacrifia sa vie, en mourant martyr à l'âge de quatre-vingt-quatre ans.

C'est là vivre longtemps, mais c'est remplir dignement tous les jours d'une longue vie que de les employer, comme saint Luc, à travailler sans relâche à la gloire de Jésus-Christ et au service de son Église, qui ne cessera jamais de lui donner des éloges ; *Cujus laus est in Evangelio per omnes ecclesias* [3]. Ce n'est pas une longue vie, mais une vie pleine de bonnes œuvres qui nous est comptée devant Dieu.

[1] *Hier. de Script. Eccles.*
[2] *In Missa.*
[3] II Cor. 2. 18.

FÊTE DU SAINT RÉDEMPTEUR

23 OCTOBRE.

I. POINT.

Contemplons qui est celui qui souffre, ce qu'il souffre et pour qui il souffre. C'est un Agneau sans tache, *qui n'a commis aucun péché, en la bouche duquel on ne trouva jamais aucune tromperie* [1]. C'est le Saint des saints, le Verbe éternel, le Fils de Dieu, fait homme pour nous, *celui en qui sont renfermés tous les trésors de la sagesse divine* [2], qui ne fit jamais que du bien à tout le monde, ayant employé sa vie *à assister les misérables et à délivrer ceux qui étaient sous la puissance du démon* [3]. C'est celui-là même qui, au lieu de l'amour et de l'honneur qu'il méritait, n'a reçu des hommes que les traitements les plus horribles, ayant souffert de leur part tout ce que la haine la plus envenimée et tout ce que la rage la plus violente peut inventer d'opprobres et de supplices.

Mais le croirions-nous, si la foi ne l'enseignait, que ce saint par excellence, que cet aimable bienfaiteur, que cet amant passionné des hommes a bien voulu endurer toutes ces peines pour le salut de ses ennemis, et qu'il a donné son sang pour ceux mêmes qui le répandaient? Il a souffert les douleurs et les ignominies de sa Passion pour tous les hommes en général et pour chacun d'eux; tous

[1] Isa. 53. 9.
[2] Colos. 2. 3.
[3] Act. 10. 38.

leurs noms étaient écrits dans sa mémoire et gravés dans son cœur, tandis que son corps était tout couvert de blessures. Il connaissait en détail leurs péchés et leurs misères; et le salut du dernier des hommes lui était si cher, qu'il s'immolait pour lui avec autant d'affection que s'il n'y eût point eu d'autres pécheurs à racheter. C'est pourquoi je dois dire avec les plus tendres sentiments de mon cœur ce que disait le grand Apôtre : *Il m'a aimé, et s'est livré à la mort pour moi* [1].

O mon âme, si tu savais la place que tu tenais dans le cœur de Jésus, pendant qu'il souffrait de si horribles tourments, y pourrais-tu penser sans être pénétrée de la plus vive douleur, de la plus tendre compassion, et du regret le plus amer d'avoir offensé un Dieu si bon?

O mon Jésus, qui méritez de recevoir les hommages du ciel et de la terre, comment avez-vous permis que de vils esclaves vous traitassent avec tant d'indignité? Les ignominies et les douleurs conviennent-elles à Celui qui doit être honoré, glorifié, servi par les anges et par les hommes? O que nos péchés sont dignes de haine, d'avoir été les causes de vos souffrances! et que vous êtes digne d'amour, d'avoir bien voulu les endurer pour sauver des pécheurs ingrats! O que les plaies de mon âme étaient dangereuses, puisqu'il a fallu que vous fussiez blessé pour les guérir! O mon Sauveur, que bénie soit à jamais votre charité et votre miséricorde!

II. POINT.

Considérons ensuite avec quel amour Notre-Sei-

[1] Gal. 2. 20.

gneur a souffert pour nous de si grands tourments. Ce ne fut ni par nécessité ni malgré lui qu'il les endura; c'est qu'*il le voulut bien* [1], comme remarque le Prophète. Le motif qui le porta à souffrir des excès si terribles, c'est le désir de nous sauver, et de nous réconcilier avec son Père. Ce désir ardent qu'il a eu de notre salut lui a fait aimer les souffrances. Il ne parlait que de sa Passion, il se fâchait lorsqu'on voulait l'en détourner, il s'affligeait de la voir différée, il était dans une espèce d'impatience que le temps de l'endurer arrivât. *Je dois recevoir un baptême*, disait-il à ses disciples; *ah! qu'il me tarde que je ne l'aie reçu* [2]!

As-tu jamais conçu, ô mon âme, ce prodige d'amour? Ce n'était pas un baptême d'eau que désirait ton Sauveur; c'était un baptême de sang, et d'un sang que d'impitoyables bourreaux devaient tirer de ses veines à force de supplices. Il a voulu le verser tout entier; son amour n'a jamais dit: C'est assez, qu'il ne l'ait répandu jusqu'à la dernière goutte.

Oh! plût à Dieu qu'il me fût permis d'entrer dans votre cœur, aimable Jésus, pour mesurer *la longueur, la largeur, la hauteur et la profondeur* de votre charité [3]! Pourrais-je y voir tout le feu dont vous brûlez pour moi, sans en être embrasé? Sortirais-je de cette fournaise, sans sentir moi-même une ardeur semblable à la vôtre, et un désir de souffrir toutes sortes de peines pour un Dieu qui n'a refusé d'en souffrir aucune pour moi? Je vous rends, ô mon Sauveur, un million d'actions

[1] Is. 53. 7.
[2] Luc. 12. 50.
[3] Ephes. 3. 18.

de grâces de cette bonté infinie que vous avez eue pour moi. Mais, mon Dieu, ne vous contentez pas de ces stériles remercîments, et donnez-moi un cœur tendre envers vous, un cœur reconnaissant, un cœur sensible à vos douleurs, et animé d'une sainte passion d'en souffrir de pareilles pour vous.

III. POINT.

Remarquons enfin que le Sauveur, qui était venu au monde pour nous donner des exemples de toutes les vertus, pratique dans sa Passion les plus héroïques, et nous en laisse comme un abrégé très-parfait, qui doit servir de modèle à toutes les âmes désireuses de la plus haute perfection.

Contemple, ô mon âme, un Dieu mourant sur une croix, dépouillé de tout le monde, méprisé, moqué, insulté, déchiré de coups, chargé d'opprobres, souffrant cependant et mourant sans se plaindre ni de la rigueur de son Père, auquel il obéit, ni de l'ingratitude des hommes, pour lesquels il meurt, ni de la rage de ses ennemis, qui le font mourir: mais, au contraire, baissant la tête, pour rendre hommage à son Père, et pour accepter avec respect l'arrêt de mort prononcé contre lui dans son conseil éternel; lui offrant toutes les gouttes de son sang pour les pécheurs; excusant auprès de lui ces implacables ennemis; priant pour eux, ne menaçant personne. Quel exemple d'obéissance, de résignation aux ordres de Dieu, d'abandon à toutes ses volontés, d'humilité, de patience et de charité envers le prochain!

O souverain maître de toute la sainteté, qu'heureux eût été celui qui vous eût entendu sur la montagne où vous enseignâtes toutes ces vertus à vos

disciples, et qui ensuite vous eût vu sur la montagne du Calvaire les pratiquer dans toute leur perfection! Vous n'avez eu que les mêmes vues sur ces deux montagnes. Vous prêchiez dans l'une, et vous agissiez dans l'autre : mais vous donniez sur toutes les deux les mêmes leçons de soumission, de pauvreté, d'abnégation, d'amour des souffrances et des humiliations. Faites-moi la grâce de les comprendre et de les exercer, Seigneur; afin qu'ayant été ici-bas une copie fidèle de vos souffrances et de vos opprobres, j'aie le bonheur de participer à votre gloire dans le ciel.

FÊTE DES SAINTES RELIQUES

26 OCTOBRE.

Comme la gloire céleste contient les sept récompenses qui sont promises aux victorieux dans le second chapitre de l'Apocalypse.

I. POINT.

Les deux premières sont comprises en ces paroles : *Si quelqu'un est victorieux, je lui donnerai à manger du fruit de l'arbre de vie dans le paradis de mon Dieu*[1]*;* et dans celles-ci *: Je lui donnerai la manne cachée*[2].

Cet arbre de vie, ô mon âme, c'est Dieu même, grand, bon, immense; ses divines perfections en sont les branches; ses opérations, soit intérieures, soit extérieures, en sont comme les fruits, dont les saints goûtent la douceur par la vue amoureuse

[1] Apoc. 2. 7. [2] *Ibid.* 27.

qu'ils ont continuellement de l'essence de Dieu dans le ciel. C'est la délicieuse manne dont ils sont nourris, et dont les justes sur la terre ont déjà quelque avant-goût dans la méditation des grandeurs de Dieu.

O mon Seigneur, si ces âmes fidèles, qui n'ont encore que les miettes qui tombent de la table où vous régalez les saints, sont déjà si rassasiées; si une goutte de ce vin délicieux qu'on y sert est capable de leur causer ici-bas une sainte ivresse, que sera-ce dans l'éternel palais de l'empyrée, où la manne se prodigue sans mesure, et où coulent sans interruption les torrents de joie! O mon Dieu, qui pourrait dire *combien est grande la multitude des douceurs que vous avez cachées* pour ceux qui vous craignent [1]? que dis-je, qui ne vous aimerait, Seigneur, dont les libéralités sont si ravissantes? qui ne ferait tous ses efforts pour vous servir, vous plaire, vous contenter?

II. POINT.

Soyez fidèle jusqu'à la mort, et je vous donnerai la couronne de vie après la victoire [2]. C'est une autre récompense que Dieu promet à ces âmes généreuses qui ont toujours les armes à la main, et qui ne se lassent point de combattre pour sa gloire pendant leur vie; il leur prépare en l'autre des lauriers immortels pour les couronner.

Il est bien plus doux et bien plus sûr, ô mon âme, de servir le Roi du ciel que les princes de la terre. Ceux-ci triomphent aux dépens de leurs sujets, et souvent ils laissent sans récompense de vaillants

[1] Ps. 30. 20.

[2] Apoc. 2. 10.

soldats qui leur ont moissonné des palmes : au lieu que Dieu tient compte des moindres services et qu'il n'y a aucun de ses serviteurs qu'il ne couronne lui-même.

O mon Jésus, vous avez bien raison de dire *que votre joug est agréable, et votre fardeau léger* [1]. On sent à peine le poids des armes qu'on porte pour vous, on est soutenu par votre grâce dans les combats, on y est assuré de la victoire, pour peu qu'on soit fidèle à vous suivre; et, quoique ce soit en vous et par vous que nous vainquions, vous voulez que nous partagions avec vous l'honneur du triomphe. Soyez éternellement béni de cette aimable condescendance, et faites-en si clairement connaître les charmes à tout le monde, qu'il n'y ait personne qui ne mette toute sa gloire et tout son bonheur à vous suivre.

III. POINT.

Je soumettrai les nations à celui qui aura vaincu; il sera revêtu de blanc; je le ferai asseoir avec moi sur mon trône [2]. Voilà la consommation du triomphe des saints. Ils ont été humiliés ici-bas, et ils seront, dans le ciel, sur la tête des superbes qui les ont autrefois méprisés. Au lieu des habits pauvres et modestes qu'ils ont portés, ils seront revêtus, comme des triomphateurs, d'une robe tout éclatante de lumière. Parce qu'ils ont aimé l'obscurité et qu'ils ont choisi le lieu le plus bas, le Tout-Puissant les tirera de la poussière et les élèvera jusqu'à son trône, où il les couronnera de sa propre gloire, et les rendra heureux par la participation de sa félicité même.

[1] Matth. 11. 30. [2] Apoc. 2. 26. Apoc. 3. 21.

O gloire incomparable, ô incompréhensible bonheur! ô bienheureux sort de ceux qui ont résisté constamment aux tentations du démon, qui ont mortifié et vaincu leur chair, qui ont méprisé le faste et la grandeur du monde! Quelle est leur paix, leur douceur, leur élévation dans le ciel!

O mon Dieu, que vos amis sont honorés, et que leur empire est puissamment affermi [1]*!* Quelle joie pour eux de se voir tout brillants de gloire et portés jusqu'au trône de votre adorable majesté! Qu'ils auront de joie dans l'éternité de vous avoir été fidèles, d'avoir suivi l'étendard de votre Fils, d'avoir combattu les ennemis de sa gloire et de la vôtre, d'avoir aimé comme lui et avec lui les humiliations, la pauvreté et les souffrances! Ce sont là vos livrées, ô mon Jésus! je n'ai point d'autre ambition au monde que de les porter jusqu'au dernier jour de ma vie, malgré mes répugnances et mes inclinations naturelles. Je vous les demande de tout mon cœur, et je suis bien assuré que si j'ai l'avantage d'en être paré pendant ma vie, je serai revêtu pendant l'éternité des ornements de votre gloire.

SAINT SIMON ET SAINT JUDE, APOTRES

28 OCTOBRE.

I. POINT.

Quels ont été les fruits de leurs travaux apostoliques.

L'Église a sagement uni ces deux apôtres dans une même fête, leurs travaux apostoliques et les

1 Psal. 138. 17.

fruits qu'ils ont produits ayant presque été les mêmes. Ils ont parcouru l'un et l'autre de vastes régions; l'un la Mésopotamie, l'autre l'Égypte, et tous deux ensemble le grand empire de la Perse; jetant partout la semence évangélique, faisant partout d'amples moissons, engendrant à Jésus-Christ une infinité d'enfants spirituels. Heureuse union de ces deux grands saints, animés du même zèle, enflammés de la même charité, et à qui le même amour de Jésus-Christ inspirait le même courage dans les fatigues qu'ils eurent à essuyer, dans les persécutions qu'il leur fallut souffrir, et dans les difficultés qu'ils rencontrèrent. C'était comme des charbons qui s'allumaient l'un l'autre, et que les eaux des tribulations ne purent jamais éteindre.

Unissez de même, ô mon Dieu, les hommes apostoliques, que vous chargez du soin de travailler à la conversion des âmes. Donnez-leur le même esprit, les mêmes sentiments, les mêmes desseins, dans l'exercice de leur important emploi. Ils s'animeront les uns les autres; rien ne pourra ni leur résister ni les rebuter; vous en serez glorifié, Seigneur, et votre Évangile sera prêché avec un succès qui fera honneur à toute l'Église.

Ministres de Jésus-Christ, voulez-vous entretenir ensemble cette bonne intelligence si nécessaire à l'édification et au salut des peuples? ne cherchez que Dieu seul, dépouillez-vous de tout intérêt particulier; de sorte que chacun de vous puisse dire avec l'Apôtre : Je travaille, *en cherchant non pas ce qui est de ma propre utilité, mais ce qui est utile à plusieurs pour leur salut* [1].

[1] I Cor. 10. 33.

II. POINT.

Quelles sont les causes du grand fruit qu'ils ont fait.

On ne peut pas disconvenir que les grands miracles qu'opéraient ces deux saints ne leur donnassent de l'autorité, ne soutinssent leur ministère et ne contribuassent au fruit de leur prédication; mais le miracle de leur vie, selon saint Jean Chrysostome, en était une cause encore plus efficace. Les peuples auxquels ils annonçaient la foi, surpris du généreux refus qu'ils firent des biens et des honneurs que leur offrait le roi de Babylone; de l'austérité de leurs jeûnes jusque dans la cour de ce prince, où, au lieu des mets délicieux qu'il leur envoyait de sa table, ils ne se nourrissaient que de pain; de leur patience invincible dans les mauvais traitements que leur faisaient quelques païens animés par les prêtres des idoles, et de l'admirable charité qu'ils exerçaient envers leurs plus cruels ennemis, auxquels ils obtinrent la vie par leurs prières et par leurs larmes; ces peuples, dis-je, tout barbares qu'ils étaient, persuadés qu'une religion qui enseignait de si rares vertus ne pouvait être que la véritable, venaient en foule l'embrasser, et se soumettaient sans résistance au joug de l'Évangile.

C'est là ce qui fait triompher notre sainte foi de l'infidélité, de l'erreur et du libertinage. Une vie sainte en celui qui l'annonce, le mépris qu'il fait du monde, son humilité, sa patience, sa charité, voilà les armes auxquelles rien ne résiste. Depuis la naissance de l'Église, les ouvriers évangéliques

s'en sont servis avec succès pour établir la religion; et ce sont les mêmes qui la soutiennent encore aujourd'hui. Tant que les ministres de Jésus-Christ les emploieront, ils confondront les vices, ils convertiront les pécheurs, et ils sanctifieront les peuples. C'est à vous de les leur mettre en main, Seigneur; il y va de vos intérêts, il s'agit de votre cause; donnez-leur les vertus nécessaires à la grande œuvre que vous leur avez confiée; renouvelez en leur faveur la prière que vous fîtes autrefois à votre Père en faveur de ceux dont ils sont les successeurs : *Mon Père, sanctifiez-les en vérité* [1].

III. POINT.

Quelles ont été leurs récompenses.

Si les paroles du prophète royal ont jamais été vérifiées, c'est particulièrement dans nos deux apôtres: *Nimis honorati sunt amici tui, Deus.* Oui, mon Dieu, vous les avez honorés, je ne dis pas à proportion de leurs services; mais les honneurs dont vous les avez comblés n'ont point de bornes : 1° vous les avez rendus victorieux du paganisme, malgré toutes les puissances de l'enfer; 2° formidables aux démons, qui fuyaient d'eux-mêmes à leur approche, et qui sortaient des corps dont ils avaient pris possession; 3° puissants en œuvres miraculeuses, qui les faisaient regarder avec admiration; 4° dignes enfin de l'honneur et de la couronne du martyre.

Comparons les récompenses que Dieu donne à ses serviteurs, avec celles que le monde promet à ses partisans. Je dis qu'il leur promet, et non pas

[1] Joan. 17. 17.

qu'il leur donne; car c'est un séducteur, qui pour l'ordinaire ne donne point ce qu'il promet. Mais je veux qu'il s'acquitte de ses promesses, et que les effets répondent à sa parole. Eh bien, esclaves infortunés, qui servez un si mauvais maître, qu'en recevrez-vous, en récompense de vos services? Des honneurs frivoles, une vaine fumée, des biens périssables, qui vous seront peut-être enlevés demain, et qui ne vous seront à la mort de nul usage : au lieu que si vous serviez le Seigneur de toutes choses, pour qui seul vous êtes créés; comme il est le plus fidèle, le plus grand et le meilleur de tous les maîtres, vous trouveriez, en le servant, une gloire véritable, une paix mille fois préférable à toutes les douceurs de la terre, des biens solides, que nul accident, et que la mort même ne saurait vous ravir.

LE BIENHEUREUX ALPHONSE RODRIGUEZ

FRÈRE COADJUTEUR DE LA COMPAGNIE DE JÉSUS

30 OCTOBRE

Il s'est humilié et s'est rendu obéissant jusqu'à la mort. Philip. 2. 8.

I. POINT.

Considérez que le bienheureux Alphonse, lorsqu'il entra dans la vie religieuse, comprit qu'il devait pratiquer une obéissance parfaite, à l'exemple du Sauveur, *obéissant jusqu'à la mort de la Croix.* Son obéissance eut trois qualités éminentes. D'abord elle fut universelle. Elle embrassa toutes les règles de son Institut et tous les moments de sa vie : il ne

s'en croyait exempté ni par les maladies, ni par son grand âge; il ne cherchait aucun adoucissement et arrivait toujours des premiers aux exercices de sa communauté. Il a mérité cet éloge dans sa vie: *Il n'y aura pas un seul iota ou un seul point de la loi qui ne soit accompli* [1].

II. POINT.

Considérez que l'obéissance du bienheureux Alphonse fut complète dans la soumission de son jugement comme dans celle de sa volonté. Il eût regardé comme peu de chose d'obéir à la volonté de ses supérieurs s'il n'eût en même temps conformé son jugement au leur, pour qu'il y eût un parfait accord entre eux et lui-même. Il écoutait la voix de ses supérieurs comme il aurait écouté la voix de Jésus-Christ; de là venait la simplicité de son obéissance: il n'examinait pas si ce qu'on lui commandait était possible ou non. Ses supérieurs lui ayant ordonné de partir pour les Indes, il se rendit immédiatement au port. Et le religieux envoyé pour le rappeler lui ayant demandé comment il comptait traverser la mer : « S'il y avait eu un navire, dit-il, j'y serais monté; sinon je serais entré dans la mer. » Que cet exemple nous fasse rougir des révoltes de notre volonté et des opiniâtretés de notre jugement dans l'exercice de l'obéissance.

III. POINT.

Considérez que l'obéissance du bienheureux Alphonse fut héroïque. Il la préféra à tout : 1° à sa réputation, aimant mieux passer pour un insensé que de transgresser la moindre règle; 2° à sa vie;

[1] Matth. 5. 8.

prenant, en esprit d'obéissance, des remèdes qu'il savait par expérience lui être nuisibles; 3° au bonheur même de recevoir Notre-Seigneur dans la sainte communion, quand ses supérieurs jugeaient convenable qu'il s'en privât, quoique la communion lui fût plus chère que la vie. Admirons cette vertu si parfaite, et comprenons ce qu'elle nous vaudra à nous-mêmes de sainteté et de gloire si nous travaillons sérieusement à l'imiter.

FÊTE DU SAINT ROSAIRE

PREMIER DIMANCHE D'OCTOBRE.

I. POINT.

Le plus puissant motif que nous ayons d'honorer et d'aimer la sainte Vierge, c'est que la très-sainte Trinité a pour elle plus d'estime et plus d'amour que pour tous les anges et pour tous les bienheureux; parce qu'elle a plus de sainteté elle seule que tout ce qu'il y a d'anges et de bienheureux dans le ciel. Toutes les personnes adorables de la Trinité ont des relations toutes particulières avec elle. Le Père éternel la considère singulièrement comme sa fille; le Fils l'honore comme sa Mère, et le Saint-Esprit l'aime comme son Épouse. Le Père éternel l'a jugée digne de porter le Verbe incarné dans son sein; le Verbe n'a pas dédaigné d'y demeurer pendant neuf mois; et l'Esprit-Saint, la couvrant de son ombre, a opéré en elle ce mystère ineffable.

Mon Dieu, que de mérite et que de sainteté dans la très-sainte Vierge, pour avoir ainsi charmé le cœur du Seigneur, et pour avoir été trouvée digne

d'une si étroite alliance avec lui! La voyant si élevée dans l'estime du Créateur, et chérie si tendrement par Celui dont l'amour est la règle de toutes les affections justes et raisonnables, pouvons-nous craindre d'excéder dans les honneurs que nous lui rendons, et dans l'amour que nous avons pour elle? Quelle gloire pour nous de pouvoir conformer nos sentiments, nos inclinations et notre zèle envers la Reine du ciel et de la terre, aux sentiments, aux inclinations et au zèle des trois personnes de la très-sainte Trinité!

O digne Fille du Père! ô glorieuse Mère du Fils! ô incomparable Épouse du Saint-Esprit! que peut faire une pauvre créature comme je suis, pour vous honorer, vous à qui le Seigneur de toutes choses a fait tant d'honneur, sinon de vous féliciter de vos grandeurs, de vous louer de vos éclatantes vertus, et de vous supplier très-humblement d'agréer les hommages que je vous rends avec le plus profond respect et la plus tendre dévotion?

II. POINT.

Ce qui doit nous exciter à servir la sainte Vierge avec le plus parfait dévouement, c'est que nous suivons en cela la conduite de l'Église, à qui le Saint-Esprit a inspiré de lui rendre une espèce de culte, beaucoup moindre à la vérité que celui qu'elle rend à Dieu, mais aussi beaucoup supérieur à celui dont elle révère les saints; ceux-ci n'étant que les serviteurs de Dieu et les courtisans du ciel, au lieu que Marie est la Mère du Créateur, et, en cette qualité, la souveraine Princesse des anges et des hommes. De là tant de temples augustes consacrés à Dieu sous le nom et l'invocation de Marie; tant de fêtes

instituées en son honneur; un jour de chaque semaine qui lui est singulièrement dédié; et une infinité d'autres témoignages de piété, par lesquels l'Église universelle apprend à ses enfants que, de toutes les pures créatures, la bienheureuse Vierge est sans comparaison la plus digne de leur service et de leurs hommages.

Entrons, ô mon âme, dans l'esprit de l'Église; souvenons-nous qu'avec les principes de la religion elle nous a fait sucer la dévotion envers la sainte Vierge, et qu'après les devoirs envers Dieu elle ne nous recommande rien de plus instamment que le culte de sa Mère. Faisons une profession particulière d'être ses serviteurs, et suivons en cela l'exemple que nous ont donné tant de saints docteurs qui ont rempli leurs écrits de ses louanges.

Oui, mon Dieu, je suis à vous comme à mon souverain Seigneur; j'y suis par le titre de la plus essentielle dépendance; et c'est parce que je suis à vous, que je suis obligé d'être à celle que vous avez choisie pour être la Mère de votre Fils et la Reine de l'univers. Oui, *je suis votre serviteur et le fils de votre servante* [1]. C'est la qualité qu'elle a prise au moment même que vous l'honoriez de la maternité divine; et je veux lui appartenir en qualité du plus humble et du plus dévoué de ses serviteurs.

III. POINT.

En qui devons-nous avoir une entière confiance, sinon en celle dont le pouvoir est sans bornes, et la bonté pour nous sans mesure? Telle est la très-sainte Vierge. Elle est toute-puissante, en qualité

[1] Ps. 115. 16.

de Mère du Sauveur, qui ne saurait rien refuser à son intercession; elle est toute pleine de bonté envers nous, en qualité de notre Mère, infiniment sensible à nos besoins. Pourrait-elle nous voir, cette tendre Mère, attaqués par les démons, assiégés d'ennemis visibles et invisibles, exposés à mille périls, marchant sur le bord du précipice, et en danger de tomber dans l'abîme éternel, sans nous prêter la main, si nous avons véritablement recours à elle? Et Jésus, son aimable fils, son fils tout-puissant, ce fils qu'elle a si tendrement aimé, pourrait-il rebuter la prière qu'elle lui adressera en notre faveur, quand elle lui montrera le sein qui l'a nourri?

Non, non, très-sainte mère, nous ne manquerons de rien si nous ne manquons pas de confiance en vous. Nous trouverions dans votre sein, si nous y portions nos faiblesses, nos peines, nos frayeurs, nous y trouverions la force, la consolation, l'assurance et les secours dont nous avons besoin. Nous nous y mettons donc nous-mêmes dans votre sein maternel, avec l'abandon le plus tendre et le plus absolu, ô *Mère de miséricorde, notre vie* [1], notre espérance après Dieu, notre avocate auprès de lui. Jetez sur nous des regards favorables, exercez en notre faveur votre bonté maternelle, et, après nous avoir honorés de votre protection en cet exil, obtenez-nous de votre cher fils la grâce de le voir éternellement dans la céleste patrie.

[1] In Antiphon. *Salve, Regina.*

LES QUINZE MYSTÈRES DU SAINT ROSAIRE

MYSTÈRES JOYEUX.

1 L'Incarnation de Notre-Seigneur Jésus-Christ dans le sein de la bienheureuse Vierge Marie.
2 La visite de la sainte Vierge à sainte Élisabeth.
3 La naissance de Notre-Seigneur Jésus-Christ dans l'étable de Bethléhem.
4 La présentation de Notre-Seigneur Jésus-Christ au temple et la purification de la sainte Vierge.
5 Notre-Seigneur Jésus-Christ retrouvé dans le temple.

MYSTÈRES DOULOUREUX.

1 La sueur de sang de Notre-Seigneur Jésus-Christ au jardin des Oliviers.
2 La flagellation de Notre-Seigneur Jésus-Christ.
3 Le couronnement d'épines de Notre-Seigneur Jésus-Christ.
4 Notre-Seigneur Jésus-Christ porte sa croix en montant au Calvaire.
5 Le crucifiement de Notre-Seigneur Jésus-Christ.

MYSTÈRES GLORIEUX.

1 La résurrection de Nôtre-Seigneur Jésus-Christ.
2 L'Ascension de Notre-Seigneur Jésus-Christ.
3 La descente du Saint-Esprit sur les apôtres.
4 L'Assomption de la sainte Vierge au ciel.
5 Le couronnement de la sainte Vierge dans le ciel.

FÊTE DE LA MATERNITÉ DE LA SAINTE VIERGE

DEUXIÈME DIMANCHE D'OCTOBRE.

I. POINT.

Le Verbe éternel pouvait venir au monde, comme Adam, avec un corps d'une juste grandeur : il a

mieux aimé y venir comme les autres hommes et prendre un corps d'enfant, dans les entrailles d'une mère. Notre perte ayant commencé par un homme et par une femme, il voulait que notre salut s'opérât de même, en se faisant homme, et prenant une femme pour sa mère. D'ailleurs il honorait par là les deux sexes, et, s'assujettissant à l'empire maternel, il nous donnait déjà l'exemple de l'humilité qu'il venait nous enseigner.

Quelle admirable providence de notre Dieu! Quel honneur à notre nature! Quelle instruction pour nous, et quel motif de confiance!

En choisissant, ô mon Dieu, la sainte Vierge pour la mère de votre Fils, vous avez bien marqué le sincère désir que vous avez de nous sauver. Vous nous avez donné un médiateur souverain et une avocate toute-puissante auprès de vous. Comme vous ne sauriez vous défendre de leurs sollicitations en ma faveur, je remets entre leurs mains tous les intérêts de mon salut et de ma perfection.

O Verbe divin, que vos condescendances envers nous sont admirables, d'avoir voulu que votre mère fût la nôtre, et qu'elle nous servît de médiatrice auprès de vous, comme vous êtes vous-même notre médiateur auprès de votre Père! Que cette invention de votre amour est capable de modérer nos frayeurs! Si nous appréhendons de paraître en présence du Père éternel, dont nous avons si souvent irrité la colère par nos péchés, nous n'avons qu'à nous jeter à vos pieds pour nous mettre à l'abri de sa justice; et si votre qualité de juge nous laisse encore de la crainte, nous avons de quoi nous rassurer, en nous adressant à votre mère, qui n'a que des rapports de clémence à notre égard. Nous espérons que vous

nous serez favorable, quand nous y serons présentés par cette incomparable Protectrice.

II. POINT.

Entre toutes les femmes sur lesquelles le Père éternel pouvait jeter les yeux pour donner une mère à son Fils, il les arrêta uniquement sur Marie, et c'est elle seule qu'il honora de cette auguste qualité. Cette préférence fut en elle la source d'une infinité de grâces et d'insignes prérogatives, qui en sont comme les apanages et qui en doivent être les suites.

Mais pourquoi le Seigneur l'a-t-il préférée à tant d'autres? L'humble Marie n'eut garde d'attribuer cette glorieuse distinction à ses mérites. C'est, dit-elle, qu'*il a regardé la bassesse de sa servante... c'est pour cela qu'il a fait de grandes choses en moi,* ayant trouvé dans mon néant un sujet propre à faire éclater sa puissance: *que son saint Nom en soit loué*[1].

Prenons part, ô mon âme, aux grandeurs de la sainte Vierge, et lui en faisons nos conjouissances, en lui disant: Nous vous félicitons, Vierge incomparable, de l'éminente dignité à laquelle le Seigneur vous élève: mais daignez vous souvenir qu'elle vous engage à être la mère et l'avocate des pécheurs, puisqu'ils ont été l'occasion de votre élévation. Montrez que vous êtes et leur mère, en leur obtenant de la divine miséricorde le pardon de leurs péchés, et leur avocate, en plaidant leur cause au tribunal de votre fils.

[1] Luc. 1. 48, 49.

III. POINT.

Le Fils unique de Dieu, ayant choisi la sainte Vierge pour sa mère, la prédestina, en conséquence de ce choix, pour être la plus sainte et la plus élevée en mérites de toutes les pures créatures; et, voulant opérer dans le temps les merveilles de son éternelle prédestination, il la combla, au premier instant de sa conception, de toutes les grâces qui étaient convenables à la dignité de mère de Dieu. Saint Jérôme nous assure que toutes celles qui ont été partagées dans les âmes de tous les justes se sont trouvées réunies en Marie, parce qu'elle devait être mère de Jésus, qui est l'auteur de toutes les grâces [1]. *Le Saint des saints a voulu sonctifier sa demeure* [2], et il n'a pas permis que celle où il devait reposer comme dans son tabernacle fût souillée de la moindre tache. L'ombre seule du péché l'aurait rendue peu digne d'être la mère de Celui qui est la pureté même. C'était une bienséance que le Verbe incarné ayant en tant que Dieu un Père essentiellement pur, il eût aussi en tant qu'homme une mère exempte de toute souillure, et qui ne cédât en pureté qu'à Dieu et à son fils Jésus-Christ.

Très-adorable Trinité, je vous bénis des inestimables faveurs que vous avez faites à la sainte Vierge. Père éternel, soyez loué à jamais d'avoir donné à votre Fils unique une si digne mère. Soyez glorifié, Verbe éternel, de vous être préparé un si saint temple. Je vous remercie, Esprit sanctificateur, de l'avoir ornée si libéralement de vos dons.

[1] T. IV. Serm. *de Assumpt.* [2] Ps. 45. 5.

O sainte Vierge, je ne puis assez exprimer la joie lont je suis pénétré de vous voir ainsi prévenue le tant de grâces, et toute brillante, dès votre coneption, des lumières du divin Soleil qui doit haiter en vous et qui n'a pas souffert en vous la noindre tache. Faites luire sur nous quelqu'un de os rayons, glorieuse Mère; dissipez nos ténèbres, t ne permettez jamais que nous habitions dans les mbres de la mort. Nous avons au dehors des enemis qui n'ont jamais osé vous approcher; au edans, une concupiscence dont vous n'avez jamais essenti les ardeurs : nous espérons de votre crédit t de votre bonté la victoire des uns et la modéraon de l'autre; afin qu'ayant imité ici-bas votre ainteté, nous ayons part aux récompenses dont ous êtes couronnée dans le ciel.

FÊTE
DE LA PURETÉ DE LA SAINTE VIERGE

TROISIÈME DIMANCHE D'OCTOBRE.

I. POINT.

Les richesses du cœur de Marie. Prosternez-vous vant le saint cœur de Marie, cette arche vivante la nouvelle alliance, et dans le silence de l'adiration et de l'amour contemplez, avec tous les ints, la largeur, la longueur, la hauteur et la prondeur de cet immense abîme de la grâce. Sa grâce t le don de Dieu par excellence; nous ne devons s voir seulement en elle la beauté de toutes les rtus, mais encore la beauté de l'esprit et l'âme

de notre âme; c'est elle seule qui nous peut rendre agréables à Dieu; et Dieu la donne toujours à chacun des hommes avec mesure. Or elle a été répandue en Marie dans toute sa plénitude; elle a égalé en cette divine Vierge, selon saint Grégoire, dès le premier moment de sa conception la sainteté de tous les anges et de tous les saints. Car Marie a été prédestinée non pas seulement à être la reine du ciel, mais encore à être la mère même de Dieu. C'est Dieu qui s'est préparé et orné un sanctuaire dans son cœur. Quelle beauté! quelle richesse! quelle perfection! que de vertus! que de sainteté! Aussi le cœur de Jésus et le cœur de Marie ne sont qu'un seul cœur : mêmes pensées, mêmes volontés, mêmes actions. Aussi son cœur ravit-il le cœur du Roi des rois, et la cour céleste ne se lasse-t-elle pas de le contempler.

II. POINT.

La fécondité de la grâce dans le cœur de Marie. Les richesses de ce cœur ne sont pas stériles; elle les amasse, elle les garde pour les distribuer. On la nomme la mère de la divine grâce, parce qu'elle a donné au monde l'auteur même de la grâce, et aussi parce que nous devons *tous recevoir de sa* plénitude. Les saints docteurs la comparent à la mer, source et réservoir de toutes les eaux qui fécondent la terre : Marie est le réservoir et le canal des grâces de son divin Fils. Comprenez comment c'est un besoin du cœur de Marie de faire du bien, comment on le glorifie en se confiant en lui, comment on le réjouit en recourant à sa clémence. Demandons-lui avant toutes choses le premier des biens, le bien de tous les autres, la grâce sancti-

fiante. Travaillez à la recouvrer, si vous aviez eu le malheur de la perdre; et si vous la possédez, faites-la croître sans cesse. Riche ou pauvre, approchez du Cœur sacré de Marie, vrai trésor de la grâce, et puisez sans cesse à cette source intarissable.

LA TOUSSAINT

1er NOVEMBRE.

I. POINT.

La première chose à considérer dans les saints, c'est la miséricorde et la libéralité que Dieu a exercées envers eux dans le choix gratuit qu'il en a fait, et dans les voies admirables par lesquelles il les a conduits à la gloire. L'Apôtre nous expose tout ce que le Seigneur a fait en leur faveur, par ces paroles : *Ceux qu'il a prédestinés pour être conformes à l'image de son Fils, il les a appelés; ceux qu'il a appelés, il les a justifiés; et enfin ceux qu'il a justifiés, il les a placés dans le séjour de la gloire* [1].

Admirons, ô mon âme, toute la suite de la prédestination des saints, pour les en féliciter et pour en louer le Seigneur. *C'est par sa seule bonté, et par les mérites de son Fils unique, qu'il les a élus pour être saints devant ses yeux* [2], et qu'il les a distingués, pour en faire *des vases de miséricorde et faire éclater en eux les richesses de sa grâce* [3]. En vertu de cette élection, les ayant créés dans le temps, pendant que des peuples entiers

[1] Rom. 8. 29, etc.
[2] Ephes. 1. 6.
[3] Rom. 9. 23.

étaient dans les ténèbres de l'ignorance et dans la corruption du péché, il les a singulièrement éclairés des lumières de la foi, il les a sanctifiés par sa grâce, il les a comblés de ses dons, il les a conduits comme par la main dans le chemin du salut, et il a choisi le moment favorable pour les faire passer heureusement des misères d'ici-bas dans la félicité de l'autre vie.

O âmes bienheureuses, sur qui le Créateur a jeté les yeux de sa miséricorde, et qu'il a prévenues des bénédictions de sa douceur avec une bonté si spéciale! Soyez béni à jamais, ô mon Dieu, des grâces extraordinaires dont vous les avez favorisées, et de celles que vous avez daigné répandre jusqu'ici sur moi avec un amour d'autant plus charmant, que je les méritais moins. Couronnez dans votre indigne serviteur l'ouvrage de votre grâce, que vous avez si miséricordieusement commencé; et, puisque vous m'avez mis au monde pour être saint, donnez-moi des secours si efficaces et si puissants, que je parvienne enfin à la sainteté à laquelle vous m'avez appelé.

II. POINT.

Considérons secondement avec quelle fidélité les saints ont répondu à la vocation de Dieu, en suivant constamment les routes que Notre-Seigneur leur a marquées par ces paroles : *Si quelqu'un désire de venir après moi, qu'il se renonce lui-même, qu'il porte sa croix, et qu'il me suive* [1]. Car ils ont excellé dans l'abnégation d'eux-mêmes, dans la mortification de leur amour-propre, et dans une

[1] Matth. 16. 24.

haine implacable de leur chair. Ils ont porté tous les jours de leur vie la croix de leur bon Maître, par la patience dans les travaux, par la fidélité dans les épreuves, et par l'invincible courage avec lequel ils ont résisté au démon, au monde et à la chair, dont ils ont si glorieusement triomphé sous l'étendard de Jésus-Christ, qu'ils ont suivi jusqu'à la mort.

Je veux arriver au même terme où sont parvenus les saints : ai-je soin de prendre les voies qu'ils ont prises? Marchons-nous avec eux, ô mon âme, dans le royal chemin de la Croix, par un renoncement général aux satisfactions de nos sens, aux inclinations vicieuses de notre appétit, et aux désirs déréglés de notre volonté? Quelle croix avons-nous portée jusqu'ici? A quelle maxime de l'Évangile avons-nous conformé notre conduite? Sommes-nous morts au péché, aux imperfections, à la nature, pour ne vivre qu'à Jésus-Christ? Pouvons-nous dire avec l'Apôtre, comme l'a dit après lui cette multitude infinie de saints : *Je vis; non, ce n'est pas moi qui vis, c'est Jésus-Christ qui vit en moi* [1].

Que je suis confus, Seigneur, de répondre si mal à la sainte vocation dont vous m'avez honoré, et à l'amour infini que vous avez eu pour moi! Je me réjouis et je vous glorifie quand je vois la ferveur avec laquelle les saints ont fourni leur carrière; mais je rougis de la tiédeur et de la lâcheté avec laquelle je marche en celle que vous m'avez ouverte par votre grâce. Je ne perds pas cependant courage; j'espère que cette même grâce qui m'a

1 Galat. 2. 20.

mis sur les voies de la justice m'y fera courir dès aujourd'hui pour réparer le temps que j'ai perdu, et remplir, par une diligence extraordinaire, la mesure de perfection à laquelle vous m'avez destiné de toute éternité.

III. POINT.

Considérons enfin les faveurs dont il a plu à Dieu de récompenser ses saints dans cette vie et dans l'autre, suivant la promesse qu'il en a faite en ces termes : *Je glorifierai celui qui me glorifiera* [1]. En effet, il les glorifie avant la mort, par l'éclat dont il fait briller leur mérite, quelquefois aux yeux des hommes, et toujours aux yeux des anges, auxquels il les donne en spectacle. Il les glorifie à la mort, où il les rend victorieux de toutes les puissonces de l'enfer, et où il leur fait déjà goûter les plaisirs du ciel. Il les glorifie après leur mort dans l'Église militante, par les honneurs qu'il y fait rendre à leur mémoire, à leurs images, à leurs ossements et à leurs cendres; mais principalement dans l'Église triomphante, où il les fait asseoir sur des trônes éclatants, et où lui-même, comme il le dit par la bouche d'Isaïe, leur *est une couronne de gloire et de joie* [2].

O mon âme, à quoi pensons-nous? et comment ne travaillons-nous pas à acquérir la sainteté, par où nous pouvons mériter une si glorieuse récompense? Si nous sommes passionnés pour la gloire, pour les grandeurs, pour les rangs illustres, que ne pratiquons-nous les vertus qui nous en rendent dignes? Où trouverons-nous des hommes plus éle-

[1] I Reg. 2. 30. [2] Isa. 28. 5.

vés en honneur que le sont les amis de Dieu? Il ne tient qu'à nous d'être de leur nombre, il ne faut que suivre leurs exemples; et pourquoi ne les suivrions-nous pas, ayant les mêmes grâces qui nous soutiennent, et les mêmes récompenses qui nous attendent?

O Dieu éternel, qui êtes *grand et admirable dans vos saints* [1], je vous rends mille actions de grâces pour les merveilles que vous avez opérées en eux, et pour l'éminente gloire où il vous a plu de les élever. Plus le nombre en sera grand, plus vous en serez glorifié, Seigneur, et vous le serez surtout quand vous élèverez de la poussière de méprisables vers de terre, tels que je suis, pour les faire monter sur des trônes de gloire avec les princes de l'empyrée. Vous avez fait tant de fois de pareils prodiges; *votre main n'est point raccourcie* [2], Seigneur : daignez encore exercer sur moi votre toute-puissante miséricorde, en faisant d'un lâche esclave un serviteur fidèle; afin qu'après vous avoir servi, comme ont fait les saints, dans la justice et dans la vérité tous les jours de ma vie, j'aie le bonheur de vous posséder avec eux dans tous les siècles.

LE JOUR DES MORTS

2 NOVEMBRE.

Comme au samedi de la XXIVe *Semaine après la Pentecôte, page* 212.

[1] Psal. 67. 36. [2] Isa. 59. 1.

SAINT CHARLES

4 NOVEMBRE.

I. POINT.

Il s'est offert à Dieu en qualité de victime.

On ne peut mieux honorer le Seigneur que par les sacrifices. Ceux qu'a faits saint Charles à sa divine majesté, dont il se fit la victime, ont été très-parfaits. Il lui a sacrifié ses biens, son corps et son esprit. 1° La mort de son frère le mettait en droit de posséder les honneurs et les biens considérables de son illustre et puissante famille. Loin de se mettre en état d'en jouir, il s'engagea dans les ordres sacrés, malgré l'opposition de ses proches, auxquels il fit assez comprendre par cette démarche le dessein qu'il avait pris de renoncer à toutes les grandeurs et à toutes les espérances du siècle pour l'amour de Jésus-Christ. 2° A ce premier sacrifice il ajouta celui de son corps par une inviolable chasteté, qu'il conserva dans toute sa perfection; par l'usage des plus affreuses austérités, qu'il pratiqua jusqu'à la mort; s'étant interdit le feu dans la plus rude saison; ne prenant qu'un sommeil fort court, encore n'était-ce pas sur un lit, n'en ayant d'ordinaire point d'autre qu'une natte, ou un simple ais, ou la terre dure; vivant seulement de pain et d'eau; passant souvent à jeun les jours entiers dans le travail, sous les ardeurs d'un soleil brûlant; revêtu d'un cilice: austérités qu'il redoubla dans sa dernière retraite au mont Véral, et qui lui causèrent

une fièvre ardente, qui acheva de consumer la victime. 3° Mais ce fut surtout son esprit, dont il fit le sacrifice à Dieu par l'application la plus vive à ce qui regardait uniquement sa gloire et son service; donnant à l'oraison le temps le plus considérable du jour et de la nuit, et demeurant, surtout à la fin de sa vie, les sept et les huit heures immobile, prosterné en présence de Notre-Seigneur. Telle fut la vie ou, pour mieux dire, telle fut la mort continuelle de ce saint cardinal. C'était une victime qui ne soupirait qu'après son immolation, et qui en avançait le moment, autant qu'il lui était permis, par les rigueurs étranges qu'il exerçait sur lui-même.

Ces seuls termes de victime et d'immolation vous effraient, chrétiens délicats : ils ne font cependant qu'exprimer un devoir indispensable à quiconque fait profession du christianisme. Saint Paul n'appréhendait pas d'épouvanter les nouveaux fidèles, lorsqu'il leur déclarait l'obligation, que leur imposait le baptême, de détacher leur cœur des biens du monde, de crucifier leur chair, et d'appliquer leur esprit sans relâche à la prière. Il ne les obligeait pas, à la vérité, de porter l'état de victime jusqu'où l'a porté saint Charles : mais il les conjurait de se mortifier assez pour être des hosties vivantes qui pussent plaire à Dieu, et qui fussent dignes d'être offertes à sa divine majesté. *Obsecro vos, Fratres, per misericordiam Dei, ut exhibeatis corpora vestra, hostiam viventem, Deo placentem, etc.* C'est ce que pratiquaient ces fervents chrétiens. Et pourquoi prétendrions-nous nous en dispenser, ô mon Dieu? La lâcheté des derniers siècles aurait-elle prescrit contre un devoir si légitime?

Non, il faut l'avouer, Seigneur, il subsiste dans toute sa rigueur; et la résolution que nous prenons de nous en acquitter nous fait espérer de vos bontés les grâces qui nous sont nécessaires pour la garder avec fidélité.

II. POINT.

Il est le père des pauvres.

La charité envers les misérables fut comme héréditaire à saint Charles. Il en reçut dès son enfance les leçons et les exemples de son père, qui ne prenait jamais de repas qu'il n'eût nourri des pauvres, envers lesquels il était libéral jusqu'à la prodigalité. Saint Charles ne fut pas moins prodigue envers eux. A peine avait-il atteint l'âge de douze ans, qu'il leur distribuait de sa propre main les revenus des bénéfices dont il était déjà pourvu. Il fit bien plus depuis : car une principauté lui étant échue, il la vendit quarante mille écus d'or, qu'il répandit dès le jour même sur tous les nécessiteux, aussi bien que vingt mille autres, qui lui furent légués peu de temps après. Il entretint, dans une année stérile, jusqu'à trois mille pauvres, auxquels il conserva la vie par ses largesses; et l'exemple qu'il donna à des personnes de qualité fut si puissant, que mêlant leurs aumônes aux siennes, plus de soixante-dix mille pauvres, réduits à la dernière nécessité, furent tirés, par ce fonds de charité, de la misère la plus extrême. Dans un temps de peste, il fit fondre son argenterie, et vendit jusqu'à ses meubles les plus nécessaires, pour subvenir aux besoins de ceux qui furent atteints de cette terrible maladie. Il fonda des hôpitaux aux malades, des

asiles aux filles orphelines, des colléges à la jeune noblesse; et tant qu'il eut quelque chose à donner, il ne permit jamais qu'aucun indigent sortît de chez lui sans avoir de quoi soulager son indigence. Enfin il arriva une fois que, s'étant épuisé à administrer les sacrements une grande partie du jour, étant retourné sur le soir, il ne se trouva rien chez lui pour son repas, tout ayant été distribué à des mendiants. Il en eut une véritable joie, plus content mille fois que Jésus-Christ eût été nourri dans la personne de ceux qui ont l'honneur d'être ses membres, que ne l'aurait été tout autre de faire un grand festin.

Vit-on jamais une plus prodigieuse charité? et peut-on la voir sans en être attendri? sans concevoir de l'amour pour les pauvres? sans se résoudre à leur donner au moins son superflu? Mon Dieu, qu'un tel exemple est bien capable d'amollir ou de confondre tant de cœurs durs, qui voient tous les jours des misérables sans être touchés de leurs misères! et qu'il doit bien surtout faire trembler ces hommes riches, dont l'avarice retient ou dont les folles dépenses absorbent ce que Dieu ne leur met en mains que pour le partager avec les pauvres!

III. POINT.

Il a été le bon pasteur de son troupeau, et le modèle accompli des évêques.

Saint Charles a rempli parfaitement tous les devoirs d'un bon pasteur, que Notre-Seigneur, qui est le souverain pasteur des âmes, nous a marqués dans son saint Évangile. 1o Il a marché devant ses brebis, par les exemples de vertus qu'il leur a

donnés. 2° Outre la nourriture corporelle qu'il avait soin de leur distribuer dans leurs besoins, il les nourrissait spirituellement de la divine parole dans ses sermons, et de la chair sacrée de Jésus-Christ dans l'Eucharistie. Il ne retournait d'ordinaire chez lui qu'à deux heures après midi, passant tout ce temps à prêcher, à administrer les sacrements, à visiter les hôpitaux, à y porter des paroles de consolation, et toute sorte de soulagements aux malades. 3° Il avait un art admirable de précautionner son troupeau contre les maladies de l'âme, et s'il en était atteint, de l'en guérir par des remèdes salutaires. Il fut surtout attentif à le préserver de la contagion de l'hérésie, que la proximité des pays infectés lui faisait craindre. Cette sainte sollicitude le fit passer sur les montagnes de la Suisse et des Grisons, pour y rechercher les brebis égarées de la maison d'Israël; ce qu'il fit avec des fatigues incroyables et avec un succès égal à ses travaux, en ayant ramené un grand nombre au bercail. 4° Mais où il donna les marques les plus signalées de sa charité héroïque, ce fut dans un temps de peste qui désola son diocèse. Il fut le premier à visiter, à consoler, à soulager indifféremment les personnes de tout âge et de toute condition qui en étaient frappées, n'appréhendant rien pour sa vie, qu'il exposait jour et nuit pour ses chères brebis; et ce redoutable fléau continuant, pour apaiser la colère de Dieu, qui appesantissait son bras sur sa bergerie, il ordonna une procession générale, où lui-même, nu-pieds, couvert de cilice, la corde au cou, chargé d'une pesante croix, il s'offrit au Seigneur, comme une victime publique pour les péchés de son peuple.

Mon Dieu, de quoi n'est pas capable un homme embrasé de charité? Qu'un prélat de ce caractère rend de gloire à Dieu, édifie l'Église et fait de bien dans son diocèse! Faut-il s'étonner après cela que saint Charles ait été tout-puissant sur l'esprit des Milanais, dont il était archevêque; qu'il leur ait fait quitter leurs habitudes vicieuses; qu'il ait aboli chez eux les usages profanes qui, par leur ancienneté, semblaient avoir prescrit contre les lois de l'Évangile; qu'il ait remis en honneur la piété, la religion, le sacerdoce, le fréquent usage des sacrements, et enfin qu'il doive être toujours regardé dans tout le monde chrétien comme le modèle accompli des vrais pasteurs? Ne cessez, Seigneur, d'en donner toujours de pareils à votre Église. C'est votre Épouse; vous en entretiendrez la beauté; vous en serez loué, béni et glorifié dans tous les siècles.

SAINT MARTIN

11 NOVEMBRE.

I. POINT.

Sa saintcté commence dans l'état de catéchumène et parmi les armes.

Considérons quels ont été les commencements de la sainteté de saint Martin, et pesons-en toutes les circonstances. 1° Elle commença dès le temps qu'il était encore catéchumène, lorsqu'il était à peine instruit de la doctrine chrétienne et des maximes de l'Évangile, parmi des soldats, la plupart païens, et dont les mœurs étaient très-corrompues. 2° Le

commencement en fut un acte héroïque de charité. N'ayant rien à donner à un pauvre qui lui demanda l'aumône que la cotte d'armes ou le manteau militaire dont il était couvert, il le coupa avec son épée et le partagea avec lui, se dépouillant d'une partie d'un habillement nécessaire, et s'exposant en cet état à la risée de toute l'armée. 3° A qui fit-il cette espèce d'aumône si étrange et si nouvelle? Ce fut à Jésus-Christ, qu'il découvrit avec les yeux de la foi, et qu'il aima dans la personne du pauvre. Le Sauveur lui-même en rendit témoignage, et sembla s'en glorifier; car apparaissant la nuit suivante avec ce demi-manteau : C'est, dit-il, Martin qui m'a couvert de cet habit, n'étant encore que catéchumène [1].

Voilà ce qu'a fait un soldat élevé dans le bruit des armes, qui n'avait encore reçu ni la grâce du baptême, ni toutes les instructions que nous recevons tous les jours dans le sein de l'Église. Il s'attendrit sur la nécessité d'un mendiant, et nous n'avons que de la dureté pour ces sortes de personnes. Il donne son nécessaire, et nous refusons notre superflu. Il méprise, en se dépouillant, les railleries du monde; et, plutôt que de nous y exposer, nous nous abstenons de mille actions de charité, qui feraient honneur à notre religion, et qui glorifieraient le Dieu que nous adorons. Ne nous souvenons-nous point de la menace que le Fils de Dieu lui-même nous a faite, qu'il rougira en présence de son Père de quiconque aura rougi de lui devant les hommes?

[1] Sulpit., *in ejus Vita*, 6. 2.

II. POINT.

Sa sainteté augmentée et perfectionnée dans l'épiscopat.

Il ne faut qu'une démarche généreuse, en matière de vertus, pour mériter de Dieu les grandes grâces avec lesquelles on avance à grands pas dans les voies de la perfection. Saint Martin ne fut pas plutôt baptisé, peu de temps après avoir fait cette action signalée, qu'il renonça au service des princes mortels, et s'engagea à celui de l'Immortel, le Roi de tous les siècles [1]. Sa sainteté, qui brilla d'abord d'une manière éclatante, lui attira l'estime et les bonnes grâces du célèbre saint Hilaire de Poitiers, des mains duquel ayant reçu les ordres sacrés, il fut bientôt trouvé digne du caractère épiscopal. Comme il ne l'accepta que par les ordres de la divine providence, il en reçut un accroissement de grâces qui en fit un des plus grands et des plus saints évêques de l'Église de France. Sa foi était si vive, qu'il faisait presque autant de miracles que les autres font d'actions; son espérance si ferme, qu'armé du signe de la croix il était intrépide au milieu des dangers, et se moquait de tous les efforts des démons; sa charité envers Dieu si ardente, qu'elle lui faisait désirer la mort pour être éternellement uni à lui; son oraison si continuelle, qu'au rapport de Sévère Sulpice [2] son esprit infatigable ne se donnait nul relâche dans ce saint exercice; son affection pour son peuple si tendre et si désintéressée, que le voyant en larmes dans la crainte de le perdre, il ne put refuser, comme

[1] I Tim. 17.

[2] Sulpit., *in Epist. ad Bassulam.*

on l'en conjurait, de faire à Dieu cette prière : Seigneur, si mes services sont encore de quelque utilité à votre peuple, je ne refuse pas de lui continuer mon travail.

Dans l'admiration de tant de vertus, écrions-nous avec l'Église : O l'homme incomparable, qu'on ne saurait assez louer; que les plus grands travaux n'abattirent point, que la mort elle-même n'était pas capable de vaincre; qui n'a ni appréhendé de mourir, ni refusé de vivre.

III. POINT.

Sa sainteté consommée et couronnée à la mort.

La sainteté n'a point d'autre mesure que la charité, selon saint Augustin. Le degré de l'une est le degré de l'autre; et comme une charité commencée est le commencement de la sainteté, une charité parfaite en est la consommation. C'est là l'état où se trouva saint Martin aux approches de la mort, qui fut pour lui une espèce de triomphe : car l'ennemi de Dieu et de ses saints s'étant alors fait voir à lui pour l'effrayer et pour troubler la tranquillité de son passage, l'humble et généreux serviteur de Jésus-Christ, plein de confiance en la divine miséricorde : *Que fais-tu là, mauvaise bête?* dit-il au démon; *malheureux, tu ne trouveras rien en moi*[1]. Satan, confus, disparut. Martin mourut plein de mérites et de vertus. Après avoir vécu pauvre et petit à ses yeux, tout le ciel célébra par des hymnes et des cantiques l'entrée triomphante qu'il y fit : *Martinus pauper et humilis cœlum dives ingreditur, hymnis cœlestibus honoratur.*

[1] Sulpit., *in Epist. ad Bassulam.*

Mon Dieu! l'heureux et le glorieux trépas! Qu'il est bien digne d'envie! tout le monde en convient. Que ne puis-je, dit-on, mourir de la mort des saints! Il faut, mon âme, pour autoriser un tel souhait, en faire un autre auparavant, en disant : Que ne puis-je vivre de la vie des justes! Que ne puis-je pratiquer les vertus qui ont fait leur consolation et leur assurance à la mort! Quand, à l'exemple de saint Martin, on a aimé et servi Jésus-Christ, qu'on s'est conformé à ses maximes, qu'on a porté ses livrées, qu'on a été humble et pauvre comme lui, on a des gages bien certains d'une bonne mort et d'une heureuse éternité.

SAINT STANISLAS KOSTKA

NOVICE DE LA COMPAGNIE DE JÉSUS

13 NOVEMBRE.

Sur ces paroles du livre de la Sagesse : *Consummatus in brevi, explevit tempora multa.* Sap. 4. 13.

I. POINT.

Étant enfant il fut un ange.

Le premier usage que Stanislas fit de sa raison fut de connaître et d'aimer le Créateur, dont il tenait la vie; son premier soin fut de conserver et d'accroître la grâce qu'il avait reçue dans le saint baptême; son premier maître fut le Saint-Esprit, qui lui apprit à vivre selon l'esprit, et non pas selon la chair. Le fidèle disciple profita si parfaitement de cette leçon, qu'il eut dans le degré le plus éminent l'innocence d'un enfant et la pureté d'un ange. Aussi le regardait-on effectivement comme un

ange dans sa famille; et c'était le nom qu'on lui donnait. Il en avait tout l'air, par la douceur et la modestie de son visage, sur lequel on ne pouvait jeter les yeux qu'on ne se sentît excité à l'amour de la pureté. Mais il en avait surtout les mœurs; et sa délicatesse sur cette vertu angélique allait si loin, qu'il ne fallait qu'une parole peu honnête dite en sa présence pour le faire tomber en faiblesse. C'est ce qui lui attira les bonnes grâces de Celui qui est l'auteur de toute pureté, qui lui mérita la faveur signalée d'être communié de la main des anges, et qui lui acquit la protection de la sainte Vierge, leur Reine, qui s'apparut visiblement à lui, et lui ordonna d'entrer dans la Compagnie de son fils.

Quelle est la source de tant de précieuses grâces: c'est l'amour de la pureté. *Elle a le pouvoir,* selon l'oracle du Saint-Esprit, *de gagner et de charmer le cœur du Roi des rois* [1]. On ne peut l'aimer sans être chéri de la plus pure des vierges; et comme c'est par cette rare qualité que les anges sont les vierges du ciel, c'est par elle aussi que les vierges sont les anges de la terre.

Heureux sont ceux à qui vous avez fait, ô mon Dieu, cette grâce incomparable, en les préservant dans l'âge le plus tendre de la corruption du siècle! Plus heureux encore ceux qui la conservent constamment, par l'application à la prière, par l'amour de la retraite, et par la mortification des sens! Mais, hélas! que le nombre en est rare! Augmentez-le, Seigneur, en donnant à la jeunesse du goût pour ces saintes pratiques, sans lesquelles ni les jeunes personnes, ni les plus avancés en âge, ne se garan-

[1] Prov. 22. 11.

tiront jamais des dangers où l'on est toujours exposé dans le monde, de perdre le précieux trésor de la pureté.

II. POINT.

N'étant que novice, il avait déjà la vertu des plus anciens religieux.

Dès que Stanislas fut entré dans la Compagnie de Jésus en qualité de novice, il ne tarda pas d'y acquérir les vertus des plus anciens religieux; ce qu'il fit avec une facilité qui lui rendait les exercices de la perfection comme naturels. Il n'eut pas besoin de travailler, ni à se défaire des inclinations du siècle, qu'il avait toujours eues en horreur; ni à déraciner de mauvaises habitudes, il n'en avait point contractées; ni à réprimer l'impétuosité de ses passions : outre qu'il n'en avait point de violentes, il les avait toujours tenues soumises à l'empire de la grâce : de sorte que n'ayant apporté du monde nul obstacle à la vertu, l'esprit de Dieu dont il était animé le faisait voler sans résistance à toute sorte de perfection. Il fut d'abord élevé à une très-sublime oraison, sans être obligé, comme la plupart des autres, d'en monter lentement les divers degrés. La douceur et l'humilité semblaient être nées avec lui. Son obéissance était si parfaite, qu'à peine aurait-il pu y rien ajouter quand Jésus-Christ lui-même lui aurait paru visiblement pour lui intimer ses volontés. Les pratiques de la pénitence lui donnaient plus de plaisir que les mondains n'en trouvent dans les délices du siècle; il aurait porté ces saintes rigueurs jusqu'à l'excès, si l'obéissance, qui était sa grande règle, n'y avait apporté de la modération. C'est tout dire en un mot, qu'il fut

dès son entrée en religion ce que les autres ont bien de la peine à devenir après un travail de plusieurs années.

Voilà ce que c'est de s'être donné de bonne heure à Jésus-Christ, de lui avoir consacré la fleur de ses années, et de s'être formé dès l'enfance à la pratique des vertus : on n'y trouve nulle peine dans la suite de sa vie; et, tout étant aplani, on y fait en peu de jours plus de chemin que n'en font en beaucoup de temps ceux dont la jeunesse s'est passée dans le service et dans l'amour du monde.

C'est ce que votre divin Esprit nous apprend, Seigneur, lorsqu'il nous dit que *c'est un bien à un jeune homme d'avoir porté votre joug dès ses plus tendres années*[1]. C'est le moyen de se le rendre léger, de n'y goûter que du plaisir, et de courir avec facilité dans les voies de la perfection. Le seul à nous qui n'avons pas eu le même avantage, c'est de suivre l'avis de votre Apôtre, *de racheter le temps perdu*[2]; malgré les obstacles que nous trouvons de vous dédommager, ô mon Dieu, de nos lenteurs et de nos infidélités passées, par un redoublement de ferveur et de fidélité. C'est à quoi nous allons travailler, et en quoi nous espérons de réussir par le secours de votre grâce.

III. POINT.

Il meurt jeune, et cependant avec une sainteté consommée.

On n'est saint qu'autant qu'on aime Dieu; et pour être un grand saint, un saint d'une sainteté consommée, il ne faut que l'aimer d'un amour très-

[1] Jerem. *Lament.* 3. 27. [2] Ephes. 5. 16.

parfait. Tel fut l'amour, et par conséquent telle fut la sainteté du bienheureux Stanislas. Il était si embrasé de cette divine charité, qu'on peut dire que sa mort prématurée, à l'âge de dix-huit ans, fut plus causée par les ardeurs de son amour que par celles de sa fièvre. Son cœur était un foyer où brûlait incessamment ce feu sacré; mais surtout dans le temps de l'oraison, où son visage était d'ordinaire tout enflammé. Il lui est assez souvent arrivé, lorsqu'il en sortait, d'être obligé, dans la saison la plus froide, d'aller prendre l'air au jardin, ou d'appliquer des serviettes mouillées sur sa poitrine, pour tempérer l'excessive ardeur qui s'y était allumée. Ce fut principalement dans les derniers mois de sa vie que les transports en furent plus violents, Dieu paraissant moins épargner cette victime de son amour, à mesure qu'elle s'approchait de la consommation de son sacrifice. Ce feu divin ne tarda pas à consumer le lien de son corps et de son âme, et ce fut là la précieuse mort du serviteur de Dieu, si l'on peut appeler mort l'heureux moment qui l'unit pour toujours à Celui dont l'amour avait fait sa vie.

Faut-il s'étonner qu'il y ait si peu de saints dans le monde, y ayant si peu de personnes possédées d'un véritable amour envers Dieu? On y aime toute autre chose que lui. Et qu'aime-t-on? Des biens terrestres, de vains honneurs et souvent de honteux plaisirs. On aime, le dirai-je? on aime, au mépris du Créateur, de viles et méprisables créatures, auxquelles on sacrifie tout l'amour qu'on doit à Dieu.

Mais nous, ô mon Dieu, qui faisons profession de vous aimer, comment est-ce que nous vous aimons? Avec une tiédeur plus capable de vous soulever le cœur que toute la froideur des mondains.

Et nous espérons, après cela, d'être des saints? Vaine espérance, si nous ne nous hâtons de vous aimer plus ardemment, et si vous-même, par un excès de miséricorde, vous ne changez nos cœurs tièdes en des cœurs tout brûlants de votre amour!

---

* LA PRÉSENTATION DE NOTRE-DAME

21 NOVEMBRE.

Comme pour la fête de la Pureté, page 273.

*On peut encore prendre la méditation du jour de la Nativité, 8 septembre, au tome III*e.

SAINTE CATHERINE

25 NOVEMBRE.

I. POINT.

Elle a triomphé des attraits de la chair et du monde par sa virginité.

Considérons premièrement les glorieux avantages qu'ont les Vierges. La virginité les rend sur la terre semblables aux anges du ciel, et leur donne même sur eux une espèce de supériorité en ce qu'elles sont, par le mérite de leur vertu, ce que ces esprits célestes sont par le bonheur de leur nature : *Esse Angelum, felicitatis est : Virginem esse, virtutis*. Elle les approche de Dieu, selon la parole du Saint-Esprit : *Facit proximum Deo* [1]; et elle les dispose à recevoir de lui les plus rares

1 Chrys. Serm. 143. Sapient. 6. 20.

faveurs. C'est cette vertu angélique qui mérita à sainte Catherine l'honneur d'être l'épouse de Jésus-Christ : titre glorieux qu'elle préféra aux premiers rangs et aux plus illustres alliances : mais titre pour la conservation duquel elle eut bien des ennemis à combattre. Les principaux furent sa florissante jeunesse et la rare beauté dont elle était douée. L'une lui donna naturellement de la pente au plaisir; l'autre était capable, malgré sa réserve extrême et son exacte modestie, d'allumer des passions dans tous les cœurs. Celle que conçut, en la voyant, l'empereur Maximin, fut la plus dangereuse; et elle en triompha avec d'autant plus de gloire, qu'il lui offrit de partager avec elle la couronne et l'empire. Il n'y avait point de milieu; il fallut se résoudre à l'avoir ou pour époux ou pour tyran. Catherine ne balança pas un moment sur le choix qu'elle avait à faire.

Elle vous avait consacré sa virginité, adorable Sauveur, divin époux des âmes chastes; plutôt que de la perdre elle aurait sacrifié mille vies. Vous lui aviez fait l'honneur de la prendre pour votre épouse, rien n'était capable d'ébranler la fidélité qu'elle vous avait vouée de sa part. Vous étiez son époux, *choisi entre mille : Electus ex millibus* [1]. Quand mille autres, en lui présentant la main, lui auraient apporté pour dot le sceptre de l'univers, elle n'aurait eu que du mépris pour eux.

Qu'un si bel exemple doit bien animer tant de jeunes personnes à qui vous inspirez l'amour de la virginité, et les confirmer dans le dessein de n'avoir jamais d'autre époux que vous!

1 Cant. 5. 10.

II PGINT.

Elle a triomphé de l'orgueil des philosophes par son savoir.

La chasteté, qui détache une âme des plaisirs terrestres, et qui en dissipe les vapeurs grossières, la rend propre à recevoir les plus pures lumières du Ciel. C'est de là, beaucoup plus que de l'étude, que venait à Catherine cette divine science que Maximin, tout irrité qu'il était de son refus, ne put s'empêcher d'admirer, dans le discours qu'elle lui fit de la vanité des idoles. Il s'imagina cependant qu'il serait aisé à ses philosophes de réfuter ses raisons, et de l'amener par persuasion à la religion de l'empire. Elle s'offrit à entrer en lice avec eux en sa présence. Celui qui passait pour le plus habile de tous, d'un air dédaigneux, commença la dispute par étaler avec pompe l'origine et l'antiquité de ses dieux. Catherine, d'un air modeste, mais d'une contenance assurée, lui en fit voir les fabuleuses et scandaleuses histoires. Après quoi elle lui démontra si clairement l'existence, l'unité et les perfections du vrai Dieu que la religion chrétienne adore, que, convaincu par les solides raisonnements de la sainte, il mit bas sur-le-champ les armes; ce que firent de même les autres à son exemple; et tous d'une voix protestèrent qu'il n'y avait qu'un seul Dieu, et qu'ils étaient prêts à signer leur protestation de toutes les gouttes de leur sang.

Prodige admirable de la grâce, de s'être servi d'une fille pour abattre l'orgueil de la philosophie païenne et pour en renverser les colonnes! C'est bien ici qu'il faut reconnaître et adorer la toute-

puissance de notre Dieu, qui se plaît à prendre les instruments les plus faibles pour confondre ce qu'il y a de plus fort et pour opérer les œuvres les plus merveilleuses.

Soyez éternellement loué, ô mon Dieu, de cette adorable conduite, qui vous est si glorieuse, et qui remplit de confiance les âmes les plus timides, et les moins propres en apparence à vous procurer de la gloire. C'est là ma consolation, Seigneur, et je ne désespère pas, malgré ma bassesse et mon indignité, de devenir entre vos mains un instrument de votre gloire.

III. POINT.

Elle a triomphé de la fureur du tyran par la constance de son martyre.

Maximin, déconcerté par l'éclatante victoire de Catherine et par l'étonnante conversion de ses philosophes, voyant ses artifices, ses caresses, ses offres inutiles, n'écouta plus que sa fureur. Après l'avoir exercée sur ces heureux convertis, qui en furent les premières victimes, il la déploya tout entière sur la sainte. Il la fit déchirer de coups; et l'ayant réduite dans le plus pitoyable état, il la fit jeter dans une obscure prison, où, pour la faire mourir de faim, il la laissa pendant onze jours sans aucune nourriture. Elle y fut visitée par Porphyre, un des premiers officiers de l'armée, et par l'impératrice elle-même, qui ne l'eurent pas plutôt écoutée que l'un et l'autre se convertirent et furent baptisés dans leur sang. Le tyran, plein de rage, s'avisa d'un supplice inouï. C'était une roue armée de toutes parts de pointes d'épées, qui devaient mettre en pièces l'invincible Vierge dès qu'on l'y aurait

appliquée : mais cette affreuse machine s'étant tout à coup miraculeusement brisée d'elle-même, Maximin, honteux de se voir tant de fois vaincu par une fille, lui fit trancher la tête et lui procura l'auréole du martyre pour l'ajouter aux deux autres, c'est-à-dire à celles de la virginité et de la doctrine dont elle était déjà parée.

Il n'y a plus aujourd'hui de Maximin, dont la brutale cruauté fasse des martyrs : mais il y a une espèce de martyre qui est de tous les temps, et il n'y a personne qui ne puisse en mériter la palme. L'abnégation de soi-même, l'amour de la pénitence, la mortification des passions, une inviolable chasteté, une constante fidélité à la garde des commandements et des conseils, est un martyre à la vérité moins horrible dans sa manière de tourmenter, mais qui n'est guère moins rigoureux par sa durée.

Voilà le martyre dont nous sommes tous capables. Vous nous y appelez tous, Seigneur; nous nous y sommes tous engagés par les promesses que nous avons faites au baptême; et nous espérons, par le secours de votre grâce, de répondre et à votre sainte vocation et aux sacrés engagements que nous avons pris avec vous. Si nous y sommes fidèles, c'est un sacrifice de nous-mêmes que vous recevrez en odeur de suavité.

SAINT ANDRÉ, APOTRE

30 NOVEMBRE.

I. POINT.

La vocation toute particulière de saint André.

Considérons la vocation de saint André et les grâces incomparables dont elle est le principe. Il a été appelé par le Sauveur pour être son disciple, son apôtre et le prédicateur de son Évangile [1]. Ce sont des faveurs signalées; mais elles lui sont communes avec les autres que le Fils de Dieu a pris à sa suite. Ce qui est particulier à saint André, c'est qu'il en a été choisi, 1° pour être son premier disciple; 2° pour servir de guide à saint Pierre, son frère, et l'engager par son exemple à s'attacher à Jésus-Christ; 3° pour être participant des souffrances et des opprobres de son maître sur la croix.

Que cette vocation est haute! qu'elle est singulière! qu'elle est glorieuse! Ce n'est pas aux yeux du monde; il a méconnu le maître, il n'a plus d'estime pour ceux qui font profession d'être à lui et de le suivre jusqu'à la croix. Mais aux yeux de Dieu et de ceux qui sont éclairés de ses lumières, quelle gloire pour un homme d'être choisi le premier, et par conséquent comme le modèle de tous les autres, pour être honoré du ministère apostolique, pour travailler avec Jésus-Christ à la conversion du monde, pour souffrir et pour mourir comme lui!

Je vous félicite, ô grand saint, d'un choix si dis-

[1] Matth. 4. 18.

tingué, et je rends au Sauveur, qui vous en a honoré, de très-humbles actions de grâces. C'est de sa part en votre faveur une prédilection que je ne saurais ni trop révérer ni trop estimer, et je suis bien éloigné d'en mériter une pareille. Mais je serais le plus ingrat des hommes si je ne reconnaissais que j'y ai quelque part en qualité de chrétien, puisque je ne puis l'être sans être disciple de Jésus-Christ, sans avoir du zèle pour sa gloire et de l'amour pour sa croix. C'est une grâce que vous n'avez pas faite à tous : grâce qui est le principe et la source d'une infinité d'autres; grâce que je ne dois jamais oublier, et pour laquelle je dois avoir une éternelle reconnaissance.

II. POINT.

Sa fidélité à y répondre.

C'est un bonheur extrême à saint André d'avoir été appelé d'une manière si spéciale; mais c'est un mérite rare d'avoir été aussi fidèle qu'il l'a été à la grâce de cette éminente vocation. Voyez en quoi consiste sa fidélité. 1° Appelé à l'école de Jésus-Christ, il y entra incontinent; et de disciple de Jean-Baptiste il se fit sans balancer le disciple de Celui dont son premier maître était le précurseur. Dès qu'il ouït la voix de Jésus-Christ, quittant ses rets, il le suivit sans délai : *Continuo relictis retibus secuti sunt eum* [1]. 2° Appelé au ministère apostolique, il en exerça les fonctions avec un zèle infatigable; il porta l'Évangile dans la Scythie, dans la Thrace, dans l'Achaïe; et c'est là où il donna les dernières et les plus éclatantes marques de sa fidélité. 3° Ap-

[1] Matth. 4. 20.

pelé à la participation de la croix du Sauveur, aussitôt qu'il vit celle où il devait être attaché, il courut au-devant d'elle, il l'embrassa, il la baisa, en disant plus du cœur que de la bouche : O bonne Croix, que j'ai depuis si longtemps désirée, que j'ai aimée si ardemment, que j'ai toujours recherchée, recevez-moi entre vos bras : *O bona Crux, diu desiderata, sollicite amata, sine intermissione quæsita, recipe me, etc.*

Les avons-nous jamais bien pénétrées, ces tendres paroles, nous qui avons si peu d'affection pour les souffrances, et qui avons même autant d'aversion pour la croix que saint André avait d'amour pour elle? Savons-nous bien que c'est le signe et l'instrument de notre salut? que c'est par elle que le Sauveur est entré dans sa gloire : *Oportuit Christum pati, et ita intrare in gloriam suam*[1]; et qu'en vain nous prétendrions d'y parvenir sans elle?

Je le sais, adorable Jésus, que la croix est l'échelle par laquelle on monte dans le ciel. Je sais d'ailleurs à quoi m'engage l'honneur que j'ai d'être disciple d'un Dieu crucifié; qu'en vertu de cette illustre qualité je dois porter la croix sur le front; qu'elle doit être gravée dans mon cœur et marquée dans toute ma conduite. J'en ai le désir, ô mon Dieu! mais il est bien faible si vous ne le fortifiez, et si vous ne le rendez efficace par la force et la vertu de votre grâce.

III. POINT.

Les récompenses de sa fidélité.

Nous servons un bon Maître, qui ne se laisse ja-

1 Luc. 24. 26.

mais vaincre en libéralité. Cela paraît évidemment par les faveurs dont il a récompensé la fidélité de saint André. Les bénédictions qu'il a données à ses travaux, et le pouvoir miraculeux qu'il lui a communiqué, peuvent bien être comptés entre les récompenses dont il l'a gratifié dès cette vie; mais la plus glorieuse et la plus tendre est l'amour singulier du Sauveur pour ce cher disciple; amour dont l'Église elle-même nous rend un témoignage authentique : *Dilexit Andream Dominus* : Le Seigneur a aimé André. Mais s'il l'a aimé dans le temps, combien l'aime-t-il, et combien l'aimera-t-il dans l'éternité? A quel degré de gloire ne l'a-t-il pas élevé dans le ciel? Quel honneur ne lui fera-t-il pas au jour du jugement, lorsque la croix, aux opprobres de laquelle il a eu tant de part, paraîtra triomphante aux yeux de tout l'univers : *Hoc signum erit in cœlo, cum Dominus ad judicandum venerit* [1].

Qu'on se saura bon gré en ce grand jour, ô mon âme, de l'avoir aimée, de l'avoir portée pendant sa vie, cette divine croix! Au contraire, quel regret n'auront pas ceux qui n'auront eu que de l'horreur pour elle? Regret alors inutile, mais que je puis prévenir utilement, sinon en allant au-devant des croix, au moins en prenant avec soumission celles qu'il plaira à la Providence de m'envoyer, et obligeant mon cœur, quelque répugnance qu'il ait à les embrasser, de dire avec saint André : O bonne Croix! *O bona Crux!*

[1] *Imit.* Lib. 2. c. 12.

* DÉDICACE DES ÉGLISES

DIMANCHE APRÈS L'OCTAVE DE LA TOUSSAINT

Cette maison a reçu aujourd'hui le salut. Luc. 19. 9.

I. POINT.

Nous célébrons la Dédicace des Églises afin de rendre grâces à Dieu de l'honneur qu'il nous fait de choisir un lieu pour demeurer avec nous d'une manière toute particulière, par la présence réelle non-seulement de sa divinité, mais encore de la sainte humanité de son Fils. Rien ne montre avec plus d'éclat la sainteté de notre religion que ce glorieux privilége d'avoir parmi nous le tabernacle où Dieu habite avec les hommes, et de jouir de la présence corporelle de Jésus-Christ. Quel miracle! quelle bonté de Dieu! Celui qui est assis au plus haut des cieux à la droite de son Père, est en même temps entre les mains de tous les fidèles, dans les églises que cet aimable Sauveur a choisies pour demeurer avec nous selon sa promesse. O chrétien, *voilà le lieu où Dieu réside pour traiter avec les hommes* [1]. C'est pour vous qu'il l'a choisi : *il n'en avait pas besoin* [2]*;* c'est pour vous qu'il y demeure; c'est là qu'il vous attend pour vous combler de ses bienfaits. Quelle doit être votre assiduité à recueillir ses faveurs, à lui offrir vos hommages? Et vous le laissez seul!

II. POINT.

La Dédicace des églises doit nous rappeler la vé-

[1] Apoc. 21. 3. [2] Act. 17. 24.

nération qui leur est due et le respect avec lequel nous devons y entrer. Nous dirons avec le patriarche Jacob : *O que ce lieu est terrible! c'est la maison de Dieu et la porte du ciel* [1].

C'est là que nous reconnaissons son souverain domaine, et que nous lui rendons trois hommages, du corps, de l'esprit et du cœur : *Seigneur, j'ai aimé la beauté de votre maison et le lieu où réside votre gloire* [2]. C'est là que nous adorons sa sainteté, et que nous lui offrons trois sacrifices, de nos prières, de nos larmes, et du sang précieux de son Fils. A l'heure même de l'immolation du Dieu Sauveur, le ciel s'ouvre à la voix du prêtre, et les anges sont présents à l'auguste mystère [3]; les choses supérieures se joignent aux inférieures, les célestes aux terrestres, les invisibles aux visibles, pour rendre honneur au Saint des saints. Enfin, c'est là que Dieu écoute favorablement nos prières et qu'il se plaît à faire éclater sa bonté. Il nous dit ce qu'il fit entendre autrefois à Salomon après la Dédicace du Temple : « Mes yeux seront toujours ouverts et mes oreilles attentives à la prière qu'on me fera en ce lieu. Car je l'ai choisi et sanctifié pour cet effet; afin que mon nom y soit glorifié à jamais et que mes yeux et mon cœur y soient toujours attachés [4]. » Que ce cœur, que ces yeux sont aimables à ceux qui prient avec respect et confiance dans la maison de Dieu! mais qu'ils sont terribles à ceux qui la profanent par des entretiens inutiles, des regards curieux, des pensées étrangères!

[1] Gen. 28. 17.
[2] Ps. 25. 8.
[3] S. Greg. l. 4. Dial. c. 58.
[4] Paralip. 7. 15, 16.

III. POINT.

La Dédicace des Églises nous apprend, par les cérémonies saintes qu'on y observe, ce que Jésus-Christ fait pour purifier et sanctifier nos corps et nos âmes, qui sont les temples du Dieu vivant. L'évêque fait cinq choses : l'aspersion, l'inscription, l'onction, l'illumination et la bénédiction. Jésus-Christ fait de même dans la sanctification de nos âmes. Il les purifie par l'aspersion de son sang et de nos larmes, au lieu d'hysope, qui est un symbole d'humilité et de sagesse. Il écrit sur le frontispice de nos cœurs : *Le temple de Dieu est saint, qui n'est autre que vous-mêmes* [1]. Il nous oint de cette huile de joie dont il a reçu la plénitude de la source, afin que nos âmes, fortifiées par ce baume divin, portent courageusement la croix et s'unissent à lui par la souffrance et par l'amour. Il nous éclaire des lumières de la foi et des dons du Saint-Esprit. Enfin il remplit ceux qui lui sont fidèles de bénédictions célestes. Il bénit leur âme avec ses puissances, leur esprit et toutes ses pensées, leur cœur et toutes ses affections, leur corps et tous ses organes; et leur donne la force de s'élever à Dieu, de qui vient tout don parfait et toute bénédiction. Ainsi, si nous vivons saintement, tout ce qui se fait visiblement dans la consécration de nos églises s'accomplit en nous par une opération invisible. C'est pourquoi, devenus les temples de la Divinité sans aucun mérite de notre part, par la seule bonté de Jésus-Christ, faisons en sorte que le Saint-Esprit n'y trouve rien qui lui déplaise [2].

[1] I Cor. 3. 17.

[2] S. Aug. S. 152. *De Temp.*

Vidons notre cœur de ses vices, remplissons-le de vertus. Fermons-le au démon, tenons-le ouvert à Jésus-Christ. Soyons fidèles jusqu'au terme, afin *de chanter les louanges de Dieu dans son temple céleste* [1].

LE PATRONAGE DE LA SAINTE VIERGE

DIMANCHE APRÈS LA DÉDICACE.

Comme à la fête du saint Rosaire, page 265.

[1] Ps. 28. 9.

MÉDITATIONS

POUR

UNE RETRAITE DE HUIT JOURS

TABLEAU

DE LA

MÉTHODE DE MÉDITATION

AVANT LA MÉDITATION.

1° Préparer d'une manière précise les divers points du sujet.

2° S'il s'agit de la méditation du matin, préparer le sujet la veille, y penser avant de s'endormir, et le lendemain dès son réveil.

PENDANT LA MÉDITATION.

I. *Introduction.* — Se tenir quelques instants en la présence de Dieu, et lui offrir cette oraison pour sa plus grande gloire.

II. *Préludes.* — 1° Se rappeler brièvement le sujet.

2° Se placer par l'imagination dans un lieu en rapport avec le sujet.

3° Demander une grâce relative au sujet.

III. *Corps de l'oraison.* — 1° Exercer la MÉMOIRE en se rappelant avec détail les circonstances du sujet.

2° Exercer l'INTELLIGENCE en considérant le sujet sous ses diverses faces, dans ses causes, dans ses effets, etc.

3° Exercer la VOLONTÉ en formant les affections et les résolutions qui naissent des actes de la mémoire et de l'intelligence sous l'inspiration de la grâce.

IV. *Conclusion.* — Faire plusieurs colloques à Dieu, à Notre-Seigneur Jésus-Christ, à la sainte Vierge, etc., et leur adresser quelque prière vocale : *Pater, Anima Christi, Ave Maria, etc.*

APRÈS LA MÉDITATION.

Examiner comment on s'est acquitté des diverses parties de la méditation. Se rappeler les lumières et les sentiments qu'on a eus, les résolutions qu'on a prises. Écrire quelques notes, s'il y a lieu, pour en conserver le souvenir.

PRIÈRE A NOTRE-SEIGNEUR JÉSUS-CHRIST

POUR QU'IL SE DONNE TOUT A NOUS.

Ame de Jésus, sanctifiez-moi;
Corps de Jésus, sauvez-moi;
Sang de Jésus, enivrez-moi;
Eau du côté de Jésus, purifiez-moi;
Passion de Jésus, fortifiez-moi;
O bon Jésus, exaucez-moi;
Ne permettez pas que je sois séparé de vous;
Défendez-moi du malin esprit.
A l'heure de ma mort appelez-moi,
Et ordonnez que je vienne à vous
Pour vous louer avec vos Saints,
Pendant les siècles des siècles.
Ainsi soit-il.

DONATION DE SOI-MÊME A JÉSUS-CHRIST.

Recevez, ô Seigneur, l'offrande de tout mon être. Acceptez ma mémoire, mon entendement, ma volonté. Tout ce que j'ai, tout ce que je suis, c'est vous qui me l'avez donné; c'est à vous que je le rends en entier, c'est à votre bon plaisir que je l'abandonne à jamais. Votre amour, votre grâce, donnez-moi cela, et je suis assez riche, et je ne demande rien de plus. Ainsi soit-il.

Ces prières sont recommandées par saint Ignace dans son livre des Exercices spirituels.

MÉDITATIONS

POUR

UNE RETRAITE DE HUIT JOURS

PREMIER JOUR

De la fin de l'homme.

PREMIÈRE MÉDITATION

Méditation fondamentale de la fin de l'homme.

Pour premier *prélude* je me mettrai en la présence de Dieu, et je me le représenterai comme un océan immense d'où sortent toutes les créatures, et où elles retournent comme à leur source. Au second, je lui demanderai très-humblement sa lumière pour connaître ma fin, avec la grâce d'y tendre par tous les mouvements de mon cœur.

I. POINT.

L'homme a été créé pour honorer et servir son Créateur, et pour se sauver en l'honorant et en le servant, suivant ce que dit saint Paul aux Romains : *Le fruit que vous recueillez est votre sanctification, et le but où vous tendez est la vie éternelle* [1]. Ces paroles expriment non-seulement le terme où tout homme doit aspirer, qui est le salut; mais encore la route qu'il lui faut prendre pour y arriver,

[1] Rom. 6. 22.

qui est la sainteté, qu'on ne trouve qu'en honorant et qu'en servant Dieu.

Voilà la fin pour laquelle je suis créé. Ce n'est ni pour prendre mes plaisirs, ni pour amasser des richesses, ni pour être grand dans le monde, ni pour contenter mes passions; c'est uniquement pour vous contenter, vous aimer, et vous glorifier, ô mon Dieu!

C'est là ma grande affaire : disons mieux, c'est mon unique affaire, et c'est la seule que j'ai cependant négligée. Ah! quelle folie! ah! quel égarement! que j'en suis confus, Seigneur! Mais que me servira ma confusion, si vous n'avez pitié de moi, et si vous ne me prêtez la main pour me remettre sur les voies de la justice et pour me ramener à vous? Accordez-moi cette grâce, ô mon Dieu; je ne l'attends que de vos miséricordes; et ce n'est qu'appuyé sur elles, que je fais, à la face du ciel et de la terre, la protestation de ne chercher à l'avenir et de n'aimer que vous au monde.

II. POINT.

Je considèrerai quelle est cette fin dernière, à laquelle je dois tendre. Ce n'est rien moins que la jouissance éternelle de Dieu même. Oui, mon Dieu, si je vous obéis, si je suis fidèle observateur de vos lois, si je vous sers et si je vous aime souverainement ici-bas, je vous possèderai dans le ciel, je vous y verrai environné de tous vos charmes; et en vous voyant je deviendrai semblable à vous, selon la parole de saint Jean : *Dans la gloire nous serons semblables à lui, parce que nous le verrons tel qu'il est* [1].

[1] Joan. 3. 3.

O la grande, ô la noble, ô l'incomparable fin! Non, mon âme, non, Dieu ne t'a créée que pour lui, et que pour être en quelque manière semblable à lui. Tu n'es pas sortie des mains du Créateur pour ramper dans la boue, mais pour être heureuse de la félicité des anges : que dis-je! de la félicité de Dieu même.

Que vous ont fait des vers de terre, ô mon Dieu, pour les destiner à une si éminente gloire? et que ne doivent pas faire ces vers de terre pour répondre à de si hautes destinées? O l'incompréhensible bonté du Créateur! mais ô l'incompréhensible insensibilité de la créature! Mon Dieu, que vous êtes bon de nous vouloir tant de bien! et que nous sommes ingrats de nous en rendre si peu dignes! Ah! que j'ai de regret, Seigneur, d'avoir été si peu sensible à vos bontés! Mais, pour l'avenir, il me semble que je suis sincèrement résolu de faire tous mes efforts pour vous servir, afin de mériter, en vous servant, de vous voir, de vous aimer et de vous posséder à jamais.

III. POINT.

Je ferai réflexion sur le sort différent de ceux qui s'éloignent de leur fin, en violant les lois de Dieu, et de ceux qui, les gardant avec fidélité, arrivent enfin à l'heureux terme pour lequel ils sont au monde.

Quel irréparable malheur aux premiers de vous perdre, ô mon Dieu, et, en vous perdant, de perdre pour toujours leur paix, leur salut et leur âme! Au contraire, quel inestimable avantage des autres, de vous posséder éternellement, et, en vous possédant, d'être établis dans le centre de tous les biens!

Mon Dieu, quelle différence! C'est à toi de choisir, ô mon âme; et voilà l'occupation de toute ta vie, de prendre la route qui conduit à l'heureux terme d'un éternel bonheur, et de fuir celle qui aboutit à un malheur éternel. Ayons toujours devant les yeux la haute et sublime fin pour laquelle nous sommes créés, et tendons-y par toutes les affections de notre cœur.

Ce cœur, tout petit qu'il est, n'est fait que pour vous, ô mon Dieu, *et il est agité de continuelles inquiétudes, jusqu'à ce qu'il repose en vous* [1]. Père éternel, qui l'avez créé, ne lui souffrez jamais d'amour que pour vous. Verbe adorable, qui l'avez racheté, il est à vous; ne permettez pas que la créature vous le ravisse. Divin esprit, qui l'avez sanctifié dans le saint baptême, allumez-y dans le temps le feu de votre amour, afin qu'il en soit heureusement embrasé dans l'éternité.

DEUXIÈME MÉDITATION

Des moyens que Dieu a donnés à l'homme pour arriver à sa fin.

Les *préludes* sont les mêmes qu'en la précédente méditation.

Comme à la page 48.

[1] Aug. lib. 1. Conf. 22.

TROISIÈME MÉDITATION

Des avantages qu'on trouve dans l'état religieux pour arriver à sa fin.

Le premier *prélude* de cette méditation et de la suivante sera de nous représenter le ciel ouvert, et le Seigneur sur le trône de sa majesté, qui daigne abaisser avec bonté les yeux sur nous et nous tendre la main pour nous attirer à lui; le second, de concevoir un amour ardent pour un Dieu si bon, et de lui demander la grâce de répondre fidèlement à ses bontés.

Comme à la page 43.

AUTRE MÉDITATION

De la providence de Dieu dans la vocation des chrétiens à divers états.

Comme à la page 35.

CONSIDÉRATION DU PREMIER JOUR

L'oraison mentale.

La principale et la plus fréquente occupation de la retraite étant de faire oraison, il est d'une extrême conséquence dès le premier jour d'apprendre à la bien faire.

Ce saint exercice s'appelle Oraison mentale ou Méditation, parce qu'on y applique son esprit à

concevoir quelque importante vérité de la religion; et son cœur à former des actes conformes aux sentiments que cette vérité a fait naître; et c'est ce qui la distingue de l'Oraison vocale qui se fait de bouche.

Cette oraison est un entretien avec Dieu, où l'âme, séparée du tumulte et du tracas du siècle, est admise, pour ainsi dire, et introduite dans le sanctuaire, pour y vaquer à l'affaire de son éternité. C'est là qu'en présence du Seigneur elle se convainc de ses divines vérités, s'instruit des maximes de l'Évangile de Jésus-Christ, se les imprime dans l'esprit, les grave dans son cœur et se confond de les avoir si peu pratiquées. C'est là qu'elle expose à Dieu ses besoins, qu'elle lui représente ses infirmités, qu'elle lui découvre ses plaies et qu'elle lui en demande la guérison. C'est là qu'elle comprend le néant de tout ce que le monde estime, et qu'elle en conçoit du mépris. C'est là qu'elle s'élève à la connaissance du Créateur, de ses perfections infinies, de sa toute-puissance, de sa bonté, de ses miséricordes, et que, pénétrée des plus vifs sentiments de respect, d'amour et de confiance, elle fait de fortes résolutions de l'honorer, de le servir et d'éviter tout ce qui est capable de lui déplaire.

Cette idée ne suffit-elle pas pour nous donner une haute estime de l'oraison, et pour nous animer à la faire avec soin, non-seulement dans le temps de la retraite, mais encore dans tous les jours de notre vie?

Pour ceux qui n'ont encore nulle habitude de l'Oraison.

Qu'on ne dise pas que cet exercice convient à des

personnes religieuses et non pas à des personnes du siècle. Il convient à des personnes retirées du monde, il est vrai; c'est la nourriture ordinaire de leur âme; et elle leur est si nécessaire, cette nourriture spirituelle, que si elles manquaient de la prendre, destituées de force et de vigueur, elles tomberaient bientôt dans une langueur et dans une défaillance qui les mettrait en danger de périr. Mais je dis que cet exercice non-seulement convient, mais est encore plus nécessaire aux personnes engagées dans le monde, où elles sont environnées de mille périls, et où d'ailleurs elles n'ont ni les secours ni les moyens de s'en garantir, que les religieux et les religieuses trouvent dans leur état. Et puis, les personnes du siècle ne sont-elles pas aussi obligées à travailler à leur salut que les personnes religieuses? Peuvent-elles y travailler sans y penser, sans en chercher les moyens, sans demander à Dieu les grâces qui leur sont nécessaires pour y réussir? Et n'est-ce pas ce qu'on appelle méditer et prier?

Mais nous n'en avons, disent la plupart, ni le loisir ni la capacité. Vains prétextes, excuses frivoles, et dont on rougirait, pour peu qu'on y fît de réflexion.

Vous vous excusez sur l'embarras des affaires, qui vous ôtent, dites-vous, le temps de prier. Souffrez que je vous demande si vous avez une plus grande et une plus importante affaire que celle de votre salut? Vous trouvez du temps pour toutes les autres, qui ne sont que des affaires du temps : n'y aura-t-il que l'affaire de votre éternité, pour laquelle vous n'en trouverez point? Vous en avez pour les divertissements, les jeux, les spectacles, les visites;

et vous n'en auriez point pour la chose du monde la plus sérieuse et la plus nécessaire? Vous en auriez pour vous perdre, et vous n'en auriez pas pour vous sauver?

Vous prétextez votre incapacité, pour vous dispenser de donner tous les jours quelque temps à l'oraison. En vérité, êtes-vous raisonnable? Or il ne faut que l'être pour savoir faire oraison. Si vous êtes raisonnable, vous avez une mémoire pour vous souvenir d'un mystère, d'une vérité; un entendement, pour y réfléchir; une volonté, pour vous y affectionner : j'ajoute que vous connaissez vos faiblesses, vos misères, vos besoins : vous faut-il de la capacité pour les exposer à Dieu? Il n'y a pas de pauvre qui ne sache demander l'aumône aux riches; et ne sommes-nous pas tous *les mendiants de Dieu*? dit saint Augustin. Comment donc ne serions-nous pas capables de le prier et de lui remontrer nos nécessités?

Rien n'est donc plus aisé que de faire oraison. Mais pour vous en rendre encore l'exercice plus facile, en voici tout l'art en ces trois mots : considérer, réfléchir, prier. Il n'est aucune méditation, nul point de chaque méditation où, suivant ces trois mots, vous ne méditiez sans peine, sans embarras et sans ennui. Vous avez à méditer, par exemple, la fin de l'homme. Après vous être mis en la présence de Dieu et l'avoir adoré comme présent à l'oraison que vous allez lui faire, entrez d'abord dans le sujet de votre méditation. Considérez que Dieu, par sa toute-puissance et par sa bonté, vous a tiré du néant; qu'il ne vous en a pu tirer que pour une fin digne de lui; que cette fin n'est autre chose que sa gloire et votre salut, etc. Rentrez ensuite en vous-même,

et voyez si vos pensées, vos paroles, vos actions ont été pour cette fin ; et si elles n'ont pas été, pour la plupart, des égarements de cette fin. Si cela est, déplorez-les auprès de Dieu, demandez-lui-en pardon, priez-le de les redresser, etc.

Voilà ce que c'est de faire oraison, et la pratique que vous en ferez dans votre retraite, où vous en verrez les fruits, vous fera résoudre à l'observer tout le temps de votre vie, et j'ose vous dire que, si vous y êtes fidèle, ce sera un moyen presque infaillible pour bien vivre et pour assurer votre éternité.

Ceci n'est que pour les personnes qui n'ont nulle habitude de l'oraison. Mais comme il y en a beaucoup d'autres qui s'y appliquent, il y a d'autres avis à leur donner, dont les premiers regardent ceux qui ne font qu'entrer dans les voies de l'oraison; les suivants sont pour ceux qui y ont déjà fait de grands progrès. Il y en a un cependant qui leur est commun à tous; et c'est de s'étudier à une grande pureté de cœur : disposition éloignée, mais nécessaire à quiconque veut devenir ou est déjà devenu homme d'oraison; selon la parole du Fils de Dieu : *Bienheureux sont ceux qui ont le cœur net, parce qu'ils verront Dieu*, non-seulement dans le ciel, où il se fera voir à eux à découvert et face à face, mais encore sur la terre, où ils jouiront de sa présence dans les communications intimes qu'ils auront avec lui.

Pour les commençants.

Les commençants surtout doivent avoir un soin particulier de garder les règlements que saint Ignace a marqués dans son Livre des Exercices, dont les

principaux sont : 1° De n'entrer jamais dans l'oraison sans s'y être préparé; pour n'être pas du nombre de ceux qui tentent Dieu, selon la parole du Sage. Cette préparation se fait en lisant, la veille au soir, le sujet de la méditation du matin. 2° De le repasser dans son esprit avant le sommeil. 3° De s'en ressouvenir à son réveil. 4° De remplir avec courage tout le temps de l'oraison, malgré le dégoût, les aridités et l'ennui qu'on y peut avoir. 5° De ne pas se rebuter des distractions qu'on y souffre; n'étant pas volontaires, elles n'empêchent ni la bonté, ni le mérite, ni le fruit de l'oraison. 6° De donner plus aux affections du cœur qu'aux raisonnements de l'esprit. 7° De ne pas se contenter de résolutions vagues et générales de bien vivre, mais de descendre dans un détail des défauts qu'on veut corriger et des vertus qu'on se propose de pratiquer. 8° La méditation étant finie, d'en faire une courte revue, pour reconnaître et les grâces qu'on y a reçues de Dieu, afin de l'en remercier, et les fautes qu'on y a commises, afin de lui en demander pardon; et pour y faire choix de quelque pensée touchante, dont on se souvienne de temps en temps dans la journée. Dieu se plaît si fort à cette espèce d'assujettissement lorsqu'il est fidèle et confiant, qu'il le récompense souvent par un don sublime d'oraison, comme il est arrivé au saint homme le Père Baltasar Alvarès, après une fidélité de seize années à ces règlements, qui, tout menus qu'ils paraissent, ne laissent pas d'être d'une extrême conséquence pour réussir dans l'exercice de l'oraison.

Pour les parfaits.

Pour ceux qui sont très-avancés, il n'y a rien à

leur dire, sinon qu'ils aient à se garder de quelques écueils qu'ils sont en danger de trouver dans l'état d'oraison le plus tranquille. Le premier est une affection trop servile à des méthodes réglées, qui pourrait troubler dans leur âme les opérations du Saint-Esprit. C'est à lui de les conduire, et c'est à eux de s'abandonner à sa conduite. Partout où il établit son règne il y veut être en liberté : *Ubi spiritus Domini, ibi libertas* [1]. Le second est l'illusion. Les âmes les plus élevées y sont sujettes quand elles donnent l'essor à leur imagination. Elle est capable de leur faire prendre le Dieu de vérité pour un fantôme, et un fantôme pour le Dieu de vérité. Le démon ne cherche qu'à les tromper, en se transfigurant en ange de lumière. Le moyen de le démasquer, c'est de se défier d'elles-mêmes; de soumettre le jugement des voies par où elles marchent, à des personnes éclairées, auxquelles Dieu a donné le discernement des esprits pour en juger, et d'invoquer souvent elles-mêmes le Père des lumières, qui ne manquera jamais, selon la promesse de Jésus-Christ, d'accorder le bon Esprit à qui le demande avec une humble confiance : *Dabit Spiritum bonum petentibus se* [2]. Le troisième est une attache aux goûts sensibles, opposée à la recherche du pur amour, qui doit être l'unique fin des âmes que Dieu favorise de ses grâces extraordinaires. Elles lui doivent cette fidélité de n'aimer que le Dieu des consolations; et lorsqu'elles aiment trop les consolations de Dieu, elles courent risque de déchoir de l'état sublime où il les a élevées par sa bonté. Mais rien ne les met plus en danger de le

[1] II Cor. 3. 17. [2] Luc. 11. 13.

perdre et de se perdre elles-mêmes qu'un orgueil secret, et que la vaine complaisance dans les faveurs que Dieu leur fait. C'est là le quatrième et le plus fatal écueil des personnes d'oraison : écueil semblable à celui auquel s'est brisée la vertu du premier ange. Malheureuses, si éblouies, comme lui, de leurs propres perfections, et oubliant, à son exemple, que tout ce qu'elles ont de bien vient de Dieu, elles s'attirent le même châtiment que lui, et méritent qu'on leur dise avec étonnement : Comment êtes-vous tombées du ciel, où vous étiez portées sur les ailes d'une haute contemplation, dans le fond de l'abîme? Le seul et infaillible moyen de se garantir d'une chute si funeste, c'est de ne sortir jamais de son néant ; à mesure que Dieu élève, de descendre toujours plus bas, et de lui dire souvent avec le Prophète royal : *A vous seul, ô mon Dieu, soit toute la gloire, et nullement à moi* [1].

SECOND JOUR

Des égarements de la fin de l'homme, qui sont les péchés.

PREMIÈRE MÉDITATION

Du péché des anges, de celui d'Adam, et de quelques autres péchés particuliers.

Le premier *prélude* de cette méditation et des trois suivantes sera de me représenter le Seigneur comme un juge redoutable, et moi comme un cri-

[1] Is. 12. 14. Psal. 113. 9.

minel au pied de son tribunal; le second, de supplier la divine miséricorde d'exciter en moi une humble frayeur et une douleur efficace de mes péchés.

Comme à la page 51.

DEUXIÈME MÉDITATION

De la grièveté des péchés par rapport à leur multitude et à leur opposition à la raison.

Comme à la page 61.

TROISIÈME MÉDITATION

De la grièveté du péché par rapport à la bassesse de l'homme qui le commet.

Comme à la page 64.

AUTRE MÉDITATION

De la grièveté du péché par rapport à la grandeur infinie de Dieu.

Comme à la page 67.

CONSIDÉRATION DU SECOND JOUR.

La prière vocale.

L'oraison vocale peut être considérée, ou en général à l'égard de tous les chrétiens qui récitent

différentes prières selon leur dévotion, ou à l'égard des personnes obligées à la récitation de l'office divin.

Pour ce qui est de l'oraison vocale, qui regarde tous les chrétiens en général, quoiqu'elle ne soit pas si utile que la mentale, elle ne laisse pas d'avoir des avantages considérables, soit pour unir une âme à Dieu, soit pour en obtenir des grâces. C'est Notre-Seigneur lui-même qui nous l'a enseignée dans la personne de ses disciples; elle est appuyée de l'autorité de l'Église, pratiquée par les saints de l'un et de l'autre Testament. Elle est sainte, méritoire, agréable à Dieu : c'est le sacrifice des lèvres qu'on lui offre, et qu'il reçoit avec complaisance, quand il lui est offert avec les conditions requises. En voici trois principales, sur lesquelles chacun doit faire ses réflexions.

La première est que cette prière se fasse en esprit, en vue de Dieu, dans le dessein de lui plaire, de l'honorer, de l'invoquer. Les paroles qu'on prononce, quelque pieuses et quelque saintes qu'elles puissent être, ne sont, pour ainsi dire, que le corps de la prière; l'esprit intérieur qui consiste dans cette intention en est l'âme, et c'est elle qui lui donne son mérite et son prix. L'union de ces deux choses fait la véritable prière vocale; c'est à elle qre Dieu prête l'oreille, c'est elle qu'il exauce, c'est à elle qu'il a promis de ne rien refuser, lorsqu'il a dit : *Demandez, et vous recevrez* [1] *:* au lieu qu'il rejette et qu'il réprouve celles qui ne sont point animées de cet esprit. Combien en fait-on cependant seulement de bouche, par routine, par céré-

[1] Joan. 16. 24.

monié? Rien n'est plus commun que la prière, et rien n'est plus rare que la véritable prière. On récite des formules de prières, ou qu'on sait par mémoire, ou qu'on lit dans un livre, sans faire attention ni à ce qu'on dit, ni à la souveraine majesté à laquelle on les dit. Peut-on croire que le Seigneur se tienne honoré de ce culte superficiel? Et tant de personnes qui s'en font une habitude ne doivent-elles pas attendre qu'il dira d'elles ce que Jésus-Christ disait des Juifs : *Ce peuple m'honore du bout des lèvres, et leur cœur est bien éloigné de moi* [1]. Que faut-il donc faire lorsqu'on va à l'oratoire ou à l'Église pour prier? Il faut y aller comme alla autrefois au Temple le saint vieillard Siméon, dont il est dit qu'il y *vint en esprit* [2], et qu'y priant de cœur il eut le bonheur de trouver et de tenir le Sauveur entre ses bras.

La seconde condition qui rend la prière vocale précieuse devant Dieu, et utile à celui qui la lui offre, c'est de la faire avec le respect et la révérence nécessaires, telle que fut celle de *Jésus-Christ, qui fut exaucée,* comme il est dit dans l'Épître aux Hébreux, *pour la révérence avec laquelle il pria son Père* [3]. Comment pourrait-on prier autrement, si l'on avait de la foi? Si je croyais bien fermement que Celui auquel je parle est le Dieu de majesté, devant qui les plus hautes puissances du ciel tremblent en le louant, de quelle frayeur et de quel tremblement ne serais-je pas saisi, moi qui ne suis que poussière? Lors donc que je vais paraître au pied du trône de l'Immortel pour le prier, pénétré de l'idée de sa grandeur et de ma bassesse, ne

[1] Matth. 15. 8.
[2] Luc. 2. 27.
[3] Hebr. 5. 7.

dois-je pas dire avec Abraham : *Je parlerai à mon Seigneur, moi qui ne suis que poudre et cendre*[1]. Le disons-nous? le pensons-nous toutes les fois que nous sommes sur le point de prier? Si nous le disions, si nous le pensions dans le temps de nos prières, aurions-nous les yeux égarés de côté et d'autre, l'esprit dissipé de mille pensées vaines, le cœur occupé d'objets terrestres? Nous détournerions-nous si aisément de la présence du Créateur, pour entretenir des créatures [2]? Comment un roi de la terre traiterait-il un sujet qui, admis à l'audience, détournerait le visage pour parler à un de ses ennemis? Dieu sera-t-il moins sensible à l'irrévérence d'un homme de néant, tel que je suis, si je me distrais volontairement en sa présence, et si j'interromps ma prière pour tenir avec quelque autre des discours inutiles et quelquefois scandaleux? Faut-il s'étonner qu'il soit indigné de ma prière, et *qu'il la condamne comme un péché*[3]? Mon Dieu, quel malheur de multiplier nos offenses par le moyen même que la divine miséricorde nous a donné pour les effacer! Ne vaudrait-il pas mieux ne point prier que d'abuser ainsi de la prière? Si je n'avais point de foi, je ne prierais point, dit saint Jérôme : mais si j'avais une foi vive, je prierais avec plus de respect et plus de dévotion.

C'est la troisième condition d'une bonne prière. Par la dévotion je n'entends pas certaines tendresses, certains goûts sensibles, certains mouvements affectueux qui peuvent être l'effet de la nature et du tempérament, et sans lesquels, quand

[1] Gen. 18. 27.
[2] S. Clim. deg. 28.
[3] Ps. 108. 7.

même ils seraient des effets de la grâce, la véritable et solide dévotion peut subsister. Quelle est donc cette dévotion? C'est, au sentiment de saint Thomas, une disposition de volonté qui se porte avec promptitude, avec courage, avec amour à ce qui est du saint service de Dieu [1]. C'est à peu près l'idée qu'en donne Cassien, quand il l'appelle *la ferveur d'une bonne volonté* [2], qui ne souffre ni tiédeur ni négligence dans l'oraison, qui ne se rebute ni des aridités ni des sécheresses qu'elle y rencontre; qui se plaît à converser avec Dieu, à s'unir à lui, à le louer, et qui se dévoue généreusement à toutes ses volontés. C'est ce dévouement qui a donné le nom à la dévotion dont nous parlons. Lorsqu'elle est dans le cœur de celui qui prie, sa prière est fervente; toutes les paroles qu'il prononce sont autant de traits enflammés, autant d'étincelles qui allument le feu sacré de la charité; tout en est animé, rien ne languit, tout le temps de la prière se passe sans ennui, et l'on ne la quitte que pour la reprendre dans les heures marquées, avec un goût et un profit toujours nouveau.

La manière dont priait le roi-prophète est un parfait modèle de nos prières vocales; les siennes avaient éminemment les trois qualités que doivent avoir les nôtres.

1° Il les faisait en esprit, son cœur était de concert avec sa bouche pour louer le Seigneur, pour exalter son saint nom, et pour se réjouir dans la considération de ses divines perfections : *Mon cœur et ma chair,* disait-il, *se sont réjouis dans le Dieu vivant* [3]. Il appelait *lèvres trompeuses* celles dont

1 S. Thom. 2.-2. q. 82. a. 1.
2 Cassien en ses Conf.
3 Ps. 83. 3.

le langage ne partait pas du cœur; il les condamnait au silence, *et voulait qu'elles fussent muettes* [1]. Pour ne pas manquer à mettre cet accord entre ses sentiments et ses paroles dans la prière, il commençait par demander à Dieu *un cœur net,* disposé à recevoir les impressions de la grâce, *et un esprit droit*[2], éloigné de tout égarement, après quoi il le suppliait de lui *ouvrir la bouche pour publier et chanter ses louanges* [3].

2° Ainsi préparé, il se mettait devant Dieu et lui parlait avec le respect le plus profond. Pour le conserver constamment, pendant tout le temps qu'il priait, *il ne perdait jamais de vue ni sa petitesse, ni la grandeur de Dieu* [4]. Tous ses psaumes sont remplis de ces deux sentiments, sur lesquels était fondée sa manière respectueuse de prier. Oui, *je le sais,* disait-il, *que Dieu est grand* [5]. Il est si grand, que sa grandeur n'a point de bornes, qu'il est le roi de tous les siècles. Je sais de même que *tout ce que je suis n'est rien devant vous, ô mon Dieu* [6]. Je suis même moins que rien; car je suis un néant coupable, rempli de misères et de péchés, et indigne de paraître en votre présence. Aussi n'y paraissait-il que confus, couvert de honte, anéanti, *prosterné contre terre* [7] et de corps et d'esprit, comme il le dit lui-même : Mon âme est attachée au pavé. C'était tantôt comme un criminel devant son juge, *lui confessant ses iniquités* [8], pour en avoir l'absolution; tantôt comme un malade implorant le secours du souverain Médecin, pour *la*

1 Psal. 30. 19.
2 *Ibid.* 50. 12.
3 *Ibid.* 17.
4 *Ibid.* 144. 3. *Ibid.* 11.
5 *Ibid.* 134. 5.
6 *Ibid.* 38. 6.
7 *Ibid.* 118. 25.
8 *Ibid.* 31. 5.

guérison de son âme [1]; ici comme *un pauvre abandonné, comme un orphelin qui se jette avec confiance dans le sein du Père des miséricordes* [2]; là comme *une bête de charge* en présence de son Maître, seul capable de le décharger du poids de ses péchés; et partout *humilié jusqu'à l'excès* [3], s'il y en pouvait avoir dans un pécheur, à la vue d'un Dieu dont il a mérité la colère.

3° La dévotion avec laquelle il priait, et l'onction dont il était pénétré, se fait sentir si vivement dans tous ses psaumes, qu'on ne peut ni les lire ni les réciter sans en être touché. La solidité de sa dévotion paraît dans le parfait dévouement avec lequel il s'abandonne à toutes les dispositions de la Providence, quelque rigoureuses qu'elles puissent être. *Mon cœur est prêt, ô mon Dieu* [4], lui dit-il plusieurs fois, *mon cœur est prêt*. Sa ferveur était admirable, c'était *de tout son cœur* [5] qu'il priait le Seigneur, *de tout son cœur* [6] qu'il confessait son saint nom, *de tout son cœur* qu'il le réclamait dans les dangers, dans ses besoins, etc. Les cris que son cœur poussait vers le ciel, dans la pensée de saint Augustin, étaient des actes réitérés de l'amour le plus ardent. C'est ce que déclare ce saint roi lui-même, lorsqu'il dit *que son cœur était tout échauffé* [7], *tout enflammé* du feu que l'oraison y allumait. Sa confiance était égale à son amour. *Il espérait de toute son âme* [8], et il s'assurait d'obtenir ce qu'il espérait. *J'ai espéré en vous*, disait-il au Seigneur, *et vous m'exaucerez; j'ai espéré en vous*,

[1] Psal. 40. 5.
[2] *Ibid.* 9. 34.
[3] *Ibid.* 37. 9.
[4] *Ibid.* 107. 1.
[5] *Ibid.* 9. 2.
[6] *Ibid.* 118. 145.
[7] *Ibid.* 38. 4.
[8] *Ibid.* 129. 5. *Ibid.* 37. 16.

et je ne serai pas confondu [1]. Heureux celui qui s'efforce d'imiter dans sa prière l'esprit intérieur, le respect et la dévotion de ce saint roi!

Pour ce qui est de la prière vocale qui regarde spécialement les personnes ecclésiastiques, comme elle doit avoir encore à plus juste titre les trois qualités dont on vient de parler amplement, il serait inutile de les répéter. J'ajoute donc seulement à ce que j'ai dit deux ou trois courtes réflexions.

La première est que cette prière, qui s'appelle l'office divin, est d'un devoir auquel certaines personnes sont obligées par leur état ou par leur bénéfice; de sorte que si elles y manquent, ou si elles en omettent une partie un peu notable, elles font un péché mortel.

La seconde est qu'il y a obligation pour ces sortes de personnes de bien réciter l'office divin. Or ce que j'appelle le bien réciter, c'est de le réciter avec intention de louer Dieu et avec attention d'esprit. Il y a trois sortes d'attentions; la première est l'attention aux paroles, la deuxième au sens des paroles, la troisième à Dieu à qui on parle. La première est nécessaire; mais elle ne suffit pas pour s'en acquitter dignement.

La troisième, et qui doit animer à réciter l'office divin le plus parfaitement qu'il est possible, c'est de se mettre bien dans l'esprit qu'on prie, 1° au nom de Jésus-Christ et comme ses ministres; 2° au nom de l'Église, comme ses députés; 3° au nom de tous les fidèles, et comme médiateurs entre eux et le Seigneur, pour leur obtenir le pardon de leurs péchés et les grâces qui leur sont nécessaires.

[1] Ps. 30. 2.

Enfin trois mots de saint Ignace réunissent toutes les obligations qui regardent l'office divin, lorsqu'il ordonne qu'on le récite avec attention, *attentè;* avec dévotion, *devotè;* et autant qu'il est possible, aux heures marquées, *opportuno tempore.*

TROISIÈME JOUR

Des considérations capables de ramener l'homme à sa fin et de détruire le péché qui l'en détourne.

PREMIÈRE MÉDITATION

Des propriétés de la mort.

Comme à la page 73.

DEUXIÈME MÉDITATION

Du jugement particulier.

Comme à la page 83.

TROISIÈME MÉDITATION

De l'enfer.

Comme à la page 112.

AUTRE MÉDITATION

Des peines en particulier qu'on souffre dans l'enfer.

Comme à la page 117.

CONSIDÉRATION DU TROISIÈME JOUR

De l'examen général et du particulier.

Comme à la page 178.

QUATRIÈME JOUR

Du retour de l'âme à son Dieu par la pénitence.

PREMIÈRE MÉDITATION

De la miséricorde de Dieu et de sa bonté à recevoir un pécheur converti, signifiée dans la parabole de la brebis égarée, recherchée par le bon Pasteur.

Pour le premier *prélude* de cette Méditation et de la suivante, on se représentera le Sauveur instruisant le peuple. Au second, on lui demandera la grâce de profiter de ses saintes instructions.

I. POINT.

Jésus, voyant que les pharisiens murmuraient de ce qu'il recevait les pécheurs, leur proposa cette parabole : Qui est celui d'entre vous qui, ayant cent brebis, s'il en perdait une, ne laissât pas les quatre-vingt-dix-neuf autres dans le désert, afin de courir après celle qui serait perdue, jusqu'à ce qu'il l'eût trouvée [1] ?

Considérons qui est ce pasteur, quelles sont ces brebis, qui est celle qui s'égare, et comment le ber-

[1] Luc. 15. 2, etc.

ger la cherche et la trouve. Ce berger, c'est Jésus-Christ, qui a dit de lui-même qu'*il est le bon pasteur* [1], et qui l'a bien montré par sa charitable conduite. Il connaît toutes ses brebis; et afin de les distinguer, il les marque du caractère de sa grâce et de son amour. *Il va devant elles* [2], comme leur guide, par l'exemple de sa sainte vie; il les guérit de leurs maladies, qui sont les péchés; il les défend contre le loup infernal : il a tant d'amour pour elles, que, non content de les nourrir de sa doctrine, il se fait lui-même leur nourriture. Les brebis fidèles sont les justes, *qui entendent sa voix, et lui obéissent* en toutes choses [3]. Celle qui s'égare est le pécheur qui se soustrait à sa conduite, dégoûté de sa céleste doctrine, rebuté de le suivre dans les rudes chemins de l'humilité et de la mortification, et rebelle enfin à ses commandements. *Ce bon pasteur* en a pitié; et, pour courir après sa brebis vagabonde, il descend du ciel en terre, il essuie mille travaux pendant sa vie et souffre la mort sur le Calvaire.

O infinie charité de Jésus-Christ! O heureuses brebis, qui ne le quittez jamais, qui vivez sous sa protection, et qui, vous reposant amoureusement sur ses soins, dites tous les jours avec le Prophète royal : *Le Seigneur me conduit, rien ne me manquera* [4]. Mais, brebis insensées et aveugles qui abandonnez son aimable conduite par un libertinage volontaire, et qui vous exposez à être la proie des loups, qui tournent sans cesse autour de vous pour vous dévorer! ô brebis perdues pour toujours, si le divin pasteur ne vient promptement à votre secours!

[1] Joan. 10. 11.
[2] *Ibid.* 4.
[3] *Ibid.* 3, 4.
[4] Psal. 21. 1.

Vous ne différez pas un moment, divin Sauveur, et dès que j'ai le malheur de vous quitter comme une brebis errante, vous avez la bonté de courir après moi, comme si vous aviez quelque intérêt à ne me pas perdre. Mais, non, vous n'avez que faire de moi : s'il vous fallait des brebis, vous en avez bien d'autres sur la terre qui vous suivent avec fidélité; vous avez au ciel un troupeau meilleur et plus soumis à vos volontés. Vous ne me poursuivez, aimable pasteur, que par le seul motif de votre amour. Ah! je serais bien insensible si je n'étais touché d'une telle faveur, et je serais bien méconnaissant si je n'étais à l'avenir attaché inviolablement à votre conduite.

Vous me donnez tous vos soins : je vous consacre toutes mes affections, et je veux vous dire avec la sainte Épouse : *Mon bien-aimé est à moi, et je suis à mon bien-aimé* [1].

II. POINT.

Le pasteur ayant retrouvé sa brebis, il la met sur ses épaules avec joie ; et dès qu'il est revenu chez lui, il assemble ses amis et ses voisins, pour leur dire : Réjouissez-vous avec moi, parce que j'ai retrouvé ma brebis qui était perdue [2].

Admirons dans la conduite de ce berger l'ineffable bonté de Dieu envers les pécheurs qui se convertissent. Il ne les oblige pas de le suivre malgré eux, comme des esclaves, mais il les attire par une douceur qui leur gagne tout à fait le cœur; il ne les force pas de marcher, parce que d'eux-mêmes ils ne sauraient faire la moindre démarche dans la

[1] Cant. 6. 2.

[2] Luc. 15. 5, 6.

voie du ciel; il a compassion de leur faiblesse, et les porte en quelque manière sur ses épaules, en les soutenant par sa grâce et les aidant à supporter le joug de ses commandements; enfin, plein de joie de voir sa brebis revenue, il invite les anges du ciel et les saints qui sont sur la terre à s'en réjouir avec lui. Comparons, ô mon âme, cette admirable conduite de notre Dieu avec la manière fière et implacable dont les hommes en usent ordinairement envers ceux qui les ont offensés. Où voit-on un prince mortel courir après un sujet dont il a reçu quelque outrage; aller au-devant de lui pour lui offrir le pardon de sa faute; le rétablir promptement dans ses bonnes grâces, et ne se souvenir de l'offense que pour en aimer encore davantage celui qui l'a outragé?

Il n'y a que vous, mon Dieu, capable de ces prodiges de bonté : votre miséricorde est égale à votre grandeur, et l'une et l'autre sont infinies. Y a-t-il des pécheurs après cela qui puissent désespérer de leur salut, et craindre de se jeter entre les bras d'un Dieu si bon, qui les prévient, qui les recherche, qui les caresse? O bon Pasteur, je vous remercie de la patience avec laquelle vous m'avez supporté dans ma rébellion; de l'empressement avec lequel vous m'avez poursuivi dans ma fuite, et de l'admirable charité avec laquelle, m'ayant trouvé, vous m'avez ramené à la bergerie. Vous excitez les anges et les justes à se réjouir de mon heureux retour; et moi, je les conjure de vous bénir à jamais de vos miséricordes.

III. POINT.

Ainsi je vous dis, ajoute le Sauveur, *qu'on se*

réjouira davantage dans le ciel pour un pécheur converti, que pour quatre-vingt-dix-neuf justes, qui n'ont pas besoin de pénitence [1].

C'est la conclusion de la parabole du Sauveur. Pour la bien comprendre, imaginons-nous un père qui parmi plusieurs enfants sains et heureux en a un malade et réduit à une extrême misère. Il ne peut voir ce dernier guéri, qu'il n'en ait une joie plus sensible que de la santé ou de la prospérité des autres. Ainsi quand quelque pécheur se convertit, sa pénitence est aux esprits bienheureux un sujet de joie, tout autre que celle qu'ils ont de voir quantité de justes qui n'ont pas besoin de conversion.

Loin de murmurer, comme les pharisiens, de la charité des hommes apostoliques envers les pécheurs, travaillons avec eux à chercher les brebis errantes et à les remener au troupeau de Jésus-Christ. Si nous avons le malheur nous-mêmes d'être du nombre de ces brebis fugitives, retournons incessamment à cet aimable pasteur; nous lui donnerons, et à toute la cour céleste, une nouvelle occasion de joie. Mais gardons-nous bien ensuite de retourner à nos premiers égarements; les démons s'en réjouiraient, et autant qu'il est possible les anges en seraient affligés.

O anges de paix, conjurez le souverain pasteur des âmes de convertir parfaitement la mienne, de lui inspirer des sentiments d'une véritable pénitence, de renouveler en elle sa grâce, de l'embraser de son amour, et de se l'attacher si fortement, que jamais elle ne s'en sépare.

[1] Luc. 15. 7.

Oui, mon Dieu, c'est de bon cœur que je retourne à vous. J'ai mille raisons qui me portent à changer de vie : mais quand je n'en aurais point d'autre que de savoir que mon changement est capable de vous faire plaisir, je ne balancerais pas un moment : trop heureux, aimable Seigneur, de vous causer de la joie au moins une fois en ma vie!

DEUXIÈME MÉDITATION

Du retour sincère d'une âme à Dieu dans la parabole de l'enfant prodigue qui retourne à son père.

I. POINT.

Un père de famille *avait deux enfants, dont le plus jeune, ayant demandé son partage, sortit de la maison paternelle, s'en alla dans un pays éloigné, et y dissipa tout son bien en folles dépenses et en débauches. Cependant, une famine étant survenue, ce prodigue se trouva dans une telle nécessité, qu'il fut réduit à garder les pourceaux et à manger du gland avec eux.*

Le malheur de ce jeune homme vint de l'impatience qu'il eut de sortir de la maison de son père et de jouir de ses biens, pour vivre en liberté et prendre sans frein tous ses plaisirs. C'est par où commencent tous les pécheurs. Cette passion de se mettre en liberté, de n'avoir plus d'autre conduite que celle de leurs sens et de leur propre volonté, les porte à s'éloigner de Dieu, à secouer la dépendance qu'ils ont de lui, et à se plonger en toutes

[1] Luc. 15. 11, etc.

sortes de voluptés. De quel excès n'est-on pas capable quand on s'est retiré de Dieu et qu'on ne vit plus sous sa protection? mais aussi en quel abîme de misères ne tombe-t-on pas? On se voit réduit dans une disette extrême de tout aliment spirituel; on devient l'esclave du démon; on ne se repaît que d'ordures et de saletés.

Peut-on concevoir un état plus déplorable d'un enfant de Dieu qui, pouvant vivre avec honneur et dans l'abondance auprès de son Père, va trouver, en s'éloignant de lui, la perte de tous les biens spirituels, la pauvreté, la honte et l'infamie? car ce sont là les suites funestes du libertinage. Il traîne après lui de quoi punir ses désordres. On ne peut être criminel sans être malheureux. Mettons-nous en la place de ce jeune prodigue, dont nous n'avons que trop imité l'aveuglement, et disons avec les plus vifs sentiments de notre cœur :

O Père céleste, voici un enfant prodigue qui, après avoir reçu de votre libéralité des dons infinis, s'est échappé de votre maison et s'est arraché de vos bras, pour vivre selon son caprice et au gré de ses passions. Il s'est malheureusement éloigné de votre présence et a dissipé tous les biens que vous lui aviez donnés, ne les employant qu'à satisfaire une brutale cupidité. O mon Dieu, comment avez-vous eu la patience de me supporter? Ah! vous n'avez pas borné là vos bontés. Non content de me souffrir dans le temps d'une jeunesse déréglée, vous en avez arrêté les emportements, et vous m'avez insensiblement rappelé à vous, lorsque je m'en éloignais le plus. Je chanterai à jamais des cantiques de louanges en l'honneur de vos miséricordes.

II. POINT.

Le jeune homme, *rentrant en lui-même, commença à dire : Combien y a-t-il de serviteurs dans la maison de mon père qui ont du pain en abondance, pendant que je meurs ici de faim? Il faut que j'aille à mon père, et que je lui dise : Mon père, j'ai péché contre vous et contre le ciel, je ne suis plus digne d'être appelé votre fils, etc* [1].

Considérons quelles sont les démarches d'un pécheur qui a dessein de se convertir. La première est de revenir à soi et d'ouvrir les yeux sur sa propre misère. La seconde est de la comparer avec l'heureux état des vrais serviteurs de Dieu. La troisième est de concevoir un ardent désir de retourner au Père céleste et de se jeter dans le sein de ses miséricordes. Voilà les mouvements que Dieu produit dans une âme qu'il veut ramener à ses devoirs; et le moyen dont il se sert ordinairement pour les produire, c'est de lui envoyer des châtiments qui l'obligent à en reconnaître les causes, et à recourir à Celui qui peut l'en délivrer.

N'est-ce pas ainsi que ce père charitable en a usé envers moi? Lorsque j'oubliais les obligations de mon état, que je me retirais de sa conduite, que je me livrais à mes passions, il m'a fait sentir la dureté de ces mauvais maîtres auxquels je m'étais soumis, et m'a contraint de respirer après les douceurs de son service. Si j'avais toujours été heureux, j'aurais toujours été méchant; c'était une fausse prospérité qui m'aurait aveuglé. C'est une favorable adversité qui m'a ouvert les yeux, et qui me les a fait lever vers l'auteur de mon salut.

[1] Luc. 15. 17, etc.

C'est un pur effet de votre miséricorde, ô Dieu infiniment bon, d'avoir répandu de l'amertume sur mes plaisirs, afin de m'en dégoûter, et de m'avoir fait trouver dans mes péchés mêmes de quoi les détester. Votre providence paternelle, qui ne m'a jamais abandonné dans mes égarements, a su tirer le bien du mal; et en affligeant le pécheur elle en a fait un pénitent. Cette incompréhensible bonté, dont je suis si fort indigné, me confond autant que mon péché. Oui, je le confesse avec toute la confusion de mon cœur, *je ne suis pas digne d'être appelé votre fils* : c'est un nom trop illustre et trop tendre pour un misérable qui s'est dégradé jusqu'à devenir l'esclave du démon. *J'ai péché contre le ciel,* en abusant de sa lumière pour vous offenser; *j'ai péché contre vous-même,* en vous quittant, et préférant ma propre volonté à votre adorable conduite. Je ne vous demande plus les faveurs que vous faites à vos enfants : la seule grâce que je vous demande est que vous daigniez me recevoir dans votre maison, et m'y regarder comme le dernier de vos serviteurs.

III. POINT.

Le père, ayant aperçu de loin son fils, en fut ému de compassion; il courut à lui aussitôt, se jeta à son cou, et le baisa [1]. A peine lui donna-t-il le temps de demander pardon, il l'interrompit; et s'adressant à ses serviteurs, il leur ordonna de *lui apporter sa première robe, de lui mettre l'anneau au doigt,* et de préparer un festin pour le régaler en signe de joie.

[1] Luc. 15. 20, etc.

Il faut admirer ici la charité de notre Père céleste, vivement représentée dans cette figure. Cet aimable Père jette les yeux sur le pécheur, dans le même temps qu'il est encore éloigné et qu'il n'a pas achevé l'œuvre de sa conversion. Il court au-devant de lui, afin de l'aider, par ses inspirations, à l'accomplissement de sa pénitence; et, afin de l'y animer par ses bontés, il le joint, il l'embrasse, il lui donne le baiser de paix, et le rétablit parfaitement dans son amitié. Pour lui donner des marques de ce rétablissement sincère, il lui donne sa grâce, il lui rend les dons du Saint-Esprit et les habitudes surnaturelles; il lui met au doigt un anneau, symbole de l'union qu'il renouvelle avec lui; et, afin que rien ne manque à la solennité, il lui fait un grand festin, qui n'est autre chose qne le banquet de l'Eucharistie.

Oh! si les pécheurs concevaient la bonté infinie de notre Dieu, s'ils savaient l'inclination qu'il a de les recevoir entre ses bras, y en a-t-il un seul qui ne revînt à lui, et qui ne se jetât avec confiance dans les entrailles de sa miséricorde? Il est juste qu'ils avouent leur indignité, qu'ils la confessent hautement en sa présence. Mais à peine auront-ils ouvert la bouche pour implorer sa clémence, qu'il leur ouvrira son cœur pour y puiser les trésors de la grâce.

O Père miséricordieux, il paraît bien que vous êtes Père et le meilleur de tous les pères! Vous n'avez égard ni à la multitude ni à la grièveté de nos offenses; il suffit que nous soyons vos enfants. Quelque ingrats, quelque rebelles que nous ayons été, dès que nous confessons notre ingratitude et nos rébellions, vous les oubliez incontinent pour ne

vous plus souvenir que de vos bontés paternelles; vous n'épargnez ni douceur ni caresses; et vous témoignez tant de joie de notre retour, que les justes mêmes, comme l'aîné de l'enfant prodigue, pourraient en avoir quelque jalousie, si vous ne leur disiez comme à lui : *Vous êtes toujours avec moi, et tout ce que j'ai est à vous.* O aimable Père! peut-on souhaiter une plus grande faveur? Quelle robe, quel festin, quel anneau doit-on préférer au bonheur d'être avec vous, et de n'en être jamais séparé, ni pendant la vie, ni à la mort, ni dans le temps, ni dans toute l'éternité?

TROISIÈME MÉDITATION

Idée d'un véritable changement dans la conversion de la Madeleine.

Le premier *prélude* est de voir aux pieds de Jésus-Christ la Madeleine baignée de larmes; le second, de demander au Saint-Esprit une conversion pareille.

I. POINT.

Un pharisien nommé Simon pria Jésus de manger chez lui. Une femme décriée dans la ville pour sa mauvaise conduite, ayant su qu'il était chez ce pharisien, se hâta de l'y aller trouver [1].

Le nom de pécheresse que l'Évangile donne à cette femme marque assez que son principal désordre était l'impureté, et un libertinage de conduite qui causait un fort grand scandale dans la ville :

[1] Luc. 7. 36.

mais elle n'eut pas plutôt entendu prêcher Jésus-Christ que, persuadée par son éloquence, charmée par sa douceur, et touchée par sa grâce, elle prend, sans balancer, la résolution de recourir à lui, et de l'aller trouver sans délai dans une maison étrangère, où il mangeait.

Admirons d'une part, ô mon âme, la force de la grâce de Jésus-Christ sur le cœur de Madeleine; de l'autre, la fidélité du cœur de Madeleine à répondre à la grâce de Jésus-Christ, et le merveilleux effet du concours de ces deux choses dans le changement de cette femme qui, d'une pécheresse publique livrée à des amours profanes, devient en un instant une pénitente si parfaite, que Jésus-Christ la juge digne d'être proposée à tous les siècles comme un modèle achevé de pénitence.

O Père céleste, qui seul pouvez nous conduire à votre Fils, attirez-nous à lui avec *les liens de la charité* [1]. Et vous, ô mon Jésus, qui vous plaisez à rechercher la brebis égarée, ayez pitié de nos égarements, redressez nos pas, réformez notre conduite, inspirez-nous un regret sensible d'avoir offensé celui qui mérite d'être infiniment aimé. Aussitôt que vous parlerez à nos cœurs, de rebelles et d'attachés aux créatures qu'ils ont été jusqu'ici, vous en ferez des cœurs fidèles et embrasés du seul amour du Créateur.

II. POINT.

La pécheresse étant entrée dans la salle où Notre-Seigneur mangeait, *elle se mit derrière lui, se prosterna à ses pieds, et commença à les arroser*

[1] Osée. 11. 4.

de ses larmes, à les essuyer avec ses cheveux, à les baiser, et à les oindre d'un baume [1] précieux, qu'elle avait dans une boîte d'albâtre.

Il faut ici remarquer la parfaite conversion de Madeleine, et les vertus qu'elle pratique dans sa pénitence, 1° une grande foi touchant la divinité de Notre-Seigneur, et une égale confiance en sa bonté; 2° un silence éloquent, par lequel, sans parler, elle découvre à son médecin les plaies mortelles de son âme, et lui en demande la guérison; 3° une profonde humilité qui lui fait mépriser tous les égards mondains, et qui l'oblige de se tenir derrière Jésus, prosternée à ses pieds et remplie de confusion; 4° une contrition vive qui se fait sentir dans toute sa personne et qui s'exprime par toutes les actions extérieures de sa pénitence; car elle fait servir à sa pénitence tout ce qui avait auparavant contribué à ses crimes. Elle emploie pour cela ses yeux à verser des torrents de larmes sur les pieds du Sauveur; ses cheveux, à les essuyer; ses lèvres, à les baiser; ses parfums, à les embaumer; accomplissant ainsi ce précepte de saint Paul : *Comme vous avez assujetti les membres de votre corps à l'impureté et à l'injustice pour en faire les instruments du péché, consacrez-les à présent à la piété et à la justice pour en faire les instruments de votre justification* [2].

Contemplons, ô mon âme, ce rare exemple de conversion, étudions-en tous les traits; comparons notre pénitence avec celle de Madeleine, nos délais avec sa promptitude, notre peu de foi avec la grandeur de la sienne; notre insensibilité pour Dieu,

[1] Luc. 7. 38. [2] Rom. 6. 19, 20.

avec l'ardeur et la vivacité de son amour pour lui; cet esprit d'orgueil qui règne en nous, avec la profondeur de son humilité; nos lâches ménagements dans les œuvres de la pénitence, avec la ferveur qui l'anime dans ces saints exercices, auxquels elle fait servir les instruments de sa mollesse et de sa vanité. Rougissons de ressembler à Madeleine dans ses désordres, et de lui être si différent dans sa pénitence.

O généreuse pénitente! O force invincible de la grâce! O mon Dieu, qui avez formé nos cœurs, et qui en savez remuer, comme il vous plaît, tous les ressorts, touchez le mien si vivement, qu'il soit percé de douleur et animé d'une sainte colère contre lui-même pour venger les outrages qu'il vous a faits. Que tout ce qui est en moi conspire à cette expiation; que toutes mes puissances, avec mes sens, travaillent enfin à satisfaire à votre justice; en sorte que je témoigne beaucoup plus d'ardeur pour retourner à vous que je n'ai montré de passion pour m'en séparer.

III. POINT.

Le pharisien s'étant scandalisé qu'une femme si décriée fût bien reçue du Sauveur, ce charitable Seigneur, lisant dans son cœur les mauvais sentiments qu'il avait d'elle, prit sa défense, fit l'éloge de sa pénitence, et la renvoya comblée de grâces. Il faut remarquer ici la bonté du Fils de Dieu envers les plus grands pécheurs, quand ils retournent à lui par une parfaite contrition, telle que fut celle de Madeleine, *à laquelle plusieurs péchés sont remis, parce qu'elle a beaucoup aimé* [1]. C'est le

[1] Luc. 7. 47.

témoignage que Notre-Seigneur lui-même en rend au superbe pharisien, pour le confondre; après quoi, se tournant vers la pénitente, il lui dit : *Vos péchés vous sont pardonnés, allez en paix* [1].

Mon Dieu, les paroles consolantes à une pauvre pécheresse comme Madeleine, et devenue, comme elle, une amante de Jésus-Christ! Quelle joie d'entendre, sinon de la bouche de Jésus même, au moins de celle du prêtre, qui en a de lui l'autorité, que tous ses péchés lui sont remis; que Dieu ne s'en souviendra jamais, qu'ils sont effacés pour toujours, et qu'ils ne mettront nul obstacle à ses faveurs, quelque énormes qu'ils soient! Voilà les récompenses d'une fervente pénitence, la protection du Seigneur, sa grâce, sa paix, ses caresses. Heureux, mille fois heureux ceux qui se jettent aux pieds de Jésus avec les sentiments d'une véritable componction et d'une sincère humilité; qui les embrassent avec amour, qui s'y attachent avec constance, puisqu'ils remportent toujours avec eux de si précieux gages de leur réconciliation!

C'est là, ô mon Sauveur, que je veux vivre et mourir. C'est à vos pieds sacrés que je veux m'attacher tout le reste de ma vie. Je les arroserai de mes larmes, je les baiserai tendrement, et en les baisant je détesterai mes offenses; je vous en demanderai pardon par le pur motif de votre amour; et je suis sûr, appuyé sur vos miséricordes, que je n'en sortirai qu'avec la rémission de mes péchés, l'heureux retour de votre amitié, et l'assurance de la paix que vous voulez bien faire avec moi.

1 Luc. 7. 50.

AUTRE MÉDITATION

Sur la conversion de Zachée.

I. POINT.

Zachée, prince des publicains, désirant de voir Jésus, et ne le pouvant à cause de la foule du peuple et de la petitesse de sa taille, monte sur un sycomore, afin de contenter son désir. Jésus, l'ayant aperçu, lui dit : Zachée, descendez promptement, car il faut que je loge aujourd'hui chez vous.

Considérons quelle est la cause de la conversion de cet homme, chef d'une compagnie de gens que leur profession faisait passer parmi les Juifs pour des pécheurs déclarés. C'est un désir de voir et de connaître Jésus, mais désir efficace, qu'il accomplit avec empressement, en montant sur un arbre, sans se mettre en peine de ce que le monde en pourrait dire, et passant généralement sur la vaine considération d'une bienséance humaine. Voilà ce qui lui attire les regards et les bontés d'un Dieu qui, non content de se faire voir à lui, s'invite à loger dans sa maison : faveur singulière, qu'il a faite à peine à ses plus intimes amis et qu'il lui fait dès le jour même.

Le principe du salut, ô mon âme, consiste à voir Jésus par les lumières d'nne foi vive : car, comme il n'est pas possible de le connaître sans l'aimer, on est bientôt détaché du vice quand on est entré dans

1 Luc. 19. 2. etc.

sa connaissance et qu'on a le cœur possédé de son amour. Il n'y a point d'intervalle entre aimer Jésus et être aimé de Jésus; il faut au moment même, qu'il habite dans un cœur dont il est aimé, et qu'il y répande les richesses de sa grâce.

Oui, mon Dieu, je le confesse, *la vie éternelle consiste à vous connaître, et à connaître votre fils unique, Jésus-Christ que vous avez envoyé* [1] au monde pour nous sauver. Éclairez mon esprit, Père des lumières, et découvrez-moi les grandeurs humiliées de ce cher Fils. Inspirez-moi, ô mon Jésus, un désir ardent de vous voir, afin que je mérite d'entendre de votre bouche cette parole salutaire : *Il faut que je demeure aujourd'hui chez vous*. Oui, mon Sauveur, il le faut, non pas par rapport à vous; car, étant Dieu, vous n'avez nul besoin de la maison d'un pauvre serviteur : mais il le faut par rapport à mes besoins. Si vous ne venez dans mon cœur, il ne peut être sanctifié; et si vous n'y demeurez pour conserver vos grâces, je les perdrai bientôt par ma négligence.

II. POINT.

Aussitôt que Jésus parut dans la maison de Zachée, ce publicain l'y reçut avec joie et lui dit : *Seigneur, je donne dès à présent la moitié de mon bien aux pauvres; et si j'ai fait tort à quelqu'un en quoi que ce soit, je suis prêt à lui en rendre quatre fois autant* [2]. Voilà les marques les plus assurées d'une véritable conversion : le détachement des objets qui ont allumé notre passion, la restitution du bien mal acquis, la promptitude à exécuter nos résolutions. Zachée, converti par la

[1] Joan. 17. 3. [2] Luc. 19. 8.

grâce de Jésus-Christ, ne distingue point la volonté de l'effet, ni le dessein de l'exécution. Il ne dit pas: Je donnerai, je rendrai; mais, Je donne, je rends quatre fois autant, pour aller au delà de mes devoirs.

Est-ce ainsi qu'on en use dans les prétendues conversions qu'on voit d'ordinaire dans le christianisme? Que de résolutions inefficaces! que de délais à les accomplir! Et si l'on vient à l'accomplissement, que de restrictions, que de réserves, que de chicanes on fait avec Dieu! et qu'on mérite peu par là d'être parfaitement rétabli dans ses bonnes grâces! Combien de fois ai-je proposé moi-même de me donner à lui! Et, sur le point de me livrer à ses bontés, combien de fois ai-je remis ma donation! Si j'ai donné une partie de moi-même, j'en ai retenu l'autre, et je n'en suis pas encore aujourd'hui à mon entière consécration.

En vérité, mon Dieu, je suis confus de vous faire un si chétif sacrifice, et de vous le faire de si mauvaise grâce. Soutenez ma faiblesse, fortifiez-moi par votre grâce, donnez-moi le courage de me dévouer dès aujourd'hui absolument et irrévocablement à votre service, et de vous dire avec le Prophète royal : *Je l'ai dit, c'en est fait, je commence maintenant* [1] à mener une vie nouvelle, une vie tout intérieure et toute céleste, dégagée de tous les intérêts de la terre et attachée uniquement à vous servir.

III. POINT.

Jésus, pleinement satisfait de ce que Zachée venait de lui dire, répondit : *Cette maison a été*

[1] Psal. 76. 11.

aujourd'hui sanctifiée, parce que cet homme est aussi enfant d'Abraham : car le Fils de l'homme est venu chercher et sauver ce qui était perdu.

Admirons l'efficacité d'une bonne et généreuse volonté, dont l'effet est la sanctification d'une âme, et souvent même d'une famille tout entière entraînée au bien par le bon exemple d'une seule personne. C'est peut-être pour cela que Jésus dit à Zachée *que sa maison avait reçu le salut :* mais, quelque part qu'ait la coopération de Zachée à ce merveilleux changement, la cause principale en est la toute-puissante bonté du Fils de Dieu, qui sait faire d'une pierre un enfant d'Abraham, et qui est venu au monde pour sauver les pécheurs.

As-tu jamais bien fait réflexion, ô mon âme, à la conduite de cet heureux publicain? Une disposition pareille à la sienne attirerait en toi l'auteur de la grâce par une sainte communion, et avec lui les plus tendres faveurs de son amour. Désires-tu passionnément, comme lui, de recevoir Jésus? Pour mériter ce bonheur, cherches-tu de le voir par les yeux de la foi? Montes-tu sur l'arbre de la croix, ce sacré sycomore, où la Sagesse éternelle a passé pour folie? As-tu soin, pour recevoir un si grand hôte, de purifier ta maison et de l'orner des vertus qui lui sont les plus agréables? Comme il daigne te nourrir de sa chair et te servir le pain des anges, lui prépares-tu de ta part un autre festin, qui consiste en de ferventes résolutions d'accomplir les œuvres de miséricorde et de justice, en des sentiments d'amour, de reconnaissance et d'admiration? As-tu soin d'exciter en toi une ferme espérance

[1] Luc. 19. 9.

que l'effet de sa visite sera la sanctification de toutes tes puissances? Suppléez, ô mon Jésus, suppléez par votre infinie bonté à ce qui me manque de dispositions; et, quelque indigne que je sois d'avoir part à vos faveurs, pouvez-vous me les refuser, en vous donnant vous-même à moi? Dites-moi, adorable Sauveur, ce que vous dîtes au publicain : *Cette maison a aujourd'hui reçu le salut.* Sanctifiez tellement mon cœur, qui a l'honneur de vous loger, que vous n'y trouviez rien qui déplaise à votre souveraine majesté.

CONSIDÉRATION DU QUATRIÈME JOUR

De la confession, ou du sacrement de pénitence.

Comme à la page 191 *et* 195.

CINQUIÈME JOUR

Du parfait modèle d'une âme qui veut être tout à Dieu dans Jésus-Christ humble, pauvre, mortifié.

PREMIÈRE MÉDITATION

De l'excellence infinie du Roi souverain, Jésus-Christ Notre-Seigneur, qui invite tous les hommes à le suivre.

Le premier *prélude* sera de me représenter le Fils de Dieu comme un roi sur le trône, proposant à ses sujets le dessein de la guerre spirituelle qu'il entreprend;

Le second, de lui demander la grâce de bien

comprendre quel honneur et quel avantage il y a de le suivre en cette guerre.

I. POINT.

Le Verbe éternel, incarné dans le temps, est devenu notre Roi; il a bien voulu nous l'apprendre lui-même par la bouche de David : *Dieu m'a établi Roi sur la sainte montagne de Sion, pour y annoncer sa loi à tout le monde* [1]. Admirons la bonté du Père éternel, de nous avoir envoyé, pour nous gouverner, un Roi si accompli, et qui n'est autre que son propre Fils. Étant Dieu et homme tout ensemble, il a universellement tout ce qu'il faut pour le gouvernement le plus parfait et le plus avantageux à ses sujets. Comme homme, il est sensible à leurs besoins; comme Dieu, il a tout pouvoir d'y subvenir. S'il n'était pas Dieu, dit saint Léon, il ne pourrait remédier à nos maux; s'il n'était pas homme, il ne pourrait nous donner l'exemple si nécessaire dans les voies de la vertu [2].

Mon Dieu, le grand et aimable Roi! Ah! il n'est pas comme les rois de la terre, qui règnent avec fierté sur leurs sujets; qui s'enrichissent de leurs tributs; qui leur imposent de fâcheuses lois, qu'ils ne se mettent eux-mêmes guère en peine de garder; qui n'ont ni assez de lumières pour les gouverner, ni assez de bonté pour vouloir les rendre heureux. Quand ils ne manqueraient ni de lumières ni de bonté, ils n'ont pas des trônes assez fermes pour être longtemps en état de travailler à leur félicité, leur empire, fût-il *d'or, d'argent, de*

[1] Ps. 2. 6. [2] Serm. 1. de Nat.

bronze ou de fer, n'étant soutenu que *sur une base d'argile* [1].

Il n'en est pas de même de vous, ô mon divin Roi; toute votre grandeur ne va qu'à faire des heureux : *Vous vous êtes fait pauvre, pour nous enrichir* [2]. Vous êtes bon, sage, puissant, éternel, *votre règne n'aura point de fin* [3]. Qu'il y a d'honneur, de plaisir et d'assurance à vous servir! A quoi donc ai-je songé jusqu'ici de vous être si peu fidèle? Aurais-je été assez insensé pour refuser de vous obéir, et pour vous dire avec ces monstres d'ingratitude : *Nous ne voulons point qu'il règne sur nous* [4]? Nous ne voudrions pas en venir à cette extrémité : mais notre obéissance est si imparfaite et si lâche, que nous avons bien sujet d'en rougir. Allons, mon âme, allons avec courage et avec fidélité à la suite d'un si bon Maître, et ayons à l'avenir plus de ferveur dans son service.

II. POINT.

Écoutons attentivement ce que nous propose cet aimable Souverain pour nous engager à le suivre. Je suis, dit-il, venu au monde, selon le décret éternel de mon Père, pour faire la guerre à des ennemis qui sont les miens et les vôtres : ces ennemis sont le démon, le monde, la chair et tous les vices. Qui veut me suivre en cette glorieuse entreprise peut s'assurer que je ne commanderai rien dont je ne donne l'exemple; que je ne laisserai nulle action sans récompense; que, s'il y a de la peine à combattre, il y a très-certainement des

[1] Dan. 2. 32. 33.
[2] II Cor. 8. 9.
[3] Luc. 1. 33.
[4] Nolumus hunc regnare super nos. Luc. 19. 14.

palmes à cueillir; qu'il ne tiendra qu'à chacun de vaincre, et qu'on n'a qu'à marcher sur mes pas pour aller à la victoire et au triomphe.

Que ces paroles sont engageantes! que ces conditions sont raisonnables! que ces promesses sont glorieuses! Quand nous n'aurions aucun intérêt à cette guerre sainte, le seul honneur de suivre un Prince si juste, si généreux et si aimable, ne suffirait-il pas pour m'y engager? Gédéon et Abimélech ayant dit à leurs gens : *Faites ce que vous me verrez faire* [1], ils furent incontinent obéis; et je ne vous suivrais pas, ô mon Roi, dans les combats dont vous courez tous les risques, dont vous essuyez toutes les fatigues, et dont vous voulez bien partager avec moi les avantages? Que je vous ai d'obligation, Seigneur, d'unir ainsi vos intérêts aux miens! Quel bonheur pour moi, qui ne suis qu'un ver de terre, d'être associé dans une milice si glorieuse, sous un Chef à qui tout l'univers obéit! et, en suivant ses ordres, de pouvoir me promettre de vaincre les démons, de glorifier le Père céleste, et de gagner une couronne immortelle! Je vous rends grâces, ô mon divin Maître, de la bonté et de la douceur avec laquelle vous m'appelez à votre service, par de si puissantes raisons, qui sont autant *de chaînes d'amour* [2]. Oh! si tous les hommes les pouvaient comprendre, il n'en est pas un seul qui ne se fît honneur de marcher sous vos étendards!

III. POINT.

Il y a trois sortes de personnes qui savent que le Fils de Dieu les invite à le suivre. Les uns n'en ont

[1] Judic. 7. 17. et 9. 48. [2] Osee. 11. 4.

pas le courage : ils en sont empêchés par l'amour des biens de la terre ; et la même chose leur arrive qu'à ces conviés de l'Évangile, qui méritent d'être exclus du banquet, le père de famille ayant juré que *nul d'entre eux ne goûterait de son festin* [1].

D'autres veulent bien à la vérité suivre leur Roi ; mais à demi, et à de certaines conditions, comme ce jeune homme qui s'était assujetti à garder les commandements, mais qui demeura tout triste à la proposition que Notre-Seigneur lui fit d'observer les conseils, et qui ne put se résoudre à prendre un parti si avantageux.

Il s'en trouve enfin d'assez généreux pour se consacrer entièrement à Jésus-Christ, s'abandonner à lui sans réserve, renoncer pour son amour à tous les biens de la terre, et le suivre dans la pratique des plus pures maximes de l'Évangile. Telles sont les personnes religieuses qui font profession de pauvreté, de chasteté, d'obéissance, gardant à la lettre les conseils du Sauveur, et marchant sur ses pas jusqu'au Calvaire. Quel honneur d'être appelé à un état si sublime ! car *c'est une chose glorieuse*, dit le Sage, *de suivre le Seigneur* [2]. Quand on ne se sent pas cette vocation sainte, il faut porter une pieuse jalousie à ceux qui en sont honorés, et concevoir un désir ardent d'y participer par un parfait dégagement et une sincère préparation de cœur à tout ce que Dieu désire, en lui disant souvent avec le Prophète : *Mon cœur est prêt, Seigneur, mon cœur est prêt* [3] à faire toutes vos volontés, et à aller jusqu'à l'observance de vos conseils : je ne tiens à rien qu'à votre bon plaisir.

1 Luc. 14. 24.
2 Eccli. 23. 38.
3 Ps. 107. 1.

A ces trois sortes de personnes on peut en ajouter une quatrième; et ce sont ceux que le Roi du ciel a choisis, non-seulement pour être à sa suite, mais pour y engager et y conduire encore les autres. Mon Dieu, quelle haute destinée! Quelle obligation nous avons à Jésus-Christ de nous y avoir élevés! et quel engagement pour nous de n'avoir dans le cœur d'autre désir que de le glorifier, que d'avancer son règne, et que de lui gagner des âmes!

DEUXIÈME MÉDITATION

De l'accomplissement du mystère de l'Incarnation.

Les *préludes* de cette méditation seront les suivants. Je me représenterai, dans le premier, le Verbe éternel fait chair dans le sein de la sainte Vierge, et y résidant comme dans son temple. Au second, je l'y adorerai profondément et lui consacrerai tout mon cœur.

I. POINT.

A l'instant même que la sainte Vierge eut donné son consentement, le Saint-Esprit forma, des plus pures gouttes de son sang, un petit corps; il créa de rien une âme, et unit l'un et l'autre à l'adorable personne du Verbe. Ce fut en ce moment que Dieu se fit homme; qu'un homme fut Dieu, et que, Dieu s'étant allié à la nature humaine dans le sein d'une vierge, le monde, perdu par le péché d'Adam, eut enfin un rédempteur.

Quel adorable et quel incompréhensible mystère! Contemplons, ô mon âme, quelle fut alors la joie de la très-sainte Trinité: du Père, en voyant

ce chef-d'œuvre tout divin de sa toute-puissance; du Fils, à la vue de l'ineffable alliance qu'il contractait avec l'humanité sainte; du Saint-Esprit, dans l'accomplissement d'un mystère qui était le grand ouvrage de son amour! Mais quels furent les sentiments de la sainte humanité, quand elle se vit élevée à ce haut point de grandeur, et tirée du néant pour être unie à la personne du Verbe! Quels furent ceux de la sainte Vierge, dans le sein de laquelle, comme dans un lit nuptial, se célébrèrent ces noces admirables! Quelles actions de grâces elle rendit à l'auteur d'une si rare merveille! De quel amour fut-elle embrasée pour le Fils du Très-Haut, qui daignait habiter en elle! De quelles grâces fut-elle comblée en cet heureux moment!

Que de prodiges à contempler, mon âme! quelle reconnaissance à concevoir! que d'hommages à rendre! que de fruits à recueillir dans la considération d'un mystère qui, tout incompréhensible qu'il est, fait voir tant de condescendance dans le Créateur, tant de grandeur et d'élévation dans Marie, tant d'abaissement dans le Verbe incarné, et tant d'exemples de la plus rare vertu dans le Fils et dans la Mère!

II. POINT.

Le Verbe éternel, en s'incarnant, aurait dû, ce semble, avoir un corps impassible et immortel. La dignité de sa personne, la pureté de sa conception, la béatitude de son âme, méritaient bien un corps exempt des misères qui sont les suites du péché.

Quelle bonté! mais en même temps quelle humiliation du Verbe, de se revêtir de nos faiblesses,

de prendre un corps semblable à celui des pécheurs, *un corps,* comme il le dit lui-même, *propre*[1] à être offert en sacrifice pour l'expiation de nos offenses! Que tout le ciel vous loue, Seigneur, de cette infinie charité que vous nous témoignez. Que tous les anges vous rendent leurs hommages en reconnaissance de vos anéantissements. Et nous, ô mon Dieu, pour qui vous descendez jusqu'à cet abîme d'humiliations, que ferons-nous pour honorer les abaissements de votre majesté?

Rougirons-nous, après un tel exemple, de porter les peines du péché? Quoi! le Saint par excellence veut bien s'en charger pour l'amour des coupables : et les coupables, qui les ont méritées, feront difficulté de s'y soumettre! Ah! mon âme, que cela est injuste! que cela est déraisonnable! Entrons dans des sentiments plus équitables, et souvenons-nous, dans toutes les calamités de la vie, que le partage des pécheurs est de souffrir et de mourir. Estimons même cette nécessité glorieuse, depuis qu'un Dieu a voulu prendre un corps sujet à la souffrance et à la mort.

III. POINT.

Quand le Fils de Dieu aurait voulu prendre un corps comme le nôtre, au moins le pouvait-il prendre tel qu'il l'avait donné à Adam, d'une juste grandeur, et dans toute sa perfection. Pourquoi a-t-il voulu se faire enfant? Pour être, comme dit saint Paul, *semblable en toutes choses aux autres hommes, qui sont ses frères*[2]; pour se rendre plus aimable à nous, et nous donner un exemple d'humilité plus persuasif et plus touchant.

[1] Hebr. 10. 5.   [2] Hebr. 2. 17.

O mon aimable Sauveur, que vos desseins sont pleins d'amour ! C'est ce tendre et parfait amour que vous avez pour nous qui a rétréci votre immensité dans le corps d'un enfant ; c'est le désir que vous avez de vous faire aimer des hommes, d'attendrir les plus endurcis, qui vous a dépouillé de ce que vous aviez de terrible, et qui vous a revêtu des amabilités d'une enfance qui n'a que des douceurs.

O amour, que tu es puissant sur le cœur d'un Dieu, de le métamorphoser en un enfant d'un jour, et de resserrer en de si étroites bornes Celui que tout l'univers ne saurait contenir ! O divin Enfant, ô mon Dieu ! je vous adore et vous aime de tout mon cœur ; agréez le parfait dévouement avec lequel je m'offre à vous, et daignez imprimer en moi les traits de votre sainte enfance.

TROISIÈME MÉDITATION

De la naissance de Notre-Seigneur.

Les *préludes* de cette méditation seront, le premier, d'entrer en esprit dans l'étable de Bethléem et de contempler le Sauveur du monde nouvellement né ; le second, de demander la grâce de recueillir les fruits de sa sainte naissance.

I. POINT.

Le temps que Dieu avait destiné de toute éternité pour la naissance temporelle de son Fils étant arrivé, ce cher Fils, qui n'avait pas voulu le prévenir, n'ayant non plus voulu le différer, *se leva comme*

un géant pour commencer la pénible *carrière* [1] qui lui était ouverte depuis le berceau jusqu'à la croix.

Adorable enfant, que de croix vous trouverez avant de rencontrer celle entre les bras de laquelle vous devez terminer votre course! Quel abandon et quelle résignation de votre cœur aux volontés de votre Père, qui vous les a toutes marquées! Mais quel spectacle pour moi de voir un Dieu soumis, et soumis à de si dures dispositions d'un Père qui venge sur son Fils la révolte des esclaves!

Ce Fils obéissant en venant au monde au moment arrêté par son Père, et sortant du chaste sein de sa sainte Mère, qui lui avait servi de sanctuaire pendant neuf mois, il le remplit de trésors célestes et d'une abondance de grâces qu'il est plus aisé de méditer que d'expliquer.

Que vous en répandriez dans nos cœurs, aimable Jésus, quand ils ont l'honneur de vous loger au temps de la sainte communion, si nous ne mettions point d'obstacle à vos bontés! Si vous y trouviez une pureté qui eût quelque ressemblance à celle de votre bienheureuse Mère, vous en augmenteriez l'éclat, comme vous perfectionnâtes la sienne, bien loin de la ternir.

II. POINT.

La sainte Vierge sentant approcher ses couches, en attend le grand moment, retirée à l'écart dans une profonde contemplation; et enfin elle met au monde Celui qui en devait être le libérateur; elle entre en même temps dans des transports ineffables de tendresse et de respect. Elle adore comme son Dieu Celui qu'elle aime et qu'elle caresse comme

[1] *Exultavit ut gigas ad currendam viam.* Ps. 18. 6.

son Fils. Elle prend ce Dieu-Enfant entre ses bras, elle l'embrasse; et, en lui donnant ses respectueux baisers, elle fond en larmes, pénétrée de la plus sainte et de la plus douce joie. Tels, ô mon âme, devraient être tes sentiments d'amour et de révérence quand tu as le bonheur de posséder le même Sauveur; la crainte et la charité sont comme les deux bras dont il se plaît d'être embrassé.

Après avoir satisfait à ses premières ardeurs, elle s'acquitte des devoirs maternels avec le soin le plus tendre; elle enveloppe le divin Enfant de ses langes, elle le couche dans la crèche. Quelle peine a cette Mère pleine d'amour, de placer le Fils unique de Dieu, son créateur et son sauveur, dans un berceau si pauvre et si peu proportionné à la dignité de sa personne! Quelle admiration de voir un Dieu réduit en cet état! Quelles actions de grâces elle lui rend de l'avoir choisie pour sa mère! Avec quel dévouement elle se consacre à son service! Saint Joseph unit ses hommages, son amour et ses ardeurs à celles de sa bienheureuse Épouse.

Jetons-nous aux pieds du saint Enfant avec Marie et Joseph; et, à leur imitation, adorons, aimons, admirons le Verbe incarné si prodigieusement anéanti pour notre amour; rendons-lui nos très-humbles actions de grâces de cet incomparable bienfait; faisons-lui, en reconnaissance, une parfaite consécration de nous-mêmes, et disons-lui avec toute la tendresse de notre cœur : O mon aimable Rédempteur, que puis-je faire qui réponde à l'excès de vos bontés? O qui aurait pu se trouver à votre naissance pour vous servir et pour vous assister! Agréez au moins que je me présente en esprit devant votre majesté, que je vous fasse une offrande entière de

mon corps et de mon âme, avec un désir très-ardent qu'il n'y ait rien en moi qui ne soit absolument à vous.

III. POINT.

Que de prodiges à contempler, et tout ensemble que d'exemples à suivre dans Jésus naissant, et dans toutes les circonstances de sa sainte nativité! Celui qui dans le ciel est assis sur le trône de ses grandeurs, entre le Père et le Saint-Esprit, environné de chérubins et de séraphins courbés pour lui rendre hommage; celui-là même sur la terre est couché dans une pauvre crèche, sur un peu de paille, entre deux animaux qui font tout son équipage. Ainsi anéanti pour honorer son Père et pour nous sauver, il jette et sur lui et sur nous ses premiers regards : sur lui, pour lui faire déjà le sacrifice entier de sa vie; sur nous, pour nous apprendre l'humilité dont il nous fait ses premières leçons, en la pratiquant d'une manière prodigieuse dès le jour de sa naissance.

Entends-tu, mon âme, l'éloquente voix de ce divin Enfant, en qui tout parle, les langes, la crèche, l'étable, et tout cet appareil d'humilité? *Apprenez de moi*, dit-il, *que je suis doux et humble de cœur* [1]. Mon Dieu, la grande et l'importante leçon! mais qu'on l'étudie peu et qu'on la pratique encore moins!

Le Père éternel lui-même, pour nous engager à l'amour de cette divine vertu, nous en propose le modèle dans son propre Fils; il nous déclare que nous n'avons rien à prétendre à son royaume si

[1] Matth. 11. 29.

nous n'en devenons les copies, si nous ne prenons les inclinations de la sainte enfance, si nous n'en portons les traits. Ah! s'il fallait paraître aujourd'hui devant lui, quelle confusion pour moi de me trouver si peu semblable à l'humble Enfant de la crèche!

AUTRE MÉDITATION

De la Circoncision de Notre-Seigneur.

Le premier *prélude* sera de nous représenter le Fils de Dieu qui commence à verser son sang pour obéir à la loi et pour nous témoigner son amour;

Le second, de lui demander la grâce de l'imiter dans son obéissance, et de disposer nos cœurs à son amour par la pratique d'une circoncision spirituelle qui en retranche tout ce qui est capable de lui déplaire.

I. POINT.

Considérons la circoncision, premièrement par rapport à Marie et à Joseph. Pour bien juger de la profondeur de la plaie que fit dans leur cœur le couteau de la circoncision, il faudrait avoir mesuré la grandeur de leur amour envers Jésus. Mais si ces tendres personnes furent elles-mêmes obligées, comme l'ont pensé plusieurs Pères de l'Église, de circoncire le saint Enfant, quelle fut leur douleur quand il en fallut causer une si vive à ce cher Fils! Ils ne laissèrent pas l'un et l'autre de passer sur leur extrême répugnance pour obéir à la loi; et s'il eût fallu, pour l'accomplir parfaitement, sacrifier tout à fait ce véritable Isaac, leur cœur y était tout préparé.

Entrons, ô mon âme, entrons en esprit dans ces deux cœurs, et surtout dans celui de Marie. Que nous y verrons un admirable accord de soumission et de tendresse! de soumission à Dieu, qui demandait déjà le sang de son Fils; de tendresse envers Jésus, dont elle sentait très-vivement la blessure. Mon Dieu, avec quelle compassion en voyait-elle couler le sang! Avec quel respect, avec quelle dévotion en recueillait-elle les précieuses gouttes!

O très-sainte Vierge, obtenez-nous les mêmes sentiments de compassion, de tendresse et de respect envers le divin Enfant qui commence à s'immoler pour nous. Faites que nous soyons pénétrés, comme vous, d'une très-sensible reconnaissance de ses bontés, et que nous ayons le courage, à votre exemple, de sacrifier à Dieu tout ce qu'il exige de notre obéissance. Hélas! j'ai peine à lui donner des bagatelles qu'il me demande depuis tant d'années; et au premier ordre du Seigneur vous avez été prête à livrer à la mort celui qui vous était mille fois plus cher que votre vie. Ayez pitié de ma faiblesse, et apprenez-moi efficacement à vaincre mes répugnances, afin que désormais j'accomplisse entièrement la loi divine.

II. POINT.

Considérons en second lieu la circoncision par rapport à Jésus, et les vertus admirables qu'il y pratiqua : 1° l'obéissance, en se soumettant librement à une dure loi, au-dessus de laquelle il était en tant que Dieu, et à laquelle en tant qu'homme il n'était pas obligé, étant exempt du péché originel, dont la circoncision était la marque et le remède; 2° l'humilité, en acceptant le caractère ignominieux

de pécheur, lui qui était l'Agneau sans tache; 3° la patience, en souffrant avec une pleine liberté, car il n'était pas de Jésus comme des autres enfants: l'usage de la raison, qui n'est pas en eux, et qui était dès lors parfaitement en lui, le rendait sensible à toutes les circonstances de sa rigoureuse circoncision; il sentit toute la douleur de l'incision; il vit couler de sa plaie un ruisseau de sang, dont une seule goutte suffisait pour le rachat du genre humain; 4° enfin la charité, en offrant déjà sur son corps les prémices du sanglant sacrifice qu'il devait un jour consommer sur la croix pour notre amour.

O charité infinie! ô patience invincible! ô humilité profonde! ô obéissance héroïque! ô vertus toutes divines de mon Sauveur, ne serez-vous que l'objet stérile de mon admiration? Après tant de temps de ma vie passé, ne commencerai-je pas enfin à vous aimer, ô mon Jésus, vous qui m'avez si ardemment aimé dès le commencement de la vôtre? Fuirai-je toujours les occasions de souffrir pour vous? pour vous, dis-je, qui n'en laissez échapper aucune d'endurer pour mon amour! Vous êtes l'Innocent par excellence, et vous voulez bien paraître dans la foule des pécheurs: je suis pécheur; serai-je toujours assez vain pour vouloir paraître innocent? Vous vous assujettissez à une loi qui n'était nullement portée pour vous: ferai-je à l'avenir difficulté de me soumettre à celles qui m'obligent, et auxquelles je ne puis refuser de me soumettre sans vous désobéir?

Ah! que ces premières gouttes de votre sang précieux me sont des marques bien tendres de votre infinie bonté! Je vous en rends, aimable Rédempteur,

mes très-humbles actions de grâces. Appliquez-en la vertu toute-puissante à mon cœur, afin qu'elles y produisent l'esprit d'obéissance et de charité qui vous les a fait répandre.

III. POINT.

Je considèrerai enfin la circoncision du Sauveur par rapport à nous-mêmes, et comme le modèle et le motif de la circoncision spirituelle, à laquelle sont obligés tous les disciples de Jésus-Christ. La circoncision du cœur, qui consiste à retrancher les choses opposées au salut, comme sont les passions déréglées, l'attachement aux biens de la terre, la recherche trop empressée des honneurs et des commodités de la vie, etc; cette circoncision, dis-je, est le vrai caractère du chrétien, auquel il serait aussi honteux d'être incirconcis de cœur, qu'il l'aurait été à un Juif de n'être pas circoncis dans son corps. Le Fils de Dieu a soumis son corps à la loi de la circoncision corporelle, qu'il a abolie en notre faveur, et il a substitué à la place la loi de la circoncision du cœur, pour nous instruire de cette importante obligation, et nous montrer par la circoncision de sa chair le retranchement que nous devons faire en nous des affections profanes contraires à la sainteté du christianisme.

Allons, allons, mon âme, jusqu'au dedans de nous-mêmes, avec le glaive de la mortification, pour y couper, pour y retrancher tant de pensées vaines, tant d'inclinations terrestres, tant de désirs superflus, tant d'attaches à nous-mêmes, capables de préjudicier à notre salut et de ruiner notre perfection. Aimons pour Jésus-Christ tout ce qui contribue à ce bienheureux retranchement; de quelque

main que nous viennent les privations et les mortifications pénibles à notre nature corrompue, il nous suffit, pour les aimer, qu'elles nous aident à nous circoncire spirituellement.

L'amour-propre a beau s'en plaindre, aimable Jésus, je chérirai cette circoncision, je la pratiquerai avec courage pour honorer la vôtre. Que les directeurs de mon âme la fassent, que mes amis y travaillent, que mes ennemis s'en mêlent, tout m'est égal, je suis content. Mais vous-même, *qui m'êtes* aujourd'hui *un époux de sang* [1], et qui savez mieux que tout autre ce qu'il y a à retrancher en moi, n'y souffrez rien, Seigneur, de tout ce qui vous déplaît, et mettez-y par votre grâce tout ce qui peut me rendre agréable à vos yeux.

CONSIDÉRATION DU CINQUIÈME JOUR.

De la sainte communion.

1° Le sacrement de l'Eucharistie étant de tous les sacrements le plus grand et le plus saint, la communion, par laquelle nous y participons, n'est-elle pas la plus grande action de notre vie, et celle qui doit être la plus sainte? Il n'en est point sans doute qui soit si capable de nous sanctifier, puisque par elle nous recevons en nous l'Auteur de toute sainteté. D'où vient donc que les communions étant si fréquentes dans le christianisme, la sainteté y soit si rare? Ce n'est pas que Jésus-Christ n'ait eu notre sanctification pour fin dans l'institution de son sacrement; ce n'est pas qu'il n'entre dans nos

1 Exod. 4. 25.

cœurs, lorsque nous communions, avec toute l'abondance de ses richesses et avec le désir le plus ardent de nous les communiquer. Il faut bien que de notre part nous mettions des obstacles à ses communications, et que notre indisposition soit une espèce de digue qui arrête le torrent de ses grâces.

2° Pour bien comprendre et corriger ce défaut de notre part, il ne faut que concevoir un principe également certain dans la nature et dans la morale. Les causes, quelque nobles et quelque puissantes qu'elles soient, n'agissent pas également sur toutes sortes de choses; leur action est différente, selon les diverses dispositions des sujets sur lesquels elles exercent leur vertu. Le soleil, qui amollit la cire, endurcit la boue; le même aliment fait la santé des uns, et cause aux autres des maladies. C'est ce qui arrive à cette viande céleste que Notre-Seigneur nous a préparée dans son festin. *Elle donne la vie aux uns, elle donne la mort aux autres* [1]. *Ce qu'on nous donne est bon,* dit saint Augustin; *mais tout bon qu'il est, il fait du mal aux méchants. Bonum est quod datur, sed bonum malo in malum datur* [2]. C'est donc à nous qu'il faut nous en prendre si après un si grand nombre de communions, dont une seule eût pu faire un grand saint, nous sommes toujours dans les mêmes imperfections, dans la même tiédeur, dans les mêmes habitudes. Il n'a pas tenu à Jésus-Christ que nous ne fussions plus parfaits, plus fervents, et dans des habitudes de vertus opposées aux vices qu'en vain nous déplorons tous les jours. Concluons qu'il est

[1] Prose du très-saint Sacrement.
[2] Tract. 20. in Joan.

pour nous d'une conséquence infinie de nous mettre, avec la grâce de Notre-Seigneur, dans un état qui nous rende propres à recevoir les effets admirables qu'il ne produit que dans les âmes bien disposées.

3° David, ayant à bâtir un temple au Seigneur, fit pendant beaucoup d'années d'immenses préparatifs pour sa construction, et répondait à ceux qui en étaient étonnés : C'est une grande œuvre; car ce n'est pas à un homme, mais à Dieu qu'est destinée la maison que je prépare. Quel doit être par conséquent le soin et l'empressement d'un chrétien à préparer son corps et son âme pour être la demeure d'un Homme-Dieu, qui veut non-seulement loger chez lui, mais s'unir à lui, lui servir de nourriture, et s'incorporer en quelque manière avec lui !

4° Quelles doivent donc être ses dispositions? Il y en a qu'il faut désirer, il y en a qu'on doit apporter. Entre celles qui sont à désirer, la principale serait d'avoir une pureté exempte des moindres souillures et des plus légères imperfections; une sainteté qui eût en quelque manière un rapport, quoique infiniment éloigné, à la sainteté du Saint des saints, qu'on a le bonheur de recevoir dans la communion. Mais il ne l'exige pas d'une nature aussi faible qu'est la nôtre. Ce qu'il exige, c'est une pureté qui exclut tout péché mortel : disposition absolument nécessaire, sans laquelle on profanerait son Sacrement, et l'on se rendrait coupable, ainsi que dit l'Apôtre, du corps et du sang de Jésus-Christ. A cette disposition il convient d'en ajouter une autre, qui consiste à se purifier des fautes mêmes qui ne sont que vénielles, et à renoncer à toute attache aux moindres péchés : disposition re-

quise pour ne mettre nul empêchement à l'abondance des grâces que Notre-Seigneur se plaît à répandre dans des cœurs purs. Lorsqu'on est en cet état, non-seulement on peut communier, mais on peut et on doit le faire souvent, et on ne le fera jamais que Notre-Seigneur n'en reçoive beaucoup de gloire, et celui qui communie beaucoup de fruit. Mais, dira peut-être quelque âme timorée, comment m'approcher de cet auguste et redoutable sacrement? Je sens en moi des faiblesses dont je rougis, une pente continuelle au mal, des répugnances à la pratique de la vertu, des mouvements déréglés qui s'élèvent en moi malgré moi. Je ne puis m'appliquer à la méditation que je n'y souffre mille distractions; j'ai l'esprit dissipé, l'imagination volage, le cœur occupé d'objets terrestres, je suis indigne de communier. Vous en êtes indigne, et qui est-ce qui ne l'est pas? Si pour en être digne il faut n'avoir nulle faiblesse, serait donc à dire que les personnes les plus justes devraient se priver de la communion, et qu'il n'y a nul homme qui dût s'en approcher. Votre indignité n'est donc pas une excuse légitime; et ces misères que vous déplorez, loin d'être des obstacles à la participation des saints mystères, sont plutôt des motifs pressants qui vous obligent d'y participer. Quoi! vous êtes faible, et vous fuyez Celui qui seul est capable de vous fortifier! Vous avez des maladies spirituelles, et vous vous retirez de Celui que vous savez être le souverain médecin des âmes! Vous vous plaignez de votre peu de ferveur dans l'oraison, et vous vous éloignez de Celui qui veut venir dans votre cœur pour y allumer le feu de son amour! Votre crainte, votre réserve est une pure illusion. Quand vous

seriez dans un état encore plus imparfait, quand vous seriez sujet à des péchés véniels; je dis plus, quand vous seriez assez infidèle pour commettre quelquefois des péchés mortels, vous ne devriez pas perdre le désir de la communion. Vous en seriez indigne, à la vérité; mais votre indignité ne devrait pas vous empêcher d'en approcher, si un sage confesseur vous y jugeait assez disposé. Ce que vous auriez à faire, c'est de le consulter, c'est de vous confondre en présence de Jésus-Christ, c'est de concevoir un vif regret de vos péchés, c'est de vous en accuser dans le sacrement de pénitence, c'est de blanchir votre robe dans le sang de Jésus-Christ, c'est de regagner la robe nuptiale et d'entrer ensuite avec une humble confiance dans la salle du festin, où le Seigneur n'a appelé les pauvres, les aveugles, les infirmes, que pour nous apprendre que dans quelque indigence qu'on se trouve, quelque infirmité qu'on ait, pourvu qu'on ait ou conservé ou recouvré la vie de la grâce, on peut manger ce pain vivant. Il n'est pas de plus sûr moyen *pour effacer les péchés véniels* qu'on a commis par le passé, *et pour préserver des péchés mortels* [1] dans lesquels on pourrait retomber à l'avenir. C'est la doctrine expresse du saint concile de Trente.

5° Il ne reste ensuite qu'à prendre une méthode pour bien communier. Les livres de dévotion en sont pleins, et chacun pourra choisir celle qui lui conviendra mieux selon son état. Saint François de Borgia en avait une qu'il observait lorsqu'il était encore dans les grandeurs et dans les emplois du

[1] Sess. 13. c. 2.

siècle : c'était de se préparer à la communion pendant les trois jours qui la précédaient, en s'adressant pour cela aux trois personnes de la très-sainte Trinité et à la sainte Vierge, selon les alliances et les rapports qu'elle a l'honneur d'avoir avec elles.

Au premier jour il demandait au Père éternel la grâce de recevoir son Fils avec les dispositions les plus capables de l'honorer; et à la sainte Vierge, l'humilité de cœur qui l'avait rendue digne de concevoir dans son sein le Sauveur, qu'il souhaitait lui-même d'avoir dans son cœur.

Au second jour il s'adressait au Fils, le suppliant de venir chez lui et de se préparer lui-même la maison où il devait être reçu; et pour la sainte Vierge, il la conjurait de lui obtenir les vertus qu'elle savait en devoir être l'ornement.

Au troisième jour, il demandait au Saint-Esprit la pureté de corps et d'âme qu'il avait communiquée à la sainte Vierge pour en faire son Épouse et la Mère du Verbe éternel; et à la sainte Vierge elle-même, qu'elle obtînt du Saint-Esprit qu'il daignât détruire tout ce qu'il y avait en lui de corruption capable de le rendre indigne de recevoir l'Auteur de toute sainteté.

Cette méthode peut servir à toutes sortes de personnes; mais surtout à celles qui communient tous les huit jours, si à ces trois jours qui précèdent la communion, elles en ajoutent trois qui la suivent, dans chacun desquels elles remercient une des personnes de la sainte Trinité et la sainte Vierge, sous un des titres qu'on vient de rapporter; car alors une partie de la semaine étant employée à la préparation, et l'autre à l'action de grâces, toute la

semaine se passera saintement, et toutes les communions seront très-fructueuses.

Mais, comme il y a bien des personnes qui n'ont ni assez de dévotion ni assez de loisir pour donner tant de jours à leur préparation, non plus qu'à leur remercîment, voici une méthode plus courte, dont elles pourront s'accommoder, et dont se servent beaucoup de personnes, même du monde.

1° Elles commencent à se préparer dès la veille à la communion qu'elles veulent faire le lendemain; 2° dans ce dessein, elles offrent le matin toutes leurs actions de la journée, et elles les unissent à celles de Jésus-Christ, afin de mériter les grâces qui leur sont nécessaires pour faire une sainte communion; 3° elles passent tout le jour dans une plus grande retraite, retranchant les visites et les discours inutiles; pensant souvent à l'inestimable faveur que Notre-Seigneur veut leur faire; pratiquant quelque œuvre de mortification et de miséricorde; 4° elles lisent l'après-dînée quelque livre spirituel qui traite de la communion, quand ce ne serait qu'un chapitre du quatrième livre de l'Imitation de Jésus-Christ; 5° elles ne sortent de la maison que pour aller sur le soir dans une église y faire une visite au très-saint Sacrement; 6° après le souper elles lisent le sujet de la méditation du lendemain, qui doit être de la communion, et elles tâchent de s'endormir sur cette pensée; 7° le matin, à leur réveil, la première qu'elles prennent est celle de la communion, se figurant que Notre-Seigneur leur dit comme à Zachée : *Il faut aujourd'hui que j'habite dans votre maison* [1]. S'étant modestement

[1] Luc. 19. 5.

habillées, elles se jettent à genoux, elles font leur oraison avec toute la ferveur qu'il leur est possible; elles s'entretiennent de ces pensées : Quel est celui qui vient à moi? Qui suis-je pour le recevoir? Pour quelle fin vient-il à moi? Elles redoublent leur ferveur dans le temps de la sainte messe; elles font des actes de foi sur l'adorable mystère auquel elles vont participer; d'humilité, à la vue de leur bassesse et de leur indignité; de tendresse envers un Dieu si bon qui veut les honorer de sa visite. Elles renouvellent le désir ardent qu'elles ont de s'unir à lui, lui disant et lui répétant plusieurs fois avec l'Épouse : *Veni, veni, Domine;* et le reçoivent ainsi dans leur cœur, tout embrasé du feu de son amour.

L'ayant reçu, elles se retirent de la table sacrée dans un profond recueillement; elles se renferment dans elles-mêmes; elles l'y voient avec les yeux de la foi réellement présent; elles lui rendent leurs hommages; et dans l'admiration des infinies condescendances d'une si haute majesté, elles lui disent avec le prophète royal : *Qu'est-ce que l'homme pour mériter votre souvenir? Qu'est-ce que le fils de l'homme pour l'honorer de votre visite* [1]? Ou avec le petit-fils de Saül, quand David l'invite à manger à sa table : *Qui suis-je, que vous ayez daigné me regarder, moi qui ne suis que comme un chien mort* [2]? Ou avec saint Pierre : *Retirez-vous de moi, Seigneur, car je suis un homme pécheur* [3]. Après ces humbles adorations, elles excitent en elles les sentiments de l'amour le plus tendre. *J'ai trouvé,* disent-elles avec la sainte

[1] Ps. 8. 5.
[2] II Reg. 9. 8.
[3] Luc. 5. 8.

amante, *celui que mon cœur aime; je le tiens, je l'embrasse, et je ne le quitterai point*[1]. Non, *je ne vous quitterai point*, aimable Seigneur, *qu'au moins vous ne m'ayez donné votre bénédiction* [2]. Ce sont les paroles de Jacob à l'ange, dont elles se servent ici en lui demandant toutes les grâces dont elles ont besoin, et lui offrant de leur part leur corps, leur âme, toutes leurs facultés, et surtout un cœur résolu à vivre et à mourir dans son amour. Elles ont enfin un soin singulier de passer tout le jour de la communion en retraite, en actions de grâces et en louanges.

SIXIÈME JOUR

Suite des traits de ce parfait modèle dans Jésus-Christ abandonné à la Providence, dévoué aux intérêts de son Père, et caché aux yeux des hommes.

PREMIÈRE MÉDITATION

De la fuite de l'enfant Jésus en Égypte.

Le premier *prélude* sera de nous représenter le voyage de Jésus, de Marie et de Joseph; et le second, de demander la grâce d'imiter les vertus héroïques de ces saintes personnes.

I. POINT.

A peine le Sauveur est-il au monde, qu'il y est déjà persécuté par Hérode et par les Juifs : celui-là craignant que l'enfant nouveau-né ne lui enlève sa

[1] Cant. 3. 4. [2] Gen. 32. 26.

couronne; ceux-ci étant des esclaves et les ministres de la passion d'un monarque ambitieux, à qui le démon inspire la haine et la fureur, pour se défaire de Jésus, qu'il appréhende comme le destructeur de sa domination tyrannique. Cependant le Père éternel, qui a bien d'autres desseins, se sert de la mauvaise volonté des ennemis de son Fils, pour commencer dès ses premières années à le faire marcher par la voie des persécutions, afin d'accomplir dès lors ce que Siméon avait prédit, qu'il serait en butte à la contradiction du monde; et faire voir jusque dans le berceau de Jésus une image de l'Église naissante, et en général de toutes les âmes justes, qui doivent infailliblement s'attendre à la persécution.

Puis-je me plaindre quand elle m'arrive? ou plutôt ne dois-je pas m'en réjouir, dans la pensée que Dieu me fait l'honneur de me traiter comme il a fait son propre Fils? Dans les mauvais traitements que nous feront les partisans du siècle, souvenons-nous de cette parole de Jésus-Christ: *Le serviteur n'est pas plus grand que son maître; s'ils m'ont persécuté, ils vous persécuteront aussi* [1]. D'ailleurs, quel droit aurions-nous d'être dispensés de la règle générale que donne l'Apôtre, lorsqu'il dit *que tous ceux qui veulent vivre saintement en Jésus-Christ seront persécutés* [2].

Mais pourquoi Jésus, pouvant se garantir de la fureur d'Hérode en mille manières, choisit-il la plus honteuse, qui est celle de la fuite? et supposé qu'il voulût fuir, pourquoi le faire en Égypte, où il doit être dans l'indigence et dans l'obscurité, et non pas

[1] Joan. 15. 20. [2] II Tim. 3. 12.

chez les mages, où il aurait trouvé avec l'honneur l'abondance de toutes choses? Amour de l'éclat, recherche des aises et des commodités, vaines considérations du monde, que vous me paraissez méprisables après cet exemple de mon divin Maître! Heureuse Égypte, de posséder cet aimable hôte! C'est au séjour qu'il a fait chez toi que tu dois une infinité de saints anachorètes, dont les vertus ont fleuri où le paganisme et la superstition avaient pris de si profondes racines. Quand vous entrez dans mon cœur, ô mon Jésus, que n'y opérez-vous de pareils prodiges?

II. POINT.

L'ange du Seigneur apparut en songe à Joseph, et lui dit : Levez-vous, prenez l'enfant et sa mère : fuyez en Égypte, et demeurez-y jusqu'à ce que je vous avertisse de revenir [1].

Quelle foule d'instructions, ô mon âme, dans cet ordre du Ciel! 1° Quel est celui qui le donne? C'est le Seigneur, qui veille sur la vie de son Fils, et qui m'apprend à me reposer sur les soins de sa providence. 2° Par qui le donne-t-il? Il le pouvait donner par lui-même, et il se sert d'un ange, pour m'enseigner à obéir à ses volontés quand elles me sont intimées par ses ministres. 3° A qui est-il donné? A Joseph, comme au chef de la famille, et non pas à Marie, qui, loin de s'en formaliser, reçoit avec une humble soumission l'avertissement du Ciel par la bouche de son Époux, et me donne par là un exemple admirable de l'amour que je dois avoir de l'assujettissement et de la subordination.

[1] Matth. 3. 13.

4° De quelle nature est ce commandement? Il est très-difficile en toutes ses circonstances. On ordonne à Joseph de partir dans le temps de la nuit et du repos le plus profond ; on ne lui parle de se pourvoir ni de meubles ni de provisions, on lui ordonne seulement de prendre la mère et l'enfant. L'Égypte, pays barbare et habité par un peuple ennemi des Juifs, est l'endroit où on l'envoie. On ne lui dit rien du temps qu'il y fera son séjour : on se contente de lui dire qu'il y demeure jusqu'à nouvel ordre.

Mon Dieu, quelle obéissance vous exigez de votre fidèle serviteur, et à quelles épreuves vous mettez sa soumission ! Quelle serait ma disposition, je ne dis pas en des événements pareils, mais en des occasions beaucoup plus faciles ? Hélas ! pour m'intimer un ordre, il faut prendre mon temps, respecter ma délicatesse, me promettre non-seulement le nécessaire, mais le commode. En vérité, si j'étais un vrai chrétien, un parfait religieux, il ne faudrait pas tant de ménagement : je serais prêt à toute heure à obéir, j'irais en quelque endroit du monde qu'on m'envoyât ; et, content d'avoir avec moi Jésus et Marie, je ne me mettrais guère en peine de tout le reste.

III. POINT.

Joseph se leva incontinent, prit l'enfant avec sa mère, et s'enfuit en Égypte [1]. Il faut ici admirer l'obéissance de Joseph, et se la proposer pour exemple, parce qu'elle a quatre degrés de perfection, qui font toute la beauté et tout le mérite de cette vertu.

Le premier est une entière soumission de juge-

[1] Matth. 2. 14.

ment, qui ne permet à Joseph ni réplique, ni remontrance, ni enquête, suivant cette parole du Sage : *Ne vous enquérez jamais de ce qui est au-dessus de vous; songez seulement à faire ce que Dieu vous ordonne*[1].

Le second, une ferveur admirable, par laquelle, destitué de toutes choses, il quitte son pays plus généreusement qu'Abraham, qui ne sortit du sien, pour aller où Dieu l'appelait, qu'avec un grand train et de grandes richesses.

Le troisième est la promptitude extrême avec laquelle il obéit, ne mettant nul intervalle entre l'avertissement de l'ange et l'exécution de sa part.

Le quatrième et le suprême degré de l'obéissance de Joseph est la joie sainte avec laquelle il la pratique, animé par l'exemple de son Épouse, contente d'accomplir les desseins du Père éternel sur son Fils, qui lui-même s'abandonne entre les bras de sa Mère, partout où il lui plaît de le transporter.

O mon Dieu, dont l'infinie bonté m'a fourni de si rares exemples d'obéissance, donnez-moi la grâce de les suivre; faites que j'aie toujours devant les yeux Jésus, Marie, Joseph, comme les parfaits modèles de l'humble soumission que je dois avoir à toutes les volontés de mes supérieurs; et que j'aie le bonheur, en réglant la mienne sur la leur, de vivre ici-bas dans l'accomplissement de votre bon plaisir et de recevoir dans le ciel la récompense des vrais obéissants.

[1] Eccl. 3. 22.

DEUXIÈME MÉDITATION

De la purification de la Vierge, et de la présentation de Jésus au temple.

Le premier *prélude* sera de voir des yeux de l'esprit la sainte Vierge dans le temple, prosternée aux pieds du prêtre, portant son cher Fils entre ses bras, et l'offrant au Père éternel; le second, de demander la grâce d'imiter les héroïques vertus qu'elle pratique en cette cérémonie.

I. POINT.

La loi ancienne ordonnait que toutes les femmes qui auraient conçu en la manière ordinaire, si elles enfantaient un fils, demeurassent quarante jours enfermées dans leur maison, comme immondes; qu'ensuite elles allassent au temple pour s'y purifier; que, pour cela, elles offrissent à Dieu un agneau avec une tourterelle; ou, en cas qu'elles fussent pauvres, deux tourterelles ou deux pigeonneaux [1]. Marie accomplit exactement cette loi, et, en l'accomplissant, elle pratiqua particulièrement ces six vertus :

La première fut un grand amour du recueillement, qui lui fit passer les quarante jours de sa retraite dans la délicieuse contemplation des grandeurs de Jésus, qu'elle avait continuellement devant les yeux. La seconde fut une extrême pureté, qui la porta à se purifier encore, pour obéir à la loi, et qui lui mérita cet éloge du Saint-Esprit : *Vous êtes*

[1] Luc. 2. 22, etc.

toute belle, ma bien-aimée, et il n'y a nul tache en vous [1]. La troisième fut une obéissance à cette loi, d'autant plus admirable, qu'elle n'y était nullement sujette, non plus que son Fils à celle de la circoncision. La quatrième, une rare humilité, par laquelle elle voulut bien passer pour une femme immonde, quoiqu'elle fût vierge. La cinquième, un tendre amour de la pauvreté, qui est la compagne de l'humilité; se contentant d'offrir le présent des pauvres, elle qui aurait pu, avec l'or des mages, acheter de quoi faire celui des plus riches. La sixième, enfin, fut une dévotion singulière, avec laquelle elle se comporta dans cette religieuse cérémonie.

O le beau spectacle à tout le ciel, que cette Vierge, dont le mérite était alors si peu connu à toute la terre, où elle passait pour une femme du commun, tandis qu'elle était admirée par les anges, comme Celle qui méritait, par son incomparable pureté, d'être leur Reine! Je me réjouis, ô sainte Vierge, de vous voir ornée de tant de vertus, brillante *entre toutes les filles d'Adam comme un lis entre les épines* [2]. Obtenez-moi de ce cher Fils, d'où vous vient cette excellente beauté, la grâce de vous imiter, et de porter quelques-uns des traits qui font de vous la bien-aimée du Saint-Esprit.

II. POINT.

La loi ordonnait aussi que les aînés de chaque famille, parmi les Hébreux, fussent offerts au Seigneur [3], en reconnaissance de la faveur qu'il leur avait faite de les tirer de l'Égypte, lorsqu'en une

[1] Cant. 4. 7.
[2] *Ibid*. 2. 2.
[3] Exod. 13. 2.

seule nuit *il tua tous les premiers-nés de la terre d'Égypte* [1]. Ce fut pour accomplir cette loi que Marie porta son Fils au temple, et qu'elle l'offrit au Père éternel.

Considérons, mon âme, avec quel esprit la Vierge fit cette offrande en son nom et en celui de tout le genre humain, et combien elle fut agréable au Seigneur, tant à cause de la sainteté de la Victime que de la dévotion de Celle qui la lui présentait. Marie ne fut pas de ceux à qui le Prophète reproche de ne sacrifier à Dieu que ce qu'ils estiment le moins; elle lui consacre tout ce qu'elle a de plus précieux et de plus tendre. En vérité, en faisons-nous de même? Combien y a-t-il qu'il nous demande le sacrifice de certaines attaches que nous avons? Le lui refuserons-nous toujours?

Entrons dans l'intérieur de Jésus, et voyons quels sont les sentiments avec lesquels il s'offre lui-même à son Père. Ce sont les mêmes qu'il eut déjà dès le premier moment de son Incarnation. Toutes les victimes, disait-il, qui vous ont été offertes jusqu'ici, mon Père, n'ont pu ni vous plaire ni apaiser votre justice armée contre les hommes; en voici une que vous ne sauriez rebuter, c'est moi-même qui m'offre à vous, tout prêt à être immolé à votre gloire, et de donner mon sang pour le prix de leur rédemption. Voilà comment s'accomplit ce que dit saint Paul, que le Sauveur *nous a aimés jusqu'à se livrer pour nous* [2], et à s'offrir à son Père comme une victime et une oblation *d'excellente odeur*. Je vous l'offre encore aujourd'hui, Père éternel, cette divine Victime, pour la rémission de mes péchés.

[1] Exod. 12. 29. [2] Ephes. 5. 2.

Mes mains ne sont pas dignes de vous la présenter; mais leur indignité n'en diminue nullement le prix; n'ayez égard qu'à la Victime; agréez-la en satisfaction de mes offenses, afin que, lavé par son sang précieux, je puisse paraître un jour devant vous dans le temple de votre gloire.

III. POINT.

La loi ordonnait enfin que les premiers-nés fussent rachetés de cinq sicles. Marie les paya, et le prêtre lui remit son Fils entre les mains. Considérons quel est celui auquel Jésus est offert, quelle est celle qui le rachète, à quel prix et à quelle fin elle le rachète. Il n'est aucune de ces circonstances qui ne soit utile et consolante à nos âmes.

C'est le Père éternel à qui cette hostie vivante est offerte, et qui, sans la retenir, la rend incontinent aux hommes, pour lesquels il l'a envoyée. Marie reçoit des mains du prêtre le divin Enfant, dans le dessein de le nourrir, afin qu'il puisse vivre et mourir pour nous, et elle le rachète à un prix si vil, que c'est plutôt une donation qu'une vente qu'on lui fait. Il paraît bien, ô mon Dieu, que vous avez un désir extrême de nous donner votre Fils, ce Fils qui vous est si cher, et que les trésors de mille mondes ne sauraient payer, puisque vous le remettez pour si peu de chose entre nos mains. Nous vous en rendons de très-humbles actions de grâces. Que toutes les créatures unissent leurs voix à la nôtre pour vous en bénir, et vous en louer dans tous les siècles.

Ces cinq sicles peuvent être regardés, dans un sens moral et spirituel, comme le prix dont on achète l'or très-pur de la sagesse divine, qui est

Jésus-Christ lui-même. Or ce prix n'est autre chose que la mortification des cinq sens, et les actes des cinq vertus qui servent de disposition à la parfaite sainteté, qui sont : la foi, la crainte de Dieu, l'esprit de componction, la confiance en la miséricorde divine, et une volonté efficace de faire en toutes choses le bon plaisir de Dieu. Veux-tu posséder Jésus, ô mon âme? souviens-toi que ce n'est point avec de l'or et de l'argent qu'on le gagne, mais avec la mortification des sens, et la pratique des vertus dont on vient de parler. C'est à quoi je vais m'appliquer tout entier, ô aimable Sauveur, puisqu'à ce prix-là vous voulez bien m'appartenir. Ah ! pour mériter cet honneur, je me consacre entièrement à vous, et je veux me mettre en état, par la constante pratique de ces vertus, de vous dire avec l'Épouse : *Mon bien-aimé est à moi, et moi à lui* [1].

AUTRE MÉDITATION

De la réponse de Jésus à sa sainte mère, et de son retour à Nazareth avec Marie et Joseph.

Les *préludes* sont de nous mettre en état d'écouter Jésus, et de demander la grâce de profiter de sa réponse.

I. POINT.

Considérons les premières paroles de la réponse que fit Jésus à sa sainte mère. *Pourquoi me cherchiez-vous* [2] ? leur dit-il : comme s'il eût voulu dire :

[1] Cant. 6. 2. [2] Luc. 2. 49.

Qu'était-il nécessaire de vous donner tant de mouvement pour me retrouver? Ne deviez-vous pas savoir qu'étant ce que je suis, je n'étais capable ni de m'égarer ni de me perdre? Cette manière de parler paraît un peu sèche, de la bouche d'un fils aussi tendre et aussi doux qu'était Jésus: mais elle est remplie d'une profonde sagesse, et contient un salutaire enseignement pour nous.

Jésus fait une espèce de violence à sa douceur ordinaire, afin de nous faire entendre qu'il est quelque chose de plus qu'un homme, et afin de donner occasion à sa sainte mère, dont il savait la grande âme et la générosité héroïque, de pratiquer la patience et l'humilité. C'est aussi une leçon très-utile à ceux qui gouvernent les âmes, de les éprouver par des paroles mortifiantes, lors même qu'elles n'ont pas fait de fautes; et aux personnes qui sont sous leur conduite, de recevoir avec une humble soumission ces mortifications.

Qu'il est beau d'exercer en ces sortes d'occasions les rares vertus que pratiqua la sainte Vierge! Quand, sur ce sujet, je me compare à elle, je dois avoir bien de la confusion! Elle était Mère de Dieu, et n'avait rien fait qui ne fût digne d'éloge: elle souffre cependant cette mortification, qui lui vient de la part d'un fils, non-seulement sans réplique et sans murmure, mais avec respect et avec amour. Et moi, je suis un serviteur inutile, coupable de mille péchés; et je ne puis supporter la moindre répréhension d'un homme qui me tient lieu de père! En vérité, je rougis de ma faiblesse, et je suis en danger d'y demeurer longtemps, si vous ne daignez, Seigneur, me fortifier le cœur, et m'encourager à suivre généreusement les exemples

de votre sainte Mère. Puisque vous me les avez donnés, Vierge sainte, obtenez-moi de votre cher Fils la grâce de les imiter, et de pratiquer les vertus humiliantes que vous avez si singulièrement aimées.

II. POINT.

Ne saviez-vous pas, ajouta Jésus, *que je dois être occupé à ce qui regarde le service de mon Père*[1]*?* Comme s'il disait : Puisque vous n'ignorez pas qui je suis, vous devez savoir que, n'ayant point de père sur la terre, j'étais obligé de m'employer tout entier à honorer mon Père qui est dans le ciel. C'était là en effet toute l'occupation de Jésus, de glorifier son Père céleste, l'unique but de ses pensées, le ressort général de tous les mouvements de son cœur, et la seule fin de toutes les actions de sa vie. *Je suis descendu du ciel,* a-t-il dit depuis, *non pas pour faire ma volonté, mais pour accomplir la volonté de Celui qui m'a envoyé. Il faut que je fasse les œuvres de Celui qui m'a envoyé, tandis qu'il est jour*[2]*,* c'est-à-dire pendant tout le cours de ma vie mortelle.

Imitons ce divin Sauveur, ô mon âme, en nous appliquant, non pas aux choses du monde, ni à satisfaire notre amour-propre et notre sensualité, mais à ce qui est du service de Dieu, et à tout ce qui peut lui procurer de la gloire. Ce n'est que pour cela qu'il nous a mis au monde; et nous cessons de nous conformer à ses desseins aussitôt que nous agissons par d'autres vues que celles de l'honorer et de le glorifier par la sainteté de nos actions.

O mon Jésus, qui supposiez que c'était assez de

[1] Luc. 2. 49. [2] Joan. 6. 38. Joan. 9. 4.

vous connaître pour savoir que vous ne pensiez qu'à honorer votre Père, faites-moi sentir vivement que j'ai la même obligation, que je ne suis créé que pour une fin si noble, et que je dégénère de la grandeur de mon origine quand je cherche à plaire aux hommes, ou à contenter mes passions. Anéantissez en moi, aimable Rédempteur, toutes ces vues basses, qui me sont si ordinaires; réformez mes intentions imparfaites sur le modèle des vôtres, et ne me souffrez nul usage de mes sens, nul emploi de ma mémoire, de mon entendement et de ma volonté, que pour aimer, louer et servir mon Créateur.

III. POINT.

Considérons enfin que l'enfant Jésus, après avoir ainsi rendu raison à sa mère de sa demeure à Jérusalem, *s'en retourna à Nazareth* [1], avec elle et avec saint Joseph, s'entretenant avec eux, comme il est très-probable, de tout ce qui lui était arrivé pendant les trois jours de son absence. Saint Luc assure que Marie, attentive à tout ce que disait et faisait Jésus, *conservait dans son cœur le souvenir de toutes ces choses* [2].

C'était là le sujet très-utile et très-doux de sa perpétuelle contemplation. Pourquoi ne l'est-il pas aussi de la nôtre, ô mon âme? C'est que nous n'aimons ni Jésus, ni la vie intérieure. Si nous avions un peu de ce tendre amour que la sainte Vierge avait pour vous, mon Sauveur, nous n'oublierions aucune de vos paroles ni de vos actions, nous les repasserions continuellement dans notre esprit, elles seraient gravées dans notre cœur; et

[1] Luc. 2. 51. [2] *Ibid.*

le plaisir que nous y prendrions nous donnerait du goût pour la vie intérieure, qui ne nous paraît ennuyeuse que par le vide où nous nous mettons nous-mêmes de bonnes pensées et de saintes affections.

La sainte Vierge ne se contentait pas d'avoir continuellement en son esprit les oracles qui sortaient de la bouche de son cher Fils, et les merveilles qu'il opérait dès son bas âge; elle avait toujours devant les yeux sa personne même; elle ne le perdait jamais de vue, de peur qu'il ne vînt à la quitter encore une fois. Usons de cette même précaution, nous qui le perdons si souvent par notre faute; et tirons au moins cet avantage de nos pertes passées, que nous soyons à l'avenir plus vigilants pour conserver en nous Jésus-Christ, et ne pas l'obliger de nouveau de retirer de nous sa grâce. O Vierge sainte, qui gardâtes si chèrement ce précieux dépôt que le Père éternel vous avait confié, apprenez-moi l'art de le garder comme vous, ne permettez jamais qu'il échappe à mon cœur; unissez-moi si étroitement au Sauveur, que rien ne m'en sépare ni dans le temps, ni dans l'éternité.

TROISIÈME MÉDITATION

De la vie cachée de Notre-Seigneur à Nazareth jusqu'à l'âge de trente ans.

Le premier *prélude* sera de me représenter le Fils de Dieu occupé au travail, dans l'obscurité de la maison de saint Joseph; et le second, de demander au Saint-Esprit la grâce de bien comprendre

les merveilles cachées sous le voile de cette vie humble et laborieuse du Sauveur.

I. POINT.

Considérons premièrement comme le Sauveur, ainsi que le rapporte saint Luc, *croissait en sagesse, en âge et en grâce devant Dieu et devant les hommes*[1]. Encore qu'il eût eu dès le moment de sa conception la plénitude de la sagesse et de la grâce, sans en pouvoir jamais acquérir davantage, il ne laissait pas de croître dans l'exercice des vertus, et de donner de jour en jour de plus grandes marques de sagesse et de sainteté : semblable au soleil, qui est toujours également grand en lui-même, et *dont la clarté* cependant *ne cesse pas de croître* depuis le matin *jusqu'au jour parfait*[2].

Avons-nous eu de pareils accroissements, ô mon âme, depuis que nous avons été faits enfants de Dieu et de l'Église par le baptême, depuis que la lumière de la raison a commencé de luire en nous? Ne sommes-nous point de ceux qui, loin d'avancer dans les voies de la grâce, y ont fait à peine le premier pas, qu'ils retournent en arrière, et qui, selon la parole du Fils de Dieu, *ayant mis la main à la charrue, et regardant derrière eux, ne sont point propres pour le royaume de Dieu*[3]? Peut-être avons-nous marché quelque temps avec ferveur : mais cette ferveur avec laquelle nous avons commencé, ne s'est-elle pas peu à peu ralentie? Ce refroidissement de la charité où nous sommes tombés, aussi bien que cet évêque de l'Apocalypse, ne nous fait-il pas appréhender la terrible menace

1 Luc. 2. 52.
2 Prov. 4. 18.
3 Luc. 9. 62.

que lui fit le Sauveur, de *venir au plus tôt* le dépouiller de la dignité dont il l'avait revêtu, *s'il ne recommençait à pratiquer ses premières œuvres*[1]? Quand nous les aurions toujours pratiquées, n'est-ce pas avec trop d'indifférence, et d'une manière peu digne du grand Maître que nous servons? Si cela est, ce n'est qu'au dehors et aux yeux des hommes que nous croissons. Pour croître au dedans et devant Dieu, il faut une application de cœur vive et constante, pareille à celle des justes dont parle David, *qui arrangent dans leur cœur tous les moyens de s'élever à la plus haute sainteté, et qui montent généreusement de vertu en vertu, jusqu'à ce qu'ils voient le Dieu des dieux en Sion*[2].

Faites-moi la grâce, ô mon Jésus, d'être de ce bienheureux nombre, et de marcher comme eux, à votre exemple, avec tant de ferveur et si constamment dans le chemin de la vertu, que j'arrive enfin heureusement au terme où la ferveur et la persévérance sont couronnées.

II. POINT.

Considérons en second lieu comme le Sauveur, ainsi que le témoigne le même évangéliste, était, durant tout ce temps-là, *soumis* à sa mère et à saint Joseph, leur obéissant en tout ce qu'ils souhaitaient de lui[3]. Il faut bien examiner ici qui est celui qui obéit, à qui, en quoi, et de quelle façon il obéit. Celui qui obéit, c'est le Créateur du ciel et de la terre, c'est le souverain Maître du monde. Qu'il obéisse, comme homme, au Père éternel,

1 Apoc. 2. 5.
2 Ps. 83. 6, 7, 8.
3 Luc. 2. 51.

cela n'est pas surprenant; mais rien ne le peut être davantage que de le voir assujetti à sa mère, et à un pauvre artisan, qui emploie son Seigneur et son Dieu dans tout ce qu'un vil métier a de plus humiliant. Mais de quelle manière obéit-il? Avec une douceur charmante et un dévouement sans réserve.

Ah! mon Dieu, que cela est capable de confondre mon orgueil! Quoi! un Dieu, pour l'amour de moi, obéit à des hommes, et moi, qui ne suis qu'un ver de terre, j'ai peine à me soumettre à Dieu, et à faire, pour l'amour de lui, la volonté de ceux qui tiennent sa place à mon égard, et qui sont revêtus de son autorité! Divin Soleil de justice, qui réglez tous vos mouvements selon les ordres de Joseph et de Marie, communiquez-moi cet esprit d'obéissance, si nécessaire pour arriver à la perfection de mon état.

Non, non, mon âme, elle ne consiste pas à faire de grandes choses, mais seulement à faire la volonté du Seigneur, soit dans les petites, ou dans les grandes. Un Dieu, qui pouvait faire des miracles et convertir tout l'univers, préfère à ces éclatantes actions une vie obéissante et soumise. O mon Dieu, la grande leçon pour moi! Dieu n'a pas besoin de mes services; je dois les lui rendre quand il les exige : mais, quand il me veut dans un état de pure soumission, le service que j'ai à lui rendre, c'est de faire sa volonté, et d'animer ce que je fais d'un désir ardent de lui donner tout ce qu'il souhaite de mon obéissance.

III. POINT.

Je considérerai enfin les desseins adorables de la

Providence dans la vie cachée du Sauveur. Il possédait les trésors de la sagesse et de la science de Dieu; tous les dons et toutes les grâces du Ciel étaient en lui; il avait dès lors un empire absolu sur la nature : en fallait-il davantage pour paraître avec éclat dans le monde, et pour y être un spectacle d'admiration? Non, sans doute; et cependant il passe trente années de sa vie dans l'atelier d'un charpentier, occupé à de vils exercices, inconnu à toute la terre, estimé ignorant de ses proches mêmes: et c'est pour cela que dans la suite l'entendant prêcher avec un zèle et une majesté qui tenaient du prodige, comme écrit saint Marc, ils voulurent se saisir de lui, croyant *qu'il fût tombé en frénésie* [1].

Qu'est-ce que ce rare exemple t'enseigne, ô mon âme, sinon à tenir cachés les dons de Dieu, lorsqu'il n'est pas encore temps de les faire éclater pour sa gloire; à réprimer la passion naturelle que nous avons de les découvrir avant le temps et de nous en faire honneur; à aimer l'obscurité, tandis que les ordres de Dieu ne nous appellent pas au grand jour? De toutes les instructions que le Fils du Très-Haut pouvait donner alors à l'univers, il n'a pas cru qu'il y en eût de plus utile et de plus importante à la sanctification des hommes que de leur apprendre l'humilité, le silence et la retraite.

O Maître divin, qu'en vous taisant vous nous parlez éloquemment! Que votre silence est persuasif! Ah! que cette longue obscurité où vous éclipsez tant de lumières confond puissamment notre orgueil! Pour peu que nous ayons de talents,

[1] Marc. 3. 21.

nous brûlons d'envie d'en faire montre; nous en faisons ostentation, au lieu de nous bien persuader que le meilleur usage et le plus assuré que nous puissions en faire est de les tenir couverts jusqu'au temps où il plaira au Seigneur de les mettre en œuvre. Apprenez-moi efficacement cette importante règle, ô mon Jésus; donnez-moi une sainte inclination pour la vie cachée; daignez me conduire vous-même par la voie de l'humilité; et faites que j'y marche si fidèlement avec vous, que je puisse arriver, en vous suivant, au bienheureux terme d'une gloire immortelle.

CONSIDÉRATION DU SIXIÈME JOUR

Du saint sacrifice de la messe.

Le saint sacrifice de la messe est un renouvellement du même sacrifice qui a été offert sur le Calvaire; c'est le même Dieu à qui il est offert, c'est la même Victime qui est immolée, c'est-à-dire Jésus-Christ, qui s'offre encore tous les jours à son Père pour l'expiation de nos péchés, et qui nous applique le prix du sang qu'il a répandu pour nous sur la Croix. La religion n'a rien de plus saint; Dieu même ne saurait rien faire de plus grand, de plus respectable, et de plus utile à notre salut. Tous les sacrifices que Dieu avait ordonné qu'on lui offrît dans l'ancienne loi, et dont il avait lui-même réglé toutes les cérémonies; ces majestueuses solennités qu'on célébrait alors avec tant de religion, n'étaient que des ombres, que de faibles figures du sacrifice de la loi nouvelle, de son excellence et de sa ma-

jesté. La messe est le grand et adorable sacrifice que possède l'Église; c'est son trésor, c'est le chef-d'œuvre de la sagesse et de la miséricorde de Dieu; c'est l'abrégé de ses merveilles, et le moyen le plus efficace que Jésus-Christ nous ait laissé pour honorer son Père, et pour nous sanctifier nous-mêmes. Cette seule idée ne suffit-elle pas pour nous en donner une haute estime, et pour animer ceux qui assistent à la messe à la bien entendre, et ceux qui la disent, à la bien célébrer?

Pour ce qui est de ceux qui l'entendent, la pensée qu'ils doivent prendre, en sortant de chez eux pour aller à l'église assister au divin sacrifice, c'est de s'imaginer qu'ils vont au Calvaire, pour assister au triste, mais adorable spectacle de la mort du Sauveur; et lorsqu'ils y sont arrivés, ils doivent s'exciter aux mêmes sentiments d'admiration, de reconnaissance et de contrition, qu'ils auraient eus au pied de la Croix. Quel aurait été mon respect, me dois-je dire à moi-même, en présence de mon Dieu, qui, tout défiguré qu'il paraissait, ne perdait rien de sa grandeur divine? Quels auraient été mes transports d'amour à la vue d'un Dieu souffrant, d'un Dieu expirant, pour me donner la vie, et pour me mériter un bonheur éternel? Si j'avais de la foi, n'aurais-je pas les mêmes pensées, le même étonnement, le même amour pour lui? Ce sont là les impressions que fait cet ineffable mystère sur les Indiens, sur les barbares du nouveau monde, dès qu'ils en sont instruits. Ils marchent le jour et la nuit avec des fatigues incroyables, pour ne pas manquer à une messe qui se dit à plusieurs lieues de l'endroit qu'ils habitent; ils y assistent avec la vénération la plus profonde, dans la posture la plus humiliée, les larmes

aux yeux et touchés de la dévotion la plus ardente et la plus tendre. Hélas! que penseraient-ils, que diraient-ils de ces chrétiens indifférents, qui ne se mettent guère en peine d'y assister, qui s'en dispensent pour des raisons frivoles, qui n'y vont d'ordinaire que par cérémonie, à qui une messe d'une petite demi-heure paraît toujours trop longue? de ces libertins, dont les postures immodestes et les entretiens profanes semblent marquer qu'ils n'assistent au sacrifice de Jésus-Christ que pour y renouveler les insultes que les Juifs impies lui faisaient autrefois lorsqu'il était sur la croix? de ces femmes mondaines, qu'on y voit la tête levée, les yeux égarés, chargées de parures indécentes, porter le faste, la mollesse, l'insolence et le scandale jusqu'au pied de l'autel? Croiraient-ils être en vérité parmi des fidèles? les croiraient-ils professer la même foi qu'on est venu leur prêcher? Non, sans doute; et ils seraient d'autant plus étonnés de cette irrévérence, qu'ils n'en auraient pas même vu de pareille dans les temples des idoles. Oui, il faut le dire à la honte de notre christianisme, il n'y a nulle fausse religion, nulle secte, quelque insensée qu'elle fût, où l'on n'ait eu du respect et de la vénération pour les sacrifices, quelque superstitieux, et même quelque abominables qu'ils aient été. On a vu de jeunes païens aimer mieux se laisser brûler la main que d'interrompre ou de troubler par quelques mouvements irréguliers ces sacriléges cérémonies. Quelle confusion et quelle instruction tout ensemble pour une jeunesse chrétienne, si peu touchée de la grandeur et de la sainteté de nos mystères! Faut-il s'étonner des fléaux terribles dont Dieu nous frappe? C'est pour punir nos irrévérences

dans les églises, que la divine justice nous les envoie. Peut-être même en tirerait-elle des vengeances plus éclatantes si ce divin Agneau, que nous déshonorons, n'apaisait sa colère en considération d'un petit nombre de vrais fidèles, qui signalent tous les jours leur piété dans le temps de son sacrifice.

Oui, il y en a des personnes pieuses, il y en a dans les cloîtres, il y en a dans le monde même, qui se font une sainte habitude d'entendre autant de messes qu'elles peuvent, et qui n'en entendent jamais sans une singulière et édifiante dévotion. Leurs pratiques sont différentes, et je me contente d'en rapporter quelques-unes, qui pourront servir de modèle à chacun, selon que l'attrait du Saint-Esprit l'y portera.

Il y a des âmes que Dieu favorise d'un don extraordinaire d'oraison. Elles ne s'attachent à aucune pratique particulière dans le temps du saint sacrifice : mais elles le passent dans un anéantissement continuel, dans de profonds hommages, et dans une contemplation amoureuse des merveilles contenues dans cet adorable mystère.

Il y en a d'autres que Dieu conduit par des voies plus communes, qui sont particulièrement affectionnées à la Passion de Notre-Seigneur, et qui s'y appliquent d'autant plus volontiers pendant la messe, qu'elle en est effectivement la représentation, et que Jésus-Christ l'a instituée pour en éterniser la mémoire, ainsi que saint Paul nous l'apprend [1]. Leur méthode est donc, comme nous l'avons déjà marqué: 1° D'aller à l'église comme au Calvaire.

[1] I Cor. 11. 26.

2° Dès qu'elles voient le prêtre à l'autel, revêtu des habits sacerdotaux, de regarder en lui la personne adorable de Jésus-Christ. L'amict leur représente le voile qui fut mis par dérision sur le sacré visage de Jésus : l'aube, la robe blanche qu'Hérode lui fit donner dans son palais : la ceinture et l'étole, les différentes cordes dont il fut lié : le manipule qui se met à la main gauche, qui est le côté du cœur, l'âmour avec lequel il s'offrit à la mort : la chasuble, la robe de pourpre dont il fut vêtu chez Pilate : la tonsure ou la couronne du prêtre, la couronne d'épines dont on lui ceignit le front. 3° Au commencement de la messe, voyant le prêtre profondément incliné, confessant ses péchés, elles se souviennent de Jésus prosterné la face contre terre au jardin des Oliviers, et *chargé par son Père du poids de nos iniquités* [1], selon la parole du Prophète. 4° Ce qui se dit du côté de l'épître, où se lisent d'ordinaire les prophéties, leur remet en mémoire les prédictions que les prophètes ont faites de ses souffrances. 5° Elles entendent l'évangile comme une partie du livre où toute l'histoire de sa Passion est couchée en détail. 6° Elles en font le sujet de leur entretien intérieur jusqu'à la consécration. 7° A l'élévation, elles adorent le Sauveur élevé en croix. 8° Aux sept demandes du *Pater,* elles méditent les sept paroles de Notre-Seigneur crucifié. 9° La division de l'hostie leur représente la séparation du corps et de l'âme de Jésus-Christ; et la communion, sa sépulture, le corps sacré de Jésus-Christ étant dans l'estomac du prêtre comme dans un sépulcre. 10° A la fin de la messe, le

1 Isa. 53. 6.

prêtre bénissant le peuple, elles reçoivent avec une humble reconnaissance cette bénédiction, comme une grâce que le Fils de Dieu leur a méritée par sa Passion.

De toutes les manières enfin d'entendre la messe, la plus ordinaire est de faire attention à toutes les actions du prêtre, et de les suivre d'esprit et de cœur. 1° Lorsque le prêtre est au pied de l'autel et qu'il y fait la confession de ses péchés, vous devez de même demander pardon des vôtres, et prier le Seigneur de vous purifier de tout ce qui peut vous empêcher de recevoir les fruits du sacrifice de son cher Fils. 2° A l'évangile, protestez-lui que vous êtes prêt à répandre votre sang pour en soutenir les vérités et résolu à en pratiquer les maximes. 3° Au *Credo*, faites des actes de foi sur les articles du Symbole. 4° A l'Offertoire, unissez-vous au prêtre, pour offrir le sacrifice avec les mêmes intentions avec lesquelles il l'offre; c'est-à-dire, pour rendre hommage à la divine majesté, pour la remercier de ses grâces, pour lui en demander de nouvelles et pour obtenir de sa miséricorde le pardon de vos péchés. 5° Au *Sanctus*, vous élèverez votre esprit au ciel, et vous vous joindrez aux chérubins et aux séraphins, pour chanter avec eux le cantique par lequel ils louent éternellement le Seigneur trois fois Saint. 6° A l'Élévation, vous ferez un acte de foi de la présence réelle de Notre-Seigneur, que vous adorerez entre les mains du prêtre, comme vous l'auriez adoré entre les bras de la croix. 7° Jusqu'à la communion, vous vous préparerez à communier spirituellement, par les mêmes actes que vous formeriez avant une communion sacramentelle, et surtout par des désirs ardents d'être

en état de communier réellement; et c'est en cela que consiste la communion spirituelle, qu'il faut faire en même temps que le prêtre communie effectivement. Le reste de la messe doit se passer en de très-humbles remercîments.

Pour les prêtres, qui ont l'honneur de célébrer les divins mystères, outre ce que je viens de dire, qui leur est non-seulement commun avec les laïques, mais encore plus nécessaire qu'à eux, j'ajoute deux ou trois avis qui leur sont propres.

La première et essentielle disposition que Dieu demande en eux, c'est une extrême pureté de vie. Il l'exigeait des prêtres de l'ancienne loi, qui n'étaient destinés qu'à sacrifier des animaux : comment ne l'exigerait-il pas des prêtres de la loi nouvelle, qui sont les ministres du sacrifice où le Fils de Dieu lui-même est immolé? *Soyez purs*, disait-il aux premiers, *vous qui portez les vases du Seigneur* [1]. A combien à plus forte raison le dit-il à ceux qui portent entre leurs mains le Seigneur même? *Y a-t-il rien au monde*, dit saint Jean Chrysostome, *qui doive être plus pur que celui qui jouit d'un tel sacrifice? Quel rayon du soleil doit approcher de la splendeur et de la netteté de la main qui touche cette chair sacrée, et de la langue teinte d'un sang si précieux* [2]*?* Il ne faut rien moins qu'une pureté angélique dans un homme que le caractère sacerdotal élève au-dessus des anges : pureté qui lui inspire une horreur infinie de tout ce qui en peut ternir l'éclat, et qui lui donne une délicatesse extrême de conscience pour éviter les fautes vénielles, surtout lorsqu'elles sont déli-

[1] Is. 52. 11. [2] Homil. 82. in Matth.

bérées. Pour le péché mortel, il est clair qu'un prêtre en doit être aussi éloigné que le ciel l'est de la terre; et que s'il était assez malheureux pour en commettre quelqu'un, il ne doit pas différer de s'en purifier, avant que de s'approcher de l'autel de l'Agneau immaculé; sans quoi il serait coupable d'un crime énorme, et d'un horrible sacrilége qui le rendrait semblable à Judas, et digne du même châtiment que cet infâme et détestable prévaricateur. Il doit suivre en cela les règles que le saint concile de Trente a prescrites à tous les prêtres, et en particulier à ceux qui, chargés du soin des âmes, se trouveraient dans la nécessité de célébrer.

Cette disposition étant supposée dans un prêtre, avec les préparations qui précèdent immédiatement la célébration de la messe, et auxquelles il ne doit jamais manquer de donner un temps raisonnable, il faut qu'il fasse cette action toute divine avec le respect le plus profond et la plus tendre dévotion. Dieu avertissait autrefois de concevoir une sainte frayeur à l'entrée du sanctuaire : *Pavete ad sanctuarium meum* [1]. Un prêtre en serait-il moins saisi, lorsqu'il est à l'autel, chargé de la plus importante et de la plus redoutable fonction de la religion? Mais, comme cette action, toute redoutable qu'elle est, est la plus douce, la plus précieuse et la plus consolante qui se puisse faire au monde, il n'en est point aussi où la dévotion soit plus nécessaire. L'autel où elle se fait doit être à un prêtre comme un foyer ardent, où il s'embrase de l'amour d'un Dieu qui daigne le revêtir de sa propre personne, *et lui obéir* en quelque manière en venant entre ses mains, d'abord qu'il prononce

[1] Jos. 10. 14.

les paroles de la consécration. Quels doivent être les sentiments de dévotion du prêtre, qui donne comme une nouvelle naissance au même Sauveur que la sainte Vierge a conçu dans son sein; qui l'a sous les yeux, qui le touche, qui le possède, et qui le reçoit au fond de son cœur! S'il n'était pas touché d'un objet si tendre et si charmant, ne serait-il pas plus dur qu'un rocher? Le croirait-on cependant qu'il y en a sur qui ces ravissantes condescendances d'un Dieu-Homme ne font guère d'impression? qui vont à l'autel presque sans préparation, et qui s'y comportent avec aussi peu de révérence, d'attention, de piété, que s'ils faisaient une action indifférente ou de pure cérémonie? Quel compte ils rendront à Dieu de tant de messes si mal dites! Hélas! ils ont bien sujet de craindre à la mort que les habits sacerdotaux dont ils seront revêtus dans le cercueil, et le calice qu'on leur mettra entre les mains, ne soient les pièces authentiques de leur éternelle réprobation.

SEPTIÈME JOUR

Des premiers et principaux traits de la vie parfaite, dans les opprobres et dans les souffrances du Sauveur.

PREMIÈRE MÉDITATION

Jésus-Christ va au jardin des Oliviers, et y est saisi de tristesse.

La représentation de chaque mystère de la passion servira toujours de premier *prélude;* et pour le second, on demandera à recueillir du mystère tout le fruit que le Sauveur veut qu'on en tire.

I. POINT.

Afin que le monde voie que j'aime mon Père, dit le Sauveur à ses disciples, *et que je fais ce que mon Père m'a ordonné, levez-vous, sortons d'ici* [1]. Après ces paroles toutes pleines d'amour, d'obéissance et de courage, il sortit du cénacle, et se rendit au jardin de Gethsémani; afin que, comme la perte du monde avait commencé dans un jardin, ce fût aussi dans un jardin que la réparation du monde commençât. Ce jardin, situé au pied de la montagne des Oliviers, figure de la miséricorde du Sauveur, fut le lieu qu'il choisit pour en faire le premier théâtre de sa Passion. Il n'y fut pas plutôt qu'il se trouva tout à coup saisi *de crainte, de tristesse et d'ennui* [1]. Sa frayeur fut causée par l'idée affreuse des tourments qu'on lui préparait; et comme il se les représentait aussi vivement que s'ils eussent été présents, il en conçut une tristesse amère, et tomba dans l'ennui le plus accablant qui fut jamais.

Ces marques de faiblesse, ô mon âme, en Celui qui fortifie les faibles, sont les effets admirables de son amour envers nous. Il veut sentir tous nos maux, pour nous apprendre à les porter; et, par un prodige inouï de sa charité, il arrête le cours des consolations qui devraient naturellement se répandre dans son cœur, où il laisse couler des torrents d'amertume, afin de nous montrer quel usage nous devons faire des afflictions de la vie.

O Jésus, la joie et les délices des anges, pourquoi vous plonger dans cet abîme de douleurs? Faut-il que, pour convertir nos tristesses en joie,

[1] Joan. 14. 31. [1] Matth. 26. 37. Marc. 14. 33.

vous convertissiez vos joies en tristesse? Que les esprits bienheureux louent à jamais votre incomparable charité, qui fait que vous vous chargez de tout ce qu'il y a de plus rude et de plus pénible, pour ne laisser que des plaisirs et des consolations à vos serviteurs. Attachez-moi, par un esprit d'amour et de reconnaissance, si fortement à votre service, que je n'en sois jamais ni détourné par la crainte, ni dégoûté par l'ennui, ni retiré par la tristesse.

II. POINT.

Le trouble qui s'empara du cœur du Sauveur ne fut pas causé seulement par la terrible image des supplices qu'il était sur le point d'endurer; ce qui le perça de la plus vive douleur fut l'affligeante idée des péchés de tous les hommes, dont il se vit chargé par son Père; ce fut là le principal sujet de sa tristesse. Ce qui l'augmentait est le peu de fruit que les hommes devaient tirer de sa mort et de sa Passion; la multitude innombrable d'âmes qu'il prévoyait devoir se perdre par leur malice, nonobstant l'infinie bonté avec laquelle il allait répandre son sang pour elles; la damnation éternelle de tant d'âmes, pour le salut desquelles il était venu au monde; la réprobation du peuple juif, qui avait été le peuple de Dieu; la perte enfin d'une infinité de chrétiens, qui, comme autant de membres de son corps mystique, en devaient être violemment arrachés par les démons, qui triompheraient de ses dépouilles.

Serions-nous du nombre de ces infortunés dont la séparation aurait causé une si vive douleur à ce tendre amant de nos âmes? Ah! c'est au moins la vue de mes péchés, de mes infidélités, de mes in-

gratitudes, qui l'a si sensiblement affligé ; c'est la vie tiède et languissante qu'il a prévu que je mènerais dans son service, malgré les desseins qu'il avait formés de ma perfection, et les grandes grâces qu'il allait me mériter pour y parvenir ; c'est le peu de reconnaissance que j'ai aujourd'hui pour lui, le peu d'amour que j'ai pour sa croix, qui lui donnaient alors un si mortel déplaisir.

O mon Jésus, que j'ai de regret de vous avoir ainsi attristé par mes offenses et par ma tiédeur ! Que ne puis-je détruire en mon cœur ce qui afflige le vôtre, et anéantir absolument en moi ce qui est le sujet de vos douleurs et de vos larmes ! Donnez-moi, Seigneur, un cœur nouveau, un cœur pur et fervent, qui ne soit plus capable que de vous donner de la joie ; un cœur tout pénétré de votre amour, et qui n'ait plus de plaisir au monde que de porter votre croix et de participer à vos peines.

III. POINT.

Dans cet abattement où fut réduit le cœur du Sauveur, il s'en ouvrit aux trois disciples qu'il avait menés avec lui, et leur exprima l'état où il se trouvait, par ces paroles : *Mon âme est triste jusqu'à la mort ; demeurez ici, et veillez avec moi* [1] *;* c'est-à-dire : la tristesse que je sens est pareille à celle qu'on souffre quand on est à la dernière agonie ; elle est si violente, qu'elle me ferait mourir si je ne me réservais à de plus grandes souffrances. O qu'un mal est accablant qui peut causer au Fils de Dieu une tristesse aussi fâcheuse, et même plus fâcheuse que la mort !

1 Matth. 26. 38.

Ce mal est le péché, que tu commets si aisément, ô mon âme. Pour une satisfaction légère, pour un plaisir superficiel, tu fais une plaie au cœur de Jésus, dont tu n'aurais jamais connu la profondeur, s'il ne l'avait découverte à ses disciples. Heureux disciples, dans le sein desquels un Dieu affligé veut bien décharger son cœur, et où il daigne chercher de la consolation ! Nous pouvons lui en donner nous-mêmes, si nous prenons part à ses souffrances, si nous demeurons et si nous veillons avec lui.

O souverain Consolateur des affligés ! qui vous a réduit à chercher de la consolation auprès de vos créatures? Vous avez voulu sans doute, en leur confiant le secret de vos peines, leur faire connaître l'excès de l'amour qui vous les fait souffrir, exciter leur compassion, animer leur reconnaissance, et leur inspirer le désir de souffrir aussi pour vous. Produisez en moi, aimable Sauveur, de si justes sentiments; donnez-moi surtout un grand dégoût des vaines joies du monde. Faites goûter à mon âme vos saintes amertumes, et soutenez la disposition, où je me sens par votre grâce, de préférer toute ma vie les désolations du jardin des Oliviers aux délices du Thabor.

DEUXIÈME MÉDITATION

De la flagellation de Notre-Seigneur.

I. POINT.

Pilate condamne Jésus à être fouetté, soit pour observer la loi des Romains, qui portait que ceux qui devaient être crucifiés fussent fouettés auparavant, soit pour attirer par ce supplice la compas-

sion des Juifs, et les obliger enfin à demander la délivrance de Jésus [1].

Que cette sentence est injuste, ignominieuse et cruelle, de quelque côté qu'on l'envisage ! Jésus cependant s'y soumet sans en appeler, et sans en témoigner le moindre ressentiment; levant au contraire les yeux au ciel, où cet arrêt était porté avant qu'il fût prononcé par Pilate, il adresse à son Père ces paroles de David : *Je m'offre à être déchiré de coups de fouet* [2], et, baissant ensuite la vue sur les bourreaux, il se présente à eux avec une humble et courageuse soumission, et leur offre son corps en expiation de nos péchés. Imaginons-nous aussi qu'il nous regarde comme un charitable médecin qui a compassion de nos âmes, et qui veut, selon la remarque d'Isaïe, en guérir les plaies par celles de tout son corps. C'est le sanglant moyen dont Pilate s'avisa pour amollir la dureté des Juifs; mais c'est celui que Jésus embrasse volontiers, pour nous exciter, par cette marque de son amour, à l'aimer et à le servir; ne doutant point qu'en nous montrant ses entrailles ouvertes par les fouets, il ne nous oblige de lui consacrer nos cœurs avec toutes nos affections.

Je vous remercie, ô mon aimable Sauveur, de ce que vous daignez, par un excès d'amour pour moi, accepter un arrêt si injuste, si cruel et si honteux. C'est contre moi, qui suis coupable de mille péchés, que cette sentence devait être portée; cet infâme supplice m'était dû, et non pas à vous, dont *les fouets*, selon la prédiction du Prophète, *ne devaient pas approcher* [3]. Que tout le ciel vous loue, et que toutes les puissances de mon âme vous bénissent

[1] Matth. 27. 26. Marc. 15. 15. Luc. 23. 22. Joan. 19. 1.

[2] Ps. 37. 18.

[3] *Ibid.* 90. 10.

de cette incompréhensible charité qui vous fait si généreusement accepter la peine que mes péchés ont méritée.

II. POINT.

Dès que Pilate eut prononcé la sentence, les soldats se saisirent avec fureur et sans pitié de Jésus, et, l'ayant mené dans une salle, ils lui ôtèrent ses habits, jusqu'à sa tunique sans couture, et le lièrent ainsi à la colonne. Quand il n'y aurait point eu de cordes, ô mon Jésus, pour vous lier, c'était assez des chaînes de votre amour; et vous teniez assez à cette colonne par le désir que vous aviez de verser votre sang pour notre salut.

Considérons l'étrange confusion du Sauveur, exposé en cet état au milieu d'une troupe d'insolents, à qui sa pudeur virginale n'était qu'un sujet de raillerie. L'âme de Jésus eut alors plus à souffrir que la délicatesse extrême de son corps; et il endura patiemment cet opprobre, en satisfaction de tant de péchés qui nous ont dépouillés de la grâce et des vertus.

O Agneau de Dieu, qui supportez avec une douceur admirable, et sans jeter le moindre cri, qu'on vous dépouille de votre toison, garantissez mon âme de cette honteuse nudité où le péché l'a réduite, et rendez-lui les riches habits dont elle était parée avant que de vous offenser. Je la mets pour cela au pied de votre colonne, ô mon Jésus! faites-lui la grâce de la dépouiller de toutes les affections de la terre, et de la revêtir des précieux ornements de votre grâce.

III. POINT.

Le Sauveur étant attaché à la colonne, des bour-

reaux sans pitié commencèrent à déchirer à coups de fouet son corps tendre et délicat, déjà épuisé par la sueur extraordinaire qu'il venait de souffrir au jardin. Ces impitoyables satellites étaient animés à cette sanglante exécution par les princes des prêtres, qui ne gardaient nulle mesure dans leur fureur; par le malin esprit, qui faisait tous ses efforts pour vaincre la patience de Jésus; peut-être même par Pilate, qui prétendait faire de cette innocente victime un objet de compassion à ses plus cruels ennemis. Jésus fut bientôt réduit à ce pitoyable état par l'inhumanité de ces barbares ministres, qui déchargèrent un prodigieux nombre de coups non-seulement sur ses épaules sacrées, dont ils firent couler des ruisseaux de sang, mais sur tout son corps, sans épargner ni les bras, ni le cou, ni l'estomac, jusqu'à lui découvrir les os; ils ne firent de tout son corps sacré qu'une cruelle plaie, *depuis la tête jusqu'à la plante des pieds,* dit Isaïe [1].

Le voici, le chaste Époux de nos âmes, tel que le Prophète le vit au travers des siècles, lorsqu'il s'écria, surpris d'un spectacle si touchant : *Il n'a plus ni grâce ni beauté; nous l'avons vu si défiguré* [2], lui qui était le plus beau des enfants des hommes, *qu'on avait peine à le reconnaître. C'était l'Homme de douleurs : nous l'avons pris pour un lépreux, pour un homme frappé de la main de Dieu, et humilié : mais il n'a souffert* ces humiliations et ces douleurs *qu'à cause de nos péchés* [3].

Admire, ô mon âme, comment il souffrait avec

[1] Isa. 1. 6.
[2] *Ibid.* 53. 2.
[3] *Ibid.* 3, etc.

une douceur et une tranquillité parfaites, sans donner aucune marque d'impatience, de trouble et de ressentiment : toujours immobile, comme l'enclume l'est sous le marteau; offrant en silence à son Père tous les coups qu'on déchargeait sur lui, et le priant de les agréer comme une juste satisfaction pour nos désordres.

Jetons-nous aux pieds de cet aimable Rédempteur, déchiré de coups de fouets, tout couvert de plaies, épuisé de sang et de forces, et mêlons au moins nos larmes à ce précieux sang qu'il répand pour notre amour. Pleurons amèrement nos péchés, qui ont été la cause de ses douleurs. Disons-lui, le cœur pénétré de la reconnaissance la plus vive : Voilà le triste état, ô mon Jésus, où vous ont réduit mes sensualités; voilà ce que vous a coûté l'amour désordonné que j'ai de moi-même, et cette aveugle passion que j'ai pour les plaisirs. Je n'en veux plus avoir d'autre à l'avenir, ô l'amour de mon âme, que de brûler d'amour pour vous, que de vous remercier sans cesse de votre ineffable charité, que d'embrasser cette colonne sacrée, comme l'appui de toutes mes espérances; que de souffrir continuellement avec vous, que d'unir ma pénitence à vos peines, et que d'expier par la mortification de mon corps coupable mes propres péchés, pour lesquels votre corps innocent a souffert de si cruels tourments.

AUTRE MÉDITATION

Du couronnement d'épines.

I. POINT.

Le Sauveur étant tombé au pied de la colonne, sans force, et nageant dans son sang, après cette barbare flagellation dont nous venons de parler, qui est-ce qui n'aurait cru que les soldats, rassasiés de ses souffrances, ne dussent au moins le laisser quelque temps en repos? Le démon cependant leur suggère de nouveaux moyens de tourmenter Jésus. Ils se rassemblent autour de lui, ils l'obligent de se relever, quelque épuisé qu'il soit de sang et de force, et s'excitent les uns les autres à le maltraiter toujours de plus en plus, et à se divertir inhumainement de ses peines. Le Fils de Dieu, bien loin de s'en plaindre, se livre sans résistance à leur fureur; et plus on invente de manières de l'affliger, plus il en désire, afin de satisfaire pleinement pour nos offenses.

O la patience, ô l'amour infini de Jésus pour nos âmes! Il ne dit jamais : *C'est assez.* Toujours ingénieux à nous donner de nouvelles marques de charité, il permet à ses ennemis de trouver de nouveaux genres de supplices pour le faire souffrir. Tant qu'il a une goutte de sang dans les veines, il ne se lasse pas d'en répandre. Et moi, j'ai si peu d'amour pour lui, que je crois toujours avoir trop fait et trop enduré, pour peu que je fasse et que j'endure pour lui.

Que je suis ravi de voir ces excès de vos bontés

pour moi, ô mon Jésus! mais que je suis confus de voir les réserves et les ménagements avec lesquels je réponds à tant d'amour! O l'Amant passionné de nos âmes, pardonnez-moi mes lâchetés, puisque vous m'aimez si constamment. Il y a trop longtemps que vous supportez mes ingratitudes, mettez-y enfin des bornes, en me donnant un cœur plein d'amour et de reconnaissance, et en m'inspirant une sainte ardeur de tout faire et de tout souffrir à l'avenir pour vous; c'est par là, Seigneur, que vous me témoignerez sensiblement la constance et l'efficacité de votre amour.

II. POINT.

Cette troupe de furieux s'avisa de couronner le Sauveur d'une manière également ignominieuse et cruelle [1]. La couronne qu'ils lui mirent était composée d'épines très-piquantes; comme elles étaient en grand nombre, et qu'ils les firent entrer avec violence, elles percèrent la tête de Jésus de tous côtés, et tirèrent une grande partie du sang que les fouets n'avaient pas encore tiré de ses veines. Ils lui ceignirent le front de ce sanglant diadème, en dérision de la dignité royale qu'on l'accusait de s'être attribuée; ils le revêtirent d'un manteau de pourpre; ils lui donnèrent pour sceptre un roseau, comme à un roi imaginaire, et *fléchissant le genou en terre, chacun d'eux lui disait par moquerie : Je vous salue, Roi des Juifs* [2].

Lève-toi donc, ô mon âme, avec les filles de Sion, et sors en esprit, pour voir le vrai Salomon portant la couronne que sa mère, ou, pour mieux dire,

[1] Matth. 27. 29. Joan. 19. 2. [2] *Ibid.* 3.

sa marâtre la Synagogue lui a mise sur la tête au jour de ses noces, et dans la solennité de l'alliance spirituelle qu'il va consommer avec nos âmes sur le Calvaire. Considère avec une extrême confusion que ta mollesse et ton orgueil lui ont fait souffrir ce sanglant outrage. Ce sont là les pointes qui l'ont piqué plus que les épines de sa couronne. Parce que nous nous sommes couronnés de roses, et que nous avons recherché *la couronne de l'orgueil* [1], Jésus a été couronné d'épines et couvert d'opprobres. O précieuses épines, joignez-vous toutes ensemble pour percer mon cœur d'une vive contrition. O Couronne sacrée, quelque affreuse que vous paraissiez aux yeux du monde, je vous révère comme l'auguste couronne de mon Dieu et de mon Roi.

O Roi souverain, qu'on vous adore dans le ciel bien autrement que sur la terre! car les anges vous adorent comme leur Dieu et leur véritable Monarque, tandis que les hommes vous traitent en faux Messie et en roi de théâtre. Pour moi, Seigneur, détestant les blasphèmes de ces impies, je joins mes adorations à celles que toute la cour céleste vous rend en esprit et en vérité. Je vous salue de tout mon cœur, comme Roi des Juifs et des gentils, des hommes et des anges, et, pour réparer autant qu'il m'est possible les affronts que vous avez soufferts, je me jette humblement à vos pieds, et vous supplie d'agréer mes hommages, de me mettre au nombre de vos sujets, de m'honorer ici-bas de vos livrées, et de me recevoir un jour dans votre royaume, où je puisse vous adorer, vous louer et vous glorifier éternellement.

[1] Is. 28. 1.

III. POINT.

Les bourreaux ne se contentèrent pas d'outrager Notre-Seigneur de paroles, ils en vinrent aux effets. Les uns prenaient le roseau et lui en frappaient la tête, enfonçant de plus en plus les épines; d'autres lui salissaient le visage par d'infâmes crachats; et il y a bien de l'apparence qu'on redoubla sur lui, dans le palais de Pilate, tous les mauvais traitements qu'on lui avait déjà fait souffrir dans la maison de Caïphe : Jésus le permettant ainsi afin que les gentils aussi bien que les Juifs contribuassent à sa Passion, et que les uns et les autres, comme on l'a déjà remarqué, en recueillissent un jour les fruits.

C'était là, ô mon âme, l'occupation de Jésus parmi ses tourments, de les agréer intérieurement pour ceux mêmes qui les lui faisaient endurer. Il était consolé, soutenu et animé, dans toutes ses peines, par l'espérance qu'elles nous seraient utiles; et la seule idée du salut d'une âme lui faisait trouver de la douceur dans ses plus amères douleurs.

O charité de mon Sauveur, que je vous trouve admirable! que vous êtes digne de louanges, et que vous méritez de reconnaissance de la part des hommes! Que vous rendrai-je, Seigneur, pour une bonté si charmante! Je travaillerai à mon salut, que vous avez si fort aimé; je n'épargnerai rien pour ma perfection, à laquelle vous avez sacrifié tout l'honneur et le repos de votre vie; et fallût-il, pour arriver à la sainteté, souffrir avec vous les douleurs et les opprobres, je les accepte volontiers dès à présent, afin d'être un fidèle imitateur de votre humilité et de votre patience.

TROISIÈME MÉDITATION

Du crucifiement de Notre-Seigneur.

I. POINT.

Étant au pied de la croix, les yeux attachés sur Jésus mourant, contemplons cet ineffable mystère, et tâchons d'en pénétrer la profondeur, en comprenant ce que c'est que Jésus crucifié. A des païens, qui ne consultent que leur faible et orgueilleuse raison, c'est un objet de risée; à des Juifs, qui n'en jugent que par leurs passions, c'est un scandale; mais à des chrétiens, éclairés de la lumière de la foi, Jésus crucifié est le prodige qui mérite souverainement leurs hommages, leur admiration, leur reconnaissance et leur amour.

Oui, mon âme, celui que tu vois attaché à une croix entre deux voleurs, couvert d'opprobres, chargé des malédictions de tout un peuple aveugle et ingrat, le corps percé de plaies, le cœur plongé dans l'amertume, celui-là même est le *Dieu de la majesté,* brillant de gloire entre le Père et le Saint-Esprit : qui a le ciel pour palais, et la terre pour marchepied, qui est assis sur les chérubins, *qui va sur les ailes des vents* [1], devant qui tout fléchit le genou, au ciel, en la terre et dans les enfers; c'est lui qui fait la béatitude des hommes et des anges, et à l'honneur de qui les séraphins font retentir l'empyrée de ce pompeux éloge : *Saint, Saint, Saint est le Seigneur Dieu des armées* [2].

Oui, mon Jésus, tout chargé d'ignominies et de

[1] Psal. 103. 3. [2] Is. 6. 3.

plaies que je vous vois sur cette croix, je vous reconnais comme mon Seigneur et comme mon Dieu; je vous y trouve aussi digne de mes adorations que sur le trône de votre gloire; j'ose même dire que je vous y trouve encore plus aimable; car si vous y paraissez souffrant et humilié, c'est l'amour dont vous brûlez pour moi qui vous a dépouillé de tous les apanages de votre grandeur divine, qui vous réduit en cet état de souffrance et d'humiliation, et qui vous engage à expirer sur une croix, comme le dernier des coupables. O amour plus fort que la mort, ne me feras-tu jamais mourir à moi-même, pour vivre uniquement à Celui qui m'a si tendrement aimé? Amour plus dur que l'enfer, si tu n'amollis, si tu n'attendris, si tu n'embrases mon cœur! car à la vue d'un Dieu qui meurt pour moi, c'est un cruel enfer que d'être sans reconnaissance et sans amour pour lui.

II. POINT.

Qu'est-ce que Jésus crucifié? *C'est le grand Prêtre selon l'ordre de Melchisédech* [1], le Pontife de la loi nouvelle, appelé et choisi de Dieu d'une manière infiniment plus excellente qu'Aaron; le Prince des pasteurs, et le Pasteur de nos âmes, qui est monté sur l'autel de la croix pour y offrir un sacrifice sanglant, le plus noble qu'on ait jamais offert à la divine majesté; et il y est lui-même la victime qui s'offre en holocauste pour la gloire de son Père et pour la rémission de nos péchés. Quel incompréhensible mystère! quelle admirable invention de la sagesse de Dieu! quel prodige d'amour

[1] Ps. 109. 4.

et de charité, qu'un Dieu s'immole lui-même sur une croix, qu'il y soit le prêtre et la victime tout ensemble, et que cette étonnante merveille s'opère en ma faveur, en faveur d'un ver de terre, d'un vil esclave, d'un misérable pécheur, pour le réconcilier avec Dieu, et lui mériter les dons de la grâce et de la gloire!

Que vous offrirai-je, ô mon Sauveur, ô charitable Pasteur de mon âme, en reconnaissance d'un si grand bienfait? J'assisterai de cœur à votre sacrifice sanglant, unissant ce même cœur au vôtre; je vous l'offrirai contrit et humilié, plein de regret et de confusion de vous avoir offensé, tout brûlant de désir d'expier ses fautes par toutes les gouttes de son sang. Celui que vous répandez, Seigneur, purifiera le mien, il le sanctifiera, et il le rendra digne de vous être offert. Je vous présenterai encore un sacrifice de louange avec une ferme résolution de vous être entièrement dévoué tous les jours de ma vie. Acceptez, Seigneur, ces faibles offrandes, mêlez-les à celles que vous faites sur le Calvaire; elles deviendront agréables à vos yeux.

III. POINT.

Qu'est-ce encore que Jésus crucifié? C'est un maître envoyé du ciel pour apprendre aux hommes le chemin de la vérité et leur montrer les voies de la plus sublime perfection. Ce Maître divin, après avoir instruit le monde et par ses paroles et par ses exemples pendant l'espace de trente-trois ans, monte enfin dans la chaire de la croix, et y fait une admirable récapitulation de tout ce qu'il avait jamais enseigné de plus relevé. Le premier sermon qu'il fit à ses disciples fut sur une mon-

tagne; il fait le dernier, mais le plus persuasif et le plus efficace, sur la montagne du Calvaire; et c'est là proprement qu'il béatifie la pauvreté, les humiliations, les larmes et les souffrances. Imaginons-nous donc que le Père éternel nous dit aujourd'hui ce qu'il disait autrefois à Moïse : *Regardez*, *et faites suivant le modèle qui vous a été proposé sur la montagne* [1]. Approchons-nous donc de Jésus crucifié; il ne faut que jeter les yeux sur lui pour être parfaitement instruit. Voyons ce que lui coûtent nos péchés, et ayons-en de l'horreur; ce qu'il a fait et souffert pour réparer la gloire de son Père, et n'épargnons ni travaux ni souffrances pour une fin si excellente; ce qu'il a de mépris pour les biens, les plaisirs, les honneurs du siècle, et méprisons-les comme lui; ce qu'il a d'amour pour la croix, et aimons-la comme lui et pour lui. Ne perdons aucune de ses leçons, écoutons-les avec respect, conservons-les chèrement dans nos cœurs, et pratiquons-les surtout avec fidélité, afin de pouvoir dire avec l'Apôtre : *Je fais profession de ne savoir autre chose* dans le monde *que Jésus-Christ, et Jésus-Christ crucifié* [2].

O Maître divin, ô Sagesse incréée, ô Jésus, recevez-moi dans l'école du Calvaire; j'y veux étudier la grande et importante science de Jésus crucifié. Imprimez-la dans mon esprit, gravez-la dans mon cœur, remplissez-en ma mémoire, faites qu'elle soit la règle souveraine de mes actions, que j'y pense jour et nuit, et que je n'aime rien au monde que vous et votre croix.

[1] Exod. 25. 40. [2] I Cor. 2. 2.

CONSIDÉRATION DU SEPTIÈME JOUR

De l'élection.

1. L'élection, c'est-à-dire, le choix qu'on a à faire, ou d'un état de vie, ou de quelque autre chose importante au salut, est de la dernière conséquence. Pour en comprendre l'importance, il faut savoir que Dieu, dans les dispositions de sa Providence, attache à certains états, à certains emplois, à certaines entreprises, ses grâces et ses bénédictions, et qu'il ne les donne qu'autant que nous embrassons les états, que nous prenons les emplois, que nous faisons les entreprises auxquelles il les a attachées. Si donc, contre sa volonté, nous nous engageons dans d'autres par caprice ou par passion, nous n'y trouverons point ces secours; et ne les y trouvant pas, abandonnés à nous-mêmes, que pouvons-nous attendre, sinon une suite de désagréments perpétuels, de mortelles inquiétudes et de malheurs inévitables pour le temps et pour l'éternité? Rien n'est donc plus nécessaire pour notre repos et pour notre salut, que de connaître et que de suivre la volonté de Dieu dans les affaires de conséquence. C'est ce que saint Ignace enseigne dans ses Exercices, où il donne les règles les plus sages et les plus assurées pour faire une bonne élection; et c'est ce qu'il recommande instamment, surtout aux personnes qui ne sont encore engagées dans nul état.

2. La matière de l'élection a autant d'étendue qu'il y a de choses dont on peut délibérer par rapport au salut et à la perfection, telles que sont:

1° l'état de vie, pour ne s'y engager ni par hasard, ni par passion, ni par respect humain, ni par aucune autre considération humaine; 2° les emplois, une charge, un bénéfice qu'on ne doit prendre que dans les vues de Dieu; 3° le réglement de sa conduite, de sa dépense, de ses aumônes, de ses exercices de piété, où l'on a besoin des lumières de Dieu, pour savoir ce qui convient; 4° enfin, toutes les affaires de conséquence, qu'il ne faut entreprendre que selon ses ordres. Ce sont là les sujets d'élection les plus ordinaires.

3. Les dispositions dans lesquelles il faut être pour faire une bonne élection sont : 1° de s'être bien imprimé dans l'esprit la fin pour laquelle on est créé, pour en faire la règle et la mesure des moyens qu'on a à choisir; car ce ne sont que les moyens qui tombent sous l'élection, et nullement la fin, qui doit être comme un point fixe qu'on ne perde jamais de vue dans les délibérations; 2° de s'être bien déterminé de ne rien épargner pour arriver à sa fin, qui n'est rien autre chose que de servir Dieu et de se sauver en le servant; de sorte qu'on soit résolu de rejeter tout ce qui peut en éloigner, et d'embrasser tout ce qui devant Dieu paraîtra plus propre à y conduire; 3° de se dégager pour un temps du tumulte et des embarras du siècle, pour être plus en état d'écouter la voix du Saint-Esprit dans la retraite, *où,* comme il le dit lui-même, *il se plaît à conduire une âme, pour lui parler au cœur* [1].

4. Voici ensuite la méthode que saint Ignace a tracée pour faire cette élection; et je m'attache à

[1] Osée. 2. 14.

l'exemple qu'il apporte, d'une personne qui délibère sur son état de vie. Ce sera le modèle qu'on pourra prendre pour toute autre élection. Pour entendre cette méthode, je suppose avec le même saint qu'il y a trois sortes de voies qui conduisent à la connaissance de la volonté de Dieu sur l'état qu'il lui plaît qu'on embrasse, et que ces trois voies sont comme trois sortes de vocations. La première, qu'on peut en quelque manière appeler une vocation d'empire, est celle qui se fait par une grâce extraordinaire, si forte et si puissante, que, sans blesser la liberté de l'homme, elle ne lui laisse aucun doute sur la volonté de Dieu et le porte efficacement à la suivre. Telle fut la vocation de saint Paul et de saint Mathieu. La seconde est une vocation du cœur, parce qu'elle s'y fait sentir par certains penchants, certains attraits, certains goûts pour un état, auquel on est souvent attiré préférablement à tous les autres, pour lesquels on ne sent rien de pareil. Je nomme la troisième une vocation de l'esprit, et c'est lorsqu'une personne, n'ayant ni ces lumières impérieuses ni ces doux attraits, se trouve dans une assez grande liberté et dans une situation assez tranquille pour raisonner, avec le secours de la grâce, sur le choix d'un état, et pour peser les motifs qui peuvent ou l'y engager, ou l'en détourner; et c'est celle-ci surtout dont on donne les règles qui suivent: 1° il faut d'abord invoquer le Saint-Esprit, et lui demander instamment ses lumières, pour connaître sa volonté sur l'état dont on a dessein de délibérer, et la grâce de les suivre avec une généreuse fidélité; 2° se remettre devant les yeux la fin pour laquelle on est créé, en protestant à Dieu qu'on ne cherche de connaître et

de vouloir que l'état qui sera le meilleur moyen d'y parvenir; 3° se proposer les états qui font le sujet de la délibération; par exemple ici, le monde et la religion; 4° s'établir dans une parfaite indifférence, et dans une espèce d'équilibre à l'égard de l'un et de l'autre de ces partis, laissant à Dieu de marquer celui qui sera le plus conforme à sa sainte volonté; 5° prendre ensuite ces deux états l'un après l'autre, et considérer attentivement les avantages et les obstacles que nous trouverons en chacun d'eux, par rapport à la gloire de Dieu et à notre salut éternel : avantages et obstacles, non pas d'une manière vague et générale, mais en particulier, eu égard à nous, à nos dispositions, à nos forces, à notre tempérament; ce qui est bon de marquer par écrit, pour y faire plus aisément de sérieuses réflexions; 6° après avoir comparé l'un avec l'autre les avantages du monde et ceux de la religion, les obstacles que nous trouverons au salut dans le monde, et ceux que nous pourrons rencontrer dans la religion, reste à conclure en faveur du parti qui nous fournira plus de moyens, et qui nous fera moins d'obstacles pour glorifier Dieu et pour nous sauver. Un choix fait de cette manière ne peut être que selon la volonté de Dieu, et n'est jamais sujet au repentir, surtout si l'on expose à un sage directeur ce qu'on a fait pour ne s'y pas tromper.

5. Il y a encore deux moyens que suggère saint Ignace pour se confirmer toujours davantage dans le choix qu'on a fait. Le premier est de voir ce qu'en pareil cas nous conseillerions à une personne que nous aimerions selon Dieu, et dont les vrais intérêts nous seraient aussi chers que les nôtres; et

de suivre pour nous-mêmes le conseil que nous lui donnerions. Le second est de nous imaginer que nous sommes au lit de la mort, prêts à aller paraître devant Dieu, et de voir, en ce moment décisif de notre éternité, lequel de ces deux états nous voudrions avoir embrassé : c'est celui-là sans doute auquel nous devons nous déterminer.

6. Mais si quelqu'un s'était engagé sans vocation et contre la volonté de Dieu dans un état immuable, comme dans les ordres sacrés, dans la religion et même dans le mariage, dont le lien n'est indissoluble que par la mort de l'une ou l'autre des parties, il y a bien lieu de craindre, à la vérité, qu'on ne s'y perde, ainsi que nous l'avons dit, par la privation des grâces qu'on n'a pas droit de prétendre dans un état qui ne vient pas de Dieu : mais faut-il pour cela s'abandonner au désespoir? Nullement. Quel remède y a-t-il donc dans des conjonctures si fâcheuses? C'est de réparer autant qu'il est possible le mal qu'on a fait, 1° en s'humiliant profondément devant Dieu, et lui demandant souvent pardon d'un engagement si téméraire; 2° en lui avouant avec confusion qu'on s'est malheureusement égaré en préférant ses passions, qui sont de mauvais guides, à sa très-sainte volonté; lui disant cependant avec une humble confiance, ainsi que David : *Je me suis égaré*, Seigneur, *comme une brebis qui s'est perdue;* malgré mon indignité, *recherchez-moi* [1], reprenez-moi sous votre aimable conduite et ne m'abandonnez pas. Il est vrai, j'ai mérité d'être privé de votre première et abondante bénédiction, telle qu'Isaac la donna autrefois à

[1] Psal. 118. 76.

Jacob : mais souffrez que je vous dise avec Esaü, baigné de larmes, jetant des cris et gémissant comme lui : *N'avez-vous qu'une sorte de bénédiction*, Seigneur, dans les trésors de vos miséricordes? n'y en a-t-il pas *quelqu'une que vous ayez réservée*[1] pour moi, quelque indigne que j'en sois? Pénétré de ces sentiments, vous aurez sujet d'espérer que Dieu fléchi, comme le fut Isaac, vous bénira et vous donnera des grâces de ressource, pour soutenir le poids de l'état dont vous vous êtes vous-même chargé. Mais, 3° il faut tâcher de vous en rendre digne, en conservant cet esprit de pénitence, et faisant des efforts extraordinaires pour mener une vie chrétienne dans l'état où vous vous trouvez engagé, pour en souffrir patiemment les peines et pour en remplir les devoirs avec fidélité.

Il y a enfin une chose particulière à remarquer pour ceux qui se seraient jetés dans l'état ecclésiastique et qui auraient pris les ordres sacrés sans vocation : car s'ils étaient destitués des talents nécessaires, comme de vertu, de doctrine et de prudence; comme ils ne pourraient faire les emplois propres de ce saint état sans risquer leur salut et celui du prochain, c'est une obligation très-étroite à eux de s'en éloigner, et non-seulement de ne pas rechercher les bénéfices, surtout ceux qui sont en charge d'âmes, mais de s'en défendre absolument, quand même ils leur seraient offerts; se contentant de vivre dans la retraite et dans la piété, d'édifier le monde par une conduite régulière, et, en esprit de pénitence et d'humilité, de travailler à leur propre salut.

[1] Gen. 27. 36, 38.

HUITIÈME JOUR

Du terme de tous les exercices spirituels, et de la parfaite union de l'âme avec Dieu, sur le modèle de Jésus ressuscité et glorieux.

PREMIÈRE MÉDITATION

De la résurrection de Notre-Seigneur.

Le premier *prélude* est de nous représenter le Fils de Dieu sortant glorieux du tombeau; le second, de lui demander la grâce de participer à la joie de sa résurrection.

I. POINT.

Notre-Seigneur, pour accomplir sa prédiction, et vérifier la figure de la demeure de Jonas dans le ventre de la baleine, demeure trois jours au sépulcre [1] : mais, pour marquer en quelque manière l'impatience de son amour envers les siens, il abrége ce temps, et ressuscite le matin du troisième jour, *marchant ainsi*, selon la prophétie de David, *à pas de géant, pour fournir plus tôt sa carrière* [2]. Rien ne le presse que l'envie qu'il a de guérir l'infidélité de ses disciples, de consoler sa sainte mère et ses amis affligés, d'éclairer et de réjouir le monde par la gloire de son corps, de même qu'il a éclairé et réjoui les limbes par la gloire de son âme.

Avons-nous la même ardeur quand il s'agit de

[1] Matth. 12. 40. [2] Psal. 18. 6.



lui donner des témoignages de notre amour? Combien y a-t-il de temps qu'il nous fait l'honneur de nous appeler à une éminente perfection, qu'il veut nous élever de la terre, nous faire sortir du tombeau d'une vie basse et terrestre? Comment répondons-nous à sa voix? quelle a été notre promptitude à lui obéir? Toujours tièdes, languissants, attachés à la terre, à peine avons-nous fait le moindre effort pour nous en arracher, pour le suivre et pour le contenter.

Mon Dieu, que nous savons peu nos vrais intérêts, ou que nous les aimons peu, puisque nous tardons si longtemps à vous donner la satisfaction que vous exigez de notre fidélité! Vous en avez usé bien autrement envers nous. Vous êtes venu dès le matin nous visiter, nous fortifier, nous consoler. Je vous rends grâces, ô mon Dieu, du soin singulier que vous prenez de ceux qui vous aiment, et de cet empressement avec lequel vous cherchez à les secourir. Ayez pour moi la même bonté, Seigneur; hâtez-vous de me tirer du sépulcre où je languis depuis tant d'années, et faites-moi la grâce que je vive désormais dans la ferveur de votre amour.

II. POINT.

Les âmes des justes qui avaient accompagné celle du Sauveur jusqu'au sépulcre virent deux grands mais bien différents spectacles. Le premier fut celui de son corps défiguré et couvert de plaies, qui leur fit comprendre ce que leur salut lui avait coûté; le second, celui de ce même corps ranimé par son âme, tout brillant de gloire, et plus lumineux que le soleil : spectacle qui les ravit d'admiration, et qui leur fit dire à Jésus dans les transports de leur joie :

Nous avons vu votre gloire, qui est la gloire que vous avez reçue du Père éternel, comme étant son Fils unique, plein de grâce et de vérité [1].

Une multitude infinie d'esprits bienheureux se trouva à cette glorieuse réunion de l'âme et du corps du Sauveur. C'est ce que l'Apôtre nous fait entendre lorsqu'il écrit aux Hébreux que, *quand Dieu introduisit de nouveau son premier-né dans le monde, il ordonna à tous ses anges de l'adorer* [2]. Tous, en effet, l'adorèrent en cette seconde naissance; et, de même qu'à la première, ils chantèrent ce beau cantique : *Gloire soit à Dieu au plus haut des cieux, et paix sur la terre aux hommes de bonne volonté* [3].

Mon Dieu, le beau jour! O mon âme, c'est le jour du triomphe de ton Époux, *c'est le jour que le Seigneur a fait; réjouissons-nous, et ayons le cœur rempli d'une sainte allégresse* [4]. Je vous rends grâces, ô Père éternel, de la justice que vous rendez à votre Fils. Que son corps, couvert de sang et de blessures, a bien mérité cette immortalité glorieuse dont vous l'avez revêtu! Je me réjouis de voir ses plaies changées en des sources de clarté, et sa couronne d'épines en une couronne de gloire. Je vous en félicite, ô mon Sauveur; et, uni à tous les justes et à tous les anges qui vous adorent, je vous adore avec eux, et je prends toute la part dont mon cœur est capable à l'honneur de votre triomphante résurrection.

III. POINT.

Notre-Seigneur ne ressuscite pas seul; il com-

1 Joan. 1. 14.
2 Hebr. 1. 6.
3 Luc. 2. 14.
4 Ps. 117. 24.

munique cet avantage à plusieurs autres, dont les sépulcres furent ouverts, pour ressusciter avec lui. Il leur fait cette grâce, 1° pour leur témoigner sa bonté; 2° pour avoir des témoins de sa résurrection; 3° pour nous confirmer dans l'espérance de la nôtre; 4° pour nous animer enfin à une vie nouvelle sur le modèle de la sienne, ainsi que dit l'Apôtre; afin que, *comme Jésus est ressuscité pour la gloire de son Père, nous marchions aussi dans une nouvelle vie* [1]; afin qu'immortels et impassibles comme lui, nous ne soyons plus sujets ni à la mort du péché, ni aux faiblesses de la nature, ni au dérèglement de nos passions; et que, par une imitation de la clarté, de la légèreté et de la subtilité de son corps glorieux, notre âme, remplie de lumière céleste, se porte avec vitesse partout où les ordres de Dieu l'appellent, et qu'elle vole à la perfection malgré les obstacles qui s'opposent à sa généreuse résolution.

Est-ce ainsi, ô mon âme, que tu te sens disposée depuis cette grâce de conversion qui t'a ressuscitée? As-tu conservé constamment cette vie spirituelle que le Seigneur t'a rendue? N'as-tu rien relâché de cette mortification si nécessaire à la nouvelle créature en Jésus-Christ? N'y a-t-il plus d'obscurité dans ton entendement, de faiblesse et d'irrésolution dans ta volonté, de lâcheté dans ton cœur?

Pour être en cet heureux état, il ne suffit pas, Seigneur, de m'avoir converti par votre grâce, il m'en faut tous les jours de nouvelles et puissantes, qui me *dépouillent* absolument *du vieil*

[1] Rom. 6. 4.

homme et de ses œuvres [1], qui m'apprennent à me revêtir du nouveau, et qui m'engagent irrévocablement dans les voies de la vie parfaite. O glorieux conquérant des âmes, triomphez entièrement de la mienne ; rompez tout ce qui l'attache à la créature ; donnez-lui des inclinations toutes spirituelles, et faites-en une fidèle image de votre corps ressuscité.

DEUXIÈME MÉDITATION

De l'Ascension de Notre-Seigneur.

Le premier *prélude* sera la représentation du mystère ; et le second sera de concevoir un ardent désir de quitter la terre avec le Sauveur, et de le suivre dans le ciel.

I. POINT.

Les disciples étant arrivés au mont des Oliviers, le Fils de Dieu, *levant les mains au ciel, leur donna sa bénédiction* [2]. Dans l'Ancien Testament, les patriarches, enfants de l'homme terrestre, donnaient des bénédictions de la terre, dont les effets étaient des prospérités passagères qui s'évanouissaient à la mort. Dans le Nouveau, Jésus, l'Homme céleste, ne donne que des bénédictions du ciel, dont les effets sont des vertus solides, et les trésors de la grâce, qui sont des semences d'immortalité. C'est pour cela que Notre-Seigneur, voulant bénir les siens, *leva les mains en haut*, afin

[1] Colos. 3. 9, 10.
[2] Marc. 16. 19. Luc. 24. 51. Act. 1. 9.

de faire descendre sur eux une abondance de dons spirituels.

Cette pluie de grâces ne tomba pas seulement sur les disciples qui étaient alors présents; tous ceux qui devaient l'être dans les siècles à venir y eurent part; la bénédiction du Sauveur s'étendit sur eux, et c'est elle-même qui opère encore aujourd'hui dans leur âme les merveilles de la grâce, qui les perfectionne et qui les sanctifie. Père saint, disait cet aimable Maître, sanctifiez-les en vérité, prenez sous votre protection, non-seulement ceux que vous m'avez donnés, mais encore tous ceux que vous me donnerez jusqu'à la consommation des siècles; afin qu'ils soient tous unis comme nous le sommes, et qu'ils montent après moi dans votre royaume, pour y voir la gloire dont vous m'allez combler, et l'amour que vous avez eu pour moi avant la création du monde.

Béni soit Dieu, Père de Notre-Seigneur Jésus-Christ, qui nous a remplis de toutes sortes de bénédictions spirituelles *et célestes* [1]. Soyez béni vous-même, et glorifié à jamais, ô mon Jésus, d'avoir versé et de verser encore tous les jours de si riches bénédictions sur vos serviteurs; répandez-les sur moi, qui suis le moindre de tous; non pas les bénédictions de la terre, que je ne souhaite nullement, mais celles du ciel, qui méritent seules d'être l'objet de mes vœux.

II. POINT.

Après que Jésus-Christ eut béni ses disciples, il commença à s'élever de la terre vers le ciel. Il y monta peu à peu, non pas comme Élie dans un cha-

[1] Ephes. 1. 3.

riot de feu, mais par sa propre vertu. Les disciples, extasiés à la vue d'un spectacle si nouveau, et ravis de l'exaltation de leur Maître, le conduisirent des yeux jusqu'à ce qu'une nue qui lui servit comme de char de triomphe le dérobât à leurs regards. Leurs cœurs le suivirent au défaut de leurs yeux, et chacun d'eux s'écria, comme Élisée : *Mon Père, mon Père, le chariot d'Israël, et celui qui le conduit!*

Admirons avec les disciples la majesté, l'éclat et la puissance de Jésus, qui monte sur la nue, et qui marche sur les ailes des vents, comme le Maître souverain de la nature. Réjouissons-nous de ce qu'il quitte enfin cette terre ingrate, où il a été si maltraité, et de ce qu'il retourne au ciel, où il va recevoir les hommages de tous les séraphins. Prions ce Père tendre et charitable, ce Père des vrais Israélites, ce conducteur des âmes fidèles, de nous recevoir dans son char glorieux, dans ce nuage éclatant sur lequel il s'élève, et de nous permettre de le suivre dans le séjour de la gloire.

O mon divin Sauveur, que vous me paraissez plein de charmes dans ce grand jour, et que je ressens de joie de vous voir au milieu de l'air comme un aigle qui excite ses petits à prendre l'essor et à voler après lui. Donnez-moi aussi, Seigneur, des ailes d'aigle, afin de vous suivre, en m'élevant au-dessus des choses terrestres; car, hors de vous, je n'ai rien à désirer sur la terre. Puisque vous l'abandonnez, je n'ai plus que du mépris pour elle. Rompez les liens qui m'y ont attaché jusqu'ici; et, s'il n'est pas encore temps pour moi de la quitter de corps, faites au moins que mon cœur en soit si parfaitement dégagé, que rien ne l'empêche de se porter vers vous.

III. POINT.

Les apôtres, ayant perdu de vue leur bon Maître, ne laissaient pas de regarder toujours en haut, lorsque deux anges leur apparurent en forme d'hommes vêtus de blanc, qui leur dirent : *Hommes de Galilée, pourquoi vous arrêtez-vous à regarder au ciel? Ce Jésus, qui s'y est élevé en vous quittant, viendra de même que vous l'y avez vu monter* [1].

Voilà deux grandes leçons que donnent les anges aux âmes les plus élevées, représentées par les apôtres : la première, que la vie contemplative doit avoir ses bornes, et qu'il ne faut pas tellement s'y attacher, qu'on vienne à manquer aux devoirs de son état; la seconde, que, dans les transports d'amour qui sont causés par la contemplation, il ne faut pas oublier la chaste crainte, qui entretient l'humilité, sans laquelle les plus grandes faveurs sont dangereuses.

Il y a des temps de regarder le ciel, ô mon âme, mais il y a aussi des temps de travailler sur la terre. Le repos de l'oraison et l'exercice du zèle doivent chacun à leur tour occuper un homme apostolique; et il serait également dans l'illusion s'il négligeait le salut des âmes pour se donner entièrement à la prière, ou s'il omettait la prière pour ne s'employer qu'au salut des âmes. Mais quelque ardeur qu'on sente, il faut s'en défier, si une humble et salutaire frayeur n'en est la gardienne.

Gravez ces saintes instructions dans mon cœur, ô mon Jésus; donnez-moi un amour de l'oraison qui s'accorde avec mes autres obligations; et, quel-

[1] Act. 1. 11.

ques faveurs que vous me fassiez, faites-moi surtout celle de craindre vos jugements et mon orgueil. Je veux me souvenir très-souvent de cet heureux jour où vous êtes monté dans le ciel pour être mon avocat, afin d'animer ma confiance et mon amour envers vous : mais je n'oublierai jamais le jour auquel vous reviendrez pour être mon juge, afin que cette pensée m'inspire une sainte sollicitude dans l'accomplissement de mes devoirs.

TROISIÈME MÉDITATION

De la charité infinie de Dieu envers les hommes, sur ces paroles de saint Paul :

Afin que vous puissiez comprendre quelle en est la longueur, la largeur, la hauteur et la profondeur.

I. POINT.

La longueur de cette infinie charité de notre Dieu consiste en ce qu'elle est éternelle. *Je vous ai aimés d'un amour éternel* [1], nous dit-il par un de ses prophètes ; c'est-à-dire : tandis que j'ai été ce que je suis, je vous ai aimés ; et l'amour que j'ai pour vous est aussi ancien que moi-même. Aime, ô mon âme, un Dieu aimable qui t'a toujours aimée. *Dieu a fait voir qu'il nous aimait*, dit saint Jean, en ce qu'*il n'a pas attendu que nous l'aimassions, mais qu'il nous a prévenus par son amour* [2]. Et comme cet amour de Dieu pour nous n'a jamais eu de commencement, il n'aura jamais de fin, à moins que nous ne nous en rendions indignes par nos péchés.

1. Ephes. 3. 18. 2 I Joan. 4. 10.

Et ce qui met le comble à cette bonté, c'est qu'encore que nous soyons assez ingrats pour mépriser son amitié, il est tout prêt à nous la rendre et à nous réconcilier avec lui, pourvu que nous lui témoignions du regret de l'avoir abandonné.

Aime donc, ô mon âme, *un amour qui t'a aimée de toute éternité;* ne diffère pas un moment, tu l'aimeras toujours trop tard. Il t'a aimée le premier : réponds au moins à un amour si prévenant, et réponds-y avec une constance qui ait du rapport à la sienne. Et si tu avais jamais le malheur de t'attirer sa colère par un oubli criminel de ses bontés, recours à lui avec confiance; il apaisera son courroux, il oubliera ton infidélité, et il te rétablira, comme auparavant, dans ses bonnes grâces.

O mon Dieu, je vous rends grâces de votre amour éternel. Que ne vous ai-je au moins aimé dès que j'ai eu le bonheur de vous connaître! Maudits soient les moments que j'ai passés sans vous aimer; mais mille fois maudits soient ceux auxquels j'ai eu l'insolence et la brutalité de vous offenser. Ah! que ne peuvent-ils être retranchés de la durée de ma vie! Je les pleurerai ces malheureux moments jusqu'au dernier soupir, et je tâcherai d'en réparer l'ingratitude par une inviolable fidélité. C'est aujourd'hui tout de bon que je me consacre tout à fait à votre amour, ô Dieu de mon cœur. J'ose, avec votre grâce, défier toutes les créatures d'ébranler la résolution que j'ai faite de vous être toujours fidèle, en disant avec l'Apôtre : *Qui nous séparera de la charité de Jésus-Christ? Sera-ce l'affliction ou le fer des persécuteurs? Non, rien ne sera capable de m'en séparer* [1].

[1] Rom. 8. 35.

II. POINT.

La largeur de cette charité consiste en la multitude de ceux qu'elle embrasse, qui sont tous les hommes, de quelque état, de quelque condition qu'ils soient, Dieu voulant sincèrement les recevoir dans son amitié, sans en exclure aucun, à moins que d'eux-mêmes ils n'y renoncent. Il est vrai qu'il aime les élus préférablement aux réprouvés; mais il ne laisse pas absolument de les aimer tous; il désire qu'ils soient tous sauvés, et il n'omet rien qui soit nécessaire pour les engager à son amour et pour en faire ses amis. Et ce qui est de singulier dans le cœur de Dieu, c'est qu'étant ouvert à tout le monde, chacun y a sa place et s'y trouve aussi distingué que s'il était seul.

Si le Dieu de la charité habitait dans mon cœur, il en élargirait l'espace, et il le rendrait assez vaste pour contenir tout le monde. J'aimerais comme lui les bons et les mauvais, les amis et les ennemis; et non-seulement je ne ferais mal à personne, mais j'aurais de la joie de rendre à ceux qui me haïssent le bien pour le mal, amassant des charbons ardents sur leurs têtes, afin de vaincre le feu de leur haine par celui de la charité.

C'est ainsi que vous en avez usé mille fois envers moi, ô Dieu d'amour, dans le temps que je vous faisais la guerre; vous m'avez désarmé par vos bontés, et vous m'avez obligé non-seulement à vous rendre les armes, mais à vous jurer une éternelle fidélité. Si votre amour a pu s'étendre jusqu'à moi, qui en étais si peu digne, y a-t-il un homme au monde qui ne doive espérer la même faveur?

O grand Dieu, dont l'amour n'a point de bornes,

recevez tous les hommes dans votre sein; fermez les portes de l'enfer, et ouvrez celles du ciel, afin que tous, y étant conduits, y soient éternellement occupés de votre amour et de vos louanges.

III. POINT.

La hauteur et la profondeur de cette immense charité consiste dans les grandes choses qu'elle lui a fait faire, et les profonds abaissements qu'elle lui a fait souffrir pour nous. *Voyez*, dit l'apôtre bien-aimé, *quel excès d'amour le Père nous a témoigné, de vouloir qu'on nous appelle enfants de Dieu, et que nous le soyons en effet* [1]. Il a encore porté cet amour bien plus haut, lorsqu'il nous a donné son Fils unique et toutes choses avec lui [2]. Mais quel prodige d'amour pour nous en ce même Fils, égal à son Père, *de s'être anéanti lui-même, en prenant la forme de serviteur, et en se rendant obéissant jusqu'à la mort, et à la mort de la croix,* pour nous sauver [3] !

O charité sublime et profonde, que vos œuvres sont incompréhensibles, et que vos voies sont impénétrables! O abîme sans fond, où se perdent toutes nos pensées! O insensibilité de nos cœurs, qui répondent si mal à de si excessives bontés! En vérité, qu'avons-nous fait pour un Dieu si prodigue en merveilles? En quel anéantissement sommes-nous descendus pour témoigner de la reconnaissance à un Dieu humilié et anéanti pour notre amour?

O divin amour, qui n'avez rien épargné pour

[1] I Joan. 3. 1.
[2] Rom. 8. 32.
[3] Philipp. 2. 7, 8.

donner des marques de la parfaite amitié que vous avez pour nous, que puis-je rendre en actions de grâces de cette ineffable charité, sinon de m'offrir à tout faire et à tout souffrir pour votre service? Je n'excepte rien, Seigneur; je suis entièrement entre vos mains; disposez de mon être, faites servir mon corps et mon âme à quel usage il vous plaira; je n'ai plus d'autre désir que de vous aimer et de vous glorifier; et si je puis vivre et mourir victime de votre gloire et de votre amour, je vivrai et je mourrai content.

AUTRE MÉDITATION

Combien Dieu désire d'être aimé.

Comme à la page 1.

CONSIDÉRATION DU HUITIÈME JOUR

Du plan de vie que chacun doit se tracer, avant que de sortir de la retraite, pour en conserver constamment les fruits.

Rien n'est plus commun dans les retraites que d'y voir des personnes touchées de Dieu qui se repentent de leurs fautes, et qui sont dans la résolution de mieux vivre: mais il est plus rare d'en voir persévérer constamment dans leurs sentiments de piété, dans la haine de leurs péchés, et dans la pratique des actions vertueuses dont elles s'étaient proposé l'exercice. L'idée des jugements de Dieu, de ses bontés, de ses grandeurs, s'efface insensiblement; l'onction de la dévotion se dessèche peu

à peu ; on se réconcilie, si j'ose ainsi parler, avec ses anciennes habitudes ; et enfin six mois sont à peine écoulés, qu'on se retrouve soi-même, c'est-à-dire tel qu'on était avant la retraite. D'où vient cette inconstance ? Je sais bien qu'elle vient généralement du fond de la nature corrompue, du poids de la concupiscence, qui nous porte et nous rentraîne au mal, si nous ne nous faisons une continuelle violence pour nous roidir contre elle. Mais une des causes les plus ordinaires du peu de fermeté que nous avons dans nos saintes résolutions, c'est l'oubli des grandes vérités qui nous avaient frappés dans la retraite. Le Prophète royal avait reconnu cet écueil de la constance dans la vertu, lorsque, se plaignant du petit nombre des saints, il en attribuait la cause à la diminution des saintes vérités : *Defecit sanctus, quoniam diminutæ sunt veritates* [1]. Pour remédier à un mal si funeste, que faut-il faire ? C'est de faire en sorte que ces célestes vérités, ces saintes pensées, ces bonnes résolutions dont nos esprits et nos cœurs étaient remplis dans la retraite, c'est, dis-je, de faire en sorte que nous ne les oubliions jamais, et, pour cela, de les mettre par écrit dans un plan de vie qu'il faut nous tracer dans le temps même de la retraite, et nous obliger à le lire très-souvent, lorsque nous en serons sortis. Il est donc d'une extrême utilité d'en donner ici une forme générale, dont chacun pourra prendre ce qui lui conviendra, par rapport à son état et à ses dispositions. Que doit contenir ce plan de vie que l'on doit faire ? 1° Il faut y mettre à la tête la fin pour laquelle on est créé, et l'iné-

[1] Ps. 11. 1.

branlable résolution qu'on a d'y tendre; 2° les moyens que Dieu nous a inspirés pour y parvenir; 3° les obstacles qui nous en ont empêchés jusqu'à présent, et les précautions que nous avons à prendre pour les éviter; 4° les bonnes œuvres que nous voulons pratiquer; 5° un détail de toutes les actions de la journée, les heures destinées à chacune, et la manière de les bien faire. Cette idée étant mise sur le papier, et retracée souvent en la mémoire par la lecture qu'on en fera, est un moyen efficace de se maintenir, avec la grâce de Dieu, dans le changement de vie qu'il nous demande, et que nous lui avons promis dans la retraite.

1° Vous devez donc d'abord commencer à peu près par ces mots : Persuadé, dans ma retraite, que je ne suis au monde que pour servir Dieu dans le temps et pour le posséder dans l'éternité, en quoi consiste mon souverain bonheur, et pénétré de regret d'avoir jusqu'ici négligé une fin si noble et en même temps si nécessaire, je veux à l'avenir la regarder comme ma grande et unique affaire, et y travailler sérieusement tous les jours de ma vie.

2° Les moyens que Dieu m'a inspirés pour ne m'éloigner jamais de ma fin, et pour m'y ramener si j'avais le malheur de m'en égarer, sont : 1° La fréquentation des sacrements de pénitence et d'Eucharistie. Ainsi la règle que je me propose est de me confesser au moins une fois chaque mois, et de communier ces jours-là si mon confesseur m'en juge digne. 2° L'examen journalier de ma conscience pour y reconnaître mes fautes, en demander pardon à Dieu, et lui promettre de les éviter dans la suite. 3° Le saint sacrifice de la messe, au-

quel j'assisterai avec piété le plus souvent que je pourrai, ne manquant jamais, à l'élévation, de demander à Notre-Seigneur la grâce de mourir plutôt que de l'offenser par un péché mortel. 4° La lecture d'un bon livre, avec quelques réflexions pieuses et quelques affections envers Dieu, ce qui me tiendra lieu d'oraison mentale, si je n'en ai pas l'usage. 5° La dévotion à la Passion de Notre-Seigneur, mon souverain médiateur auprès de son Père, et à la sainte Vierge, ma puissante avocate auprès de son Fils.

3° Les obstacles qui m'ont empêché de vivre selon ma fin sont : 1° la multitude des péchés que j'ai commis ; 2° les mauvais penchants que j'ai suivis ; 3° les passions dont j'ai été l'esclave ; 4° les habitudes criminelles que j'ai contractées ; 5° le respect humain, qui m'a souvent détourné de faire le bien, et qui m'a fait faire le mal par une lâche complaisance ; 6° les mauvaises compagnies que j'ai fréquentées. Voilà les ennemis de mon salut à qui je vais tout de bon déclarer la guerre, *résolu* avec David *à ne faire nulle trêve avec eux*, et *à ne me donner nul repos que je ne les aie exterminés* [1] ; faisant tous mes efforts, 1° pour éviter les péchés où je tombais avant ma retraite ; 2° pour aller directement contre les mauvais penchants où je me suis si souvent et si malheureusement laissé aller ; 3° pour dompter mes passions, veillant sur moi-même pour les prévenir ou les réprimer, et les réduire à une juste modération ; 4° pour déraciner mes méchantes habitudes, en les désavouant très-souvent en présence de Notre-Seigneur, et

1 Ps. 17. 38.

faisant des actes contraires pour en acquérir de saintes et vertueuses qui leur soient opposées ; 5° pour m'élever au-dessus des considérations humaines et pour les mépriser, m'armant de cette pensée de saint Paul : *Si je voulais plaire aux hommes, je ne serais pas serviteur de Jésus-Christ* [1]; 6° pour rompre enfin courageusement avec les personnes dont le commerce et l'exemple m'ont été jusqu'ici pernicieux, me souvenant de cette importante parole du Sauveur : *Si votre œil vous scandalise, arrachez-le, etc.*, et de cette maxime reçue universellement de tous les sages, qu'il y a des liaisons qu'il ne faut pas dénouer, mais rompre promptement, c'est-à-dire qu'il ne faut nullement les ménager.

4° Les bonnes œuvres que je dois pratiquer dans l'entreprise que je fais d'une nouvelle vie peuvent se ranger en trois classes. Les premières, qui regardent Dieu plus immédiatement, sont celles que j'ai mises au nombre des moyens propres à m'attacher à Dieu, pour ne m'écarter jamais de ma fin dernière, ou pour m'en rapprocher incontinent si je m'en éloignais. Les secondes, qui ont rapport au prochain, sont particulièrement le soulagement des misérables, la visite des pauvres honteux dans leurs maisons, des malades dans les hôpitaux, des prisonniers jusque dans les plus sombres cachots; les consolant par mes paroles, et les aidant de mes aumônes; celles-là étant toujours plus efficaces, lorsqu'elles sont unies avec celles-ci. Les troisièmes, qui me concernent moi-même, sont celles qui peuvent me servir, ou de préservatif pour ne

[1] Gal. 1. 10.
[2] Matth. 5. 29.

pas succomber aux tentations, ou de punition si je m'en laissais vaincre. Celles qui préviennent les chutes sont certaines pratiques de dévotion propres à me soutenir lorsque je serai en danger d'offenser Dieu, comme d'avoir recours à lui par de courtes et ferventes prières qu'on appelle oraisons jaculatoires; de me prosterner à terre lorsque je suis seul; de me tenir quelque temps les bras en croix : et les autres, que je prendrai pour me punir des fautes dans lesquelles je serai tombé, sont les jeûnes, la privation de quelque plaisir, la mortification dans les repas, etc. Cette application à ne souffrir en moi rien d'impuni marquera mieux que toute autre chose à Dieu le sincère désir que j'ai de lui être fidèle.

5° Resterait de donner un règlement pour toutes les actions de la journée : mais comme il doit être différent, selon la différence des personnes, il n'est pas possible d'en proposer un qui convienne à chacun. En voici cependant un, dont plusieurs pourront s'accommoder. Il est d'une personne de condition dans le monde, et je le rapporte ici fidèlement.

1° A mon réveil, je donnerai ma première pensée à Dieu, comme à l'Auteur de mon être, par qui et pour qui uniquement je suis créé; et, faisant le signe de la croix, j'adorerai la très-sainte Trinité en disant ces paroles : *Bénie soit la sainte et indivisible Trinité, parce qu'elle a exercé sur nous sa miséricorde;* et ces autres de saint Paul : *Dieu me garde de me glorifier en autre chose qu'en la croix de Jésus-Christ Notre-Seigneur* [1].

[1] Gal. 6. 14.

2° L'heure de mon lever ordinaire sera à six heures. Ce temps étant venu, je m'imaginerai que mon ange gardien me dit ce qu'un autre ange dit autrefois à saint Pierre : *Levez-vous promptement*[1]. Je me lèverai donc aussitôt, reprenant la pensée de ma méditation. Je m'habillerai modestement, et sans l'aide de qui que ce soit, en disant quelques prières vocales que j'ai coutume de dire.

3° Dès que je serai honnêtement vêtu, je me jetterai à genoux, et j'y garderai la méthode dont se servait saint François de Borgia, lors même qu'il était encore grand d'Espagne et duc de Gandie. Je baiserai trois fois la terre, 1° pour reconnaître la suprême majesté de mon Dieu; 2° pour honorer l'incarnation du Verbe; 3° pour confesser *que je ne suis que terre, et que je retournerai en poussière*[2]. Je ferai alors mon exercice ordinaire du matin : mon adoration, mon action de grâces, mon offrande de toutes les actions de la journée, et ma prière à Notre-Seigneur Jésus-Christ, à la sainte Vierge, à mon bon Ange, à mon patron.

4° Après avoir achevé de m'habiller, avant que de m'embarrasser d'affaires, je ferai ma méditation. David, plus occupé que moi, n'y manquait pas tous les matins, comme il le dit lui-même [3]. J'y donnerai ordinairement une demi-heure, et je tâcherai, ainsi que ce saint roi, de m'y enflammer de l'amour de mon Dieu. S'il y a ensuite quelque chose à régler dans ma famille, qui regarde ou l'instruction de mes enfants, ou les ordres que j'ai à donner à mes domestiques, ou l'expédition de quelque

[1] Act. 12. 7.
[2] Gen. 3. 19.
[3] Ps. 62. 7. Ps. 38. 4.

chose de pressant, j'y emploierai le temps qui y sera nécessaire.

5° Vers les huit heures j'irai à la sainte messe. J'y assisterai avec tout le recueillement et toute la piété qui sera possible, et je m'y occuperai intérieurement des grands et tendres mystères qui s'y passent, selon la méthode que je me suis prescrite.

6° Étant de retour sur les neuf heures, je vaquerai aux devoirs de mon état, de mon emploi, de ma famille, jusqu'au dîner, avant lequel je prendrai un quart d'heure pour faire devant Dieu une revue des actions de la matinée, en examiner la manière et les motifs, et demander pardon à Dieu des fautes que j'y ai faites.

7° Je règlerai tellement ma table selon ma condition, que, sans négliger les bienséances, j'aurai encore plus de soin d'observer les lois du christianisme. J'en retrancherai les excès, les délicatesses trop recherchées, les mets de trop grand prix, et je ne me piquerai pas de la folle réputation d'être un homme qui donne magnifiquement à manger. Ce que je prodiguerais en festins superflus, je l'épargnerai pour faire un fonds qui serve à la nourriture nécessaire des membres de Jésus-Christ. Et pour ce qui me regarde en particulier, content d'un repas très-frugal, je n'y aurai pour règle et pour mesure que la nécessité, et jamais la sensualité. *Avant que de le prendre*, qui sera d'ordinaire sur le midi, *je soupirerai* [1] comme Job, de l'obligation où je suis de faire une action si terrestre pour soutenir un corps que je dois regarder comme mon

[1] Job. 3. 24.

ennemi. Je ne manquerai ni à la bénédiction, ni à l'action de grâces, et je me souviendrai toujours que saint Paul recommande à tous les chrétiens, *soit qu'ils mangent, soit qu'ils boivent, de le faire à la gloire de Dieu comme tout le reste de leurs actions*[1].

8. Après le repas je prendrai quelque récréation avec les personnes de ma famille, et je les entretiendrai de ce qui peut servir à leurs mœurs et surtout à l'éducation de mes enfants. Je me retirerai ensuite pour lire avec attention quelque chapitre de l'Imitation de Jésus-Christ, et pour écrire quelques lettres, si j'en ai à écrire.

9. Quelque inclination que j'aie pour la retraite, je ne suis pas un solitaire; il y a des personnes que je dois voir. Je donnerai donc quelques heures après le dîner aux visites actives et passives dont je ne puis me dispenser. Mais, pour me garantir de la contagion du siècle, 1° je prierai Dieu, avec David, qu'il *pose une garde à ma bouche, et qu'il ferme si bien mes lèvres, qu'il ne m'échappe rien contre sa loi*[2]; 2° pour ne pas m'épancher, je tâcherai de conserver la présence de Dieu. Je me garderai des défauts si ordinaires dans les conversations du monde, des railleries, des médisances, des paroles ou piquantes ou peu modestes; 3° je ne multiplierai pas mes visites, et je les bornerai, ou à la nécessité, lorsque j'aurai à traiter de quelques affaires; ou à la bienséance chrétienne, quand j'irai chez mes proches, mes amis, et les personnes à qui j'aurai obligation; ou à la charité, comme lorsque j'irai chez les pauvres et les malades;

[1] I Cor. 10. 31. [2] Ps. 140. 3.

4° quand je me trouverai dans une compagnie où l'on joue, je me défendrai, autant qu'il me sera possible, d'être de la partie, si ce n'est que les personnes qui m'y invitent ne soient d'un caractère à n'être pas refusées, et que le jeu d'ailleurs ne soit ni de hasard, ni de conséquence : encore prendrai-je garde de n'y pas perdre trop de temps.

10. M'étant retiré, j'entrerai dans une église, pour m'y recueillir et pour y passer une demi-heure en oraison.

11. Étant de retour au logis, j'y emploierai le temps qui reste jusqu'au souper, à la lecture de quelque livre de piété, et de quelques autres, propres à mon état et à mes emplois.

12. Le souper, qui sera vers les sept heures, sera à peu près comme le dîner, aussi bien que la récréation chrétienne qui le suivra. Je la finirai en lisant, ou en me faisant lire par un de mes enfants, dans la Vie des saints, l'histoire de celui dont l'Église fera la fête le lendemain; et, cette lecture étant faite, j'assemblerai toutes les personnes de ma maison pour faire avec eux la prière et l'examen du soir. Après quoi les ayant congédiées, je me retirerai seul dans ma chambre; j'y préparerai ma méditation du lendemain; je ferai ce qui me reste de prières; je dresserai mon intention pour le sommeil, et pour me préserver moi et ma famille de tout accident pendant la nuit. Je réciterai l'oraison qui se dit à l'Office de Complies : *Visita, quæsumus, Domine, habitationem istam, et omnes insidias inimici ab ea repelle;* et puis, baissant la tête pour recevoir avec respect la bénédiction du Seigneur, j'ajouterai ces dernières paroles : *Et benedictio tua fit super nos semper. Per Dominum*

nostrum Jésum Christum, etc. Je me coucherai ensuite ainsi que je me suis levé, sans l'aide de personne, et avec la bonne pensée que j'aurai tirée de ma méditation en la préparant.

Le P. Dupont célébrait chaque année, avec une espèce de solennité, le jour auquel il avait eu le bonheur d'être baptisé. Il s'y préparait par une retraite de plusieurs jours, pendant laquelle il ne manquait pas de faire une confession annuelle; et le dernier jour, qui était celui de sa régénération spirituelle, il communiait en action de grâces, et renouvelait les sacrés engagements de son baptême avec une ferveur extraordinaire. On a ici la méditation dont il avait coutume de se servir, et qu'on ne peut mieux placer qu'à la fin de cette retraite, puisque c'est par là qu'il finissait la sienne.

MÉDITATION

POUR

L'ANNIVERSAIRE DU BAPTÊME

Le premier *prélude* sera de me considérer comme si j'étais encore aujourd'hui sur les fonts sacrés; le second, de demander au Saint-Esprit la grâce d'un parfait renouvellement dans l'esprit du christianisme.

I. POINT.

Quelles sont les grâces que j'ai reçues dans le saint baptême.

Pour bien comprendre les grâces que j'ai reçues dans mon baptême, je n'ai qu'à savoir ce que c'est que ce sacrement, qui en est le principe et la source. Entre les noms que lui ont donnés les Pères de l'Église et les saints conciles, celui de sacrement de la régénération est le plus propre à nous en faire voir l'excellence, et le plus conforme à l'idée que nous en a donnée Notre-Seigneur Jésus-Christ lui-même, lorsque, instruisant Nicodème, il lui disait: *Nul ne peut entrer dans le royaume de Dieu s'il ne renaît de l'eau et de l'Esprit-Saint. Ce qui est né de la chair est chair, et ce qui est né de l'esprit est esprit* [1]. Ces paroles du Sauveur nous font entendre qu'il y a une génération et une régénération;

[1] Joan. 3. 5, 6.

que la première est charnelle, la seconde spirituelle. Par la première, naît un homme charnel, un homme pécheur, souillé de la tache originelle, *enfant de colère* [1], comme dit saint Paul; n'ayant nul droit ni aux dons de la grâce, ni à ceux de la gloire. Par la seconde, qui s'opère par le baptême, un enfant est né de Dieu, il est fait chrétien, enfant de grâce et de miséricorde, purifié de tout péché, fils adoptif de Dieu, digne de ses complaisances, héritier de son royaume.

Mon Dieu! quelle différence entre ces deux naissances! Que l'une est honteuse et déplorable! que l'autre est glorieuse et fortunée! La première est celle d'un enfant qui vient au monde et qui n'a pas encore reçu le saint baptême. La seconde est celle de ce même enfant lorsqu'il est baptisé. Il se fait, dit saint Léon [2], dans cet heureux enfant une merveille qui a du rapport à l'ineffable mystère de l'Incarnation. Ici, le Fils naturel de Dieu est engendré, selon son humanité, dans le sein de la très-sainte Vierge, par l'opération du Saint-Esprit; là, le fils adoptif est formé par le même Esprit-Saint, dans les eaux salutaires du baptême.

Quel honneur à un ver de terre, tel que je suis, en vertu de ma régénération spirituelle, d'avoir de si glorieuses relations avec les trois personnes de la très-auguste Trinité! Que le Père céleste m'adopte pour son Fils! Que le Fils me regarde comme son frère et son cohéritier! Que le Saint-Esprit daigne faire alliance avec mon âme, et la prendre pour son épouse! Que le Créateur du ciel et de la terre, un seul Dieu en trois personnes, en impri-

[1] Eph. 2. 3.

[2] Serm. 25. *de Nat.*

mant sur moi lé caractère du baptême, me marque de son sceau, pour dire que je lui appartiens singulièrement, et que je suis à lui encore plus noblement comme enfant de la grâce, que je ne l'étais comme enfant de la nature!

Quelle reconnaissance pourrai-je jamais vous témoigner, ô mon Dieu, pour cette inestimable faveur qui en renferme un si grand nombre d'autres? par où ai-je pu mériter que vous me la fissiez, préférablement à tant d'autres qui n'ont pas le bonheur dont je jouis? Je puis bien dire avec le Prophète royal: *Le Seigneur n'a pas fait cette grâce à toutes les nations* [1]. Combien y a-t-il de gens, en effet, qui sont encore plongés dans les ténèbres de l'infidélité, et qui, n'ayant pas reçu, comme moi, le saint baptême, sont toujours esclaves du péché et sous la tyrannie du démon? Pour moi, que vous avez mis, par votre infinie bonté, au nombre de vos enfants, et que vous avez délivré de ce double esclavage, par la grâce du nouvel homme, *je chanterai éternellement vos divines miséricordes* [2]; je ne cesserai jamais de vous louer, et je ferai, toutes les années de ma vie, une fête solennelle du jour mille fois heureux de mon baptême. Mais quelle fête ne se ferait pas dans le ciel par vos anges et par vos saints, si vous étendiez cette grâce sur tant d'idolâtres qui sont encore sur la terre! O Dieu éternel, Créateur de toutes choses, ayez pitié de tant de malheureux. Souvenez-vous que leurs âmes sont l'ouvrage de vos mains, et que c'est à votre ressemblance qu'elles sont créées. Voilà, Seigneur, que l'enfer s'en remplit. Souvenez-vous que Jésus,

[1] Ps. 147. 20. [2] *Ibid*. 88. 1.

votre Fils, a souffert pour leur salut une mort cruelle; écoutez la voix de son sang qui vous crie miséricorde. Laissez-vous fléchir par les prières de l'Église, sa très-sainte Épouse; multipliez le nombre de ses enfants et des vôtres par la conversion de tant d'infidèles. Faites en sorte qu'ils reçoivent le sacrement de la foi, et qu'éclairés de vos lumières, ils reconnaissent pour leur Dieu Notre-Seigneur Jésus-Christ, à qui soit la gloire dans les siècles des siècles [1].

II. POINT.

Quelles sont les obligations que j'ai contractées par mon baptême.

Les grâces que nous avons reçues dans notre baptême sont grandes; mais les obligations que nous y avons contractées le sont aussi. Lorsque le saint baptême nous fut conféré, il se fit un contrat entre Dieu et nous. Dieu, de sa part, s'engagea à nous adopter pour ses enfants, et à nous faire, ainsi qu'on vient de le voir, les héritiers de son royaume. Mais il exigea de votre part que vous renonçassiez aux désirs déréglés des richesses, des honneurs et des plaisirs du siècle. On vous demanda : Renoncez-vous au monde et à ses pompes? Au démon, et à ses œuvres? A la chair, et à ses convoitises? Vous n'étiez capable alors ni d'entendre ni de répondre vous-même; vos parrains l'ont fait pour vous. Par leur bouche, vous avez répondu par trois fois : *Abrenuntio :* J'y renonce de tout mon cœur. Croyez-vous donc que ces trois renoncements soient une pure cérémonie qui ne vous oblige à rien? Vous

1 Prière de saint François Xavier.

seriez dans une étrange erreur. S'ils ne sont pas des vœux, comme on les appelle assez communément; s'ils n'en sont pas, dis-je, dans le sens propre et précis de ce terme, ce sont des engagements plus authentiques même, et plus indispensables que les vrais vœux : car il y a des conjonctures où une puissance légitime peut dispenser de ceux-ci; et il n'y en a nulle, ni dans le ciel ni sur la terre, qui puisse vous dispenser des engagements de votre baptême.

Ce sont des protestations que vous avez faites solennellement à la face de l'Église, et vous les avez faites irrévocablement à Dieu, *dont on ne se moque pas*[1]. *Tenetur vox tua,* dit saint Ambroise. On vous tient par votre parole. *Vous l'avez donnée en présence des anges : Præsentibus angelis locutus es.* Ils ont été les témoins de votre promesse, ils le seront des vengeances que Dieu tirera de votre prévarication, si vous manquez d'y satisfaire.

As-tu bien compris, ô mon âme, cette redoutable vérité? Tu te glorifies de ton baptême, et du nom chrétien que tu as l'honneur de porter; rien n'est plus raisonnable; c'est une grâce incomparable, c'est une dignité qui t'élève au-dessus de tout ce qu'il y a de plus grand sur la terre; c'est un titre que saint Louis préférait à celui de monarque. Mais en remplis-tu les devoirs comme lui? Assis sur le trône, et maître d'un des plus puissants royaumes du monde, il oubliait toute sa grandeur, pour ne se souvenir que de l'humilité chrétienne. Il était en état de jouir des biens et des plaisirs que lui offrait sa condition; et il était aussi pauvre de cœur et

1 Gal. 6. 7.

aussi mortifié que le plus parfait religieux. Fidèle enfin aux promesses de son baptême, qui lui étaient toujours présentes, il en faisait les règles de sa conduite.

En vérité, est-ce ainsi qu'on en use dans le monde? De ce nombre infini de personnes baptisées, combien y en a-t-il qui sont dans l'ignorance des engagements qu'ils ont pris avec Dieu, qui n'y ont jamais fait attention? Et entre ceux qui ne les ont pas ignorés, combien y en a-t-il qui s'en acquittent? A considérer la manière dont vivent la plupart des chrétiens, ne dirait-on pas qu'ils ont promis tout le contraire à leur baptême? Oui, quand on s'y serait engagé à l'amour des richesses, des honneurs et des plaisirs, pourrait-on les rechercher avec plus de passion? Eh, mon Dieu! que vous répondront en ce jour ces fantômes de chrétiens, quand, leur produisant la cédule de leur baptême, vous leur direz : Voilà ce que vous avez promis : *Hæc fides tua* [1]. Et voilà comment vous avez vécu : *Hæc vita tua.* Sur quel pied me demandez-vous mon royaume éternel? Je vous l'avais promis, il est vrai; oui, à condition que vous seriez fidèle aux promesses que vous m'avez faites; vous n'avez pas tenu votre parole, je suis dégagé de la mienne.

Que j'ai bien à craindre un sort si funeste! J'ai su, j'ai connu, Seigneur, ce que j'ai promis à votre divine majesté, je ne puis le dissimuler en votre présence; et vous savez, vous connaissez le peu de fidélité que j'ai eue à m'acquitter de mes promesses. J'ai toujours aimé le monde, j'en ai suivi les

1 Aug.

maximes, j'en ai cherché les plaisirs. Est-ce là la vie d'un chrétien? Que me servira d'en avoir porté le nom, n'en ayant pas pratiqué les œuvres? Et le caractère de mon baptême, que j'ai déshonoré, ne sera-t-il pour moi qu'un titre éternel de confusion?

Ne le permettez pas, Seigneur. Je vous demande très-humblement pardon de mes infidélités et de l'abus que j'ai fait de vos grâces; il n'est rien à l'avenir que je ne fasse pour réparer mes fautes et pour vivre en vrai chrétien : *Juravi et statui custodire judicia justitiæ tuæ*[1]. Oui, je le jure aujourd'hui, prosterné au pied de vos autels; j'y ratifie mes engagements tout de nouveau, résolu, avec votre grâce, à être fidèle jusqu'au dernier soupir de ma vie.

III. POINT.

Quelles sont les cérémonies du baptême, et quelle est leur signification.

Les cérémonies qui s'observent dans l'administration du baptême sont autant de salutaires instructions que l'Église prétend donner à toutes les personnes qui reçoivent ce sacrement. Il faut donc aujourd'hui vous les remettre en mémoire, et, vous imaginant que c'est le jour de votre baptême, faire attention du moins aux principales actions qui s'y pratiquent, afin d'en concevoir le sens et d'en tirer les conclusions propres à renouveler en vous l'esprit du christianisme.

Figurez-vous, 1° qu'on vous porte à l'entrée de l'église, et qu'on vous interroge, comme on a fait pour vous à ceux qui vous ont présenté; et que vous

[1] Ps. 118. 106.

répondez que vous demandez le saint baptême. A qui le demandez-vous? A Jésus-Christ, qui vous l'a mérité par son précieux sang; à l'Église, qui ne souhaite rien tant que de vous voir au nombre de ses enfants; au ministre du sacrement, tout prêt à vous le conférer, dans l'assurance qu'on lui donne de faire en sorte que vous viviez et mouriez dans la foi de l'Église catholique, apostolique et romaine. Depuis que vous avez eu l'usage de la raison, avez-vous toujours été dans cette disposition? fortifiez-vous-y tous les jours davantage; c'est la plus grande consolation que vous puissiez avoir à la mort, et c'est celle qui combla de joie sainte Thérèse, lorsqu'elle dit dans les derniers moments de sa vie : *Je meurs fille de l'Église.*

2° Qu'on fait sur vous l'exorcisme, en ordonnant au nom du Père, du Fils, et du Saint-Esprit, à l'esprit immonde de sortir de chez vous, et lui défendant de jamais déshonorer le signe de la croix qu'on vous fait sur le front, etc. Mais gardez-vous bien de le déshonorer vous-même, en rougissant d'en être marqué, et en oubliant l'obligation qu'il vous impose de mener une vie crucifiée.

3° Qu'on vous met du sel dans la bouche pour vous avertir de demander souvent au Saint-Esprit le sel de la divine sagesse, et la grâce de ne vous gouverner jamais par les pernicieuses maximes de la sagesse mondaine.

3° Qu'on vous fait les trois interrogations dont on vient de parler dans le point précédent, savoir : si vous renoncez à Satan, à ses œuvres, et à ses pompes? Renouvelez ici la réponse qu'on fit alors pour vous, et protestez à Jésus-Christ que vous la ratifiez de très-bon cœur.

5° Que le prêtre ensuite, avec l'huile des catéchumènes, vous fait deux onctions, l'une à la poitrine, et l'autre entre les deux épaules, pour marquer, par cette cérémonie qui a du rapport à ce que faisaient autrefois les athlètes avant que de commencer la lutte, que vous allez combattre sous l'étendard de la croix, et que vous ferez constamment la guerre au démon, au monde et à la chair. C'est pour vous inspirer du courage qu'on vous oint la poitrine, où réside le cœur; et quand on en fait autant entre vos deux épaules, c'est pour vous animer à porter volontiers la croix du Sauveur, et à vous charger gaiement de son joug.

6° Qu'étant baptisé au nom du Père, du Fils, et du Saint-Esprit, on vous revêt de la robe blanche, symbole de l'innocence que vous venez d'acquérir. Rendez-en au Seigneur de très-humbles actions de grâces ; heureux si vous n'en avez pas terni la blancheur; et mille fois heureux si vous la portez dans tout son lustre jusqu'au tombeau! Mais si vous avez eu le malheur de la perdre, cette précieuse innocence que vous aviez reçue dans les eaux du baptême; pénétré de la plus vive douleur, faites tous vos efforts pour la recouvrer dans les eaux de la pénitence. C'est, au sentiment des Pères de l'Église, comme un second baptême, et comme une planche après le naufrage.

7° Qu'après vous avoir fait, avec le saint chrême, une dernière onction sur le front, on vous porte sur l'autel, comme une nouvelle créature qui n'a plus rien de l'ancienne corruption, et qui est toute consacrée au culte et au service du Seigneur : qu'on vous met enfin un cierge allumé à la main, en vous exhortant à conserver toujours votre lampe ar-

dente, afin qu'à la venue de l'Époux vous alliez au-devant de lui, en compagnie de tous les saints, et que-vous soyez digne d'être introduit avec eux dans la salle des noces, c'est-à-dire dans l'heureux séjour de la vie éternelle.

O les saintes et instructives cérémonies, qui ne doivent jamais s'effacer ni de ma mémoire ni de mon cœur! Je m'en souviendrai, Seigneur, je les méditerai, et je m'y affectionnerai tous les jours de ma vie. Au moins prendrai-je chaque année un jour pour m'en occuper tout entier, pour me les remettre devant les yeux, comme les règles de ma conduite, et pour me ranimer à la pratique des vertus dont elles sont les symboles. Agréez, ô mon Dieu, ce faible témoignage de ma reconnaissance, et la protestation solennelle, que je vous fais encore aujourd'hui, d'une inviolable fidélité à tout ce que la sainte Église ma Mère a exigé de moi dans mon baptême, que j'ai reçu au nom du Père, du Fils, et du Saint-Esprit, à la gloire et à l'amour de qui je veux être tout dévoué, dans le temps et dans l'éternité. Ainsi soit-il.

FIN

TABLE

TOME QUATRIÈME

MÉDITATIONS

POUR LES FÊTES PRINCIPALES

OCTOBRE.

NOVEMBRE.

MÉDITATIONS

POUR

UNE RETRAITE DE HUIT JOURS

TROISIÈME JOUR

DES CONSIDÉRATIONS CAPABLES DE RAMENER L'HOMME A SA FIN ET DE DÉTRUIRE LE PÉCHÉ QUI L'EN DÉTOURNE.

QUATRIÈME JOUR

DU RETOUR DE L'AME A SON DIEU PAR LA PÉNITENCE.

SEPTIÈME JOUR

DES PREMIERS ET PRINCIPAUX TRAITS DE LA VIE PARFAITE DANS LES OPPROBRES ET DANS LES SOUFFRANCES DU SAUVEUR.

HUITIÈME JOUR

DU TERME DE TOUS LES EXERCICES SPIRITUELS, ET DE LA PARFAITE UNION DE L'AME AVEC DIEU, SUR LE MODÈLE DE JÉSUS RESSUSCITÉ ET GLORIEUX.

Tours. — Impr. Mame.


UNIVERSITY OF MICHIGAN
3 9015 06788 4810
DO NOT REMOVE
OR
CARDS
Digitized by Google

